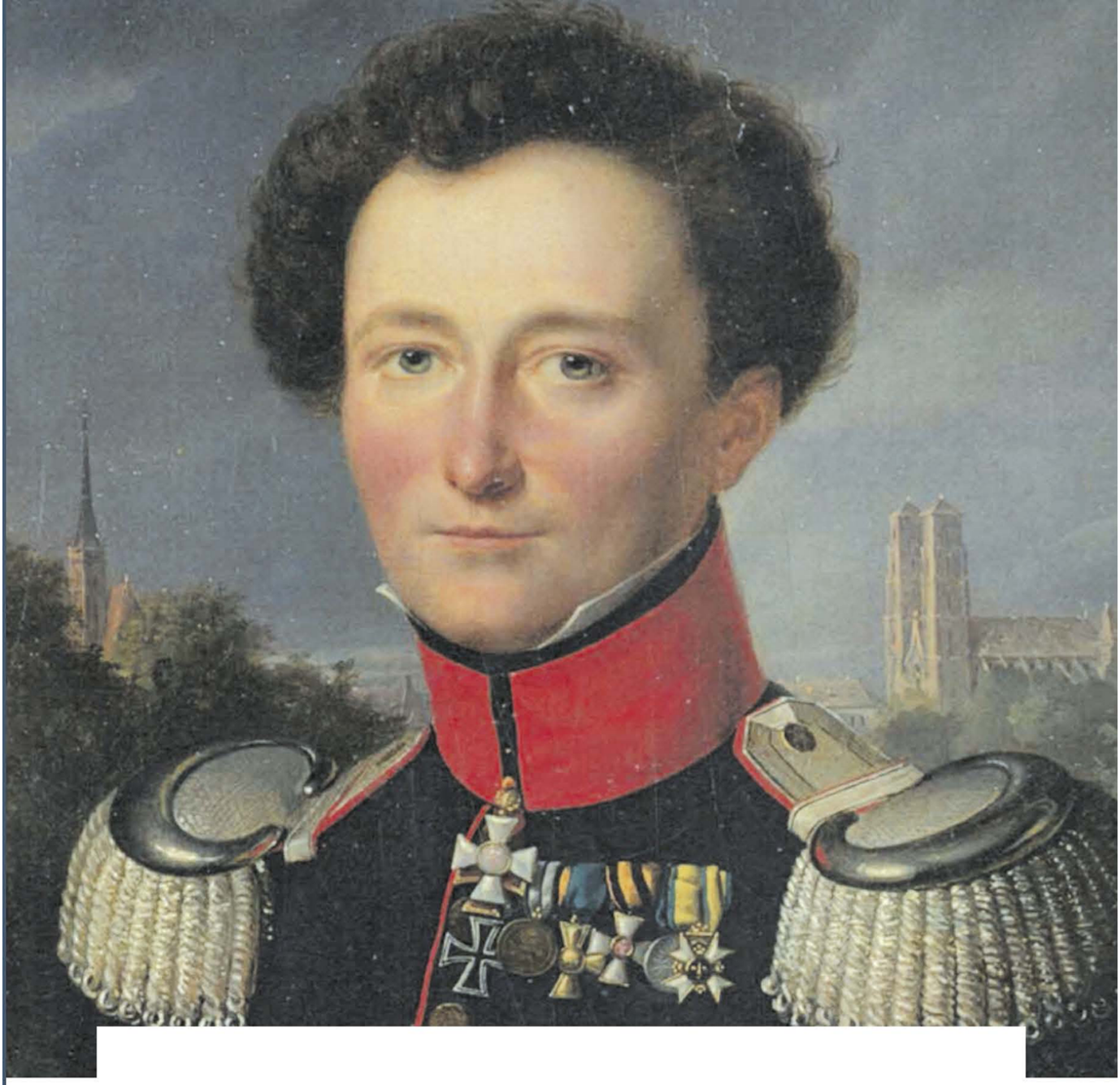
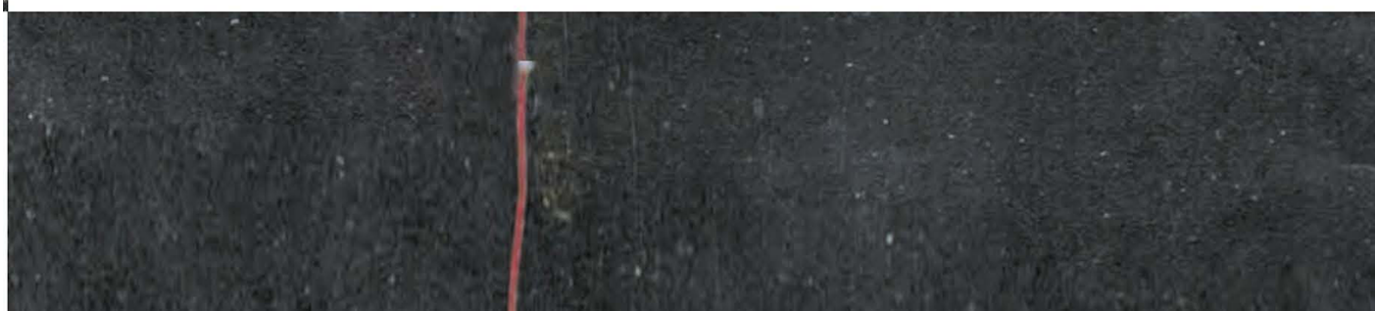


Bruno Colson

Clausewitz



DU MÊME AUTEUR

La Culture stratégique américaine. L'influence de Jomini, Fondation pour les études de Défense nationale (FEDN)-Economica, « Bibliothèque stratégique », 1993.

Le Tiers-Monde dans la pensée stratégique américaine, Institut de Stratégie comparée (ISC)-Economica, « Hautes études stratégiques, 1 », 1994.

Europe : repenser les alliances, ISC-Economica, « Bibliothèque stratégique », 1995.

La Stratégie américaine et l'Europe, ISC-Economica, « Hautes études stratégiques, 7 », 1997.

L'Art de la guerre de Machiavel à Clausewitz dans les collections de la Bibliothèque universitaire Moretus Plantin, Presses universitaires de Namur, « Bibliothèque universitaire Moretus Plantin, Publication n° 9 », 1999.

Le Général Rogniat, ingénieur et critique de Napoléon, ISC-Economica, « Bibliothèque stratégique », 2006.

Napoléon, *De la guerre*, présenté et annoté, Perrin, 2011 (traduction anglaise : Oxford University Press, 2015 ; traduction portugaise : Civilização Brasileira, 2015).

Leipzig. La bataille des Nations, 16-19 octobre 1813, Perrin, 2013 (prix Premier Empire 2013 de la Fondation Napoléon).

Direction d'ouvrages

Pensée stratégique et humanisme. De la tactique des Anciens à l'éthique de la stratégie, ISC-Economica, « Bibliothèque stratégique », 2000 (avec Hervé Coutau-Bégarie).

Armées et marines au temps d'Austerlitz et de Trafalgar, ICES-CFHM-ISC-Economica, 2007 (avec Hervé Coutau-Bégarie).

Présentation et édition de textes

Hubert Camon, *La Guerre napoléonienne. Les systèmes d'opérations, théorie et technique*, ISC-Economica, « Bibliothèque stratégique », 1997.

Antoine-Henri Jomini, *Les Guerres de la Révolution (1792-1797). De Jemmapes à la campagne d'Italie*, Hachette Littératures, « Pluriel », 1998.

Maréchal Marmont, *De l'esprit des institutions militaires*, ISC-Fondation pour la Recherche Stratégique-Economica, « Bibliothèque stratégique », 2001.

Antoine-Henri Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Perrin, 2001.

Charles-Joseph de Ligne, *Mon journal de la guerre de Sept Ans*, Honoré Champion, « L'âge des Lumières » n° 44, série 1, 2008 (avec Jeroom Vercruysse).

Collaborations

Napoléon et le Brabant, Province de Brabant, 1983 – *L'Évolution de la pensée navale*, I, II et IV, FEDN et ISC-Economica, 1990, 1992 et 1994, sous la direction d'Hervé Coutau-Bégarie – *Dictionnaire de stratégie militaire*, Perrin, 1998, sous la dir. de Gérard Chaliand et Arnaud Blin – *Dictionnaire de stratégie*, PUF, 2000, sous la dir. de Thierry de Montbrial et Jean Klein – *Austerlitz. Napoléon au cœur de l'Europe*, Musée de l'Armée-ISC-Economica, 2007 – *Les militaires qui ont changé la France*, Le Cherche Midi, 2008, sous la dir. de Fabrice Fanet et Jean-Christophe Romer – *Guerre et manœuvre. Héritages et renouveau*, Economica-Fondation Saint-Cyr, 2009, sous la dir. de Christian Malis – *Stratégies irrégulières*, ISC-IHEDN-Economica, 2010, sous la dir. d'Hervé Coutau-Bégarie – *Clausewitz goes global : Carl von Clausewitz in the 21st Century*, Carola Hartmann Miles-Verlag, 2011, sous la dir. de Reiner Pommerin – *Penseurs de la stratégie*, Hermann, 2014, sous la dir. de Jean Baechler et Jean-Vincent Holeindre – *L'Age d'or de la cavalerie*, Gallimard, 2015, sous la dir. de Frédéric Chauviré et Bertrand Fonck – *1814. La campagne de France*, Perrin, 2016, sous la dir. de Patrice Gueniffey et Pierre Branda.

Bruno Colson

CLAUSEWITZ

PERRIN

www.editions-perrin.fr

Ouvrage publié sous la direction éditoriale de Guy Stavridès

© Perrin, un département d'Edi8, 2016

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.editions-perrin.fr

tableau de Wilhelm Wach.
© Collection privée / DR.

ISBN : 978-2-262-06931-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

SOMMAIRE

Du même auteur
Titre
Copyright
Introduction
1. Apprentissages (1780-1805)
    Une famille en quête d'ascension sociale
    Un adolescent découvre la guerre (1793-1794)
    Neuruppin : vie de garnison et lectures (1795-1801)
    Scharnhorst et l'Institut pour jeunes officiers
    La Militärische Gesellschaft
    Marie von Brühl
    Premiers écrits stratégiques (1802-1805)
2. Les catastrophes (1805-1807)
    Avant l'orage : d'un automne à l'autre (1805-1806)
    Auerstedt
    Prenzlau
    Un Bildungsreise dans la patrie de l'ennemi
    Premières réflexions sur la défaite
    Chez madame de Staël à Coppet (août-octobre 1807)
    La comparaison Français-Allemands et l'appel au réalisme politique
3. Les réformes (1808-1811)

Königsberg, berceau de la Prusse et de ses réformes
Les espoirs de la guerre franco-autrichienne de 1809
Chef de cabinet de Scharnhorst
La réflexion stratégique et la première ébauche de Vom Kriege
A l'Ecole de guerre
Le mariage, enfin
La Silésie, réduit national et villégiature
4. La campagne de Russie (1812)
Les « Manifestes de 1812 » et la démission du service
Vilna et le camp de Drissa
De Vitebsk à Viazma
Borodino ou la Moskova
De Moscou à Saint-Pétersbourg
La Bérézina
La convention de Tauroggen
5. La libération de l'Allemagne et la chute de Napoléon (1813-1814)
Aux origines de la Landwehr
Au quartier général de Blücher
Großgörschen (Lützen) et Bautzen
L'armistice : travaux d'écriture et mort de Scharnhorst
« Petite guerre » dans le Mecklembourg
Göhrde
En marge des grands événements
Dans le Holstein, contre les Danois
Dernières opérations en Belgique
A la tête de la légion allemande

6. Campagne de Belgique et invasion de la France (1815)
Réintégration dans l'armée prussienne
Le camp de Ciney
Ligny
Wavre
Un repli stratégique
« Nach Paris ! »
Modérer sa victoire et comprendre le vaincu
Deuxième Bildungsreise en France et retour en Allemagne
7. Promotions et préjudices de la Réaction (1816-1821)
Les jours heureux de Coblence
Le souvenir de Scharnhorst et les dysfonctionnements de la Landwehr
Entre libéralisme et réalisme politique
Le généralat et le congrès d'Aix-la-Chapelle
Les écrits du séjour en Rhénanie (1816-1818)
La direction de l'Ecole de guerre à Berlin
L'ambassade manquée à Londres (1819-1821)
8. Le temps de l'écriture (1822-1831)
La routine et le personnel de l'Ecole de guerre
La vie berlinoise et les ennuis de santé (1822-1826)
Une proximité quasi familiale avec les Bernstorff et les Gneisenau (1827-1829)
Les écrits de la période berlinoise
La rédaction de Vom Kriege jusqu'en 1827
Etudes historiques et remaniement du traité (1827-1830)
Inspection d'artillerie à Breslau et retour des tensions internationales (1830-1831)
Avec Gneisenau sur la frontière polonaise

Les ravages du choléra
Conclusion
Notes
Chronologie
Table de concordance pour certains noms de lieux
Sources et bibliographie
Index
Illustrations
Généalogie de Carl von Clausewitz
Campagne de Russie, 1812
Le camp de Drissa, juin 1812
Campagne d'Allemagne, 1813
Campagne dans le Holstein, hiver 1813-1814
Campagnes de Belgique, 1814-1815
Bataille de Ligny, 16 juin 1815
Bataille de Wavre, 18-19 juin 1815

Introduction

La pensée de Clausewitz, essentiellement exprimée dans son œuvre majeure *Vom Kriege (De la guerre)*, est toujours considérée comme la plus importante sur le sujet. Le développement de nouvelles formes de guerre au XXIe siècle a même entraîné un regain d'intérêt à son égard, tant elle dépasse toute contingence historique, pour atteindre aux fondamentaux de la politique et de la vie[1]. On peut dire que Clausewitz a donné ses lettres de noblesse à une discipline, l'étude de la guerre, comme Montesquieu l'a fait pour le droit, Copernic pour l'astronomie ou Newton pour la physique. La plupart des publications consacrées à Clausewitz analysent naturellement ses idées. Christopher Bassford distingue quatre « écoles » : dans celle des « intentions originales », des historiens des idées s'efforcent de cerner ce que Clausewitz a voulu dire dans les limites de son époque, en fonction de ce qui l'a influencé et des objectifs qu'il se fixait ; un deuxième courant, « inspirationniste », voit des spécialistes en science politique, en études de sécurité et en gestion des affaires appliquer en toute liberté des concepts clausewitziens à des problèmes exclusivement contemporains ; l'école « réceptionniste », essentiellement constituée d'historiens, étudie quant à elle l'utilisation dans le temps des idées de Clausewitz, la lecture, l'interprétation et l'impact de ses œuvres dans différents pays ; enfin, une école « éditoriale », prétendant savoir ce que l'auteur « a vraiment voulu dire », s'attache à mettre de l'ordre dans ses œuvres et à les éditer[2]. Les « études clausewitziennes » sont à l'intersection de plusieurs disciplines : l'histoire militaire, l'histoire des idées politiques, celle de la littérature, les études germaniques, la science politique et, en particulier, la théorie des relations internationales et les études stratégiques, mais aussi la sociologie, la philosophie, voire les sciences économiques et de gestion.

L'intention de ce livre est d'être une biographie et de relever, par conséquent, exclusivement de l'histoire, essentiellement militaire, dans le domaine de l'action comme dans celui de la pensée. S'il a consacré sa vie à

son métier d'officier, Clausewitz a vécu dans un pays et à une époque où l'activité militaire, au niveau qui était le sien, était étroitement liée à l'activité politique. L'étude de sa vie permet non seulement de comprendre son œuvre écrite, mais elle montre aussi combien celle-ci est tributaire d'un pays, la Prusse, qui a été vaincu et humilié par un Napoléon tout-puissant, pour s'en libérer ensuite, avec l'aide d'alliés. La plupart des ouvrages consacrés à Clausewitz discourent tellement de ses idées sans prêter attention aux événements que la réaction sera ici de s'en tenir à une chronologie rigoureuse, basée sur les faits et remontant de préférence à des sources de première main. Les œuvres seront évoquées au moment de leur composition, elles feront chaque fois l'objet d'une brève description mais ne donneront pas lieu à des commentaires trop étendus, qui existent par ailleurs.

Karl Schwartz peut être considéré comme le père des études clausewitziennes, avec les deux volumes qu'il consacre en 1878 au personnage et à son épouse, Marie von Brühl[3]. L'auteur a eu accès aux papiers conservés par la famille et il en publie un certain nombre. Il s'agit donc d'un travail source. On y trouve notamment l'essentiel de la correspondance du couple. Même si l'ouvrage est mal composé, s'il comporte de longues digressions et des erreurs, il demeure indispensable, car il contient des textes perdus depuis. Un professeur agrégé au lycée de Chartres, Paul Roques, a également consulté les archives familiales et en a tiré en 1912 un ouvrage plus modeste mais bien écrit et toujours utile. Source essentielle pour sa biographie, la correspondance de Clausewitz avec Marie von Brühl est publiée une deuxième fois en 1917 par Karl Linnebach, un intendant militaire qui dédie l'ouvrage à sa femme, alors qu'il est sur le front, *« im Felde »* : le couple Clausewitz est une source d'inspiration pour l'Allemagne en guerre. Réédité en 1925, le volume reprend les textes de Schwartz de façon beaucoup plus ordonnée, ce qui en fait un instrument plus maniable. Il comprend surtout des lettres de Carl et quelques extraits de ses journaux personnels et de ceux de Marie. Clausewitz fut un des meilleurs épistoliers de son temps. Hans Rothfels sort en 1920 un *Carl von Clausewitz. Politik und Krieg* conçu d'abord comme une histoire des idées en relation avec l'expérience. L'ouvrage est de haute tenue et reste une référence. Comme dans la publication de Linnebach, plus que le théoricien, c'est le Clausewitz acteur et témoin de l'histoire qui est

alors apprécié[4]. Rothfels a perdu une jambe près de Soissons en novembre 1914. Il termine ensuite ses études à l'université de Heidelberg par une thèse sur Clausewitz, dont il a pu consulter les papiers. Il en publie quelques lettres et écrits politiques (*Politische Schriften und Briefe*, 1922). D'origine juive, il émigre ensuite aux Etats-Unis pour revenir enseigner à l'université de Tübingen en 1951.

Les années 1930 voient d'abord la publication d'une biographie de Clausewitz en Russie, due au général Alexandre Svetchine (Swetschin en allemand). Officier du tsar rallié à l'Armée rouge en 1918, il fut un brillant théoricien de l'emploi des blindés et de l'art opératif avant d'être « purgé » par Staline en 1938. Sa vision n'est pas dénuée de partis pris, mais elle reste intéressante sur certains aspects personnels de Clausewitz. En Allemagne, l'emprise du national-socialisme grève l'ouvrage de Richard Blaschke, *Carl von Clausewitz : Ein Leben im Kampf* (« Une vie de combat », 1934), qui est néanmoins bien documenté, et les travaux du philosophe Walther Malmsten Schering. Comme celui-ci est le dernier à avoir travaillé avec l'ensemble des papiers de Clausewitz, son recueil de textes, *Geist und Tat* (« Esprit et action », 1936), demeure indispensable, car il est le seul à présenter certains textes aujourd'hui perdus[5]. Eberhard Kessel est lui aussi essentiellement un éditeur de textes. Hostile aux nationaux-socialistes, soldat pendant la guerre, capturé par les Américains, il n'enseigne dans une université qu'à partir de 1954[6]. Le plus grand éditeur de textes de l'après-guerre est Werner Hahlweg. En 1952, il donne une 16e édition de *Vom Kriege*, fondée sur l'édition originale et annotée. Il perfectionne encore ce travail jusqu'à une 19e édition en 1980 qui constitue désormais la référence en langue allemande. En 1966, il publie un premier volume de *Schriften – Aufsätze – Studien – Briefe* (« Ecrits, essais, études, lettres »), indispensable pour toute biographie de Clausewitz. Le deuxième volume, en deux parties, ne paraît qu'en 1990, après la mort de Hahlweg. En 1979, celui-ci a aussi publié les *Verstreute kleine Schriften*, un recueil de « Petits écrits disparus ». Il avait l'ambition d'écrire « dans sa troisième vie » une grande biographie de Clausewitz. Son méticuleux travail d'éditeur critique ne lui a laissé que le temps de publier un ouvrage modeste mais précieux : *Carl von Clausewitz : Soldat – Politiker – Denker* (« Soldat, homme politique, penseur », 1957)[7]. Hahlweg a donné ses lettres de noblesse aux études clausewitziennes par ses recherches et son enseignement à

l'université de Münster. Il y a laissé la plupart des papiers de Clausewitz qu'il avait pu récupérer après la Deuxième Guerre mondiale.

L'ancien correspondant de guerre américain Roger Parkinson publie en 1971 *Clausewitz : A Biography*. L'ouvrage s'appuie essentiellement sur celui de Schwartz et sur des livres disponibles à cette époque. Il prend souvent l'allure d'une présentation générale des guerres napoléoniennes en Allemagne et en Russie. Les interprétations sont parfois hâtives, mais les portraits des personnages sont plutôt bien brossés. L'année 1976 est vraiment « l'année Clausewitz ». Elle voit d'abord paraître deux autres biographies. La première est due à Wilhelm von Schramm, qui a servi comme officier dans l'armée allemande durant les deux guerres mondiales. Cette expérience lui permet certaines mises en perspective intéressantes, notamment sur le plan humain. Clausewitz est également bien replacé dans l'histoire générale et la culture de l'Allemagne. Mais l'auteur se laisse trop aller à des réflexions personnelles et à des constats d'historien amateur. La biographie de Peter Paret, *Clausewitz and the State*, est d'un niveau bien supérieur. Né à Berlin, puis professeur à l'université de Princeton, Paret a été frappé par l'importance de la politique dans la carrière et les écrits de Clausewitz, ce qui l'a poussé à choisir ce titre, assez curieux pour une biographie[8]. Il n'empêche que celle-ci est la meilleure jamais publiée sur les idées et les écrits du personnage. Il faut encore y renvoyer, même si les rééditions successives se sont bornées à une nouvelle préface. Le corps du récit ne tient pas compte des nouvelles éditions de textes depuis 1976, notamment du deuxième volume en deux parties des *Schriften*, publié par Hahlweg. Paret est assez complet sur les années 1816-1831, beaucoup plus succinct à propos des campagnes vécues par Clausewitz. Il utilise les quelques sources d'archives dont il pouvait disposer dans les années 1970, c'est-à-dire peu de choses. La même année, il publie avec Michael Howard, *Chichele Professor of the History of War* à l'université d'Oxford, une nouvelle traduction anglaise de *Vom Kriege*. Bien meilleure que la précédente, elle s'impose encore aujourd'hui. Elle est cependant biaisée sur plusieurs points en se voulant accessible pour les écoles militaires et les universités occidentales de l'époque. Pour faire bref, elle donne une image globalement trop « rationaliste », trop « politique » et finalement trop moderne de Clausewitz[9]. On peut faire le même reproche au *Penser la guerre, Clausewitz* de Raymond Aron, publié lui aussi en 1976. Cette

somme basée sur son enseignement au Collège de France est d'abord l'œuvre d'un philosophe, mais celui-ci ne veut pas tracer de frontière étanche entre les disciplines. Il se sert de l'officier prussien pour développer ses propres idées sur la guerre à l'âge nucléaire, c'est vrai, mais il lui arrive aussi d'approfondir certains aspects de la vie de Clausewitz en véritable historien.

Il faut attendre les années 2000 pour voir renaître une littérature clausewitzienne essentiellement vouée à une relecture plus nuancée de *Vom Kriege* dans le contexte de l'après-guerre froide. D'abord publié en allemand, le *Clausewitz's Puzzle* (2007) d'Andreas Herberg-Rothe, ancien élève de Werner Hahlweg, intéresse le biographe dans la mesure où il propose une synthèse intellectuelle de Clausewitz à partir de son expérience des campagnes de 1806, de 1812 et de 1815. Hew Strachan, devenu titulaire de la chaire Chichele à Oxford, dirige avec lui les actes d'un colloque consacré à Clausewitz au XXI^e^ siècle, également publiés en 2007. Il donne pour sa part une biographie non de Clausewitz lui-même, mais de son maître livre, *On War*, au cours de cette même année, décidément aussi productive que 1976. *Carl von Clausewitz's* On War *: A Biography* constitue sans doute la meilleure entrée en matière pour l'étude du personnage et surtout de son œuvre. Le Suisse Jean-Jacques Langendorf, lui aussi ancien élève de Hahlweg, a soulevé en 2001 la difficulté qu'il y avait à établir une biographie de Clausewitz, principalement parce que peu d'historiens maîtrisent la littérature militaire technique du XVIII^e^ siècle sur laquelle il s'est appuyé, de même que les réalités de la guerre au début du XIX^e^. Il inclut ces réflexions dans une remarquable synthèse sur *La Pensée militaire prussienne*, parue en 2012. Par les détails fournis sur d'autres penseurs contemporains de Clausewitz et sur plusieurs épisodes de la vie de celui-ci, elle donne de précieux repères à l'historien. Donald Stoker, qui enseigne à la Naval Postgraduate School de Monterey en Californie, se lance dans une nouvelle biographie avec son *Clausewitz : His Life and Work* (2014). Il cherche à compléter l'ouvrage de Paret en insistant sur les campagnes et les batailles vécues. Celles-ci sont malheureusement présentées de manière trop générale, sans que le lecteur soit informé sur la participation effective de Clausewitz. Ce dernier apparaît principalement comme un officier carriériste qui n'a pas pu assouvir ses ambitions de gloire et d'avancement, ce qui est fort réducteur. La journaliste américaine

d'origine bulgare Vanya Eftimova Bellinger, en revanche, apporte beaucoup d'éléments neufs dans sa biographie de Marie von Clausewitz (2016). Elle a pu consulter de nombreuses sources d'archives inédites. Son propos permet de mieux cerner le rôle important de Marie auprès de son époux.

Au total, il faut bien constater que le penseur a été beaucoup plus étudié que l'acteur, ce qui est tout à fait compréhensible. Raymond Aron a résumé de façon très élégante sa vision du personnage : « Romantique et raisonnable, impitoyable en ses analyses et d'une sensibilité frémissante, pauvre au milieu des riches, frustré de la gloire à laquelle il aspirait, Clausewitz appartient à la lignée des Thucydide ou des Machiavel, qui, grâce à leur échec dans l'action, trouvent le loisir et la résolution d'élever au niveau de la conscience claire la théorie d'un art qu'ils ont imparfaitement pratiqué[10]. » Tout semble dit et de manière définitive. L'intellectuel est, par définition, incapable de réussir dans l'action. Aron écrit pourtant ailleurs qu'« homme d'action, Clausewitz le fut de toute son âme[11] ». De même, l'excellente biographie de Paret est essentiellement intellectuelle. Elle reconnaît pourtant à quel point il était fondamental, pour Clausewitz, d'harmoniser l'action et la réflexion. Pour lui, « le monde était l'objet sur lequel la pensée était testée, en même temps que la plate-forme pour le complément nécessaire du côté spéculatif de la formation : l'action[12] ». La politique de la Prusse vis-à-vis de la France révolutionnaire puis impériale lui a ménagé des alternances de périodes d'engagement et de méditation[13]. Il a pu ainsi confronter ses lectures et ses écrits avec les réalités de la guerre à trois reprises : en 1806, de 1812 à 1814, puis en 1815. L'évolution de sa pensée ne peut se comprendre qu'en fonction des campagnes vécues. Celle de Waterloo mérite les développements les plus amples, car c'est alors qu'il a exercé ses responsabilités les plus élevées. L'étude de sa vie ne dévoile pas seulement l'évolution intellectuelle et la maturation des idées qui aboutiront à *Vom Kriege*, elle révèle aussi un observateur perspicace des relations franco-allemandes et de l'histoire de l'Europe. Son regard est un des plus pénétrants et des plus documentés dans l'expression d'un point de vue allemand sur Napoléon et la France de cette époque. La belle phrase de Raymond Aron contribue aussi à perpétuer l'idée fausse d'un Clausewitz solitaire. Or, s'il était effectivement de tempérament réservé, il noua de nombreuses relations et fut apprécié de beaucoup. Il fréquenta les salons les plus en vue de Berlin. Peter Paret a

souligné en 2015 l'intérêt de mieux connaître le contexte social et professionnel dans lequel Clausewitz évoluait[14].

Pour ce faire, la correspondance avec le feld-maréchal von Gneisenau publiée par Hahlweg dans les *Schriften* constitue une source essentielle. Plusieurs mémoires de contemporains évoquent Clausewitz, et certains sont dus à des dames de haut rang qui ont remarqué sa personnalité. Pour connaître son action en campagne, les sources publiées sont à compléter par des sources d'archives. Ce qui subsiste de celles de l'armée prussienne est regroupé aux Archives secrètes d'Etat de l'héritage culturel prussien (Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz), à Berlin. Bien qu'elles se soient considérablement enrichies depuis la fin de la guerre froide et la réunification de l'Allemagne, elles ne détiennent qu'une partie infime de la correspondance d'état-major en campagne. Pour celle de 1815, où Clausewitz a exercé l'action la plus importante de sa carrière comme chef d'état-major d'un corps d'armée, il n'y a pratiquement rien. Dans les papiers personnels provenant de successions *(Nachlässe)*, en particulier ceux de Gneisenau, figurent heureusement des lettres et des journaux de marche qui peuvent être utiles. Mais il faut aussi recourir à des ouvrages qui ont utilisé les documents aujourd'hui perdus, comme ceux d'Oscar von Lettow-Vorbeck ou de Karl Rudolf von Ollech sur la campagne de 1815. La Section historique du Grand Etat-Major de l'armée allemande avait patronné des travaux rigoureux avant 1914. Il faut aussi recourir au dictionnaire des généraux de Priesdorff *(Soldatisches Führertum)* pour reconstituer les carrières, car les dossiers personnels ont disparu à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Priesdorff les avait minutieusement épluchés et en grande partie recopiés. Ses dix volumes sont donc devenus une source de première main. En 2012, les Geheimes Staatsarchiv ont reçu en dépôt les archives de la famille von Buttlar-Venedien, héritière par alliance de Carl von Clausewitz. Parmi elles figure presque toute la correspondance de ce dernier avec son épouse Marie, dont plus de deux cents lettres inédites de celle-ci[15]. Elles donnent un nouvel éclairage sur leur proximité durant les campagnes de 1813 et de 1815. On se rend compte aussi que les lettres de Carl publiées par Schwartz et Linnebach ont été expurgées de certains passages plus intimes[16].

De 1812 à 1814, Clausewitz a servi dans l'armée russe. Nous n'avons pas trouvé mention de son nom dans les Archives d'Etat russes d'histoire

militaire (RGVIA), dont une grande partie est accessible sur microfilms. Il faut dire que cela équivaut à retrouver une aiguille dans une botte de foin. Clausewitz n'a pas exercé de commandement, il a fait partie de plusieurs états-majors, sans responsabilité véritable, sauf à partir d'août 1813. Avec son grade de lieutenant-colonel et sans maîtriser la langue russe, il n'a pas laissé de traces visibles dans les papiers officiels. Ceux-ci, de surcroît, font l'objet d'un classement fort désordonné où la chronologie n'est pas strictement respectée. L'index des dossiers (*dela*) ne permet pas de se faire une idée assez précise de leur contenu. Malgré tout, plusieurs d'entre eux aident à mieux situer l'action de Clausewitz en Russie, puis en Allemagne et en Belgique, de juin 1812 à mai 1814. Ces documents n'ont jamais été utilisés jusqu'ici dans ses biographies, or ils sont les seuls à donner suffisamment de précisions sur son expérience de la guerre durant ces années. La correspondance entre les Alliés et beaucoup de journaux de marche des grandes unités russes présentent en plus l'avantage d'avoir été rédigés en français. D'autres dépôts d'archives, à Londres et à Bruxelles, apportent des éléments supplémentaires à propos des campagnes de 1813 et de 1814, mais aussi sur ses ambitions diplomatiques déçues en 1819-1821. Enfin, quelques bibliothèques et musées d'Allemagne possèdent des lettres inédites de Clausewitz.

Les noms de lieux prussiens devenus polonais ou russes depuis 1945 seront donnés tels qu'ils étaient à l'époque – il nous a paru absurde de faire évoluer Clausewitz à Kaliningrad plutôt qu'à Königsberg ; une table de concordance figure en fin de volume. La recherche est aujourd'hui facilitée par la numérisation de nombreux ouvrages anciens, de revues et même de certaines pièces manuscrites, désormais accessibles en ligne. Le personnel qualifié des bibliothèques et des dépôts d'archives reste néanmoins indispensable et je tiens à remercier celles et ceux qui ont répondu inlassablement à mes demandes de consultation : Régine Depiesse et Jenny Toussaint, du service de prêt de la bibliothèque universitaire Moretus Plantin à Namur ; Ute Dietsch et Sylvia Rose, aux Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz de Berlin ; le personnel de la British Library à Londres, celui des bibliothèques du Musée royal de l'Armée à Bruxelles, de la London School of Economics, de l'Ecole militaire à Paris, des universités de Cologne, Hambourg et Göttingen. A l'université de Namur, Cédric Istasse, Robert Queck et Jacques Gérard m'ont aidé dans mes démarches

d’accès aux documents. Le déchiffrement de l’écriture gothique cursive est particulièrement difficile et je n’aurais pu y arriver sans l’aide de Christa Eckmann. Je lui exprime toute ma gratitude pour les heures qu’elle a consacrées à lire des lettres et des comptes rendus d’opérations militaires.

Les études clausewitziennes rassemblent des chercheurs passionnés sur les deux rives de l’Atlantique. Christopher Bassford (Washington, DC) joue admirablement son rôle de catalyseur en facilitant les contacts et en entretenant son site clausewitz.com. Vanya Eftimova Bellinger (New York) a généreusement répondu à mes demandes et mis à ma disposition plusieurs copies de documents, dont le portrait figurant en couverture. Je remercie vivement les propriétaires qui m’ont donné l’autorisation de les reproduire : Walrab von Buttlar (Berlin) et la Forschungsgemeinschaft Clausewitz-Burg e.V., par la voix de Bernd Domsgen. Sir Hew Strachan (Oxford, St Andrews), Paul Donker (Breda) et Andreas Herberg-Rothe (Fulda) m’ont fait part de leurs recherches, de leurs idées sur certains points et m’ont indiqué des documents utiles. Jean-Jacques Langendorf (Vienne) a bien voulu relire les chapitres au fur et à mesure de leur rédaction et m’a fourni ses commentaires d’expert de l’histoire militaire prussienne. Guy Stavridès, enfin, m’a incité à écrire ce livre et s’est chargé, avec Benoît Yvert, de la correction finale d’un texte reposant essentiellement sur la traduction de sources allemandes. Que tous reçoivent mes plus vifs remerciements.

1

Apprentissages
(1780-1805)

La petite ville de Burg, à vingt kilomètres au nord-est de Magdebourg, dans le *Land* de Saxe-Anhalt, conserve le souvenir de la naissance en ses murs de Clausewitz. Un musée lui est consacré dans quelques pièces de sa maison natale, restaurée de 1997 à 1999[1]. Le registre paroissial précise que Carl Philipp Gottlieb naquit le 1er juillet 1780, à 15 h 30, et qu'il fut baptisé dans la religion luthérienne le 9 juillet[2]. Carl écrira pourtant que son anniversaire était le 1er juin[3]. L'époque n'était pas aussi soucieuse de précision à ce sujet que la nôtre et le jour exact de la naissance ne figurait pas toujours dans les listes et les dossiers d'officiers de l'armée prussienne. Le futur feld-maréchal von Gneisenau, un des meilleurs amis de Clausewitz, croyait par exemple qu'il était né le 28 octobre 1759, alors que le registre paroissial de sa commune de naissance, Schildau, mentionnait clairement le 27 octobre 1760[4]. Le premier biographe de Clausewitz, Karl Schwartz, reprit la date du 1er juin et, à sa suite, la plupart des historiens reproduisirent l'erreur[5]. Il n'est pas impossible que la date ait été avancée pour hâter son entrée dans l'armée prussienne à l'âge requis de douze ans. Avec un modeste revenu d'environ 200 thalers par an (entre 15 500 et 16 000 euros), son père Friedrich Gabriel avait du mal à élever ses six enfants[6]. Ce salaire était celui d'un fonctionnaire du roi de Prusse, en l'espèce contrôleur de la caisse des accises de la ville de Burg, c'est-à-dire des impôts indirects frappant certains produits de consommation comme les boissons alcoolisées.

Une famille en quête d'ascension sociale

Friedrich Gabriel avait été officier pendant la guerre de Sept Ans. Il racontait à ses enfants qu'il descendait d'une famille noble de haute Silésie qui avait été fort ébranlée par la guerre de Trente Ans. Aussi son ancêtre avait-il choisi l'état de roturier pour être professeur d'université à Halle, ce qui était d'usage en pareille circonstance. Friedrich Gabriel ne voulut pas que le titre se perdît et il mentionna sa qualité de gentilhomme pour solliciter un emploi militaire auprès du roi Frédéric II, qui l'affecta au régiment de Nassau. En 1761, le jeune officier fut gravement blessé à la main droite devant la ville de Kolberg en Poméranie, il dut quitter l'armée et obtint un emploi dans l'administration civile[7]. Or les archives contredisent encore une fois ce que croyait Carl von Clausewitz. Celles de l'armée prussienne ont disparu pour l'essentiel en 1945, mais l'historien Eberhard Kessel a pu les consulter dans les années 1930 et il n'a pas trouvé trace de cette version. Il a constaté que Friedrich Gabriel Clausewitz était entré comme aspirant-enseigne *(Fahnenjunker)* en 1759 dans le 9e régiment de garnison von Bonin à Magdebourg et qu'il avait été nommé enseigne *(Fähnrich)* le 5 février 1760. Début 1761, il passa au 47e régiment d'infanterie von Grabow en Poméranie, où il y avait un déficit d'officiers, et fit avec lui la campagne de Saxe en 1762. Le 11 mai 1764, il était promu lieutenant en second. Le 5 mars 1767, il dut quitter l'armée[8]. Les régiments de garnison étaient des unités de second rang, leurs soldats n'avaient pas beaucoup d'instruction ni de zèle. Les officiers étaient souvent des invalides, inaptes au service en campagne. Frédéric II n'y puisa certains éléments pour l'armée active qu'à la fin de la guerre de Sept Ans, parce qu'il ne trouvait plus personne pour encadrer ses forces[9]. La guerre terminée, le roi congédia tous les officiers qui n'étaient pas d'origine noble. Ceux qui avaient bien servi purent rester dans un régiment de garnison ou reçurent un emploi dans l'administration civile. Ce fut le cas de Friedrich Gabriel[10].

Frédéric II était en avance sur son temps en procurant des emplois de substitution à ceux qui avaient risqué leur vie pour le royaume[11]. D'après les souvenirs de Carl, rapportés plus tard par son épouse, le traitement de son père ne s'élevait pas à 200 mais à 300 thalers par an[12]. Cela ne lui permettait pas de mener grand train, mais sa maison était plutôt spacieuse. Construite dans la rue principale de Burg, elle témoignait même d'une certaine aisance. Sur le registre paroissial, Friedrich Gabriel est mentionné comme

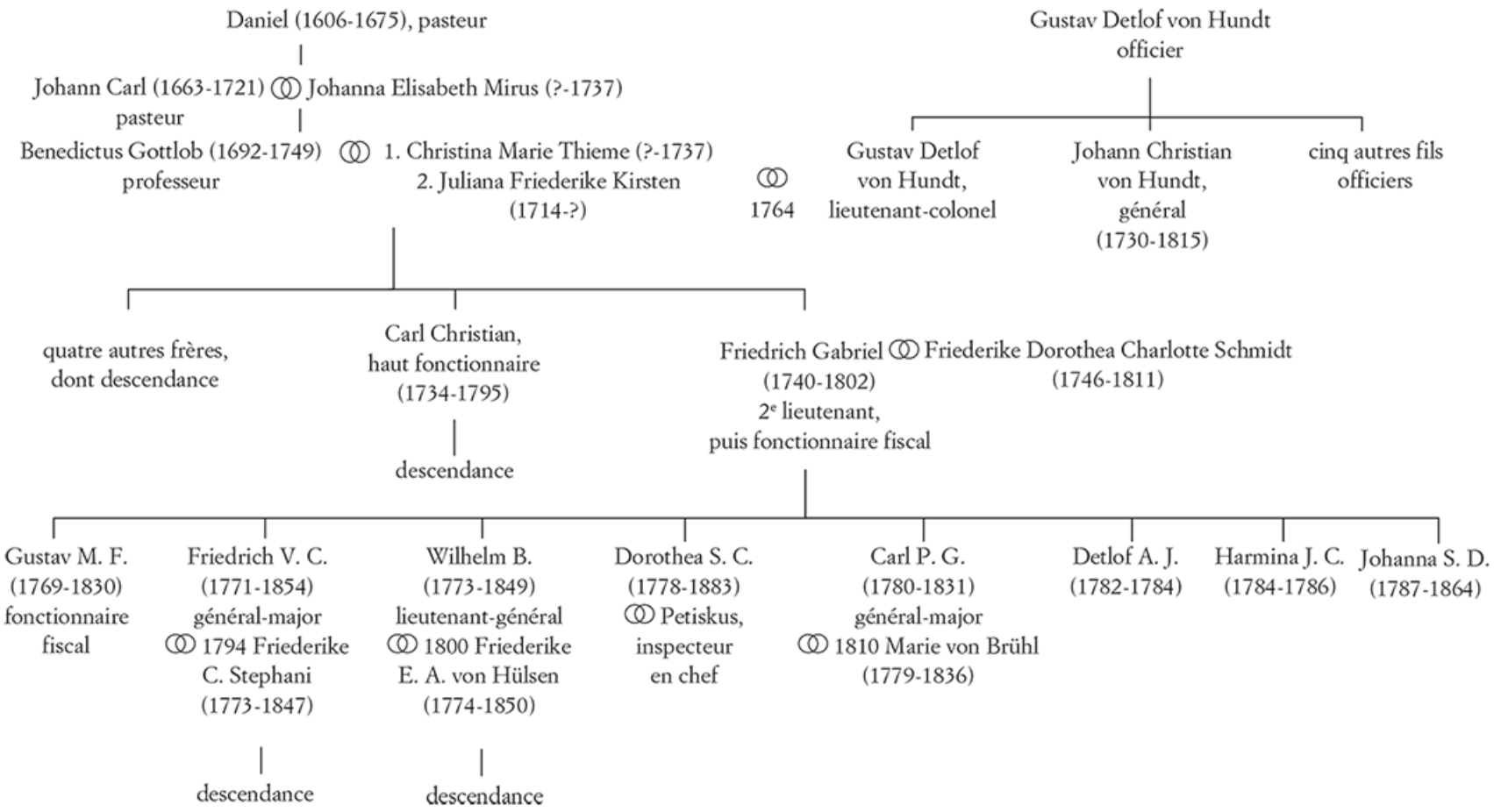
« Herr Claußewitz ». Son père, Benedictus Gottlob, professeur de théologie à l'université de Halle, avait écrit plusieurs livres, principalement en latin, et jouissait d'une réputation d'érudition, de dévotion et de probité[13]. Il signait « Clauswitz », sans « e » et sans « von ». Aucun document de l'université ne mentionne la particule. L'orthographe du nom varie beaucoup dans les documents anciens[14]. Plus que Friedrich Gabriel, deux des six fils de Benedictus Gottlob avaient hérité de ses dons littéraires. Carl Christian fut un précepteur réputé[15]. L'arbre généalogique de la famille ne remonte pas au-delà de 1606, l'année de naissance du père de l'arrière-grand-père de Carl, qui était pasteur. Son fils le fut également, à Groß-Wiederitzsch, près de Leipzig. Benedictus Gottlob mourut en 1749, alors que son fils Friedrich Gabriel n'avait que neuf ans. La mère de ce dernier, Juliana Friederike Kirsten, était de Merseburg. Elle se remaria en 1764 avec le major prussien Gustav Detlof von Hundt, qui servait au régiment de Nassau-Usingen à Halle. Il fut le premier militaire prussien à entrer dans cette famille de pasteurs et de théologiens saxons et thuringiens. C'est certainement sous son influence que Friedrich Gabriel alla servir dans l'armée du roi de Prusse. Devenu officier, il prit l'habitude de faire précéder son nom de « von ». Il épousa Friederike Dorothea Charlotte Schmidt, fille du gestionnaire d'un domaine royal situé à quelques kilomètres à l'ouest de Burg. La mère de Clausewitz était aussi d'origine bourgeoise, mais sans doute d'un milieu un peu plus aisé[16].

Le couple eut huit enfants. Les trois premiers furent des garçons : Gustav Marquard Friedrich, Friedrich Vollmar Carl et Wilhelm Benedictus. En 1778 naquit une fille, Dorothea Sophie Charlotte. Puis vint Carl. Les deux suivants, Detlof Andreas Johann et Harmina Johanna Charlotte, ne vécurent chacun que deux ans. Le dernier enfant fut Johanna Sophia Dorothea, née le 10 janvier 1787. L'étude des parrains de baptême est révélatrice de la situation de la famille et de ses aspirations. Le registre paroissial mentionne soixante-cinq noms pour l'ensemble des enfants. En supprimant les doublons et les noms illisibles, il reste quarante-sept parrains. Parmi eux, seize sont issus de la noblesse, dont douze hommes et quatre dames. Les hommes sont majoritairement officiers : sept sur douze – Burg est une ville de garnison, celle du 47e régiment d'infanterie où a servi Friedrich Gabriel. Les autres parrains sont fonctionnaires du royaume ou de la commune,

avocats, pasteurs, syndics ; il y a un conseiller à la cour. Le bourgmestre figure deux fois. Il y a des Clauswitz, sans « e », en provenance de localités voisines : Köthen, Schönebeck et Leipzig. Les liens semblent étroits entre la petite et moyenne bourgeoisie d'une part, la noblesse d'épée d'autre part. Le fils aîné, Gustav, entrera comme son père dans l'administration fiscale et il accédera à un poste plus élevé. Il aura neuf enfants, dont quatre garçons qui seront officiers. L'un d'entre eux, Karl Friedrich Wilhelm, deviendra général, comme ses trois oncles. Car les trois autres fils de Friedrich Gabriel vont entrer dans l'armée[18]. Le contrôleur des accises a certainement entretenu la nostalgie de ses années passées sous les armes et il a maintenu de nombreux liens avec ses anciens compagnons d'armes. Carl écrira plus tard que son père était « un officier de la guerre de Sept Ans, plein des préjugés de son état », et que, « dans la maison paternelle, il ne vit presque que des officiers, à la vérité pas précisément les plus instruits et les plus intelligents[19] ».

Depuis que Frédéric II s'était emparé de la Silésie lors de la guerre de Succession d'Autriche, il craignait de la perdre et misait beaucoup sur la réputation de son armée pour dissuader tout agresseur. En 1786, la Prusse était la treizième puissance européenne en termes de population, la dixième par son importance territoriale, mais elle possédait la troisième armée la plus nombreuse et celle-ci était considérée comme la meilleure du monde. Elle comptait 195 000 hommes pour 5,8 millions d'habitants. La société n'était cependant pas militarisée et la conscription universelle n'existait pas : seuls 81 000 soldats étaient prussiens de naissance ; les autres étaient des étrangers, principalement des Allemands des différentes principautés du Saint Empire.

La guerre de Sept Ans avait fait naître un véritable patriotisme en Prusse, fondé sur l'image du grand roi, entretenu par les églises et les poètes. Une symbiose se développa entre les régiments et les villes où ils stationnaient. Le patriotisme et l'armée étaient également liés, comme on le voit bien avec les Clausewitz, à une ambition d'ascension sociale, à une aspiration à faire tomber les barrières entre les nobles et les roturiers[20].


Daniel (1606-1675), pasteur
Johann Carl (1663-1721) ⚭ Johanna Elisabeth Mirus (?-1737)
pasteur
Benedictus Gottlob (1692-1749) ⚭ 1. Christina Marie Thieme (?-1737)
professeur
2. Juliana Friederike Kirsten
(1714-?)
⚭
1764
Gustav Detlof von Hundt
officier
Gustav Detlof
von Hundt,
lieutenant-colonel
Johann Christian
von Hundt,
général
(1730-1815)
cinq autres fils
officiers
quatre autres frères,
dont descendance
Carl Christian,
haut fonctionnaire
(1734-1795)
descendance
Friedrich Gabriel ⚭ Friederike Dorothea Charlotte Schmidt
(1740-1802)
(1746-1811)
2e lieutenant,
puis fonctionnaire fiscal
Gustav M. F.
(1769-1830)
fonctionnaire
fiscal
Friedrich V. C.
(1771-1854)
général-major
⚭ 1794 Friederike
C. Stephani
(1773-1847)
descendance
Wilhelm B.
(1773-1849)
lieutenant-général
⚭ 1800 Friederike
E. A. von Hülsen
(1774-1850)
descendance
Dorothea S. C.
(1778-1883)
⚭ Petiskus,
inspecteur
en chef
Carl P. G.
(1780-1831)
général-major
⚭ 1810 Marie von Brühl
(1779-1836)
Detlof A. J.
(1782-1784)
Harmina J. C.
(1784-1786)
Johanna S. D.
(1787-1864)

Généalogie de Carl von Clausewitz[17]

Le 10 février 1786, Friedrich Gabriel demande à reprendre du service dans un des régiments d'infanterie légère récemment créés, en précisant que les médecins l'ont guéri de « l'invalidité » subie durant la guerre de Sept Ans. Il demande aussi un poste de caporal (*Gefreiterkorporal*) pour un de ses fils, dans un de ces régiments ou dans l'artillerie. Ce poste prépare à la carrière d'officier et Friedrich Gabriel ajoute que le major von Hundt a déjà donné à son petit-fils (par alliance) des leçons de dessin, de tir et de français. La réponse de Frédéric II est sans détour : il ne veut pas d'invalides dans ses régiments et si le fils veut servir dans l'artillerie, il doit s'engager tout au bas de l'échelle. Le 17 août suivant, le vieux roi s'éteint. Les barrières deviennent moins rigides et Friedrich Vollmar, âgé de quinze ans, devient en septembre *Gefreiterkorporal* au 14e bataillon de fusiliers Pollitz. L'année suivante, c'est au tour du troisième fils, Wilhelm Benedictus, d'entrer avec le même grade prometteur dans l'armée, cette fois au 34e régiment d'infanterie Prince Ferdinand[21]. Le quatrième, Carl Philipp Gottlieb, poursuit entre-temps ses études à l'école municipale de Burg. L'établissement compte environ soixante-dix élèves de six à seize ans, groupés en trois classes. Ils apprennent les bases de la grammaire et de l'arithmétique, avec un peu de latin. Le but est de faire des enfants de la petite bourgeoisie des serviteurs utiles pour la Couronne, en les préparant à un métier commercial ou aux bas échelons de l'administration de l'Etat. Les plus doués aspirent à une carrière de maître d'école. En 1788, de nouveaux enseignants sont engagés, le nombre des classes est multiplié par deux et des sujets un peu plus académiques sont proposés dans les trois classes supérieures. Carl bénéficie de ces améliorations – il est très probable qu'il ait appris les rudiments de la langue française à cette époque[22]. Un document antérieur à sa naissance atteste que ses trois frères suivent l'enseignement de l'école française de Burg, tenue par un certain Wattelet, un nom très répandu dans le sud de la Belgique actuelle[23]. Le 25 janvier 1779, une invitation est adressée « à tous les amoureux de la langue française », les priant d'assister le 17 février suivant à un examen oral qui se présente sous forme de discours, de conversations et de petites scènes de théâtre. Wilhelm Clausewitz, âgé de cinq ans, prononce le discours d'ouverture et participe ensuite à une conversation. Ses frères

interviennent aussi. L'aîné remplace même un absent, dont le nom est barré. Certains élèves ont un nom français, écrit en caractères latins. Manifestement, il y a une communauté huguenote à Burg et la famille Clausewitz est particulièrement impliquée dans l'apprentissage de la langue de Molière.

Au cours du printemps 1792, peu avant son douzième anniversaire, Carl quitte sa famille et sa ville natale pour entrer à son tour dans l'armée comme *Gefreiterkorporal*. A n'en pas douter, c'est le lieutenant-colonel von Hundt, le second mari de sa grand-mère, qui lui a permis d'entrer dans son régiment, le 34e d'infanterie, comme il l'a fait pour son frère aîné Wilhelm. Hundt n'est plus à son régiment à ce moment-là, car il a été détaché en Silésie, mais il a sans doute pu intervenir. Les trois frères soldats prennent alors l'habitude de faire précéder leur nom de « von ». Le patronage de Hundt suffit et la confusion est volontairement entretenue avec une famille noble de Silésie dont le nom est proche : les von Clausnitz. L'appartenance des Clausewitz à l'aristocratie ne sera formellement reconnue que le 30 janvier 1827 par le roi Frédéric-Guillaume III, consécutivement à une demande introduite deux jours plus tôt par les trois frères devenus entre-temps officiers généraux et supérieur. Dans la société prussienne, les grades d'officier demeurent nécessairement liés à un état de noblesse, seule l'artillerie et le génie peuvent admettre des roturiers. L'aîné des frères Clausewitz, Gustav, qui sert dans l'administration civile, ne sera anobli qu'à la suite d'un rescrit ministériel du 31 août 1829[24].

En 1821, Carl revoit la maison où il a séjourné avec son père quand il avait fait étape à Potsdam. Il conserve « une représentation extrêmement nette des sentiments mélancoliques qui, à cette époque surtout, assiégeaient » son cœur[25]. Beaucoup de jeunes nobles entraient très jeunes dans l'armée pour bénéficier au mieux de l'ancienneté. Ils n'étaient pas astreints au dur service des soldats, qu'ils ne fréquentaient guère car ils étaient logés chez un sous-officier. Ils devaient néanmoins paraître à la manœuvre des recrues en uniforme dès 7 heures du matin et l'exercice durait jusqu'à 9 heures. Puis ils partaient pour la parade, qui se terminait vers 11 heures. L'après-midi, ils recevaient des cours de géométrie et de tracé de plans par un officier du génie. Des leçons pouvaient aussi être données par des pasteurs et des professeurs civils, selon le bon vouloir du commandant. Les candidats-officiers ou *Junker* montaient la garde tous les

quatre jours et, une fois par semaine, étaient chargés de passer la journée aux abords de la caserne pour en chasser les indésirables[26]. Le 34e régiment d'infanterie Prince Ferdinand avait le rouge ponceau comme couleur distinctive sur les revers de son uniforme bleu. Les boutons étaient blancs, argent pour les officiers. L'unité avait participé aux batailles de Chotusitz et de Kesselsdorf pendant la guerre de Succession d'Autriche, à celles de Lowositz (ou Lobositz), de Prague, de Moys, de Breslau et de Leuthen pendant la guerre de Sept Ans. Le régiment s'était particulièrement distingué au combat de Domstädtel en 1758 et surtout à la bataille de Liegnitz en 1760 : tous les capitaines avaient reçu du roi la décoration « Pour le Mérite », créée vingt ans plus tôt, ainsi que cent frédérics d'or. Il faut dire que le régiment avait été pratiquement anéanti[27]. Un tel passé ne pouvait manquer d'impressionner et d'inspirer le jeune Carl. Au moment où il intègre l'armée, la Prusse vient d'entrer au côté du Saint Empire dans la guerre contre la France révolutionnaire.

Un adolescent découvre la guerre (1793-1794)

En janvier 1793, le 34e régiment d'infanterie marche vers le Rhin. Les Français ont envahi la rive gauche et tiennent solidement Mayence, dont ils ont fait le bastion des idées nouvelles en Allemagne, car ils y ont des partisans. L'armée prussienne, commandée par le roi Frédéric-Guillaume II en personne, commence à bloquer la ville en avril. Le roi n'est pas pressé. Il se préoccupe d'abord de la Pologne, où il espère un « arrondissement » en sa faveur. Comme ses alliés autrichiens n'y sont pas favorables, il les appuie avec peu d'empressement. Le camp prussien est comme un camp de plaisance. Les généraux et les états-majors s'installent dans des maisons ou sous des tentes commodes et pourvues de tout le nécessaire, ornées de branches de sapin, entourées de petits jardins et de bosquets. Ils se rendent souvent à Darmstadt, où le landgrave célèbre par des fêtes magnifiques les fiançailles de la princesse Louise de Mecklembourg avec le prince royal de Prusse. La future reine vient visiter le camp avec sa sœur – Johann Wolfgang von Goethe, qui accompagne le contingent de Weimar, parle de « célestes apparitions au milieu du tumulte de la guerre ». De l'artillerie lourde arrive d'un peu partout pour mener le siège. L'évêque de Würzburg prête douze pièces de vingt-quatre livres, de véritables colosses que l'on

surnomme « les douze apôtres ». Les soldats coupent des bois entiers pour construire des redoutes, faire des chevaux de frise et des ouvrages de contrevallation, jeter un pont sur le Main, un autre sur le Rhin. Trente-trois mille Prussiens encerclent 23 000 Français. L'investissement est achevé le 14 avril[28]. Au milieu du mois de juin, tout est en place pour l'attaque. Le total des pièces d'artillerie des assiégeants s'élève à 223. Le régiment de Clausewitz se trouve sur la rive gauche du Rhin, face au village de Zahlbach. La première tranchée parallèle entourant la place est achevée le 4 juillet[29].

La nuit du 7, cent cinquante volontaires du 1er bataillon du régiment Prince Ferdinand attaquent une redoute française à Zahlbach[30]. L'ouvrage est disputé depuis longtemps, mais cette fois les Prussiens s'en emparent définitivement. Le général von Kalckreuth, qui commande au nom du roi les opérations du siège, en profite quelques jours plus tard pour faire ouvrir une deuxième tranchée parallèle, qui permettra aux assiégeants d'installer davantage de pièces d'artillerie. Le jeune Clausewitz n'a bien sûr pas participé à l'attaque, mais il a dû voir partir les hommes et il s'est certainement réjoui que ceux-ci aient soutenu la réputation du régiment. Il remarque aussi, comme tout le monde, la conduite héroïque du prince Louis-Ferdinand, d'autant plus que celui-ci est le fils du propriétaire de son unité. Le 17 juillet, le prince, à la tête de trois bataillons, saute le premier dans un retranchement français où les soldats chantent le *Ça ira*. « Ça n'ira pas ! », crie Louis-Ferdinand. Un biscaïen l'atteint au flanc droit mais sans toucher l'os ni l'artère. Il se fait panser et refuse de quitter le lieu de l'action. Quatre jours plus tôt, il a emporté sur ses épaules un soldat autrichien blessé. Il est nommé général-major et toute l'armée ne parle plus que de ce jeune héros qui n'a peur de rien[31]. Clausewitz, en repensant plus tard à ces événements, regrettera que le « système plein de précautions » avec lequel on faisait la guerre en 1793 n'ait pas su « utiliser habilement les forces naturelles de ce jeune lion[32] ». Sans participer aux combats, Carl ne doit pas démériter, car il est nommé enseigne (*Fähnrich*) le 20 juillet, deux jours avant la capitulation de Mayence[33]. Quatorze ans plus tard, il évoquera ce moment dans une lettre à sa fiancée où il se qualifie lui-même de « fils des camps militaires » : « Après une éducation très médiocre, écrit-il, ma première sortie, dans ma douzième année, fut pour les tranchées sous Mayence, et quand cette ville devint la proie des flammes que nous-mêmes

avions allumées, ma voix d'enfant se mêla, elle aussi, aux cris de joie qui s'élevaient de cette troupe brutale de soldats[34]. »

Mayence reprise, les troupes prussiennes se dirigent vers le nord des Vosges où les Français vont leur livrer une série de combats et d'escarmouches qui s'apparentent plutôt à ce que l'on appelle alors la « petite guerre ». Clausewitz, vu son nouveau grade, porte un des deux drapeaux de son bataillon. A en croire Svetchine, l'emblème est tellement lourd pour le garçon de douze ans qu'un soldat le lui porte pendant les marches. Ce n'est qu'en traversant les villes et les villages que l'adolescent le reprend et le brandit fièrement[35]. Le 34e d'infanterie est à l'avant-garde. Il attaque le poste fortifié de Kettrichhof, à sept kilomètres au sud de Pirmasens[36]. Le lieutenant-colonel Friedrich Wilhelm Alexander von Tschammer und Osten commande le régiment, qui fait partie du corps d'armée du duc de Brunswick. Bitche, en Alsace, est occupée le 20 août, mais le duc ne s'avance pas plus loin, il recule même et s'établit autour de Pirmasens. Le soir du 12 septembre, Tschammer emmène son 1er bataillon et quelques autres éléments en reconnaissance. Les Français approchent. Le 14, c'est la petite bataille de Pirmasens, qui se solde par une victoire pour les Prussiens. Ils n'étaient pas plus de 7 000 et perdent 154 hommes ainsi que 9 officiers. Les Français perdent 800 tués, 1 800 prisonniers et 19 canons. Mis à part la reconnaissance préalable de Tschammer, le 34e ne semble pas avoir été engagé[37]. Les Prussiens se sont montrés tactiquement supérieurs aux Français. Ceux-ci sont repris en main par le général Hoche, qui monte une contre-attaque sur Kaiserslautern du 28 au 30 novembre. Avec 35 000 hommes contre 23 000, il ne peut cependant percer[38].

Le régiment Prince Ferdinand n'a pas participé à cette bataille ; il a retraversé le nord des Vosges pour aller prendre ses quartiers d'hiver. Clausewitz se rappellera plus tard cette fin de campagne : « Celui qui a voyagé aura remarqué que, rétrospectivement, rien n'est plus intéressant comme impression de la nature que le moment où l'on sort d'une masse de montagnes abruptes et où l'on a devant soi une plaine fertile et bien cultivée que l'on découvre avec une large vue dans toute sa richesse. Je me rappelle encore avec beaucoup de plaisir un tel spectacle, que j'eus lorsque l'armée prussienne, en 1793, quitta les Vosges. Nous avions passé une demi-année dans ces montagnes très boisées, rudes, pauvres et mélancoliques, et avec une sorte de résignation les yeux s'étaient déjà habitués à ne voir que

quelques pas en avant du chemin que l'on suivait. Notre état moral était similaire et l'environnement physique en donnait la meilleure image. Un horizon extrêmement limité ne permettait guère au soldat de se figurer les prochaines heures de son existence. A plusieurs reprises son oreille perçoit la voix des combats, proches de lui et pourtant invisibles, et il va au-devant de son destin comme du danger dans une nuit obscure. Enfin, après une pénible marche, nous nous trouvâmes soudain sur le dernier contrefort des Vosges, et nous avions devant nous et au-dessous de nous la magnifique vallée du Rhin, de Landau à Worms. Dans cet instant il me sembla que la vie, jusque-là sérieuse et sombre, se faisait amicale et passait des larmes au sourire. Souvent j'ai aspiré à revivre un tel instant ; mais il aurait fallu non seulement le même spectacle, mais encore les mêmes circonstances pour donner à mes impressions le même degré de force et de nouveauté[39]. » La vie en campagne impliquait pour tous les soldats une succession d'épreuves physiques et morales, mais c'était aussi l'occasion d'une immersion dans des paysages variés, au rythme des marches. Dans ce passage, Clausewitz dévoile non seulement sa sensibilité romantique au spectacle de la nature, mais il parvient à retranscrire une impression ressentie très jeune et que tout être humain comprend. Dès l'âge de treize ans, il se rend compte de l'importance du moral à la guerre.

Il dira aussi que cette première campagne lui fit découvrir la guerre réelle, par opposition aux exercices du temps de paix : « L'auteur, écrit-il, dans sa jeunesse, avait vu la guerre, à la vérité sans la comprendre, mais il en avait gardé l'impression entière. Comment, avec un peu de réflexion, aurait-il été possible de croire que, dans les manœuvres d'automne de Potsdam et de Berlin, il y avait quoi que ce soit de semblable à la guerre qu'il avait faite[40] ? » La réalité s'est imposée dans tous ses aspects et ce fut pour lui une révélation. Il a pu observer une grande quantité de combats d'infanterie au niveau de la compagnie et du bataillon[41]. A la reprise des opérations, au cours du printemps et de l'été 1794, il se trouve au cœur d'un affrontement violent « dans un méchant endroit », sans qu'il le précise davantage, et il s'en sort heureusement[42]. Quand il aura les instruments intellectuels nécessaires pour comprendre ce qu'il a vécu, il critiquera, au niveau des opérations, « le système des postes et du cordon », c'est-à-dire la ligne de défense continue et aisée à percer établie par les généraux prussiens à travers les Vosges. On restait « constamment oisif » et si son unité n'a pas

été bousculée, écrira-t-il, « elle en est redevable aux mauvaises armées qu'elle avait en face d'elle[43] ». La critique est sans doute excessive et se ressent de la défaite que subira la Prusse en 1806. Alors que la Rhénanie et les Vosges ne se prêtaient pas à de grandes batailles comme celles qu'avait livrées Frédéric II en Bohême et en Silésie, les Prussiens eurent généralement le dessus sur les Français dans ce qui était essentiellement une guerre de postes et de petits engagements[44]. Dans le même régiment que son frère, le sous-lieutenant Wilhelm von Clausewitz se distingua particulièrement. Son père demanda pour lui l'ordre « Pour le Mérite », mais le roi refusa, tout en tournant une réponse aimable et encourageante. La récompense viendra en 1797, avec une promotion au grade de lieutenant au 58e régiment d'infanterie von Courbière. Quant à Friedrich, il fit campagne en Pologne en 1794[45]. Le début des guerres de la Révolution française suscita chez les écrivains allemands une fascination d'un type nouveau. Le thème de la guerre devint à la mode, tant pour Schiller, avec son *Wallenstein*, que pour Goethe, avec *Die Belagerung von Mainz (Le Siège de Mayence)*[46].

Neuruppin : vie de garnison et lectures (1795-1801)

La Prusse quitte la première coalition contre la France le 5 avril 1795. Par un traité signé à Bâle, elle cède ses possessions sur la rive gauche du Rhin et obtient, par une clause secrète, la promesse d'indemnités territoriales sur la rive droite et d'une sorte d'hégémonie sur l'Allemagne du Nord. Le 34e régiment d'infanterie a déjà quitté la vallée du Rhin à la fin de l'hiver et s'est installé en Westphalie. Depuis le 5 mars, Clausewitz est lieutenant en second[47]. Il a, selon ses propres dires, « une ambition toujours en éveil ». Il écrit qu'à cette époque son régiment s'établit dans des cantonnements fort écartés, où il reste jusqu'à la conclusion de la paix. Il n'y a pas de villages mais des demeures autour desquelles les cultivateurs ont l'ensemble de leurs terres. Il y passe trois ou quatre mois, seul au milieu d'une famille paysanne. « Retiré tout d'un coup du théâtre de guerre, transporté dans le calme de la vie des champs avec tout ce qu'il signifie, écrit-il, le regard de mon esprit se tourna pour la première fois vers l'intérieur[48]. » La ville d'Osnabrück n'est pas loin et il s'y procure des livres. Il se met à lire ce que le hasard lui offre, notamment des écrits du mouvement des Illuminés. Cet

ordre ésotérique de type maçonnique, fondé en 1776, veut supprimer la monarchie et les frontières nationales, instaurer le cosmopolitisme et faire régner « la raison humaine ». Le terme *Illuminaten* utilisé par Clausewitz désigne aussi toute société plus ou moins secrète désireuse de régénérer l'humanité selon les idéaux des Lumières[49]. Pour lui, il s'agit de livres sur « la perfectibilité » et ils transforment « la vanité du petit militaire » en « une ambition très vivement philosophique ». Il s'approche autant de « l'exaltation mystique » que le lui permet la nature de son esprit, qui n'y incline pas spontanément[50]. Il se moque des sociétés secrètes, mais il retire de ces lectures l'idée que l'homme peut apprendre à se connaître, se perfectionner lui-même et aussi améliorer la société[51].

En mai ou juin 1795, le 34e régiment d'infanterie retrouve sa garnison de Neuruppin, à quelque soixante-dix kilomètres au nord-ouest de Berlin. Carl va y demeurer six ans. Il subit « l'entourage et l'action de réalités et de caractères tous également prosaïques ». Il ne se distingue pas des hommes « ordinaires » qu'il côtoie, « si ce n'est par un penchant plus affirmé pour ce qui est pensée et littérature et par l'ambition militaire », seul vestige de son « enthousiasme passé ». Et cette ambition est « plus préjudiciable que salutaire » à son évolution intérieure, tant qu'il ne trouve pas le moyen de la satisfaire[52]. Les tâches des jeunes officiers sont évidemment très routinières. Chaque matin des jours de semaine, quatre ou cinq heures sont consacrées à l'exercice des troupes, au *drill* par sections, par compagnies et par bataillons, parfois avec tout le régiment. La force de l'armée prussienne repose sur la capacité de manœuvre tactique de son infanterie. Avec le maximum de rapidité et de précision, il faut faire passer les hommes de l'ordre de marche en colonne à différents modes de déploiement en ligne, droit, oblique ou parallèle. Ils doivent pouvoir changer de direction sans perdre leur cohésion et se reformer en colonne pour avancer. Il faut charger les armes, tirer, recharger le plus rapidement possible pour fournir des feux de salve, par rangs ou par sections. Pour des raisons d'économie, la poudre et les balles ne sont vraiment utilisées qu'une ou deux fois par an. Dans l'après-midi, les officiers instruisent les cadets, s'occupent de tâches administratives et disposent de temps libre pour perfectionner leurs connaissances. Les périodes de congé, si elles ont reçu l'approbation royale, peuvent être assez longues. A la fin de l'été 1797, Clausewitz peut ainsi accompagner pendant six semaines le général-major Johann Christian von

Hundt, son oncle par alliance, pour un séjour dans son nouveau domaine en Pologne prussienne[53]. Peut-être sa santé en a-t-elle besoin. A en croire ses souvenirs confiés plus tard à son épouse, les temps sont durs pour le jeune Carl. Son père ne peut rien lui donner pour améliorer sa maigre solde, il doit se serrer la ceinture et il lui est très difficile d'améliorer ses connaissances[54].

Située sur les rives d'un lac, la petite ville de Neuruppin ne manque pourtant pas d'atouts. Alors qu'il était prince héritier, le futur roi Frédéric II y avait commandé un régiment d'infanterie qui portait son nom (*Kronprinz*). Il avait fait aménager le jardin Amalthea, où l'architecte Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff avait réalisé sa première œuvre en 1735 : un temple monoptère, dit d'Apollon. Premier en son genre dans l'architecture prussienne, ce petit édifice de plan circulaire rappelait la tholos de Delphes et allait être imité plusieurs fois. Monté sur le trône en 1740, Frédéric avait créé le 34e régiment d'infanterie avec le 2e bataillon de son régiment et il en avait confié le commandement à son frère cadet Ferdinand. La ville comptait 4 076 habitants en 1785 et 4 429 en 1800. Le 26 août 1787, un incendie la ravagea et en détruisit la plus grande partie en quelques heures. La reconstruction prit environ dix-huit ans. Elle donna du travail aux artisans locaux et elle se fit dans l'esprit du rationalisme de l'époque, au point de devenir un modèle de l'urbanisme des Lumières. Le découpage des rues se fit à angles droits. Une nouvelle église et un nouveau lycée s'installèrent sur des places bien dégagées. Inaugurée en 1790 sur la place centrale, l'école portait sur son fronton de type gréco-romain une dédicace en latin aux citoyens de l'avenir (*Civibus aevi futuri*), significative du civisme patriotique et de l'importance accordée à l'éducation. Ce n'est pas un hasard si Karl Friedrich Schinkel, qui allait devenir le grand architecte du néoclassicisme en Prusse et accessoirement le dessinateur d'une des plus célèbres décorations de l'histoire – la Croix de fer – est né à Neuruppin, la « cité modèle des Lumières ». Il la quitta pour Berlin en 1794, une année avant que Clausewitz n'y arrive[55].

L'importance accordée à l'école de Neuruppin vient d'un groupe de pasteurs éclairés, d'édiles et d'instituteurs qui ont formé une association dans les années 1770 pour réformer le système éducatif de la ville et améliorer les performances de l'économie locale. Le programme pédagogique insiste pour que les facultés naturelles et les atouts individuels

des élèves se développent librement. Le commandant de la garnison, le colonel von Tschammer, s'associe à cette entreprise en mettant sur pied une école pour les enfants des militaires[56]. Avec l'état-major et les deux bataillons du 34e régiment d'infanterie, la garnison de Neuruppin représente un ensemble de 2 603 personnes en 1801 : 1 560 hommes, 440 femmes, 302 garçons et 301 filles[57]. La perspective est d'abord utilitariste et témoigne du paternalisme social de l'époque. Les petites filles et les épouses des sous-officiers apprennent le tricot et les tâches ménagères[58]. Mais Tschammer élargit le projet et conçoit en 1799 un programme complet de formation des *Junker*. Il est possible d'y entrer dès l'âge de onze ans. Outre un enseignement de base en mathématiques, en sciences, en géographie, en histoire, en allemand et en français, il décide d'aborder les sciences militaires, c'est-à-dire le levé des plans, la fortification, l'artillerie. Le cursus s'étale sur quatre ans et une bibliothèque est mise en place. Celle-ci est aussi destinée aux officiers désireux de se perfectionner et elle compte des ouvrages sur des matières plus spécialisées, comme les institutions militaires des Etats, la science du tir, la tactique de détail, la grande tactique, la science des fortifications, la stratégie de détail et la haute stratégie (*die niedere und höhere Stratägie*). Que cette dernière expression soit déjà utilisée pour une école régimentaire révèle le niveau des connaissances de Tschammer[59].

Que retire Clausewitz de tout cela ? La *Junkerschule* n'ouvre ses portes que le 1er octobre 1799 et la bibliothèque ne peut être enrichie que progressivement. Un rapport de l'année 1800 précise que les officiers subalternes prennent part aux études de l'école et qu'ils y trouvent aussi l'occasion d'enrichir leurs connaissances. Il signale également que la bibliothèque de l'école municipale est très utile aux officiers, qu'elle compte 2 000 volumes et est abonnée à plusieurs journaux[60]. Il s'agit évidemment d'ouvrages et de revues d'intérêt général, relevant plutôt du domaine des belles-lettres que de celui des sciences militaires. Le désir d'augmenter les connaissances des jeunes officiers dans ce dernier domaine n'en est pas moins manifeste et lié aux idées de l'époque sur la formation (*die Bildung*). Contrairement à l'opinion répandue selon laquelle un officier se forme d'abord en participant à des campagnes, le colonel von Tschammer estime que des connaissances théoriques sont nécessaires et qu'il faut étudier les sciences militaires. Les forces de l'esprit s'avèrent

aussi indispensables que celles du corps[61]. Certains aspects de la pensée clausewitzienne, telle qu'elle s'exprimera plus tard, rappelleront des passages du règlement de Tschammer : la préférence pour l'histoire moderne plutôt que pour l'histoire ancienne, la nécessité de bien s'exprimer en allemand, surtout dans la manière d'écrire une lettre, l'appréciation d'un poème, l'intérêt d'un minimum de culture artistique[62]. Clausewitz a dû au moins manifester son intérêt pour le souci d'éducation de Tschammer, voire le seconder sur ce plan, car celui-ci écrit à son propos, au terme de l'année 1799 : « Un excellent jeune homme, disponible et appliqué dans son service, qui a de la tête et cherche à augmenter ses connaissances dans tous les domaines[63]. »

Quelles furent ses lectures à Neuruppin ? Comme la bibliothèque de Tschammer ne se constitua qu'à partir de 1799, on peut présumer que Clausewitz eut d'abord recours, pendant les quatre années précédentes, aux ressources de la bibliothèque municipale, donc à des ouvrages généraux, de type littéraire, scientifique ou philosophique. Cela devait d'ailleurs correspondre à son désir de réflexion entamé « dans le calme de la vie des champs ». Dans les papiers que possédait sa famille figuraient plusieurs notes de lecture non datées. Certaines se rapportent peut-être aux années qui ont immédiatement suivi la période de Neuruppin, mais il est fort probable que durant celle-ci Clausewitz a lu les poèmes de Schiller, l'histoire de la Suisse de Johannes von Müller, *L'Esprit des lois* de Montesquieu et Machiavel[64]. Il a dû également lire la presse berlinoise qui rendait compte de manière très libre et très fiable des péripéties politiques en France et des campagnes militaires des années 1796-1800. On sait aujourd'hui que ces reportages étaient étonnamment justes et objectifs[65]. Quant à la littérature militaire spécialisée, il a dû commencer à en percevoir l'intérêt[66]. La France donnait le ton en la matière, mais c'est en Allemagne qu'apparurent les premiers périodiques. La guerre de Sept Ans et le prestige de Frédéric II avaient donné l'impulsion. Le lectorat est en expansion et l'industrie du livre double pratiquement sa production dans l'Allemagne des Lumières. La fragmentation politique contraste avec l'unité de la France, mais les périodiques constituent justement un moyen de communication entre des officiers aux intérêts similaires qui servent sous des drapeaux différents et passent aisément de l'un à l'autre. La *Neue Kriegsbibliothek* (« Nouvelle bibliothèque de guerre ») de Georg Dietrich von der Groeben, en 1755, est

le premier périodique militaire en Europe[67]. Le Hanovrien Gerhard Scharnhorst est à l'origine de plusieurs revues, dès 1782. Son *Neues Militärisches Journal* paraît de 1788 à 1793, s'interrompt pendant les années où il combat les Français, puis reprend à partir de 1797[68]. Il est plus que probable que Clausewitz en a lu certains numéros. Mais, comme il le confiera plus tard à son épouse, son appétit de connaissances ne pouvait se satisfaire à Neuruppin. Il aspirait à un séjour prolongé à Berlin[69]. En 1801, il apprend que Scharnhorst est entré au service de la Prusse et que le roi l'a chargé de réorganiser l'enseignement militaire supérieur à Berlin. Il pose sa candidature pour aller suivre le cursus de trois ans de l'Institut pour jeunes officiers et il a la grande joie d'être admis. Fin 1801, le rapport annuel de son régiment est élogieux : « Sa conduite est très bonne, il est un très bon officier, qui cherche à élargir ses connaissances. Il est maintenant à Berlin, pour suivre les cours du Collège militaire[70]. »

Scharnhorst et l'Institut pour jeunes officiers

Gerhard Scharnhorst est né près de Hanovre en 1755. En mai 1801, il quitte l'armée hanovrienne pour celle de la Prusse. Il a une grande réputation comme écrivain militaire et est surtout un spécialiste de l'artillerie. Mû par une ambition dont il ne fait pas mystère, il espère qu'au sein d'une armée plus importante il pourra davantage déployer ses talents. Cela fait longtemps qu'il réfléchit sur la guerre. A l'âge de dix-huit ans, il a été l'élève du comte Wilhelm zu Schaumburg-Lippe. Passionné par l'art de la guerre, celui-ci avait fondé une académie militaire dans sa petite principauté. Il avait organisé avec succès la défense du Portugal contre l'Espagne pendant la guerre de Sept Ans, avait été nommé maréchal et était l'auteur d'ouvrages de théorie militaire. Pour lui, les seules guerres justes étaient les guerres défensives ; il prônait un service militaire universel[71]. Sa mort prématurée en 1777 entraîna le retour de Scharnhorst à Hanovre, où il suivit alors les cours de l'académie d'artillerie, établit des contacts suivis avec des professeurs de l'université de Göttingen et intégra leur empirisme dans sa façon de réfléchir sur la guerre[72]. Promu capitaine en 1792, il publia un « livre de poche militaire » *(Militairisches Taschenbuch)* pour aider les officiers en campagne à remplir leur mission de façon indépendante. Typique de l'esprit des Lumières, l'ouvrage contenait de précieux conseils

pratiques et toute une série de renseignements d'ordre géographique, technique et statistique. Des exemples tirés de l'histoire illustraient le tout. L'ouvrage eut beaucoup de succès, connut plusieurs éditions et fut traduit en anglais[73].

Au printemps 1793, Scharnhorst participe comme officier d'artillerie hanovrienne à la guerre contre la France dans les Pays-Bas autrichiens. Dans une lettre à sa femme Klara, il exprime son dégoût de la violence : « Je ne suis pas fait pour être soldat, je peux faire face au danger sans difficulté, mais la vue de pauvres hommes innocents gisant dans leur sang près de moi, le feu des villages en train de brûler, allumé par des hommes pour leur plaisir, et toutes les autres horreurs de cette dévastation générale, cela me fait enrager et cela m'est insupportable[74]. » Surmontant sa répulsion naturelle, il fait preuve d'un courage et d'un esprit de décision peu communs à la bataille de Hondschoote, le 8 septembre 1793, ralliant quatre cents fantassins et quatre officiers autour de deux canons avec lesquels il repousse les Français, permettant aux troupes hanovriennes de reculer en bon ordre. Son grand titre de gloire est la défense de la ville de Menin (Menen) en avril 1794. Il improvise un système de fossés et de barricades qui permet à 2 400 Hanovriens de résister à 20 000 Français, puis d'effectuer une sortie à travers les assiégeants jusqu'aux lignes alliées. La place ne pouvait plus tenir et la percée réussie de la garnison fut un véritable exploit. Dans une lettre dont Clausewitz conservera pieusement une copie, le général hanovrien von Hammerstein souligna que Scharnhorst avait joué le rôle principal, par « son activité et son talent, liés à une *bravoure* incomparable, un enthousiasme indéfectible et une *contenance* admirable[75] ». Promu major, Scharnhorst analysa dans un essai les causes des succès des Français[76].

Il fallait bien reconnaître que ceux-ci avaient fait preuve d'un plus grand enthousiasme au combat et d'une plus grande bravoure personnelle que les soldats de métier des coalisés, qu'ils avaient également mieux concentré leurs forces et su les utiliser de façon plus souple, notamment grâce à leur usage des tirailleurs, envoyés en ordre dispersé devant leurs colonnes[77]. La direction du *Neues Militärisches Journal*, à Hanovre, permit à Scharnhorst de développer ses vues de façon continue. Dans ce que l'on appellerait aujourd'hui un éditorial, il insista sur le défi que représentait une analyse correcte des événements. Il constatait que « la partie psychologique de l'art

de la guerre » était « un terrain très peu connu ». Pour lui, l'histoire devait permettre « la connaissance difficile et pourtant si féconde du cœur humain[78] ». Clausewitz lut attentivement ces lignes, sans doute avant de rencontrer Scharnhorst. Il se donna pour objectif de poursuivre dans cette voie et de dégager toutes les implications de la Révolution française dans le domaine militaire[79]. Ses origines paysannes permettaient sans doute à Scharnhorst d'échapper à la tradition et aux préjugés de la caste des officiers pour développer ses propres analyses, fondées sur l'étude critique de l'histoire, et aboutir à des conclusions pratiques[80]. Après avoir démissionné de l'armée hanovrienne, il avait accepté les termes du contrat proposé par le roi Frédéric-Guillaume III : le maintien de son grade de lieutenant-colonel dans l'artillerie stationnée à Berlin, une pension honorable pour lui et son épouse, la promesse d'un anoblissement dont bénéficieraient aussi ses deux fils[81]. Le roi l'engageait pour améliorer son armée et surtout sa force dissuasive. Il abhorrait personnellement la guerre et faisait tout pour maintenir la neutralité de la Prusse[82].

Agé de quarante-six ans, Scharnhorst différait des officiers prussiens par une mise un peu plus négligée ; sa tête, plutôt grosse, avait tendance à pencher vers l'avant. Il s'exprimait avec une certaine maladresse, comme s'il avait eu du mal à verbaliser ses idées. Il en était conscient et se répétait en variant les tournures. Son indépendance d'opinion était totale et n'était limitée par aucune considération, « fût-elle d'un grand nom, de l'âge ou de l'ancienneté », écrit Clausewitz. Il voulait réformer l'armée prussienne, mais ne se prenait pas pour l'inventeur génial d'un nouveau système. Il « cherchait à rassurer les gens, disant qu'il ne voulait au fond que refaire de l'ancien, quelque peu modifié et mieux conçu ». Il n'était pas facile de faire des choix, car, poursuit Clausewitz, « l'on ne voyait plus que les ruines de l'ancien art de la guerre d'un côté, des succès inouïs de l'autre, sans discerner pour autant un système nouveau de conduite de la guerre […]. La guerre était rendue au peuple, d'où les armées permanentes l'avaient en partie éloignée ; elle avait rejeté ses chaînes et franchi les limites de ce que l'on imaginait impossible ». Pour comprendre la situation, Scharnhorst « attachait plus de valeur à la saine raison pratique, au bon sens inné ». Il était « juste, honnête, incorruptible ». Il devait préparer les jeunes officiers aux guerres futures et il savait se mettre à leur diapason. « Sa sensibilité, dit Clausewitz, était d'une fraîcheur si juvénile qu'il relisait avec plaisir, à ses

heures de loisir, les livres qui avaient ému son cœur dans ses années de jeunesse, et il n'eut jamais de mal à pénétrer avec une chaude sympathie dans la sphère d'idées des jeunes gens qui l'entouraient[83]. »

Ceux-ci, dont Clausewitz, suivent les cours de l'Institut für die jungen Offiziere der Berliner Inspektion. Il s'agit d'une des cinq écoles d'hiver créées par Frédéric II en 1763. Les autres sont à Breslau, Königsberg, Magdebourg et Wesel. Le directeur en est le général von Geusau ; Scharnhorst est son adjoint depuis le 5 septembre 1801. Les cours se donnent d'octobre à avril dans une salle du palais royal, durant trois années consécutives. Les jeunes officiers regagnent leur régiment durant le printemps et l'été. Les professeurs ne sont pas nombreux. Le major du génie Ludwig Müller, un vétéran de la guerre de Sept Ans, enseigne la géographie, la fortification de campagne, la défense et l'attaque des places. Scharnhorst se charge de l'artillerie, de la tactique et du service d'état-major. En 1803, il fait un cours de stratégie, avec le colonel von Phull. Les élèves fréquentent aussi les cours de mathématiques et de logique de Johann Gottfried Kiesewetter, un vulgarisateur de la philosophie kantienne, au Collège royal des médecins et chirurgiens militaires. Clausewitz a un peu plus de vingt et un ans lorsqu'il entre à l'Institut. Il est de taille moyenne, mince et droit, comme il va le rester toute sa vie. Ses cheveux bruns sont portés longs et retenus par une courte queue lorsqu'il est en service. Au début, il ne connaît personne et vit de façon très frugale. Les officiers-élèves se logent et se nourrissent à leurs propres frais. Pour gagner un peu d'argent, il prend parfois le tour de garde d'un camarade plus fortuné. Petit à petit, il fait la connaissance d'autres officiers : le prince Auguste, le duc Charles de Mecklembourg-Strelitz, frère de la reine Louise, les lieutenants Rühle von Lilienstern, von der Marwitz, Varnhagen von Ense[84]. La stratégie est également enseignée à Magdebourg, toujours par Phull, à côté de matières dont les plus techniques sont obligatoires et données par des officiers, alors que d'autres, plus générales, sont fonction des ressources locales. Ainsi à Magdebourg se donne un cours d'histoire grecque[85]. Avec Scharnhorst, l'Institut de Berlin prend une longueur d'avance. Pour la première fois, la stratégie est enseignée au travers de son application à l'histoire d'une campagne[86].

Contrairement à ce qui se faisait jusque-là, Scharnhorst ne considère pas l'histoire militaire comme un répertoire de « hauts faits », mais bien comme

une banque de données réelles qu'il faut étudier minutieusement. Seul un compte rendu détaillé peut reconstituer la réalité vivante de la guerre, faire approcher de l'expérience vécue et donner une idée de la complexité des facteurs et des forces en interaction. Il voit les mathématiques comme indispensables dans le domaine des fortifications et de l'artillerie, de même que dans le développement d'une pensée logique, mais elles ne peuvent être appliquées à la conduite des opérations. Tous les principes que l'on peut formuler à propos de celles-ci sont susceptibles d'être invalidés dans la réalité. Mieux vaut se concentrer sur l'étude de l'histoire[87]. Clausewitz est profondément marqué par cette approche. A côté de son indépendance d'opinion déjà évoquée, Scharnhorst a selon lui une deuxième particularité qui contribue, dit-il, « principalement à donner à sa vie cette importance qu'elle a pour nous ». Elle réside dans « l'intérêt privilégié qu'il portait à la vertu de la démonstration historique dans tous les objets relevant de son domaine ». Les campagnes de Bonaparte s'imposent comme des modèles, mais elles ne sont « alors connues que par les journaux ». Scharnhorst se sent obligé de remonter un peu plus haut dans le temps, jusqu'aux guerres de Frédéric II. Il parle aussi des combats auxquels il a participé et tente « en quelque sorte, poursuit Clausewitz, d'en faire revivre le déroulement sous le regard de ses auditeurs ». Des principes généraux s'élaborent alors d'eux-mêmes à partir des événements réels, cela incite « les cerveaux à penser par eux-mêmes » plutôt qu'à accepter « des théories artificielles[88] ».

L'influence possible de la philosophie d'Immanuel Kant sur Clausewitz par l'intermédiaire des leçons de Kiesewetter n'a pas manqué d'être relevée[89]. D'une certaine manière, la notion d'« impératif catégorique » de Kant est essentiellement prussienne, dans la mesure où la Prusse était d'abord une vue de l'esprit, un Etat au sens de la seule volonté de ses dirigeants, de son administration et de son armée, tant il était dépourvu d'unité territoriale, religieuse ou même linguistique[90]. A l'Institut pour jeunes officiers de Königsberg, où les cours ne se donnaient que le matin, le futur feld-maréchal Hermann von Boyen et quelques autres eurent l'idée de fréquenter l'université. Ils suivirent ainsi un cours d'anthropologie donné par Kant[91]. A l'Institut de Berlin, si l'on en croit le général Heinrich von Brandt, Kiesewetter « enseignait la philosophie de Kant, à vrai dire fort diluée et pour ainsi dire à doses homéopathiques[92] ». C'était sans doute ce qui convenait le mieux, pour le moment, à Clausewitz. Car il avait déjà

beaucoup de mal à suivre les cours, tant il manquait des bases nécessaires. Heureusement, écrit-il, lorsque « je vis que des hommes respectés ne crurent pas s'abaisser en me serrant la main, la tendance de ma vie se trouva soudain en harmonie avec mes activités et mes espoirs ». Scharnhorst le remarqua très vite et lui prodigua tous les encouragements possibles. Il devint, selon les propres dires de Clausewitz, « le père de son esprit », au moment où son père charnel disparaissait, en 1802. Le Hanovrien avoua pour sa part qu'après ses enfants personne ne lui fut si proche que cet élève[93]. Comme Scharnhorst, Clausewitz n'appartenait pas de naissance au monde des élites traditionnelles ni même aux anoblis récents parmi lesquels il évoluait. Scharnhorst, dit Peter Paret, était un « outsider » et la famille de Clausewitz était à peine plus privilégiée. L'un comme l'autre faisait son chemin et voyait sa place dans la société en termes éminemment pragmatiques et non idéologiques[94]. Clausewitz était plus impétueux, plus émotif et plus sensible, il avait besoin de protection et d'encouragement. Scharnhorst, de son côté, voyait en celui-ci des qualités d'expression dont il était lui-même dépourvu. Un partenariat de travail se développa entre eux. Le plus jeune se considéra comme l'élève, le disciple, puis l'assistant du plus âgé[95]. L'influence de Scharnhorst sur Clausewitz fut décisive à tous points de vue, en termes de cheminement intellectuel comme en termes de carrière[96].

Fin 1802, le lieutenant-colonel von Bömcken, qui commande le régiment Prince Ferdinand auquel appartient toujours Clausewitz, écrit à propos de celui-ci qu'il « est très appliqué et d'après le jugement du colonel von Scharnhorst il doit être une des meilleures têtes[97] ». Un an plus tard, le 29 novembre 1803, Scharnhorst rédige un mémoire où il classe ses élèves. Clausewitz est le premier, suivi du lieutenant Karl Ludwig Heinrich von Tiedemann – encore celui-ci a-t-il moins de mérites, car il est fils de général. Tous les deux « se distinguent tout particulièrement par leurs compétences, leur jugement, leur application et leurs connaissances[98] ». En janvier 1804, Scharnhorst écrit : « Une rare aptitude à saisir avec justesse les ensembles, un exposé simple et agréable caractérisent les travaux rédigés par le lieutenant von Clausewitz. A cela s'ajoute une connaissance approfondie des mathématiques et des sciences de la guerre[99]. » Scharnhorst réussit à éveiller chez son élève la confiance en ses propres forces. Il a de nombreux disciples qui sont aussi ses amis, mais tous reconnaissent la

position privilégiée de Clausewitz. Le colonel a reconnu en lui le plus apte à prolonger et à affermir son œuvre[100].

La Militärische Gesellschaft

Peu après son arrivée à Berlin, Scharnhorst a commencé à rencontrer régulièrement quelques officiers, dont plusieurs enseignent au corps des cadets, et un professeur civil. Ils conviennent de se revoir une fois par semaine, à propos de la rédaction d'un texte sur les sciences militaires ou pour faire le compte rendu d'un ouvrage récemment paru dans ce domaine. D'autres officiers, de plus en plus nombreux, se montrent intéressés, si bien qu'il est décidé de créer une *Militärische Gesellschaft* (« société militaire »). La fondation officielle a lieu le 24 janvier 1802, jour anniversaire de la naissance de Frédéric II. Les civils liés à l'armée ou au département des Affaires étrangères peuvent en faire partie, les étrangers ne pouvant accéder qu'au rang de membres correspondants. Pour devenir membre effectif, il faut rédiger un petit mémoire sur un sujet militaire et le faire approuver par les fondateurs. Seuls les princes, les chefs de régiment, les aides de camp-généraux du roi et les officiers d'état-major en sont exempts. Le général von Rüchel, inspecteur général de l'armée, en devient le président et Scharnhorst le directeur. En dehors d'un secrétaire, d'un bibliothécaire et d'un régisseur pour les comptes, quelques rédacteurs doivent tenir les actes (*Denkwürdigkeiten*) rendant compte des activités de la société[101]. Le but, affiché dans le premier article de ses statuts, est d'instruire ses membres par l'échange d'idées dans tous les domaines de l'art de la guerre, pour les encourager à chercher la vérité, éviter les difficultés des études personnelles avec leur tendance à l'unilatéralité et arriver à placer la théorie et la pratique dans une relation appropriée[102]. « Notre objectif, dit Scharnhorst, est de proposer une discussion interactive et savante, pour nous donner la possibilité de communiquer nos idées les uns aux autres, pour aiguiser notre jugement grâce à des avis variés et répétés, pour élargir nos connaissances et nos vues et rassembler des observations et des résultats[103]. »

Pour lui, la meilleure méthode consiste à demander à chaque membre de présenter un court essai qu'il a rédigé. Cela suscite les échanges et affine le jugement en révélant toute erreur de logique ou de compréhension.

L'orateur en retire plus de bénéfice, selon Scharnhorst, que de la lecture d'un gros ouvrage. Une autre activité de la société consiste à répondre aux questions posées par ses membres et déposées dans une urne. Ces dernières sont présentées aux réunions et chacun est encouragé à proposer une réponse. Le directeur se charge d'acheter les nouvelles publications militaires. Elles enrichissent la bibliothèque et font toujours l'objet d'un compte rendu dans les *Denkwürdigkeiten*. A l'Institut pour jeunes officiers, Scharnhorst voulait améliorer les compétences professionnelles et techniques. La Militärische Gesellschaft entend apporter un plus. A l'image d'autres sociétés qui prolifèrent à cette époque en Prusse dans tous les domaines intellectuels, c'est une sorte de club, en dehors de la structure institutionnelle de l'armée. Le nombre de ses membres n'atteint jamais deux cents. Il y a des officiers de tout grade, huit princes et quatre civils, dont le plus prestigieux est le baron vom und zum Stein, alors ministre des Finances. Les discussions sont d'un certain niveau et se déroulent très librement. Les jeunes officiers peuvent se rendre compte des liens entre l'armée et la politique. Réformateurs et conservateurs ont l'occasion de confronter leurs arguments. Les premiers, au contraire des seconds, voient des enseignements à tirer dans la façon française de faire la guerre. Clausewitz côtoie des officiers supérieurs qui exerceront de grands commandements dans les guerres prochaines, tels Kleist et Yorck, des capitaines et des lieutenants qui se révéleront bientôt et dont certains joueront un rôle important dans sa carrière et deviendront ses amis, comme Boyen, Gneisenau, Grolman et Müffling. La grande idée qui émerge de ces échanges est que la théorie de la guerre doit s'émanciper du dogme pour reposer sur l'expérience pratique[104]. Paradoxalement, le nom de Gebhard Leberecht von Blücher ne figure pas sur les listes conservées des membres[105]. Le futur feld-maréchal est pourtant proche des officiers réformateurs. En janvier 1805, il écrit un mémoire sur la formation d'une « armée nationale prussienne » dans lequel il prône un service militaire obligatoire, un accroissement de la solde et un meilleur traitement des soldats[106].

Parmi les sujets de discussion qui provoquent le plus d'animation figure la question de l'ordre de bataille de l'infanterie. En Prusse, l'ordre linéaire en formation serrée est devenu un article de foi depuis qu'il a été considéré comme la cause des victoires de Frédéric le Grand : une longue ligne de

fantassins au coude à coude garantit une puissance de feu supérieure. Mais la guerre d'Indépendance nord-américaine et les campagnes de la Révolution française viennent de révéler les avantages d'un ordre plus ouvert et de l'utilisation de tirailleurs « en grande bande » précédant les formations serrées. Si l'ordre linéaire permet des feux de salve nourris, où l'excellent entraînement des soldats prussiens, réputé dans toute l'Europe, leur donne une supériorité incontestée, il est apparu que les tirailleurs agissant en ordre dispersé pouvaient faire beaucoup de mal aux formations serrées en les accablant d'un feu plus ajusté. La question est de savoir dans quelle mesure et selon quelle proportion il serait utile d'entraîner certains fantassins au combat en tirailleurs. Le 7 novembre 1804, le capitaine Hermann von Boyen suggère que le troisième rang des unités déployées en ligne soit tout entier formé à ce type de combat. Le principe est déjà adopté en Hesse, le prince de Hohenlohe l'a imposé aux régiments de Basse-Silésie lors de son inspection en 1803 et Scharnhorst l'approuve, mais un membre de la Militärische Gesellschaft en réfute l'idée le 11 décembre suivant et la plupart des généraux refusent d'envisager cette double manière de manœuvrer, prétextant que l'habitude des mouvements en ligne y fera toujours obstacle. Ils ont plus confiance dans les forces réunies d'une troupe disciplinée que dans les forces individuelles de soldats dispersés, et c'est pour cela qu'ils répugnent au combat en tirailleurs[107].

Clausewitz fait partie des premiers membres de la Militärische Gesellschaft, mais il reste longtemps dans l'ombre, car il est un des plus jeunes et il a beaucoup à apprendre. Il ne devient un des trois rédacteurs des *Denkwürdigkeiten* qu'à partir du 11 avril 1804. Lors de la séance du 2 mai suivant, la discussion porte sur la distinction entre la tactique et la stratégie[108]. Ce genre de débat, faut-il le préciser, n'a pas son équivalent dans les autres armées de l'époque. Le 11 septembre est présenté *L'Art militaire des Chinois*. Il s'agit de la traduction, par le père jésuite Amyot, de quatre traités sur la guerre composés avant l'ère chrétienne. Parmi eux figure celui attribué à un certain Sun Tse, dit aujourd'hui Sun Zi, c'est-à-dire le traité de stratégie le plus célèbre au monde avec *Vom Kriege*[109]. Sun Zi situait l'art militaire dans l'orbite de la politique et l'on pourrait tirer la conclusion hâtive que le jeune lieutenant prussien fit son miel du subtil traité chinois. Or le compte rendu n'est pas de Clausewitz et il n'a laissé aucune note à ce sujet[110]. Au cours de la réunion du 17 septembre 1804, il

présente un petit écrit sur la bataille de Hohenlinden, remportée par les Français sur les Autrichiens le 3 décembre 1800. Il n'y voit rien de vraiment nouveau, même dans le plan qui est joint[111]. L'année suivante, il résume des discussions parues en 1801 et 1802 dans une revue consacrée à la guerre, *Neue Bellona*[112].

Au cours du printemps 1803, après avoir achevé sa deuxième année à l'Institut pour jeunes officiers, Carl est temporairement affecté comme aide de camp auprès du prince Auguste de Prusse. Celui-ci a vingt-quatre ans, donc un an de plus que lui. Il est le plus jeune fils du prince Ferdinand. Scharnhorst a recommandé son meilleur élève. Après quelques mois, celui-ci donne toute satisfaction et le prince Ferdinand demande au roi que la nomination soit confirmée. Le 8 août suivant, Frédéric-Guillaume III écrit à Clausewitz qu'il doit quitter son régiment et revêtir le nouvel uniforme de l'armée pour servir désormais au côté du prince Auguste. Il conserve son ancien traitement le temps que son prédécesseur ait reçu une nouvelle affectation[113]. Jusqu'en 1810, les aides de camp n'ont pas d'uniforme spécifique : ils gardent celui de leur régiment mais portent un chapeau à plumes de coq. L'ordre du roi signifie que Clausewitz va devoir porter le nouveau modèle d'uniforme, qui se répand progressivement depuis 1798. Sa coupe s'éloigne un peu plus de celle de l'époque frédéricienne, les revers à la couleur distinctive du régiment – ici le rouge ponceau – sont droits et ferment plus bas, à la taille. Autour de celle-ci, l'écharpe argent mêlé de noir des officiers se porte maintenant au-dessus de l'habit, au lieu de passer sous les basques[114]. La vie de Clausewitz va changer du tout au tout. Ses nouvelles fonctions l'amènent à fréquenter la Cour. Il va apprendre à connaître le cœur du pouvoir politique et militaire, affiner son sens psychologique, élargir encore ses horizons intellectuels et rencontrer la femme de sa vie.

Marie von Brühl

Le 26 juin 1804, Carl a terminé ses études à l'Institut. Premier de sa classe, composée d'une quarantaine de jeunes officiers, « tous jaloux de se surpasser dans les qualités d'esprit et dans la science militaire », il en retire une grande joie. Il n'en conçoit pas un sentiment de supériorité, mais il est maintenant convaincu que sa pensée se rapproche de celle de son maître

Scharnhorst[115]. Son traitement se monte désormais à 360 thalers par an[116]. Les compagnies de grenadiers des différents régiments d'infanterie ont été regroupées en vingt-neuf bataillons en 1799. Depuis le 7 mai 1803, le prince Auguste est major du 1er bataillon, constitué des compagnies du 13e régiment[117]. L'unité est casernée à Berlin, ce qui permet à Clausewitz de rester dans la capitale. Dans l'annuaire de l'année 1805, le « lieutenant von Clausswitz » est mentionné au sein de la Maison du prince Ferdinand, à la suite du prince Auguste. Il réside au Ordens-Palais, qui abrite le bailliage de Brandebourg, dissidence protestante de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont le prince Ferdinand est le « maître des chevaliers[118] ». Le bâtiment se trouve sur la Wilhelmplatz, qui compte de nombreux hôtels particuliers, dont l'un abritera plus tard la chancellerie. Les allées sont ornées de statues représentant les grands généraux de la guerre de Sept Ans. Carl a aussi son logement au château de Bellevue, la résidence d'été du prince Ferdinand, aujourd'hui palais du président de la République fédérale. Son traitement lui permet d'acheter des livres et d'entretenir un domestique[119]. Il doit participer aux soirées et aux bals de la Cour, converser avec des personnes de la haute société. La Militärische Gesellschaft l'a heureusement déjà amené à côtoyer des princes et des excellences. Son frère Wilhelm a lui aussi quitté le 34e régiment et Neuruppin pour rejoindre le 58e d'infanterie von Courbière. Le 30 septembre 1802, il est capitaine à l'état-major. Le vieux feld-maréchal von Courbière appartient à une de ces familles de huguenots français qui se sont établies en Prusse. En 1804, il écrit que le capitaine Wilhelm von Clausewitz est « un excellent officier, qui remplit ses devoirs avec la plus grande application, qui augmente constamment ses connaissances en mathématiques, qui s'entraîne bien et est moralement bon[120] ». Friedrich Gabriel, disparu en 1802, pourrait être fier de ses fils, dont il n'a malheureusement pu qu'entrevoir l'ascension.

En décembre 1803, Carl prend part à un souper chez le prince Ferdinand, probablement au château de Bellevue. En entrant dans un salon, il est présenté à une jeune dame qui semble émue et préoccupée. Elle s'incline brièvement, n'entame pas la conversation, mais, suivant les convenances, lui confie son nom : Marie von Brühl. Elle a les cheveux foncés, les yeux bleus et, malgré son émotion, elle donne l'impression d'être calme et cultivée. Sa différence avec la plupart des jeunes filles de la Cour frappe immédiatement Clausewitz. Quelques jours plus tard, le prince Auguste

vient voir la reine mère Frédérique-Louise, veuve de Frédéric-Guillaume II, au château de Monbijou. Marie von Brühl est dame d'honneur de celle-ci. Clausewitz est présent et se tient près d'une cheminée. Un cousin de Marie va lui parler. Quand il revient, il le vante « comme un jeune homme très remarquable ». Marie se reprochera par la suite de n'avoir pas osé parler à Clausewitz et de lui avoir témoigné de l'indifférence par deux fois ; « cependant, ajoutera-t-elle, la précision de mes souvenirs à ce sujet m'est une preuve que, malgré tout, je ne l'ai pas considéré comme n'importe quel autre inconnu[121] ». Elle était émue lors de leur première rencontre parce que c'était la première fois qu'elle reparaissait dans le monde depuis la mort de son père. Celui-ci, baptisé du prénom français Charles, était un comte saxon qui avait combattu les Prussiens pendant la guerre de Sept Ans, puis était passé au service de la Prusse en 1786. Il avait été le tout-puissant ministre d'Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Grand amateur d'art, il avait embelli la ville de Dresde, en faisant notamment construire la « terrasse de Brühl », qui offre toujours aux touristes un très beau point de vue sur le cours de l'Elbe. Charles appartenait donc à un milieu de cour aisé et cultivé, typique de la culture cosmopolite du XVIII^e siècle. Il avait épousé Sophia Gomm, la fille d'un diplomate britannique. Ils eurent sept enfants, dont trois seulement atteignirent l'âge adulte : Marie, née à Varsovie en 1779, Franziska, née en 1783, et Friedrich Wilhelm Karl, né en 1791. Le roi Frédéric-Guillaume II avait accueilli Charles von Brühl à bras ouverts à la cour de Prusse, en partie pour marquer sa différence avec son prédécesseur, Frédéric II, et aussi parce que ce ralliement d'un comte du Saint Empire enrichissait selon lui la noblesse prussienne. Il en fit le précepteur de son fils le prince héritier et le nomma lieutenant-général, avec un traitement de 5 000 thalers par an. Marie von Brühl avait ainsi grandi dans la proximité des enfants royaux[122].

Bien qu'appartenant à un milieu social nettement supérieur à celui de Clausewitz, elle avait remarqué ce jeune officier silencieux, son visage allongé, ses traits expressifs, sérieux et presque mélancoliques. Ses yeux révélaient une capacité peu commune d'attention et en même temps d'enthousiasme[123]. Elle le revit une troisième fois lors d'un souper chez le prince Ferdinand. En sortant de table, elle s'approcha de lui et lui demanda s'il connaissait son cousin depuis longtemps. Le 12 janvier 1804 eut lieu le mariage du prince Guillaume, frère du roi, avec Marianne de Hesse-

Hombourg. Les nombreuses fêtes liées à cet événement donnèrent aux deux jeunes gens l'occasion de se revoir souvent. Marie se sentit de moins en moins indifférente et une de ses amies le lui fit remarquer. Lors d'un grand bal, ils s'entretinrent longtemps à table, notamment à propos du *Werther* de Goethe. Puis vint un grand dîner au château royal ; Carl était assis en face de Marie. Ils se revirent à plusieurs bals et à l'opéra. Le 27 février, au cours d'un grand bal chez le prince d'Orange, le jeune officier avoua qu'il se sentait très malheureux et, se souvient Marie, « bien que cela se fît sans la moindre allusion à moi, il y avait dans son air et dans le ton de sa voix quelque chose qui semblait me le suggérer et qui me touchait et me troublait ». Début mars, ils se revirent encore, rapidement. Un drame survint alors chez les Brühl. La jeune sœur de Marie, Franziska, avait accouché d'une petite fille, mais elle tomba malade et mourut subitement. Marie dut se rendre à Dresde et elle ne revit plus Clausewitz avant le mois de janvier 1805, quand elle fut de retour à Berlin[124]. Franziska, ou Fanny pour les intimes, avait épousé en mai 1803 le comte Friedrich August Ludwig von der Marwitz. Contrairement à Clausewitz, il appartenait à la vieille noblesse prussienne et possédait de grands domaines, ce qui lui avait valu un très bon accueil dans la famille Brühl. La comtesse Sophia, en particulier, tenait à ce que ses filles épousent des jeunes hommes de rang élevé. Lieutenant au prestigieux régiment des gens d'armes de la garde royale, Marwitz était très amoureux de sa femme et fut profondément meurtri de sa disparition. Il était très cultivé, dessinait et lisait beaucoup d'ouvrages militaires. Il resta très lié à la famille Brühl et confia l'éducation de sa fille, prénommée Fanny comme sa mère, à la comtesse Sophia et à Marie[125].

Revenue dans la capitale début 1805, celle-ci reprend sa vie mondaine et assiste à plusieurs bals où elle ne peut s'empêcher « de tourner souvent des regards impatients vers la porte », dans l'espoir d'y apercevoir Clausewitz. Une autre occasion se présente lorsque la reine mère tombe malade, mais le jeune aide de camp reste dans l'antichambre pendant la visite du prince Auguste. Un jour, il est invité à entrer et paraît soudain devant Marie. Celle-ci est si émue qu'elle reste sans voix et craint les regards observateurs de ses compagnes. Peu de temps après, lors d'une promenade, elle fait part de ses sentiments à son amie Charlotte von Moltke. La reine mère s'éteint et les jeunes gens se saluent brièvement lors des obsèques. Ils se revoient

début avril, dans le parc du château de Berlin. Marie vient saluer ses anciennes collègues, dames d'honneur de la royale défunte, Clausewitz est en train de faire manœuvrer le bataillon du prince Auguste. Il va vers Marie et l'accompagne jusqu'à l'escalier en colimaçon qui mène au bâtiment. Elle lui dit qu'elle va partir quelque temps à la campagne, à Giewitz dans le Mecklembourg, dans la propriété du comte August von Voβ, mari de son amie Louise von Berg. D'après le journal d'une dame de la Cour, Marie part le lundi 15 avril, « avec une grande société de gens cultivés[126] ».

Si Marie ne possède pas la beauté exceptionnelle de sa jeune sœur défunte, elle est très gracieuse, danse parfaitement et est une bonne cavalière. Elle a reçu l'éducation typique des jeunes filles de bonne famille, joue de la musique, dessine et peint des aquarelles. Elle parle aussi couramment l'anglais et le français, en plus de l'allemand. Mais elle se distingue des autres par une culture exceptionnelle en matière d'art, de musique et de littérature. C'est elle qui apprend à Clausewitz à apprécier les œuvres de Goethe[127]. Comme elle le dira elle-même dans une lettre, elle prend les gens comme ils sont, alors que Clausewitz est toujours plus sceptique et plus méfiant envers les autres[128]. Marie est très à l'aise en société et connaît très bien les questions de protocole et de préséance, auxquelles elle tient beaucoup. A moitié anglaise par sa mère, elle est aussi très indépendante et attirée par les idées modernes de son temps, y compris les projets de réforme politique. Elle et sa mère sont très proches du ministre vom Stein, qui est en train de moderniser le système fiscal[129]. La comtesse Sophia a gardé de ses origines anglaises des principes stricts et une haine viscérale de Napoléon. Elle a transmis à sa fille sa passion pour les questions politiques et son vif sentiment d'opposition à la puissance française[130]. Cela les amène à prendre de nettes distances vis-à-vis de la politique de neutralité adoptée par la Prusse depuis le traité de Bâle en 1795.

L'opinion publique à Berlin est alors plutôt dominée par une sorte de cosmopolitisme pacifiste, lié à une « francophilie latente ». Les élites font confiance à l'armée, encore tout auréolée de la gloire acquise durant la guerre de Sept Ans, et au corps des fonctionnaires, qui est excellent. L'esprit des Lumières pousse à la tolérance et donne le goût de la culture. Les lettres françaises jouissent d'un grand prestige et les membres de la haute société parlent entre eux la langue de Molière. Tout cela fait que l'accroissement de la puissance française et le passage du Consulat à

l'Empire ne provoquent guère d'inquiétude[131]. Cette situation semble convenir au roi Frédéric-Guillaume III, dont le tempérament politique est pour le moins complexe. Il est, d'une part, timide et indécis, voire faible. Il a horreur de toute effusion de sang, déteste la guerre et considère qu'il n'y a pas sur terre de plus grand idéal que la préservation de la paix. La politique de neutralité correspond parfaitement à sa personnalité. D'autre part, il est très jaloux de son pouvoir et veille à ce que personne n'empiète sur ses prérogatives[132]. Clausewitz reconnaissait « le sérieux et la rigueur de ses principes », mais il considérait que le roi « avait trop peu de confiance dans ses forces et dans celles des autres, était trop plein de ce froid scepticisme qui tue l'esprit d'entreprise, combat l'enthousiasme et rend tout effort difficile. Son intelligence droite et son esprit d'observation perçant furent entraînés, par ce doute insurmontable, vers la faiblesse et l'imperfection humaines, qu'il découvrait vite et qui changeaient son manque de confiance en dédain[133] ».

Marie von Brühl doutait de plus en plus du bien-fondé de la politique royale. Ses intérêts intellectuels se superposaient à son regard critique et l'entraînaient non seulement à souhaiter un recul de l'impérialisme français, mais aussi à concevoir des espoirs encore très vagues et à coloration universaliste à propos d'une Allemagne davantage confiante en sa culture. Son amie Karoline von Berg essayait, pour sa part, de rompre l'isolement du couple royal. Nièce d'un ministre de Frédéric II, elle patronnait les grands écrivains allemands de son temps, tels Fichte et Goethe, et partageait entièrement les souhaits de réforme de Stein. La reine Louise n'avait pas encore trente ans, elle était monopolisée par ses devoirs protocolaires et par des grossesses répétées, mais elle manifestait un goût instinctif pour la beauté et le sentiment de liberté qui se dégageaient de la littérature allemande de son temps. Le roi, lui, n'avait d'intérêt que pour les ballets et les comédies françaises. Il dédaignait les auteurs allemands, qu'il trouvait à la fois sérieux et excentriques, et craignait qu'ils éloignent de lui sa femme, qu'il aimait passionnément. Il détestait la comtesse von Berg. L'individu libre et sentimental qui se dégageait des essais du poète et philosophe Johann Gottfried von Herder, des drames de Schiller et de Goethe, séduisait en revanche plusieurs membres de la famille royale, entre autres le prince Guillaume et son épouse Marianne, de même que les enfants du prince Ferdinand. La princesse Marianne, dès son mariage, établit de solides liens

d'amitié avec Marie von Brühl. Ferdinand était non seulement le père d'Auguste, dont Clausewitz était l'aide de camp, mais aussi de Louise, qui épousa le prince polonais Antoine Radziwill, et de Louis-Ferdinand. Ce dernier s'était révélé devant Mayence, sous les yeux de Clausewitz, comme un chef de guerre valeureux et charismatique. Egalement doué pour la musique, il collectionnait les maîtresses, sans mener pour autant une vie aussi dissolue que le laissait croire la rumeur. Il faisait partie de la Militärische Gesellschaft, fréquentait le salon de la comtesse von Berg et connaissait bien Stein[134].

Clausewitz eut plusieurs fois l'occasion de le rencontrer et de l'observer. « C'était l'Alcibiade prussien, écrira-t-il. Les mœurs un peu désordonnées n'avaient pas laissé sa tête venir à maturité. Tout comme s'il avait été le premier-né de Mars, il possédait une incroyable richesse de cœur et de hardie résolution […]. Son courage n'était pas une brutale indifférence de la vie, mais un vrai besoin de grandeur, un véritable héroïsme. Il aimait la vie et en jouissait trop, mais le danger était en même temps pour lui un besoin de la vie ; il était l'ami de sa jeunesse[135]. » Le jeune prince cristallisa progressivement autour de sa personne l'opposition à la politique de neutralité en faveur d'une reprise de la guerre contre la France. Son frère cadet Auguste n'avait ni son génie ni son audace. Il était le plus conventionnel des enfants de Ferdinand, façonné par les valeurs culturelles françaises devenues traditionnelles à la cour des Hohenzollern depuis l'époque du Grand Frédéric. Il appréciait cependant Scharnhorst et soutenait l'idée d'une modernisation de l'armée. D'après Peter Paret, Clausewitz reconnaissait ses qualités, mais ne pouvait s'empêcher de se considérer lui-même comme supérieur intellectuellement. A ses yeux, le prince incarnait trop l'optimiste invétéré qui ne réfléchissait pas assez. Auguste, en retour, respectait la probité et la compétence de son aide de camp, mais il le trouvait certainement trop cérébral pour se sentir proche de lui[136]. En fréquentant la Cour, Clausewitz s'ouvrit de plus en plus aux idées qui animaient ces jeunes princes et surtout Marie von Brühl. Si l'empreinte française demeurait prépondérante, la culture allemande gagnait des points chaque jour. Elle transparaissait dans le *Guillaume Tell* de Schiller, révélation de l'année 1804. L'exaltation de la nature, des Alpes, de la liberté fit forte impression. Une certaine russophilie se répandait également depuis que les deux puissances s'étaient entendues pour se partager la Pologne et

avaient acquis une frontière commune. Enfin, sous l'influence de certains philosophes, du pasteur et théologien Schleiermacher, qui prêchait à Berlin, et d'un regain de la foi chrétienne, le mariage et la fidélité en amour étaient à nouveau érigés en modèles. Le couple exemplaire formé par Frédéric-Guillaume III et Louise donnait le ton[137].

Carl et Marie étaient encore loin du mariage, mais, de retour de Giewitz fin juillet 1805, la jeune femme revit l'officier le 3 août, à un dîner du roi à Charlottenburg. Elle s'installa au château avec sa mère et accompagna souvent la suite de la reine à la comédie. « Le désir de voir C.[lausewitz], plus vif de jour en jour, en était le principal motif », avouera-t-elle. Elle regretta fort de n'être pas invitée aux noces d'or du prince Ferdinand pour la même raison. Les deux jeunes gens purent cependant se revoir à l'occasion d'un bal. Marie alla déjeuner quelques fois à Bellevue, chez une dame d'honneur de la maison. Clausewitz la croisa dans l'escalier et la raccompagna jusqu'à proximité de Charlottenburg. Il dut la trouver froide et peu aimable, car, poursuit-elle, « mon comportement extérieur devait correspondre fort peu à ce qu'il y avait au-dedans de moi ». Lors d'une promenade à cheval avec une comtesse de ses amies, Marie rencontra Carl au Tiergarten, le grand parc zoologique qui existe toujours au centre de Berlin. Elle le vit encore à Bellevue[138]. Depuis qu'il était devenu l'aide de camp du prince Auguste, Clausewitz n'avait pas seulement découvert l'amour et fréquenté la Cour, il avait aussi entamé sa carrière d'écrivain militaire.

Premiers écrits stratégiques (1802-1805)

A l'Institut pour jeunes officiers, Carl avait pris l'habitude de résoudre des questions tactiques. Il s'agissait de répondre à des problèmes posés, à propos de situations concrètes. Certains de ces « devoirs » ont été conservés et sont datés de 1803. Ils concernent, par exemple, une reconnaissance de nuit par une section d'infanterie[139]. On décèle déjà son rejet des règles abstraites et fixes, de même que l'attention portée à l'incertitude dans la guerre et à la psychologie du soldat[140]. A la même année remontent des considérations politiques sur la puissance française, les coalitions et l'équilibre européen, notées dans un carnet de quatre-vingt-dix-huit pages, aujourd'hui disparu[141]. Clausewitz compare la puissance de la France à celle

de la Rome antique, qui voulait conquérir le monde ou, à tout le moins, le régenter. Pour lui, le bonheur des peuples ne peut admettre l'émergence d'une deuxième Rome. Et pourtant la France est un objet d'étonnement, d'admiration et même, dit-il, « d'idolâtrie couarde » pour le reste de l'Europe. Hélas, plus d'un Allemand est tombé dans cet aveuglement, oubliant sa dignité nationale, reniant même sa propre nation. Sa population, sa taille, sa prospérité favorisent le commerce de la France. Sa position politique centrale, protégée par plusieurs barrières naturelles, n'a pas d'équivalent sur le continent. Sa culture enfin lui donne une prééminence avec laquelle seules l'Angleterre et l'Allemagne pourraient rivaliser. L'équilibre européen est menacé de destruction. Il n'y a pas d'allusion à des événements récents et aucune proposition concrète n'est formulée, mais le ton est celui d'une analyse qui entend jeter l'alarme[142].

Le premier travail d'une certaine ampleur est consacré aux campagnes du roi Gustave-Adolphe de Suède. Peter Paret fait remonter sa rédaction à 1802[143]. L'étude ne sera publiée qu'à titre posthume, avec les principales œuvres[144]. Le choix de la guerre de Trente Ans est original et témoigne d'une sorte d'engagement culturel, car ces événements déjà anciens suscitent alors l'intérêt des hommes de lettres plus que des militaires. Schiller vient d'écrire un ouvrage sur le sujet et une trilogie dramatique sur Wallenstein, le général « entrepreneur de guerre » qui commandait les forces de l'Empire germanique. Sa dernière tragédie, *La Mort de Wallenstein*, a été jouée pour la première fois à Berlin en 1799. Clausewitz apprécie beaucoup Schiller et l'évoque dans plusieurs lettres[145]. Débutant par les motivations de l'entrée en guerre de Gustave-Adolphe, il souligne qu'elles tenaient davantage à des « données morales » qu'à un « calcul mathématique des forces physiques. Malheur donc à ceux qui veulent limiter l'art de la guerre à ce dernier objet » ! Pour lui, on sous-estime toujours les motifs subjectifs, or ils s'avèrent le plus souvent déterminants. Un général a intérêt à sonder le cœur et le caractère de son adversaire pour deviner ses décisions. L'art de la guerre ne doit pas se fonder sur les seuls matériaux acheminés par les cinq sens[146]. Loin de voir dans la guerre de Trente Ans un affrontement dépourvu d'intérêt et « barbare », comme le pensaient beaucoup d'auteurs militaires du XVIII^e^ siècle, Clausewitz y décèle non seulement un esprit combatif dont son époque ferait bien de s'inspirer, mais aussi des leçons de stratégie. De l'attitude de Gustave-Adolphe envers

son allié saxon, il tire une « sentence » qui prend valeur de règle : « Il convient, dit-il, dans la mesure du possible, d'assigner toujours aux alliés importants un théâtre de guerre qu'ils aient en propre, et plus précisément un théâtre sur lequel le risque encouru par leur propre pays les contraigne à une défensive active et sur lequel l'espoir d'acquérir des avantages directs les incite à une offensive active. » L'étude se termine par un avertissement étonnamment prémonitoire quand on songe aux offensives napoléoniennes de 1805 et de 1806 : « Quiconque jette un regard sur l'Allemagne remarque combien grande est en tous lieux la marge de manœuvre pour l'invasion, étant donné le faible nombre de fortifications et le manque d'organisation militaire des frontières. On ne peut nier que dans une telle guerre la domination de la grandeur morale sur les masses physiques soit la plus grande[147]. »

La méthode de Clausewitz est déjà posée. Elle est en quelque sorte itérative, dit Beatrice Heuser ; elle va d'études historiques détaillées à des considérations d'ordre général, celles-ci soulevant à leur tour des questions nécessitant un retour aux détails pour vérifier des hypothèses vaguement formulées[148]. Cela permet de dégager deux thèmes qui, selon Raymond Aron, apparaissent déjà sous leur forme achevée : les forces morales, en particulier le rôle du grand homme, et la dépendance des armées et des opérations militaires par rapport aux conditions d'ensemble de la société. Ces thèmes se retrouveront dans *Vom Kriege*. La mise en avant de la stratégie de manœuvre de Gustave-Adolphe montre que Clausewitz ne la désapprouvait pas en soi. Il la critiquera quand ses contemporains continueront de la pratiquer dans un contexte où elle sera devenue obsolète, face aux armées de la France révolutionnaire et impériale[149]. Peter Paret souligne que Clausewitz dit très peu de choses sur les batailles et les sièges. Le choc des armes est délaissé au profit du heurt des volontés et des motivations. Il utilise les matériaux à sa disposition : documents imprimés, récits contemporains et interprétations ultérieures. Comme Aron, Paret estime que plusieurs thèmes majeurs de *Vom Kriege* sont déjà présents dans cette première étude historique[150].

Il en est de même pour des notes rassemblées dans un cahier intitulé « Stratégie » et datées par l'auteur de 1804. Le manuscrit n'a été publié que dans les années 1930[151]. Clausewitz réagit à plusieurs reprises contre les auteurs militaires en vogue, notamment l'ingénieur brunswickois Venturini

et le général français Mathieu Dumas[152]. Il trouve absurde leur idée que l'on ne peut progresser dans la tactique et la stratégie si l'on n'est pas initié aux mathématiques supérieures. « Un général saura-t-il faire un relevé sur le terrain et dessiner des cartes ? C'est comme si on venait me demander, écrit-il, si un Mozart ou un Gluck doit savoir fabriquer du papier à musique. » Ce qui est utile, c'est une connaissance générale des forces des Etats, de leur géographie, de leur économie et de leurs diverses régions. En matière d'artillerie et de fortifications, un général ne doit connaître que l'essentiel. Quant à la tactique supérieure et à la stratégie, elles ne comportent guère de théorèmes et de règles, et reposent d'abord sur « un jugement très exercé », « un mode de pensée » qui ne peut s'acquérir que par la fréquentation de l'histoire. Plus que toute érudition, le caractère, « la facilité de l'entendement, la rapidité des vues d'ensemble, la netteté de l'imagination et la justesse du jugement » sont indispensables au chef de guerre. Clausewitz cite Machiavel, « qui juge fort sainement des choses de la guerre », et a cette phrase d'une prescience étonnante : « Si jamais Bonaparte devait venir en Pologne, il y sera plus facile à vaincre qu'en Italie, et quant à la Russie, j'y tiendrais sa perte pour assurée. » La « stratégie d'aujourd'hui », ajoute-t-il, devrait abandonner la préoccupation d'organiser des sièges, la tendance à couvrir les places fortes avec une armée et la « temporisation dans le style de Fabius », allusion au général romain qui avait réussi à retarder les offensives d'Hannibal. Il n'est qu'en Russie que l'on pourrait l'imiter, parce qu'on peut y sacrifier beaucoup de terrain[153].

Clausewitz qualifie d'ineptie l'engouement des auteurs de son temps pour la stratégie, entendue comme science des mouvements des armées permettant d'arriver à des résultats décisifs. Pour lui, la « stratégie ne peut rien décider du tout, elle ne sait que ménager le moment propice au combat, qui lui seul est décisif ». L'art militaire consiste à viser le but le plus important, le plus décisif que l'on puisse atteindre avec ses forces, sans dépasser les capacités de celles-ci, et à choisir en conséquence la voie la plus courte. Cette fin se traduit par la recherche de la destruction des forces ennemies, ce qui implique de pousser ses efforts jusqu'aux dernières limites du possible. Ignorer cela face à un adversaire audacieux, « c'est perdre des écus pour gagner des sous ». Ceux qui prétendent obtenir la victoire par de savantes combinaisons en établissant *a priori* des règles relatives aux

directions et aux points à attaquer « sont tous d'éloquents sophistes, tout juste bons à éblouir les esprits communs ». Aux noms de Venturini et de Dumas, Clausewitz ajoute ceux de Bülow et de Massenbach[154]. Le premier a quitté l'armée prussienne en ne dépassant pas le grade de lieutenant et a publié en 1799 un ouvrage non dépourvu d'intelligence sur certains points, mais surtout d'une audace à la fois naïve et pédante, réduisant la stratégie à du pur géométrisme[155] – nous y reviendrons plus loin, à propos d'un autre écrit. Quant au colonel von Massenbach, il vient du Wurtemberg et est entré dans l'armée prussienne où il n'a pas tardé à acquérir la réputation imméritée d'une tête géniale. Il avait lui aussi l'esprit « encombré de théories mathématico-géométriques[156] ». Dès 1804, Clausewitz définit les deux branches essentielles de l'art de la guerre à peu près comme il le fera plus tard dans *Vom Kriege* : « La tactique enseigne l'emploi des forces armées dans le combat, la stratégie enseigne l'emploi des combats dans l'intérêt du but de guerre. » L'analogie qui suit se retrouvera également dans son *opus magnum* : « Tout, dans une guerre, repose sur le combat, qu'il ait effectivement eu lieu ou qu'il soit simplement projeté, voire simulé par une des parties en présence. Le combat est donc à la stratégie ce que le paiement en espèces est au commerce par traites[157]. »

En 1805, Clausewitz accumule encore les notes politiques. Dans l'une d'elles, on voit qu'il considère comme règles essentielles en politique de ne jamais désespérer, de ne rien attendre de la générosité d'autrui, de ne jamais abandonner un objectif avant qu'il ne devienne impossible et de tenir l'honneur de l'Etat pour une valeur sacrée. Ailleurs, il dit que ni Machiavel ni Montesquieu n'ont remarqué un aspect essentiel de la méthode de gouvernement des Romains : ils toléraient une grande liberté d'expression chez les peuples qui leur étaient soumis, ce qui leur suffisait à épancher leurs frustrations et les empêchait de se révolter. Cet aspect de la politique romaine semble ignoré de Bonaparte. C'est peut-être le seul à l'être et Clausewitz s'en réjouit, espérant qu'il en sortira du bon[158]. Mais l'année 1805 est surtout marquée par sa première publication, anonyme toutefois[*]. Il s'agit du compte rendu critique d'un nouvel ouvrage d'Adam Heinrich von Bülow dans la *Neue Bellona*, une revue dont Clausewitz est un lecteur assidu[159]. Bülow déduisait des « théorèmes de la guerre moderne », qu'il qualifiait de « stratégie pure et appliquée », en remaniant

les idées exprimées dans ses deux ouvrages précédents, l'*Esprit de la guerre moderne* et la *Campagne de 1800*[160]. « Mathématisant » encore davantage sa pensée, Bülow l'englobait dans onze théorèmes. Le cinquième, par exemple, prétendait que les opérations conduites dans un triangle de moins de 60° étaient condamnées à l'échec. Paradoxalement, il déclarait aussi qu'il ne fallait pas s'inspirer des livres et que s'il commandait une armée, il ne tiendrait pas compte de ses propres théories[161] ! Clausewitz reconnaît que l'auteur a eu le mérite de s'élever contre des préjugés surannés et d'apporter de la clarté au débat en distinguant nettement la tactique de la stratégie. Mais il a tort de se fonder uniquement sur ce qui entre ou n'entre pas dans le champ visuel de l'ennemi. La différence est plus fondamentale et il est faux de croire que la stratégie, en se développant, peut réduire l'importance de la tactique. La place centrale du combat est soulignée une nouvelle fois : sans lui, la stratégie n'est rien[162]. Bülow pressent plus que d'autres la nécessité pour la Prusse de réformer son armée, il voit bien que l'utilisation des tirailleurs, d'une tactique de masses mues par une énergie morale et la rapidité de mouvement font la force des Français, il a l'honnêteté de remettre en question ses premières idées, et ses définitions aident Clausewitz à formuler les siennes. Mais sa volonté de rationaliser à tout prix, le caractère erratique de sa pensée et son admiration pour Napoléon, qu'il croit capable de donner la paix à l'Europe, le déconsidèrent et le font prendre pour un fou que Clausewitz n'est pas le seul à critiquer[163].

Avant que n'éclate la guerre de la troisième coalition à l'automne 1805, ce dernier écrit encore, en français, des « Considérations sur la manière de faire la guerre à la France ». Pour remédier aux désavantages d'une guerre de coalition, écrit-il, il faut « que chaque puissance soit portée par ses intérêts particuliers d'agir de la manière la plus efficace qu'il lui soit possible ». Cela se fera notamment si le théâtre de guerre de chaque armée est situé de telle façon qu'elle y défende ses propres foyers. Il pressent que la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, l'Empire et peut-être aussi la Prusse « se réuniront tôt ou tard contre la France pour rabaisser cet Etat trop puissant pour l'équilibre de l'Europe et trop hautain pour la dignité de plusieurs autres puissances ». Il passe en revue les différents théâtres d'opérations et attribue à chaque membre de la coalition ceux qui lui sont les plus appropriés. Si une contradiction surgit entre les principes de l'art de la

guerre et l'intérêt naturel des Etats, ce qui est inévitable, il préfère qu'une entorse soit faite aux premiers, car il ne s'agit que de forme, tandis qu'en s'éloignant du second, « on prive les opérations de leur âme, de cette force qui doit leur donner la vie. L'histoire confirme bien cette opinion[164] ».

Dans les papiers de Clausewitz, dont ne subsiste aujourd'hui qu'une partie, figuraient quantité de notes de lecture, remontant majoritairement aux années 1801-1805. A côté des auteurs évoqués plus haut, Paul Roques et Hans Rothfels ont relevé les noms des principaux penseurs militaires de l'Ancien Régime : Montecuccoli, Feuquière, Santa-Cruz, Folard, Maurice de Saxe, Puységur, Turpin de Crissé, Guibert, Lloyd, Tempelhoff, Mauvillon, Berenhorst, le prince de Ligne, da Silva, Le Michaud d'Arçon. Figuraient aussi des ouvrages sur les campagnes de Turenne, Condé, le duc de Brunswick, Frédéric II, l'histoire des guerres de l'Antiquité de Nast, celle de l'art de la guerre de Hoyer[165]. Peter Paret a trouvé pour sa part des références à César, Polybe, Machiavel (*Discours* et *L'Art de la guerre*), Montaigne, Montesquieu, Robertson, Johannes von Müller *(Histoire de la Suisse)*, Ancillon, Gentz, Schiller *(Révolte des Pays-Bas)*, Justus Möser *(Histoire d'Osnabrück)* et Frédéric II (*Histoire de mon temps* et *Histoire de la guerre de Sept Ans*)[166]. Dans l'étude des campagnes de Gustave-Adolphe apparaissent aussi les noms de Grimoard, de Gualdo Priorato et d'Archenholz[167].

Ses vingt-cinq premières années ont donc vu Carl von Clausewitz aller de Burg à Berlin, de la demeure d'un contrôleur fiscal au palais d'un prince de Prusse. Son parcours n'est pas banal, même si ses moyens se limitent toujours à sa solde d'officier. Avec ses deux frères, il a pu laisser croire à ses origines nobles, s'inventant une particule de complaisance. L'armée leur permet de grimper dans l'échelle sociale. Dès sa douzième année, Carl prend part à la guerre contre la France révolutionnaire. Sa formation s'est faite sur le terrain avant de se poursuivre dans les livres : il y a là une inversion qui n'a pas été assez soulignée jusqu'ici. Il a d'abord retiré des impressions, puis il a cherché à les comprendre, par des lectures personnelles. Grâce à la protection de Scharnhorst, il développe ses connaissances et sa capacité de réflexion dans un environnement très favorable. Dès ses premiers écrits, il parvient à formuler les idées novatrices que promeut son mentor sans pouvoir les exprimer lui-même et qui sont

partagées par quelques jeunes officiers : la guerre est plus une question de facteurs subjectifs et moraux que de règles tactiques et de modèles stratégiques ; on apprend à la connaître en étudiant l'histoire ; la stratégie n'est rien si elle n'amène pas à l'essentiel, à savoir le combat. Tout cela est prouvé par les campagnes de Napoléon Bonaparte, devenu empereur des Français le 2 décembre 1804.

2

Les catastrophes
(1805-1807)

La guerre reprend sur le continent en septembre 1805. La troisième coalition antifrançaise rassemble l'Autriche, la Russie et l'Angleterre. Napoléon renonce à son projet d'envahir celle-ci et fait pivoter sa Grande Armée des côtes de l'Océan vers le Rhin, puis le Danube. « A l'automne de cette année-là, se souvient Marie von Brühl, ce fut le début des événements mouvementés et malheureux qui ne se sont guère interrompus depuis[1]. » L'Autriche et la Russie subissent bientôt des défaites cuisantes à Ulm et à Austerlitz. En 1806, la Prusse défie imprudemment Napoléon sans attendre l'arrivée de son allié russe et se fait battre à son tour à Iéna et à Auerstedt. Napoléon entre à Berlin le 27 octobre et continue la guerre contre le tsar en Pologne. Après l'indécise bataille d'Eylau, les Russes sont battus à Friedland. Les deux empereurs se rencontrent sur le Niémen et signent le traité de paix de Tilsit le 7 juillet 1807. La Prusse perd de nombreux territoires et est placée sous une quasi-tutelle française. Pour Clausewitz, ces années sont un temps d'épreuves et même de traumatisme, tant il s'identifie aux malheurs de sa patrie. Parallèlement, son attirance pour Marie von Brühl se transforme en véritable amour et il a le bonheur que ce sentiment devienne tout à fait réciproque. Durant cette période où Napoléon remporte ses plus éclatantes victoires, l'adversité va forger le caractère du jeune Carl, lui permettre de mieux connaître l'adversaire et l'inciter à approfondir sa réflexion.

Avant l'orage : d'un automne à l'autre (1805-1806)

A la fin du mois d'octobre 1805, en route pour rejoindre son armée en Autriche, le tsar Alexandre de Russie s'arrête en Prusse pour tenter de

convaincre Frédéric-Guillaume de rallier la coalition. Les ministres du roi sont partagés. Il existe toujours un parti attentiste, neutraliste et francophile, mais il perd du terrain. Le parti antifrançais se renforce et parvient à la conclusion du traité de Potsdam, le 3 novembre. La Prusse s'engage à entreprendre une médiation armée entre la coalition et la France. C'est le ministre des Affaires étrangères Haugwitz, dépêché auprès de Napoléon, qui en présente les termes. Il s'agit d'une sorte d'ultimatum. L'armée prussienne va se mobiliser et occuper des positions lui permettant d'intervenir contre la France en cas d'insuccès de la médiation[2]. Le rappel de tous les officiers met fin aux activités de la Militärische Gesellschaft. Le 2 novembre, Clausewitz est promu capitaine d'état-major[3]. Ce grade n'équivaut pas à celui de capitaine effectif dans l'armée, mais il s'agit tout de même d'une belle promotion pour un jeune homme de vingt-cinq ans[4]. Le jour de l'arrivée du tsar, le 25 octobre, en haut de l'escalier du château où celui-ci est reçu, il se trouve tout à coup, pressé par la foule, au côté de Marie von Brühl. Ils sont vite séparés, mais se retrouvent une fois que les courtisans se sont dispersés dans les salons. Ils se parlent quelques instants, « appuyés contre une table de marbre ; puis, se souvient Marie, nous nous approchâmes de la fenêtre pour voir les troupes ; j'avais posé la main sur la fenêtre, C.[lausewitz] en avait fait autant ; nos doigts s'effleurèrent par hasard ». La perspective du départ de l'armée fait de plus en plus ressentir à Marie combien Carl lui est cher. Elle est effrayée par l'idée qu'il parte en l'ignorant et se rend souvent au théâtre, car c'est là qu'elle a le plus de chances de le rencontrer. Ils se voient un soir à la sortie. Le départ des troupes n'est pas encore fixé, mais il peut survenir d'un jour à l'autre. Les jeunes gens se disent adieu en se serrant la main, Marie est émue, mais ils sont trop entourés et ne se disent rien de plus.

Le mardi 3 décembre 1805, le lendemain d'Austerlitz, Marie sait que le bataillon de Carl va parader dans le centre de Berlin. Elle se rend à proximité en prétextant que sa nièce Fanny a besoin de bottes fourrées pour l'hiver[5]. Il est entre 11 heures et midi. Le bataillon évolue près de la Breite Straße, sur l'actuelle « île des Musées ». Marie cherche Carl du regard, en vain. Elle entre assez dépitée dans un magasin avec sa nièce, la gouvernante et la nurse. Elle y est à peine depuis quelques instants qu'elle a « l'indescriptible et heureuse surprise » de voir entrer Clausewitz. Celui-ci échange quelques mots avec le patron pour les affaires de son prince, puis il

va vers Marie, pendant que la gouvernante et la nurse sont occupées à faire essayer des chaussures à l'enfant. Les allées et venues d'autres acheteurs permettent aux jeunes gens de s'attarder dans un coin du magasin sans attirer l'attention. Carl évoque son prochain départ, ses espoirs pour la campagne et les bonnes nouvelles qu'il compte bien envoyer. Marie espère qu'il n'oubliera pas ses amis restés à Berlin. Le ton de sa voix en dit plus que ses paroles. Carl lui prend la main et lui dit en baisant celle-ci, avec une profonde émotion : « Oh ! qui vous a vue une fois ne vous oublie plus jamais ! » Silencieux et émus, ils restent un instant à se tenir la main. « Nous serions tombés dans les bras l'un de l'autre, si nous avions été seuls, écrit Marie, et nous serions plus riches d'un merveilleux souvenir ; mais même ainsi, cet instant est parmi les plus beaux et les plus importants de notre vie ; car nous nous étions compris et l'union de nos âmes était tacitement scellée. » En sortant du magasin, Clausewitz monte à cheval et précède la voiture des dames, qui ont terminé leurs achats. Il se retourne constamment et, dans sa distraction, il passe par le portail surbaissé du château royal, réservé normalement aux piétons. Rentrée chez elle, Marie a toute la journée l'impression que ses pieds ne touchent plus le sol. Elle se sent « transportée dans une existence tout autre et supérieure ».

L'armée part le 5 décembre au matin. Marie se rend chez des amis qui lui ont proposé les fenêtres de leur hôtel sur la Wilhelmplatz pour mieux assister au spectacle. Clausewitz passe plusieurs fois devant le bâtiment et renouvelle ses adieux « par des regards muets mais éloquents ». Les Berlinois croient que ce départ va entraîner une longue absence et de grands événements. Quelques jours plus tard, ils apprennent le résultat de la bataille d'Austerlitz et la conclusion de la paix de Presbourg entre la France et l'Autriche. L'armée russe rentre chez elle. Le 31 décembre, pour la Saint-Sylvestre, un grand bal a lieu à Berlin. Marie échange quelques mots avec la reine Louise. Celle-ci évoque une fête qui s'est donnée le 12 août et souligne combien tout le monde était encore insouciant, alors que le spectre de la guerre domine maintenant tous les esprits. Marie en ressent d'autant plus l'absence de Carl, et la fête lui semble encore plus désagréable. Les troupes reviennent à Berlin en février 1806. Les jeunes gens se revoient au théâtre mais, comme il y a beaucoup de monde, la jeune femme, naturellement calme et pondérée, ne se manifeste guère. Elle ne sait pas grand-chose de l'officier et n'est sûre que d'une chose : sa mère s'opposera

catégoriquement à ce qu'elle envisage un parti aussi modeste. Clausewitz, qui est d'un tempérament plus vif et d'une nature plutôt anxieuse, la trouve froide et perd les espoirs conçus avant son départ. En mars, les Brühl partent pour Dresde et n'en reviennent que début avril. Un souper se donne chez le prince Ferdinand. Marie a une robe de velours noir et un collier de perles. Carl s'entretient avec elle des conférences de l'écrivain berlinois Adam Müller sur la littérature, l'esthétique et la philosophie politique. Ils restent un instant en arrière quand tout le monde se lève pour le repas. Ils n'ont pas le temps d'entamer une véritable conversation, mais paraissent très émus tous les deux. Marie est heureuse de lui donner « cette petite preuve » qu'il représente pour elle beaucoup plus que tous les autres invités[6].

Leurs vues politiques les rapprochent aussi. Ils partagent les idées de plusieurs membres de la Cour, dont la reine Louise, et de beaucoup d'officiers, surtout parmi les plus jeunes, qui critiquent les conseillers du roi et leur volonté de maintenir la paix à tout prix, alors que l'arrogance et les ambitions de Napoléon sont de plus en plus manifestes en Allemagne. Arrivé auprès de l'empereur des Français au lendemain d'Austerlitz, Haugwitz a remisé son ultimatum et s'est vu contraint de signer un traité, dit de Schönbrunn, par lequel la Prusse reconnaît et garantit les acquisitions françaises en Italie ; le Hanovre, possession du roi d'Angleterre, ira à la Prusse sous garantie française, en échange de la cession de petits territoires en Allemagne de l'Ouest, celui d'Ansbach notamment ; enfin, la Prusse et la France s'entendent pour maintenir l'Empire ottoman et réduire celui des Habsbourg dans les Balkans. Cet alignement sur les intérêts français est mal accepté[7]. Comme Clausewitz l'écrira plus tard, « la machine du gouvernement » est caduque et ne répond plus « aux besoins de l'époque et du moment »[8]. Stein estime que seule une réforme structurelle importante permettra de concevoir une politique étrangère plus efficace. Il l'exprime dans une lettre incendiaire, qui n'est pas montrée au roi mais qui circule dans les milieux administratifs et militaires[9]. En même temps, en avril 1806, Scharnhorst remet au général commandant l'armée, le duc de Brunswick, un mémoire dans lequel il propose d'augmenter les effectifs en levant une milice nationale. Il met en évidence, comme élément décisif en cas de conflit, le caractère et la volonté du chef, plutôt que le « talent ». « Nous sommes arrivés, dit-il, à apprécier l'art de la guerre plus haut que les vertus

militaires – ce qui a été la perte des peuples à toutes les époques. Le courage, l'esprit de sacrifice, la persévérance sont les bases de l'indépendance d'un peuple[10]. » Scharnhorst réagit contre l'idée qu'un art militaire bien maîtrisé par les généraux permettra de pratiquer une guerre savante et humaine, où la bataille sera évitée grâce à des manœuvres, comme le préconisait Heinrich von Bülow[11]. Avec beaucoup d'autres officiers, tels les généraux Rüchel et Blücher, Scharnhorst ressent comme humiliante l'attitude de Paris à l'égard de Berlin[12].

Le roi Frédéric-Guillaume a raison de préférer la paix, car la Prusse est en train d'assimiler ses nouveaux territoires polonais et, si le processus prend du temps, il commence à donner des résultats. « Le commerce et les sciences florissaient, écrira Clausewitz ; un gouvernement doux et libéral permettait à chacun une vie pleine de liberté, et toute l'activité nationale continuait tranquillement à tendre vers un plus grand bien-être[13]. » C'est du côté de Paris que l'on ne se tient pas tranquille. Napoléon empiète de plus en plus sur l'Allemagne, où il maintient son armée depuis Austerlitz. La diplomatie est, comme la guerre, au service de ses appétits de puissance et débouchera en juillet 1806 sur la création d'une Confédération du Rhin dont il sera le « protecteur[14] ». Dès le mois de mai, Clausewitz estime qu'une guerre avec la France est plus que probable. Au nom de Scharnhorst, il écrit au journal littéraire d'Iéna *(Allgemeine Jenaische Literaturzeitung)* que le contrat conclu précédemment en matière d'envoi d'articles ne pourra plus être honoré si les hostilités éclatent. « Cette éventualité, dit-il, paraît maintenant imminente, depuis que les troupes ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à marcher dans un délai de notification de vingt-quatre heures ; d'une façon générale, la situation actuelle de l'Europe ne semble pas promettre une tranquillité durable[15]. » Au cours de l'été 1806, il lit les *Fragments sur l'histoire la plus récente de l'équilibre politique en Europe* de Friedrich Gentz. Ce journaliste politique prussien, déçu de la politique pacifiste de son roi, est allé mettre sa plume au service de l'Autriche. Le prince Ferdinand de Prusse lui a rendu visite à Vienne au début de l'automne 1805 et est revenu à Berlin pour plaider une entrée en guerre au nom de l'équilibre européen[16]. Clausewitz s'enthousiasme à l'unisson : « Il faudrait lire aux Allemands la préface de ces *Fragments* comme un sermon toutes les quatre semaines et faire entrer ces *Fragments* eux-mêmes à coups de bâton dans la tête de nos ministres[17]. » Dans une lettre à Marie von Brühl le

30 août, il clame son aspiration à « vivre libre et respecté, citoyen d'un Etat libre et respecté[18] ».

Tout au long de l'été 1806, Frédéric-Guillaume reçoit quantité d'appels et de mémoires, du duc de Brunswick, du prince Louis-Ferdinand et d'autres généraux, le suppliant de se défaire d'Haugwitz et de ses proches, pour adopter une politique plus ferme vis-à-vis de la France. Le roi réagit très mal – il y voit une contestation de son autorité. Son refus de répondre entraîne un surcroît de revendications. Le 2 septembre, un mémoire lui est remis, rédigé par l'historiographe de la Cour Johannes von Müller, ami et collaborateur de Stein. Le texte reprend les idées exprimées par celui-ci en avril, réclame un conseil ministériel et accuse le cabinet de collusion avec Napoléon. Prétendant exprimer le sentiment d'une majorité de l'opinion, il est – fait absolument nouveau – soutenu par une lettre du duc de Brunswick et porte la signature de plusieurs hauts personnages : les princes Guillaume et Henri, frères du roi, son beau-frère le prince d'Orange – futur roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas –, le prince Louis-Ferdinand, qui signe aussi pour son frère Auguste, Stein, les généraux Rüchel et von Phull. Le roi qualifie ce mémoire d'acte de mutinerie et ordonne aux princes de quitter la Cour pour rejoindre l'armée. Clausewitz est à Bellevue au moment où Louis-Ferdinand vient prendre congé de son père[19]. En août, le souverain a ordonné une mobilisation partielle. Piqué au vif, il oublie sa prudence habituelle et n'attend pas que la Russie et éventuellement l'Autriche viennent appuyer ses forces. Le 26 septembre, il écrit à Napoléon une lettre de reproches, réclamant le respect de sa neutralité et la restitution de divers territoires[20].

Clausewitz quitte Berlin entre le 7 et le 10 septembre, avec le bataillon du prince Auguste qui fait partie de la 1re division du corps de réserve du général von Kalckreuth[21]. Il a essayé de revoir Marie une dernière fois en passant sous ses fenêtres, en vain. Avec l'armée du duc de Brunswick, il a reçu un ordre de route pour Halle et doit se rendre à Magdebourg le 11 septembre[22]. En voyant les troupes « cheminer par monts et par vaux, sur la route en lacets qui traverse les bois, en formation ouverte et étirée, la musique et les chants emplissant les airs », Carl sent son « cœur qui se dilate », il est « riche d'attente et d'heureux espoirs ». Il n'a personne d'autre que Marie à qui confier ses sentiments. Il retrouve, comme dans son adolescence, ce sentiment d'exaltation suscité par la marche de milliers

d'hommes en uniforme à travers la campagne. Il se sent transporté, éprouve un sentiment de force et de communion que beaucoup ont dû ressentir durant ces guerres, mais que personne n'a exprimé aussi bien que lui. « Voir passer une troupe de guerriers est vraiment une impression très esthétique, écrit-il ; mais il faut bien se garder de comparer cela à nos revues. Ce ne sont pas ces troupes en lignes rigides que l'œil perçoit ici, la formation ouverte lui permet d'y distinguer chaque individu dans sa singularité, et la calme progression du mouvement n'empêche pas qu'il y règne une grande diversité, une grande expression de vie. On les entrevoit, homme pour homme, on voit luire leur équipement à travers la verdure des jeunes arbres, et quand l'homme enfin est hors de vue, l'éclat de son arme perce encore le nuage de poussière qui monte très haut au-dessus de la vallée, signalant au loin la progression masquée de l'armée[23]. » A côté de la description poétique et sensorielle de ce qu'il vit, Clausewitz développe une réflexion d'ordre général, quasi philosophique, sur l'humanité. Cette capacité d'élargissement de la pensée est typique de sa manière d'écrire[24].

Sa sensibilité personnelle, ses lectures et ses liens avec l'élite intellectuelle lui permettent d'incarner une nouvelle génération de militaires, capable mais aussi désireuse d'exprimer les sensations très particulières que suscite le temps de guerre. Le XVIII^e^ siècle a développé un nouveau langage émotionnel que le romantisme du début du XIX^e^ exacerbera. La guerre apparaît comme une révélation positive. L'impression « très esthétique » produite par l'armée en marche et la distinction de « chaque individu dans sa singularité » annoncent les analyses anthropologiques et culturelles de la guerre de notre XXI^e^ siècle, où l'on reconnaît que les beaux uniformes de l'époque napoléonienne, loin de ne constituer qu'une matière pour collectionneurs, sont significatifs de tout un système de représentations où est mis en valeur le corps du soldat destiné à se battre. Loin de créer l'indifférenciation corporelle, l'uniforme renforce au contraire l'identité physique de chacun, « unique, irréductible[25] ». Clausewitz est profondément ému par ce qu'il appelle un « tableau » et un « spectacle ». Il se sent « vraiment un enfant ». Cantonné au pied d'un massif montagneux, il voit un plateau de roche schisteuse dominer les maisons, « de sorte, dit-il, que les gens ont l'air de cheminer le long des faîtes de nos toits. Cela suffit à donner à cette région un caractère assez romantique, renforcé encore par un effroyable orage qui précipite les torrents du haut de la montagne et qui

lance des grêlons contre les vitres. Un arbre puissant, planté tout contre les miennes, est l'organe du vent hostile, plus hostile encore que celui-ci ». Clausewitz sait écrire et son utilisation de l'adjectif « romantique » prouve qu'il est bien au diapason de la sensibilité culturelle de son temps. Il ne faut toutefois pas se méprendre sur l'ampleur de son implication dans le romantisme – nous y reviendrons. S'il écrit que la guerre seule peut le « faire atteindre au bonheur », c'est parce qu'il l'estime nécessaire à sa patrie. Ses émotions, réelles, ne sont pas tout chez lui. L'ordre parvient de continuer la marche vers la Thuringe. « Ma raison a beau n'en tirer guère d'espoir, conclut-il, mon imagination n'en est que plus excitée[26]. »

Le 20 septembre, il s'installe à Rossbach et visite le champ de bataille « où l'insupportable orgueil des Français subit une telle humiliation » face à Frédéric le Grand le 5 novembre 1757. Plutôt que cette victoire « gagnée très facilement », il admire celle de Leuthen remportée exactement un mois plus tard, alors que la situation du roi était désespérée après ses défaites à Kolin et à Breslau, car « c'est ce courage passionné, qui n'est rien d'autre que l'instinct d'une nature vigoureuse, qui constitue la sagesse suprême[27] ». A Merseburg, du 26 au 29 septembre, Clausewitz se montre confiant. La situation se présente mieux qu'il ne l'avait cru. Scharnhorst exerce une influence positive, bien que la complexité du haut commandement rende son action difficile. Si les affaires tournent mal, il faudra l'attribuer à « ce respect mesquin des convenances ». La probabilité est néanmoins celle d'une victoire prussienne et l'espoir de Clausewitz se transformerait en conviction si la responsabilité de la direction de la guerre lui était confiée[28]. Il est conscient de sa supériorité intellectuelle sur la plupart de ceux qui l'entourent et qui appartiennent à la haute noblesse. Sa jeunesse et son grade modeste ne lui permettent pas de jouer un plus grand rôle, mais il sent qu'il pourrait faire plus. Du reste, la plupart des officiers prussiens ont confiance dans l'issue des événements. Le corps de réserve dont fait partie le bataillon du prince Auguste a fort belle allure[29]. Le problème est que les officiers talentueux de la Militärische Gesellschaft, s'ils sont présents à l'armée, n'occupent pas les postes de décision. Ceux-ci sont toujours aux mains de la génération qui a dirigé les opérations de 1792 à 1794. On n'a pas pu placer les fils au-dessus des pères[30]. Désigné comme chef d'état-major de l'armée du duc de Brunswick, Scharnhorst est parvenu à faire admettre la formation de divisions, comme chez les Français, mais la

mesure vient trop tard. Leur autonomie est illusoire tant qu'elles ne disposent pas d'un état-major propre et que le mode de ravitaillement n'est pas modifié[31].

Le prince Louis-Ferdinand trouve la mort à Saalfeld le 10 octobre. Deux jours plus tard, Clausewitz écrit que toute l'armée est endeuillée mais que ce combat est sans aucune conséquence. La grande bataille est pour bientôt, tous les soldats l'attendent avec impatience et cette perspective lui donne autant de joie que s'il s'agissait du jour de ses noces avec Marie, dont il porte l'anneau. Il lui dit adieu « et au revoir, ici-bas ou dans un autre monde[32] ». Le même jour, il rédige un plan d'attaque. Il sent que les Français, qui sont proches, vont vouloir tourner les Prussiens par le nord-est. Il ne faut pas tergiverser, mais marcher résolument vers l'est, passer sur la rive droite de la Saale, attaquer l'aile gauche de l'adversaire et tenter de le couper de la forêt du Frankenwald par laquelle il est passé. « De petits détachements pour tromper l'ennemi et un corps d'armée posté entre l'Ilm et la Saale pour couvrir à tout hasard la retraite, écrit-il, n'affaibliraient pas l'armée d'une façon appréciable. Les grands desseins sont l'âme de la guerre, et que devient la théorie de l'art militaire quand on ensevelit ses grandes pensées et ses fortes résolutions sous une montagne de petites difficultés qu'on va chercher dans le domaine entier du possible[33] ? » Scharnhorst a une idée similaire. Il veut surpasser en audace l'audace de Napoléon. Comme son meilleur élève, il s'est « pénétré du grand style de la conduite des armées[34] ».

Auerstedt

Composé des compagnies de grenadiers des 1er et 13e régiments d'infanterie, le bataillon du prince Auguste reçoit le 13 octobre, vers 14 heures, l'ordre de quitter ses cantonnements de Tennstädt pour marcher vers Auerstedt et rejoindre l'armée du roi. Celui-ci a rédigé une proclamation que le prince lit devant ses hommes, ajoutant qu'il doit aussi venger son frère Louis-Ferdinand, qui a trouvé une mort glorieuse en combattant. Les soldats jurent de suivre fidèlement leur chef. La reine Louise les croise dans sa voiture et reçoit de vives acclamations. Le moral est très élevé et tous désirent la bataille. Vers 23 heures, ils s'arrêtent pour bivouaquer. Ils ont du pain pour trois jours, mais ne reçoivent rien d'autre.

Au lever du jour, le 14 octobre, le tonnerre du canon les réveille. Les unités de la réserve prennent les armes et arrivent sur le champ de bataille d'Auerstedt, où l'affaire est déjà décidée en faveur des Français du maréchal Davout. Le terrain descend vers une vallée où l'on tire beaucoup. Les grenadiers hâtent le pas. Leurs officiers les font bientôt s'arrêter car ils sont hors d'haleine. Voyant des unités qui progressent, ils les font suivre, en échelons. Le roi arrive alors derrière leur ligne et ordonne à Auguste de prendre sous son commandement trois autres bataillons de grenadiers et d'appuyer l'attaque en cours. Le prince quitte ses hommes et va prendre la tête des bataillons des majors von Reinbaben et von Knebel. Ceux-ci ne voient plus de troupes prussiennes devant eux. Le terrain est très boisé et des coups de canon les frappent. Les pertes sont de plus en plus élevées à cause du tir des Français, cachés derrière les arbres. Les deux bataillons n'ont pas entraîné leur troisième rang à agir en tirailleurs et ils ont déjà perdu beaucoup d'officiers. Non sans peine, le prince parvient à ce que le bataillon de Reinbaben arrête de tirer et le suive dans une attaque à la baïonnette qui réussit à repousser temporairement les Français[35].

Ceux-ci évacuent le village de Poppel, mais le 108e de ligne arrive sur place et en chasse les hommes de Reinbaben. Il est à peu près 13 heures. Auguste veut repartir à l'attaque avec le bataillon de Knebel et le sien, qui, étant le dernier de la colonne, arrive maintenant près de la ligne de feu[36]. Avec sa brigade, le prince Henri de Prusse attaque Poppel par l'est, tandis qu'Auguste part du village de Gernstedt et l'attaque par le sud. Clausewitz a entraîné le troisième rang de son bataillon à se déployer en tirailleurs et cela lui permet de riposter aux hommes du 108e. L'attaque est ainsi appuyée et elle réussit à chasser une nouvelle fois l'ennemi de Poppel[37]. Carl pense intensément à Marie – pour lui, le sort de la bataille est lié à la possibilité d'obtenir sa main[38]. Le succès est temporaire. Il s'agit seulement d'imposer un temps d'arrêt pour permettre au gros de l'armée prussienne de battre en retraite, mais, à son échelon, Clausewitz y a apporté une contribution saluée par le prince[39]. Ce dernier le reconnaîtra dans une lettre au roi le 16 février 1809 : son aide de camp s'est très bien comporté sur le champ de bataille ; après que le capitaine von Schönberg, auquel Auguste avait laissé le commandement de son bataillon, eut été blessé, Clausewitz en a pris la tête, l'a très bien conduit, a recueilli des avantages et s'est distingué[40]. L'ordre de retraite arrive cependant et les grenadiers obtempèrent la rage au

cœur. Ils reforment leur front de temps en temps pour arrêter les Français, reculent en bon ordre, traversent Auerstedt et se dirigent vers Weimar, pour tomber sur les troupes en déroute du prince de Hohenlohe, battues le même jour par Napoléon à Iéna.

La victoire française n'a été acquise qu'au prix d'une lutte acharnée. Le 3e corps du maréchal Davout a perdu un tiers de son effectif. Cela prouve que dans les combats de front, la valeur morale et la tactique élémentaire de l'infanterie étaient à peu près de même niveau chez les adversaires. De part et d'autre, les lignes de combat se présentent sous la forme de bataillons déployés, échangeant des coups de fusil avec la ligne adverse, séparés par des intervalles où se trouvent des pièces d'artillerie. La principale différence tient au nombre et au rôle des tirailleurs. L'infanterie prussienne, d'une manière générale, ne lie pas autant que les Français le combat en rangs serrés et l'ordre dispersé. A Auerstedt, le manque de bataillons de fusiliers, c'est-à-dire de troupes légères, nécessite de retirer leurs tirailleurs à plusieurs bataillons de ligne[41]. Le prince Auguste, dans un mémoire qu'il rédigera quelques mois plus tard, déplorera cette erreur : « Ils [les tirailleurs] sont par excellence destinés à agir en liaison avec l'infanterie de ligne et, par l'effet de leur feu, à en préparer l'attaque et à la soutenir. […] C'est le défaut de troupes légères qui a fréquemment causé ce mauvais emploi des tirailleurs, et il y a là une nouvelle preuve de la nécessité d'utiliser comme tirailleurs les hommes du troisième rang[42]. » Cette idée a été expérimentée tant dans l'armée autrichienne que dans l'armée prussienne dès le début des guerres contre la France révolutionnaire, mais elle n'a pas réussi à s'implanter. La résistance des généraux et le poids de la routine y font obstacle. Il va falloir que les leçons soient tirées des défaites de 1806 pour qu'un ordre du cabinet royal, le 20 novembre 1807, impose à l'infanterie prussienne d'employer le troisième rang tout entier en tirailleurs. Ce sera un des éléments importants du nouveau règlement de 1812 sur le service en campagne[43]. Aussi la contribution de Clausewitz à Auerstedt, si modeste soit-elle, témoigne-t-elle de la profondeur de sa réflexion, de sa prescience et de sa capacité à mettre sa pensée au service de l'action. Le penseur s'est révélé très efficace sur le terrain. Il s'est montré le digne élève de Scharnhorst, qui a lui aussi payé de sa personne sur le champ de bataille[44].

Revenant plus tard sur cette fatale journée du 14 octobre 1806, Clausewitz estimera que Frédéric-Guillaume, lorsqu'il reprit l'ensemble du commandement au duc de Brunswick mortellement blessé, aurait dû employer la réserve de façon plus vigoureuse. Le roi croyait que les Français étaient plus nombreux qu'ils ne l'étaient en réalité. Le rapport des forces était pratiquement du simple au double en faveur des Prussiens. « On ne connaissait pas assez, dit-il, les effets de la nouvelle tactique qui économise beaucoup les forces pendant le combat, et on ne tenait pas compte de la différence dans le résultat des deux modes de combat. » Supérieurs en nombre, les Prussiens « furent battus parce qu'ils ne connaissaient pas la nouvelle manière de conduire le combat et parce qu'ils manquèrent de résolution[45] ». Cette nouvelle manière résidait dans l'habileté avec laquelle les généraux français, plus expérimentés grâce à des guerres incessantes, savaient plier leurs dispositions au terrain et aux circonstances, utiliser les localités, jouer de leurs réserves et combiner leurs efforts. Les Prussiens n'ont pas cédé sur le front mais à cause des attaques latérales de leurs adversaires, auxquelles ils n'avaient rien à opposer. Le commandement supérieur, par sa mauvaise répartition des troupes et son manque d'énergie, fut le premier responsable de la défaite de la Prusse. Sans doute le duc de Brunswick, s'il avait vécu, eût-il fait un usage plus rationnel de ses troupes[46]. Clausewitz s'est rendu compte que l'armée française, sous l'impulsion de Napoléon, avait considérablement progressé depuis 1794. Le défi à relever était encore plus grand qu'il ne le croyait[47].

Le 15 octobre, de grand matin, le bataillon du prince Auguste reprend sa marche. Bientôt une batterie d'artillerie, abandonnée, est aperçue au milieu des champs. Clausewitz, envoyé en avant, rapporte au prince qu'à l'approche de deux chasseurs à cheval français tous les artilleurs ont déserté. Un peu plus loin, un sous-officier est rattrapé, avec les valets chargés du déplacement des canons, qui peuvent alors être emmenés. Les officiers d'artillerie demeurent introuvables. Le soir, Auguste ne s'est pas endormi depuis une heure qu'il est réveillé par un aide de camp du général von Kalckreuth : une attaque des Français est imminente. Le prince se rend auprès du général, mais aucune menace ne se concrétise. Des dispositions sont dictées pour le ravitaillement des troupes, qui n'ont plus que les restes de la distribution du 13 octobre[48]. Kalckreuth veut qu'on leur donne du pain et, s'il n'y en a pas, que l'on distribue aux hommes l'équivalent en pièces

de monnaie. « Il ne fallait pas songer alors aux voitures de pain, et tout aussi peu à l'argent, se souvient Clausewitz. Le prince Auguste dit très justement par la suite que cela revenait à dire : "Donnez aux hommes de l'argent que vous n'avez pas, pour qu'ils puissent acheter du pain là où il n'y en a pas à acheter[49]." » Le 16 octobre, Kalckreuth croit que ses troupes sont entourées par les Français et qu'elles n'ont d'autre issue que de se rendre. Auguste lui répond que cela ne s'est jamais produit dans l'histoire de la Prusse et il suggère que deux capitaines, chacun avec cinquante cavaliers, partent reconnaître les positions françaises sur la droite et sur la gauche. Ils reviennent bientôt… sans avoir aperçu d'ennemi. Le général Blücher, qui commande l'arrière-garde, a vigoureusement appuyé l'idée du prince. Voyant que Kalckreuth songe cette fois à envoyer un émissaire pour solliciter un cessez-le-feu, Auguste rassemble ses officiers, qui font le serment de le suivre où il voudra. Le renseignement arrive alors que les Français n'ont lancé que 800 cavaliers à leur poursuite. Les forces de Kalckreuth, qui s'élèvent à 10 000 hommes, n'ont donc rien à craindre et peuvent continuer leur marche[50]. Le soir, les troupes meurent de faim et le prince envoie un détachement vers un village voisin pour en ramener des vivres. Les paysans sont étonnés et se plaignent hautement lorsque les soldats leur enlèvent de force de quoi manger. Le vieux major Rabiel, qui commande un bataillon de grenadiers de la garde royale, fait appeler Clausewitz. Il est indigné du procédé et le prie instamment de représenter au prince qu'un pareil pillage est inusité dans l'armée prussienne et contraire à son esprit[51].

L'anecdote est révélatrice d'une différence essentielle entre les belligérants et elle permet de comprendre ce qui va motiver Clausewitz à repenser fondamentalement la guerre. Les Français, depuis le début des guerres de la Révolution, ne se gênent nullement pour « vivre sur le pays ». Ils ne s'embarrassent pas non plus de tentes ni d'un grand train de bagages. Les Prussiens, eux, en sont encombrés dans leur retraite et ne peuvent rien utiliser, tant le désordre est grand. Les troupes n'ont donc avec elles ni ustensiles de cuisine, ni manteaux, ni couvertures, ni aucune nourriture. Les généraux se sentent obligés de les faire cantonner tous les jours chez l'habitant, même dans les moments les plus dangereux. Et comme chacun doit se nourrir chez son hôte, les quartiers sont forcément dispersés et étendus. Tout cela raccourcit les marches, accroît l'insécurité le soir, la nuit

et le matin, ralentit la transmission des informations, diminue la capacité de combat et accroît considérablement les pertes par désertion[52]. Le matin du 17 octobre, l'arrière-garde dont fait partie Clausewitz arrive à Sondershausen, au nord-ouest de Weimar. Le prince n'a pas d'argent et en emprunte à ses officiers pour distribuer de l'eau-de-vie à ses hommes. Puis c'est la traversée du massif du Harz, où beaucoup se perdent. Comme le général von Kalckreuth ne donne aucun ordre et file vers Magdebourg, Clausewitz est envoyé en avant pour s'informer. Il rejoint Auguste le soir du 18 à Halberstadt et lui dit que son bataillon doit se joindre le lendemain à l'infanterie de la garde que commande le général Hirschfeld. L'Elbe est franchie le 21 et la retraite continue vers le nord. Les soldats sont épuisés de fatigue et de faim[53].

Prenzlau

Le bataillon du prince Auguste fusionne à Magdebourg avec les restes de celui de Reinbaben. Il regroupe désormais 600 hommes et part de Neuruppin le 26 octobre. Clausewitz a revu la petite ville de sa jeunesse dans de bien tristes circonstances. La marche continue sans interruption jusqu'au 28 au matin, sans que les hommes reçoivent la moindre nourriture. Beaucoup ne peuvent plus suivre et ils ne sont bientôt plus que 240. Comme ils forment l'arrière-garde des forces qui se dirigent vers Prenzlau, le général von Hirschfeld leur envoie le comte Stolberg, du régiment du Roi, pour leur dire de presser le pas, car les Français sont proches. Auguste charge Clausewitz d'aller vers Prenzlau avec Stolberg, pour s'enquérir de la situation. Arrivés non loin d'une porte de la ville, ils aperçoivent trois ou quatre régiments de cavalerie française prêts à fondre sur le régiment du Roi. Clausewitz dit à Stolberg de rejoindre son régiment, lui-même va attendre le prince. Il voit se dérouler un combat, à la suite duquel le désordre s'installe à l'entrée de Prenzlau, confondant Français et Prussiens, puis part à la rencontre d'Auguste qui arrive avec ses hommes. Ils discutent de la situation et choisissent, plutôt que d'entrer dans la ville, de se défiler sur sa gauche en essayant de ne pas se faire remarquer. Le bataillon se forme en carré et longe un fleuve, l'Ucker, qui se jette un peu plus loin dans la mer Baltique. Bientôt trois ou quatre escadrons français sont aperçus à gauche, derrière une ligne de faible hauteur. D'autres, plus nombreux

encore, sont prêts à fondre sur les 240 grenadiers restants et leurs 7 officiers.

Le prince les exhorte à rester calmes et à résister avec honneur. Les cavaliers français, entre 1 000 et 1 200, s'avancent ; le bataillon s'arrête et s'apprête à les recevoir. Le commandement de ne pas tirer est répété plusieurs fois. Clausewitz se remémore un épisode similaire survenu lors de la bataille de Minden, durant la guerre de Sept Ans[**]. La cavalerie française chargeait deux bataillons hanovriens « et lorsque ceux-ci ne voulurent pas tirer à la distance habituelle, elle passa peu à peu du galop au trot, et enfin du trot au pas ». Il en est exactement de même ici. Les dragons français s'avancent au galop. A cent pas des Prussiens, ne recevant pas de feu, ils commencent à retenir leurs chevaux et ne s'approchent plus qu'au tout petit trot. Ils ont de plus en plus peur qu'on leur tire dessus à courte distance. Le feu est commandé à trente pas. Des cavaliers tombent, d'autres se penchent derrière le cou de leurs chevaux, font demi-tour et s'enfuient. Les grenadiers sont tout étonnés de leur succès. Un dragon tombé à terre devant eux se dépêtre de son cheval mort et s'enfuit à toutes jambes : « Le contraste de cette fuite anxieuse avec l'aspect sauvage et même assez scythique de ce dragon casqué et orné d'une queue de cheval, fit une telle impression sur nos gens qu'un rire général éclata », écrit Clausewitz. Les Prussiens décompressent après un moment de tension extrême. Ils continuent leur marche, repoussent plusieurs charges de la même façon et passent dans les marais bordant le fleuve, où ils ne sont plus inquiétés. Le terrain devient cependant de plus en plus difficile. Une centaine d'hommes restent en arrière, incapables de sortir de fossés où l'eau arrive jusque sous les bras. Seul Auguste a gardé sa monture, le beau cheval anglais sur lequel son frère Louis-Ferdinand a été tué à Saalfeld – son sang se voit encore sur la selle. La bête, au bout d'un moment, s'échappe pour se tirer d'un marais et s'en va nager dans l'Ucker. Les sous-officiers, avec leurs longs espontons, essaient de la rattraper mais n'y parviennent pas. Le terrain devient soudain plus ferme, les cavaliers français redeviennent plus menaçants et il faut reformer le carré. Mais les fusils et leur poudre, mouillés dans la traversée des fossés, ne sont plus utilisables et les Prussiens n'ont plus d'autre choix que de se laisser prendre.

Le prince est dépouillé de son épée, de son étoile de l'ordre de l'Aigle noir et de sa montre. Mais le général de division Beaumont survient et lui fait restituer le tout. Le cheval d'Auguste est récupéré et lui est également rendu[54]. Le général Reiset, qui commande la brigade de dragons français, confirme les récits du prince et de Clausewitz. Il dit s'être avancé lui-même avec un trompette pour sommer les Prussiens de se rendre. Il exagère leur nombre en le portant à cinq cents. Il est particulièrement fier d'avoir capturé le prince, « un homme superbe, d'une prestance fort noble ; il a, en Prusse, précise-t-il, la réputation d'être fort galant. On l'appelle le prince Don Juan[55] ». Celui-ci est emmené avec Clausewitz à Prenzlau, où ils arrivent à 16 heures. Le maréchal Murat les reçoit très aimablement. Dans son uniforme tout brodé, se souvient Clausewitz, il était en train d'écrire son rapport à Napoléon, « sur une feuille de papier ouverte où il traçait dans toute la largeur des lignes très obliques d'une écriture maladroite ». Le soir même, Auguste et son aide de camp sont envoyés à Berlin avec un colonel français. Le 29 octobre au matin, au relais de poste d'Orianenburg, la maîtresse ne reconnaît pas le prince et lui demande s'il est vrai que tous les gardes ont été pris. Elle n'obtient qu'un sombre regard comme réponse, mais s'exclame : « Qu'ils soient donc tous pris et que cela finisse ! » Pour Clausewitz, cette repartie est symptomatique de l'opinion prussienne en 1806, qui voit la guerre comme l'affaire du roi et de l'armée, et non celle du peuple. Ils arrivent vers midi dans la capitale. La population, sous le choc de la défaite, les regarde passer avec curiosité. Ils sont amenés auprès de Napoléon, qui s'est installé dans le château royal[56]. Pendant que le prince est reçu par l'Empereur, Clausewitz reste dans l'antichambre. Ses habits sont tout usés et contrastent avec les brillants uniformes des aides de camp qui le regardent de haut. Auguste n'a pas meilleure apparence : il a reçu des contusions à Auerstedt, il ne peut plus enfiler ses bottes et a des pantoufles aux pieds. Napoléon le reçoit aimablement et le renvoie au bout de cinq minutes, en lui disant qu'il peut rester auprès de ses parents à Berlin, le temps de se remettre de la campagne, à la condition de ne pas envoyer de lettres ni de tenir de discours publics[57]. Clausewitz regagne Neuruppin et la garnison du 34^{e} régiment d'infanterie, dont il porte toujours l'uniforme et qui sera bientôt dissous. Il passe là un bien lugubre mois de novembre, ressassant les événements de la campagne et préparant une première analyse critique de celle-ci[58].

Il se console aussi avec les lettres de Marie qu'une amie lui fait parvenir. L'élue de son cœur est à Giewitz, non loin de Prenzlau. Il le savait quand il livrait ses derniers combats et quand il fut capturé. Il a fait « de douloureuses expériences » et son âme en a rapporté « des blessures sanglantes », mais il n'a pas perdu ses espérances. S'il ne rapporte pas « un riche butin de grands exploits », il ne ressent du moins aucune culpabilité. Il peut « revenir le front haut[59] ». Il s'occupe d'études de mathématiques. En se concentrant sur cet objet, il parvient à trouver « un sommeil paisible et même réparateur ». Les moments les plus heureux sont ceux où il écrit à Marie. Il décide de terminer avec elle une explication entamée sur ses origines familiales. Tout en affirmant d'emblée qu'il provient d'une famille noble de haute Silésie, il convient que le titre a été abandonné, puis redemandé. Ces incertitudes pèsent d'autant plus sur lui qu'il aime Marie et qu'il espère l'épouser[60]. La longue explication qu'il lui donne dans sa lettre du 13 décembre 1806 « témoigne d'une émotion mal contenue, de contradictions insolubles, d'un orgueil blessé[61] ». Il lui manquera toujours le sentiment de sécurité qu'il aurait eu s'il avait été issu d'une famille d'ancienne noblesse terrienne[62].

Entre-temps, Napoléon dispose de son sort. Le 2 décembre 1806, premier anniversaire de sa victoire d'Austerlitz, il écrit au général Clarke, gouverneur général de Berlin et de la Prusse, de faire mettre dans les journaux que la Grande Armée est entrée à Varsovie. Elle continue la guerre contre les Russes. Le général doit renvoyer de Berlin tous les hommes qui le gênent. « Si le prince Auguste vous donnait de l'inquiétude, écrit Napoléon, envoyez-le en France. Il est prisonnier de guerre ; il n'a pas été compris dans la capitulation ; ainsi il n'y a aucune difficulté[63]. » Clarke ne se le fait pas dire deux fois. L'envoi du prince en France est décidé et Clausewitz va l'accompagner. Il a heureusement l'occasion de revoir Marie avant le départ. Les épreuves de la guerre, les dangers encourus ont fait voir à la jeune fille combien elle tenait à son officier. C'est un amour profond et entièrement partagé qui les unit désormais et ils peuvent s'embrasser le 30 décembre, quand la voiture du prince quitte la capitale de la Prusse[64]. L'empereur des Français précise à son ministre de la Police générale qu'il faut bien traiter Auguste mais l'isoler des Prussiens. Il doit se rendre à Dijon, mais il serait peut-être préférable qu'il aille à Paris[65].

Un Bildungsreise *dans la patrie de l'ennemi*

Le prince Auguste et Clausewitz sont parmi les rares officiers prussiens à être internés en France. Leurs conditions de détention ne sont pas matériellement désagréables. Ils doivent juste aller là où les autorités impériales leur disent de se rendre. Pour Carl, ce sera l'occasion d'une découverte de cette contrée ennemie dont les armées et les généraux sont un objet d'étude depuis plusieurs années. Le séjour va se révéler très instructif. Il s'agit, selon l'expression de Wilhelm von Schramm, d'un *Bildungsreise*, d'un « voyage de formation ». Ses conséquences seront durables sur sa tournure d'esprit et sa culture générale. Il aura du temps pour observer et pour écrire. D'importantes mutations intellectuelles et culturelles affectent l'Europe, surtout l'Allemagne. La foi optimiste des Lumières en des valeurs normatives universelles, promues par la raison et l'éducation et vouées à faire progresser l'humanité, commence à s'effacer sous les coups de boutoir des armées françaises conquérantes. Progressivement émerge une nouvelle perception des différences entre les cultures et entre les peuples. Ce nouveau courant privilégie le particulier plutôt que l'universel[66].

Clausewitz n'entame pas ce voyage dans l'enthousiasme. De la petite ville d'Ellrich, après avoir traversé la montagne du Harz, il écrit à Marie que sa santé physique est bonne, mais pas celle de son esprit. Il n'a pas la passion des voyages, il préférerait une vie d'action ou alors le calme de l'étude. Voyager ne lui serait pas cependant désagréable si deux conditions étaient réunies : être libre et avoir celle qu'il aime auprès de lui. Les beautés de la nature en hiver ne le laissent pas insensible ; elles lui inspirent une certaine mélancolie et lui font citer quelques vers de Schiller[67]. Les petites villes du Harz ont un aspect authentiquement ancien et traditionnel, un peu comme il imagine le décor du poème *Hermann et Dorothée* de Goethe. A Marburg, il est impressionné par l'architecture gothique, qui ne l'est que prétendument car « elle incarne toute l'Europe du Moyen Age dans sa foi religieuse et donc dans tout ce qu'elle est. Il y règne de toutes parts, dit-il, un génie grand et viril, mais dont les jeux ont quelque chose de puéril, car il échappe encore à la férule sévère de la raison ; d'où cette foule d'images, d'ornements sculptés et de petits personnages[68] ». A Francfort-sur-le-Main, il va au théâtre pour la première fois depuis des mois. Quand l'orchestre entame le prélude à une symphonie qui l'a souvent ému à Berlin, il en a

« l'âme toute remuée. Combien tout cela est changé ! écrit-il à Marie. Que d'espoirs et que de biens perdus ! Errants et orphelins, nous sommes les fils d'une patrie perdue, et la gloire de l'Etat que nous avons contribué à bâtir est éteinte[69] ». La région de Mayence, où il a vu la guerre pour la première fois, le bouleverse aussi. Elle est toujours en ruine depuis les campagnes de la Révolution. C'est déprimant. Depuis quatorze ans, la population vit dans des masures à moitié détruites, sous des toits de branchages. Il entend aussi, dans ce pays rhénan, « le génie allemand se retirer complètement » au profit de la langue française. L'instant est « le plus désagréable de tous » et depuis il « souffre du mal du pays ». Des vers de Schiller lui viennent encore à l'esprit[70].

Après une étape à Metz, il arrive à Nancy le 17 ou le 18 janvier 1807. Il se sent « très, très malheureux[71] ». Le capitaine Carl von Reitzenstein, fait prisonnier à Iéna, réside déjà sur place depuis plusieurs semaines. Selon lui, le prince et son aide de camp sont escortés par deux officiers français et logent dans le meilleur hôtel, celui de l'Aigle impérial. Deux jours après leur arrivée, ils reçoivent la visite de tous les officiers prussiens prisonniers. Le prince loue ensuite un appartement. « Il venait assez souvent à la place de la Carrière, écrit Reitzenstein, causait avec nous, et nous donnait des détails sur les événements ; du reste, il avait plus de relations avec les habitants de Nancy qu'avec nous, et volontiers paraissait à leurs soirées ou à leurs dîners. Il s'occupa aussi d'adoucir le sort des soldats, et il n'y réussit guère malheureusement[72]. » Les souvenirs de Reitzenstein sont recoupés par les lettres de Clausewitz. Celui-ci apprend assez vite qu'il va devoir aller à Paris et cela lui répugne. Il rencontre à Nancy de nombreux prisonniers de la division Schmettau qui combattait près de son bataillon à Auerstedt. « J'entends encore sonner les marches qui scandaient leur avance par longues lignes, écrit-il. […] Nos troupes, ce bel instrument commis à la garde de nos droits les plus sacrés, ce long effort de tant d'années, un objet d'admiration pour l'Europe, nos troupes ne sont plus. » Au moins son cher Scharnhorst, qu'il nomme ici « le père et l'ami de mon esprit », a-t-il échappé au naufrage général. Et, malgré tous ses mérites, on lui fera gravir tous les échelons de l'ancienneté, « tandis qu'un Krus[emarck] aura en un même jour ses huit ans d'avancement » : le système prussien favorise toujours les vieilles familles nobles. Clausewitz et Scharnhorst sont des « parvenus », en dépit de leur science et de leur comportement glorieux sur

le champ de bataille. Pour le reste, comme le dit Reitzenstein, le prince Auguste va tous les jours dans le monde, mène « une véritable vie de cour et de visites, la chose, se plaint Clausewitz, la moins conforme à mon individualité et celle qui convient le moins à notre situation ». C'est à un point tel qu'il est constamment arraché à ses « occupations scientifiques ». Il n'a même pas cette consolation et ne trouve pas non plus « d'ami allemand » susceptible de lui inspirer quelque sympathie[73].

L'impératrice Joséphine vient à passer à Nancy, sur le chemin qui la ramène à Paris. Elle est reçue par les autorités le 29 janvier. Le prince Auguste est invité à se présenter, mais il décline, alléguant qu'il n'a pas d'uniforme et qu'il ne lui sied pas de se présenter en civil[74]. Clausewitz n'en dit mot dans son courrier. On peut supposer qu'il est, lui aussi, en vêtements civils. La police française les surveille continuellement. Elle estime que cela se fera mieux encore à Paris et qu'il faut les y envoyer[75]. Auguste n'éprouve pas la répugnance de son aide de camp à propos de la capitale française. La police signale qu'il souhaite y résider incognito, ce qui lui est accordé[76]. Napoléon, depuis Varsovie, ne le perd pas de vue. Il écrit que « si le prince de Prusse vient à Paris, il ne faut pas trop lui donner d'air, parce que c'est un jeune homme très vaniteux[77] ». Clausewitz est tout le contraire. Chaque soir, il se plonge dans les lettres de sa chère Marie « comme dans un livre de chevet ». Il lui écrit des poèmes en vers, où une spécialiste de la littérature a pu déceler une forte influence de la langue classique de Schiller. Il use aussi chaque jour de « l'opium des mathématiques » pour tuer le temps et se débarrasser des impressions désagréables et lassantes de la société nancéenne où se complaît son prince[78]. En février se déroule le carnaval et, d'après Reitzenstein, il est « très joyeux », car « ici le peuple aime les farces et les jeux ». Il y a trois ou quatre bals masqués par semaine, « au théâtre, comme à Berlin. […] Ils ne commencent, quand on joue quelque pièce, que la pièce une fois finie et durent ensuite toute la nuit ».

Il pleut presque tous les jours en février, mais il y a quelques belles journées. La promenade de la place de la Carrière se remplit alors de beau monde et le prince Auguste s'y montre[79]. Clausewitz n'en peut plus de ce qu'il appelle l'arrogance française. Il se trouve un soir en compagnie d'un jeune colonel, directeur de l'Ecole de l'artillerie et du génie de Metz[80]. « Dans une conversation que je n'avais pas recherchée, écrit Carl, il m'a

traité *comme si je ne valais pas le dernier de ses écoliers*. Bien entendu, j'ai mis fin aussi vite que possible, et sarcastiquement, à la discussion et, pour me venger, j'ai fait des jeux de mots des plus lamentables avec une dame, pendant qu'il s'entretenait avec le prince de questions militaires sur le ton d'un cuistre. Je me souviens avec plaisir de cet incident car il est révélateur du caractère national et parce que je peux me demander légitimement quel Allemand traiterait un étranger, en ignorant tout de lui, avec une telle présomption[81]. » Le prince Auguste reçoit l'ordre de quitter Nancy le 28 février et de se rendre dans une de ces quatre localités : Senlis, Beauvais, Meaux ou Soissons. « Il semble que l'on tienne beaucoup à l'avoir à Paris », écrit Clausewitz. Celui-ci se plaint de la manière dont la guerre continue à être menée par les Prussiens et les Russes. Pour lui, leurs manœuvres velléitaires suivent « une routine toute dépourvue de génie et de talent[82] ». Comme les autres officiers présents à Nancy, il a appris la chute des places prussiennes de Silésie et la difficile victoire des Français à Eylau[83].

Finalement, le prince Auguste opte pour Soissons. Sur le chemin qui l'y mène, il s'arrête à Reims. En visitant la cathédrale, Clausewitz se souvient de « l'héroïque Jeanne » dans *La Pucelle d'Orléans* de Schiller. Il admire l'intérieur de l'édifice, « l'un des plus beaux monuments de l'art gothique en France ». Il remarque les vitraux, les piliers revêtus de sveltes colonnes « qui donnent à la haute voûte un air d'échapper à la pesanteur, transformant en impression *sublime* ce que de grandes masses, sous un tel éclairage, pourraient avoir d'*écrasant* et de *mélancolique* ». Pour lui, c'est la rencontre de ces deux éléments qui caractérise les églises chrétiennes. Les cloches et leur « voix auguste » sont aussi un élément exprimant bien « notre piété, dit-il. […] Cela, comme tous les éléments essentiels du culte chrétien, est porté par un sentiment si juste que l'on ne peut qu'admirer la grandeur du Fondateur, qui a su éveiller ce sentiment dans la plus grande partie du genre humain à une époque où une religiosité aux formes aberrantes et une brutalité barbare semblaient l'en éloigner plus que jamais[84] ». Contrairement à ce qu'écrit le général soviétique Svetchine, Clausewitz est loin d'être indifférent à la religion[85]. Arrivé à Soissons, il est frappé par le nombre de vieilles dames que compte cette ville, à croire que c'est « l'hospice de la France ». Il les fréquente pour passer le temps avec le prince Auguste, « et il faut voir, ajoute-t-il, l'étonnement de tous ces braves

gens devant les remarques profondes et l'esprit d'un prince allemand qui parle de littérature française ». Ce dernier a été « nourri dès l'enfance d'une bouillie de littérature française » et il « en parle comme un élève de première à son oral ». Carl avoue savoir à peine qui ont été Corneille, Racine et Molière. Aussi évite-t-il d'aborder le sujet. Il lui arrive cependant de trouver « que la plaisanterie a assez duré ». Sa fierté se rebiffe alors et il a une discussion avec Auguste. S'il reconnaît n'avoir personnellement « rien que des sentiments confus », il estime avoir « l'*intuition* du vrai », quand le prince n'a « rien que des *idées apprises*[86] ». Poursuivant son introspection, il avoue avoir une « nature passionnée ». Elle s'atténue d'année en année, mais il lui sera difficile de connaître une « belle paix de l'âme » avant la vieillesse. Et il doute d'atteindre celle-ci, vu sa « constitution qui n'est pas d'une solidité excessive ». Dans ces conditions, il perçoit Marie comme celle qui peut le compléter en l'apaisant, car elle lui a fait dès le premier instant une « impression indiciblement bienfaisante[87] ».

La surveillance des deux officiers prussiens ne se relâche pas. Le prince demande s'il a besoin d'une autorisation spéciale pour aller à Paris incognito toutes les fois qu'il en a envie. Fouché ne veut pas qu'il quitte le lieu fixé pour sa résidence sans sa permission. Il prescrit sur lui « et sa suite une surveillance particulière[88] ». Le préfet de l'Aisne rapporte que le prince est en contact avec les habitants les plus distingués de Soissons, notamment le sous-préfet et l'évêque : « Il y a assemblée chez lui tous les soirs jusqu'à 10 heures. Le maire a invité les principaux habitants à s'y rendre. On y joue quelques jeux de commerce. Le prince montre beaucoup d'affabilité, s'abstient de toute conversation sur la guerre et la politique, ne porte aucune décoration, fait peu de dépenses[89]. » Le bulletin de police du 18 mars mentionne qu'Auguste est autorisé à venir passer quinze jours à Paris sous le nom de Müller et qu'il « est parti de Soissons avec Clausewitz ; il reviendra pour les couches d'une dame qui l'accompagne[90] ».

Si curieux que cela puisse paraître, Clausewitz se doutait bien que Paris lui « serait peu de chose » et cela se confirme. Il est vrai qu'il s'agit d'abord pour le prince d'une « éternelle quête de divertissements mondains », ce qui pour notre penseur se révèle « à peu près insupportable ». « Il est épouvantable, soupire-t-il, d'avoir à suivre dans la vie la tendance d'un autre qui n'est pas fait comme vous. » Mais il y a aussi le désir de cet autre de « *voir* tout, tout, tout ce qui se trouve de remarquable en ce lieu », ce qui

les oblige à courir jusqu'à la limite de leurs forces physiques[91]. Le séjour est un peu plus long que prévu et dure pratiquement trois semaines. Le contraste avec la personnalité du prince amène Carl à parler encore de la sienne à Marie : « C'est une étrange chose, lui confie-t-il, cette gravité rigide que la nature a mise en moi et dont je suis tout à fait incapable de me libérer. Je ne saurais à aucun prix me résoudre à participer à une mascarade, à jouer un rôle amusant dans la société. » Son désir le plus impérieux est de retrouver son armée, dont il ne cesse de ruminer la défaite. « De tout ce que j'ai appris d'art militaire, écrit-il, je n'ai pas vu appliquer la moindre chose par les nôtres ; mais de toutes parts, la réalité m'a démontré la vérité de ce que la théorie m'a enseigné, et j'ai pu me convaincre partout de l'efficacité des moyens qu'elle proposait[92]. » La théorie, comme il l'exposera plus tard, n'est pas pour lui une liste de schémas de manœuvres pour remporter la victoire, mais un ensemble de concepts permettant de comprendre en profondeur la réalité[93]. Marie lui demande ses impressions sur les peintures du Louvre, où Clausewitz se rend souvent, et en particulier sur Raphaël, qu'elle aime beaucoup. Notre officier avoue que cela lui est bien difficile, il n'a pas une assez longue familiarité avec l'art. Ensuite, dans une galerie « longue de deux cents pieds qui rassemble cent chefs-d'œuvre de tout premier ordre, et où l'on souffre littéralement de la diversité des objets, le non-initié aura beau faire, il lui sera impossible de ne pas être distrait ». Il se demande d'ailleurs s'il est judicieux de suspendre des peintures par milliers dans une salle. Celles qui représentent des sujets religieux, à tout le moins, auraient davantage leur place dans une église catholique. Même si la lumière y est moins bonne, « il se pourrait que l'illumination intérieure de celui qui les contemple compense ce défaut ». Il repère trois madones de Raphaël, voit « des choses tout à fait exceptionnelles » de Vernet, Claude Lorrain et Ruysdael, et regrette que Marie ne contemple pas tout cela avec lui[94]. La police impériale confirme ces activités : le prince de Prusse « passe ses matinées dans les jardins et les musées, ses soirées au spectacle ». « Il ne parle que de spectacles, littérature, sciences et arts. Point de politique. » Il fréquente avec assiduité diverses personnes du monde : l'ambassadeur d'Autriche, c'est-à-dire le prince de Metternich ; le cardinal Maury, membre de l'Académie française et futur archevêque de Paris ; le chevalier de Boufflers, ancien général, écrivain, courtisan et académicien ; la marquise

de Souza, dont les romans sont fort lus à l'époque. Le général Beaumont, qui l'a fait prisonnier à Prenzlau, lui rend quelques visites[95].

Le 9 avril, Clausewitz est de retour à Soissons. « Le riant éveil de la nature » ne le laisse pas insensible, mais des ombres habitent son âme depuis qu'il a découvert le monde, confie-t-il à Marie. Il a été frappé par « les grands événements qui allaient décider du destin des nations » et sa « conscience d'exister et d'agir » le rend amer, car son ambition de jouer un rôle ne s'accomplit pas. Il n'attend pas grand-chose de bon de l'époque où il vit. Napoléon fait transporter de Berlin à Paris le quadrige de la porte de Brandebourg, ce qui désespère notre jeune officier. Le prince Auguste lui fait lire *Corinne ou l'Italie* de Germaine de Staël. Il y trouve un certain intérêt : « Je ne puis me celer une certaine ressemblance entre ma sensibilité et celle du héros de ce roman », écrit-il. Cette lecture témoigne aussi de sa bonne connaissance de la langue française. Le prince veut effectuer un deuxième séjour à Paris, mais il va y aller seul – Clausewitz en est soulagé. Pour la première fois depuis des mois, il sera le maître de son temps[96]. Il n'en parle pas à Marie, mais il est fort probable qu'il ait accompagné Auguste à Laon du 12 au 14 mai. Le prince a logé à la préfecture et a assisté incognito au tirage au sort des conscrits. Il a parlé politique avec le préfet, en montrant « beaucoup de sagesse et de circonspection », note le bulletin de police. Il a appris par le *Moniteur* la translation aux Invalides de l'épée et des décorations de Frédéric le Grand, son oncle. Devant une pareille humiliation, il n'a pu retenir ses larmes. Il demande la permission de résider à Bruxelles pour y recevoir plus vite des nouvelles de ses parents, mais Fouché refuse. Il lui est, en revanche, permis de revenir trois semaines à Paris[97]. Coïncidence, au moment où Clausewitz lit *Corinne*, Napoléon s'en prend à Mme de Staël. « Mon intention, écrit-il, est qu'elle ne sorte jamais de Genève. Qu'elle aille, si elle veut, avec les amis du prince Louis. » L'Empereur vient d'apprendre qu'Auguste, frère de Louis-Ferdinand, est entré en relation avec l'écrivaine, ce qui lui vaut sans doute d'être qualifié d'« homme extrêmement insignifiant et borné[98] ».

Clausewitz reçoit des nouvelles de sa famille. Son frère aîné Friedrich, fait prisonnier dans la forteresse de Schweidnitz, a ensuite été échangé. Carl ne peut décrire à Marie la joie que cette nouvelle lui a procurée. Son frère est selon lui un homme très brave, très déterminé et « plein de bon sens naturel[99] ». Il s'est distingué devant Breslau, passera capitaine d'état-major

le 6 octobre suivant et recevra l'ordre « Pour le Mérite » le 15 décembre de la même année[100]. L'autre frère aîné, qui est également officier, Wilhelm, sert maintenant au 6e bataillon de réserve de Prusse occidentale et son colonel l'apprécie beaucoup. « C'est un homme plein de magnifiques dispositions, écrit Carl, de beaucoup de bravoure et de caractère[101]. » Voilà qui contredit encore le jugement hâtif de Svetchine, pour qui Clausewitz n'éprouvait guère d'affection envers ses frères[102]. Carl obtient aussi par Marie qu'une de ses lettres parvienne à son cher Scharnhorst. Stein, pour qui il a le plus grand respect, a servi de courroie de transmission[103]. Scharnhorst s'est illustré avec le contingent prussien à Eylau et il a confirmé sa réputation d'être aussi vaillant combattant que savant militaire. Le roi lui fait de plus en plus confiance et il est plus que jamais le modèle que Clausewitz veut suivre[104].

La guerre n'amène pas de résultats heureux. Notre capitaine a sans doute appris la nouvelle de la victoire des Français sur les Russes à Friedland le 14 juin quand il écrit, onze jours plus tard, que tout ce qui lui est sacré s'écroule et que l'abîme engloutit tout. « Il n'est rien que je craigne autant que la paix, ajoute-t-il le 28 juin ; plus fort sera le désir de la conclure et plus elle sera dangereuse. » Quand il en apprend les conditions, il est atterré : « Ce qui a exigé une telle dépense de talent, d'efforts et de soins, ce qui a coûté tant de sang, toute la grandeur, tout le bonheur de notre dynastie, voilà que tout cela est sacrifié pour payer le tribut de notre faiblesse[105]. » A Tilsit, Napoléon rencontre le tsar Alexandre et humilie à dessein le roi Frédéric-Guillaume en le traitant comme un souverain de second rang. Il affecte de n'avoir renoncé à rayer la Prusse de la carte que pour complaire à son nouvel allié : « Provocation inutile, qui ajoutait le mépris à la dureté », écrit Michel Kerautret. Le traité du 9 juillet 1807 frappe le royaume de Prusse d'une indemnité colossale et ampute de moitié son territoire, ce qui lui ôte près de 5 millions d'habitants sur 9,5. Tout ce qu'il possédait à l'ouest de l'Elbe va contribuer à la formation d'un nouveau royaume de Westphalie, bientôt confié à Jérôme Bonaparte. Hormis une bande de territoire reliant la Poméranie à la Prusse, les régions polonaises vont permettre la création d'un grand-duché de Varsovie, compromis entre le désir de Napoléon et le refus du tsar de ressusciter un pays honni[106].

Premières réflexions sur la défaite

Lors des semaines passées à Neuruppin après sa capture à Prenzlau, en novembre et décembre 1806, puis au début de son périple en France, Clausewitz met par écrit ses premières réflexions sur la malheureuse campagne d'octobre, sous forme de lettres adressées à un ami. Il les envoie au publiciste prussien Johann Wilhelm von Archenholz, ancien capitaine et auteur de plusieurs ouvrages, dont une histoire de la guerre de Sept Ans[107]. Celui-ci dirige une revue mensuelle intitulée *Minerva*, « un journal au contenu historique et politique », et il fait paraître le texte reçu en trois articles, de janvier à avril 1807. Il présente l'auteur, qui reste anonyme, comme un officier qui a glorieusement servi « dans un des bains de sang du 14 octobre » et aussi comme une « des excellentes têtes de l'armée[108] ». La première lettre est datée du 19 décembre 1806. Clausewitz y estime que, même si la situation de l'armée prussienne était critique au début de la deuxième semaine d'octobre, elle pouvait être redressée par des mesures énergiques. Il reconnaît que l'armée française a une façon différente de faire la guerre, mais il ne la considère pas comme nécessairement supérieure[109]. Dans sa deuxième lettre, il écrit que le maréchal Davout, à Auerstedt, avait 50 000 hommes, c'est-à-dire autant que le duc de Brunswick, et que les 20 000 hommes de la réserve des Prussiens n'arrivèrent qu'une fois la bataille perdue. Ceux-ci, selon lui, s'étaient donc battus à trois contre cinq. Leur défaite n'était pas étonnante. La réserve aurait dû arriver plus tôt et, en attaquant le flanc ennemi, elle aurait assuré la victoire. A Iéna, pour lui, les Prussiens étaient nettement inférieurs en nombre : 70 000 contre 150 000 Français[110]. Ces chiffres ne sont pas exacts : Davout n'avait que 28 874 hommes, 1 426 chevaux et 46 pièces d'artillerie à Auerstedt ; l'armée de Brunswick était nettement supérieure, avec 50 000 hommes, 9 600 chevaux et 230 pièces[111]. A Iéna, le nombre des forces françaises s'accrut progressivement au cours de la journée, jusqu'à atteindre 96 000, face à 53 000 Prussiens[112].

Clausewitz ne dispose pas des documents nécessaires. Aussi l'intérêt de ses réflexions ne réside-t-il pas dans l'exactitude de son récit de la campagne mais dans le ton général employé. Pour lui, même quand tout paraissait perdu, il fallait recourir à l'énergie du désespoir. Elle est « un élément du calcul militaire à l'égal de n'importe quelle autre donnée ». Même s'il y avait peu de probabilité de succès, il fallait tenter quelque chose, car à la guerre le degré de probabilité est toujours relatif et jamais

absolu, « et la probabilité la plus mince est toujours plus grande que pas de probabilité du tout ». Autrement dit, la guerre n'est pas qu'une affaire de chair, de sang, de poudre et de plomb, c'est aussi une question de forces morales. Clausewitz reproche au prince de Hohenlohe d'avoir, à un moment donné, renoncé à livrer tout combat. Chaque nouvel effort pour éviter l'engagement « accroissait en lui la crainte qu'il en avait, phénomène très courant dans la nature humaine ; un danger qu'on ne regarde pas en face en prend d'autant plus de pouvoir sur nous et, de façon générale, un sentiment auquel nous avons cédé une fois nous trouve plus faibles d'heure en heure ». Certains reprochent au général Blücher d'avoir livré bataille à Lübeck sans espoir de vaincre, en mettant en péril ses hommes et une riche cité commerçante. « Ce jugement est pardonnable depuis que le philanthropisme d'où il procède est devenu si général qu'on ne peut plus en faire reproche aux individus, répond Clausewitz. Mais ce n'en est pas moins un jugement d'une grande étroitesse de cœur. » Non seulement Blücher a tenu 60 000 hommes en haleine qui n'ont pu poursuivre les forces du roi, mais cette bataille a eu un effet moral incalculable sur l'esprit de la nation et de l'armée. Alors que toutes les places capitulaient, une « bataille sanglante, menée uniquement pour l'honneur du nom, était le seul antidote. C'est pourquoi, conclut-il, le nom de Blücher sera toujours pour moi celui qui a relevé le courage de la nation à l'instant le plus critique. Quiconque ne sait pas faire entrer ces choses-là en ligne de compte est inapte à porter des jugements sur les grandes affaires des nations[113] ».

Ces réflexions rendent compte d'un tournant capital dans l'histoire des guerres en Europe. Le « philanthropisme » des Lumières dominait encore dans l'armée prussienne de 1806 et poussait les généraux à éviter au maximum les souffrances inutiles, tant pour leurs hommes que pour la population[114]. L'art de la guerre était arrivé à prôner la recherche de la victoire en faisant couler le moins de sang, et le plus d'encre, possible. La manœuvre était préférée à la bataille. Scharnhorst avait déjà compris que les Français avaient franchi un seuil dans l'escalade de la violence et qu'ils ne s'embarrassaient plus de tout cela. Leurs armées vivaient sur le pays et n'hésitaient pas à lancer des attaques meurtrières. La campagne d'octobre 1806 fut une révélation pour Clausewitz : il s'aperçut à quel point « le maître de son esprit » avait raison et combien, pour sa simple survie, le royaume de Prusse devait changer sa façon de concevoir la guerre. Même

s'il ne fait pas d'allusion spécifique à la bataille d'Auerstedt sur ce point, elle a dû lui révéler la nouvelle forme de violence dont les Français étaient capables. Pour compenser son infériorité numérique, dont Clausewitz ne s'est pas rendu compte, le maréchal Davout a dû recourir à une mobilité accrue et à la rapidité du choc. A plusieurs reprises, ses bataillons ont dû prendre d'assaut des batteries d'artillerie, au prix de pertes élevées mais avec un résultat heureux pour l'ensemble de la position française[115]. Pour Daniel Reichel, la Révolution française et son cortège d'événements sanglants depuis la prise de la Bastille ont réintroduit la force brutale et l'instinct du corps à corps que l'armée de Louis XVI avait oubliés. L'irruption du peuple sur la scène politique puis militaire a libéré une véritable « mystique du choc » que les Français pratiquent sur le champ de bataille d'Auerstedt, face à leurs adversaires prussiens médusés[116]. Pour Clausewitz, qui a déjà médité sur la Révolution française dans le sillage de Scharnhorst, il n'y a pas à hésiter : l'armée prussienne doit s'adapter. Ses lettres sont rapidement publiées, avec un commentaire favorable de l'éditeur, dans la *Minerva*. La mère de Marie von Brühl les lit. Clausewitz en conçoit une joie indescriptible : il se dit que cela le rapproche d'une façon ou d'une autre de celle qu'il voudrait un jour appeler lui aussi du nom de mère[117].

Un peu plus tard, il met par écrit d'autres réflexions sur la campagne qu'il intitule *Memoiren zu 1806*. Celui-ci n'a pas été publié et a disparu. Paul Roques, qui a pu le voir avant 1945, a constaté que Clausewitz y était très sévère pour les généraux vaincus à Iéna et à Auerstedt. D'après une note placée en tête, le texte était à usage purement personnel[118]. Aucune armée n'avait été défaite de façon aussi complète par Napoléon que celle des Prussiens. Ceux-ci étaient pourtant bien entraînés et ils se battirent courageusement. C'est la direction supérieure qui ne fut pas à la hauteur. Le traumatisme fut tel pour Clausewitz que l'écriture dut remplir une fonction cathartique, voire expiatoire – il resterait ébranlé pour toujours par l'humiliation de 1806. Son besoin de comprendre déboucha aussi sur une sorte de révélation dont les premiers éléments transparaissaient dans ses articles pour la revue *Minerva*. Il allait puiser dans son mémoire à usage personnel vers 1825, quand il écrirait ses *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe*. Au cours du printemps 1807, il échafaude également un plan pour une possible entrée en guerre de l'Autriche au côté de la

Prusse et de la Russie. Il préconise qu'une armée de 100 000 hommes opère au nord, en couvrant Vienne, et qu'une autre, forte de 150 000 hommes, prenne l'offensive en Suisse et en Italie[119]. Ce plan est envoyé à Scharnhorst, écrit le général Svetchine, qui s'étonne de cette division de la masse principale autrichienne, alors que Clausewitz ne cessera de prôner, à l'instar de Napoléon, la concentration des forces[120].

A Soissons, le prince Auguste se pique lui aussi d'écrire un mémoire pour améliorer l'armée. Il y aborde le recrutement, l'avancement, l'uniforme, l'équipement, les bagages, l'approvisionnement en campagne, les punitions, la tactique. Des exemples historiques, les recommandations de certains théoriciens, surtout celles de Scharnhorst, et l'expérience de la campagne récente viennent à l'appui des améliorations proposées, comme par exemple la création de divisions dès le temps de paix ou l'utilisation du troisième rang comme réserve dans l'infanterie[121]. D'autres officiers, tel Rühle von Lilienstern, écrivent aussi des rapports sur la campagne qui contiennent autant de propositions de réforme[122].

Chez madame de Staël à Coppet (août-octobre 1807)

Clausewitz et le prince Auguste quittent Soissons le 1er août. Le traité de Tilsit leur permet de rentrer en Prusse, mais, en attendant de recevoir leurs passeports, le prince décide de faire un détour par la Savoie et la Suisse. Non seulement il a envie de voir les Alpes, mais il connaît Mme de Staël, qu'il a vue à Berlin en 1804, et il a rencontré à Paris la célèbre Juliette Récamier, dont il est tombé amoureux. Ils ont échangé des lettres et il veut la rejoindre à Coppet, où elle est l'hôte de son amie Germaine[123]. Dans le récit de son voyage, Clausewitz est frappé par le caractère plus allemand de la Franche-Comté, de ses habitants et de ses constructions. Déjà les Bourguignons lui semblent moins pétulants que les Français rencontrés jusque-là : ils lui paraissent plus calmes, ils parlent plus lentement et gesticulent moins. On sent bien qu'après avoir séjourné plusieurs mois près de Paris, il est attentif à tout indice de rapprochement avec l'Allemagne. Il observe soigneusement le Jura du point de vue géologique et militaire, conscient qu'il s'agit d'une zone frontière peut-être appelée à jouer un rôle crucial. Il n'est pas insensible au charme de la région du lac Léman, mais regrette l'inélégance des constructions, dont rien ne se détache. Genève,

Lausanne et les autres localités ne possèdent pas de tours dignes de ce nom, toutes les constructions sont à peu près de la même hauteur. La nature, de son côté, lui rappelle des impressions éprouvées dans sa jeunesse et qui ont beaucoup contribué à le former. Arrivé le 8 ou le 9 août à Chamonix, au pied du mont Blanc, il médite sur la faiblesse de la condition humaine[124]. Encore une fois, dans ses lettres à Marie, la peinture d'un paysage précis est le plus souvent suivie de réflexions philosophiques[125]. Le 11, il revient à Genève et, de là, gagne Lausanne. Depuis le début du mois, Mme de Staël loue une maison à Ouchy, au bord du lac Léman, et elle y a entraîné ses amis. Elle est ainsi plus proche de Benjamin Constant, qui vit une passion orageuse avec elle et réside alors à Lausanne[126]. C'est donc à Ouchy que sont d'abord reçus le prince Auguste et son aide de camp.

Le 14 août, au cours du dîner, la conversation vient à porter sur le pédagogue Pestalozzi dont l'école pilote se trouve un peu plus au nord, à Yverdon, au bord du lac de Neuchâtel. Il a déjà rendu visite à Germaine de Staël, qui lui trouve une certaine candeur. Au récit de son hôtesse, Clausewitz juge l'homme plutôt naïf et « sans aucun usage du monde ». Ni Juliette Récamier ni le prince Auguste ne manifestent d'intérêt pour le pédagogue, au contraire de Benjamin Constant et de Clausewitz[127]. Ce dernier, tout en avouant être « un membre très passif » du cercle de Mme de Staël, trouve qu'elle « parle beaucoup et dit des choses fort intéressantes, de sorte qu'on ne se lasse vraiment pas de l'écouter ». Il n'y a pas, selon lui, plus grande admiratrice de la littérature allemande. Il parle avec elle des différences entre les langues allemande et française. Il reste souvent silencieux, mais il sent qu'il « ne joue pas le plus mauvais rôle ». Mme Récamier, en revanche, n'est à ses yeux qu'une « très vulgaire coquette ». Pestalozzi vient à Ouchy le 16 août. Le lendemain, Clausewitz va visiter son institution avec grand plaisir[128]. Il sait que certains officiers prussiens s'intéressent aux méthodes du pédagogue et va naturellement écrire une note sur sa visite à Yverdon[129]. Pestalozzi éduque des enfants qui ont entre huit et dix ans. Il veille avant tout à développer les forces de leur esprit, plutôt que de former des perroquets qui répéteront sagement leurs leçons. Les mathématiques élémentaires sont pour lui une des meilleures disciplines pour renforcer la capacité de réflexion. L'école ne laisse cependant pas assez de liberté aux enfants pour développer leur imagination – ils sont soumis à onze heures de cours par jour et n'ont guère de loisirs.

Clausewitz approuve par ailleurs le caractère très progressif de l'apprentissage, en fonction de la personnalité de chacun[130]. Il estime aussi que la famille est la première et la meilleure des écoles. Comme le fait remarquer Peter Paret, il ne dirait pas cela s'il n'avait pas reçu lui-même un soutien affectueux de ses parents[131].

Après leur visite à Pestalozzi, le prince Auguste et Clausewitz gagnent le célèbre château de Mme de Staël à Coppet. Elle l'a hérité de son père, le banquier genevois Necker, qui fut ministre des Finances de Louis XVI. Agréablement situé sur les rives du lac Léman, il abrite son exil forcé par la main de fer de Napoléon. Les deux mois que Clausewitz va y séjourner vont constituer le véritable couronnement de son *Bildungsreise*. La Suisse est à la mode auprès du public cultivé allemand depuis que la publication du *Guillaume Tell* de Schiller, en 1804, a répandu l'exemple d'un combat pour la liberté de la patrie[132]. L'écrivain s'était lui-même inspiré de l'*Histoire de la Suisse* de Johannes von Müller, publiée en 1780. Celui-ci avait écrit que la guerre était un prérequis à la liberté. Les Suisses du Moyen Age, selon lui, étaient un peuple en armes. Clausewitz a lu ce livre en 1804[133]. Mme de Staël incarne aussi, avec Benjamin Constant, un idéal de liberté et elle fait de Coppet un haut lieu de l'opposition à la toute-puissance napoléonienne. Alors que celle-ci impose partout une administration civile et militaire assurant la domination exclusive de la langue et des institutions françaises, la fille de Necker s'efforce de promouvoir un dialogue entre les cultures. Elle est, à ce moment-là, l'auteur français qui a le plus grand succès dans le monde allemand. Clausewitz, nous l'avons vu, a lu sa *Corinne ou l'Italie*. L'écrivain August Wilhelm von Schlegel réside également à Coppet, où il fait fonction de précepteur des enfants de la propriétaire. Elle l'a rencontré à Berlin en 1804. Elle désirait avoir auprès d'elle à la fois un homme pour éduquer ses enfants depuis le décès de son mari, un diplomate suédois, en 1802, et aussi un connaisseur de la littérature allemande. Clausewitz a donc la double opportunité d'améliorer sa connaissance des idées libérales françaises et de la littérature romantique allemande, dont Schlegel est un des éminents représentants[134]. Celui-ci aspire, comme Clausewitz, à une Allemagne capable de secouer la tyrannie napoléonienne. Il combat la crise morale qui affecte le monde germanique, la mollesse, l'indifférence, « l'incapacité à saisir les hautes pensées ». Il en appelle à une poésie « qui

ne soit pas fantaisiste, mais éveillée, réaliste, énergique et surtout patriotique[135] ».

Dans ses lettres à Marie, Carl insiste d'abord sur les aspects pénibles de sa situation et de celle de l'Allemagne en général. Le prince, tout à son idylle avec Juliette Récamier, ne s'occupe plus de réclamer ses passeports. La mentalité des Allemands, que Clausewitz doit percevoir à travers les journaux, ne se signale que par un manque de caractère, « une telle lâcheté des esprits qu'on est près d'en avoir les larmes aux yeux ». Seul le roi Frédéric-Guillaume a fait preuve de dignité dans le malheur. Il n'y a que la guerre pour permettre de sortir de cette épreuve et Carl avoue la souhaiter, dans son caractère le plus violent. Le 15 septembre, il joint à sa missive une lettre pour Scharnhorst. Il souhaite changer de poste et cela « exige une sorte de petite intrigue », car le roi pourrait mal prendre une demande de quitter le service du prince Auguste, même si celui-ci et Clausewitz sont « fort mal faits l'un pour l'autre ». Si Scharnhorst devient ministre de la Guerre, Carl est pratiquement certain d'être appelé auprès de lui, car « il est d'avis, écrit notre capitaine, que je possède un certain don d'expression et une habileté à exposer les faits qui lui font défaut et dont on a souvent besoin dans les grandes affaires ». Il ne fait pas d'allusion directe dans sa lettre, se contentant « d'effleurer ce souhait le plus discrètement possible ». S'il avait assez de bien, il se retirerait à la campagne pour se consacrer à l'étude de l'histoire et de l'art militaire, en attendant de reprendre du service, mais il n'a que son épée pour vivre. Il reconnaît cependant que son séjour à Coppet « se déroule d'une manière aussi agréable que les circonstances le permettent. Mme de Staël me témoigne une grande bonté, précise-t-il ; j'ai surtout été très heureux d'y trouver Schlegel. C'est un brave Allemand, un patriote qui voue aux Français une haine de bon aloi ». Il lui fait découvrir ses œuvres et surtout la poésie allemande du Moyen Age[136].

Schlegel a aussi été l'amant de Germaine de Staël, qui l'a ensuite éconduit, et il en reste subjugué, amoureux sans espoir et à son entière dévotion. Elle cherche, de son côté, à maintenir Benjamin Constant à ses pieds. Celui-ci veut rompre depuis des années, mais il ne s'y résout pas. La maîtresse de maison ne voit pas d'un mauvais œil l'idylle entre Juliette Récamier et Auguste de Prusse. Celui-ci fait une demande en mariage quand il apprend que l'élue de son cœur, pour éviter de succomber à la

tentation, cherche à rentrer à Paris. Ils font de longues promenades ensemble, à pied, à cheval, en barque sur le lac. Juliette écrit finalement à son mari en lui demandant de divorcer à l'amiable. Elle fait des promesses à Auguste, en prenant Dieu et la nature pour témoins. L'affaire devient le grand événement de la saison. Coppet est ainsi non seulement un haut lieu de la culture européenne, mais aussi « une principauté affective, un carrefour des émotions[137] ». Clausewitz, lui, est à cent lieues de cet imbroglio. « Personne ne t'observe avec plus d'intérêt que moi, lui écrit Marie le 17 septembre, et personne ne pourrait être si complètement convaincu de tes mérites. Ce n'est pas assurément de la flatterie mais ma plus intime conviction lorsque je dis que je te crois capable des plus grandes choses[138]. » Sans doute a-t-il lu ces lignes lorsque, le 3 octobre, Carl répond que son existence terrestre n'est vouée qu'à deux divinités : la patrie et l'honneur national. « Je sais que cet aveu va te faire mal, ajoute-t-il, mais il est nécessaire pour prévenir tout malentendu. » Il est incapable de prêter une attention empressée « à des sujets autres que politiques et historiques ». Son vœu le plus cher est de servir à nouveau son pays, sous la direction de son ami Scharnhorst. Il sait par Marie que celui-ci ne l'oublie pas[139]. Personnellement, il n'a jamais été « imprégné et soutenu par un sentiment religieux sans en avoir été encouragé à quelque action bonne, et sans ressentir le désir, voire l'espoir, d'en accomplir une grande ». Si le sens du divin « en son élémentaire pureté hantera éternellement le cœur des hommes, nulle religion positive ne peut durer éternellement[140] ».

Alexandre Svetchine prétend que Clausewitz était tout à fait indifférent à la religion[141]. Raymond Aron souligne à juste titre que le passage ci-dessus ne permet pas de l'affirmer. Sans trancher tout à fait la question, il n'exclut pas une religiosité, « la foi en une providence[142] ». Notre officier est en réalité proche des idées du prédicateur, théologien et philosophe Schleiermacher. Issu d'une famille de pasteurs et ancien de l'université de Halle, ce dernier a eu partie liée au mouvement piétiste, auquel la famille de Clausewitz a également participé. La société de Coppet compte deux admirateurs de Schleiermacher en 1807 : Germaine de Staël, qui a connu son œuvre lors de son séjour à Berlin, et August von Schlegel, dont les idées sont si proches que les deux hommes ont fondé en commun une revue. Schleiermacher est un esprit très libre. Pour lui, seuls les sentiments et les idées sont universels et immuables ; leur expression humaine, sociale

et intellectuelle, change avec le temps. Ce constat s'applique aussi aux religions, comme le dit précisément Clausewitz. Il faut savoir également que le prédicateur a confirmé Marie von Brühl quand elle était adolescente et qu'il la revoit en 1807. Il manifeste enfin une forte réaction patriotique contre l'occupation française et deviendra l'ami de Scharnhorst autant que celui de Clausewitz[143].

La douceur mélancolique du début de l'automne et la prolongation de son séjour à Coppet conduisent malgré tout Clausewitz à apprécier le cadre où il doit vivre. « La région du lac de Genève est une des plus belles du monde », écrit-il. Depuis Coppet, on voit le lac sur toute sa longueur. En se promenant, il se répète une phrase de Guillaume Tell dans l'*Histoire de la Suisse* de Johannes von Müller : « Et nous contemplons le pays qui est comme un jardin. » La moindre parcelle est cultivée, tout est cloisonné par des haies et, dans les vignes, les grappes sont liées en festons, à la manière italienne. « Je n'ose parler, poursuit Carl, en ces beaux jours d'automne, de la lumière douce et merveilleuse qui baigne les cimes blanches des Alpes et surtout du miroir du lac ; le paysagiste connaît la difficulté rencontrée ici par le pinceau ; pour la plume, elle est d'autant plus grande[144]. » Il apprécie aussi Mme de Staël et la « réceptivité de son esprit ». Elle lui témoigne une bienveillance marquée, il ne sait trop pourquoi. « Rien ne me plaît tant en Wilhelm Schlegel, écrit-il, que son chaleureux patriotisme ; […] Mme de Staël nous nomme *par excellence les deux Allemands*, ce dont nous sommes très fiers tous les deux ; aussi veillons-nous jalousement à être placés l'un à côté de l'autre à table[145]. » La maîtresse des lieux est alors en train de préparer son célèbre *De l'Allemagne*. Elle prend des notes au cours de ces conversations. Les idées de Clausewitz ont influencé l'ouvrage, même si l'essentiel en revient évidemment à Schlegel[146].

Les passeports pour le retour en Prusse arrivent le 7 octobre. Clausewitz écrit à Marie qu'ils se reverront trois semaines plus tard, huit jours après la réception de la lettre qu'il lui envoie le 9. Une période de sa vie va se terminer, « une des plus tristes, dit-il. Fasse le Ciel que la prochaine puisse être meilleure[147] ». Le départ n'a lieu que le 28 octobre. Ce jour-là, les hôtes de Coppet jouent *Phèdre* de Racine dans la bibliothèque du château. La propriétaire a le rôle principal et Juliette Récamier, dans le rôle d'Aricie, fait de déchirants adieux à son Hippolyte de prince Auguste. Ils se font une promesse, consignée par écrit, de faire toutes les démarches nécessaires

pour pouvoir se marier. Des anneaux de fiançailles sont échangés et Juliette reçoit en plus un bracelet en or et une chaîne avec un cœur en rubis[148]. On imagine ce que Clausewitz a dû penser de ces adieux théâtraux. Même s'il s'est plaint de sa situation, le séjour de Coppet a été très enrichissant pour lui. Sa culture littéraire a progressé, il a amélioré ses relations sociales et a encore réfléchi, à la lumière du regard des autres, sur la triste situation politique de sa patrie. Le simple fait de sa présence en Suisse ne manque pas de lui suggérer un parallèle entre le combat de Guillaume Tell pour la liberté et celui que va devoir mener la Prusse pour préserver son existence[149]. Carl quitte les bords du lac Léman avec une lettre de Mme de Staël pour la comtesse Louise von Voβ, née von Berg et grande amie de Marie von Brühl. Il ignore qu'il y est question de lui, en termes très flatteurs : « Je remets cette lettre à l'aide de camp du prince Auguste, M. de Clausewitz, écrit-elle ; l'un et l'autre viennent de passer deux mois à Coppet, et leur société m'a été très douce. Mais celui des deux que vous connaissez peut-être le moins, M. de Clausewitz, mérite votre intérêt. C'est un homme d'un esprit très fin et très ferme, et dont le cœur aussi réunit l'énergie à la sensibilité. Il me paraît très attaché à la patrie allemande, et je voudrais fort pour elle que de tels hommes fussent en grand nombre[150]. »

La comparaison Français-Allemands et l'appel au réalisme politique

En novembre 1807, Clausewitz retrouve la capitale prussienne et sa chère Marie. L'armée française est partout présente. Aussi Frédéric-Guillaume III préfère-t-il rester à Memel plutôt que de regagner Berlin. Scharnhorst a été nommé général-major et il préside auprès du roi une nouvelle commission de réorganisation de l'armée[151]. Carl s'en réjouit et il espère bien le rejoindre. En attendant, il poursuit la rédaction d'un essai comparant les Français et les Allemands entamée dans son journal de voyage. A Coppet, il a déjà constaté que les Français correspondaient souvent à ce qu'il avait entendu à leur sujet. Ils ont tendance à être légers, parfois arrogants, et ils parlent beaucoup, mais ils ont le sens de la politesse et de la courtoisie. Schlegel lui a fait remarquer à quel point les Français, contrairement aux Allemands, sont semblables les uns aux autres, au point, comme des gaufres, de paraître issus du même moule. Cela se voit en particulier dans

leur langue, qui est très uniformisée. Clausewitz combat l'opinion dominante, répandue aussi bien en France qu'en Allemagne, selon laquelle la Révolution aurait donné aux Français un tel enthousiasme, une telle force qu'ils seraient devenus quasiment invincibles. Pour lui, la Révolution s'est abîmée dans le despotisme. Les Français ont couru à la guerre pour échapper à la guillotine qui sévissait chez eux. Ils ont remporté des victoires grâce à leur supériorité numérique et non parce qu'ils posséderaient de plus grandes qualités morales. Le despotisme militaire est servi chez eux par une administration qui transmet efficacement sa volonté, mais il n'a pas réussi pour autant à les transformer en guerriers dévoués. Il en prend pour preuve ces convois de trente à quarante conscrits réfractaires qu'il a vus, ligotés deux par deux en une file, escortés par deux ou trois gendarmes. Cela montre à la fois l'efficacité du système et le degré de coercition qu'il exerce sur la société. Les Allemands n'ont pas à craindre pareils ennemis, dont la réputation est exagérée par la propagande napoléonienne. Leurs victoires sont dues essentiellement au talent de Bonaparte. Les Allemands doivent reprendre confiance en eux-mêmes. Les Français ne sont pas la nation militaire « par excellence[152] ».

A Berlin, il développe ses premières observations : les Français sont d'un naturel très vif, mais aussi très inconstant ; leur sensibilité n'est pas très profonde ; ils saisissent vite les nuances, mais pénètrent rarement dans la nature profonde des choses ; ils raisonnent avec vivacité sur tout, mais restent à la surface ; ils servent des lieux communs, des considérations qui tombent sous le sens et ils s'en contentent. L'originalité d'esprit est si rare en France que l'expression « être un original » est devenue la marque du ridicule. Avec l'orchestration de ses victoires et les journaux qu'il contrôle, Bonaparte est passé maître dans l'art de satisfaire le raisonnement superficiel et la vanité de ses sujets. Celle-ci s'exprime par l'arrogance, l'ostentation et la notion de « point d'honneur ». Clausewitz est loin de considérer cela comme négatif. Il voit une certaine poésie dans ce comportement et il constate aussi que toutes ces caractéristiques donnent un esprit de corps aux Français, un esprit national qui fait d'eux les instruments politiques de leur gouvernement. En revanche, ils peuvent se révéler cruels, comme la Révolution l'a montré. La haine et la vengeance prennent très vite chez eux mais peuvent s'éteindre rapidement, car aucune passion n'est jamais assouvie, aucune idée n'est poussée jusqu'à son complet

développement. La plus belle caractéristique des Français est leur bravoure sur le champ de bataille, leur courage tempétueux qui résulte de leur vive sensibilité. Ils passent beaucoup plus de temps que les autres peuples à s'amuser et à se distraire. Cela vient de ce qu'il ne leur est pas nécessaire de travailler beaucoup pour vivre, étant donné la fertilité de leur sol. Ils sont généralement minces et s'ils ont tendance à vivre en épicuriens, ils sont rarement des gloutons et se satisfont de peu, pourvu que cela ait du goût. Le Français travaille moins que l'Allemand et il est généralement moins bon en affaires. L'Allemand est plus flegmatique, son intelligence est moins vive, mais il poursuit son idée avec plus de constance et il va donc plus loin. Il aime se plonger dans la nature profonde des phénomènes et dans les abstractions. La nation allemande ne s'unit pas volontiers. Il se trouve toujours un détracteur, même pour les grands accomplissements. Le système politique qui lui convient le mieux est un système confédéral, celui du Saint Empire romain germanique, désormais disparu. Il est impossible de contrôler l'opinion publique en Allemagne comme en France. Les Allemands travaillent plus durement parce que le sol demande plus d'efforts pour produire. Ils ont l'esprit d'entreprise parce qu'ils doivent se battre davantage pour vivre mieux. Les hommes d'affaires font preuve du même acharnement que le philosophe désireux de remonter aux sources de la connaissance[153].

L'intention de Clausewitz à propos de cette comparaison inachevée n'est pas connue. Le manuscrit a été publié pour la première fois par Schwartz, son premier biographe. L'humiliation de la défaite subie est toujours présente et le ressentiment envers les vainqueurs explique la reprise de nombreux clichés à leur sujet. La critique des Français n'est cependant pas unilatérale et elle s'accompagne parfois d'une certaine forme d'admiration. La description est précise et appuyée sur une observation de type sociologique non dénuée d'une sorte d'humour bienveillant. La France a, dans une large mesure, valeur d'exemple[154]. Le lien établi entre la politique et la culture est un acquis encore plus important de cette réflexion. La méthode comparative en est un autre et elle deviendra un outil essentiel pour notre officier. Il a déjà utilisé l'histoire à cette fin. Sa comparaison des Français et des Allemands aboutit à un rapprochement des premiers avec les Romains et des seconds avec les Grecs. Les frères Schlegel et le philologue Wilhelm von Humboldt, qui allait fonder l'université de Berlin, jugeaient le

caractère des Français dans des termes similaires. Si ceux-ci peuvent paraître parfois agressifs, ils ne vont pas constituer un trait fondamental ni permanent de la réflexion de Clausewitz[155].

Toujours en novembre 1807, il rédige une note à propos du manifeste russe publié le 9 août précédent pour justifier le traité conclu à Tilsit. Pour lui, le tsar Alexandre a plutôt été vaincu dans son faible esprit que sur le champ de bataille, il s'est tourné avec angoisse vers ses pauvres et timides conseillers pour se sauver et s'est rendu de façon honteuse et misérable. En signant la paix avec la France, la Russie a fait payer sa défaite par la Prusse, qui a dû perdre la moitié de ses provinces pour garder l'autre. C'est une forme négative de générosité de ne pas dépouiller un homme que l'on est venu aider. Notre officier prédit que si la France en vient à dominer l'Allemagne sur le long terme, elle ne laissera jamais la Russie y avoir sa part. Elle ne la laissera pas non plus devenir trop puissante en Asie. « Lorsque finalement la Russie entrera en collision avec la France, écrit-il, alors du moins Alexandre ne se tournera pas pour son salut vers ses conseillers actuels. » Dans une autre note, il écrit qu'aucun ouvrage n'est plus nécessaire à un homme politique que ceux de Machiavel : « Ceux qui affectent du dégoût pour ses principes ne sont que des petits-maîtres idéalistes. » Machiavel appelle les choses par leur nom et les moralistes au cœur tendre n'ont qu'à se regarder dans un miroir : ils verront combien leurs beaux principes sont déformés dans le reflet de la réalité du monde. « Le vingt et unième chapitre du *Prince* de Machiavel est le code de base pour toute diplomatie et malheur à ceux qui manquent d'en tenir compte[156] ! »

Début décembre, Carl reçoit une lettre de Scharnhorst. Celui-ci l'assure de sa chaleureuse amitié. La situation est d'une tristesse affligeante et il est impossible de décrire le malheur de la Prusse : « S'il était possible, dit-il, après une telle suite de violences et de souffrances illimitées de se relever des ruines, qui ne voudrait tout sacrifier pour répandre la semence de ce nouveau fruit ? Mais on ne peut le réaliser que d'une seule façon : il faut donner à la nation le sentiment de son autonomie, lui apprendre à se connaître afin qu'elle prenne conscience d'elle-même ; alors seulement, elle se respectera et saura se faire respecter par les autres. Œuvrer dans ce sens est la seule chose que nous puissions faire. Détruire les vieilles formes, briser les chaînes des préjugés, conduire et développer la renaissance et

écarter tous les obstacles de notre route est tout ce que nous pouvons entreprendre. » La commission de réorganisation de l'armée que préside Scharnhorst est, selon ce dernier, très hétérogène : seuls Gneisenau et Grolman, dont nous parlerons plus loin, ont des vues élevées. Le général von Kalckreuth est à moitié fou et beaucoup d'autres membres ne sont pas fiables. Certains essaient de discréditer et d'éloigner Scharnhorst. Celui-ci estime, lui, que l'heure est venue pour les militaires de travailler main dans la main avec les civils qui servent l'Etat[157]. Précisément, le baron vom Stein écrit au même moment que la nation doit être entraînée à gérer ses propres affaires et à sortir de l'état infantile où le gouvernement a jusqu'ici voulu maintenir le peuple. Il utilise les mêmes arguments que Scharnhorst[158]. C'est d'un changement de paradigme dont il est question, d'une nouvelle représentation identitaire, d'un nouveau lien social dépassant les différences de classes[159]. Scharnhorst sait que Clausewitz le comprend parfaitement et qu'il partage entièrement ses vues. Il donnerait beaucoup pour pouvoir passer une seule soirée par semaine à discuter avec lui[160].

Napoléon continue à faire surveiller étroitement le prince Auguste comme il contrôle ce que la presse française en dit. Il écrit de faire mettre, « sous la forme de on-dit » dans les « petits journaux », que le prince « paraît avoir puisé à Coppet de forts mauvais principes » et qu'il y faisait la cour à Mme de Staël. Il tient à Berlin des propos « inconcevables ». Il est « aussi fanfaron que plusieurs officiers de sa nation, et aussi peu corrigé par les événements ». Il accuse tous les chefs de l'armée prussienne d'avoir mal agi durant la campagne : « Il n'y a ni esprit ni générosité, jeune, sans expérience, sans avoir de preuves, à déclamer contre de vieux militaires victimes de circonstances impérieuses de la guerre. » Il est honorable d'avoir été fait prisonnier, poursuit l'Empereur, « mais, lorsqu'on survit à un tel malheur sans qu'on n'ait reçu aucune blessure, on est en situation de se justifier, et non d'accuser et de parler à tort et à travers sur des choses qu'on ne sait pas et qu'on n'entend pas[161] ». On voit jusqu'où s'exerçait le contrôle de l'information par Napoléon et le cynisme dont il faisait preuve pour salir la réputation de quiconque osait s'exprimer librement. Il prend ici à témoin les officiers conservateurs de l'armée prussienne, dont il prétend défendre l'honneur, et il s'en fait des alliés pour fustiger ceux qui n'ont pas encore été suffisamment humiliés par la défaite. Sans que Clausewitz soit nommé ni même connu de l'Empereur, il fait évidemment partie de ces

« officiers fanfarons ». Le maréchal Victor, gouverneur de la Prusse et de Berlin, reçoit l'ordre de menacer le prince Auguste. Aux premiers propos que celui-ci tiendra, il le fera arrêter et enfermer dans un château, et il lui enverra « Mme de Staël pour le consoler. Il n'y a rien de plat comme tous ces princes de Prusse », conclut l'Empereur[162] ! On imagine ce qu'eût été la réaction de Clausewitz s'il avait eu connaissance de tels propos.

Les catastrophes de 1805-1807 ont été déterminantes pour Clausewitz, à la fois douloureuses et fondatrices. Il a été frappé par la façon beaucoup plus brutale avec laquelle les Français faisaient la guerre. Non seulement ceux-ci privilégiaient le choc dans les combats, mais tout leur mode de ravitaillement consistait à vivre sur le pays, sans aucune considération pour les habitants, ce qui était contraire aux habitudes beaucoup plus policées de l'armée prussienne. C'était comme un retour à la barbarie de la guerre de Trente Ans[163]. L'historiographie française a omis de voir les guerres napoléoniennes sous cet angle. Pour Clausewitz, la défaite de 1806-1807 restera à jamais due à la faiblesse morale des dirigeants prussiens et aux défectuosités des institutions politiques et militaires. Il va se battre contre l'idée, très répandue à l'époque, qu'il s'agissait d'une sorte de châtiment salutaire voulu par Dieu. Il reprendra dans les années 1820 sa méditation sur cette période, qui reste essentielle dans le développement de sa pensée[164]. L'idée de revanche et d'honneur national devient sa première préoccupation, mais il est sans doute exagéré de dire qu'il répudie complètement le cosmopolitisme du XVIII^e^ siècle au profit d'un patriotisme allemand exacerbé.

La défaite donne à son caractère plus de rigidité, « un dur et sombre héroïsme, fort peu enclin à l'indulgence ». Il reste avant tout un passionné, dans son amour pour Marie von Brühl comme dans sa volonté de venger la défaite et l'humiliation de sa patrie. Paul Roques a des mots admirables pour décrire l'homme en cette fin d'année 1807 : « Le miracle est que, avec sa vigueur d'homme de guerre et son inflexible sévérité, Clausewitz demeure encore une figure très sympathique et séduisante. C'est qu'il était né avec des qualités aimables, de la grâce, de la délicatesse, une agréable ironie et de la douceur, qualités que les circonstances contrarièrent, mais n'effacèrent point tout à fait ; son âme tumultueuse, on le sent en maint passage, était faite pour la paix, et sa mâle énergie cache de la tendresse, de

la mesure, un discret enjouement, qui, çà et là, reparaissent mélancoliquement dans ses lettres, même aux moments les plus sombres[165]. » A la fin du mois de décembre 1807 à Berlin, Marie von Brühl parcourt le marché de Noël avec une amie, à la recherche d'un cadeau pour Fanny, sa nièce de trois ans. Elle y croise Clausewitz. Ils pensent tous les deux à la joie qui serait la leur si un jour ils se retrouvaient là à faire des achats pour leurs propres enfants[166].

3

Les réformes
(1808-1811)

Meurtri et humilié par la catastrophe de 1806, le roi Frédéric-Guillaume avait, dès le 12 décembre de cette même année, déclaré qu'à l'avenir tout homme qui se distinguerait au combat pourrait être promu officier, sans considération de ses origines. Le premier pas était franchi vers une réforme profonde de l'armée prussienne[1]. Si la Prusse devait revoir son système militaire, social et financier, c'était d'abord pour être en mesure de payer l'énorme indemnité de guerre imposée par son vainqueur. Il fallait ensuite que le royaume représente un allié intéressant pour Napoléon, ce qui lui permettrait d'obtenir une meilleure place dans une Europe soumise à son hégémonie[2]. La réforme militaire devait être à la fois une imitation de la France et une protection contre la menace qu'elle représentait[3]. Le courage et l'esprit d'initiative dont Scharnhorst avait fait preuve durant la campagne avaient donné un crédit supplémentaire aux idées de changement qu'il proposait depuis plusieurs années et le rendaient désormais incontournable. Le 15 juillet 1807, le roi lui demandait de dresser, avec son aide de camp Friedrich Karl von Lottum, un plan de démobilisation et de redistribution des forces. Dix jours plus tard, il leur adjoignait trois autres officiers pour constituer une commission de réorganisation de l'armée. Placée en dehors de la chaîne du commandement et de l'administration, celle-ci avait un accès direct au souverain. En janvier 1808, Scharnhorst parvint à ce qu'elle comptât une majorité de cinq officiers réformateurs contre deux conservateurs[4]. Il rencontrait encore des oppositions et ne pouvait toujours pas appeler Clausewitz auprès de lui. En attendant, celui-ci occupa son hiver 1807-1808 avec la rédaction d'un « Mémoire sur les futures opérations militaires de la Prusse contre la France[5] ». Si l'on ne peut plus

défendre l'Etat, il faut le sacrifier, afin d'en sauver l'armée. Une armée qui « n'a d'autre but que de défendre sa propre sécurité et de maintenir sa propre existence, écrit-il, est deux ou trois fois plus forte qu'une armée qui a pour mission de défendre un territoire et, ce qui est toujours le pire, d'en couvrir l'une ou l'autre partie ». Une armée prussienne qui se déplacerait ainsi en Allemagne sans autre but que d'exister frapperait l'opinion publique, qui « est toujours pour le nouveau et le singulier[6] ».

Königsberg, berceau de la Prusse et de ses réformes

Le 14 janvier 1808, Frédéric-Guillaume III, sa famille et sa cour quittent Memel pour Königsberg, où ils s'établissent le surlendemain dans le vieux château qui fut celui du grand-maître des chevaliers Teutoniques et de Frédéric I^{er}, prince-électeur de Brandebourg et premier « roi en Prusse » en 1701. La ville n'est pas occupée par les Français, contrairement à Berlin. C'est là où elle est née que la Prusse va se régénérer. La commission de réorganisation de l'armée suit. Avant de partir à son tour, Clausewitz écrit à August Wilhelm von Schlegel. Il avait emporté un de ses poèmes en quittant Coppet, lui promettant de le présenter au salon de Louise von Voβ. Les paroles d'un compatriote de l'étranger ont touché tous les cœurs, écrit Carl, dans la mesure où « nous respirons ici la misère par tous les organes de l'esprit et des sens ». Pour lui, toute la scène politique berlinoise a éclaté et « se disperse comme des atomes[7] ». Le pauvre s'en sort mieux que d'habitude, parce que prévaut un esprit de charité indescriptible. Chacun est tellement secoué que cela le rend sensible à l'infortune de son voisin. Pour payer les réparations de guerre, le paysan vient vendre son bien le plus précieux : les semences qui devraient lui servir pour la saison suivante. Cela annonce des famines et des épidémies. « Nous ne sommes cependant pas encore finis », reprend Clausewitz. L'éveil du sentiment national et l'adoption d'une nouvelle tactique pourraient apporter du changement dans la lutte contre Napoléon. Il n'a pas manqué de beaux gestes dans la dernière guerre. On pourra compter sur ces ressources. « A Kolberg, par exemple, la puissante force d'âme d'un seul homme a généré un si haut degré d'enthousiasme[8]… » Pratiquement inconnu en 1806, le lieutenant-colonel August Neidhardt von Gneisenau s'est illustré en commandant la forteresse de Kolberg, où il a vaillamment résisté à plusieurs assauts français jusqu'à

la fin des hostilités. Alors que toute la Prusse s'était effondrée, il a ainsi remporté une véritable victoire morale, ce qui lui vaut une grande popularité[9]. Avant de quitter Berlin, Carl va embrasser Marie. Les jeunes gens révèlent leurs sentiments et leurs projets à la mère de celle-ci. La comtesse Sophia le prend très mal, traite Carl d'exalté et demande à sa fille si elle s'est inspirée d'un roman[10].

Clausewitz et le prince Auguste arrivent à Königsberg le 1er avril 1808[11]. Les amies de Marie, la comtesse von Berg, Charlotte von Moltke, la princesse Marianne, épouse de Guillaume, frère du roi, ont été prévenues. La dernière ne connaît pas encore Carl, mais si Marie l'aime, elle l'appréciera aussi[12]. Il va voir Scharnhorst, qui le reçoit avec beaucoup d'amitié. Le général a tant de choses à lui raconter que notre jeune capitaine d'état-major n'ose pas lui parler de sa propre situation. Il comprend que son protecteur n'est pas encore assez bien placé pour lui donner un rôle. La conversation dure trois ou quatre heures. Clausewitz voit aussi le roi, qui lui dit des mots aimables. Comme elle l'a écrit à Marie, la princesse Marianne se montre également très accueillante[13]. Clausewitz va dîner chez elle. Tout en restant « entièrement une princesse », elle reçoit ses invités sans le formalisme de la Cour. Le soir du 9 avril, elle est presque la seule dame à une table de six hommes, où Carl côtoie avec beaucoup de plaisir son cher Scharnhorst et Gneisenau. Après le repas, la princesse échange des anecdotes avec les officiers et rit de bon cœur à l'occasion de quelques plaisanteries. Clausewitz a pu voir Scharnhorst durant plusieurs heures ce jour-là, mais en compagnie du prince Auguste. Le général leur a raconté et expliqué la dernière campagne. Le 10 avril, il fait avec Clausewitz une promenade matinale et l'assure de toute sa confiance, ce qui rend celui-ci très heureux[14].

Carl commence aussi à nouer une amitié profonde et fidèle avec Gneisenau, qui a vingt ans de plus que lui et appartient plutôt à la génération de Scharnhorst[15]. Sa personnalité est complémentaire de celle de ce dernier, dont il partage tout à fait les idées. Gneisenau est beaucoup plus expressif et passionné. Né d'une mère bavaroise et d'un officier d'artillerie saxon qui a combattu les Prussiens de Frédéric II, élevé chez ses grands-parents maternels à Würzburg, il a appris le latin et le français chez les pères franciscains et chez les jésuites. Inscrit pendant un an à l'université d'Erfurt, il a été attiré par la profession militaire et s'est engagé dans un

régiment de cavalerie autrichien, puis dans un bataillon de chasseurs du margrave d'Ansbach. Parti en Amérique au sein d'un contingent de mercenaires allemands payés par l'Angleterre, il y arrive en 1782, au moment où la guerre contre les colons révoltés prend fin. Il se résigne ensuite à se présenter devant le vieux Frédéric II, qui avait besoin d'officiers, et il est admis comme lieutenant en février 1786. Alors qu'il avait été baptisé dans la religion luthérienne, il s'inscrit comme catholique sur les listes de l'armée. Il est vrai que dans cette armée prussienne marquée par la sobriété et le rigorisme, sa nature exubérante, avide de culture et d'art, l'identifie plutôt comme un Allemand du Sud. Il écrit des poèmes, joue de la flûte, dirige des représentations dramatiques d'amateurs, lit Kant, Fichte, Goethe, Schiller et reste un familier des auteurs grecs et latins de sa jeunesse, en particulier Plutarque, Tite-Live et Tacite. Il visite aussi les champs de bataille de la guerre de Sept Ans et écrit de nombreux articles sur le rôle de l'infanterie légère, sur le génie, la géographie militaire et la tactique. Il lit tout ce qu'il trouve sur Bonaparte, qui devient son maître en matière de guerre et avec lequel il partage un coup d'œil clair et rapide [16].

Le 15 avril 1808, Clausewitz décrit son emploi du temps habituel à Marie von Brühl. Il se lève à 7 heures, « s'occupe » jusqu'à 10 ou 11 heures, rend alors visite ou reçoit quelqu'un, revient chez lui entre midi et 13 heures, s'occupe jusqu'à 15 heures et va alors dîner chez la princesse Louise, où il reste jusqu'aux environs de 18 heures. De là, il se rend chez Scharnhorst ou une autre de ses connaissances avec qui il passe la soirée. Plus souvent encore, il retourne chez la princesse Louise vers 20 heures, où il n'y a d'habitude que la princesse Marianne, Mme von Berg, de même que la comtesse Goltz et Gneisenau. Clausewitz ne précise pas s'il est seul ou s'il accompagne le prince Auguste, mais on peut présumer que cette deuxième hypothèse est la bonne. On voit l'importance que prend la fréquentation des dames de la Cour dans cette partie de sa vie – nous y reviendrons. Dans les moments où il « s'occupe », il doit lire. Il écrit à Marie qu'il y a « de fort bonnes choses » chez Fichte, mais « l'ensemble, précise-t-il, quoi qu'en ait dit Stein, n'est qu'une abstraction et pas très pratique ; il est également manifeste qu'il a beaucoup craint toute allusion à l'histoire et à la réalité empirique[17] ».

Pour Karl Linnebach, éditeur de la correspondance de Clausewitz, celui-ci a lu les *Discours à la nation allemande*. Ce texte est en réalité dans la ligne

du cosmopolitisme républicain et démocratique de Fichte. Il condamne la domination napoléonienne, mais ne constitue pas un appel à la révolte[18]. Sans doute est-ce pour cela que Clausewitz ne le trouve « pas très pratique ». Mais s'agit-il bien de ce texte ? Notre officier ne le nomme pas. Hans Rothfels signale qu'il n'était pas encore publié en avril 1808[19]. Peter Paret fait remarquer que des copies ont circulé à Berlin, sous forme de pamphlets, dès le mois de février[20]. Clausewitz a pu les lire avant de gagner Königsberg. Ou bien il a lu *La Destinée (ou la Vocation) du genre humain* (*Die Bestimmung des Menschengeschlechts*), publiée en 1800. C'est ce que pense Paul Roques et il n'a peut-être pas tort[21], car dans la suite de sa lettre du 15 avril, Clausewitz trouve fort à son goût ce que Fichte dit « de la vocation du genre humain et de la religion ». Il ajoute qu'il aurait « grand plaisir à suivre son cours de philosophie si c'en était le moment ; car sa façon de raisonner, dit-il, me plaît beaucoup et sa lecture a réveillé et ravivé toute cette tendance au raisonnement spéculatif que je porte en moi[22] ». Il a cette tendance en lui, mais la situation politique de la Prusse ne lui permet pas de s'y abandonner. Dans une note rédigée à la même époque et dont l'original a été perdu, il se moque de ces « philosophes présomptueux » qui cherchent à élever les hommes au-dessus de leurs activités quotidiennes pour qu'ils échappent à la pression de celles-ci[23].

Soucieux de son avancement, Clausewitz voit très souvent Scharnhorst, mais le prince Auguste est toujours présent. Celui-ci désire voir les champs de bataille d'Eylau et de Friedland ; Scharnhorst offre de le guider. Clausewitz est enchanté : ce sera encore une occasion d'essayer de lui parler seul à seul[24]. Ils partent le mardi 19 avril 1808 et reviennent le jeudi. Le temps est devenu tout à coup aussi beau qu'au milieu de l'été. L'atmosphère est si lourde et si chaude qu'un orage éclate tous les soirs. L'après-midi du 22, Clausewitz se promène pendant une heure avec la comtesse von Berg et lui confie ses projets de mariage avec Marie. La comtesse lui promet son appui. Le dimanche 24, le beau temps se prolongeant, Carl se promène du côté de la mer. Il s'arrête sur le pont qui, traversant l'imposant estuaire de la Pregel, ferme le port, flanqué d'une forêt de mâts. Il regarde les vagues, perdu dans ses pensées. L'air du soir embaume la douceur de l'été. Il est frappé par la variété des activités humaines. Tout est en mouvement : des voitures franchissent le pont, « emportant des femmes parées vers des fêtes brillantes » ; des négociants

passent en discutant des denrées embarquées sur les navires ; un homme d'Etat soucieux, dont la voiture fend la foule, « semble insensible au fourmillement qui l'entoure », l'éclat de ses décorations est réfléchi par le soleil ; « une pauvresse est assise sur le pont, sa mélopée plaintive monte vers l'oreille distraite des passants. Une flûte isolée, du haut d'une fenêtre d'angle, lance son chant heureux vers les vagues et, s'adressant à tous, un appel en fanfare, du haut de la tour du château, frappe l'oreille de tout Königsberg ; je ne sais, conclut Clausewitz, s'il peut se trouver quelqu'un pour rassembler en tableau tous ces traits épars ; mais quiconque est frappé simultanément de ces perceptions dissemblables les sent se fondre en une impression unique et merveilleuse[25] ».

Doué d'un sens aigu de l'observation, sensible à la nature et à la vie, il sait que son côté contemplatif peut lui être préjudiciable dans l'action. Dans une note écrite la même année, il avoue comprendre clairement ce qui fait un grand homme dans la pratique et surtout en politique, parce qu'il sent qu'il manque lui-même de ces qualités : il faut, selon lui, un haut degré d'activité ordonnée et focalisée sur un grand dessein. Peu d'hommes sont capables de se fixer un grand dessein. Les hommes politiques d'envergure concentrent leurs efforts dans leur activité ; leur énergie est constamment renouvelée et ils s'empressent de saisir tous les moyens pour arriver à leurs fins. Ils sont déterminés à réussir aussi vite que possible. Clausewitz ne sent pas tout cela en lui. Ce serait peut-être différent s'il était en position d'agir[26]. Notons qu'il parle d'action politique, pas d'action militaire. A en croire la comtesse von Voβ, le prince Auguste, certainement accompagné de son aide de camp, visite à nouveau Eylau et Friedland le 1er juin[27]. Le temps passe et Clausewitz ronge son frein. Il désespère de pouvoir rencontrer seul Scharnhorst. Sans en avoir le titre, celui-ci fait fonction de ministre de la Guerre. Il œuvre de concert avec Stein, Premier ministre sans le titre, qui remet de l'ordre dans l'administration et dans les finances[28].

Stein est un personnage complexe, à la fois conservateur et libéral. En homme des Lumières, il croit en la raison et en la nature, mais dans le respect de la tradition et des hiérarchies sociales. A l'université de Göttingen, il a pris goût au réformisme et au constitutionnalisme des aristocrates britanniques libéraux, les whigs[29]. On comprend ses affinités avec la mère de Marie, née anglaise. Par amitié pour elle, il cherche un bon parti pour sa fille. Clausewitz l'apprend et il écrit à sa bien-aimée que le

ministre songe à la marier au comte Alexander zu Dohna-Schlobitten, un haut fonctionnaire qui prendra bientôt le portefeuille de l'Intérieur. Carl voit parfois Stein à Königsberg, mais il n'a pas encore eu l'occasion de faire vraiment sa connaissance. Il y a « un thé » tous les lundis, mais le prince Auguste n'emmène pas toujours son aide de camp avec lui. Gneisenau, qui apprécie de plus en plus Clausewitz, réussit cependant à parler de lui à Stein, en termes très favorables. Son emploi du temps, début août 1808, ne varie pas beaucoup. Notre capitaine d'état-major se lève à 7 heures et se rend à 9 heures chez son prince pour lui demander ses ordres. Il n'habite pas la même maison mais celle d'en face. Il s'occupe ensuite chez lui jusqu'aux environs de 15 heures, puis traverse la rue pour aller dîner chez Auguste. Vers 17 heures ou 17 h 30, il rentre chez lui et, s'il n'est pas invité à un souper quelque part, il a toute sa soirée libre. Il en profite pour aller voir Gneisenau ou la princesse Louise, ou bien il reste chez lui, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Il lui arrive aussi de rendre visite au major Karl von Grolman, membre de la commission de réorganisation de l'armée[30]. Né en 1777, doté à la fois d'une robuste constitution physique et de grandes qualités intellectuelles, celui-ci est plus proche de sa génération. Il a fréquenté comme lui l'Institut pour jeunes officiers de Berlin et il est convaincu que des mesures énergiques s'imposent. Clausewitz apprécie sa résolution et son refus de tout compromis. Ils sont tous les deux persuadés qu'il faut se défier de Napoléon, qui hait la Prusse et cherchera à la détruire[31].

Clausewitz réussit enfin à parler librement à Scharnhorst. Il souhaite quitter le service du prince Auguste, bien que celui-ci l'apprécie et cherche à le faire nommer capitaine. Il est décidé à écrire au roi. Cela fait six ans qu'il n'a pas eu « la moindre activité militaire ». Le prince va assumer de nouvelles responsabilités dans l'artillerie, et comme ce n'est pas l'arme de Clausewitz, celui-ci a de bonnes raisons de demander un changement d'affectation. Scharnhorst reste prudent. Non seulement il doit éviter de choquer le prince, mais il ne veut pas attacher plus d'officiers à l'état-major, « car celui-ci finirait par être plus important que l'armée ». Il refuse de donner son accord à tout avancement. « Je suis convaincu, écrit cependant Carl à Marie, qu'il fera un peu plus pour moi qu'il ne veut en avoir l'air pour le moment, et c'est pourquoi je ne vais plus faire aucune allusion à cette affaire. Si tu veux savoir ce qui me rend si certain de son amitié pour

moi, poursuit-il, je te dirai que c'est sa *confiance*. Il s'est entretenu avec moi d'affaires de la plus haute importance, et c'est, dans ma vie, la première fois que les forces de mon âme ont été portées au-delà des bornes qui délimitent les activités d'une étroite vie privée[32]. » Le 8 août, Auguste est nommé général de brigade et chef du régiment d'artillerie de Prusse-Orientale[33]. Le 16 août, Clausewitz transmet à Scharnhorst sa lettre pour le roi. Celui-ci lui répond le 19 qu'il ne pourra accéder à son désir qu'après le choix, par le prince Auguste, d'un officier d'artillerie comme nouvel aide de camp[34].

En cette fin d'août 1808, frappé et réjoui comme beaucoup d'autres par le soulèvement espagnol contre Napoléon, Gneisenau compose un mémoire sur l'armement du peuple. Il y voit la seule possibilité de salut pour la Prusse, qui devrait prendre la tête de l'Allemagne opprimée. Il esquisse un programme de guérilla, où chaque homme, dès l'âge de dix-sept ans, prendrait les armes et où chaque Allemand serait reconnu comme un frère. Il avoue aussi au roi que si la situation politique ne le permet pas, la Prusse n'aura d'autre possibilité que de se lier momentanément à la France[35]. Le 25 août, Clausewitz réagit sur ce dernier point. Il écrit à son ami que le temps n'est plus aux demi-mesures, qu'il les a d'ailleurs toujours rejetées lui-même. Il comprend que Gneisenau prenne en compte les réalités politiques, mais à force de plaider toutes les causes, on ne prendra plus aucun parti. Il n'y a pas de deuxième voie possible. Mieux vaut « garder l'attitude impérieuse d'un prophète inexorable, d'un sombre fils du destin » et demander à la patrie les sacrifices nécessaires, sans laisser qui que ce soit débattre et marchander[36]. Gneisenau et Grolman font partie des réformateurs groupés autour de Scharnhorst dans la commission de réorganisation. Ils y sont appuyés par le major Hermann von Boyen et le comte Götzen. Celui-ci, né en 1767, a vaillamment défendu la Silésie, menant de véritables actions de guérilla avec des soldats perdus et des paysans. Sa mauvaise santé, malheureusement, le handicape beaucoup, même sur le plan de l'activité intellectuelle[37]. Les réformateurs doivent combattre des conservateurs parmi lesquels ne figurent pas que des officiers âgés. Le général von Kalckreuth et le comte Lottum, aide de camp du roi, sont les opposants les plus résolus. Les généraux von Rüchel et Yorck, le major von Borstell, du prestigieux régiment des gardes du corps, vont pour

leur part, malgré des réticences initiales, finir par accepter les réformes et discuter seulement sur des points de détail[38].

Entre-temps, Clausewitz a pu rencontrer Stein et échanger quelques mots avec lui. A Berlin, Marie reçoit une lettre de « son ange », c'est-à-dire son amie la princesse Marianne. Celle-ci lui écrit à propos de Carl qu'il ne parle pas beaucoup, mais « on apprend de lui en regardant ses yeux », où s'exprime un enthousiasme élevé. Venues d'une autre dame que son ange, ces paroles feraient peur à Marie, jalouse qu'une autre lise aussi bien dans les yeux de son bien-aimé. Elle se réjouit du début de relations avec Stein, aussi modeste soit-il, car auprès de sa mère, « une seule parole de louange de la bouche de Stein pourra peut-être retourner l'opinion. […] Si jamais il se prenait d'affection pour toi, écrit-elle à Carl, ma mère devra bon gré, mal gré en faire autant, et ce serait pour nous la fin de tous les ennuis[39] ». En attendant de pouvoir employer officiellement Clausewitz, Scharnhorst lui fait rédiger des articles pour faire connaître au grand public les réformes qui viennent d'être adoptées au sein de l'armée. Notre capitaine d'état-major en a bientôt « par-dessus la tête de tous ces textes militaires ». Il s'occupe ensuite de rassembler les meilleurs exploits individuels prussiens durant la dernière guerre pour en faire un petit livre destiné à réveiller le sens civique. « Aussi insignifiantes que soient toutes ces occupations, écrit-il, j'aime encore mieux cela que ne rien faire du tout ; elles ont leur utilité, et elles sont aussi une preuve de l'amitié que Scharnhorst me porte[40]. »

Clausewitz signale ainsi qu'en temps de guerre il y aura désormais une forme de service militaire obligatoire pour défendre l'Etat. La Révolution française a bien montré cette nécessité. Les punitions corporelles disparaissent. Les Allemands ont leur dignité, ils vont même plus au fond des choses que les Français et sont naturellement portés vers la philosophie : il était anachronique et choquant de maintenir dans l'armée des châtiments d'un autre âge. De même, en temps de paix, le choix et la promotion des officiers se feront désormais uniquement d'après la formation et les connaissances. En temps de guerre, le coup d'œil et une bravoure exceptionnelle pourront jouer. Les hauts grades de l'armée seront ainsi ouverts à tous ceux qui, au sein de la nation, font preuve de ces qualités. Indépendamment de la naissance, tous auront les mêmes droits et les mêmes devoirs[41]. Ces réformes sont dans l'esprit du temps (*im Geist der*

Zeit). Elles vont conduire à une armée nationale et ont, à ce titre, une importance politique considérable[42].

Marie se fait du souci pour Stein. Il est, pour elle, le seul capable d'assurer un avenir meilleur à la Prusse et son départ signifierait la fin de tout espoir[43]. Le 15 août, il a écrit une lettre au prince de Sayn-Wittgenstein, un diplomate en contact avec les Anglais, dans laquelle il évoque l'exaspération croissante en Allemagne à l'égard des Français et la nécessité de la nourrir et de « chercher à travailler les hommes. […] Les affaires d'Espagne font une impression très vive, poursuit-il ; elles prouvent ce que depuis longtemps on aurait dû entrevoir. Il serait très utile d'en répandre les nouvelles d'une manière prudente ». Interceptée par la poste impériale, cette lettre suscite la colère de Napoléon, qui la fait traduire et publier dans le *Moniteur*, pour exiger ensuite du roi Frédéric-Guillaume le renvoi de son ministre, dont les biens en Allemagne sont mis sous séquestre[44]. Pendant ce temps, le prince Guillaume négocie à Paris le montant des indemnités de guerre de la Prusse et l'évacuation du territoire. Il se voit imposer des conditions plus dures encore dans le traité qu'il est obligé de conclure le 8 septembre à propos des places fortes. Le tsar arrive dans ce contexte tendu à Königsberg, le 18 septembre 1808, en route pour Erfurt où il va rencontrer Napoléon. Il promet de plaider la cause de la Prusse. Les conditions du traité de Paris sont connues à Berlin le 21, juste après le départ d'Alexandre I^er^. En même temps arrive la nouvelle de la publication de la lettre de Stein et de la colère de Napoléon[45]. Le major von Grolman commente alors avec amertume les conditions imposées par la France et est mis aux arrêts pour quinze jours par Frédéric-Guillaume. Cela n'empêche pas Clausewitz de rendre visite, chaque soir, à son ami. Le 12 octobre, chez la princesse Louise, il soupe en compagnie de la princesse Marianne et de Stein. Pour la première fois, il fait vraiment connaissance avec celui-ci. Les durs moments que vit le ministre lui font sans doute comprendre qu'il peut trouver en Clausewitz un vrai partisan de ses idées. Il lui offre une place à côté de lui après le repas, autour d'une petite table où il n'y a que le prince Radziwill[46].

Alexandre n'obtient rien à Erfurt qui puisse adoucir le sort de Berlin. Il est de retour à Königsberg le 20 octobre. Clausewitz est maintenant certain que Stein va devoir quitter ses fonctions et il craint que Scharnhorst ne doive en faire autant. Il revoit encore le ministre, qui se montre de plus en plus

amical avec lui. Au moins sur ce plan, il a une bonne nouvelle à communiquer à Marie[47]. Celle-ci est beaucoup plus ardente dans son soutien au ministre réformateur. Carl apprécie ses mérites, mais il estime que son côté impulsif le dessert sur le plan politique[48]. Stein quitte Königsberg le 3 décembre. Pour la cour de Prusse, c'est la fin d'une période de vive tension et Clausewitz se plaint que le goût des plaisirs l'emporte à nouveau. La reine Louise se montre de plus en plus adorable et, lors d'un bal, elle danse jusqu'à 2 heures du matin. Au moins Stein et Scharnhorst se sont-ils quittés en partageant une chaude amitié. Clausewitz voit peu le second, mais Gneisenau lui rapporte une parole qui le remplit de joie. Scharnhorst a dit que de tous les officiers, Clausewitz était celui qui lui était le plus dévoué. Il a jeté un coup d'œil sur les articles qu'il lui avait demandé d'écrire mais n'y a rien changé et les a envoyés lui-même aux éditeurs. La domination de Napoléon sur l'Europe révolte Clausewitz. Les Espagnols n'ont jamais fait de tort aux Français. Ceux-ci, depuis la paix de Tilsit, ne cessent de maltraiter les Prussiens. Ils exigent de tous les peuples « une basse soumission ». « Une nation, écrit Clausewitz, où il m'est interdit de dire d'un homme à l'âme noble : c'est une âme noble, où il m'est interdit de dire à mon ami que je l'aime, une telle nation en est au pire degré d'esclavage où elle pouvait tomber. » La Cour va partir pour Saint-Pétersbourg à l'invitation du tsar. Scharnhorst va l'accompagner. Il réussit à faire supprimer le Collège supérieur de la Guerre (Oberkriegscollegium), vieil organe de décision qui a démontré son incapacité en 1806, « et avec celui-ci une pleine cargaison de généraux invalides », écrit Clausewitz. La nuit du 27 au 28 décembre, Scharnhorst le garde auprès de lui jusqu'à 6 heures du matin pour des travaux d'écriture, et il lui donne encore du travail jusqu'à midi. Il se met alors en route pour la Russie avec le prince Guillaume.

Le prince Auguste est parti lui aussi et Clausewitz se sent « de fort belle humeur […] d'être au moins pour un temps libéré de ce lien ». La princesse Louise, restée à Königsberg, l'a invité très amicalement à venir la voir fréquemment en soirée. Clausewitz en est ravi, car il sait qu'il retrouvera certainement chez elle la princesse Marianne et Gneisenau. Il passe la plupart de ces matinées d'hiver chez lui, à lire des ouvrages d'histoire ou de politique. Il sort rarement pour rendre visite à Gneisenau, qui loge à proximité. Puis il prend plaisir à son dîner, si modeste soit-il. Il lit en

particulier l'histoire de la révolte des Néerlandais contre l'Espagne et trouve des ressemblances entre Guillaume d'Orange et Scharnhorst. Il écrit à ce dernier le 7 janvier 1809, le priant encore de l'employer. Après avoir maté provisoirement l'insurrection espagnole et chassé les Anglais de la Péninsule, Napoléon est revenu précipitamment à Paris. L'Autriche reprend les armes. Clausewitz y voit le présage de grands événements et il compose un poème sur les perspectives de guerre[49]. Elles sont également évoquées dans une lettre à Gneisenau, qui vient de lui prêter son exemplaire du *Faust* de Goethe. Gneisenau est le chef du corps des ingénieurs et l'inspecteur des fortifications prussiennes. Les forteresses espagnoles ne valent pas celles de Magdebourg et de Cüstrin, lui écrit Clausewitz. Elles résistent pourtant très bien aux Français, n'en déplaise aux « Bulletins » diffusés dans le *Moniteur*, et cela redonne du courage[50]. Il fait certainement allusion au siège de Saragosse, qui a débuté en décembre. La résistance des Espagnols, en dépit de l'expédition éclair de Napoléon, inspire certains Allemands. Le poète et dramaturge Heinrich von Kleist compose à ce moment sa « Bataille d'Arminius » *(Hermannsschlacht)* qui magnifie le combat de ce chef germain contre les Romains[51]. On n'a pas de trace de sa lecture par Clausewitz. On sait, en revanche, qu'il délaisse progressivement Schiller au profit de Goethe[52].

Marie est attentive à la situation politique. Elle voit que les Prussiens se reprennent à espérer. Elle regrette d'avoir été absente de Berlin lorsque le major von Schill, qui s'est particulièrement distingué durant la dernière campagne, a été acclamé par la foule en entrant dans la capitale avec son régiment[***]. Dans un autre registre, elle recopie pour Carl un passage du livre de Mme de Staël *Sur l'influence des passions*, qu'elle vient de lire : elle y a trouvé le portrait d'un homme idéal qui correspond tout à fait à celui qu'elle aime. Son amie la princesse Marianne lui a écrit combien le visage de celui-ci montrait son soulagement que le prince Auguste soit parti – Carl a « l'air de respirer plus librement ». Marie voit chez lui comme chez son amie une alliance rare de qualités différentes : l'intelligence et la fermeté d'une part, la délicatesse de sentiments d'autre part. Carl emporte l'estime de ses amis par ses connaissances, son activité et le sérieux de sa volonté, « tandis que la profondeur de sentiment de ta belle âme, lui dit-elle, satisfait aux moindres aspirations d'un cœur aimant[53] ». De son côté, il écrit

que ce séjour lui permet de mieux se connaître lui-même, grâce à la rencontre d'autres personnalités dont il est devenu solidaire et qui sont « très diverses, mais toutes d'une très grande originalité de caractère et d'esprit ». Il songe certainement, en priorité, à Gneisenau, à Grolman, à Stein et, bien sûr, à Scharnhorst. La princesse Marianne lui a montré une lettre de six pages de celui-ci à sa fille. Scharnhorst n'a guère d'aisance littéraire, il est très occupé, mais il se soucie beaucoup de ses enfants et Clausewitz trouve cela attendrissant[54].

C'est peut-être à cette époque où il a du temps pour lui que Clausewitz rédige des considérations sur l'art et sur la théorie de l'art. « *Les moyens* font très souvent la différence entre les arts. La musique, la poésie et presque tous les *beaux-arts* ont le même but, mais ils l'atteignent par des voies différentes. Les éléments distinctifs résident pour l'un dans les sons, pour l'autre dans les couleurs, pour un troisième dans les images mentales, etc. En fin de compte c'est aussi *le but* qui distingue fréquemment les arts les uns des autres[55]. » L'art est envisagé comme point de départ pour explorer le rôle de la théorie. Il traduit la capacité de créer, par une combinaison de buts et de moyens. La théorie de l'art s'efforce d'expliquer cette combinaison par des concepts. Deux aspects cependant échapperont toujours à cette représentation théorique : le talent et la pratique. Il s'ensuit que même la plus réaliste des théories ne correspondra jamais à la réalité[56]. Ces réflexions seraient inspirées de Kant ou à tout le moins de Kiesewetter, dont Clausewitz a suivi l'enseignement à Berlin quelques années plus tôt[57]. Aucun de ses textes mentionnant le nom de Kant n'a été retrouvé, mais son séjour prolongé à Königsberg l'a sans doute un peu plus exposé aux idées du grand philosophe, qui constituaient là une sorte « d'idéologie organique » du milieu[58]. Werner Hahlweg laisse entendre que notre officier aurait poursuivi à Königsberg ses « études kantiennes » entamées à Berlin[59].

Avec Johann Gottlieb Fichte, le lien est évident, puisque Clausewitz lui écrit le 12 janvier 1809. En juin 1807, le philosophe berlinois, réfugié à Königsberg, avait publié un article à connotation réaliste dans lequel il soulignait que l'attitude de Machiavel en matière politique s'imposait désormais à l'Allemagne envahie par les troupes napoléoniennes[60]. Clausewitz ne prend connaissance de ce texte qu'en janvier 1809, il en recommande la lecture à Marie von Brühl et il écrit à Fichte sous couvert d'anonymat[61]. Il réagit d'abord à la dépréciation du rôle de l'artillerie, que

le Berlinois reprend naïvement au Florentin. Il souligne qu'il est impossible de faire quoi que ce soit face à des canons concentrés en grand nombre. L'efficacité de l'artillerie est au moins deux fois plus grande qu'au temps de Machiavel – le corps du maréchal Augereau a été pratiquement détruit par l'artillerie russe à Eylau. « Dans ce domaine comme dans d'autres, écrit notre officier, seule l'expérience peut nous conduire à la vérité[62]. » Plus largement, il considère, contrairement à l'auteur du *Prince*, qu'il ne faut pas s'accrocher aux méthodes qui ont réussi dans le passé pour les faire revivre d'une façon ou d'une autre. Il vaut mieux chercher à « restaurer le véritable esprit de la guerre. Nous ne devrions pas, poursuit-il, commencer avec la forme mais plutôt avec l'esprit, et attendre avec confiance qu'il détruise de lui-même les formes anciennes et en crée de meilleures. Ce véritable esprit de la guerre me semble consister en ce que l'on prenne en compte autant que possible les forces de chaque individu dans une armée et qu'on lui insuffle un tempérament belliqueux, afin que la flamme guerrière embrase tous les éléments de l'armée et qu'il n'y ait pas, dans sa grande masse, une multitude de charbons éteints ». Pour cela, il ne faut pas considérer ni utiliser les soldats comme des machines, mais au contraire vivifier leurs forces individuelles, autant que le permet la nature des armes, qui établit une limite. Une condition essentielle des grandes armées est d'avoir le type d'organisation « qui leur permet d'être dirigées par une volonté rationnelle sans frottement excessif[63] ». Machiavel rapproche cependant Clausewitz et Fichte. Frappé par la défaite prussienne de 1806, ce dernier admet désormais la nécessité et même la primauté de l'usage de la force dans la vie politique[64].

Fin janvier, Carl est alité avec de la fièvre. Un gros catarrhe a amené celle-ci et, après huit jours, des symptômes nerveux se sont déclarés. Le médecin le met à la diète et au repos complet. En dehors de cette inactivité prolongée, de nuits tristes et longues et du manque de compagnie pour éviter la contagion, Carl n'a… aucune raison de se plaindre. Car non seulement la princesse Marianne veille à ce qu'il ne manque de rien, mais surtout Scharnhorst lui a écrit de Saint-Pétersbourg que l'affaire avec le prince Auguste était réglée. Le premier a besoin de lui à l'état-major et le second consent à se séparer de son aide de camp. « Dieu soit loué, écrit Carl à Marie, voilà mon cœur délesté d'un beau fardeau ! » Son rétablissement prend du temps. Il doit éviter tout mouvement, ne pas s'encombrer l'esprit

et vivre comme une plante, ce qui incite Marie à espacer ses lettres. Le 17 février, il ressent une nette amélioration, même s'il a encore des accès de fièvre. Scharnhorst est rentré de Russie, lui a rendu visite pendant une heure et lui a annoncé qu'un ordre du cabinet royal viendrait bientôt officialiser sa nouvelle position[65]. Grâce à son tact, à sa patience et à une certaine forme de ruse, le général a obtenu du roi ce qu'il voulait[66]. Le 23 février, Clausewitz peut quitter son lit et faire quelques pas dans sa chambre. Il doit toujours respecter sa diète et éviter tout stress de l'esprit. Il reçoit ce jour-là l'ordre du roi qui le met à la disposition du général von Scharnhorst, au nouveau ministère de la Guerre. Le prince Auguste n'a dit que du bien de lui au souverain et il l'a proposé pour le grade de capitaine effectif. Cette nomination accompagne la nouvelle affectation. Carl et Auguste se séparent en bons termes, le prince ignorant sans doute que son aide de camp a désiré quitter son service. Il demande en tout cas à Scharnhorst que Clausewitz puisse à nouveau lui être adjoint s'il devait un jour commander une force importante, car il a en lui une très grande confiance. Carl apprend également avec joie que son frère Friedrich, qui sert au bataillon des fusiliers (*Schützen*) de Silésie à Liegnitz, a été promu major à l'âge de trente-huit ans. Cela fait un bien jeune major, écrit-il à Marie, en se réjouissant sincèrement de son avancement. Scharnhorst lui apporte pour la première fois un travail à effectuer. Carl est tellement content qu'il découpe la signature de son chef pour l'envoyer à Marie. « J'ai l'impression, dit-il, de remonter du fond d'un caveau glacial pour retrouver la vie d'une belle journée de printemps[67]. »

Les espoirs de la guerre franco-autrichienne de 1809

Au retour du roi de Saint-Pétersbourg, la commission de réorganisation de l'armée a cédé la place à un ministère de la Guerre divisé en deux départements. Scharnhorst s'est vu confier le premier, dit « département général de la Guerre », englobant l'organisation, l'instruction, l'armement et le complément des effectifs. C'est là qu'il réussit à placer ses amis, Clausewitz, Boyen et Grolman. Le comte von Lottum, son grand rival, coiffe le deuxième département, dit « économique », responsable de l'habillement, du logement et de la logistique[68]. En devenant le bras droit de Scharnhorst, Clausewitz va participer de près à la mise en œuvre des

réformes. Pour lui, c'est la fin d'une longue période de *vita contemplativa*[69]. Sa santé s'améliore progressivement. La princesse Marianne lui envoie des gâteaux et de l'excellent thé ramené de Russie. La princesse Louise lui fait également porter quelque chose tous les jours. La séduction exercée par sa personnalité constitue un aspect souvent ignoré de la vie de Clausewitz. S'il n'aima que Marie von Brühl, il était très apprécié des dames en général, au point d'être choyé par certaines d'entre elles. Nous avons vu que c'était le cas de Mme de Staël : « Si de pareils hommes étaient en plus grand nombre, affirme-t-elle, le sort de leur patrie serait bien différent. » Le 4 mars, notre officier peut écrire que sa convalescence se poursuit et qu'il sort maintenant depuis une semaine. Il noue des liens d'amitié avec Karl von Roeder, un officier intelligent et aux belles qualités. Il a entendu parler de Schill, mais il ne le connaît pas. Une nouvelle guerre se prépare entre la France et l'Autriche. Gneisenau obtient un congé et Clausewitz regrette de ne plus pouvoir s'entretenir avec lui[70].

Un cousin de Marie, Karl von Brühl, sert comme chambellan à la Cour. Il apprécie beaucoup Clausewitz, qui appartient selon lui « au petit groupe des hommes à la fois braves et intelligents ». Il semble un peu fermé au premier abord, mais plus on devient proche de lui, plus on se rend compte de ses qualités. Karl von Brühl se rend aussi chez la comtesse von Voβ en cette fin d'hiver. Il y voit souvent le major von Schill, qui fait figure de héros national[71]. Louise von Voβ, fille de la comtesse von Berg, reçoit beaucoup chez elle à Berlin et dans son domaine de Giewitz. Marie von Brühl, sa grande amie, y séjourne à plusieurs reprises. Comme on a déjà pu le voir, les dames de la haute société exercent une influence non négligeable en Prusse. Leurs salons permettent à de hauts fonctionnaires, à des officiers, à des écrivains de se rencontrer et d'échanger des idées. Elles peuvent faire connaître ceux et celles qu'elles décident d'inviter, notamment des musiciens, des philosophes, des romanciers ou des poètes qui viennent interpréter ou lire une de leurs œuvres. Elles peuvent aussi orienter le sens de certaines discussions. Leurs réceptions sont l'occasion de débats politiques et littéraires où chacun s'exprime en toute liberté. D'une manière générale, le discours qui s'y développe réagit de plus en plus à la domination napoléonienne et nourrit un patriotisme « allemand », au sens culturel du terme[72].

En mars 1809, l'Autriche veut reprendre la guerre contre la France et elle demande le soutien de la Prusse. Frédéric-Guillaume hésite. Il craint que ce ne soit trop tôt et que son royaume ne disparaisse totalement en cas de défaite. Dans les cercles patriotiques, cet attentisme est sévèrement jugé. On parle même de remplacer le roi par son frère Guillaume, réputé plus dynamique. Beaucoup d'officiers veulent se battre au côté de l'Autriche[73]. Clausewitz rédige pour Gneisenau un projet de légion prussienne, constituée d'environ 4 500 officiers et soldats provisoirement non employés, qui proposeraient leurs services à l'empereur François[74]. Grolman n'attend pas. Il demande son congé au roi et part s'engager à titre individuel dans l'armée autrichienne. Gneisenau est à ce moment-là en permission en Silésie[75]. Clausewitz lui écrit que la situation devient de plus en plus difficile à Königsberg. Il craint que la Prusse ne soit obligée de mettre un contingent à la disposition de la France. Les Anglais n'ont pas encore embarqué de troupes. On espère qu'elles iront dans le nord de l'Allemagne. Du côté de la Russie, il n'y a aucune nouvelle[76].

Notre officier croit que les efforts militaires de l'Autriche, conjugués au soulèvement de l'Espagne et à l'exaspération des esprits en Allemagne, vont pouvoir secouer le joug de la domination française. Si la Prusse est obligée de mettre des troupes à la disposition de Napoléon, il quittera aussitôt le service. Grolman l'a fait. Le comte Friedrich Karl zu Dohna est prêt à suivre son exemple. Ce dernier appartient à une des plus vieilles familles militaires prussiennes. Il a été le condisciple de Clausewitz et de Tiedemann à l'Institut pour jeunes officiers de Berlin et il fait partie, avec eux, des fils spirituels de Scharnhorst, dont il épousera bientôt la fille Julie. Clausewitz ne peut « porter les armes contre sa patrie », autrement dit celle-ci est davantage l'Allemagne que la Prusse. Il fustige « ceux qui ont sans cesse à la bouche leur nom de Prussien pour éviter que leur nom d'Allemand ne les fasse se souvenir d'obligations dures et plus sacrées ». Il voudrait lui aussi échanger bientôt la plume pour l'épée[77]. Par son attachement « national-patriotique » à l'Allemagne, il se rattache à un groupe de jeunes gens cultivés, plutôt issus de la bourgeoisie, où l'on trouve des écrivains et des philosophes, notamment Arndt et Schleiermacher[78]. Le major von Schill partage leurs idées et il les met en pratique. Grisé par sa popularité, il est persuadé que l'Allemagne est prête à se révolter et qu'il est l'homme de la situation. Il fait diffuser une proclamation en Westphalie,

incitant au soulèvement. Apprenant que les Français l'ont interceptée et craignant d'être arrêté, il décide le 27 avril 1809 de quitter Berlin avec son régiment, sans avoir consulté ses supérieurs. La population de la capitale s'agite. Elle croit que la Prusse va entrer dans la guerre contre Napoléon. Marie von Brühl estime que « le bon Schill » n'a pas franchi ce pas sans de solides raisons et sans la certitude d'agir pour l'honneur de son roi et de sa patrie[79].

Le jeune frère de Marie servait déjà dans l'armée des Habsbourg avant que la guerre n'éclate. Carl la rassure : il suit les opérations et ne croit pas que le jeune Brühl se trouve sur la rive droite du Danube, où se déroulent les combats les plus sanglants. De plus, son appartenance à la cavalerie l'expose moins au danger que s'il servait dans l'infanterie ou dans l'artillerie. De son côté, Marie donne des nouvelles de Schill. Il a été acclamé à Dessau, à Köthen et à Bernburg, où la garde municipale s'est jointe à sa troupe. Il a hissé l'aigle prussien à Halle et remis en place les anciennes autorités. Il a battu la garnison de Magdebourg, qui lui barrait la route. Carl a la mission de rendre compte du conflit franco-autrichien au département général de la Guerre deux fois par semaine. Les vieux généraux condamnent l'entreprise de Schill, lui au contraire l'admire. « La fin couronne la vertu, écrit-il, et transforme même en vertu ce que, au début, nous tenions pour une violation du droit et du sentiment du devoir. » Les espoirs de Carl sont renforcés par l'arrivée du printemps. Le 15 mai, il rentre joyeux d'une promenade dans la campagne aux alentours de Königsberg. Jamais il n'a ressenti aussi fortement le renouveau de la Nature et ne s'est senti aussi apaisé quant à l'avenir. Six jours plus tard, il déchante. Les mouvements populaires cessent peu à peu. Mais les ferments sont posés pour des temps nouveaux. « Il y a ici, écrit-il, une association scientifique que d'aucuns ont baptisée du nom d'Association pour la vertu, et dont on attend des choses effroyables, vu qu'elle passe pour une société secrète de révolutionnaires. Je ne connais pas cette société et je n'ai pas le moindre goût à m'affilier à ces sortes de ligues secrètes, qui me répugnent toutes[80]. »

Il s'agit du Tugendbund ou Ligue de la vertu, fondée en juin 1808. Le diplomate français Bignon enverra en 1811 à Paris une liste de ses principaux membres. On y trouve Stein, Blücher, Scharnhorst et, en cinquième position, Clausewitz, suivi de Tiedemann, Gneisenau et d'autres officiers et hauts fonctionnaires[81]. La mention de Clausewitz est étonnante

au vu de ses déclarations à Marie – on peut difficilement douter de sa sincérité. Dans les notes sur Scharnhorst qu'il rédige en 1817, il revient sur le Tugendbund, précisant que l'association n'avait rien de secret, qu'elle s'était formée sous les yeux du roi à Königsberg. Elle regroupait des savants, des officiers et d'autres dans une sorte de club sans vocation politique mais avec un idéal éthique et scientifique. Clausewitz reconnaît toutefois que, dans les régions occupées par les Français, d'anciens officiers, des fonctionnaires et des étudiants avaient l'intention de soulever la population, mais qu'il leur manqua toujours une organisation digne de ce nom. Scharnhorst fut considéré un peu plus tard comme le chef de cette association, « qui en vint, Dieu sait pourquoi, à s'appeler et fut connue sous le nom de Tugendverein » (Association pour la vertu). Si Clausewitz fait bien la distinction entre les mots, il y aurait donc eu confusion avec le Tugendbund, mais rien n'est moins sûr. Scharnhorst, poursuit-il, fut approché par ces conspirateurs et il en parla au roi, à la fois pour souligner les bonnes intentions de ce groupe et pour garder un œil sur lui. Le roi fut alors sensibilisé aux arguments des adversaires de Scharnhorst, qui le considéraient comme un personnage dangereux pour le pays et pour le trône[82].

Dans ses *Mémoires*, Boyen entretient lui aussi un certain mystère. Il situe bien l'origine de l'association, due à des intellectuels liés à la franc-maçonnerie et attentifs aux bonnes mœurs. Scharnhorst et Stein auraient décidé de s'en servir pour raffermir l'opinion, d'autant plus que l'idée de résister à la France y fut introduite. Scharnhorst et Gneisenau y envoyèrent Boyen, qui fut élu au comité, avec Grolman. Les autres membres étaient des civils, trois professeurs et un bourgmestre. Les réunions ne débouchèrent sur rien. La ligue n'osait pas faire figurer la résistance à la France dans ses statuts, car ceux-ci devaient être soumis au roi, qui aurait trouvé cela d'une extrême imprudence. Sous l'influence des adversaires de Scharnhorst, Frédéric-Guillaume finit par se méfier du Tugendbund, dont la seule réussite concrète, écrit Boyen, fut finalement la création d'un grand centre d'accueil pour nourrir les pauvres à Königsberg. Responsable d'une section concernant les officiers, Boyen anima des discussions sur la nécessité de mieux traiter le soldat. Certains officiers travaillèrent à la rédaction d'un catéchisme du soldat. Il laisse entendre qu'ils ne faisaient pas nécessairement partie du Tugendbund. On attribua à celui-ci des forces plus

importantes qu'elles n'étaient en réalité. Il a simplement entretenu l'espoir en un avenir meilleur. « La crainte exprimée par les autorités françaises vis-à-vis du Tugendbund et de ses membres confinait au ridicule, écrit Boyen. Elle est en fait le plus bel éloge sur l'utilité de l'association. Si l'on a inspiré la crainte avec si peu de moyens, l'association a atteint une partie de son but[83]. »

Le Tugendbund, prolongeant le goût du siècle des Lumières pour les sociétés secrètes, voulait au départ promouvoir l'esprit national, le civisme, l'aide aux miséreux, l'éducation de la jeunesse et des réformes politiques. Constitué à Königsberg au printemps 1808 et ensuite approuvé par le roi, il s'inspirait dans une certaine mesure des idées du grand philosophe du lieu, Immanuel Kant. Scharnhorst et Gneisenau éprouvèrent une certaine sympathie pour le groupe, sans toutefois en faire partie[84]. Contrairement aux noms de Boyen et de Grolman, ceux de Scharnhorst, de Gneisenau et de Clausewitz n'apparaissent pas, effectivement, dans les listes des membres[85]. Le roi ordonna la dissolution de la ligue en décembre 1809. Son activité ne s'éteignit pas pour autant, mais son influence, comme le dit Clausewitz, fut sans doute surestimée. S'il n'en fit pas partie, il se contenta probablement de participer aux réunions d'officiers sous l'égide de Boyen[86].

Le 30 mai 1809, Marie clame sa joie à la nouvelle de la bataille d'Aspern (Essling). Les 21 et 22 mai, l'archiduc Charles a tenu Napoléon en échec et l'a contraint à repasser le Danube. Tous les Berlinois s'en réjouissent. Les Autrichiens ont fait preuve de beaucoup d'audace et d'un nouvel enthousiasme qui redonne espoir à toute l'Allemagne. Clausewitz compose à cette occasion un poème intitulé *Rettung* (« Délivrance »). Marie déplore cependant que l'entreprise de Schill n'aboutisse pas au résultat qu'elle espérait. Le 31 mai, son expédition tourne court. Il est abattu lors d'un combat dans les rues de Stralsund, sur la Baltique. Le 9 juin, Clausewitz estime que les circonstances politiques sont très mauvaises, en dépit de la victoire d'Aspern. Les Autrichiens ne sont pas assez forts dans le Tyrol pour barrer la route aux Bavarois, alliés des Français. L'archiduc Jean laisse les cols italiens sans défense et va certainement se replier sur la Hongrie. On ne peut attendre de tout cela que des résultats effrayants. La disparition de Schill affecte profondément Carl. A sa place, il aurait sans doute agi autrement, mais le major a suivi son chemin de façon déterminée et intelligente. Il a vécu et a fini avec gloire. « Sa mort m'affecte beaucoup,

écrit-il, comme si le plus cher de mes frères avait disparu. » L'avenir est sombre, mais il sent en lui-même un niveau de courage et de vitalité qui pourrait faire échec à sa raison calculatrice. « Peut-être meurt-on de la plus belle des morts quand la force vitale est au plus haut[87]. »

Le 15 juin, il peut écrire à Marie que, d'après les renseignements reçus, son frère Friedrich Wilhelm von Brühl se porte bien et qu'il s'est distingué. Le colonel autrichien Steigentesch est arrivé à Königsberg pour expliquer la victoire d'Aspern et inciter les Prussiens à entrer dans le conflit. Carl se décide à offrir son épée à l'empereur d'Autriche, pour servir de préférence dans un état-major. Il prévoit d'écrire à Grolman, qui sert à l'état-major de l'archiduc Charles. Il en parle à Steigentesch, qui lui promet au pire un emploi de capitaine dans son régiment. Carl lui remet une lettre pour l'archiduc. Il espère revoir bientôt « des balles meurtrières frapper ces odieux et exubérants Français ». Le 20 juillet, Marie apprend la signature de l'armistice de Znaïm. Elle est heureuse pour son frère, mais déplore la défaite sévère de l'archiduc Charles face à Napoléon à Wagram, le 6 juillet. Elle ne s'attendait pas « à une fin aussi pitoyable ». Carl s'en tient malgré tout à sa décision. La paix n'est pas encore conclue et les Anglais vont débarquer quelque part ; si cela se fait en Allemagne du Nord, il ira peut-être les rejoindre. Gneisenau est devenu colonel. Il a encore obtenu un congé et est parti en Angleterre pour proposer ses services. Le 31 juillet, Carl décide de lui écrire pour qu'il lui trouve « une modeste place ». Il n'abandonne pas la perspective d'une reprise des hostilités. Napoléon s'est prêté facilement à des pourparlers : cela montre que la paix lui est nécessaire. « Ce qu'il faut principalement à la réalisation de nos vœux, écrit-il à Marie le 21 août, ce n'est jamais que gagner du temps[88]. »

Celui-ci est mis à profit par Scharnhorst pour améliorer l'armée prussienne. L'une de ses réformes consiste à faire participer les officiers d'état-major aux grandes manœuvres des troupes, pour qu'ils se rendent compte des mouvements, de la mise en œuvre de la tactique et qu'ils acquièrent de meilleures connaissances de terrain. La visite des champs de bataille d'Eylau et de Friedland, peu éloignés de Königsberg, est devenue une obligation routinière[89]. Fin août-début septembre 1809, Clausewitz prend part aux premières grandes manœuvres, qui durent trois semaines. Scharnhorst dirige les exercices au nom du roi et fait comme s'il conduisait lui-même l'armée. Clausewitz trouve tout cela très utile. Il apprécie aussi

l'air de la campagne. Il cantonne dans une propriété seigneuriale bien située et agrémentée d'un jardin particulièrement agréable. Les matinées sont éclatantes de soleil, les soirées sont douces et calmes. Carl aimerait que Marie soit là avec lui, dans la belle nature : il est incontestablement très sensible à celle-ci, comme les écrivains romantiques de son temps. L'expression « *die schöne Natur* » revient souvent sous sa plume. Dans la même lettre, il précise toutefois qu'il n'apprécie pas « l'enthousiasme forcé qui revient si souvent dans la littérature d'aujourd'hui ». Il égratigne aussi, dans son carnet de notes, « les sombres images de fantaisie, les vagues sentiments » des écrivains romantiques[90]. Son romantisme se limite à l'observation de la nature et à son amour pour Marie, il n'obscurcit en rien son réalisme politique. L'analyse de son style montre que celui-ci est des plus classiques et qu'il n'a pas les caractéristiques de la langue des romantiques[91]. Il est de nouveau malade lorsqu'il rentre à Königsberg. Le 23 septembre, il va mieux mais éprouve encore chaque jour un peu de fièvre et doit rester chez lui. Il sort seulement le 9 octobre. Le 18, il a de nouveau un accès de fièvre. « Ce n'est qu'un moindre mal, écrit-il à Marie ; le pire, c'est la paix et l'état de l'Europe. » L'Autriche a finalement conclu la paix avec la France le 14 octobre, cédant à celle-ci les « Provinces illyriennes », le Tyrol et Salzbourg à la Bavière, et la Galicie occidentale au grand-duché de Varsovie. On parle d'un retour de la Cour à Berlin. Carl s'en réjouit. Le climat de la capitale est meilleur pour sa santé que celui de Königsberg[92]. Scharnhorst est tombé malade, lui aussi[93].

Dans son carnet de notes, Clausewitz écrit que la guerre franco-autrichienne n'a pas été inutile. Le patriotisme allemand s'est élevé jusqu'à un niveau jamais atteint auparavant. L'armée autrichienne s'est battue avec bravoure et a gagné, outre le respect de ses ennemis, une nouvelle confiance en elle-même. Les Tyroliens, en se soulevant contre les troupes bavaroises et françaises, ont montré un héroïsme et un courage dignes de Sparte. Les semences engendrées par cette guerre vont survivre et se propager : « La paix est comme la neige de l'hiver, sous laquelle elles dorment et se développent lentement ; la guerre est la chaleur de l'été, qui les fait germer rapidement et les porte à maturité. » La défaite, dans ce contexte, vaut mieux que le maintien de la paix, car celle-ci aurait permis à la France de battre l'Espagne et de consolider encore ses positions[94].

Chef de cabinet de Scharnhorst

D'après Boyen, le départ de Grolman pour l'Autriche, celui de Gneisenau pour l'Angleterre et les commérages des adversaires de Scharnhorst ont poussé celui-ci, en 1809, à faire rédiger les ordonnances de réforme les plus urgentes par ses collaborateurs, selon ses directives. Dès qu'un instant favorable laissait espérer l'approbation du roi, il chargeait Boyen, Clausewitz ou d'autres de les lui porter[95]. Avant même le retour à Berlin, il semble que la conclusion de la paix entre la France et l'Autriche lui ait permis de travailler dans un climat plus serein. La correspondance de service que Clausewitz va tenir pour lui jusqu'au printemps 1812 est conservée, en tout cas depuis le 10 décembre 1809[96]. Elle comprend en tout 255 pièces, écrites de sa main et souvent suivies de son paraphe *(Cl.)* ou de l'abréviation *NdGvS.* (« Au nom du général von Scharnhorst »). Les deux hommes travaillent en étroite symbiose, au point qu'il est difficile de déterminer exactement ce qui provient de l'un ou de l'autre. Ce que le premier conçoit et formule oralement est ordonné et transposé par écrit, en bonne et due forme, par le second. Celui-ci jouit d'une grande indépendance pour trouver les termes adéquats : son chef lui fait confiance. Clausewitz ne prend évidemment aucune décision sans en référer d'abord à Scharnhorst et a suffisamment de tact pour ne pas outrepasser ses fonctions. Celles-ci lui permettent de suivre en détail toute la mise en œuvre des réformes. Son jeune âge et son grade modeste ne l'ont pas amené à les concevoir, mais il en voit maintenant toutes les implications pratiques. Cette page importante de sa vie corrige l'image du pur théoricien qui lui est trop souvent accolée. Les thèmes abordés dans cette correspondance de service concernent des réalités très prosaïques : les compagnies d'ouvriers de l'artillerie, l'obligation de service en temps de guerre, les commandants et le personnel des forteresses, l'élaboration des nouveaux règlements d'exercice pour l'infanterie et la cavalerie, la technique et la fabrication des armes, le matériel d'artillerie, la fabrication du salpêtre, etc.[97].

Le retour du roi et de sa suite à Berlin s'effectue dans la deuxième quinzaine de décembre. Dans le froid, le voyage est très pénible pour Scharnhorst, qui a toujours de la fièvre. Clausewitz, lui, va mieux. Il accompagne son chef en voiture et continue de travailler avec lui. Heureusement pour le général, ses intentions, communiquées par un regard,

un hochement de la tête ou un mouvement de la main, sont très vite saisies par le capitaine, qui exprime ensuite si clairement sa pensée que cela le détend profondément. Aussitôt arrivé à Berlin, le 23 décembre, Scharnhorst se met au lit[98]. Clausewitz n'a pas vu Marie durant cette année 1809. Ils se revoient à la Saint-Sylvestre. La comtesse Sophia l'a autorisé. Il faut dire que Clausewitz est devenu le bras droit du premier collaborateur militaire du roi. La comtesse Louise von Voβ est également intervenue. Marie vient d'être nommée première dame d'honneur de la fille aînée du roi, la princesse Charlotte, âgée de onze ans et future tsarine de Russie[99]. Avec la princesse Louise, Marie retrouve Carl lors d'une soirée. Il a l'air préoccupé et triste. Ils parviennent à être seuls un moment et elle réussit à le dérider en lui racontant tout ce qui s'est passé durant l'année. Elle rentre chez elle à pied avec sa famille, escortée par Carl et un autre officier. C'est une belle nuit froide, au ciel constellé d'étoiles[100].

Dès qu'il va mieux, Scharnhorst se remet au travail. Les bureaux du département de la Guerre s'installent dans l'ancien palais du prince Henri, affecté depuis à l'université, sur l'avenue Unter den Linden. Comme à Königsberg, Friedrich zu Dohna et Clausewitz sont les principaux collaborateurs. Le premier est responsable de la section du personnel, le second dirige la section technique et rédige les procès-verbaux des réunions plénières[101]. Dans une lettre à Gneisenau, qui est alors en Suède, Carl se montre pessimiste sur la situation politique. Il craint que la Prusse ne soit impliquée dans une nouvelle catastrophe et finisse par disparaître complètement. Il songe encore à partir, mais il ne sait pas pour quelle destination : l'Autriche, la Russie, l'Angleterre[102] ? Il n'est pas encore possible de parler librement de l'avenir. Les circonstances à Berlin ont moins changé que ce qu'il espérait. Ce sont toujours les mêmes personnes qui ont plus ou moins d'influence sur le roi. Quantité de réunions sont consacrées à la conscription, à la milice et au service armé, mais il n'en sort rien de concret parce que les personnes présentes n'ont pas de vues élevées[103]. Clausewitz est officiellement attaché au bureau de Scharnhorst, au département de la Guerre, le 14 février 1810[104]. Il s'occupe du détail de la fabrication des fusils d'infanterie, de la grosseur du calibre, de la meilleure façon de l'évaluer – un nouveau modèle a été mis au point l'année précédente[105]. Un remaniement du règlement d'exercices s'avère nécessaire pour l'artillerie à pied et à cheval. Carl est toujours en contact

avec le prince Auguste sur ces questions. Il transmet ensuite à Scharnhorst[106]. Le prince fait part des expériences menées sous sa direction. Clausewitz et Scharnhorst lui confirment que le système français qui permet de régler la hauteur du canon est mécaniquement le plus avantageux, mais il est trop lent et les Français eux-mêmes vont en changer. Quant aux fusées de sir William Congreve, utilisées à Copenhague en 1807 et à Flessingue en 1809, ils ne croient pas qu'elles apportent grand-chose, ni par leur projectile ni par leur charge incendiaire[107]. Selon Hahlweg, Clausewitz est officieusement attaché à l'état-major en mars 1810. Le 14 de ce mois, il est nommé chef du bureau de Scharnhorst au département général de la Guerre. Il continue de tenir la correspondance de service[108]. Après avoir été un « officier de cour » au service du prince Auguste, il entre dans les détails concrets, parfois secrets, de la mise en œuvre des réformes. Il sait qu'il doit rester très discret sur ces questions et il n'en parle pas à Marie. Ce temps consacré à des questions matérielles et techniques lui donne un surcroît de connaissances pratiques et complète sa formation[109].

De cette époque date vraisemblablement un portrait de Clausewitz retrouvé en 2014 dans des collections familiales et conservé depuis par la société d'études de Burg, sa ville natale. Son nom est mentionné au dos du dessin. Il porte l'uniforme bleu foncé d'un officier issu de l'infanterie. C'est l'*Uniformrock* modèle 1808 au collet échancré montant haut, jusque sous le lobe de l'oreille. La couleur distinctive des parements et du collet est le cramoisi. Si le portrait est antérieur au 19 juillet 1810, la couleur du métal est celle du département de la Guerre, c'est-à-dire l'or, pour les galons ou *Litzen* repris à la garde, les boutons, l'aiguillette et la *Raupe* ou *Kantille* (torsade) portée sur l'épaule gauche et mêlée de noir. Ces deux derniers attributs sont normalement réservés aux généraux, mais leur état-major a tendance à les adopter. Cela témoigne de l'importance des fonctions assumées par Clausewitz auprès de Scharnhorst. Si le portrait a été peint après sa nomination à l'état-major général en juillet 1810, la couleur du métal est l'argent. On ne voit pas suffisamment l'épaule gauche pour déterminer s'il est toujours capitaine ou s'il est devenu major, promotion qui surviendra le 29 août suivant. La coupe des cheveux correspond à la mode des années 1808-1811. Le dessin n'est pas signé, mais Vanya Bellinger pense que son auteur pourrait être Marie von Brühl, hypothèse très vraisemblable, puisque l'on sait qu'elle maniait bien le crayon. Carl a

vingt-neuf ou trente ans, il semble en bonne santé, il a le visage détendu et esquisse un petit sourire exprimant la confiance en soi, la certitude de travailler à des questions importantes, voire le sentiment d'une certaine supériorité intellectuelle. Il s'agit, en tout cas, du plus ancien portrait qui nous soit parvenu[110].

Le 18 mars 1810, sentant que les Français se méfient de plus en plus de lui, Scharnhorst préfère prendre les devants et présente sa démission du ministère, tout en affirmant qu'il poursuivra son travail à n'importe quel poste où le roi voudra bien le nommer[111]. Sa position est si forte sur les plans institutionnel et personnel qu'il peut poursuivre son œuvre en secret, restant en charge de l'équipement et du ravitaillement de l'armée. C'est l'époque où Karl August von Hardenberg arrive aux affaires. Scharnhorst a contribué lui-même au retour de cet homme d'Etat originaire du Hanovre comme lui. Hardenberg est un homme des Lumières allemandes. Il a fait partie des Illuminati et considère, beaucoup plus que Stein, que la noblesse ne doit pas entraver la modernisation de l'Etat. Il est en revanche aussi rusé, habile, calculateur et diplomate que Stein était maladroit, impulsif et hautain[112]. Le servage est aboli, les paysans peuvent devenir propriétaires, la concurrence est encouragée dans les manufactures et le monopole des corporations est supprimé. Travaillant en parfait accord avec Hardenberg, Scharnhorst rassemble les armes et l'équipement nécessaires pour une armée dont l'effectif serait multiplié par trois. Il fait restaurer les forteresses et introduit un système où, tous les trois mois, un nouveau groupe de recrues est appelé, entraîné puis mis en congé. Il s'agit du système des *Krümper*[113]. Destiné à contourner les limitations imposées par Napoléon en 1808, il consiste à entraîner rapidement trois à cinq hommes par compagnie, puis à les mettre en congé pour en former d'autres et ainsi de suite. Ceux qui sont en congé continuent à s'entraîner le dimanche et les jours fériés. Ainsi sont établis des bataillons de dépôt, c'est-à-dire une réserve d'hommes entraînés susceptibles de renforcer l'armée en cas de mobilisation. Scharnhorst parvient aussi à faire admettre le principe de la levée d'une *Landwehr*, une force territoriale qui renforcerait l'armée en temps de guerre, comme les Autrichiens l'ont fait en 1809[114]. Le 30 avril, Clausewitz écrit à Gneisenau, qui est sur le chemin de Stockholm à Saint-Pétersbourg et qui a des soucis financiers. Il le rassure en lui disant que Scharnhorst s'occupe personnellement de son problème. Le roi n'a pas

accepté la démission de ce dernier, mais il promet de le faire quand il aura un autre poste à confier au général, celui de chef d'état-major et du corps des ingénieurs[115]. Cette lettre de Clausewitz est en grande partie chiffrée pour échapper au contrôle des Français.

La réflexion stratégique et la première ébauche de Vom Kriege

En 1808 et 1809, notre capitaine a continué d'enrichir ses notes sur la stratégie entamées en 1804. Plus il réfléchit, plus il est convaincu que la théorie ne peut établir que fort peu de principes abstraits, voire aucun, non pas en raison de la difficulté de l'entreprise mais parce que l'on tomberait dans le lieu commun. « Les circonstances de détail qui, dans une guerre, ont leur part d'influence sur la manœuvre sont si nombreuses que quiconque prétendrait les inclure dûment dans des propositions abstraites, apparaîtrait comme le plus grand des pédants et serait d'une platitude à vous donner la nausée[116]. » La seule démarche possible en la matière, selon lui, « c'est une réflexion logique sur le véritable esprit de la guerre ». Il est fort probable que la lecture de Jomini l'a incité à reprendre ses notes de 1804. L'écrivain militaire suisse est alors adjudant-commandant dans l'armée française. En novembre 1807, il devient le chef d'état-major du 6e corps du maréchal Ney. Stationné à Glogau en Silésie, il fait imprimer un *Résumé des principes généraux de la guerre* qui reprend l'essentiel des conclusions théoriques de son *Traité de grande tactique*, publié en 1805-1806. Cette brochure est diffusée à cinq cents exemplaires dans des librairies de Breslau et de Berlin. Un an plus tard, le texte est réédité dans une nouvelle revue militaire, à Tübingen[117]. Jomini y affirme que l'art de la guerre est très simple et qu'il repose sur un principe fondamental, qui consiste « à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif[118] ».

La lecture de cet article fait réagir Clausewitz. Pour la première fois, il mentionne le penseur suisse : « Jomini, écrit-il, vient de faire tout récemment une nouvelle tentative pour exposer la théorie sous forme de propositions générales. » Ses raisonnements, il le concède, sont plus solides que ceux de Bülow. Mais quand on examine la carrière des grands chefs de guerre, tel Frédéric II, on y trouve toujours des erreurs, même s'ils se sont efforcés de suivre de prétendus principes. « Je ne crois pas que Jomini ait

affirmé quoi que ce soit de faux à proprement parler, poursuit-il, mais il a souvent fait passer pour essentiel ce qui n'est qu'accidentel[119]. » La guerre franco-autrichienne de 1809 le fait revenir sur les définitions de la tactique et de la stratégie. La première est la science du combat. Elle se divise en une partie supérieure, qui étudie la disposition et les mouvements des corps et des armées en vue du combat, et une partie élémentaire consacrée aux éléments de base d'une armée. « La stratégie est la théorie de la coordination des différents combats dans l'intérêt du but de la guerre. » Elle doit aussi veiller à l'articulation du dispositif des troupes et à la répartition des vivres. En coordonnant les combats, elle cherchera à les porter aux points les plus décisifs, « à en assurer autant que possible le succès par la masse des forces engagées ». La frontière avec la tactique supérieure est, on le voit, un peu floue et il y a aussi une proximité avec les idées de Jomini. La différence est au niveau de l'élaboration d'une théorie à ce sujet. « Celle-ci ne saurait tirer ses enseignements que de l'univers objectif, et de celui-ci, seuls les objets tombant sous les sens sauraient être inclus dans des règles définies, alors que la personnalité subjective du chef de guerre (le courage qui l'anime, l'énergie dont il se sent capable, etc.) et le potentiel des forces morales sont en l'occurrence des phénomènes constamment présents au rang des facteurs décisifs les plus importants[120]. »

Peter Paret voit dans cette phrase une influence de l'enseignement de Kant, par l'intermédiaire des leçons de Kiesewetter[121]. Selon Werner Hahlweg, Clausewitz a de nouveau fréquenté celui-ci après son retour de captivité en France. Non seulement Kiesewetter rendait la philosophie kantienne accessible pour un large public, mais il dégageait bien la logique de celle-ci, ce qui permettait de l'appliquer dans différents domaines intellectuels. Clausewitz a dû percevoir que cette logique pouvait servir à poser un nouveau regard sur la théorie militaire[122]. Il a dû faire le lien avec ce qui préoccupait Scharnhorst depuis longtemps, à savoir la relation entre la théorie et la pratique : en quoi le processus de connaissance résultant de l'expérience modifiait « l'absolu », c'est-à-dire la vérité du concept issu de la réflexion[123]. La théorie a ses limites. Clausewitz demeure un réaliste. En fin de compte, selon lui, c'est la tactique qui « décide d'une affaire, parce que la stratégie ne saurait atteindre son but que par une issue heureuse du combat ; c'est par conséquent à la tactique que revient le privilège de la décision dans tous les cas où il y a divergence de projets[124] ». Cela l'amène

à prolonger son enquête théorique et à rédiger, entre 1809 et 1812, les premières ébauches de ce qui deviendra *Vom Kriege*. La complexité des relations entre la théorie et la pratique est analysée en profondeur. Il entend d'abord établir clairement les concepts de tactique et de stratégie, pour chercher ensuite ce que l'on peut attendre de la théorie. Son but est « d'apporter plus de lumière et de vérité, de refouler les concepts faux et chancelants[125] ». Les allusions aux auteurs et les références aux faits historiques montrent bien que ce travail est antérieur à 1812. Loin d'avoir atteint la perfection, comme certains le prétendent, la théorie de l'art de la guerre est, comme toute activité humaine écrit Clausewitz, dans un état de croissance perpétuelle. Chaque génération croit arriver à la perfection, peut-être pas dans les guerres réelles mais dans les livres à leur sujet. Or les grands faits de guerre ne doivent rien à des livres, la majorité d'entre eux sont le produit du talent et de certains principes dérivés de l'étude de l'histoire. En l'absence d'une théorie utile, l'enseignement par des exemples tirés de l'histoire s'impose dans la pratique.

Cela n'ôte cependant pas l'intérêt du développement d'une théorie qui irait au-delà des affirmations prétentieuses des écrivains militaires, jusqu'à « la nature de la chose » (*die Natur der Sache*). Il reproche à la plupart des travaux théoriques leur « manque de tout esprit philosophique, ce qui entraîne si souvent une mauvaise et bancale organisation de l'ensemble, un mauvais fondement des quelques principes et règles, de petites vues souvent pédantes au plus haut point[126] ». Pour lui, l'art de la guerre est « l'emploi des moyens disponibles en vue d'un objectif préétabli ». Il y a deux façons de le définir. Ou bien l'on s'en tient aux mots : c'est ce que font la plupart des écrivains militaires – c'est dangereux et cela conduit presque toujours à de fausses propositions. Ou bien l'on travaille d'abord sur le concept et l'on donne ensuite un nom à celui-ci : ainsi procèdent les sciences philosophiques. Le concept d'un art est une abstraction à partir d'exemples. Pour connaître le concept de stratégie, il faut rassembler toute une série de circonstances variées mais qui, de l'avis général, sont stratégiques. De leurs caractéristiques communes ressort le concept recherché. Pour les besoins pratiques, cette approche est beaucoup plus sûre[127]. Revenant sur l'objectif (*Zweck*) dans sa définition de l'art de la guerre, il précise qu'il est aussi celui de la guerre et qu'une question se pose alors : cet objectif est-il toujours unique et identique ? « L'homme politique (*der Politiker*) ne peut

en réalité lier que deux objectifs différents avec la guerre : ou bien il veut détruire complètement son adversaire, c'est-à-dire éradiquer son existence étatique, ou bien il veut simplement lui prescrire des conditions à l'occasion de la paix[128]. » Clausewitz reviendra sur cette distinction et la développera. Son projet s'apparente à l'idéalisme qui imprègne la pensée allemande de son temps. La compréhension rationnelle doit être poussée à l'extrême et reconnaître ensuite ses limites. Certains phénomènes échappent à la raison, la réalité comprend de l'irrationnel. Le pragmatisme de Clausewitz, écrit Peter Paret, se nourrit de la destruction par Kant de l'illusion rationaliste[129]. L'exemple de Scharnhorst est encore plus prégnant, car celui-ci, écrit Carl, a le grand mérite « de ne se laisser influencer en rien par l'un ou l'autre de ces systèmes futiles », à savoir ceux de Bülow, Mathieu Dumas et Jomini[130].

A l'Ecole de guerre

En juin 1810, Scharnhorst est nommé chef d'état-major de l'armée et directeur du génie. Il conclut un accord secret avec son successeur au ministère de la Guerre, le colonel Albrecht Georg Ernst von Hake, afin de poursuivre son œuvre de réorganisation. Seuls en ont connaissance le roi, Boyen et Hardenberg, qui reçoit le titre de chancelier, octroyé pour la première fois[131]. Clausewitz continue de travailler pour son général. Depuis le mois de mars, il est rattaché à l'état-major – sa nomination sera effective le 19 juillet[132]. Elle implique son appartenance à la nouvelle Ecole de guerre créée par Scharnhorst. Cette Kriegsschule für Offiziere, qui s'appellera ensuite Allgemeine Kriegsschule, est en effet vouée à former des officiers pour l'état-major, en leur dispensant un enseignement de haut niveau sur l'art de la guerre[133]. Selon Gneisenau, Carl a « une tête exceptionnelle et une âme noble[134] ». Le premier va rentrer à Berlin. Le second lui a trouvé un modeste logement à Pankow, mais il ne peut malheureusement l'accueillir car il est souffrant – il a été opéré pour des hémorroïdes le 13 juin. Cela s'est bien passé, mais la convalescence est toujours très douloureuse. Il habite « derrière l'église catholique », au numéro trois, deuxième étage. Il s'agit vraisemblablement de la cathédrale Sainte-Hedwige, édifiée sous Frédéric II, près de l'Opéra et de l'avenue Unter den Linden. Gneisenau a demandé à Clausewitz si son épouse pouvait lui trouver quelques vêtements d'enfant. Celui-ci répond qu'il n'est pas encore

marié, mais qu'il en a le ferme projet depuis sept ans. L'affaire n'est pas encore publique, précise-t-il, mais la princesse Louise Radziwill peut lui en parler. Il sait que Stein a songé pour Marie au ministre Alexander zu Dohna. « En outre, confie Clausewitz à Gneisenau, à moitié contre mon gré je suis devenu professeur ; en commun avec Tiedemann je vais prendre en charge l'enseignement de la tactique à la future Ecole de guerre pour officiers. Je vais aussi enseigner au prince héritier[135]. »

Tout cela commencera à la rentrée, au mois d'octobre. Carl a un cheval et un domestique, il peut les prêter à Gneisenau. Son état s'améliore, mais il compte bien sur une cure aux eaux de Landeck en Silésie afin de se rétablir. Il écrit aussi à son ami que la santé du roi est meilleure, mais que la reine est encore trop faible pour revenir à Berlin[136]. Effectivement, la reine Louise ne peut surmonter une infection pulmonaire et s'éteint le 19 juillet, à l'âge de trente-quatre ans. Le roi en est profondément meurtri ; déjà mélancolique de nature, il se réfugie dans la solitude et la prière[137]. Le 7 août, Clausewitz est à Landeck. Il prend un bain chaque jour et son état général s'améliore, même si les hémorroïdes sont toujours douloureuses. Il a fait le chemin jusqu'à Glatz avec Scharnhorst, qui va prendre les eaux à Cudowa. A Landeck, il est en compagnie de son frère Wilhelm, qui est là avec sa famille. Carl passe ses soirées avec eux. Il visite les environs, boit l'eau des sources, se baigne et se repose[138]. Le 29 août 1810, Frédéric-Guillaume III prend deux décisions qui lui sont transmises à Landeck et qui le remplissent de joie : il le nomme major et consent à son mariage avec la comtesse Marie von Brühl[139]. On peut dire que notre officier voit ses ambitions comblées : il va épouser la femme qu'il aime alors qu'elle est d'un niveau social beaucoup plus élevé que le sien ; il devient officier supérieur à trente ans et il est le bras droit du deuxième personnage du royaume[140]. Il rejoint celui-ci début septembre et ils font le tour des places de Silésie.

En allant prendre les eaux dans cette région, ils joignent l'utile à l'agréable. La Silésie n'est pas occupée par les troupes françaises et c'est là que se trouvent les principales forteresses prussiennes. Elle est donc la base des futures opérations de libération du pays. Il s'agit de veiller en secret au bon état des fortifications et des armements. Scharnhorst a donné mission à Clausewitz, pendant ses « vacances », de lui faire rapport sur deux champs de bataille de la guerre de Sept Ans, ceux de Görlitz et de Hochkirch, de même que sur la position de Schmottseiffen[141]. Il pleut beaucoup quand ils

se retrouvent début septembre. Boyen les accompagne. Ils inspectent la forteresse de Breslau le 7 septembre et Clausewitz rédige le rapport final[142]. Le roi Frédéric-Guillaume les rejoint un moment, puis rentre à Charlottenburg le 11. De retour lui aussi à Berlin, Clausewitz n'a pas encore retrouvé la forme physique qu'il espérait. Son mariage n'est pas pour demain. La comtesse von Brühl et Marie sont toujours absentes de la capitale. Il vit « comme un ermite », écrit-il à Gneisenau[143]. Le 11 octobre, il est officiellement nommé enseignant (*Lehrer*) à l'Ecole de guerre. Sa charge de cours porte sur « la petite guerre, les tâches d'état-major et un aperçu des travaux de l'artillerie, des retranchements de campagne et de la construction des ponts à la guerre ». L'ensemble est réparti en cent cinquante-six heures de cours[144]. Le 15 octobre, il assiste à la séance de rentrée. La nouvelle université de Berlin est solennellement inaugurée le même jour par le chancelier Hardenberg[145]. Il y a là plus qu'une coïncidence : le salut de la Prusse réside d'abord dans ses forces intellectuelles. Le cursus à l'Ecole de guerre est de trois ans, chaque classe est limitée à une cinquantaine d'officiers. Il y a un examen d'entrée. Prévu au départ pour les deuxième et troisième années, l'enseignement de Clausewitz se donnera, à la demande de Scharnhorst, dès la première, à raison de quatre heures par semaine[146].

Dans les circonstances où se trouve la Prusse, l'enseignement sur la petite guerre est fondamental. Si le pays veut se libérer de l'occupation française, il ne le peut qu'en faisant appel au peuple. Il s'agit donc d'une matière chère aux réformateurs. Scharnhorst, qui l'a lui-même enseignée à Clausewitz, sait qu'il peut compter sur celui-ci pour bien instruire les officiers dans ce domaine[147]. En plus de ses quatre heures de cours à l'Ecole de guerre, Carl en donne trois par semaine au prince héritier. Il y a aussi le travail de bureau pour son général. Après les premières séances, il trouve qu'enseigner est moins incongru que ce qu'il pensait, même s'il estime devoir passer trop de temps à écrire ses cours. Sa santé s'améliore[148]. Le manuscrit de son cours sur la petite guerre a été publié par Werner Hahlweg. Il comprend les leçons proprement dites, puis une collection d'exemples allant de la guerre de Succession d'Autriche à 1807, avec de nombreux croquis de sa main. « On entend par "petite guerre" l'emploi de petites sections de troupes en campagne. Les combats de 20, 50, 100 ou de 300 à 400 hommes, s'ils ne font pas partie d'un combat plus grand,

appartiennent à la petite guerre. » Une telle définition peut sembler mécanique et non philosophique, estime Clausewitz[149]. Les limites de la petite guerre et celles de la grande se perdent en réalité l'une dans l'autre. Si la première expression est consacrée à l'époque, celle de « grande guerre » ne l'est pas et il s'excuse de l'introduire. Une première distinction entre les deux réside dans un objectif propre à la petite guerre : l'observation de l'ennemi. La petite guerre relève entièrement de la tactique. Son « caractère » permet de mieux la cerner encore : il se fonde sur un « libre jeu de l'esprit », sur « une adroite liaison d'audace et de prudence » ou « une heureuse composition de hardiesse et de crainte ». En ce sens, toute mission de défense devra aussi comprendre des attaques[150].

La moitié des leçons est consacrée au service des avant-postes, où il faut observer l'ennemi et tenir un terrain le plus longtemps possible. Cela suppose une activité plus grande que dans le gros de l'armée, car l'attention et les efforts sont incessants. Clausewitz envisage les particularités de ce service dans les défilés, les bois, les montagnes, les petites villes, les villages. Ses exemples sont tirés de la guerre de Sept Ans, des campagnes contre les Turcs ou de la guerre d'Indépendance américaine. Dans les soulèvements nationaux, comme ceux de la Vendée, de l'Espagne au moment où il écrit et du Tyrol en 1809, les combats sont essentiellement des attaques de petits postes. Les armées populaires ne peuvent pratiquement rien faire d'autre. La surprise est toujours essentielle et constitue un but en soi, car l'objectif n'est pas tant de s'emparer d'un poste que de semer la confusion, de prendre des prisonniers et du butin, pour s'éloigner ensuite rapidement. Dans sa conclusion, Clausewitz invite ses étudiants à réfléchir par eux-mêmes plutôt que de mémoriser des règles. Il espère qu'ils reviendront de temps en temps à leurs notes de cours, quand ils auront consacré un certain temps à étudier des exemples historiques qui apprennent plus que la théorie. Beaucoup d'auteurs ont écrit sur la petite guerre, mais peu l'ont fait sans pédanterie. Le meilleur est Scharnhorst, avec son *Militairisches Taschenbuch, zum Gebrauch im Felde* (« Livre de poche militaire, à employer en campagne », Hanovre, 1793). Le *Abhandlung über den kleinen Krieg* (« Traité sur la petite guerre », Berlin, 1799) de Georg Wilhelm von Valentini met bien en lumière la plupart des circonstances, mais est pauvre en exemples historiques[151].

Comme la plupart des auteurs, Valentini organise son livre de manière arbitraire et inconsistante, même s'il se fonde sur son expérience et ses études, passant aisément d'un aspect à l'autre. Contrairement à cette espèce de catalogue, Clausewitz fait une analyse systématique de la petite guerre en recherchant sa nature profonde, afin d'ouvrir les yeux de ses étudiants sur les spécificités du combat en petits groupes[152]. Il utilise pour cela une méthode dialectique. Il oppose des couples conceptuels : défensive/offensive, moral/physique, audace/crainte. Ces paradoxes forcent ses auditeurs à réfléchir[153]. Ceux-ci peuvent en éprouver des effets libérateurs ou en être troublés. Il n'y a pas de règles précises et cela vaut pour tous les domaines de la guerre : ce qui est qualifié par certains de « généralement » valable doit toujours être compris comme voulant dire « le plus souvent[154] ». La plupart des étudiants de Clausewitz viennent des troupes de ligne : sur les trente-trois recensés en 1811, seuls quatre sont issus de régiments de hussards ou de uhlans voués par définition à la petite guerre[155]. Les leçons rompent avec ce que ces officiers ont appris jusque-là et elles les introduisent aux changements tactiques voulus par les réformateurs : des formations plus souples pour l'infanterie, une alternance de lignes et de colonnes, un plus grand emploi des tirailleurs, un feu plus ajusté, un accent mis sur les qualités individuelles du soldat, qui doit être mieux traité parce qu'il est désormais fait appel à son sens du devoir et à son patriotisme. Les leçons sur la petite guerre sont à cet égard un véritable manifeste en faveur des réformes. Mais il ne s'agit pas d'appeler à une « guerre révolutionnaire ». Malgré les allusions, plutôt rares, à l'implication des peuples en Vendée, en Espagne et au Tyrol, Clausewitz n'aborde pas vraiment les conflits de ce type. Les opérations de petite guerre sont vues comme complétant celles d'une armée principale dans une « grande guerre[156] ». En revanche, il y a ici des éléments qui se retrouveront dans *Vom Kriege*, dont Clausewitz entame la rédaction durant les années 1810-1812. Le concept de « frottement », impliquant que rien à la guerre ne se déroule jamais selon le plan prévu, est introduit pour la première fois dans les dernières exhortations aux étudiants[157].

C'est Scharnhorst qui a recommandé Clausewitz pour donner des cours au prince héritier, le futur Frédéric-Guillaume IV. Celui-ci a juste quinze ans lorsque débutent les leçons en octobre 1810. Son frère cadet le prince Guillaume, futur empereur d'Allemagne, et son cousin le prince Frédéric

d'Orange-Nassau, tous les deux âgés de treize ans, le rejoignent bientôt. Devant un si jeune auditoire, notre major doit se montrer simple[158]. Il fournit au gouverneur militaire du *Kronprinz*, le lieutenant-colonel von Gaudi, un projet de cours où il entend rester compréhensible, tout en veillant à ne pas donner d'idée fausse sur quoi que ce soit[159]. Un manuscrit de six folios, reprenant une partie des notes de cours de Clausewitz, a été publié par Werner Hahlweg. Il est divisé en trente-six paragraphes très courts et concerne l'étude des batailles et des combats. Le premier stipule que « l'art de la guerre apprend l'emploi des forces de combat disponibles en vue du but de la guerre ». La mise sur pied de ces forces constitue la première partie de l'art de la guerre. Le but de la guerre est la destruction des forces armées ennemies. Cela ne se réalise que par le combat et ses suites. Les combats ne sont pas isolés, ils sont liés entre eux au moyen d'une combinaison, en vue d'objectifs communs. Ce que l'on dit du combat en lui-même relève de la tactique ; ce que l'on dit de la combinaison des combats relève de la stratégie[160]. La datation des écrits de Clausewitz n'est pas aisée. Pour Hew Strachan, c'est sans doute à la même époque que celui-ci développe ses réflexions sur la tactique en utilisant là aussi de courtes propositions[161]. Elles sont toutefois trop abstraites pour un enseignement à des adolescents. Il s'agit plutôt des bases d'un traité sur la tactique, écrites ultérieurement.

Le mariage, enfin

Début octobre 1810, alors que Clausewitz est revenu à Berlin pour entamer ses enseignements, Marie von Brühl et sa mère ne sont pas encore rentrées de Bohême. Elles sont parties y prendre les eaux et en ont profité pour retrouver leur vieil ami le baron Stein. Celui-ci a trouvé la comtesse « extrêmement agitée » par la perspective du mariage de sa fille. Ce dernier « lui déplaît parce qu'il blesse bien des convenances, qu'il rend son bonheur et celui de Marie dépendant d'un homme qu'elle ne connaît pas et la séparera entièrement d'elle[162] ». Stein comprend qu'elle ait peur des beaux-fils depuis Marwitz, veuf de sa fille Franziska (1804) comme nous l'avons vu plus haut, « dont la *Roheit* [rudesse] et les emportements lui ont donné bien des chagrins. Je lui ai cependant représenté, poursuit l'ancien ministre, qu'il ne fallait penser qu'au bonheur de Marie, je lui ai parlé de la bonne

opinion que des personnes très estimables de ma connaissance avaient du jeune homme et de la nécessité de se soumettre à des circonstances qu'on ne pouvait changer ». Pour Marie, un amour qui aurait plus vite atteint son but, sans rencontrer autant d'obstacles, leur aurait épargné bien des peines, mais il aurait peut-être été moins riche. Elle aurait aimé se marier plus tôt, mais le long temps d'épreuve qu'ils ont connu fait maintenant partie de sa vie et elle ne peut le renier[163]. Ils vont s'unir en décembre. Ils passeront ensuite leur lune de miel chez la comtesse Louise von Voβ, dans sa propriété de Giewitz dans le Mecklembourg[164]. Le mariage est célébré le 17 décembre à 11 heures, dans l'église Sainte-Marie (Marienkirche), par le pasteur Ribbeck, un proche de Schleiermacher et des milieux patriotes, mais aussi un personnage bien en cour et plutôt prudent[165]. On ignore la liste des invités. Schramm pense que les frères de Carl n'ont pas eu la possibilité d'assister à la cérémonie. Leur mère, âgée de soixante-quatre ans, a-t-elle fait le voyage depuis Burg[166] ?

La réception fut sans doute assez modeste, mais tout s'est mieux passé que ne l'espérait la princesse Louise Radziwill. Celle-ci ne dit pas qu'elle a assisté à la cérémonie, mais elle a vu la mère de Marie après et elle lui a semblé apaisée. Louise avait du reste tout fait pour « la réconcilier à cette idée » et pour « diminuer sa répugnance », comme l'avait déjà fait Stein. « D'ailleurs, écrit-elle à ce dernier, j'avais avec vérité le plus grand bien à dire du caractère et des principes de Clausewitz, qu'une connaissance qui date de six ou sept ans m'a fait connaître particulièrement, je l'ai vu agir toujours d'une manière très noble et très conséquente ; il est vrai qu'autant que le bonheur dépend de la fortune, il n'en promet pas un brillant à Marie, et je dois rendre la justice à Clausewitz qu'il a vivement senti cet obstacle que Marie n'entrevoyait ou ne voulait pas entrevoir. Il m'a souvent parlé avec douleur de la crainte de paraître personnel, de ne point sentir les sacrifices que lui portait Marie, tandis qu'elle, au contraire, regardait ces scrupules comme une faiblesse et les témoignages d'un attachement moins vif que le sien[167]. » Marie tenait tellement à Carl que la comtesse Sophia a craint pour la santé de sa fille. Heureusement, la situation s'est apaisée et tout le monde se réjouit du sourire retrouvé de la comtesse. Marwitz était présent à la cérémonie. Marie lui a proposé de confier pour quelques semaines sa fille, la petite Fanny, à sa grand-mère – il a refusé. Il avait

repris l'enfant chez lui quand il s'était remarié avec Charlotte von Moltke, l'amie de Marie, et cela avait profondément chagriné la comtesse Sophia[168].

Les jeunes mariés reviennent de Giewitz à Berlin dans les dernières heures de l'année 1810. Ils emménagent chez eux. Marie trouve tout joliment arrangé et a la joie de découvrir les nombreux cadeaux apportés par des amis[169]. A en croire Karoline von Rochow, la sœur de Marwitz, l'appartement est pourtant bien modeste : un canapé, six chaises recouvertes en coton et quelques meubles. Et Marie est toute heureuse quand elle peut recevoir quelques parents ou de bons amis avec une épaule de mouton[170]. Le trait est peut-être un peu forcé. La belle-mère de Carl vit d'une pension du Trésor royal, Marie n'a pas de biens propres et lui-même ne dispose que de sa solde d'officier. En tant que major, il gagne 1 300 thalers par an, il est logé, est aidé par une ordonnance et reçoit de l'avoine et de la paille pour ses chevaux. Il doit, en revanche, payer ceux-ci et ses uniformes de ses propres deniers[171]. Il donne aussi de l'argent à sa mère et à ses sœurs. Marie dispose sans doute d'une servante et d'un cuisinier[172]. Son mariage assure encore davantage la position de Carl dans les salons berlinois. D'après Karoline von Rochow, il a la réputation d'être un excellent militaire aux vastes connaissances, mais sa personnalité n'est pas agréable. Il est d'un abord froid et même hautain. Il parle peu, comme si ses interlocuteurs et les sujets abordés n'étaient pas assez élevés pour lui. En même temps, il est habité par une passion poétique, une sentimentalité qui s'expriment parfois dans son amour idéalisé pour sa femme, par des discours en vers ou en prose qui, s'ils sont admirables, bien pensés et très touchants, ne sont pas les meilleurs du monde. Il brûle d'une ambition dévorante, mais celle-ci tend plus à une sorte d'accomplissement de soi à l'antique qu'à la façon moderne de profiter de la vie. Il a peu d'amis, mais ils sont proches et fiables. Ils espèrent plus de lui que ce que les circonstances et sa personnalité peu engageante lui permettent d'accomplir[173]. Ce jugement plutôt sévère est évidemment celui d'une grande dame de l'aristocratie aux opinions ultra-conservatrices, comme celles de son frère.

Elle range Clausewitz parmi le cercle des patriotes à l'intransigeance excessive. Ceux-ci ont pourtant bien déchanté après la malheureuse aventure de Schill. Leurs espérances sont entretenues par l'admiration – déplacée selon Karoline von Rochow – que leur vouent quelques dames de la Cour, notamment la comtesse von Berg, proche amie de la défunte reine,

et les deux jeunes sœurs du roi, les princesses Augusta et Wilhelmine[174]. La comtesse Louise von Voβ, fille de la comtesse von Berg, est très proche de Marie et de Carl. Elle tient le salon le plus en vue de ces patriotes intransigeants. Comme nous l'avons vu, les dames tiennent une place importante dans l'entretien de la flamme du patriotisme. La reine Louise a joué un rôle nouveau à cet égard et tout se passe comme si elle avait laissé un héritage. En mettant ses talents, son intelligence et sa beauté au service de son époux, elle a exercé une influence certaine, notamment dans le rappel de Stein aux affaires. A son image, d'autres grandes dames jouent les hôtesses, mettent en relation d'importants personnages, orientent les conversations. Leurs salons offrent un espace de discussion libre pour les questions littéraires, artistiques et politiques. Clausewitz évolue dans ces cercles où se constitue un nouvel « habitus » culturel, fondé sur le patriotisme et entretenu par des femmes[175].

Marie a de nombreuses connaissances dans les cercles littéraires de Berlin. Grâce à elle, Clausewitz élargit encore ses horizons intellectuels. Il rencontre le philologue Wilhelm von Humboldt. Il devient membre de la Christlich-Deutsche Tischgesellschaft (Société de table germano-chrétienne), un groupe qui se réunit le deuxième mardi de chaque mois pour des discussions littéraires et politiques. On y trouve Fichte, Schleiermacher, Adam Müller, les poètes Brentano et Fouqué, les juristes Savigny et Eichhorn, le peintre et ami de Goethe Friedrich Bury et peut-être le dramaturge Heinrich von Kleist[176]. Plusieurs officiers amis de Clausewitz y participent également : Karl von Tiedemann, Friedrich zu Dohna, Karl von Roeder[177]. Beaucoup font partie des patriotes qualifiés d'intransigeants par Karoline von Rochow. Bien qu'elle n'en soit pas, celle-ci développera plus tard une grande nostalgie de cette époque où tant d'hommes et de femmes d'esprit discutaient de façon aussi animée et enrichissante. Clausewitz et son groupe, déçus par la défaite de l'Autriche en 1809, placent désormais leurs espoirs dans la Russie, dont ils pensent que l'entente avec la France ne peut durer. Un autre parti, regroupé autour de Guillaume d'Orange, qui a épousé une sœur du roi, déteste encore davantage Napoléon et place d'abord ses espérances dans l'Angleterre. La belle-mère de Clausewitz, née anglaise, réunit chez elle cette coterie, à laquelle s'est associé Gneisenau. Enfin, il y a le groupe des propriétaires terriens, dont Friedrich August Ludwig von der Marwitz est le chef de file. Ils s'opposent aux réformes

dans la mesure où celles-ci étendent la bureaucratie étatique et réduisent les privilèges de la noblesse. Mais au total, conclut sa sœur, Karoline von Rochow, ces différents groupes vivent dans une certaine harmonie[178]. Par ses multiples contacts avec les milieux littéraires, militaires et politiques, le couple Clausewitz incarne alors ce que Erich Weniger appelle « l'unité du mouvement allemand[179] ».

Sa nouvelle vie, son voyage à Giewitz mais aussi certaines indispositions ne permettent pas à Clausewitz de beaucoup travailler en janvier 1811. Sa santé est décidément un sérieux handicap. Elle connaît des hauts et des bas. A la mi-janvier, elle s'améliore, pour se détériorer à nouveau à la fin du mois. Cela affecte certainement son moral et sa perception de la situation politique. Il est convaincu que la Prusse court à une nouvelle catastrophe : ce que des siècles ont pu façonner sur cette lande sablonneuse en termes de bien-être, de culture et de commerce est maintenant en train de s'écrouler. Le pays doit payer une forte contribution à la France et, incapable de fournir des sommes d'argent, il lui verse une partie de sa production. Tout évolue trop lentement et sans assez de résolution pour Clausewitz. Il envisage de prendre du service en Russie mais pas en Angleterre. Celle-ci lui paraît plus lointaine et sa santé ne lui permettrait pas de s'y rendre. Il insiste sur ce point dans une lettre à Gneisenau : « Elle est si peu solide et me prive à ce point de goûter les vraies joies de la vie, écrit-il, que je me traîne souvent avec peine dans l'existence, à un moment où je pourrais être si heureux. » Contrastant avec lui, Marie est pleine de vie et d'entrain[180].

Sous l'impulsion de Scharnhorst, le train des réformes poursuit sa route. Il s'agit maintenant de revoir les manuels et règlements de service en campagne des différentes armes. Clausewitz assure toujours la correspondance de son chef. Il veille à obtenir des exemplaires des règlements français et hessois, il écrit à différents officiers pour obtenir leur avis, en particulier à Blücher pour la cavalerie, à Yorck pour l'infanterie et au prince Auguste pour l'artillerie. Avec les majors von Krauseneck et von Natzmer, il fait lui-même partie de la commission de l'infanterie[181]. C'est la plus importante et celle dont le règlement sera le plus abouti. L'infanterie est, en effet, l'arme la plus susceptible de se renforcer par un afflux de conscrits et la plus capable de substituer l'enthousiasme à l'entraînement[182]. Carl écrit pour Scharnhorst à son frère Friedrich. Celui-ci commande le bataillon des chasseurs de Prusse-Orientale à Francfort-sur-l'Oder et il est

chargé de faire expérimenter un nouveau modèle de carabine[183]. De neuf ans plus âgé que Carl, Friedrich a pourtant le même grade de major. Quant à Wilhelm, qui a sept ans de plus, il n'est encore que capitaine, alors que ses supérieurs ne lui prodiguent que des éloges, en particulier sur ses connaissances et sa volonté d'élever le niveau intellectuel des jeunes officiers[184]. Plus que Friedrich, il a des points communs avec Carl. L'avancement est lent car les finances du royaume sont au plus bas. En comparaison de ses frères, Carl peut donc voir sa carrière comme une réussite. Même si les officiers qui servent à l'état-major ont un traitement de 25 à 30 % inférieur à celui de leurs équivalents dans les unités de ligne, il est arrivé très jeune au grade de major, grâce à Scharnhorst qui a pu faire valoir ses qualités[185].

Au sein de la commission de l'infanterie, il rédige la quatrième section du nouveau règlement, où il est question de l'utilisation du troisième rang pour le combat en tirailleurs[186]. On se souvient qu'il avait mis cette disposition en pratique sur le champ de bataille d'Auerstedt. Il y a ici à la fois une reconnaissance de son expertise en la matière et un lien concret entre la pratique et la théorie. Tous les projets de nouveaux règlements et toutes les expériences avec de nouvelles armes font l'objet de rapports au roi, qui reste le chef suprême de son armée et suit tout dans le détail[187]. Pour échapper à la surveillance des Français, présents autour de Berlin, Scharnhorst a fait établir une poudrerie et une fabrique de fusils dans la forteresse de Neisse, en Silésie. Stein a donné les moyens financiers quand il était aux affaires et il a même veillé à ce que la population locale soit stimulée pour participer à l'effort[188]. Le nombre de travailleurs volontaires ne suffit pas cependant et Scharnhorst doit demander au roi de convoquer des « cantonistes », c'est-à-dire des jeunes hommes prévus pour servir dans l'armée mais que les restrictions imposées par les Français ne permettent pas d'enrôler[189].

La Silésie, réduit national et villégiature

Depuis son retour en Prusse, Gneisenau n'a toujours pas retrouvé de fonctions officielles. Les 17 et 18 mars 1811, il rencontre le chancelier Hardenberg dans sa propriété de Tempelberg, près de Berlin. Ils conviennent qu'en attendant un éclaircissement de la situation, Gneisenau

aille en Silésie et adresse de là un certain nombre de rapports au chancelier. Avant de partir, Gneisenau retrouve ses amis Scharnhorst et Clausewitz les 18 et 19 mars. Une lettre du roi lui promet une somme de 37 500 thalers pour l'achat d'un domaine. Gneisenau a de nombreux enfants et il se soucie depuis plusieurs mois des moyens de subsistance de sa famille[190]. Non seulement la Silésie n'est pas occupée par les Français, mais c'est le seul territoire montagneux du royaume. Avec ses collines, ses vallées, ses bois, ses forteresses, elle permet de résister plus longtemps à une invasion ennemie, comme les opérations de 1806-1807 l'ont prouvé. Elle a aussi une longue frontière commune avec la Bohême, c'est-à-dire l'empire des Habsbourg. Depuis Breslau, Gneisenau envoie secrètement des rapports à Hardenberg, notamment à propos des troupes saxonnes, alliées des Français. Le chancelier a pour nom de code « Haug » et Clausewitz, qui sert souvent d'intermédiaire, est appelé « Clausen[191] ».

Le 17 juin, celui-ci écrit une longue lettre à Gneisenau où transparaît l'état d'avancement de sa réflexion théorique sur la guerre. A l'occasion d'une question de son ami sur les formations en ligne et en colonne de l'infanterie, il parle de « la fabrique de tactique Tiedemann-Clausewitz ». Le premier, on le sait, enseigne cette matière à l'Ecole de guerre, mais le second collabore avec lui, et pas seulement à propos de la petite guerre. Cela montre aussi que Clausewitz ne se contente pas de réfléchir en solitaire mais qu'il dialogue constamment avec quelques officiers de son niveau. Il communique à Gneisenau ses définitions de la tactique et de la stratégie : la première est « l'apprentissage de l'emploi des forces armées dans le combat », la seconde « l'apprentissage de l'emploi du combat aux fins de la guerre ». Même si les forces armées ne sont pas effectivement engagées, les positions, les marches, les diversions, les démonstrations ne sont que des combinaisons du combat, car l'idée de combat est à la base de tout emploi des forces armées. C'est pour lui « de la plus haute évidence ». Le combat représente l'argent comptant et le bien immobilier, tandis que la stratégie figure le commerce et la transaction[192]. En terminant sa lettre à Gneisenau, il lui annonce son prochain voyage en Silésie. Il a hâte de se retrouver dans la ville d'eaux de Warmbrunn pour se baigner. Il ira ensuite à Cudowa, en septembre. Il passera de là en Bohême, par Reichenberg, et se rendra à Teschen où son épouse doit retrouver une de ses cousines. Il rentrera alors seul à Berlin. Le but n'est pas seulement de prendre des

vacances : Scharnhorst l'a chargé de relever les positions des Autrichiens et des Prussiens pendant la guerre de Succession de Bavière de 1778, et aussi d'écrire un rapport sur la bataille de Reichenberg qui opposa les mêmes belligérants le 21 avril 1757, au début de la guerre de Sept Ans[193]. Il présente d'ailleurs au roi le voyage de Carl comme une mission dans le cadre de son enseignement à l'Ecole de guerre. Il sollicite pour son protégé une halte de trois semaines aux bains de Warmbrunn[194].

Ce séjour accordé, Carl parvient fin juillet sur son lieu de villégiature. Après une dizaine de jours, il se porte très bien, mais il estime que les bains n'expliquent pas tout. Il prie Gneisenau, qui est rentré à Berlin, de transmettre ses hommages à la princesse Louise Radziwill et à la comtesse Dohna, la fille de Scharnhorst, qui viennent chacune de donner naissance à un fils[195]. La première a écrit à Stein, fin juin, que Carl et Marie « sont parfaitement heureux » et que la mère de celle-ci l'est également ; « la santé de Clausewitz est un point d'inquiétude pour elle que je partage sans l'avouer, ajoute la princesse, pour ne point augmenter ses alarmes, mais il s'abîme à force de travailler, puisqu'au nombre des officiers qu'emploie le G[énéral] Scharnhorst, il est le seul dans les talents et les connaissances duquel il trouve les ressources dont il a besoin[196] ». Clausewitz est un anxieux. Arrivé à Cudowa fin août, il a le sentiment de perdre son temps à parcourir les positions de la guerre de Succession de Bavière, un conflit insignifiant, alors que la Prusse va peut-être disparaître de la carte. Il demande à Gneisenau de lui faire un point sur la situation internationale. Il reconnaît les régions de Goldberg et de Löwenberg qui deviendront le théâtre d'affrontements deux ans plus tard. A Breslau, il reste quelques jours auprès de son frère Wilhelm. Apprenant certains propos menaçants de Napoléon à l'égard de la Russie, il ne doute plus que la Prusse sera bientôt confrontée à une douloureuse alternative : se laisser entraîner dans une alliance avec la France ou être détruite. Cela ne l'empêche pas de veiller à raffermir encore la position de la Silésie. Il faudra notamment, selon lui, remplacer le commandant de la place de Neisse, car il ne veille qu'à ses intérêts personnels et est entièrement dominé par sa femme. Clausewitz est toujours mécontent de sa santé, il a l'impression qu'elle se détériore d'année en année. A la mi-septembre, il quitte Cudowa et va rendre visite à la famille de Gneisenau dans sa propriété de Kaufungen. Marie s'entend très bien avec l'épouse du colonel et trouve les enfants adorables. Carl

élabore un plan de défense de la Silésie. Si la forteresse de Spandau, près de Berlin, joue le même rôle défensif que les lignes de Torres Vedras établies par le général britannique Wellesley, futur duc de Wellington, en avant de Lisbonne, alors la Silésie pourra devenir une nouvelle Espagne pour les Français[197]. Clausewitz suit de près les événements dans la péninsule Ibérique : il en a établi, en français, un précis chronologique[198].

Le 1er octobre, il est de retour à Berlin. Si l'on en croit sa lettre à Gneisenau du 24 septembre, cela ne l'enchante guère de « faire encore une fois l'exposé de sa sagesse abstraite devant des esprits convoqués, au-dessus de nuages de fumée, et d'amener devant les yeux des élèves, dans une faible clarté, des tracés sommairement esquissés[199] ». Les cours de la deuxième année d'études à l'Ecole de guerre reprennent le 21 octobre[200]. Les chancelleries s'agitent en Europe. La Russie n'accepte pas le renforcement du grand-duché de Varsovie par la Galicie autrichienne et rejette le Blocus continental, qui fait beaucoup de tort à son économie. La perspective d'une guerre entre Paris et Saint-Pétersbourg se précise. Que va faire la Prusse, coincée entre les deux ? Scharnhorst entreprend un voyage secret en Russie. Le tsar lui expose franchement son point de vue : il ne va pas céder aux intimidations de Napoléon et se prépare à la guerre[201]. A Berlin, Clausewitz assume seul la correspondance de l'état-major. Il rédige aussi, pour Gneisenau, un projet de légion allemande qui combattrait au côté des Russes. La plupart des « hommes d'esprit et de cœur » qui la composeront viendront sans doute de la classe moyenne. Avec l'aide des Anglais, ils débarqueront en Allemagne du Nord et combattront d'abord de manière conventionnelle. A mesure de leurs progrès, ils encourageront la participation des populations. Un appel général à l'insurrection ne sera toutefois lancé qu'après un succès significatif sur un corps ennemi[202]. Le 20 novembre, la mère de Carl s'éteint à Burg, à l'âge de soixante-cinq ans[203]. Grâce à une lettre de Marie, on sait qu'elle devait être assez énergique et même influente. Elle avait notamment persuadé deux familles de laisser leurs enfants se marier, alors qu'elles s'y opposaient fermement. Carl et Marie se rendent à Burg et plantent des fleurs sur sa tombe[204]. Malgré ce deuil, quand elle rassemblera ses souvenirs, Marie qualifiera l'année 1811 de la plus heureuse de sa vie ; elle n'a été séparée de Carl que deux ou trois jours et il ne lui a écrit qu'une seule lettre. Leurs vacances en Silésie lui ont laissé des souvenirs inoubliables. A l'occasion de Noël,

Gneisenau demande à Marie de choisir pour lui les cadeaux qu'il destine à sa femme et à ses enfants[205]. Cela témoigne de l'étroitesse de ses liens avec Clausewitz. Les jeunes mariés passent la Saint-Sylvestre chez la princesse Louise Radziwill. Celle-ci forme en faveur de Marie le vœu d'une vie de couple paisible en 1812[206]…

De 1808 à 1811, Clausewitz a travaillé comme chef du bureau de Scharnhorst. Ce dernier, infatigable dans la poursuite de ses projets, jamais à court de moyens, avait une telle maîtrise de lui-même que les Français furent toujours très mal renseignés sur lui. Ils le prenaient « pour un savant dépourvu de sens pratique » et donc inoffensif. Pour résumer l'œuvre des réformes, Clausewitz évoque d'abord la mise en place d'une organisation, d'un armement et d'un équipement conformes à la nouvelle forme de guerre. Viennent ensuite l'amélioration qualitative de l'armée et « l'élévation de l'esprit des troupes », grâce au recours exclusif à des nationaux, à un recrutement tendant à un service obligatoire pour tous, à l'abolition des châtiments corporels et à de bonnes écoles, le tout couronné par une sélection attentive des officiers[207]. L'historiographie allemande du XIX^e^ siècle a donné une dimension mythique à l'ère des réformes prussiennes. Pour l'armée, elles impliquèrent incontestablement une militarisation de la société, mais aussi une plus grande ouverture des militaires à la société civile. Cette nouvelle symbiose fut certainement plus forte et acquit des bases plus durables qu'en France[208]. Le but était d'abord de préparer une guerre de libération, mais la remise en question de tout un système et la réflexion en profondeur qui l'accompagna n'eurent pas d'équivalent ailleurs. En particulier, on ne trouve pas trace au sein de l'armée française à cette époque d'un dialogue aussi fructueux que celui qu'entretenaient Scharnhorst, Gneisenau et Clausewitz. Par ailleurs, si les réformes s'inspiraient de la France, celle-ci était alors incarnée par un conquérant despotique. Les idées de liberté et d'égalité qui avaient d'abord séduit beaucoup d'esprits en Allemagne furent nécessairement ramenées, après l'humiliation subie à Iéna, Auerstedt et Tilsit, à l'espoir d'une émancipation de l'oppression napoléonienne. On peut y voir l'origine d'une orientation particulière de la Prusse, où l'osmose entre l'Etat et son armée va se développer au détriment des idées libérales en provenance d'Europe occidentale[209].

Clausewitz, par ses fonctions, fut au cœur du processus des réformes, bien qu'en deuxième ligne. Pour Boyen, qui était de neuf ans son aîné, Carl était le plus aimé et le plus talentueux des disciples de Scharnhorst, son premier collaborateur et celui en qui il avait le plus confiance. En particulier, le général savait qu'il pouvait compter sur lui pour garder le secret en ce qui concernait le réarmement du pays[210]. L'apport de Clausewitz ne se limita pas à la correspondance de service. Il contribua directement à la rédaction du nouveau règlement tactique de l'infanterie. Son enseignement sur la petite guerre à la Kriegsschule prépara aussi plusieurs officiers à des formes d'engagement plus souples et plus actives. Surtout, la poursuite de ses travaux d'écriture lui permit d'acquérir des vues encore plus nettes à propos des relations entre la politique et l'art de la guerre. La théorie avait des limites et elle devait être différente de celle de Jomini. Sa position en deuxième ligne convenait à sa nature profonde, faite de modestie et soucieuse du fond plus que de la forme. Il ne pouvait rien prendre à la légère[211]. Après trois ans consacrés à la réflexion et à des tâches de bureau, l'année 1812 allait lui présenter de nouveaux défis et raviver son désir d'action.

4

La campagne de Russie (1812)

A la fin du mois de février 1812, la Prusse attend le résultat des négociations menées par son ambassadeur Krusemarck à Paris pour prendre position dans le conflit qui s'annonce entre la France et la Russie. Scharnhorst déclare à son beau-fils Dohna et à Clausewitz que si aucune nouvelle à propos d'un accord n'est arrivée pour le 2 mars à 6 heures, les contacts seront rompus, l'armée prussienne se mettra en route pour rejoindre l'armée russe. Une colonne française, aux ordres du maréchal Davout, arrive à Berlin depuis Magdebourg, sans avoir prévenu le roi Frédéric-Guillaume et avant la réception du courrier de Paris. Celui-ci a été retardé par les Français. Après avoir galopé le plus vite possible, il vient annoncer qu'un traité d'alliance a été conclu le 24 février. Napoléon a mis Krusemarck devant l'alternative d'une occupation en ami ou en ennemi. L'ambassadeur a fini par céder à toutes les exigences de l'Empereur : la Prusse logera et ravitaillera la Grande Armée dans sa marche vers l'est ; elle ouvrira ses magasins de munitions et ses places fortes aux troupes françaises ; elle fournira enfin un corps auxiliaire de 20 000 hommes[1]. Frédéric-Guillaume ne voit pas d'autre possibilité que de ratifier le traité, ce qu'il fait le 5 mars. Les patriotes sont consternés. Pressentant l'issue des pourparlers, Clausewitz a déjà préparé, en février, un texte exprimant sa position et celle de ses amis.

Les « Manifestes de 1812 » et la démission du service

Le manuscrit, qui ne sera pas publié avant 1869, ne comporte pas de titre général mais se subdivise en trois *Bekentnisse*, c'est-à-dire autant de « manifestes » ou d'appels à l'esprit public, qui sont aussi des professions

de foi. Le premier invoque le nom de Frédéric II, cité en exergue, alors que l'on voit la Prusse se « terrer face au danger, sans souci d'honneur ni de honte ». L'idée que l'on pourrait résister à la France a disparu presque complètement, parce que l'esprit public est façonné par « des êtres veules, vicieux et oublieux de leur devoir. […] Je crois et je professe, écrit Clausewitz, qu'un peuple n'a rien de plus haut à respecter que la dignité et la liberté de son existence. Qu'il devra défendre celles-ci jusqu'à la dernière goutte de son sang. […] Qu'un peuple est invincible dans le combat généreux pour sa liberté. Que le naufrage même de cette liberté au terme d'une lutte sanglante et honorable garantit encore la renaissance d'un peuple, qu'il est le germe de vie d'où naîtra plus tard un arbre nouveau, solidement enraciné ». Le deuxième manifeste se présente comme une analyse rationnelle et dénonce les méfaits du Blocus continental, la perte de la prospérité et l'incertitude que fait régner la rupture de l'équilibre européen. La France « poursuit des buts démesurés en mettant en œuvre des moyens démesurés ». Un « Etat qui ne respire que la violence » ne peut se modérer. Pesant le pour et le contre d'une alliance avec la France, Clausewitz en conclut que le seul moyen de salut est la résistance, même si son succès est improbable[2].

Dans son troisième manifeste, il fait le point sur les forces prussiennes et cite le penseur militaire français Jacques de Guibert à propos d'« un peuple vigoureux » qui ne calculerait pas ses efforts en termes de finance[3]. La transmission du flambeau de la guerre nationale de Paris à Berlin paraît évidente, d'autant que le Prussien développe ensuite l'idée d'une guerre populaire par la création d'une milice locale ou *Landsturm* appelant tous les hommes de dix-huit à soixante ans, à l'exemple des paysans vendéens. « Acceptons le risque de payer la cruauté par la cruauté, ajoute-t-il, de répondre à la violence par une autre violence. Il nous sera facile d'y dépasser l'ennemi et de le ramener dans les limites de la modération et de l'humanité. » L'Espagne est également évoquée, mais Boyen tempère dans la marge l'enthousiasme de son ami en notant que « l'Allemand n'est pas l'Espagnol ». Pour Clausewitz, c'en est fini des guerres modérées : « La guerre de ce temps est une guerre de tous contre tous. Ce n'est pas le roi qui fait la guerre au roi, ni l'armée qui en combat une autre, c'est un peuple qui fait la guerre à un autre peuple, et dans ce peuple le roi et l'armée sont inclus[4]. » Le texte est censé refléter la position de quelques officiers

patriotes, mais Gneisenau déconseille de le publier. Des copies circulent pourtant et le contenu parvient aux oreilles des officiers conservateurs et à celles du roi, qui en est très mécontent[5]. Il faut dire que Clausewitz n'a jamais été aussi radical que dans ces manifestes où il prône une guerre de type existentiel et révolutionnaire : la patrie et le peuple y apparaissent comme des valeurs supérieures à la légitimité dynastique. Il y a des expressions qui annoncent l'idée de guerre totale[6].

Le 3 mars 1812, la princesse Louise Radziwill écrit à Stein que la comtesse von Brühl estime son gendre et qu'elle est finalement contente du sort de sa fille. Mais Clausewitz est « trop prononcé dans son opinion pour hésiter sur le parti qu'il doit prendre ». Il va être un des premiers à quitter Berlin. « Je fais le plus grand cas de son caractère et des motifs qui le guident, ajoute la princesse, mais je crois que vous trouveriez comme moi qu'il met trop peu de prix à son devoir de sujet et que c'est là *was ihm nicht bietet* [ce qui ne le sert pas]. » Stein répond « que chacun consulte sa conscience ». Il comprend le dilemme des militaires et ne peut blâmer ni les uns ni les autres[7]. Clausewitz veut prendre du service en Russie, mais il a du mal à financer son voyage. Il espère que le prince héritier lui offrira quelque chose quand il ira lui dire adieu et il emprunte une petite somme à Gneisenau[8]. Bien qu'impressionné par ses leçons, le futur Frédéric-Guillaume IV n'est pas très militaire. Clausewitz a fait allusion à sa « sourde oreille[9] ». Il n'empêche que le lieutenant-colonel von Gaudi, gouverneur du prince, lui adresse au nom de celui-ci une lettre de remerciement très chaleureuse, où il loue non seulement ses connaissances très développées, mais aussi son noble comportement. Son enseignement restera pour le prince « un héritage très précieux[10] ». Le nouveau règlement sur l'infanterie, auquel Clausewitz a collaboré, est sorti le 15 janvier. Le roi, qui s'occupe de tous les détails de son armée, demande une modification à propos des mouvements de conversion lorsque les troupes marchent en colonne. Clausewitz fait procéder au changement[11].

Le 27 mars, à midi, il fait ses adieux à son royal élève. Il en reçoit un cadeau dont nous ignorons la nature. Dans sa lettre de remerciement, le surlendemain, il lui donne encore quelques conseils. Il lui rappelle qu'un soldat, même très instruit, n'est rien sans une volonté ferme. Comme la flamme dans un foyer, c'est elle qui rassemble les différentes forces dans l'être humain. Ainsi, l'on gagne le respect des peuples. Sans la force de la

volonté, la connaissance de toute l'histoire ne serait d'aucun secours[12]. Carl interrompt également ses cours à l'Ecole de guerre. Il est difficile de mesurer l'impact éducatif qu'il a pu avoir. Werner Hahlweg a établi qu'environ un tiers des officiers de l'armée prussienne avait suivi ses leçons sur la petite guerre[13]. Vu la situation politique, de nombreux établissements d'enseignement militaire ferment leurs portes. Ils ne les rouvriront pas avant 1816[14].

Clausewitz quitte Berlin le 31 mars. Il n'a pas choisi sa date de départ au hasard : le 1er avril, le maréchal Oudinot et 19 000 soldats français défilent sous la porte de Brandebourg, ce « qui restera, écrit Boyen, un jour de honte aux yeux du peuple allemand[15] ». Carl n'a pas encore remis sa démission, mais il coupe tous les ponts derrière lui. Il quitte son épouse après quinze mois de mariage, il quitte le prince héritier, il quitte l'Ecole de guerre, il quitte son poste auprès de Scharnhorst, il quitte enfin le roi au moment où celui-ci se sent obligé d'accepter une politique qu'il réprouve. Il prend la décision qui aura les plus graves conséquences de toute sa vie. Il abandonne la possibilité d'un accès à un poste influent, se coupe d'un milieu où il aimait travailler et perd la faveur royale, tout cela pour partir dans un pays étranger dont il ne connaît pas la langue et où il ne sait quelle fonction il pourra occuper. Ce départ constitue une rupture fondamentale[16]. D'autres officiers prussiens servent déjà en Russie, mais Clausewitz est le premier à vouloir s'y rendre après la conclusion de l'alliance avec Napoléon[17].

Il a l'intention de rejoindre la légion russo-allemande qui s'organise autour du grand-duc d'Oldenbourg, dont Napoléon vient d'annexer les terres à son empire et qui est le père du beau-frère du tsar. Cette légion va mettre du temps à se constituer, notamment parce qu'elle a du mal à attirer des volontaires. Elle entend rassembler tous les Allemands qui veulent se libérer de l'occupation française et servir d'avant-garde à l'armée russe. On y trouve déjà un major prussien d'origine française qui a été limogé pour sa complicité avec Schill, le comte von Chasot[18]. Le major von Tiedemann interrompt lui aussi son enseignement à l'Ecole de guerre pour prendre le même chemin que son ami Clausewitz. Les officiers qui vont prendre du service en Russie ne sont qu'une vingtaine[19]. La démarche est sans précédent, car elle manifeste pour la première fois un rejet total de la politique royale. Ces hommes vont combattre des troupes prussiennes. Ils

font preuve d'un patriotisme radical qui confine à la trahison aux yeux du roi. Beaucoup d'autres officiers désapprouvent l'alliance avec la France, mais ils ne vont pas pour autant servir en Russie[20]. Certains préfèrent demander un congé et ne pas participer à la guerre – Boyen et Gneisenau sont dans ce cas. Avec l'accord de Frédéric-Guillaume, le premier va se rendre en mission secrète auprès du tsar, sans participer aux opérations. Le second, qui est aussi conseiller d'Etat, entreprend un voyage d'exploration diplomatique auprès des cours d'Autriche, puis de Russie, de Suède et d'Angleterre[21]. Scharnhorst n'a gardé que son titre de chef du corps des ingénieurs[22]. Il demande lui aussi un congé et s'en va en Silésie.

Clausewitz prend d'abord la même direction. A Francfort-sur-l'Oder, il rend visite à son frère Friedrich, qui y commande le 1er bataillon de chasseurs de Prusse-Orientale, et à sa « pauvre sœur » Johanna. Il ne peut s'attarder et la douleur de la séparation ne fait qu'accentuer les maux de tête dont il souffre. Le spectacle de la nature lui apporte, comme d'habitude, un certain réconfort. Les hauteurs du Riesengebirge sont toujours couvertes de neige et lui rappellent les Alpes. Le soleil brille. A Liegnitz, il retrouve Scharnhorst. Celui-ci s'émerveille de l'architecture et des anciens monuments. Il y met une telle chaleur que Clausewitz ressent d'autant plus l'absence de Marie. Il déplore la réaction d'un personnage qu'il ne nomme pas mais qui est sans doute un militaire. Celui-ci déclare qu'il aurait été préférable de paver les routes plutôt que de construire toutes ces églises : cela permettrait au moins à l'artillerie de se déplacer plus rapidement. Loin d'approuver un tel prosaïsme, Scharnhorst et Clausewitz passent leur temps à visiter les bâtiments religieux, notamment le cloître de Wahlstatt et son église catholique. Carl admire un tableau au-dessus de l'autel, qu'il attribue à un peintre des Pays-Bas. « Le général est aussi heureux que toi en de telles occasions, écrit-il à Marie ; il a trouvé ici une vieille chronique, où tout est décrit en long et en large. » La fille du général, Julie, les a rejoints à Liegnitz, avec son époux Friedrich zu Dohna. Carl espère que les hostilités ne vont pas s'ouvrir avant la fin du mois de mai. Il demande à Marie de le tenir au courant. Parvenu à Frankenstein, il termine un résumé de son enseignement au prince héritier, dont le chasseur qui accompagne Scharnhorst veut bien prendre la dictée[23].

Il y reprend son idée générale que l'audace est préférable à la prudence, mais, dans un but pédagogique, il utilise beaucoup la notion de

« principes » *(Grundsätze)*. Il donne des conseils très concrets en matière de tactique : maintenir ses troupes masquées le plus longtemps possible dans la défensive, attaquer un point du dispositif ennemi avec des forces très supérieures en nombre, ouvrir tout combat avec l'artillerie, n'employer la cavalerie qu'au moment où l'ennemi aura déjà beaucoup souffert du fait de l'infanterie et de l'artillerie. En stratégie, celui qui se trouve pris entre les forces ennemies est souvent en meilleure posture que celui qui encercle. Frédéric II a joué en maître de cette situation durant la guerre de Sept Ans. La défensive stratégique est adoptée quand le ravitaillement s'avère difficile sur le théâtre des opérations. « Dans ce cas, on se soustrait à cet inconvénient et c'est l'ennemi qui le subit. C'est actuellement [1812] le cas pour l'armée russe. » La conduite de la guerre est une machine complexe « où le frottement est énorme, de sorte que des combinaisons faciles à concevoir sur le papier n'arrivent à exécution qu'à l'aide d'efforts considérables ». Les causes du frottement sont développées. C'est l'étude de l'histoire, en dehors de l'expérience personnelle, qui permet de s'en rendre compte. Les principes ne sont destinés qu'à favoriser cette étude de l'histoire. La connaissance détaillée de quelques combats est plus utile que la connaissance d'un grand nombre de campagnes. Il est donc préférable de lire des relations et des journaux de campagnes que des livres d'histoire proprement dits. La description de la défense de Menin par Scharnhorst en 1794 offre une modèle inégalé. Le texte se termine par une exhortation à développer de grands sentiments, car ceux-ci animent l'énergie des grands chefs de guerre[24].

Cette exhortation est recopiée dans sa lettre du 12 avril adressée à Marie. Clausewitz considère comme un devoir d'avoir tenté au moins une fois d'insuffler une étincelle dans l'âme du prince héritier. Peu lui importe qu'on lui en tienne rigueur ou qu'on s'en moque[25]. Le 18, il envoie sa lettre de démission au roi, elle est enregistrée le 23[26]. Il y évoque des circonstances privées et la difficulté de sa décision, assure le souverain de sa gratitude et de son entier dévouement… mais ne lui demande pas s'il peut servir dans l'armée russe[27]. Cet oubli du règlement est peut-être dû à sa conviction qu'il ne servira plus la Prusse et que Marie va le rejoindre[28]. Le 13 mai, celle-ci lui fera part de son indignation à propos de la politique du gouvernement et des arguments développés dans les journaux de Berlin. « Il est réellement temps, dit-elle, de se construire une hutte dans un pays lointain[29]. » Le

19 avril 1812, Clausewitz arrive à Breslau avec Scharnhorst. Le prince Auguste y est aussi et ils soupent ensemble. Le roi a ordonné à son cousin de s'y rendre pour éviter ses prises de parole contre les Français. Boyen et Blücher y résident également, si bien que se reconstitue là un cercle d'officiers opposés à l'alliance française[30]. Blücher est d'origine mecklembourgeoise. Il n'appartient pas à la vieille noblesse prussienne qui possède de vastes domaines à l'est de l'Elbe. Sans participer au processus des réformes, il est devenu l'ami de Scharnhorst, qui voit en lui le général le plus capable de mener l'armée prussienne dans une guerre de libération. En novembre 1811, Napoléon a exigé et obtenu que lui soit retiré tout commandement[31].

Breslau et cette partie de la Silésie sont considérées comme « neutres », c'est-à-dire à l'écart des mouvements de la Grande Armée. Carl reçoit un colis postal qui lui procure une agréable surprise : le comte Lieven, qui représentait la Russie à Berlin, lui fait parvenir 120 ducats pour son voyage vers la Russie, alors qu'il n'en attendait que 100. Mieux encore, son traitement dans l'armée russe s'élèvera à 1 900 thalers par an, au lieu des 1 300 de son grade actuel de major. Il va même être engagé comme lieutenant-colonel[32]. Il n'a plus à se soucier d'argent. Son autre frère, Wilhelm, habite Breslau. Il est capitaine au 1er bataillon de mousquetaires du 2e régiment d'infanterie de Prusse occidentale, mais son unité est partie en manœuvres. Carl va embrasser ses quatre neveux et sa belle-sœur. Il écrit à Marie qu'elle apprécierait certainement celle-ci, qui aime son mari par-dessus tout et forme avec lui un couple exemplaire[33]. Le 28 avril, Clausewitz reçoit notification que son « congé » lui est accordé. Il va pouvoir franchir « le pas décisif ». Il s'achète une voiture confortable pour 80 thalers et s'en va le 2 mai dans la direction de Saint-Pétersbourg. Il compte y parvenir en seize jours[34]. Le 17 mai, Scharnhorst écrit que le départ de Tiedemann et de Clausewitz est une très grande perte. Ils promettaient beaucoup pour l'avenir[35].

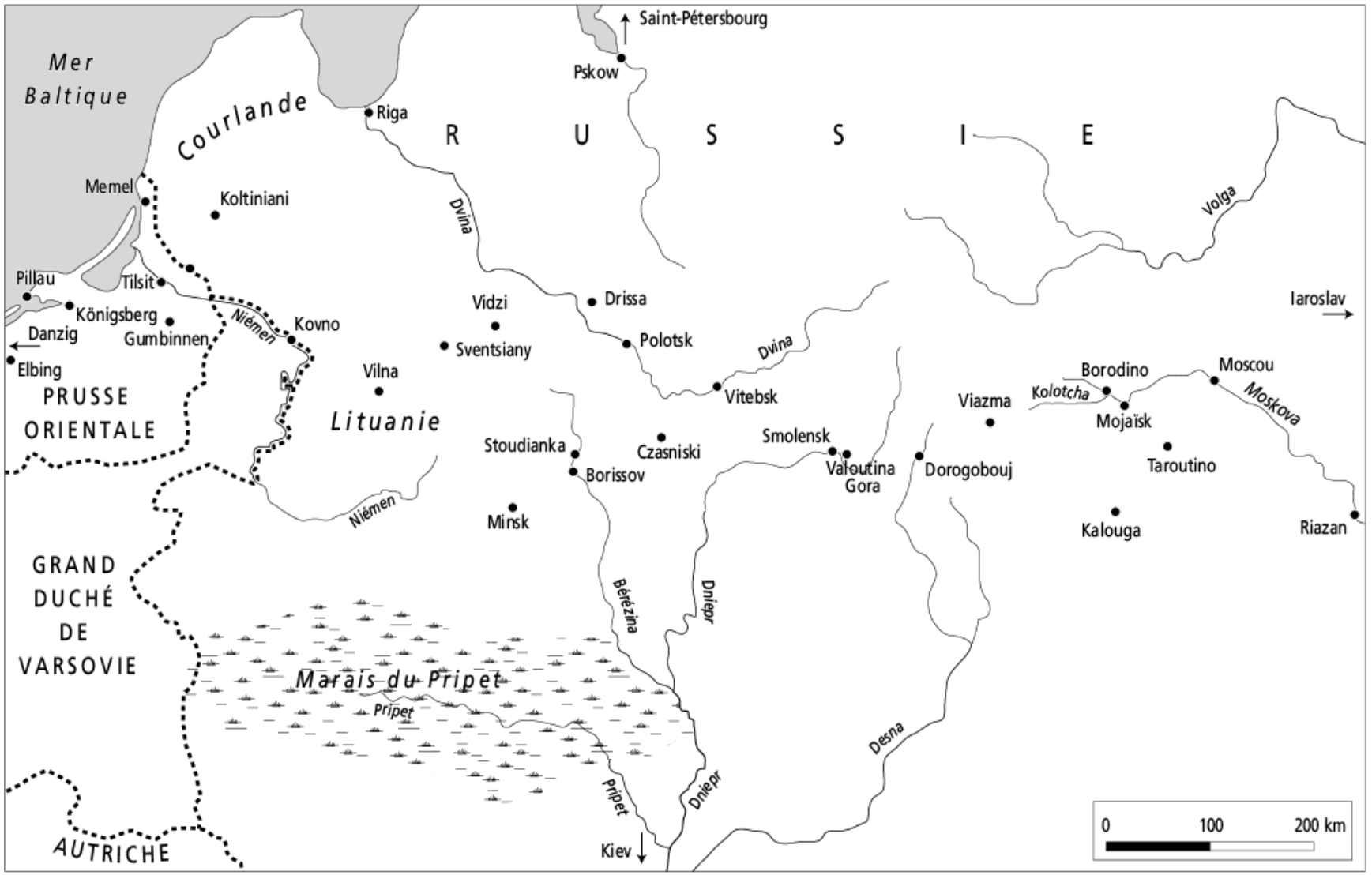
Vilna et le camp de Drissa

Carl traverse le grand-duché de Varsovie sans rencontrer de problème, « si ce n'est l'arrogance et l'impertinence puériles, mesquines et indescriptibles des gouverneurs militaires polonais ». A l'instar de la plupart de ses

compatriotes, il n'aime pas cette nation « lâche et servile dans le malheur, insolente et orgueilleuse dans le bonheur », mais se prend de pitié en voyant la misère des masures de terre grise dans les villages. Des maisons ont été pillées. Il a choisi comme postillon un homme averti et a pris soin, avant de quitter Breslau, de s'acheter une cassette pour son argent et deux pistolets, qu'il munit de poudre fraîche tous les soirs et qu'il place de chaque côté de sa voiture. Son mal de tête n'a pas cessé depuis Berlin. Tant qu'il reste assis bien droit sur son siège, il n'éprouve rien, mais dès qu'il se penche, il a mal. Dans l'ensemble cependant, la douleur va plutôt en diminuant. Le 4 mai au soir, il retrouve le sol prussien à Graudenz. Il apprend que le tsar et sa suite sont à Vilna. De Gumbinnen, il va cependant jusqu'à Memel, ce qui constitue un détour, mais c'est toujours en Prusse et il a prévu d'y faire halte. Ensuite, par Tilsit, il arrive à Tauroggen, sa première étape en Russie. On y vit selon lui beaucoup mieux qu'en Pologne, où les habitants semblent ne tenir ensemble que par des haillons et des cordes. De « sales juifs allemands » sont leurs notables. Il les compare à de la vermine grouillant dans la saleté et voudrait que le feu vienne détruire toutes les cultures pour assainir le pays[36]. Une telle brutalité est rare dans ses écrits et révèle chez lui une réelle aversion[37]. Cela ne l'empêche pas d'engager à son service un certain Jascha, un Juif qui doit parler le russe[38]. A Tauroggen, il doit rester une journée chez un colonel de cosaques qui est là avec sa famille. Son épouse, une belle Circassienne plutôt grasse, est revêtue de riches fourrures et porte un bonnet de nuit sur la tête, « tout bonnement », précise Clausewitz en français. Cette dame ne lui semble avoir d'autre ambition que d'être la mère de nombreux enfants. Il lui montre un portrait de Marie ; la dame comprend, lui souhaite beaucoup de bonheur et l'embrasse deux fois[39].

Le 20 mai, il arrive à Vilna. Il a la joie d'y retrouver Gneisenau et Chasot. Comme l'énorme suite impériale s'est installée en ville, la place manque et il partage leur chambre. Il fait la connaissance du général Barclay de Tolly, ministre de la Guerre. Il n'échange que quelques mots avec lui, mais le trouve aimable. Le général von Phull, d'origine wurtembergeoise, est le premier conseiller du tsar et il se montre très accueillant. Après huit jours, Clausewitz ne sait pas encore à quoi on le destine. Il porte toujours, écrit-il à son épouse, son uniforme bleu qu'il n'a sans doute pas quitté depuis son départ de Berlin[40]. Après avoir cherché un logement et des connaissances à

Saint-Pétersbourg, Marie a finalement renoncé à retrouver Carl, sans doute à cause de son entrée dans l'armée russe et des dangers du voyage[41]. Elle regrette bientôt ce choix, car les lettres de son bien-aimé ne lui parviennent pas ou très lentement : « Si j'avais pu t'accompagner dès le début, lui écrit-elle le 7 juin, au moins ce souci m'aurait-il été épargné[42]. » La nouvelle se répand de l'arrivée de Napoléon à Dresde. Pour Clausewitz, les Russes se préparent très calmement à la guerre. La première campagne ne pourra pas durer très longtemps. D'après lui, les opérations dans cette contrée ne doivent plus être possibles après le 1er novembre. Le 6 juin, il revêt la tunique verte de l'armée russe, « que la mode veut d'ailleurs presque noire ».


Mer Baltique
Courlande
Saint-Pétersbourg
Pskow
Riga
R U S S I E
Memel
Koltiniani
Dvina
Volga
Pillau
Tilsit
Königsberg
Gumbinnen
Niémen
Kovno
Danzig
Elbing
PRUSSE ORIENTALE
Vidzi
Drissa
Sventsiany
Polotsk
Dvina
Iaroslav
Vilna
Lituanie
Vitebsk
Borodino
Kolotcha
Moscou
Moskova
Viazma
Mojaïsk
Smolensk
Stoudianka
Czasniski
Borissov
Valoutina Gora
Dorogobouj
Taroutino
Niémen
Minsk
Kalouga
Riazan
GRAND DUCHÉ DE VARSOVIE
Bérézina
Dniepr
Marais du Pripet
Pripet
Desna
Pripet
Dniepr
Kiev
AUTRICHE
0
100
200 km

Il a reçu une lettre en russe du prince Volkonski, aide de camp du tsar et chef de l'état-major, lui confirmant son recrutement et son affectation à la 1re armée de l'Ouest. Volkonski, selon lui, est un peu sec, mais c'est un homme droit. Comme la légion russo-allemande est encore loin d'être organisée, Clausewitz est provisoirement attaché au général von Phull. Tiedemann est envoyé à Riga, où il va servir sous le général Essen. Le lieutenant-colonel von Wolzogen, un aide de camp du tsar d'origine saxonne qui a servi au Wurtemberg et en Prusse, s'en est occupé. Il devient aussi une des connaissances utiles de Clausewitz[43].

Celui-ci écrira un récit des opérations, qui sera publié avec ses œuvres posthumes[44]. La particularité de ce texte par rapport à ses autres études de campagnes est qu'il y parle beaucoup de lui. Il y a en fait deux parties : une étude stratégique avec des réflexions sur les décisions prises, le déroulement des phases principales et des remarques critiques, et d'autre part un journal personnel. Pour le prince Eugène de Wurtemberg, qui sert dans l'armée russe depuis 1797 et qui commande une division en 1812, ces deux aspects doivent être bien distingués. Au même titre que Phull, Wolzogen ou d'autres officiers parlant allemand, dit-il, il fournissait régulièrement à Clausewitz des notes pour l'aider à décrire les phases de la campagne. Car ce dernier, ignorant le russe et placé dans une armée qu'il ne connaissait pas, n'était pas mis au courant des décisions importantes. Celles-ci lui restaient cachées. Pour Eugène de Wurtemberg, Clausewitz s'est donc trompé dans le détail des faits militaires et il n'a pu rendre compte correctement d'événements qui sont restés des secrets d'Etat en Russie. Il a dû se contenter de discussions de couloir des états-majors pour étayer ses jugements. Ceux-ci, poursuit-il, témoignent de préjugés à l'encontre des Russes, dont Clausewitz critique trop facilement les décisions[45]. On peut évidemment répondre que le prince Eugène a lui-même tendance à défendre les décisions russes. Quoi qu'il en soit, *La Campagne de 1812* de Clausewitz est une source d'un intérêt exceptionnel, tant pour comprendre les opérations que pour suivre l'itinéraire de son auteur.

A Vilna, Gneisenau lui confie son intention de gagner l'Angleterre plutôt que de rester en Russie. Ignorant lui aussi la langue, il ne pourrait pas

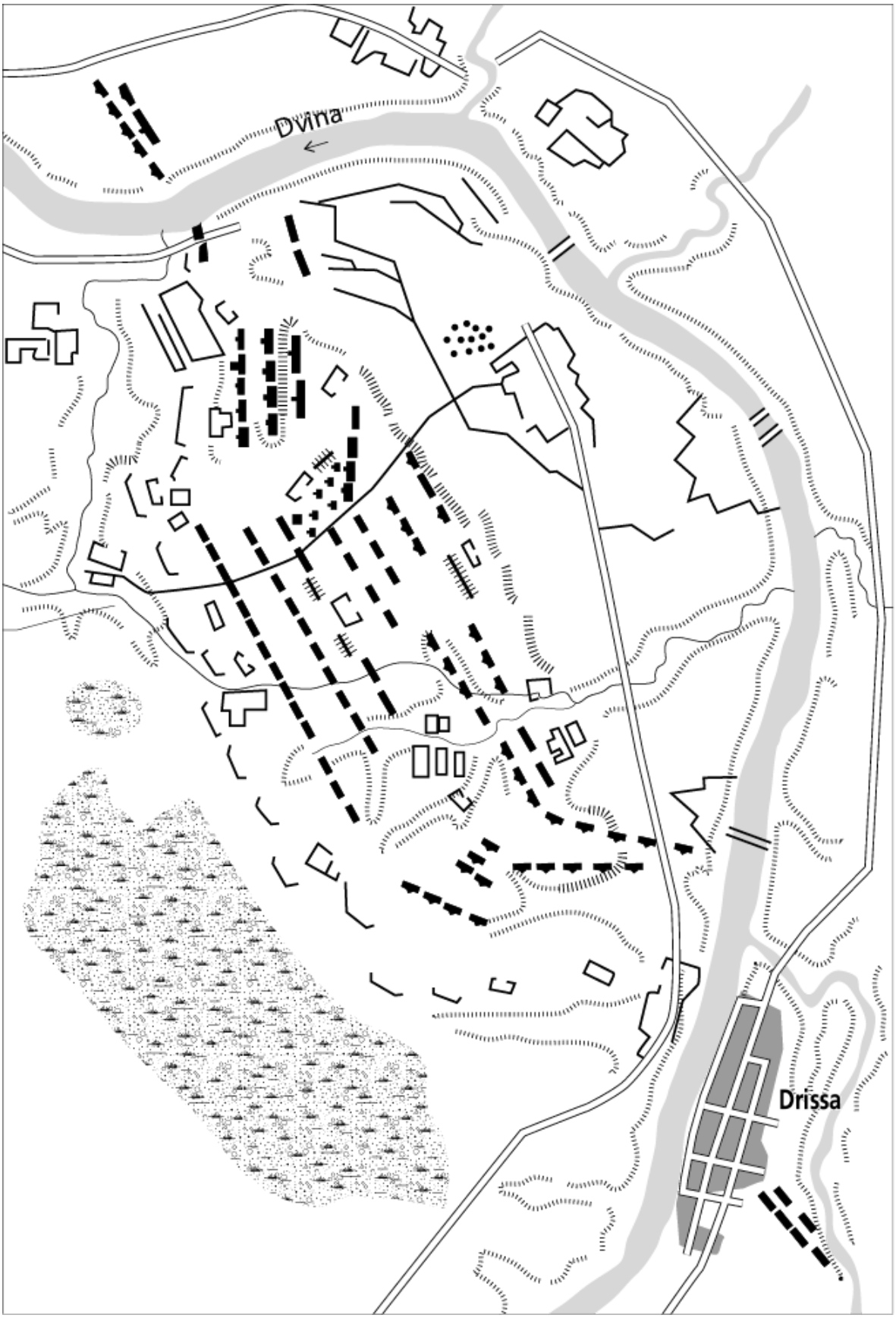
obtenir un poste correspondant à son grade[46]. Il a pris soin de remettre au tsar un mémoire dans lequel il lui recommande Clausewitz, qui est pour lui « une des meilleures têtes et plein de connaissances très profondes dans l'art de la guerre » ; il a écrit en quelques pages un guide pour les généraux, qui couvre tout ce qui est paru dans ce domaine et qui doit être traduit en russe. S'agit-il du résumé au prince héritier ou de quelque chose d'autre ? Comme l'a souligné Hans Rothfels, cette recommandation ne vise que le service d'état-major, exclut donc tout emploi en première ligne et partant tout enracinement véritable dans l'armée russe. Gneisenau, dans son mémoire, préconise surtout de gagner du temps et d'imposer une guerre lente à Napoléon, pour l'empêcher de développer ses manœuvres basées sur la rapidité des mouvements. Il constate aussi que l'état-major russe n'est pas bien organisé et il propose une meilleure répartition des tâches[47]. Pour Clausewitz, le grand quartier général foisonne de nobles oisifs. Pour se faire remarquer dans le conseil au milieu de tout ce monde et se rendre utile, il faut « beaucoup d'habileté, d'intrigue et une maîtrise complète de la langue française[48] ». L'armée russe ne dispose pas d'un état-major général distinct, son rôle est assumé par la suite du tsar[49].

Le général von Phull y joue le rôle de premier conseiller. Depuis quelques années, il instruit Alexandre dans l'art de la guerre. Clausewitz le voit comme un homme d'une haute intelligence et d'une grande culture d'esprit, mais manquant de connaissances techniques. Il connaît mieux les guerres de Jules César et de Frédéric II que celle de 1809 entre la France et l'Autriche. Il s'est créé une théorie de la guerre qui a perdu le contact avec la réalité. En même temps, il est impossible « de trouver un meilleur cœur, une âme plus noble et des sentiments moins égoïstes ». Phull est tout à fait isolé au sein de l'armée russe dont il ne possède même pas une liste des effectifs. Ce qu'il en connaît se limite à ce que lui en a dit l'empereur. Au moins les deux hommes sont-ils d'accord pour reporter la résistance à l'invasion dans l'intérieur du pays, vu la disproportion des forces à la frontière. Phull propose que la 1re armée de l'Ouest, commandée par Barclay, se replie dans un camp retranché établi à Drissa, sur la Dvina moyenne. La position a été repérée par Wolzogen, qui n'a rien trouvé de mieux dans ce pays peu propice à la défense. Le prince Bagration, avec la 2e armée de l'Ouest, a pour mission de remonter du sud pour tomber sur les flancs et les « derrières » de l'ennemi. Cette dernière expression désigne les derniers

corps d'une armée en mouvement ou le côté auquel celle-ci tourne le dos ; les arrières désignent, pour leur part, les lignes de communication d'une armée. Drissa est située entre les deux routes qui, de Vilna, conduisent à Saint-Pétersbourg et à Moscou, mais elle ne barre aucune des deux. Wolzogen obtient de Phull et du tsar que Clausewitz lui soit adjoint et celui-ci reçoit mission d'aller juger de l'état d'avancement des travaux sur place[50].

Il part le 23 juin de Vilna, accompagné d'un chasseur russe. Une fois arrivé, il a du mal à ne pas être pris pour un espion français, car il ne montre qu'un ordre rédigé dans la langue de Molière par Phull, qui n'est pas considéré comme une autorité par l'armée. Il parvient néanmoins à dissiper la méfiance et obtient la permission de visiter le camp. Situé sur la rive gauche de la Dvina, il comprend d'abord une ligne extérieure consistant en abris pour des tirailleurs. Environ cinquante ou cent pas en arrière se trouve une ligne d'ouvrages alternativement ouverts et fermés à la gorge, destinés à recevoir respectivement des batteries et des bataillons chargés de les couvrir. A environ six cents mètres derrière ce demi-cercle, une deuxième ligne d'ouvrages, tous fermés, constitue la position de réserve. A peu près au centre de l'ensemble, une grande redoute ferme le réduit de la position et doit protéger la retraite. Si le nombre d'ouvrages lui paraît trop élevé et « l'ensemble ne pas porter l'empreinte d'un esprit pratique », l'armée russe peut malgré tout espérer y résister, estime-t-il, à condition d'y placer beaucoup de troupes et que les Français attaquent de front. Le profil des redoutes est bon mais le terrain est sablonneux, ce qui est un handicap pour la solidité des ouvrages. Clausewitz dit à l'officier responsable des travaux de renforcer les défenses par des palissades, des abatis, des trous-de-loup. Un seul pont a été construit sur les sept prévus. L'officier manque de connaissances et d'entraînement, il avoue ignorer comment se servir de tonneaux de différentes tailles réunis à cet effet. Le Prussien lui indique les procédés et lui promet qu'il conseillera d'envoyer un officier du corps des ingénieurs pour prendre en main les travaux. En parcourant l'ensemble de la position, il se rend compte que son principal défaut est l'absence de fortifications sur la rive droite où se trouve Drissa. C'est « un gros village en bois et sans murailles », en face du point d'appui de l'aile gauche du camp ; il ne peut offrir aucune résistance[51]. Cette description critique correspond à un plan russe de l'époque et aux souvenirs d'un lieutenant du

régiment d'infanterie de la garde Semenovski[52]. Gêné par les critiques de Clausewitz, Wolzogen, qui a choisi la position de Drissa, reconnaît dans ses mémoires que l'officier responsable des travaux, le colonel Eichen, n'était pas un ingénieur. Il a voulu suivre trop scrupuleusement l'ébauche de Wolzogen, sans faire les vérifications nécessaires[53].


Dvina
Drissa

Le camp de Drissa, juin 1812[54]

L'idée de Phull est de placer 50 000 hommes dans le camp pour défendre les ouvrages. Les 70 000 hommes restants se porteraient au-devant de l'ennemi qui aurait passé la Dvina pour prendre le camp à revers. Le camp doit faciliter le passage d'une rive à l'autre, or même avec cet avantage sur l'ennemi, pense Clausewitz, celui-ci pourra l'emporter en amenant des forces supérieures et en coupant toute voie de retraite. Le terrain ne favorise pas le jeu défensif-offensif de Phull : le front de la position est entouré de bois et de marais qui ne permettent aucune vue sur l'ennemi. Pour Clausewitz, l'armée russe court à la catastrophe si elle vient s'enfermer à Drissa. Sur le chemin du retour, le 27 juin, il trouve le quartier général du tsar à Sventsiany, à trois marches de Vilna[55]. La nouvelle de l'invasion française est arrivée le 24 dans la soirée, alors qu'Alexandre participait à un bal donné par le général Bennigsen dans sa villa de campagne. Face à la supériorité numérique écrasante de la Grande Armée, dont l'effectif approche les 450 000 hommes, la retraite jusqu'au camp de Drissa a été décidée[56]. Barclay s'attarde encore à Vilna le 27 pour régler certaines affaires. Il ordonne à Bagration de se replier avec sa 2e armée vers Minsk ; il fait emporter le plus de vivres et de munitions possible ; les denrées qui ne peuvent l'être, faute de moyens de transport en nombre suffisant, doivent être brûlées pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi[57]. Ces ordres ne sont pas bien exécutés. A Sventsiany, le tsar voit un encombrement de tentes qui devraient déjà être à Drissa et il en fait part à Barclay de Tolly. « Le chef d'état-major, répond celui-ci, est physiquement dans l'impossibilité de suffire à tout ce que je suis en droit de prétendre de lui ; l'activité si nécessaire dans son emploi et surtout dans la position présente lui manque absolument, ses forces corporelles ne correspondent pas avec sa capacité. Je suis, Sire, dans la nécessité de faire sa besogne pour que le désordre qui en pourrait résulter ne nuise au bien général, et ne m'empêche de me mouvoir à volonté. » Barclay se plaint aussi que son avant-garde est mal commandée et que son chef, le prince Schachowskoï, ne lui envoie pas assez de rapports[58].

C'est dans ce contexte tendu que Clausewitz va rendre compte de son inspection au tsar. Le général von Phull est naturellement présent, ce qui

rend la situation très délicate. Clausewitz est son aide de camp, il a été reçu par lui avec une bienveillance particulière et le général l'a recommandé pour cette mission. Celle-ci ne consistait pas à faire la critique du camp retranché mais à examiner l'état d'avancement des travaux. Les défauts et les erreurs qu'il a découverts lui font cependant un devoir, en ces graves circonstances, d'indiquer les dangers dans lesquels l'armée risque de se précipiter. Le tsar a été ébranlé à Vilna par les nombreuses critiques formulées à l'égard du plan de Phull par ses généraux, en particulier Barclay et Bennigsen. Il a besoin de se sentir raffermi par un rapport très favorable. Clausewitz, qui sent bien tout cela, se borne dans son rapport oral qu'accompagne un mémoire écrit à l'objet même de sa mission, tout en faisant allusion aux difficultés dans lesquelles on peut se voir entraîné[59].

Avant ou juste après son entrevue avec le tsar, Clausewitz écrit à Gneisenau. La guerre a commencé, mais il ne sait pas encore où la grande bataille va se livrer. Stein, à son grand réconfort, est auprès du tsar. Scharnhorst n'est pas là, mais on parle souvent de lui. La légion russo-allemande compte dix à douze officiers, tous très distingués. Ils ont été envoyés à Riga où se constitue un premier bataillon. L'argent manque et Clausewitz souhaite que l'Angleterre intervienne, avant que Gneisenau ne vienne prendre la tête de la légion. Stein a demandé au tsar de créer un comité central qui recueillerait les Allemands émigrés et qui préparerait la voie à une insurrection en Allemagne[60]. Quand il écrit à Marie le 29 juin, Carl croit toujours que la première bataille aura lieu à Drissa. Il ignore encore tout des premiers combats d'avant-poste avec les Français[61].

Un ou deux jours plus tard, le prince Georges d'Oldenbourg, beau-frère du tsar, lui dit que ce dernier a cru remarquer des détours dans l'expression de sa pensée lors de la présentation de son rapport. Clausewitz lui répond qu'il a voulu attirer l'attention sur certains points qui n'avaient pas été suffisamment approfondis. Il croit voir certaines difficultés auxquelles il faudra au moins songer pour éviter d'être surpris. Le prince lui dit alors que le tsar a l'intention de reparler du sujet avec lui en tête à tête. Mais Clausewitz n'est pas convoqué, vraisemblablement parce que Alexandre parle du camp avec d'autres officiers plus proches de lui et que ceux-ci s'y opposent franchement. Le comte Lieven, l'ancien ambassadeur à Berlin, rejoint la suite du tsar alors qu'elle s'approche de Drissa. Clausewitz va le voir. Ils sont d'accord sur la stratégie à adopter face à Napoléon : il ne faut

pas craindre d'évacuer le pays jusqu'à Smolensk. Clausewitz expose ensuite les vues de Lieven à Phull, mais celui-ci est incapable de saisir les idées d'autrui et soutient que c'est là « de l'exagération ». Il craint que les Français n'atteignent Drissa avant les Russes et il envoie Clausewitz, à plusieurs reprises, hâter la retraite. Ce dernier est chaque fois mal reçu par Barclay, qui veille au moral de ses troupes et ne veut pas effectuer une marche précipitée. Plusieurs combats heureux ont été soutenus contre les Français. Clausewitz remplit sa mission sans partager les craintes de Phull. Il admire, au contraire, « le calme et l'indépendance visible » de Barclay. A mi-chemin entre Vilna et Drissa, la nouvelle arrive soudain que l'ennemi a tourné l'aile gauche de l'armée. Le quartier général impérial s'installe à Vidzi.

Phull est convoqué par le tsar et doit emmener Clausewitz avec lui. Dans une grande pièce qui précède le cabinet d'Alexandre, le prince Volkonski, chef de l'état-major impérial, et le général Araktcheïev, ministre de la Guerre, les reçoivent, flanqués du colonel von Toll et du capitaine Orlov. Volkonski demande à Phull de se réunir avec Toll et Clausewitz pour établir les mesures à prendre. Ce dernier est choisi parce qu'il a reconnu les routes autour de Drissa. Toll est d'origine balte, il travaille dans l'état-major du tsar et va bientôt intégrer celui de Barclay. Troublé par cette demande imprévue, Phull reporte la responsabilité sur Barclay et déclare que, puisqu'on n'a pas suivi son avis, il ne peut entreprendre de rétablir la situation. Clausewitz ne peut en croire ses oreilles, d'autant plus mortifié que les officiers russes présents le prennent pour un élève de Phull. La discussion aboutit alors à charger Toll, Clausewitz et Orlov de trouver une solution en examinant la grande carte déployée sur une table. Le troisième, qui n'a que vingt-quatre ans, émet des avis si extraordinaires qu'ils doivent être écartés. Toll propose des modifications appropriées dans les mouvements, mais elles risquent de provoquer des désordres. Clausewitz estime que la situation n'est pas dramatique et que les nouvelles reçues doivent être confirmées avant de changer quoi que ce soit. « Dans un conseil de guerre, écrit-il, c'est, en général, à celui qui ne veut rien faire qu'on donne raison. » Toll se range à son avis. Le tsar ouvre la porte, Phull et Toll sont introduits chez lui et la conférence prend fin. Le lendemain, on apprend qu'il n'y a pas de menace ennemie. Clausewitz essaie de faire comprendre à Phull qu'il a perdu la confiance du tsar, que Barclay n'est pas

un si mauvais général et qu'il vaudrait mieux lui confier le commandement suprême, ce qui donnerait unité et liaison aux opérations. Il l'incite à en faire la proposition au souverain. Malgré tous ses défauts, Phull est assez noble de cœur pour y voir une façon élégante de se retirer. Le 8 juillet, le quartier impérial arrive à Drissa. Le tsar appelle aussitôt Phull et parcourt la position avec lui, suivi de son nombreux état-major. Au sein de celui-ci, le colonel du génie Michaud, d'origine sarde, émet le premier des objections aux explications de Phull. Le lendemain, Clausewitz est envoyé examiner le terrain sur la rive droite de la Dvina pour voir où il serait préférable de faire face à l'ennemi si celui-ci n'attaquait pas de front et cherchait à tourner le camp[62].

Le 10 juillet, les quelque 100 000 hommes de la 1re armée de l'Ouest font leur entrée dans le camp de Drissa[63]. Clausewitz profite du temps libre procuré par l'installation des troupes pour écrire à son ami Tiedemann, une des rares personnes qu'il tutoie en dehors de Marie. Il a reçu deux lettres de lui dépeignant la situation à Riga, qui n'est pas brillante. « Ici, ce n'est pas beaucoup mieux, lui répond Carl. Nous sommes certes arrivés ici sans encombre, mais maintenant personne ne sait ce qu'il convient de faire et d'ordonner, personne ne sait comment s'y prendre avec le camp fortifié, quelle conduite tenir avec des opérations sur les derrières, etc. » La manière dont l'armée est commandée ne permet aucune prévision. Plus prosaïquement – mais c'est aussi une des réalités de la vie de ces hommes –, Carl promet à son ami une somme d'argent de la part du tsar, qui parviendra à sa femme par l'entremise de Phull. Clausewitz va bien et Alexandre Ier est bienveillant à son égard. Il n'a été chargé jusqu'ici que de missions de reconnaissance vers l'arrière. Il est très content de ses relations avec Volkonski et Araktcheïev. Il ne tient pas Barclay pour un général parfait, mais dans l'ensemble il n'y en a pas de meilleur. Le général Paulucci a remplacé Lavrov comme chef d'état-major. Wolzogen est l'homme de confiance de Barclay. « Si tous ces gens étaient un peu moins effrayés, conclut Clausewitz, les choses iraient beaucoup mieux[64]. » Paulucci, d'origine piémontaise, ne va pas faire long feu, unissant « un cerveau déséquilibré à un caractère malveillant », dira Clausewitz. Il ne s'entend pas du tout avec Barclay et est bientôt remplacé par le général-major Alexeï Ermolov. Toll vient, pour sa part, occuper les fonctions de

quartier-maître général, responsable du détail des opérations stratégiques et tactiques[65].

Ermolov, un vrai colosse typiquement russe, est selon Clausewitz un bon général avec des connaissances, mais il boit, est faux, intrigant, et se brouille vite avec tout le monde, au point de devenir très dangereux. Reconnaissant heureusement ses limites, il laisse les questions stratégiques et tactiques à Toll, qui a réellement les qualités d'un quartier-maître général. « Dans une armée où la culture intellectuelle est en retard », il est au courant de tout ce qui s'est publié de neuf et a même approfondi les idées de Jomini. Il est en revanche présomptueux, manque de retenue et s'emporte vite, avec une brusquerie qui ne peut que choquer le froid et méthodique Barclay. Mis à part une certaine pédanterie, Wolzogen remplirait encore mieux les fonctions de quartier-maître, estime Clausewitz, car il est intelligent et son savoir est le plus étendu de toute l'armée russe. Il ne connaît cependant pas assez le russe, a « un sérieux glacial » et n'est pas suffisamment « insinuant » pour exercer sur les opérations une influence à la hauteur de son intelligence[66].

Pendant ce temps, arrivé à Stockholm, Gneisenau écrit à un ami que Clausewitz a la confiance du tsar et que les choses iraient mieux si l'on suivait ses conseils sans discuter. Malheureusement, chez les Russes, les demi-mesures prévalent plus que jamais. Ils s'apprêtent toujours à livrer bataille près de Drissa. Gneisenau espère que Clausewitz, « que l'on a envoyé dans ce but », trouvera une meilleure position[67]. Celle-ci est finalement abandonnée. Barclay convainc le tsar que les forces de Napoléon avancent plus au sud, menaçant de séparer complètement les deux armées russes. Le camp offre en plus bien des faiblesses et Clausewitz a contribué à les pointer. Le 14 juillet, la 1re armée de l'Ouest quitte Drissa et se dirige vers Vitebsk, où elle espère arriver avant Napoléon et opérer sa jonction avec la 2e armée de Bagration. A Polotsk, dans la nuit du 18 au 19, le tsar confie le commandement suprême à Barclay de Tolly et gagne Moscou[68]. Il ne pouvait prendre une meilleure décision, estime Clausewitz, soulagé. Sans fonctions désormais, Phull va bientôt quitter l'armée pour Saint-Pétersbourg[69].

Ignorant le russe, Clausewitz regrette de ne jouer aucun rôle utile. Au moins peut-il observer la guerre. La campagne est très fatigante pour les troupes. Même le grand quartier général, qui est toujours privilégié, ne loge

que dans des granges et dans des étables. Depuis trois semaines, écrit-il à Marie le 18 juillet, il n'a pas eu la possibilité de changer de vêtements. Il confirme que le tsar et le grand-duc Constantin son frère le traitent avec beaucoup d'égards, comme tous les généraux d'ailleurs. Seuls « les jeunes élégants de la suite » se montrent froids. Le général-major Ojarovski, aide de camp du tsar, est toujours logé avec lui et se montre particulièrement agréable. L'amiral anglais Bentinck est au quartier général ; on dit qu'il a reçu de Bernadotte le conseil d'éviter une bataille générale avec Napoléon. Le 19 juillet, Clausewitz apprend qu'il n'est plus attaché au général von Phull, mais il ignore encore sa nouvelle affectation[70]. Même si sa voix s'est mêlée à d'autres, son opposition au projet de livrer bataille à Drissa a constitué sa première contribution majeure à la campagne.

De Vitebsk à Viazma

Clausewitz voudrait assister à des combats et, pour cela, servir à l'arrière-garde où les escarmouches sont quotidiennes. A Drissa, il a profité de la présence du comte Lieven pour le solliciter en ce sens. Wolzogen relaie également son désir et Barclay accepte de le nommer à l'état-major du 3e corps de cavalerie de réserve du général-major Peter von der Pahlen. Il signe l'ordre sans en avoir parlé à Ermolov et à Toll, qui le prennent très mal, font une scène à Wolzogen mais ne cherchent pas à le faire modifier. D'une famille noble de Courlande, Pahlen passe pour un des meilleurs chefs de cavalerie de l'armée. Il est un de ces nombreux officiers d'origine allemande que les Russes recrutent depuis longtemps pour leur expertise supérieure dans le métier des armes. Clausewitz le trouve simple et de caractère ouvert, avec juste « un certain vernis mondain ». Ses facultés intellectuelles et ses connaissances sont ordinaires, mais il est « très brave, très calme et très décidé ». Ses manières sont davantage celles d'un Allemand que d'un Russe. Il parle autant la langue de l'un que celle de l'autre. Tout cela plaît beaucoup à Clausewitz, qui est cependant surpris de se voir nommé quartier-maître général, ce qui implique de concevoir les opérations. Comme il ne parle pas le russe, il sollicite une position impliquant moins de responsabilités. Peut-être est-ce une petite vengeance de Toll, ou bien Pahlen a-t-il besoin d'un officier qualifié. Quand il reçoit Clausewitz « avec un air de noble froideur », il lui demande s'il connaît le

russe. Celui-ci répond par la négative. Les quatre semaines d'étude qu'il a consacrées à cette langue à Vilna ne lui permettent de maîtriser que certaines expressions de base. Il souhaite dès lors servir comme simple officier d'ordonnance, mais Pahlen refuse. Clausewitz se retrouve encore dans une fausse position, où il ne doit pas se ménager pour gagner l'estime des Russes[71]. Comme l'a bien dit Peter Paret, ses qualités d'officier prussien instruit favorisent et gênent en même temps son rôle d'observateur et d'analyste[72]. On pourrait ajouter qu'il en est de même pour sa participation active et son influence sur les décisions. Le prince Auguste d'Oldenbourg, fils du grand-duc, sert au quartier général de la 1re armée de l'Ouest. Le 22 juillet, il écrit en français à Stein que « Clausewitz a quitté pour le moment Phull et s'est placé près de Pahlen, officier d'un mérite distingué[73] ».

Sur le chemin qui mène à Polotsk, la cavalerie de Pahlen forme l'arrière-garde en ayant constamment les Français à portée de vue, de l'autre côté de la Dvina. La chaleur est insupportable et le lait constitue presque l'unique nourriture des hommes. Une nuit, un terrible orage éclate et des trombes d'eau rendent la marche extrêmement pénible. Pahlen attrape « le mal rose » aux deux pieds – il souffre d'érysipèle, une inflammation due à une bactérie et qui provoque de fortes fièvres. Il faut lui lire à voix haute tous les courriers, car il a pratiquement perdu la vue. A Polotsk, du vieux vin tiré du collège des jésuites lui fait du bien[74]. La 1re armée de l'Ouest arrive à Vitebsk, traverse la ville et occupe une position sur la rive gauche de la Dvina. Avec 6 faibles bataillons, 24 escadrons et 14 canons, Pahlen se tient deux marches en arrière, sur la rive droite. Le 25 juillet au soir, il reçoit l'ordre de gagner Vitebsk au plus vite. Il y arrive le 26 dans l'après-midi, prend une première position, traverse la ville durant la nuit et va se lier au gros de l'armée, sur la rive gauche. Aux premières heures du 27, il a reçu des renforts et dispose maintenant de 14 bataillons, 32 escadrons et 36 canons[75]. Le premier boulet français est tiré à 4 heures du matin et passe en mugissant au-dessus des têtes de l'état-major de Pahlen. Les princes Alexandre de Wurtemberg et Auguste d'Oldenbourg, sortis pour assister au spectacle, décampent lorsqu'une violente canonnade est lancée de part et d'autre. On va se battre « pour ainsi dire sous les yeux du monde entier », écrit le jeune Eduard von Löwenstern. Derrière les forces de Pahlen, comme dans un amphithéâtre, l'armée russe est déployée ; devant s'étale

« l'immense bivouac de l'innombrable armée française[76] ». Clausewitz va assister à sa première bataille depuis Auerstedt.

Il est cependant fort préoccupé. La disproportion des forces en faveur des Français est flagrante et Pahlen a mal disposé ses troupes. La majeure partie de sa cavalerie est dans une petite plaine, trop resserrée, où elle doit se former sur trois ou quatre lignes, vulnérables à l'artillerie. L'infanterie occupe une hauteur sur une ligne trop mince, la gauche n'est pas appuyée et des bois, des boqueteaux bouchent la vue devant la position. Pour Clausewitz, les Russes ne sont pas bousculés parce que les Français attaquent mollement. Napoléon est là. Il croit que Barclay accepte de livrer une bataille d'ensemble et il prend ses dispositions de combat[77]. Pahlen tient les Français en haleine et manœuvre plutôt habilement, cédant du terrain par moments et organisant de temps en temps une contre-attaque vigoureuse. La 1re armée de l'Ouest décroche à partir de 16 heures[78]. Clausewitz est soulagé car il ne donnait pas cher des Russes dans une bataille générale. Il regrette de n'avoir pu contribuer à améliorer les dispositions de Pahlen – celui-ci les a prises sans le consulter. Ils ne sont ensemble que depuis huit jours. L'ignorance de la langue constitue un handicap flagrant : « On apporte des renseignements en russe, on les discute en russe, on donne des ordres en russe, et toute cette direction d'un acte du combat, écrit-il, a eu lieu sous les yeux de l'officier étranger qui ne saisit pas un seul mot. Comment pourrait-il se faire traduire tout cela par son général ou même par un officier bien au courant ? Avant de s'être compris, on se trouve ainsi en dehors du cours des événements et, à moins d'être un homme d'une grande importance, incapable de se rendre utile. » Il eût préféré servir dans le rang[79].

Il gardera pourtant un bon souvenir de Pahlen. Début novembre, il écrira à Marie qu'il était très aimable et le meilleur général de cavalerie russe[80]. Il faut rappeler que celui-ci est souffrant à Vitebsk ; il ne perd pas la tête mais est tourmenté par la fièvre, il a du mal à se tenir à cheval. Barclay lui envoie ses félicitations pour la façon dont il a mené son combat de retardement. Ses troupes abandonnent Vitebsk dans la soirée. L'état-major, dont fait partie Clausewitz, a le bonheur de se faire régaler par le colonel Potemkine, qui, brave sur le champ de bataille, est « sybarite au bivouac ». « Il nous donna un souper, se souvient Woldemar von Löwenstern, comme nous ne l'aurions pas mieux pu désirer à Saint-Pétersbourg. Des mets délicieux, un

dessert complet, le tout servi sur de la porcelaine et de la vaisselle plate, d'excellents vins qui nous égayèrent tellement que nous oubliâmes les fatigues de la journée[81]. » Les jours qui suivent ramènent les privations. Chaque forêt, chaque cours d'eau, chaque défilé donne lieu à des escarmouches acharnées. La fatigue est aggravée par un manque total d'eau potable. L'armée qui précède les troupes de Pahlen vide tous les puits. Clausewitz doit payer un rouble aux fantassins pour une gorgée d'eau de pluie tiède, qu'il boit à leur petite gourde en fer. Peu avant Smolensk, le 3 août, l'armée de Barclay et celle de Bagration font leur jonction. Pahlen ne tient plus, il doit être couché dans un fiacre[82]. Il laisse son commandement vers le 15 août et Clausewitz est affecté à l'état-major de la 1re armée, à la disposition du quartier-maître général von Toll[83].

A Smolensk, Barclay ne peut plus s'opposer à la pression conjuguée de ses hommes, de son état-major, en particulier Ermolov et Toll, et de Bagration, qui réclament tous une bataille. La ville est entourée d'une vieille enceinte en pierre et de quelques ouvrages bastionnés en terre, délabrés. Les environs ne se prêtent guère à une bataille défensive. Aussi Barclay laisse-t-il un corps d'armée dans la ville et envoie-t-il le reste, dont toute la 2e armée de Bagration, prendre une meilleure position un peu plus loin sur la route de Moscou, à Valoutina Gora. Clausewitz approuve cette décision. Le 17 août, les Français attaquent Smolensk et subissent de lourdes pertes. Clausewitz ne comprend pas pourquoi Napoléon lance une attaque frontale alors qu'un débordement de la position eût entraîné l'abandon de la ville par les Russes. De ce point de vue, il estime que la bataille a utilement fait perdre des forces aux Français. Plus sage que son antagoniste, Barclay fait évacuer Smolensk le lendemain. A Valoutina Gora, le 19 août, se livre une deuxième bataille où Barclay montre « beaucoup de calme, d'opiniâtreté et une grande bravoure personnelle ». Il ne s'agit que d'un combat retardateur, un de plus. La retraite reprend, jusqu'à ce que la résolution de livrer bataille s'impose une nouvelle fois à Barclay. Accompagné de Clausewitz, Toll précède l'armée d'une journée pour reconnaître une bonne position. Il trouve un terrain avantageux derrière une rivière. Clausewitz approuve le choix, mais Bagration, survenu entre-temps, le rejette catégoriquement. Toll le contredit, provoquant la fureur du général. Barclay a le commandement suprême, bien que Bagration soit plus ancien, mais il n'est pas assez dominateur pour imposer le choix de Toll et ne croit pas d'ailleurs à la

possibilité de gagner une bataille pour le moment. La position est donc abandonnée et l'armée arrive le 24 août à Dorogobouj[84].

Clausewitz a le temps d'y reprendre la plume pour écrire à Marie. Il a reçu sa dernière lettre par l'intermédiaire du comte Lieven, qui s'est aussi chargé de transmettre la sienne, écrite quatre semaines plus tôt, via Saint-Pétersbourg. La situation d'ensemble ne lui paraît pas mauvaise. Il y aura bientôt une grande bataille et les forces seront à peu près égales, avec environ 100 000 hommes de chaque côté. Il doute que les Russes la gagnent, mais ce ne sera pas trop grave, à la condition qu'ils se décident à persévérer dans une deuxième campagne. En attendant, les fatigues sont extraordinaires : « Il y a neuf semaines que nous sommes en route jour après jour, écrit-il, il y en a cinq que je n'ai pas quitté un vêtement, la chaleur, la poussière, une eau abominable et souvent une faim très sensible. J'ai passé jusqu'à ce jour toutes mes nuits à la belle étoile, à peu d'exceptions près ; car les régions où nous passons sont habituellement abandonnées de tous leurs habitants et leurs misérables masures sont dévastées. » Malgré cela, il se sent mieux qu'à Berlin. La goutte le fait parfois souffrir et il a presque tout le temps mal aux dents – trois se sont gâtées depuis Vilna. Par ailleurs, ses cheveux se mettent à tomber et il a perdu ses gants depuis quinze jours, si bien que ses mains « ont l'air d'être en cuir jaune ». Il compte bien apprendre le russe cet hiver pour mieux s'impliquer dans les événements. Il a été très malade durant un jour ; il était tellement épuisé et il a eu un tel accès de goutte qu'il a dû descendre de cheval. Dans une maison de paysan derrière le front, Carl a bu quelques tasses de bouillon – une recette de sa belle-mère –, s'est installé près d'un feu et a dormi pendant neuf heures. Le lendemain, il était rétabli et il est remonté à cheval[85].

A Dorogobouj, il juge la position retenue par Bagration épouvantable. Aucun obstacle ne la protège de la marche de l'ennemi et elle n'offre pas de vues. Heureusement, elle est bientôt abandonnée, elle aussi. Chaque jour, la marche aboutit à une position possible pour livrer bataille, puis on change d'avis. Le 29 août, le général Koutouzov vient prendre le commandement en chef. Cédant aux plaintes de plusieurs généraux et aux libelles fustigeant le recul interminable de Barclay, Alexandre I^{er} a réuni un comité extraordinaire pour lui trouver un successeur. Le choix s'est porté sur le général le plus ancien, Koutouzov. Le vaincu d'Austerlitz, âgé de soixante-

sept ans, est borgne, obèse, connu pour sa paresse et son obséquiosité de courtisan, mais il est très populaire parmi la troupe. Barclay ne commande plus que la 1re armée de l'Ouest, et la retraite continue. Les soldats accueillent leur nouveau chef avec une grande joie. Clausewitz note cependant que la réputation de celui-ci n'est pas indiscutée. L'important est d'avoir en ce moment « un vrai Russe ». Barclay n'est pas un étranger, mais son nom, son allure et son accent le font classer parmi les Allemands honnis auxquels on attribue la responsabilité de la retraite. Wolzogen, en particulier, passe pour le mauvais génie de Barclay. Sa nature est trop sérieuse et n'a rien « des qualités insinuantes qu'il faut aux Russes ». Clausewitz entend un officier vitupérer contre lui, comparant Wolzogen à « une grosse et venimeuse araignée ». Carl ne ressent cependant aucune animosité à son encontre et considère qu'il est toujours bien accueilli par les Russes de souche[86].

Borodino ou la Moskova

Le 3 septembre, Koutouzov fait établir son armée dans une position de bataille choisie par le colonel von Toll, près du village de Borodino. Ce n'est pas la meilleure de celles qui ont été repérées, estime Clausewitz. Il trouve par ailleurs que le nouveau général en chef a l'esprit très souple, qu'il est « naturellement avisé et rusé », mais qu'il n'a plus une grande activité physique ni intellectuelle. Quelque 120 000 Russes occupent une position très moyenne, de forme convexe, face à 130 000 Français commandés par Napoléon, sur un dispositif de « forme concave enveloppante » qui permettra à tous leurs feux d'agir concentriquement. Les Russes ont leur droite à la rivière Kolotcha, ils appuient leur gauche et leur centre à des redoutes qu'ils font construire dans un sol sablonneux. L'espace est resserré, aussi leurs forces sont-elles regroupées de façon très dense et en profondeur. L'armée française fait de même. Pour Clausewitz, c'est le trait le plus caractéristique de la bataille. Il approuve la préférence de Toll pour les dispositifs profonds, car ils permettent de passer de la défensive à l'offensive et de parer plus facilement à toute surprise. Les deux officiers ont échangé à plusieurs reprises sur le sujet, mais ici Clausewitz pense que la cavalerie et les réserves devraient être placées plus en arrière. Elles auraient de toute façon le temps d'intervenir, car « le temps est passé

où l'on pouvait concevoir la bataille comme un acte unique ». Les grands affrontements se développent lentement, l'usure et l'épuisement des forces précèdent toujours les mouvements décisifs. La cavalerie et les réserves seraient ainsi à l'abri du feu ennemi, elles seraient aussi mieux dissimulées et pourraient être employées plus facilement à des mouvements enveloppants[87].

Peu avant la bataille, Clausewitz a été nommé quartier-maître supérieur du 1er corps de cavalerie du lieutenant-général Ouvarov. Le matin du 7 septembre, alors que les combats ont débuté, il se trouve avec celui-ci au quartier général de Koutouzov. Vers 11 heures, le colonel von Toll apporte la nouvelle que le prince Bagration, à l'aile gauche, repousse toutes les attaques. Au centre, la « grande redoute » a succombé peu de temps à l'ennemi, mais elle vient d'être reprise et on signale la capture de Murat, roi de Naples. L'enthousiasme enflamme tout l'état-major russe « comme une botte de paille ». En réalité, c'est le général de brigade Bonnamy qui a été fait prisonnier. Dans ce climat euphorique, Toll transmet un message du prince de Hesse-Philippsthal[88]. Ce dernier a été envoyé depuis l'aile droite par le général Platov, qui a traversé à gué la Kolotcha et a été surpris de ne trouver que très peu d'ennemis là où il s'attendait à rencontrer leur aile gauche. Toll propose de monter une vigoureuse diversion de cavalerie sur ce point avec le corps d'Ouvarov. Koutouzov a jusque-là écouté les messages « comme un homme qui ne sait pas au juste où il en est », se bornant à dire de temps à autre, en français : « C'est bon ! Faites-le. » Il répond de même à Toll : « Eh bien, prenez-le[89]. » Bien que contestés par une certaine historiographie nationaliste russe, l'immobilité, l'insouciance et le manque de direction de la bataille par Koutouzov sont confirmés par plusieurs sources[90]. Le corps d'Ouvarov compte environ 2 500 cavaliers, dont les dragons, les hussards, les uhlans et les cosaques de la garde impériale, accompagnés d'une batterie à cheval de douze canons. Koutouzov les renforce avec 2 700 cosaques de Platov, mais ne les fait pas suivre par de l'infanterie, ce qui condamne l'opération à n'être qu'un simple raid[91].

Le prince de Hesse sert de guide à l'ensemble, qui passe la Kolotcha à gué. Ouvarov doit attaquer l'armée française « en flanc et en queue ». Clausewitz, qui par ses fonctions veille à seconder son chef dans l'accomplissement de sa tâche, estime que celle-ci n'est pas assez précisée.

Ouvarov va chercher à remporter un avantage sur les troupes ennemies qu'il rencontrera. Il pense que le détachement d'un nombre si élevé de cavaliers par une armée numériquement inférieure devrait viser un objectif plus consistant, à savoir occuper une grande masse de troupes ennemies, pour les distraire de la bataille. L'opération, selon lui, est décidée entre 8 et 9 heures, quand celle-ci est encore dans sa première phase. Il se trompe d'au moins deux heures. L'exécution en est en tout cas plus tardive et doit se situer en fin de matinée et en début d'après-midi, ce qui est encore trop tôt pour obtenir un résultat décisif. Pour Clausewitz, les cavaliers russes arrivent entre 11 heures et midi près d'un affluent de la Kolotcha, devant le village de Borodino où se sont établies les troupes franco-italiennes du prince Eugène de Beauharnais. Le ruisseau traverse les prairies dans un fossé étroit et marécageux. Devant lui se tiennent deux régiments de cavalerie et un régiment d'infanterie. Les cavaliers se replient de l'autre côté du ruisseau, mais les fantassins forment le carré – il s'agit du 84e de ligne français. Clausewitz fait remarquer à Ouvarov qu'il serait opportun de faire donner l'artillerie contre eux, mais les officiers russes craignent que les Français ne se retirent et veulent charger pour les faire prisonniers. Les hussards de la garde font trois charges infructueuses, le feu du carré les oblige chaque fois à faire demi-tour. Ouvarov arrête les attaques et fait mettre l'artillerie en batterie. Au premier coup de canon, l'ennemi se replie au-delà du ruisseau. Eugène de Beauharnais, accouru sur la scène pour parer au danger, s'est réfugié dans le carré du 84e de ligne. Dans son rapport, Ouvarov écrit que les Français se replient avec précipitation, laissant deux canons aux mains des hussards du régiment d'Elisabethgrad et subissant des pertes assez lourdes. Mais des renforts français arrivent, avec des cavaliers et d'autres unités d'infanterie qui se forment en carrés. La progression des cavaliers russes est bloquée[92].

Au sein du 4e corps de cavalerie de la Grande Armée, le général-major saxon von Thielmann, dont Clausewitz sera le chef d'état-major en 1815, constate que les cavaliers russes ne sont pas accompagnés d'infanterie et n'ont que peu d'artillerie. Ce qui apparaît d'abord comme une menace n'aura pas de conséquences sérieuses[93]. Clausewitz voit les grosses masses des réserves françaises, au-delà de la digue permettant de passer le ruisseau. Pour plusieurs officiers de l'état-major russe, seuls Ouvarov et ses hommes sont encore en position pour obtenir un avantage. Toll et Ojarovski

notamment viennent voir s'il n'y a pas moyen de faire quelque chose. Tous s'en retournent avec la conviction que ce n'est pas possible. Clausewitz, qui assiste à ces conversations sans les comprendre, remercie le ciel de n'avoir aucune responsabilité en cette circonstance. Depuis le début, il est persuadé que cette diversion n'a aucune chance de succès. Quelques heures s'écoulent, quand une fusillade se fait entendre bien au-delà du ruisseau. Platov a trouvé un passage dans les bois et les Français font un mouvement de flanc. Alors les cosaques de la garde, du corps d'Ouvarov, ne tiennent plus et se précipitent « comme une fusée à longue queue et rapide comme l'éclair ». Ouvarov ne donne pas l'ordre de suivre. Les cosaques reviennent bientôt, après avoir subi des pertes sévères. Clausewitz est frappé par le caractère de fatigue et d'épuisement que prend la bataille. L'armée russe lutte furieusement pour repousser les attaques françaises, mais toutes ses réserves ont été engagées et les hommes n'en peuvent plus. Les masses d'infanterie ont fondu. Les détonations de l'artillerie sont de plus en plus isolées. La cavalerie va et vient d'un trot fatigué. Il est à peu près 15 heures. Ouvarov reçoit l'ordre de regagner sa position de départ[94].

Pour Woldemar von Löwenstern, le raid de cavalerie a été voulu par Barclay de Tolly, dont il était l'aide de camp, mais il a été mal exécuté. Comme le dit Clausewitz, les ordres n'ont sans doute pas été assez précis. Ouvarov également « déploya peu d'habileté ». L'approche a été trop lente, précédée d'une longue chaîne de flanqueurs qui a ôté tout effet de surprise. Malgré cela, l'action a donné de grandes inquiétudes à Napoléon, qui a arrêté momentanément son attaque contre le centre russe[95]. Clausewitz ne s'en rend pas compte à ce moment-là, mais l'Empereur a bien été surpris, surtout par le raid de Platov. Il craint pour ses bagages et sa ligne de communication. D'après certains témoignages, il va voir lui-même ce qu'il en est[96]. L'action de Platov et d'Ouvarov a donc bien donné un répit au centre russe, qui a pu se reprendre entre les coups de boutoir des Français. Alors que Platov et Ouvarov, de façon significative, furent les deux seuls généraux à ne recevoir ni promotion ni récompense après la bataille, l'historiographie russe en viendra progressivement à attribuer une grande importance à leur mouvement[97]. Vers 16 h 30, grâce à une action énergique de sa cavalerie lourde et de son infanterie, Napoléon est enfin maître de la grande redoute. L'enfoncement du centre russe le satisfait. Après avoir hésité, il refuse d'engager sa garde impériale pour parachever sa victoire.

Koutouzov ne veut pas s'avouer vaincu, mais lorsqu'il apprend l'étendue des pertes et l'état de ses troupes, il ordonne la retraite. Si les Français ont entre 34 000 et 35 000 hommes hors de combat, les Russes en ont près de 45 000[98]. Les premiers regagnent leurs positions de départ, ce qui va permettre à Koutouzov, « avec un aplomb inouï » écrit Clausewitz, de se proclamer vainqueur. Les Russes en tirent une confiance nouvelle, artificielle sans doute, mais reposant sur un fait réel : la mauvaise situation de l'armée française, malgré sa victoire. « C'est ainsi que la légèreté et le charlatanisme de ce faiseur devinrent plus utiles que ne l'eût été la droiture de Barclay[99]. »

Deux mois plus tard, Clausewitz résume ses impressions sur la bataille à Gneisenau. Les troupes se sont battues avec bravoure mais leur conduite a été très mauvaise. Il n'a vu aucune trace de plan ni de combinaison. Les Russes ont perdu très peu de prisonniers et de canons, mais un nombre considérable de tués et de blessés. Rétrospectivement, ces pertes approchèrent pratiquement la moitié du total des troupes engagées. Celles-ci étaient toutes formées en colonne, sur une profondeur de 1 400 à 1 500 pas, avec leurs réserves beaucoup trop rapprochées, ce qui explique l'énormité des pertes. Les unités n'avaient pas d'autonomie et la liaison n'était pas bien établie entre l'infanterie et la cavalerie. Les deux tiers de l'artillerie étaient en réserve. Sur ces 800 à 900 pièces, si on en avait mis 600 en première ligne, quel résultat aurait pu être obtenu[100] ! A Marie, il écrit que la bataille du 7 septembre a été pour lui riche d'enseignements[101].

De Moscou à Saint-Pétersbourg

L'armée russe se replie dans la nuit du 7 au 8 septembre jusqu'à Mojaïsk. Clausewitz ne voit aucune trace de débandade. Barclay de Tolly se montre plus sévère ou donne une vue plus complète. Pour lui, rien n'a été prévu pour organiser la retraite. Le temps change et devient quasi automnal, avec des pluies froides. Le soir, les soldats harassés se laissent tomber dans la boue, jusqu'au lendemain matin[102]. Les cavaliers d'Ouvarov font partie de l'arrière-garde, commandée par le général Miloradovitch, réputé pour sa vaillance et ses succès. Avec le 2e corps de cavalerie du général Sebastiani, le beau-frère de Napoléon, Murat, ne les poursuit pas trop vigoureusement. Les adversaires se joignent le plus souvent dans l'après-midi, tiraillent et se

canonnent pendant quelques heures, avant que chacun ne dresse son camp. Le 10 septembre fait exception. Une heure avant le coucher du soleil, les Français avancent des troupes des trois armes. Le terrain étant assez favorable, Miloradovitch ne veut pas faire changer de camp au gros de l'armée et décide de résister sur place. Son infanterie se défend dans un petit bois. Le combat se prolonge jusqu'à 23 heures. Clausewitz a un cheval blessé[103]. Les Russes n'ont pas de problème pour se nourrir. Ils trouvent dans toutes les villes des approvisionnements de farine, de gruau, de biscuit et de viande. D'immenses caravanes leur apportent aussi des chaussures, du cuir et d'autres objets. Les chevaux trouvent du foin et de l'avoine dans les champs. La denrée la plus rare reste l'eau. Clausewitz écrit n'avoir jamais tant souffert de la soif ; comme les autres, il en est « réduit à puiser dans les flaques d'eau les plus répugnantes pour apaiser sa brûlante torture ». Pendant huit jours, il n'est pas question de se laver. La région est pauvre en eau, l'été qui s'achève a été très chaud et les petits ruisseaux sont généralement à sec. Tous les puits sont taris quand arrive la cavalerie de l'arrière-garde. Elle fournit un service très dur, ne peut jamais desseller et presque tous ses chevaux sont blessés. Elle brûle les magasins, les villages et même les villes qu'elle abandonne : les habitants sont partis, toutes les maisons sont en bois et n'ont pas grande valeur. Cette pratique de la terre brûlée qui, au début, provenait d'une imprudence ou de l'incurie, sans idée préconçue, devient peu à peu un principe et un moyen d'augmenter les difficultés des Français. Les ponts et les poteaux indiquant les distances sont également détruits[104].

L'armée russe traverse Moscou le 14 septembre. Koutouzov préfère ne pas la défendre pour préserver son armée, ce que Clausewitz approuve pleinement[105]. Miloradovitch doit négocier un arrangement avec Murat afin d'obtenir quelques heures de plus pour l'évacuation, car un exode massif des habitants est toujours en cours. Désireux que la Grande Armée se repose dans une ville intacte, le roi de Naples accueille très favorablement la proposition[106]. Quelques instants plus tard, Miloradovitch aperçoit pourtant des lanciers français qui barrent le passage à ses troupes. D'après le témoignage d'un officier présent, il est en grand uniforme, orné de trois plaques en étoiles. Il s'élance vers les lanciers en leur demandant qui commande. Ils lui répondent que c'est le général Sebastiani. Miloradovitch continue de galoper pour le trouver. Les lanciers, tout étonnés, le laissent

passer et en font autant pour son état-major, où figure Clausewitz. Miloradovitch s'approche d'un groupe où se tient Sebastiani. Celui-ci n'a pas encore reçu l'ordre de Murat, mais il croit le général russe sur parole et fait ouvrir le passage à ses hommes. Clausewitz et la suite ne sont pas admis à la conversation, qui se déroule sur le ton le plus aimable. Les deux généraux se connaissent et font côte à côte un bout de chemin dans la direction de Moscou. Clausewitz entend de loin Sebastiani lorsque celui-ci clame avec vivacité, à plusieurs reprises, que l'empereur Napoléon fera régner l'ordre le plus strict dans la ville. L'arrière-garde russe traverse Moscou entre 15 et 18 heures. Les habitants sont presque tous partis. Environ deux cents individus « de la plus basse classe » vont au-devant de Miloradovitch pour implorer sa protection. Clausewitz voit çà et là, dans les rues, des groupes du même genre qui le regardent mélancoliquement traverser la ville. Il trouve plus pénible le spectacle d'une foule de blessés « couchés en longues files le long des maisons » et qui ont espéré en vain être emmenés[107].

Miloradovitch doit avoir une deuxième entrevue avec Sebastiani pour ralentir la progression de l'avant-garde de la Grande Armée. Dans celle-ci figurent des uhlans prussiens, ce qui fait éprouver à Clausewitz « un douloureux plaisir ». Il repère l'accent berlinois du régiment des uhlans de Brandebourg, va à leur rencontre et envoie « de ses nouvelles à sa famille par l'entremise d'un officier[108] ». Le général Ouvarov est tombé malade et son corps de cavalerie est passé entièrement aux ordres de Miloradovitch. Clausewitz occupe, dans l'état-major de celui-ci, « la position d'un officier en sous-ordre ». Il est « agréablement surpris » de constater que la direction prise pour la retraite, vers Riazan, au sud de Moscou, correspond à son avis, exprimé lors de plusieurs discussions, notamment avec Toll. Une expression lui devient familière pour préconiser la conduite à tenir face aux envahisseurs : vu l'immensité de son espace, la Russie peut « jouer avec son ennemi au loup et à la bergère ». L'envahisseur ne peut, par son seul mouvement, occuper un tel pays. A moins de complicités intérieures, sa conquête est *de facto* impossible. Autant donc continuer à le laisser s'épuiser en avançant dans n'importe quelle direction. Toll n'atteint pas ce niveau de réflexion. Il prône de marcher vers Riazan pour profiter de la fertilité du pays, ravitailler ainsi l'armée et agir sur le flanc droit des Français. Les jeunes officiers de l'état-major discutent souvent de ces

questions. Aussi la marche vers Riazan et Kalouga n'a-t-elle pas été décidée d'après un éclair de génie de Koutouzov. Elle s'impose d'elle-même par la simplicité de sa conception et l'ensemble de ses avantages. Le plus difficile, comme toujours à la guerre, réside dans l'exécution. « A la guerre, tout est simple ; mais le simple est d'une extrême difficulté. La machine de guerre ressemble à une machine à frottements énormes, qui ne peuvent pas, comme en mécanique, être localisés en quelques points, mais sont partout en contact avec un monde de hasards. » Clausewitz reprendra cette idée essentielle dans *Vom Kriege*. Sans le nommer, il critique aussi Jomini en disant que l'idée de la retraite latérale des Russes « a été surfaite par les écrivains[109] ». Pendant que le mouvement s'exécute, à partir du 16 septembre, il voit au loin Moscou brûler sans interruption. Autour de lui, les Russes en sont meurtris, ils en rendent les Français responsables et leur fureur contre eux augmente. Une semaine plus tard, Clausewitz a l'occasion de rencontrer le gouverneur de la ville, Rostopchine, qui se défend d'avoir ordonné d'y mettre le feu. Se souvenant de ses impressions, il juge impossible que l'incendie soit le fait des Français. Il l'attribue d'abord au désordre, à l'imprudence et à l'habitude des cosaques. Avec le temps, il acquerra la conviction que Rostopchine a fait brûler Moscou de sa propre autorité, ce que les historiens ont bien établi depuis[110].

Sur la vieille route de Kalouga, Koutouzov fait établir son armée dans le camp de Taroutino. Depuis la traversée de Moscou, le commandement de Miloradovitch a été remanié. Clausewitz est devenu disponible et il est affecté provisoirement au grand quartier général[111]. Il profite du repos de l'armée pour rassembler des matériaux à propos des opérations qui se sont déroulées. Agé de vingt-quatre ans et à la tête d'une division d'infanterie, le prince Eugène de Wurtemberg lui en communique. Ils se voient presque tous les jours et discutent de la situation. D'après Eugène, Carl voit « tout en noir », ils ont des points de vue opposés qu'ils développent à la table de son oncle, le prince Alexandre de Wurtemberg, au point qu'on les surnomme les antagonistes. Ils font des paris sur l'issue de la campagne, mais les souvenirs d'Eugène ne précisent pas leur contenu. Cela ne les empêchera pas de se quitter bons amis. Clausewitz prêtera même un cheval au prince, ce qui montre qu'il n'est pas sans moyens. Ils ne se verront plus jamais après le mois d'octobre 1812[112]. Un jeune officier avertit amicalement Clausewitz qu'un pli l'attend depuis quelques semaines à

l'état-major et qu'il ne lui a pas encore été transmis, « au milieu de la confusion des affaires ». Carl se présente et apprend à la fois sa mutation et la mort de son ami Tiedemann, tué par une balle prussienne lors d'une sortie devant Riga, le 22 août[113]. Le corps auxiliaire de Yorck, qui combat sous les ordres du maréchal français Macdonald, a attaqué la place, gouvernée par le lieutenant-général Essen. Celui-ci déplore la perte de Tiedemann, « officier distingué, ayant la tête ornée de connaissances et le courage le plus brillant dans les combats[114] ». Réputé pour sa capacité à défendre une place auprès des Français eux-mêmes, il avait essayé de convaincre ses compatriotes qui lui faisaient face de changer de camp[115].

Clausewitz reçoit l'ordre d'aller le remplacer. Des compétences techniques sont requises pour œuvrer à la défense de Riga. La perspective lui semble plus intéressante que sa position actuelle, car il pourra y déployer davantage d'activité. Il part le 24 ou le 25 septembre, en empruntant la poste, et doit faire un grand détour à l'est de Moscou pour éviter les patrouilles françaises. Il a à peine parcouru cent kilomètres qu'il est arrêté par les milices. Son uniforme, sa lettre de mutation et d'autres courriers officiels n'y font rien : il ne parle pas russe. De plus, son domestique Jascha est polonais. On le fait retourner d'où il vient, accompagné d'un officier de la milice qui doit se rendre au grand quartier général. D'après Wolzogen, il a été pris à plusieurs reprises pour un espion dans les villages et un paysan a même voulu le tuer[116]. De retour au camp de Taroutino, il préfère attendre le départ d'un groupe d'officiers pour rejoindre Riga. Il écrit à Marie que la situation d'ensemble n'est pas si mauvaise. Les Russes ont perdu une bataille « mais modérément » ; leurs forces s'accroissent de jour en jour, alors que celles des Français diminuent. Il « considère que c'est une impossibilité de venir à bout de la Russie ». Son nouvel emploi à Riga est une chance. Sans avoir rien fait – selon lui – pour le mériter, il a été fait chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir. « On n'imagine pas, dit-il, la folie de décorations qui règne ici[117]. » Les généraux von der Pahlen et Ouvarov ont proposé son nom[118]. L'ordre de Saint-Vladimir est le deuxième dans la hiérarchie russe, après celui de Saint-André ; il comprend quatre classes. Les deux dernières sont souvent accordées[119]. Il reçoit l'ordre de 4e classe avec ruban. Même si les Russes accordent généreusement leurs décorations, il faut reconnaître que Clausewitz fait tout ce qu'il peut pour rendre service et qu'il ne craint pas de s'exposer. L'ukase impérial souligne, en particulier,

sa bonne conduite dans la bataille du 27 juillet devant Vitebsk, où il est resté sous le feu et a rempli son devoir avec succès[120].

Dans les premiers jours d'octobre, Barclay de Tolly fait ses bagages. Epuisé par la campagne et les tracasseries de Koutouzov avec qui il ne s'entend pas du tout, il a demandé et obtenu un congé pour maladie. Avant de partir, il convoque individuellement les officiers qui ont travaillé à son état-major, leur fait ses adieux et s'enquiert de leurs souhaits. Comme Clausewitz doit bientôt repartir pour Riga, Barclay l'invite à remercier Dieu, car rien de bon ne peut sortir de la situation de l'armée à Taroutino. Clausewitz est surpris. Comme nous l'avons vu, il ne juge pas les circonstances si mauvaises, bien au contraire. Il met cette réflexion sur le compte de la douleur des Russes de voir leur pays envahi. « Nous arrivions cependant au point culminant de l'offensive française, écrit-il, au point où toute la masse qu'elle avait soulevée sans parvenir à s'en rendre maîtresse se rabattrait sur elle[121]. » Le colonel von Chasot et un lieutenant-colonel saxon doivent partir pour Saint-Pétersbourg, accompagnés d'un chasseur russe, pour organiser la légion allemande. Clausewitz se joint finalement à eux. Il s'en faut encore de peu qu'ils ne soient pris pour des espions dans les petites villes. Chasot est souffrant et cela ralentit le voyage. A Iaroslav, la grande-duchesse Catherine, sœur du tsar et épouse du prince Georges d'Oldenbourg, leur accorde une audience. Elle les interroge avec beaucoup d'intelligence sur la situation de l'armée et demande à Clausewitz pour quel mouvement Bonaparte va opter. Il répond qu'il ne doute pas de la prochaine retraite des Français et qu'ils prendront certainement la même route qu'à l'aller. « La grande-duchesse nous parut avoir déjà acquis la même conviction, écrit-il. Elle nous fit l'impression d'une femme faite pour gouverner[122]. »

Clausewitz arrive à Saint-Pétersbourg le 23 octobre[123]. Il s'installe avec Chasot dans une grande auberge, au bord de la Neva, où Stein s'est établi provisoirement avec tout un groupe de compatriotes qui attendent de servir dans la légion russo-allemande. Boyen y arrive aussi le 25 octobre. Le poète Ernst Moritz Arndt s'y trouve depuis la fin du mois d'août. Poméranien et donc suédois de naissance, il est devenu un des plus zélés partisans d'une Prusse qui montrerait la voie à toute l'Allemagne pour s'opposer à Napoléon. Il a suivi Stein, appelé par le tsar pour stimuler les patriotes allemands[124]. L'auberge Demut, du nom de son propriétaire, réunit tout ce

monde qui n'a pour l'instant rien d'autre à faire que de se tenir au courant de la campagne et d'attendre le moment propice pour y participer. La vie de cette petite société est essentiellement nocturne. Les soirées se prolongent jusqu'à 2 ou 3 heures du matin et il n'est pas possible de parler à quelqu'un avant midi[125]. Arndt déjeune alors avec « ces courageux hommes de guerre qui espèrent le salut de l'Allemagne et qui fourbissent pour cela leur cœur et leur épée ». C'est « une joyeuse vie de soldats avec des agapes de soldats ». Un soir, avec Boyen et Dohna, Arndt vide une douzaine de bouteilles de champagne du Don. Il ne mentionne pas la présence de Clausewitz à cette beuverie nocturne, mais bien au déjeuner de midi, ce qui, en effet, correspond mieux au tempérament modéré de ce dernier[126]. Celui-ci écrit à son épouse qu'il aura de la peine à quitter cette réunion de Prussiens pour se plonger à nouveau dans un monde d'étrangers. Dohna et Boyen lui ont appris qu'on lui faisait un procès à Berlin et que ses biens pouvaient être confisqués. Il comprend que le roi soit obligé de réagir, mais il sait que l'on ne verra d'autre motif à sa démarche « que cet intérêt que l'Europe entière reconnaît pour sien[127] ».

Le 20 août précédent, la plus haute cour de Berlin (Kammergericht) l'a cité à comparaître et l'édit a été publié dans les journaux. Il a quitté le territoire du royaume et est entré au service de la Russie sans en avoir demandé la permission au roi : s'il ne se présente pas devant la cour ou ne lui écrit pas pour s'expliquer dans le temps imparti, il sera privé de tous ses biens en Prusse. Il faut croire que Marie fait les démarches nécessaires pour prolonger le délai, car une seconde citation sera publiée le 2 mars 1813 et la possibilité de comparaître sera prolongée jusqu'au 9 juin de cette même année[128]. Frédéric-Guillaume ne se montre pas trop désagréable avec elle à Berlin. Le statut de la famille Brühl et les relations de Marie l'empêchent sans doute de se montrer trop dur envers son mari[129]. Du reste, celle-ci est persuadée que ce n'est pas tant le roi qu'un membre non identifié de son entourage qui cherche noise à Carl. Le monarque ne fait pas d'ennuis à Scharnhorst, ni à Gneisenau, ni à Boyen. Ils se sont entendus avec lui pour exercer une mission diplomatique pourtant très vague. Eux aussi ont quitté le service mais ne servent pas dans l'armée russe, comme cette vingtaine d'officiers plus jeunes qui semblent bien s'être réparti les tâches. L'un d'eux, le lieutenant-colonel von der Goltz, écrit à Gneisenau qu'ils ont cherché à exercer une influence sur les opérations de l'armée russe, que

Clausewitz et Tiedemann ont été placés à cet effet au sein de l'état-major général, tandis que Chasot était adjoint au prince d'Oldenbourg pour organiser la légion russo-allemande. La perte de crédit du général von Phull après l'abandon du camp de Drissa a mis fin à toute influence possible dans la direction générale des opérations[130]. On comprend d'autant mieux le dilemme auquel Clausewitz est confronté à ce moment-là. Pour sa part, Gneisenau n'oublie pas son jeune ami. De Buxton en Angleterre, il écrit à sa femme que cela lui ferait plaisir qu'elle invite Mme de Clausewitz. Elle appréciera certainement son amabilité et la richesse de sa conversation[131].

D'autres compatriotes s'intéressent à notre officier. Le vieux Berenhorst, auteur de considérations sur les guerres de Frédéric II qui avaient fait grand bruit en 1797-1799, écrit le 1er novembre 1812 à son disciple et ami Valentini qu'il a lu les *Grundsätze* (« Principes ») résumant l'enseignement de Clausewitz au prince héritier. Il y voit une interprétation du système de guerre de Napoléon, une explication pour le grand public, comme Kiesewetter l'a fait avec la philosophie de Kant. Clausewitz explique bien le nouvel art de la guerre et doit être considéré comme le premier à l'avoir fait avec une telle intelligence[132]. Le lieutenant-colonel von Valentini, qui succède à celui-ci comme précepteur militaire du prince héritier, répond à Berenhorst en se montrant beaucoup moins favorable envers l'auteur des *Grundsätze* : « Cet homme m'est antipathique au plus haut point », écrit-il. Valentini ne sait pas très bien d'où il vient. Il connaît ses deux frères aînés, ils sont braves, sans être sublimes, et lui, le plus jeune, « prend des distances fières vis-à-vis d'eux » – ce qui est tout à fait faux, nous l'avons vu. Il a été le protégé de Scharnhorst et du prince Auguste, a des manières « froides, hautaines et méprisantes », qui se voient à l'expression de sa bouche. Son mariage n'a fait qu'accroître sa morgue. Tout le monde a été étonné de le voir épouser la comtesse von Brühl, une personne qui est un véritable trésor[133]. Valentini a dû apprendre ce que Clausewitz avait dit de son ouvrage sur la petite guerre…

Le 4 novembre, Carl écrit sa vingt-quatrième lettre à Marie depuis son départ de Berlin – beaucoup se sont perdues. Il revient sur la mort de Tiedemann dont il a dû apprendre les détails. Il a reçu une balle du pistolet d'un hussard prussien et est mort peu de temps après. Les Russes de Riga le regrettent beaucoup. Le tsar a promis de laisser son traitement à sa veuve. Carl le pleure comme un frère et ne peut penser à lui sans verser une larme.

Il doit aller prendre sa place, mais le gouverneur militaire de Riga a changé. Essen a été remplacé par Paulucci. Clausewitz a connu celui-ci en juillet, lors de son bref passage à l'état-major de Barclay, et il a « la plus grande répulsion à servir sous cet homme bizarre[134] ». Comme la légion russo-allemande n'est toujours pas opérationnelle, il a demandé au tsar d'être affecté au 1er corps du lieutenant-général Wittgenstein, dont la mission est de couvrir Saint-Pétersbourg. Il dit à Marie qu'elle doit frémir en lisant les bulletins français qui décrivent les horreurs de la campagne. Il la rassure en lui donnant des détails sur divers officiers qu'elle connaît. Ils sont tous en vie : Leopold von Lützow est capitaine à l'état-major général et l'on est très content de lui ; Friedrich Dohna et Boyen sont à Saint-Pétersbourg, dans la maison où il loge. Il demande à Marie de donner de ses nouvelles à sa belle-sœur à Breslau, qui en donnera elle-même à sa sœur. Il lui demande aussi d'écrire à Scharnhorst et de transmettre ses hommages à toutes les princesses de la maison de Prusse[135]. A Gneisenau, qui est à Londres, il communique davantage de considérations sur la campagne. C'est certainement, d'après lui, une des plus originales de toute l'histoire des guerres. En ce début du mois de novembre, la situation s'est entièrement retournée. Les Français ont quitté Moscou le 18 octobre, empruntant la même route qu'à l'aller comme le pensait Clausewitz. Il commence à faire très froid. Les avantages de la retraite initiale à l'intérieur du pays ressortent clairement. Des milices armées sont apparues partout. De nouveaux régiments de cosaques ont été levés qui donnent aux Russes une nette supériorité sur la cavalerie légère de la Grande Armée. Celle-ci doit affronter des températures glaciales de – 20 °C. Incapable de se ravitailler dans un pays dévasté, elle est trop éloignée de ses bases et sa ligne de communication est coupée par des détachements cosaques. Elle est en train de se dissoudre et de se détruire. Elle ne compte sans doute plus que 80 000 hommes, alors que les Russes en ont désormais entre 110 00 et 120 000. Napoléon doit être maintenant persuadé qu'il ne peut plus livrer une nouvelle bataille. Marie n'a reçu qu'une lettre de son mari depuis le début de la campagne, alors qu'elle était chez une amie en Bohême. A Berlin, elle est entourée de la sympathie de tous[136].

Carl est en bonne santé et ne trouve pas sa situation trop mauvaise. Le cours des événements le réjouit. Qui aurait pu s'attendre à ce qu'il devienne aussi favorable[137] ? Le 11 novembre, il reçoit son ordre d'affectation auprès

de Wittgenstein. Depuis trois semaines qu'il est à Saint-Pétersbourg, il n'a fait aucune connaissance en dehors du cercle des Allemands de l'auberge Demut. Parmi ceux-ci, le major von Stülpnagel, issu d'une vieille famille d'officiers, connaît bien Marie et sa mère la comtesse von Brühl[138]. Il aide le duc d'Oldenbourg à organiser la légion russo-allemande, bras armé du Comité pour les affaires allemandes créé par Stein et dont Arndt est le propagandiste. En faisant appel à tous les Allemands sans distinction, la légion revêt une dimension politique particulière et presque prophétique, où le sentiment de l'unité culturelle l'emporte sur la fidélité dynastique. Son recrutement n'est pas facile parce que certaines autorités russes ne relâchent pas de bon cœur les prisonniers de guerre des contingents allemands de la Grande Armée. Quand elles y consentent, leur état de santé est tellement abominable qu'il ne faut pas songer à les enrôler[139]. Le 10 novembre, Clausewitz écrit à Gneisenau que la légion compte 2 300 hommes et que si le subside anglais arrive, on peut espérer voir doubler ce nombre au printemps suivant[140]. Pour Wolzogen, qui leur rend visite à ce moment-là, les officiers les plus remarquables de cette unité en gestation sont von der Goltz, Chasot et Clausewitz[141]. Ce dernier est officiellement attaché à l'état-major le 15 novembre 1812[142].

Le même jour, il quitte Saint-Pétersbourg pour rejoindre le 1er corps d'armée, avec toute une série de dépêches qu'il a dû rédiger pendant une semaine. Par Pskow et Polotsk, il arrive en quelques jours à Czasniski, au sud de Vitebsk. Il règne un climat de confiance et de fierté au quartier général de Wittgenstein. Sans perdre de terrain, son corps d'armée a neutralisé l'offensive de forces supérieures. Clausewitz estime que son nouveau chef, âgé d'une quarantaine d'années, est un homme « plein de bonne volonté, d'activité et d'esprit d'entreprise. Il ne manquait à son intelligence qu'un peu de précision, à son activité qu'un peu de force intérieure ». Il a pour chef d'état-major Friedrich d'Auvray, né en Saxe, d'origine française, et qui sert depuis longtemps en Russie, homme bienveillant, noble, d'une intelligence vigoureuse et d'une grande culture intellectuelle, qui a pour seul défaut de ne pas savoir « gronder et trancher dans le vif ». Le général-major Johann von Diebitsch, à vingt-sept ans seulement, est le quartier-maître général. Né prussien, il est entré tout jeune au service du tsar. Il a des connaissances, est « plein de feu, brave et entreprenant, de décision rapide, d'une grande fermeté, d'un grand bon

sens, un peu rude et autoritaire ». Il est « le grand ressort de l'état-major de Wittgenstein[143] ».

La Bérézina

Le 20 novembre 1812, Wittgenstein apprend que les maréchaux français qui lui font face, Oudinot et Victor, font mouvement vers la Bérézina. Il décide de les suivre de près. Le 22, il est informé que l'amiral Tchitchagov, avec l'armée dite du Danube qui a combattu les Turcs, remonte du sud et est arrivé à Borissov, dans le but évident de couper la retraite des Français poursuivis par les forces de Koutouzov. Clausewitz sent que se nouent « les fils pour le nœud décisif ». Wittgenstein doit garder plusieurs directions et, isolé, il ne peut compter sur aucune aide face à Napoléon, dont il surestime le nombre d'hommes. Son état-major est divisé sur la direction à prendre. On annonce que les Français se préparent à traverser la Bérézina à Stoudianka. Le 27, Wittgenstein ordonne à ses troupes de s'avancer pour attaquer l'ennemi par-derrière, pendant que celui-ci sera en principe occupé à combattre Tchitchagov. Clausewitz est laissé ce jour-là avec un détachement qui doit couvrir le flanc gauche. Il ne rejoint le gros du corps d'armée que le 28 au soir, il n'a donc pas l'occasion d'assister aux combats de ces deux journées contre les troupes de Victor. Wittgenstein fait 10 000 prisonniers, mais Napoléon, en dépit de pertes considérables, réussit à traverser la Bérézina avec le gros de ses troupes[144]. « Jamais il n'a été plus facile que dans cet endroit, d'amener une armée à capituler en rase campagne », écrit Clausewitz. Le hasard a sans doute favorisé l'empereur des Français, mais le facteur déterminant fut la réputation de ses armes. Les généraux russes le craignaient. La vigueur de son intelligence et la vertu guerrière de son armée le sortirent « d'une des pires situations où un général se soit jamais trouvé[145] ». L'amiral Tchitchagov servit de bouc émissaire, mais Koutouzov et Wittgenstein se montrèrent aussi timorés que lui[146]. Le journal des opérations du 1er corps fait état de la prise de deux drapeaux, de quatre canons et de 13 000 prisonniers, pour 4 000 Russes hors de combat. La nuit du 28 au 29 novembre, le 9e corps de Victor passe la Bérézina. Les ponts, mal assurés et ébranlés par les chariots, se rompent avant la fin du passage. Des Français se noient, des canons, des caissons de munitions et tous les bagages sont abandonnés sur la rive gauche. Les troupes de

Wittgenstein s'en emparent le lendemain matin et font prisonniers beaucoup d'employés de l'administration et tous les soldats des trains[147]. Si les Russes perdent entre 10 000 et 15 000 des leurs, la Grande Armée cesse pratiquement d'exister comme force de combat organisée. Entre 20 000 et 25 000 de ses hommes ont été mis hors de combat, dont des milliers de prisonniers. Le taux de pertes en officiers supérieurs est un des plus élevés des guerres napoléoniennes[148].

La victoire aurait pu être plus décisive, écrit Carl à Marie, mais on peut être satisfait de l'ensemble de cette campagne. « Je me porte bien et je suis très content des chefs que j'ai ici, ajoute-t-il ; ils ne sont pas loin d'égaler en bonté et en affabilité mon incomparable ami S. [Scharnhorst]. Mais quelles scènes ai-je vues ici ! Si ma sensibilité n'était pas déjà aguerrie, ou plutôt émoussée, l'horreur et l'épouvante me feraient perdre le sens ; et les années auront beau passer, je ne pourrai m'en souvenir sans horreur. » Il a hâte de servir dans la légion allemande et il espère que cela sera possible au printemps. « L'Europe est sauvée », mais il craint que les souverains de Prusse et d'Autriche ne demeurent dans l'expectative et que la guerre ne dure encore pendant dix ans. « Je t'écris, conclut-il, parmi les cadavres et les mourants et les ruines fumantes, et des milliers d'êtres, tels des spectres errants, passent et crient et supplient et pleurent en demandant vainement du pain. Dieu veuille que ces scènes changent très bientôt ! Embrasse cordialement mille fois tous nos amis ! Je mets tout le monde sous ce nom ; car en cet instant mon cœur est si rempli de la souffrance humaine que je ne connais aucune distinction de rang[149]. »

Sa lettre à Stein du 30 novembre confirme à quel point il est bouleversé. Napoléon a pu passer entre les mailles du filet avec 10 000 hommes, en disant : « Voilà comment on passe un pont sous la barbe de l'ennemi. » Il n'en ramènera cependant pas la moitié au-delà de la frontière. Des milliers d'hommes et de chevaux sont couchés les uns sur les autres au bord de la route, on distingue avec peine qu'il s'agit de soldats français. Clausewitz est révolté par les horreurs de la guerre. Il a l'intention de décrire toute cette souffrance, d'envoyer son texte à Stein qui le fera imprimer en Allemagne et en France, pour que les hommes « ne se laissent pas éternellement abusés et qu'ils apprennent à connaître cette misère où ils envoient au loin leurs frères ». Le manque de repos et de temps libre l'a empêché jusqu'ici de mettre cela par écrit[150]. Le projet restera sans suite, mais le cri est révélateur

d'une sensibilité et d'une époque : celui qui n'a pas vécu une telle expérience ne peut la comprendre et il est impossible de la décrire. La campagne de Russie inaugure, chez certains de ses acteurs, un sentiment de profonde désillusion à propos de la guerre. Cette facette de Clausewitz a été peu soulignée jusqu'ici, mais, avec la voix de quelques mémorialistes de la Grande Armée, elle constitue un jalon dans l'histoire culturelle de la guerre, avant que les combattants du XX^e^ siècle ne prennent le relais[151]. Elle confère aussi une légitimité particulière à sa réflexion globale sur la guerre. Il en embrasse tous les aspects et restera conscient des horreurs qu'elle peut entraîner.

Après la Bérézina, Tchitchagov prend la tête de la marche en avant des Russes. Wittgenstein ne l'accompagne que durant trois jours, puis il oblique un peu plus au nord. Clausewitz ne voit donc qu'un morceau de la route empruntée par les Français en retraite, mais il restera à jamais marqué par les horreurs entassées là, « et cela jusqu'à l'incroyable ». Même s'ils ont reçu des fourrures, les soldats russes subissent aussi des conditions terribles. La nuit, ils sont obligés de bivouaquer, parce que les quelques mauvais villages de cette partie de la Lituanie ne peuvent abriter que peu de monde et doivent généralement être laissés à la cavalerie. A partir du 4 décembre, le froid devient si vif que les troupes ne peuvent être laissées au bivouac, sous peine de geler sur place. Tous les soirs, elles vont occuper des cantonnements séparés dans un rayon de quelques verstes, couverts par l'avant-garde qui précède le gros de l'armée à une journée de marche de distance[152]. Le thermomètre descend jusqu'à – 30 °C, avec un vent coupant comme un rasoir. La nourriture est insuffisante : on ne peut envoyer des ravitailleurs trop loin et le mouvement continu ne permet pas d'attendre l'arrivée de convois provenant des flancs. Fort de 40 000 hommes à Czasniski, le corps de Wittgenstein n'en a plus que 30 000 en arrivant à Vilna. Le général compte alors se diriger vers le cours inférieur du Niémen, afin de couper les Français et les Prussiens de Macdonald, qui n'ont pas encore quitté la Courlande. Ces derniers marchent en quatre colonnes. Les deux premières, avec le maréchal, ont un jour d'avance sur les autres. Il y a beaucoup de neige, le vent est glacial et les chemins sont mauvais, si bien que le corps auxiliaire prussien de Yorck, qui constitue les deux dernières colonnes, se trouve bientôt à deux étapes de Macdonald[153].

Pour couper les voies de retraite, Wittgenstein a envoyé en avant deux corps volants, dont l'un est commandé, à partir du 15 décembre, par le général Diebitsch, son quartier-maître général. Clausewitz fait partie de son état-major. Le corps compte 1 300 hussards et cosaques, 120 chasseurs à pied et six pièces d'artillerie à cheval. Le 24 décembre, Diebitsch apprend qu'il se trouve entre les deux premières et les deux dernières colonnes de Macdonald. Il décide de barrer la route à celles-ci en occupant le village de Koltiniani. Contact est bientôt pris avec quelques vivandiers prussiens qui disent précéder leur arrière-garde, en réalité 13 000 hommes sous les ordres de Yorck. Un détachement prussien aux ordres du général von Massenbach est déjà passé, avec la division française Grandjean et le maréchal Macdonald. Diebitsch se place à cheval au milieu de la route. Pour masquer son infériorité numérique, il utilise les accidents du terrain qui heureusement s'y prête, met çà et là des tirailleurs et des pièces en batterie, déploie quelques escadrons pour qu'ils aient l'air de précéder de grandes masses et envoie des avant-postes devant et derrière lui. Le 25 décembre arrive le général von Kleist, avec la tête de la colonne prussienne[154]. L'instant est dramatique pour Clausewitz, qui sait que ses frères Friedrich et Wilhelm servent dans cette armée. Le sentiment qui le domine est la crainte que le premier, avec son bataillon de chasseurs, commande l'arrière-garde et soit fait prisonnier. Cela lui est plus pénible que d'envisager un combat de plusieurs jours avec ses deux frères en face. Aussi est-ce « avec un plaisir indescriptible » qu'il entend un traînard affirmer que Kleist commande une arrière-garde imposante, comprenant quatre bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et une batterie. Pour Diebitsch, la nouvelle est moins rassurante – ses troupes sont beaucoup moins nombreuses. Il décide cependant de jouer un atout, comme à un jeu de cartes. Il demande à Clausewitz s'il est d'accord pour aller parlementer avec Kleist. Carl répond qu'il est prêt à obéir en tant qu'officier russe, mais qu'il préférerait que soit désigné pour cette mission un officier livonien ou courlandais qui parlerait allemand aussi bien que lui. Cela serait moins pénible pour Kleist que de voir arriver un des officiers ayant quitté l'uniforme prussien au début de la guerre, avec la désapprobation de la majorité des généraux. Diebitsch comprend ces raisons et envoie un autre officier, le major von Renne, proposer une convention de neutralité[155].

Kleist est à la tête d'une colonne traînant de nombreux malades et qui doit, par – 24 °C, emprunter une seule route, car une épaisse couche de neige recouvre un vaste plateau coupé de ravins où il ne faut pas risquer de tomber. Surpris dans un vallon d'où il voit les cavaliers russes sur les hauteurs, il répond qu'il veut bien suspendre son mouvement, mais qu'il ne peut entamer lui-même des tractations[156]. Il faut attendre le général Yorck, qui arrivera le soir. « Il devenait évident, écrit Clausewitz, que ce n'était pas seulement l'arrière-garde mais bien le gros du corps prussien qu'on avait coupé de Macdonald[157]. » Depuis le 12 août, Yorck a été averti par un ordre du roi Frédéric-Guillaume d'éviter au maximum de faire couler le sang entre Russes et Prussiens. Il a été contacté ensuite plusieurs fois, à partir de novembre, par les généraux Essen, Paulucci et Wittgenstein, qui l'ont tenu au courant de l'évacuation de Moscou par les Français, de leur retraite, de leur destruction progressive, et qui lui ont proposé de se joindre à eux pour libérer la Prusse. Yorck a répondu de façon évasive, alléguant les ordres de Berlin et la présence de Macdonald. En même temps, il a tenu le roi au courant et a continué de lui demander ses instructions. Le chancelier Hardenberg lui a confirmé le départ de Napoléon pour Paris avec une petite escorte[158]. La destruction de la Grande Armée pourrait remettre en cause l'alliance forcée avec la France, mais un général en campagne ne peut prendre une telle initiative politique.

La convention de Tauroggen

Une fois mis au courant de la situation par Kleist, Yorck fait savoir à Diebitsch qu'il est d'accord pour le rencontrer entre les deux lignes d'avant-postes. L'entrevue a lieu le 25 décembre, à la tombée de la nuit. Clausewitz est présent. Diebitsch dresse un état loyal du nombre de ses troupes et de ce qu'il peut faire avec elles. Il explique la destruction complète de l'armée française et l'ordre qu'il a reçu du tsar de ne plus traiter les Prussiens en ennemis. Si les événements les mettent en présence, que les deux nations se souviennent de leurs liens d'amitié et qu'elles concluent des arrangements amiables, en attendant que leur alliance soit renouée. Il propose donc de conclure une convention par laquelle les troupes prussiennes adopteraient une attitude de neutralité. Yorck ne s'y oppose pas par principe, mais il estime que le moment n'est pas encore venu. Il admet que les troupes

restent dans leurs positions et qu'il y ait une suspension d'armes jusqu'au lendemain. Ses troupes feront alors une reconnaissance. Il souhaite que pour les contacts ultérieurs, Diebitsch lui envoie un de ses officiers d'origine prussienne, pour accroître sa confiance. Diebitsch demande à Clausewitz s'il veut bien se charger de cette mission et celui-ci accepte volontiers. Yorck veut gagner du temps. Il a envoyé son aide de camp Seydlitz à Berlin et il attend par lui des ordres du roi. Rentré dans ses lignes, Diebitsch réussit à faire venir 1 000 cavaliers supplémentaires[159].

Vers 22 heures, revenu dans la petite maison qu'il occupe à Koltiniani, Diebitsch demande à son subordonné ce qu'il pense de Yorck. Clausewitz le met en garde contre la dissimulation du général. Il craint qu'il ne bouscule le détachement russe, maintenant qu'il en connaît la faiblesse, et qu'il ne se fraie un chemin pour rejoindre Macdonald. Il recommande donc la plus grande vigilance. Diebitsch ordonne à ses cavaliers de rester la bride en main. Les officiers de son état-major ne peuvent pas débrider non plus. Dans une maison, Clausewitz se jette tout habillé sur la paille. Il a à peine fermé les yeux que des coups de pistolet sont tirés dans le village et derrière lui. Ce ne sont pas des coups isolés, mais un feu nourri qui dure quelques minutes. Il se réveille en sursaut et se dit que ses craintes à propos de Yorck se réalisent. Il monte à cheval. Les cosaques lui apprennent alors qu'une troupe de cavalerie ennemie les a rejetés sur le village, puis est repartie. Il apprendra plus tard qu'une patrouille de cinquante dragons prussiens, envoyés par Massenbach, a essayé de forcer le passage pour apporter une lettre de Macdonald à Yorck[160]. Ce dernier n'aime pas les Français, il a approuvé la plupart des mesures de Scharnhorst, mais il ne fait pas partie pour autant du groupe des jeunes réformateurs et n'apprécie pas spécialement Clausewitz[161].

A 8 heures le 26 décembre, Yorck envoie comme prévu des cavaliers en reconnaissance. Ils lui rapportent que les Russes ont des avant-postes partout. Il reprend néanmoins sa marche en direction de Tilsit. Diebitsch est inquiet et craint que Yorck ne cherche à rejoindre les Français. Il lui envoie Clausewitz. Yorck refuse de le recevoir par crainte de se compromettre. Il réprimande l'officier des avant-postes qui l'a laissé pénétrer au cœur des lignes prussiennes sans sa permission. Or tout cela n'est qu'une comédie pour donner le change : Yorck ne reçoit pas Clausewitz mais il lui envoie le lieutenant-colonel Friedrich zu Dohna, avec lequel il est en pourparlers,

pour l'informer de la situation. Carl retrouve avec grand plaisir le beau-fils de Scharnhorst qui sert dans l'état-major du général Lewis qui, avec 5 000 hommes de la garnison de Riga, suit Yorck à la trace. Dohna a déjà été envoyé plusieurs fois auprès de ce dernier avec des propositions du général Paulucci et du tsar lui-même. Il fait comprendre à Clausewitz que Yorck, attendant le retour de son aide de camp envoyé à Berlin, est bien obligé d'avancer pour montrer qu'il tente de rejoindre Macdonald et pour que celui-ci continue également sa marche. Il pourra ensuite feindre d'être abandonné par le maréchal français pour mettre bas les armes. Diebitsch comprend ce que vient lui expliquer Clausewitz, mais il le renvoie encore chez Yorck pour essayer de l'amener à prendre une décision. Il est finalement convenu que la colonne prussienne continuera sa marche sans combattre jusqu'à la frontière et que, si elle arrive près du Niémen sans avoir rétabli de contact avec le 10e corps français et sans avoir reçu aucun ordre contraire de Macdonald, Yorck déclarera neutres les troupes sous son commandement. Il envoie le comte Henckel von Donnersmarck à Berlin pour informer le roi de cette convention préliminaire et s'efforce de calmer les inquiétudes de Diebitsch en ne faisant exécuter que de très petites marches à ses troupes les 27 et 28 décembre. Depuis le 26, Prussiens et Russes fraternisent[162].

Le 28 décembre, les troupes de Yorck arrivent à Tauroggen. Clausewitz les accompagne et reste jusque tard dans la soirée auprès du général. Il lui demande quel est son dernier mot. Yorck répond qu'il va continuer sa route jusqu'à Tilsit en gardant une attitude de neutralité. Il espère recevoir bientôt une réponse du roi Frédéric-Guillaume. Comme il le dira plus tard, il sait qu'il n'a devant lui que peu de troupes russes et qu'il pourrait facilement se frayer un passage[163]. Clausewitz regagne le quartier général russe et va se coucher. Il vient de s'endormir quand Diebitsch entre dans sa chambre tout bouleversé : une patrouille de six cosaques commandée par un sous-officier, porteuse d'une lettre au général russe d'Auvray, le chef d'état-major de Wittgenstein, aurait été capturée par l'ennemi ; la lettre, écrite en français de surcroît, raconte où l'on en est avec Yorck ; celui-ci serait alors compromis aux yeux des Français. Diebitsch est atterré d'avoir causé la perte du général prussien. Il demande avec insistance à Clausewitz de retourner auprès de celui-ci pour le mettre au courant. Le traîneau est déjà avancé lorsque le sous-officier des cosaques entre et rend compte qu'il a été

attaqué et que ses hommes se sont débandés. « Et la lettre ? » lui crie Diebitsch. « La voici ! » répond tranquillement l'*ouriadnik* en la remettant au général. Celui-ci se jette au cou de Clausewitz en pleurant de joie[164]. Les nerfs sont à vif avec ces tractations qui n'en finissent pas et dont l'enjeu est immense. Le matin du 29, Seydlitz est de retour auprès de Yorck, toujours sans consigne du roi lui permettant de rompre l'alliance conclue avec la France. Au cours de son voyage, Seydlitz a pu constater la décomposition de l'armée française. Il a aussi appris que celle-ci commençait à se méfier de son allié autrichien. Yorck comprend qu'il doit agir en fonction des circonstances. Selon Seydlitz, il dit que le moment est venu pour la Prusse d'infléchir la politique de l'Europe et de retrouver son indépendance[165].

A 13 heures le 29 décembre, Friedrich zu Dohna arrive au quartier général de Yorck à Tauroggen. Celui-ci a la mine sombre. Il a reçu une lettre de Macdonald qui ne lui laisse plus le choix : il doit interrompre les pourparlers et s'apprêter à reprendre les hostilités. Dohna reste quand même à déjeuner. Vers 15 heures, le colonel Friedrich Erhard Leopold von Roeder, chef d'état-major, est appelé par Yorck. Mis au courant de la nécessité de rassembler les troupes pour reprendre les opérations, il en souligne toutes les difficultés. La conversation se poursuit et Dohna est toujours là, sans que Yorck prenne une décision définitive. Quand il commence à faire sombre, entre 16 et 17 heures, un officier des avant-postes vient annoncer l'arrivée du lieutenant-colonel von Clausewitz. Yorck est mécontent qu'on l'ait laissé entrer et il l'apostrophe : « Eloignez-vous de moi, lui dit-il, je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. Vos maudits cosaques ont laissé passer un émissaire de Macdonald qui m'apporte l'ordre de marcher sur Piktupöhnen pour me réunir à lui. Maintenant tous mes doutes cessent, vos troupes n'arrivent pas, vous êtes trop faibles, il faut que je marche et je m'interdis toute négociation ultérieure qui me coûterait la tête ! » Carl répond qu'il ne veut faire aucune objection, mais il demande que l'on apporte de la lumière pour que le général puisse lire deux lettres dont il est porteur. Yorck paraît hésiter. « Votre Excellence, reprend Clausewitz, ne voudra pas me mettre dans la pénible obligation de partir sans avoir rempli ma mission. » Yorck fait alors apporter de la lumière et rappelle le colonel von Roeder. La première lettre est adressée par le général d'Auvray au général Diebitsch. Elle fait état des dispositions de l'armée de Wittgenstein pour couper toute retraite aux forces de Yorck et de Macdonald. La

deuxième lettre, interceptée par les Russes, est écrite par Macdonald à Maret, ministre français des Affaires étrangères. Le maréchal dit que « la bombe a crevé avec le général York » et qu'il va falloir éloigner plusieurs officiers prussiens qui gâtent l'esprit de leurs soldats.

Yorck demande son avis à Roeder. Celui-ci déclare ne pouvoir lui donner de conseil. Pour le roi, pour l'Etat et pour l'armée, il y aurait incontestablement un grand avantage à accepter l'offre des Russes. « Pour votre personne cependant, dit Roeder à son chef, ce pas serait très dangereux. » Yorck s'écrie alors : « Quoi ? Ma personne ? Pour mon roi j'irais sur l'échafaud. Je me résous. » Il se tourne et dit : « Clausewitz, vous êtes prussien, croyez-vous que la lettre du général d'Auvray soit sincère et que les troupes de Wittgenstein se trouveront bien le 31 aux points indiqués ? Pouvez-vous m'en donner votre parole d'honneur ? » La réponse est : « La connaissance que j'ai du général d'Auvray et des autres officiers du quartier général de Wittgenstein me permet de me porter garant auprès de Votre Excellence de la sincérité de cette lettre ; je ne puis pas vous assurer que ces dispositions seront fidèlement exécutées parce qu'à la guerre, Votre Excellence le sait bien, on est souvent obligé de rester en deçà du but qu'on s'était d'abord fixé. » Yorck se tient quelques instants silencieux, il réfléchit avec gravité, puis il tend la main à Clausewitz et lui dit : *« Ihr habt mich ! »*, c'est-à-dire « Je suis votre homme ». Il est convenu d'une rencontre avec Diebitsch le lendemain aux avant-postes. Un officier du général von Massenbach survient. Yorck se promène nerveusement dans la pièce et lui demande ce que pensent les régiments. L'officier répond qu'ils sont tous enthousiastes à l'idée de se débarrasser de l'alliance française. Yorck déclare : « Vous autres jeunes gens, vous avez de bonnes idées mais à nous autres, les vieux, nos têtes branlent sur les épaules. » Clausewitz, Renne et Dohna retournent chez Diebitsch. Vers 22 heures, ils entrent dans sa chambre. Il leur demande avec émotion quelle nouvelle ils apportent. « Yorck est disposé à conclure », répond Clausewitz. Diebitsch lui saute encore au cou et verse des larmes de joie. Après avoir soupé, Carl repart chez Yorck pour lui dire que Diebitsch l'attendra à 8 heures près des avant-postes, au moulin de Potscherun[166].

Clausewitz s'est montré un négociateur habile. Il a joué un rôle décisif à un moment où Yorck était livré à lui-même. Avec Peter Paret, on peut considérer que c'est là sa deuxième contribution majeure au succès russe de

la campagne, après son conseil de ne pas rester au camp de Drissa[167]. Quand Yorck a interrogé l'officier de Massenbach, Carl avait en tête le *Wallenstein* de Schiller, qui avait hésité sur un possible changement de camp durant la guerre de Trente Ans. Il y a déjà fait allusion dans la marge de son deuxième manifeste de 1812[168]. Le 30 décembre à 8 heures, Diebitsch et Dohna sont au moulin de Potscherun. Ils attendent Yorck pendant une heure. Le suspense n'en finit pas ! C'est que Seydlitz pousse encore ce dernier à bien réfléchir. Roeder et Clausewitz, dépêché sur place une fois encore, réussissent finalement à convaincre le général d'aller au rendez-vous[169]. Au rez-de-chaussée du moulin, ce sont six officiers nés prussiens qui se retrouvent. Trois d'entre eux – Diebitsch, Dohna et Clausewitz – portent l'uniforme russe. Yorck est accompagné de Roeder et de Seydlitz. Celui-ci rédige conjointement avec Clausewitz le texte de la convention[170]. Dans ses articles essentiels, celle-ci stipule que le corps prussien occupera une ligne bien délimitée à l'intérieur de son territoire national, le long de la frontière, et qu'il observera une stricte neutralité en attendant les ordres de son roi. Si ce dernier refuse de ratifier la convention, le corps prussien ira là où Frédéric-Guillaume l'appellera. S'il doit rejoindre l'armée française, il ne combattra pas les armées russes avant une période de deux mois[171].

Yorck a pris une grave décision. Il réoriente la politique de la Prusse sans l'aval du roi et de son gouvernement. Son geste relève de l'indiscipline et même de la haute trahison. Il s'en explique immédiatement par écrit à Frédéric-Guillaume, en lui offrant sa tête. Il n'hésite pas à désigner la France comme « l'ennemi véritable » et à invoquer le salut de la « nation[172] ». Communiquée aux troupes prussiennes, la convention suscite une joie indescriptible. Clausewitz jubile. Il retrouve ses deux frères, « sains et saufs de corps et d'esprit, entourés d'estime et de respect et couverts de décorations (mais elles ne sont pas françaises) ». Cela confirme, s'il en est encore besoin, à quel point Carl est attaché à sa famille. Le destin va encore le séparer de Wilhelm et de Friedrich, mais du moins ils ne s'affronteront plus. Il vient de vivre « quatre jours d'extrême inquiétude[173] ». Son rôle dans la conclusion de la convention va bientôt être connu à Berlin[174]. Déjà indisposé contre lui, Frédéric-Guillaume III lui en voudra davantage. Clausewitz, dans son récit de la campagne de Russie, fustigera l'indécision et la faiblesse du monarque. Le passage sera supprimé de la première édition, en 1835[175]. Pour Carl, la décision de Yorck sonne comme une

revanche, car ce général, malgré ses idées nouvelles en tactique, est un conservateur qui s'oppose au groupe de Scharnhorst sur le plan politique[176]. Pour Werner Hahlweg, sa participation à l'accord de Tauroggen constitue « l'acte historique majeur de Clausewitz sur le plan de la pratique politique[177] ». Il a trouvé les mots qu'il fallait au moment décisif[178]. Son engagement solitaire dans l'armée russe au printemps, envers et contre tout, et sa réflexion continue sur les liens entre la guerre et la politique trouvent ici leur justification et une sorte de couronnement. Il a vu clair avant les autres. La décision de Yorck altère complètement le cours des opérations. Avec ses 14 000 Prussiens encore en état de combattre, Macdonald aurait pu arrêter les Russes épuisés sur les bords du Niémen ou de la Pregel, donnant du temps à Napoléon pour rassembler de nouvelles armées en Prusse-Orientale et en Silésie. Au lieu de cela, les Français sont obligés de reculer précipitamment à l'intérieur de l'Allemagne, laissant un vide qui va inciter les Russes à franchir la frontière et à continuer la guerre vers l'ouest. Frédéric-Guillaume dénonce la convention, ordonne de remplacer Yorck dans son commandement et de le traduire devant une cour martiale. Mais le général va continuer à désobéir[179].

La campagne de 1812 en Russie marque profondément Clausewitz. La stratégie offensive de Napoléon avait triomphé en 1806, au point de devenir le modèle à imiter. Au printemps 1812, elle constituait toujours, selon Clausewitz, la meilleure façon de procéder pour l'empereur des Français. Mais cette stratégie a échoué, elle n'était pas adaptée à l'immensité de l'espace russe. Au contraire, la stratégie défensive des Russes a eu raison de celle des Français. Napoléon a fait preuve d'une « orgueilleuse légèreté » : « Il est arrivé à Moscou avec 90 000 hommes ; il eût dû y arriver avec 200 000. C'eût été possible, s'il eût ménagé davantage ses troupes et s'en fût occupé avec plus de soin. Mais ces soucis lui étaient étrangers. » Sa seconde grande négligence fut l'impréparation de sa retraite[180]. La débâcle de la Grande Armée démontre à Clausewitz la supériorité intrinsèque de la défense sur l'attaque. Elle témoigne aussi des limites de l'art de la guerre, car il était sans doute impossible de vaincre les Russes. Les données politiques, plus précisément géopolitiques, dominent toutes les entreprises militaires. Les limites de la stratégie napoléonienne amènent Clausewitz à prendre conscience de la primauté de la politique sur la guerre proprement

dite[181]. Il n'a pas fait cette campagne qu'en observateur. A deux reprises, on l'a dit, il a pesé de façon décisive sur les événements[182]. Il s'est d'abord opposé à la stratégie de Phull qui voulait que la principale armée russe se retire dans le camp de Drissa pour y attendre les Français. Il n'était pas simple pour lui de s'opposer à Phull, dont il était l'aide de camp, et encore moins de le persuader de quitter ses fonctions de conseiller privilégié du tsar. Loin de voir « tout en noir » comme l'a prétendu Eugène de Wurtemberg, il examina froidement la situation au milieu d'une suite impériale saisie de panique. Son coup d'œil, son intelligence et son tact contribuèrent au revirement d'Alexandre, qui sut apprécier ses conseils. Son second apport fut évidemment de persuader Yorck de conclure la convention de Tauroggen, prélude au changement de camp de la Prusse. Ce fut un tournant décisif des guerres napoléoniennes.

Les généraux russes sous lesquels il a servi ont apprécié sa conduite au feu. Il a reçu l'ordre de Saint-Vladimir de 4e classe après le combat de Vitebsk. Sa participation à la bataille de Borodino lui vaut, le 19 décembre 1812, une épée d'honneur dorée « pour le courage[183] ». Une semaine plus tôt, Berenhorst et Valentini ont échangé quelques lettres où il est question de lui. D'après le second, toujours prêt à déprécier Clausewitz, celui-ci et son épouse sont réputés avoir une expression favorite : « Vouer sa vie à une idée ». Valentini trouve cela absurde et irresponsable[184]. En dépit de ses persiflages, il a bien perçu l'étroitesse des liens intellectuels entre Carl et Marie. Celle-ci a appris, le 16 décembre, le passage de Napoléon à Dresde. Chaque jour arrivent de nouveaux détails sur la retraite et l'état déplorable de son armée. Le 30, elle prend conscience « de toute l'étendue de notre bonheur ». Elle apprend le même jour, par une lettre de Berlin, que Carl, le 19, est sain et sauf. Sa mère est heureuse, elle aussi, de savoir son gendre à Riga. Marie reçoit seulement, par le comte Voβ, les lettres écrites par son époux les 24 août et 30 septembre. Toutes ces nouvelles la réjouissent, même si son cher mari lui manque énormément. Le 27 décembre, elle note quelques réflexions sur le mariage dans son journal. Il lui semble qu'un homme ne ressent pas autant qu'une femme l'harmonie que ce sacrement procure, avec soi-même et avec le monde. Le mari ne doit pas considérer sa femme comme un enfant immature. Une femme ne doit pas être moins mûre ni moins cultivée que son mari. Elle doit aller aussi loin que ses moyens le lui permettent. Marie pense encore que toute femme

qui aurait la chance d'avoir un mari tel que le sien éprouverait un besoin semblable. Ce n'est qu'à travers Carl qu'elle se sent réellement vivre. Ce sentiment n'est pas altéré par la douleur de l'éloignement. Dans la triste solitude où elle vit, il lui reste son amour, la conviction de celui de Carl et la fierté de ce qu'il représente. La fin de l'année 1812 est pour Marie l'occasion, sur le chemin de sa vie, de regarder en arrière et en avant. Elle voit de grands événements se profiler à l'horizon[185].

5

La libération de l'Allemagne et la chute de Napoléon (1813-1814)

Dans les premiers jours de janvier 1813, les cosaques de Wittgenstein suivent pas à pas les troupes de Macdonald dans la direction de Königsberg et y entrent le 5, ôtant aux Français toute velléité de défendre la Prusse-Orientale. La question du franchissement de la frontière prussienne se trouve ainsi résolue *de facto*. Les événements de Tauroggen ont des conséquences en cascade et bouleversent la situation d'ensemble. En repensant plus tard à cette époque, Clausewitz considérera que « souvent de grands effets ont jailli de causes qui paraissaient petites, et que souvent aussi une cause isolée et, par conséquent, sous la dépendance du hasard, peut avoir des conséquences d'ordre très général[1] ». Le rôle qu'il a joué commence à être reconnu. « Votre Altesse saura aussi que Clausewitz s'est beaucoup distingué, écrit Wilhelm von Humboldt à la princesse Louise Radziwill, et que cela lui a valu un présent de l'empereur en bien-fonds et une décoration[2]. » Yorck arrive à Königsberg le 8 janvier. Il rencontre Wittgenstein. Celui-ci a intercepté le message de Frédéric-Guillaume III qui vient de relever le général prussien de son commandement et il le maintient en place. Ayant brûlé ses vaisseaux, celui-ci n'entend pas rester neutre et prend ouvertement le parti des Russes. Depuis 1811, il est le gouverneur militaire de la Prusse-Orientale et occidentale. Il compte bien utiliser ses prérogatives pour prendre les mesures de défense qui s'imposent. La présence de Clausewitz à Königsberg est attestée le 22 janvier. Ce soir-là, Yorck a une entrevue avec Stein, dont le tsar Alexandre vient de faire son représentant politique dans les territoires allemands libérés[3].

Aux origines de la Landwehr

L'armée de Wittgenstein borde la Vistule. Clausewitz prévoit que d'ici quatre semaines elle sera sur l'Oder et que dans cinq ou au maximum six elle entrera à Berlin. Pour échapper aux pressions françaises, le roi Frédéric-Guillaume a quitté sa capitale pour Breslau. A Marie qui séjourne chez une cousine en Bohême, Carl demande si elle ne peut pas se rendre dans une de ces deux villes quatre semaines après le 26 janvier, date d'expédition de sa lettre. Ils auront ainsi une chance de se revoir. Il a été porté sur les registres de la légion russo-allemande, mais l'ordre s'est perdu et il reste attaché à l'état-major de Wittgenstein. Il est en bonne santé et content, confie-t-il à sa femme. Depuis le 10 septembre 1812, il n'a cependant reçu qu'une lettre d'elle, datée du 3 décembre. Son ami Chasot est malheureusement mort d'une fièvre bilieuse[4]. Le 28 janvier 1813, Clausewitz est en mission à Elbing, sur la ligne de front. Quantité de projets se croisent dans sa tête[5]. Revenu à Königsberg, il est approché par Stein pour rédiger un projet d'organisation d'une milice. Celui-ci confie à sa femme que « c'est un brave homme, mais froid et méthodique[6] ». Les Russes ont besoin d'être renforcés et la population de Prusse-Orientale est très remontée contre les Français, car elle a dû les approvisionner avant et pendant leur marche vers l'est. Aucune région d'Allemagne n'a subi autant de vexations et de déprédations de toute sorte de la part de la Grande Armée[7]. Les états provinciaux, qui représentent la population, sont tout disposés à voter un appel aux armes qui prendrait la forme d'une levée populaire (*Landsturm*).

Le gouverneur civil (*Generallandschaftdirektor*) de la Prusse-Orientale et président des états, le comte Alexander zu Dohna, soutient l'idée. Frère aîné de Friedrich, il a été ministre de l'Intérieur après le départ de Stein qui l'avait pressenti, on s'en souvient, comme un bon parti pour Marie von Brühl. Reconnu par tous comme le spécialiste des projets d'organisation militaire et comme le bras droit de Scharnhorst, Clausewitz rédige un projet[8]. Il le fait dans la précipitation, car le 6 février il doit accompagner le général Siewers devant la place de Pillau, afin d'amener le gouverneur à l'ouvrir aux Russes[9]. Tous les hommes de dix-huit à soixante ans en état de porter les armes entreraient obligatoirement dans le Landsturm. Ils seraient armés de piques ou de n'importe quel instrument capable de tuer. Chaque

village aurait son chef. Leur mission consisterait à ôter à l'occupant tout sentiment de sécurité. Ils se tiendraient calmes si celui-ci était présent en force, n'attaquant que ses éléments faibles : fourrageurs, maraudeurs et convois de transport. La milice ou Landwehr servirait, elle, à renforcer l'armée, dont elle copierait l'organisation et dont elle aurait l'armement. Composée des hommes les plus jeunes, soit ceux de dix-huit à quarante ans, elle ne servirait qu'en temps de guerre. Un bataillon de milice serait adjoint à chaque régiment régulier. Clausewitz appuie ses propositions sur l'expérience de la dernière campagne en Russie[10]. Transmis à Alexander zu Dohna, puis à Stein et à Yorck, son projet ne subit que quelques corrections marginales. Le 7 février, les états provinciaux de Prusse-Orientale adoptent un texte qui reste fort proche du sien et décident de lever 20 000 hommes pour la Landwehr et 10 000 autres en réserve. Le seul changement important réside dans le fait que les états laissent la possibilité aux appelés de se faire remplacer[11].

Arndt et Boyen s'accordent pour attribuer à Alexander zu Dohna la paternité politique et à Clausewitz la paternité militaire de la création de la Landwehr, ce dernier agissant en tant que « disciple préféré » de Scharnhorst[12]. Le vote des états de Prusse-Orientale, sans la permission du roi, produit l'effet d'un appel aux armes généralisé. Les autres provinces du royaume vont se sentir poussées à suivre cet exemple. Alors que la nouvelle n'est pas encore parvenue à Breslau, le roi s'est déjà laissé persuader par Scharnhorst, qu'il a rappelé au département de la Guerre, de supprimer l'ancienne procédure de recrutement et de décréter la fin de toute forme d'exemption[13]. L'instauration d'un service militaire obligatoire, réclamée depuis plusieurs années par les réformateurs, devient ainsi une réalité, grâce à un concours de circonstances, à l'action conjuguée mais non coordonnée de Scharnhorst à Breslau, de Stein, des frères Dohna, de Yorck et de Clausewitz à Königsberg[14]. Celui-ci était le mieux à même de transcrire un projet auquel il avait déjà consacré des réflexions antérieures, en particulier dans ses « Manifestes de 1812 ». Il a compris qu'à l'exemple des Français, les Prussiens et leurs alliés devaient désormais disposer d'armées massives. La Prusse pourra, en partie grâce à lui, mobiliser des forces doubles de celles de 1806. Pour Hans Rothfels, il est cependant difficile de cerner exactement la pensée de Clausewitz à ce sujet. Le principe d'un service général obligatoire ne tient peut-être pas en soi une place fondamentale

chez lui. Il reste avant tout un réaliste : l'important est de rassembler dans l'urgence le plus de forces possible pour lutter contre les Français. Par son intermédiaire, les conceptions des réformateurs rencontrent les aspirations de la Prusse-Orientale, mais son sens du concret le préserve de toute forme de dogmatisme[15]. Les états provinciaux appellent tous les officiers en inactivité ou en demi-solde à se rendre incessamment à Elbing, « auprès du major von Clausewitz[16] ». Un officier de la légion russo-allemande, toujours en voie de constitution, dit beaucoup de bien de Carl en ce mois de février. Il lui attribue non seulement « une culture scientifique profonde, un vrai renom militaire », mais aussi un caractère très aimable, conciliant et des plus intègres[17].

Clausewitz a écrit à Scharnhorst, qui se trouve à Breslau. Celui-ci l'en remercie par l'intermédiaire de sa fille Julie. « Même si nous nous faisons la guerre, nous restons quand même les amis les plus intimes, écrit Scharnhorst, et peut-être le destin nous conduira-t-il bientôt à nous retrouver l'un à côté de l'autre[18]. » Les événements se précipitent en effet. Frédéric-Guillaume a connaissance du vote des états de Prusse-Orientale le 20 février. D'après Boyen, cela signifie « l'arrêt de mort des amis de la France » au sein de la Cour. Des mesures ont été prises pour renforcer l'armée, mais le roi n'a pas encore officiellement réorienté sa politique. Jamais il n'a ressenti aussi cruellement la fragilité de son royaume, coincé entre les grandes puissances de l'est et de l'ouest de l'Europe. D'un côté, le moment semble venu de se venger des humiliations imposées par Napoléon. De l'autre, il redoute toujours un retour offensif de celui-ci et l'exercice de terribles représailles. Non seulement il est indécis de nature, mais, on le sait, il déteste se faire forcer la main. A la fin du mois de février cependant, il ne peut plus résister au torrent qui emporte ses sujets. Cette fois, des représentants du peuple se sont clairement prononcés contre la poursuite de l'alliance avec la France. Scharnhorst obtient définitivement gain de cause. Le chancelier Hardenberg persuade le roi de se conformer au choix de son peuple. Le 27 février est signé le traité de Kalisch avec la Russie, une alliance défensive et offensive qui garantit le retour de la Prusse dans ses anciennes frontières[19]. Le 10 mars, jour de naissance de la défunte reine Louise, le roi instaure la Croix de fer, dessinée par l'architecte Schinkel qui s'est souvenu de l'emblème noir sur fond blanc des chevaliers Teutoniques. Elle sera accordée à tout homme qui se sera distingué au combat, quel que

soit son rang. Une semaine plus tard, la guerre est déclarée à la France et Frédéric-Guillaume lance un appel à son armée et un autre à son peuple. Des comparaisons sont établies avec les soulèvements vendéen, espagnol et tyrolien, même s'il ne s'agit pas d'une levée en masse et que le rôle de la dynastie des Hohenzollern est bien rappelé[20].

A Berlin, Marie attend impatiemment le retour de Carl. Le 20 février, Karoline von Rochow, née von der Marwitz, apprend que des cosaques sont aux portes de la ville. Elle court prévenir la belle-sœur de son frère et elles s'en vont de par les rues, au milieu de l'effervescence générale. Le général von Brauchitsch, qui commande les troupes de la capitale, leur dit de rentrer chez elles : la rumeur est fausse, les Russes ne sont pas là. Le 4 mars, après le départ des derniers éléments français, le vœu des Berlinois se réalise : les libérateurs arrivent. Les cavaliers de Wittgenstein reçoivent un accueil délirant[21]. Carl arrive le 7, avec l'état-major. Après onze mois de séparation, il embrasse sa chère Marie. La dure campagne de Russie l'a marqué physiquement, mais le choix de son camp, comme l'écrit son épouse, trouve maintenant sa justification la plus éclatante[22]. Les officiers russes sont les héros du jour et Clausewitz permet aux princesses prussiennes d'approcher Wittgenstein, qui représente pour tous l'espoir en des jours meilleurs. La princesse Radziwill le reçoit, la ville donne une fête le 13 mars, Carl est très entouré et raconte sa campagne[23]. Il demande au roi de l'admettre à nouveau dans son armée. Celui-ci, à la requête de Scharnhorst et de Marie, accepte de mettre fin aux poursuites judiciaires, mais il répond à Carl qu'il ne pourra reprendre son uniforme d'officier prussien qu'après s'être particulièrement distingué au cours de la prochaine campagne[24].

Blücher n'est pas un grand stratège, mais il ne craint pas Napoléon, ce qui est une qualité rare[25]. Scharnhorst obtient qu'il commande l'armée, lui-même sera son chef d'état-major. Il voudrait avoir Clausewitz auprès de lui. « Je n'ai jamais manqué de reconnaître votre grande valeur, lui écrit-il le 21 mars, et je m'en rends compte encore davantage en ce moment où j'ai tant à faire. C'est seulement avec vous que je me comprends moi-même. Seules nos idées se réunissent ou vont ensemble, la main dans la main, sans se laisser détourner, dans la même direction[26]. » Ne pouvant obtenir du souverain la collaboration de son protégé en uniforme bleu, Scharnhorst réussit à l'avoir en uniforme vert : les Russes acceptent de le détacher auprès de l'état-major de Blücher, comme officier de liaison[27]. Les 25 et

26 mars, Carl fait halte à Kalisch, sur le chemin de Breslau. Il s'y entretient avec Stein, qui a pris la même direction. Marie lui a donné à lire son journal intime et il a la joie de s'y voir dépeint comme un héros romantique[28]. Il n'a pas encore reçu d'ordre écrit sur ses prochaines fonctions. Au pire, il lui reste la légion russo-allemande. Elle vient enfin de recevoir un chef en la personne du comte von Wallmoden. Ce lieutenant-général russe d'origine hanovrienne, qui a servi dans les armées prussienne et surtout autrichienne, est le beau-frère de Stein. Carl fait sa connaissance à Kalisch. Il ne souhaite pas être vu à Breslau, ne sachant pas dans quel cas le roi serait le plus mécontent : s'il l'ignorait ou s'il allait se présenter à lui[29]. En passant sur les boulevards de la ville, il est repéré par le prince Guillaume qui est à sa fenêtre. Celui-ci l'écrit à son frère le prince héritier, à qui Clausewitz a enseigné. Faisant un mauvais jeu de mots avec *Laus* (pou) et *lausig* (minable, rebutant), il l'appelle « Lausewitz ». Il le voit acheter des bretelles et des cravates sur le marché, « avec ses grosses mains », et trouve un peu fort que l'on envoie de tels hommes au quartier général[30]. Autrement dit, s'il est considéré comme un héros par ses proches, Clausewitz est toujours ostracisé par la famille royale, moins sans doute pour sa « trahison » de 1812 que parce qu'il la renvoie à sa pusillanimité.

Breslau n'abrite pas que les conversations d'état-major entre les Russes et les Prussiens. Ces derniers y rassemblent aussi leurs nouvelles forces. Des volontaires, principalement des étudiants et des jeunes gens issus de milieux aisés, s'enrôlent comme chasseurs dans tous les régiments en s'équipant à leurs frais et avec la promesse de passer rapidement officiers. D'autres revêtent l'uniforme noir du corps franc que le major Adolf Ludwig Wilhelm von Lützow, un ancien des hussards de Schill, a reçu l'autorisation de lever. Des réservistes entraînés en secret permettent de renforcer l'armée de campagne. Le 16 mars 1813, elle comprend 71 382 hommes au total et le corps de Blücher en constitue un peu moins de la moitié[31]. Les Russes ont des effectifs légèrement supérieurs. En face, Napoléon prévoit de rassembler 300 000 hommes…

Au quartier général de Blücher

Clausewitz arrive à Dresde le 31 mars. Il y retrouve Gneisenau mais ne voit pas encore Scharnhorst. Napoléon, avec les premières troupes levées en

France, est arrivé à Gotha. Si une bataille se donne, elle ne pourra être décisive car aucun des deux camps n'a encore rassemblé toutes ses forces. Carl est optimiste. L'Autriche et les principaux Etats allemands ont des contacts avec les Prussiens et les Russes. Ces derniers reçoivent de nombreux renforts et il règne une unité de vues avec Blücher. Scharnhorst est très apprécié par le tsar Alexandre. Carl décrit la situation politique et militaire à Marie, car celle-ci, lui dit-il, n'est pas seulement son épouse, elle est aussi son amie. Il lui demande de lui envoyer les neuf planches de la carte de Saxe par le capitaine F. H. Backenberg, qu'elle trouvera dans ses affaires[32]. Il se porte bien et vit des jours heureux : « Faire partie d'une charmante petite armée à la tête de laquelle se trouvent mes amis, écrit-il, traverser un pays magnifique, à la belle saison, et dans un tel but, c'est à peu près l'idéal rêvé d'une existence terrestre (si on l'imagine transitoire et comme un chemin vers d'autres existences)[33]. » Il retrouve son armée, sa langue maternelle, des visages connus, d'anciens élèves. Les troupes sont pleines d'entrain et chantent *« Auf, auf, Kameraden ! »* (« Allez, allez, camarades ! »), tiré du *Wallenstein* de Schiller. Scharnhorst va arriver. Il a encore demandé au roi de reprendre Carl dans son armée. Frédéric-Guillaume, fléchissant enfin, lui a répondu qu'il allait se renseigner pour savoir s'il avait donné satisfaction chez les Russes. Clausewitz ne serait de toute façon repris qu'avec le grade de major, comme Grolman qui a combattu trois ans en Espagne au côté des Britanniques avec le rang de lieutenant-colonel. Le prince héritier a salué son ancien professeur « avec sa gêne habituelle et sans un signe de bienveillance ou d'amitié ». Seul le prince Auguste a reçu son ancien aide de camp « avec une cordialité réelle[34] ».

Lorsque Scharnhorst revient, le trio de l'amitié se reconstitue[35]. Gneisenau fait fonction de deuxième *Generalquartiermeister* de l'armée de Blücher, ce qui équivaut au rang de chef d'état-major adjoint. Comme il est aussi ministre de la Guerre, Scharnhorst est souvent en déplacement et Gneisenau le remplace[36]. Clausewitz est blessé par le rejet de sa demande, mais il va continuer à servir sa patrie, avec une fierté redoublée de le faire « dans des conditions humiliantes ». Il est soutenu par la joie d'avoir retrouvé Scharnhorst, auprès duquel il reprend ses anciennes fonctions de chef de bureau. Malgré son uniforme vert, il ne sert donc pas d'officier de liaison avec les Russes, il redevient le bras droit de son mentor. Blücher le traite

avec bonté et amitié. L'ambiance au quartier général est excellente : « On peut chercher longtemps en vain, écrit Carl à Marie, pareille entente, pareille confiance mutuelle, un tel échange d'estime et d'amitié[37]. » Toutes les têtes pensantes de l'armée prussienne sont là. Il s'agit peut-être du meilleur état-major jamais réuni, en termes d'intelligence, de perspicacité, de culture et d'expérience partagée[38]. Pour Ferdinand von Stosch, alors capitaine et aide de camp de Gneisenau, celui-ci et Scharnhorst partagent le même attachement pour Clausewitz, qui est beaucoup plus jeune qu'eux. Gneisenau a une très haute idée de ses talents militaires. A plusieurs reprises, Stosch l'entend dire que si les commandements des armées devaient être attribués, Clausewitz devrait sans aucun doute recevoir celui de la principale[39]. Marie se réjouit que celui-ci se plaise dans ses nouvelles fonctions et elle comprend sa joie de retrouver ses amis. Qui aurait dit, l'année précédente, alors qu'il était si loin, qu'il allait de nouveau se trouver parmi eux ? L'attitude du *Kronprinz* a dû l'énerver. Marie ne voit pas seulement chez son mari du dépit et de l'indignation, mais une véritable souffrance face à un prince si dépourvu de tempérament et si sec. Il est bien devenu le digne élève de l'indigne Ancillon, ce pasteur huguenot conservateur qui lui a servi de précepteur ! Elle trouve belle et noble la réponse de Carl au roi. Au moins le procès est-il abandonné et elle peut le dire à tous ceux qui lui posent des questions, notamment un de ses beaux-frères. Enfin, elle se fait du souci pour la santé de son mari, qui ne lui en parle pas assez. Son serviteur juif Jascha est toujours avec lui[40].

A la mi-avril, les Prussiens de Blücher et les Russes de Winzingerode sont au sud de Leipzig, la pointe des premiers à Altenburg. D'importantes forces françaises se concentrent un peu plus à l'ouest, dans la vallée de la Saale. Napoléon n'est pas encore arrivé et les Alliés se demandent s'ils ne feraient pas mieux de se retirer dans une position défensive, entre la Mulde et l'Elbe. Clausewitz fait le point de la question dans un mémorandum qui reflète aussi les idées de Scharnhorst. Si les Alliés se retirent, écrit-il, cela donnera le temps aux colonnes françaises, encore très dispersées, de se réunir. Il n'y aura plus de possibilité de tomber sur une fraction d'entre elles avec des forces supérieures. Une bataille à proximité de l'Elbe, si elle est perdue, ne laissera pas assez de points de franchissement du fleuve aux Alliés dans leur retraite. Il propose une alternative : attaquer les Français sur la Pleisse, tant que leurs colonnes ne sont pas encore réunies. Alors que

celles-ci se promènent à droite et à gauche, il est absurde d'attendre leur attaque en restant sur la défensive. Au contraire, si les Alliés prennent l'offensive, ils auront l'avantage d'être concentrés face à un ennemi encore dispersé[41]. Fort de la pleine confiance de Scharnhorst et de Gneisenau, Clausewitz a l'impression qu'il n'a jamais eu autant d'activité dans le service ni autant d'influence. Pourtant, les princes le traitent comme un étranger. Le major von Luck, gouverneur du prince héritier, affecte de l'hostilité à son égard et lui tourne le dos[42]. La princesse Charlotte s'offusque à la lecture d'une brochure où Clausewitz, Tiedemann et les officiers qui ont servi chez les Russes en 1812 sont célébrés comme des héros[43]. Carl, on l'a compris, est d'une sensibilité extrême quand il s'agit de la loyauté de son engagement. La population de Berlin est impatiente à propos des opérations. Si rien de décisif ne s'est encore produit, écrit-il, cela tient à « la nature de la chose ». Les Prussiens ne sont pas leurs propres maîtres, ils obéissent aux ordres de Wittgenstein et de Koutouzov. L'armée française se rassemble près d'Erfurt. Elle compterait 100 000 à 110 000 hommes, en plus des 50 000 près de Magdebourg[44].

Glückstadt
Hambourg
Stecknitz
Gadebusch
Schwerin
Lauenburg
Wöbbelin
MECKLEMBOURG
Lüneburg
Grabow
Elbe
Göhrde
Dömitz
Brême
Neuruppin
Havel
Hanovre
Orianenburg
Berlin
Potsdam
Spree
Grossbeeren
Elbe
Burg
Magdebourg
BRANDEBOURG
Schönebeck
Halberstadt
Wittenberg
HARZ
Köthen
Wartenburg
Ellrich
Saale
SAXE
Torgau
Halle
Leipzig
Mulde
Lützen
Elbe
Görschen
Auerstedt
Weissenfels
Rötha
Meissen
Erfurt
Pleiße
Gotha
Weimar
Iéna
Altenburg
Dresde
Elster
Chemnitz
Kulm
FRANKENWALD
Saalfeld
ERZ GEBIRGE
Töplitz
Saale
Elbe
BOHÊME
Karlsbad
Prague
0 25 50 km
Stettin
POMÉRANIE
Prenzlau
Oder
Schwedt
Notec
Warta
Küstrin
Posen
Warta
Oder
Kalisch
Glogau
Neisse
Bober
SILÉSIE
Trachenberg
Bautzen
Bunzlau
Görlitz
Hainau
Liegnitz
Breslau
Katzbach
Hirschberg
Schweidnitz
Landeshut
Oder
Nachod
Glatz

Carl se retrouve à peu près dans la même région qu'en 1806, mais les circonstances ne sont plus les mêmes. Il se charge du gros du travail de Scharnhorst, même si celui-ci est également secondé par le talentueux major Rühle von Lilienstern, à l'érudition encyclopédique. Il est content de sa situation mais s'attriste que Marie n'attende pas encore d'enfant. Il ne souffre pas tant d'être privé de ce bonheur, dit-il, que de la perspective qu'une femme aussi aimable et noble que la sienne reste sans descendance[45]. On ignore la cause de l'infertilité du couple, mais elle réside probablement dans la mauvaise santé de Carl[46]. Le 28 avril, le chasseur volontaire Wilhelm Dorow, historien de l'Antiquité et futur conseiller de cour, accompagne Scharnhorst dans sa voiture, où se trouve aussi Clausewitz. Les deux officiers évoquent le professeur Steffens, d'origine danoise, qui a quitté son poste à l'université de Breslau pour s'engager. Le roi lui a accordé directement le grade de lieutenant dans la compagnie de volontaires du bataillon des chasseurs de la garde. Clausewitz trouve dommage qu'un tel homme puisse servir de chair à canon et il suggère de le prendre au quartier général. Scharnhorst, après s'être demandé à quoi il pourrait servir, se range à son avis[47].

Le même jour, Koutouzov, malade depuis quelque temps, s'éteint à Bunzlau. Le tsar le remplace par Wittgenstein, qui conserve Diebitsch comme quartier-maître général. Ce dernier élabore un plan qui consiste à tomber sur le flanc droit de Napoléon au moment où celui-ci, d'après tous les renseignements, cherche à couper les Alliés de Dresde en allant rejoindre, près de Leipzig, l'armée d'Eugène de Beauharnais. Le colonel von Toll, conseiller du tsar et lui aussi vieille connaissance de Clausewitz, revoit sans doute celui-ci à Altenburg le 29 avril, au quartier général de Blücher. Il constate en tout cas la similitude des réflexions prussiennes avec le plan de Diebitsch. Comme Clausewitz, il préconise la concentration immédiate des forces alliées dans la région d'Altenburg. Il l'écrit au général d'Auvray, chef d'état-major de Wittgenstein. Celui-ci, mis au courant de l'arrivée des Français à Merseburg et Weiβenfels, suit le conseil de Toll et ordonne à ses troupes de marcher vers le sud, pour aller donner la main à celles de Blücher et surprendre les Français dans leur marche, avant qu'ils

ne soient tous réunis[48]. Sans que l'on puisse mesurer le poids précis du mémorandum de Clausewitz, il faut constater que la décision alliée de livrer bataille à Napoléon correspond à ses vues. Il le répétera dans la suite : même si les forces russes et prussiennes sont alors inférieures en nombre à celles qu'amasse l'empereur des Français, il faut tenter la bataille. Un mouvement de recul ne peut produire qu'une impression fâcheuse dans l'armée et en Allemagne. Napoléon n'a pas encore réuni ses masses, il a derrière lui la vallée escarpée de la Saale et il doit avancer dans une plaine favorable aux Alliés, puisqu'ils ont 25 000 cavaliers et que lui en a à peine 5 000, tant il lui est difficile de remplacer les chevaux perdus en Russie. Il passe la Saale le 30 avril à Weiβenfels. Les chefs alliés sont maintenant certains qu'il a l'intention de s'avancer dans la direction de Leipzig. Les ordres sont donnés pour l'attaquer aussitôt que possible dans la plaine de Lützen[49].

Groβgörschen (Lützen) et Bautzen

Wittgenstein souhaite rencontrer Blücher. L'entrevue a lieu au château de Rötha, la nuit du 30 avril au 1er mai. Clausewitz est présent, avec les membres des états-majors[50]. Il a reçu de Marie la carte qu'il attendait. « Nous sommes probablement à la veille d'une grande bataille, à laquelle nous avons cru plusieurs fois en vain », écrit-il à son épouse. Les Alliés la perdront peut-être, mais ce n'est pas grave : « La fermeté et la ténacité dans le malheur sont de bien plus belles qualités de l'âme que toutes les variétés de l'enthousiasme. » L'armée a marché toute la nuit et Carl est très fatigué[51]. Blücher reçoit la mission d'attaquer le 2 mai une série de villages censés être occupés par l'arrière-garde française : Groβgörschen, Kleingörschen, Rahna et Kaja. Le désordre provoqué par le récent changement de commandant en chef empêche les ordres de parvenir en temps voulu. Les colonnes de Blücher croisent celles de Yorck durant la nuit et l'attaque, au lieu de débuter à 6 heures, n'est lancée qu'à 11 heures. Pour ne rien arranger, les souverains russe et prussien passent leurs troupes en revue et prennent plaisir à se faire acclamer, ce qui retarde encore l'attaque et diminue l'effet de surprise[52]. Vers midi, les colonnes prussiennes s'arrêtent derrière une petite colline au sud de Groβgörschen. Elles ont marché presque sans interruption pendant trente-six heures et ont

besoin de repos. Clausewitz, avec l'état-major de Blücher, grimpe sur la colline et aperçoit au loin la poussière soulevée par l'ennemi en marche, sur le chemin de Lützen à Leipzig. En réalité, les Français, alertés, reviennent déjà sur leurs pas. Le plan des Alliés consiste à occuper les villages avec une avant-garde réduite et à porter le gros de leurs forces sur la droite française, pour la couper de la vallée de la Saale, entourer cette aile avec leur nombreuse cavalerie et prononcer une attaque décisive sur les derrières de l'ennemi[53].

Une brigade va s'emparer, au pas de course, du village de Groβgörschen. Les Français, plus nombreux que prévu, reviennent pour le reprendre. Les combats sont acharnés. Des renforts arrivent des deux côtés. Les Prussiens réussissent à prendre Rahna et Kleingörschen. Les Français amènent de plus en plus de troupes, reprennent momentanément Kleingörschen mais le perdent à nouveau. Les Prussiens ont l'occasion de pousser jusqu'à Kaja. Ils doivent faire appel à leur réserve. L'infanterie de la garde s'avance dans un ordre qui fait l'admiration de Clausewitz et rejette les Français derrière Kaja. La cavalerie prussienne participe au mouvement offensif, sur la gauche, et repousse l'adversaire sur le village de Starsiedel. Napoléon arrive alors en arrière de Kaja avec la garde impériale et redonne un nouvel élan à son armée. Les Prussiens doivent reculer. Vers 16 heures, Wittgenstein est informé de l'approche de colonnes françaises supplémentaires et veut en finir avant qu'elles n'arrivent. Il renforce Blücher avec le corps de Yorck et des éléments russes qui reprennent à nouveau les villages. Une brigade de la jeune garde est lancée par Napoléon sur Kaja et s'en empare. Vers 17 heures débouchent encore des troupes françaises, à la fois sur la droite et sur la gauche des Alliés. Wittgenstein a beau engager ce qui lui reste, son armée est débordée. Sa cavalerie charge l'infanterie française, mais celle-ci tient bon. A 18 heures, Napoléon lance une offensive générale, appuyée par soixante pièces d'artillerie. Les Alliés doivent céder partout et parviennent tout juste à se maintenir dans la partie sud de Groβgörschen[54].

Jusqu'à 16 heures environ, Clausewitz reste derrière Blücher, dans le groupe de son état-major. Le vieux général est d'un calme imperturbable. A soixante-dix ans, il a autant de vigueur qu'un jeune homme et n'attend que le moment favorable pour mener lui-même une attaque. Il est à proximité d'une batterie russe, un obus tombe parfois et explose, mais il continue de

fumer sa pipe sans broncher[55]. Après 16 heures, il se met à la tête d'une partie de sa cavalerie, des hussards et des uhlans, pour repousser les Français qui viennent de reprendre Kaja. Son cheval est touché et s'écroule. Une balle perdue fait ricochet sur sa ceinture, une deuxième effleure un de ses doigts et une troisième lui rentre dans le côté. Il doit être évacué et cède le commandement à Yorck[56]. Clausewitz se trouve aussi « au milieu d'un feu des plus vifs ». Il échange quelques mots avec son frère Wilhelm. Celui-ci est major depuis le 6 mars et commande un bataillon du 5e régiment combiné d'infanterie de réserve, qui fait partie de la 7e brigade (Horn) du corps de Yorck[57]. Son régiment attaque le village de Rahna juste après que Blücher a reçu sa blessure[58]. C'est sans doute au moment où la brigade Horn prépare son mouvement que les deux frères ont l'occasion de se parler. Scharnhorst conduit lui aussi des attaques sur Rahna, Kleingörschen et Kaja. Sabre au clair, il entre plusieurs fois dans les rangs français à la tête de cavaliers et de fantassins. Il les encourage en criant « Vive le roi ! ». Clausewitz l'accompagne. Il se retrouve sabre en main au milieu d'un bataillon ennemi. Un Français lui porte un léger coup de baïonnette derrière l'oreille droite. « Comme on ne nous avait donné aucune chance d'exercer une influence précise sur la conduite du combat, écrit-il à Marie, nous n'avions d'autre ressource que d'agir le sabre au poing. » Entre 18 et 19 heures, Scharnhorst est frappé d'une balle à la jambe. Clausewitz est persuadé que la blessure n'est pas dangereuse[59].

Scharnhorst se trouvait à la lisière nord-est de Groβgörschen. Sa monture a d'abord été touchée et son shako a été traversé par une balle. Ce ne sont pas des Français mais des Hessois de la Grande Armée qui ont tiré sur lui. Remonté à cheval, il a cette fois été touché : une balle a traversé sa jambe gauche au-dessus du genou, provoquant une paralysie du nerf. Toujours à cheval, il a dû quitter le champ de bataille[60]. A part une légère éraflure derrière l'oreille droite, Clausewitz sort sain et sauf de cette terrible bataille, de même que son frère Wilhelm. Suivant l'exemple de leur général en chef et du chef d'état-major, les officiers prussiens ont payé un lourd tribut : 53 sont morts, 244 ont été blessés et 6 capturés. L'armée prussienne a perdu 8 400 hommes sur 33 000. Les princes Auguste et Guillaume ont fait preuve de beaucoup de bravoure[61]. Gneisenau a chargé avec le second et les cuirassiers de Brandebourg. Il a lui aussi été blessé. L'obscurité met fin aux combats. On passe la nuit sans faire de feu et la retraite est ordonnée[62].

Blücher obtient de Wittgenstein qu'une dernière charge de ses cavaliers vienne perturber le bivouac des Français.

La première lettre de Clausewitz, le 3 mai, est pour Marie, qu'il rassure sur son état. « Il importe maintenant, lui dit-il, de ne pas perdre courage. L'ennemi ne nous a guère poursuivis jusqu'à présent[63]. » La retraite s'effectue en direction de l'Elbe. Scharnhorst n'est pas inquiet pour sa blessure et prend la route de Vienne. Il s'est rendu compte que les Français ne pourraient être vaincus sans le concours des Autrichiens. Il va tenter de les persuader de rejoindre les Russes et les Prussiens. Avec une énergie indomptable, il travaille encore à la mobilisation des ressources prussiennes et se préoccupe de la défense de Berlin[64]. Il s'inquiète toujours du sort de ses soldats, notamment de leur approvisionnement en viande. Il demande à Gneisenau de saluer Clausewitz de sa part[65]. Le 8 mai, celui-ci est sur l'Elbe, près de Meissen. Il attribue le résultat de la bataille à la supériorité numérique de l'ennemi, ce en quoi il n'a pas tort. « Je ne pourrai jamais être tout à fait malheureux, confie-t-il à sa femme, tant que je ne serai pas à tout jamais séparé de toi que j'aime jusqu'à l'adoration. » Il est avec Gneisenau, qui assume provisoirement les tâches de Scharnhorst. Celui-ci leur manque, mais son prestige a grandi. Il est devenu « l'âme de ce grand tout », même s'il n'occupe pas encore le commandement qu'il mérite[66]. Son voyage retarde malheureusement sa guérison. Le 10 mai, il écrit à Gneisenau qu'il a dû s'arrêter. Il a de la fièvre, ce qui est mauvais signe. Il lui demande de bien garder sa correspondance ou de la confier à Clausewitz, pour qu'il puisse la retrouver plus tard. Personne d'autre ne doit la voir[67].

L'armée alliée dépasse la ligne de l'Elbe et s'installe le 14 mai sur une position défensive, un peu en arrière de la ville de Bautzen. Le chancelier Hardenberg charge un de ses collaborateurs, Theodor von Hippel, d'assurer Blücher et Gneisenau qu'une alliance avec l'Autriche sera bientôt conclue. Il lui demande de voir également si le moral des troupes est tel qu'une deuxième bataille puisse être envisagée, même si les chances de la remporter sont minces. Vienne est parallèlement courtisée par la diplomatie française et elle semble avoir des doutes à propos de la valeur combative des Prussiens. Il faudrait montrer encore une fois à l'Europe que l'armée de Frédéric-Guillaume III ne craint plus le vainqueur d'Iéna. Ces questions sont débattues à huis clos par Gneisenau et Clausewitz, en présence de Hippel, dans une ferme aux environs de Bautzen, la nuit du 14 au 15 mai[68].

Hippel donne un aperçu des forces que l'Autriche peut mettre en ligne et de la résolution de l'empereur François de rejoindre à terme la coalition. Le comte Stadion, son envoyé au quartier général du tsar, ne cache pas que seule une démonstration de force supplémentaire de la part des Alliés pourra amener François Ier à surmonter sa crainte de la guerre. Une alliance a été conclue avec la Suède. Celle avec l'Angleterre garantit la poursuite des subsides et des livraisons d'armes[69].

Clausewitz n'a pas décrit comme telles ces discussions de la nuit du 14 au 15 mai. Il témoigna cependant de la conclusion à laquelle elles aboutirent. Face à la supériorité numérique des Français, dit-il, « il n'eût pas été à propos de livrer bataille, si le système des Alliés n'avait pas consisté à disputer autant que possible le terrain à l'ennemi, et à montrer à l'Europe que notre première bataille n'avait nullement été une défaite, et que, ni matériellement ni moralement, nous n'étions hors d'état de tenir tête à l'ennemi. Il valait mieux donner aux Autrichiens cette conviction que nous étions résolus à ne pas épargner nos forces, et à ne pas nous en remettre à eux du soin de délivrer l'Europe, pendant que nous garderions une expectative pusillanime. En raison de sa supériorité morale, l'armée nourrissait le désir de se mesurer de nouveau et aussi vite que possible avec l'ennemi ; une nouvelle retraite sans combat aurait anéanti ce beau zèle et affaibli la confiance dans le commandement[70] ». Comme l'écrira Hippel, dans une expression étrangement proche de la « formule » de Clausewitz, la bataille qui va être livrée à Bautzen est moins pour les Alliés « une continuation de la stratégie que de la politique[71] ». Il est probable que cette expression a été suggérée par notre officier, car Gneisenau s'est reposé sur lui pour l'argumentation de la décision[72]. Cela montre à quel point il est déjà conscient de la primauté de la politique dans la guerre. Dans cette perspective, les notions de bataille, de victoire et de défaite sont pour lui secondaires. Il a dépassé ce que beaucoup de militaires verront comme le premier héritage intellectuel de Napoléon : la notion illusoire de « bataille décisive[73] ».

La résolution de se battre à Bautzen est risquée. Avec les quelques renforts qu'ils ont reçus, les Alliés peuvent aligner quelque 100 000 hommes. Napoléon en a plus de 140 000[74]. Même si les premiers ont bien posté leur artillerie, leur position est trop étendue. Elle a un développement de quinze kilomètres, sur un terrain accidenté où ils ne pourront pas profiter de

leur avantage en cavalerie[75]. Pendant plus d'une semaine, les adversaires se font face. Ils savent qu'une grande bataille va bientôt les opposer. Carl est en bonne santé, mais il a parfois des accès de goutte très douloureux la nuit, dans la grange où il dort. Il a été proposé pour une distinction au vu de sa belle conduite à Groβgörschen. Le tsar n'y a pas donné suite, car la proposition ne venait pas d'un général russe. Quant au roi Frédéric-Guillaume, il pourrait lui accorder la Croix de fer, mais elle ne se donne pas encore à des « étrangers », et Carl porte toujours l'uniforme russe. L'absence de Scharnhorst lui est préjudiciable. Heureusement, il a la pleine confiance de Gneisenau, qui le traite avec une grande bonté et s'appuie sur son jugement dans les grandes questions politico-stratégiques. Blücher, qui se remet de sa blessure, commence également à s'intéresser à lui. Il s'est étonné de le savoir marié, surtout avec Marie von Brühl, qui lui avait fait forte impression[76].

Le 20 mai à midi, les Français bombardent les positions alliées, mais cela ne ressemble pas à la préparation d'un assaut. Blücher et son état-major vont déjeuner à leur quartier général. A peine sont-ils assis que l'annonce arrive d'une attaque en force de l'ennemi. Tous remontent à cheval, les ordres sont donnés pour le combat et l'état-major gagne les hauteurs de Kreckwitz d'où, se souvient Clausewitz, la vue s'étend très loin. Jusqu'à 20 heures, les Français attaquent avec opiniâtreté. Ils subissent des pertes si importantes que les Alliés se demandent s'ils vont pouvoir recommencer le lendemain. Leurs troupes se sont bien défendues. Clausewitz est frappé par leur calme et leur ordre, après un combat si meurtrier. Le 21, quelques heures après l'aube, la bataille reprend. Blücher et son entourage gagnent à nouveau leur poste d'observation. Ils se rendent compte d'un vaste mouvement français sur leur droite, susceptible de leur couper la retraite. Si combatif qu'il soit, Blücher ne peut laisser détruire son armée. Les Français étant trop nombreux, il ordonne la retraite. Pour des raisons politiques, écrira Clausewitz, les Alliés ont adopté depuis l'ouverture de la campagne le « principe de ne jamais s'exposer à une défaite décisive, préférant rompre le combat avant son dénouement ». Les Français les délogent d'une partie de leurs positions, mais ne les poursuivent pratiquement pas. Leurs pertes sont doubles de celles des Alliés : 22 500 des leurs sont hors de combat, contre 10 850 chez les seconds. « Ce ne sont certainement pas des victoires

de ce genre sur lesquelles l'empereur Napoléon comptait », écrit Clausewitz[77].

Le 25 mai, ce dernier est en train de manger des pommes de terre avec Gneisenau et son état-major dans une ferme lorsque le major Rühle von Lilienstern, de retour d'un congé de convalescence en Silésie, les rejoint. Au cours de la conversation, il leur indique sur une carte les avantages du terrain situé derrière la localité de Hainau. La cavalerie prussienne pourrait y tendre une embuscade aux Français. Gneisenau en fait part à Blücher, qui adopte immédiatement l'idée. Le lendemain, l'incendie d'un moulin sur une hauteur est le signal convenu. Clausewitz assiste vraisemblablement de loin au combat, qui débute peu après 15 heures. Les cavaliers prussiens fondent sur de l'infanterie française, qui n'a pas le temps de se former en carrés et est culbutée. Ce qui n'est ni sabré ni pris s'enfuit. C'est l'affaire d'un quart d'heure. Les Prussiens s'emparent de dix-huit canons. Manquant de chevaux harnachés, ils en emmènent seulement onze[78]. En fin de journée, sur la place du marché de Liegnitz, le prince héritier croise son ancien professeur d'art de la guerre, « Clause'n », ainsi qu'il le nomme dans une lettre à son frère Guillaume[79]. Carl n'en parle pas à Marie. Il est content que la bataille de Bautzen n'ait pas tourné plus mal. Les Français ont encore des forces bien supérieures. Il sait que l'Autriche et la Suède ne pourront renforcer rapidement la coalition. En revanche, il est déçu par le manque de soutien des populations sur les arrières de l'ennemi : « C'est la seule chose qui, jusqu'à présent, n'a pas répondu à mon attente, écrit-il, et je dois avouer que cette considération m'a déjà valu des instants de tristesse. » L'engagement de Hainau a par contre été heureux. Clausewitz apprend que la blessure de Scharnhorst s'envenime[80]. Dans une lettre, il expose à celui-ci le déroulement du combat de Hainau et y joint un croquis[81].

Il se fait également du souci pour sa belle-mère qui est malade. Avec Marie, elle a quitté Berlin et se trouve à Landeshut en Silésie, près de la frontière avec la Bohême, c'est-à-dire non loin de Carl[82]. Celui-ci réconforte aussi son épouse à propos de la situation militaire. L'armée a très bon moral, elle a montré à l'ennemi qu'il fallait la craindre. Les Français se sont affaiblis dans les batailles et la désertion augmente dans leurs rangs. « L'empereur Napoléon n'a jamais joué un jeu aussi désespéré[83]. » Gneisenau autorise Carl à rejoindre Marie pour une nuit[84]. Le 29 mai, alarmé non seulement par la défaite de Bautzen mais surtout par la

dégradation progressive de son armée, le tsar a remplacé Wittgenstein par Barclay de Tolly, beaucoup plus soucieux des conditions de vie du soldat et meilleur administrateur. La veille, Frédéric-Guillaume a nommé Blücher commandant en chef de l'armée de campagne prussienne, dite armée de Silésie[85]. Les troupes sont épuisées de part et d'autre. Les Russes ont besoin de renforts pour compléter leurs rangs clairsemés. Chez les Français, les malades représentent de 33 à 50 % des effectifs des corps d'armée. Napoléon fait le pari qu'un arrêt des opérations lui permettra de remonter sa cavalerie et de rassembler des forces encore plus importantes[86]. Un armistice est signé le 4 juin. « Si nous avons peur de Napoléon maintenant, écrit Carl, alors nous méritons les baguettes[87]. » Comme tout l'entourage de Blücher, il est consterné. Gneisenau incite à ce moment Barclay à prendre l'offensive[88]. Napoléon a peut-être réussi à circonvenir les Autrichiens et ceux-ci ont des partisans au sein des cours de Russie et de Prusse. Le bruit court que l'Elbe délimiterait la zone d'influence française. Les patriotes prussiens ne veulent pas d'autre frontière que le Rhin[89].

L'armistice : travaux d'écriture et mort de Scharnhorst

Clausewitz est chargé par Gneisenau de lui faire un rapport sur les positions des forces alliées. Il critique les choix des Russes. Ceux-ci devraient occuper la droite du dispositif, puisqu'ils reçoivent leurs renforts et leurs approvisionnements de cette direction, or ils tiennent la gauche, ce qui entraîne une traversée continuelle des positions prussiennes par leurs troupes. Clausewitz se demande aussi pourquoi les Alliés se tiennent si loin de la ligne de démarcation : « Frédéric II cantonnait souvent sous le nez de son adversaire. » Notre lieutenant-colonel a son franc-parler et désapprouve l'emplacement choisi pour le corps de Bülow, au sud de Berlin : rien ne pourrait être « moins stratégique[90] ». Il prépare parallèlement une lettre au roi dans laquelle Gneisenau formule plusieurs critiques à l'égard du haut commandement russe[91]. Le général a non seulement la ferme intention de demander au roi la réintégration de Clausewitz dans l'armée prussienne, mais il le veut aussi comme chef de son état-major[92]. En plus de ses fonctions auprès de Blücher, il vient de se voir attribuer le gouvernement général de la Silésie et le commandement de la Landwehr de cette province. Le roi repousse sa double demande, sous prétexte que Clausewitz est au

service de la Russie ! Gneisenau ne désespère pas et prie son ami d'attendre encore un peu[93]. Il tente une démarche auprès du chancelier Hardenberg, en vain[94]. Dans la deuxième quinzaine de juin, Carl se console en passant quelques jours avec Marie à Liebau, en Silésie[95].

Gneisenau lui a demandé d'écrire une brochure sur la campagne de printemps pour dynamiser le moral des Prussiens et raffermir la cause des Alliés en Allemagne. Carl rédige assez rapidement un texte d'environ 16 000 mots, dans les temps morts des mois de juin et de juillet[96]. Le texte va paraître sans nom d'auteur à partir de la mi-août et connaîtra plusieurs éditions[97]. Il débute par une éloquente période qui donne le ton : « Lorsque la Victoire, comme un torrent que rien n'arrête, s'élança de Moscou, franchissant le Niémen, franchissant les frontières de la Prusse et de la Pologne, on vit se briser les rênes au moyen desquelles la tyrannie d'un conquérant prétendait diriger à son gré les peuples allemands courbés sous son joug[98]. » Après avoir résumé les réformes opérées par Scharnhorst et donné l'état des forces disponibles début 1813, Clausewitz décrit les opérations, insiste sur la supériorité numérique des Français et sur le bon esprit de l'armée prussienne, « pleine d'une confiance sereine et pénétrée de la sainteté de sa cause ». La bataille de Groβgörschen est racontée avec des détails qui sentent le vécu. En tant « qu'affaire d'honneur », elle peut être considérée comme une victoire. Celle de Bautzen n'a donné à Napoléon « que des fruits verts » et ne doit pas empêcher les Alliés de persévérer avec courage et confiance. « Si nous avions été de force égale avec les Français, conclut l'auteur, la victoire aurait été à nous[99]. »

Il prend également part aux débats sur le Landsturm. Le 21 avril, Frédéric-Guillaume III a cédé à la pression de Gneisenau et a signé un décret organisant une levée populaire générale. Ce texte d'une radicalité inédite appelle à une guerre insurrectionnelle où tous les moyens sont permis. Tous les hommes de quinze à soixante ans qui ne servent pas encore dans l'armée ni dans la Landwehr sont appelés à s'armer sans porter d'uniformes, à élire leurs propres officiers, à attaquer l'ennemi sans relâche et à ne pas faire de prisonniers. Le droit de la guerre ne fait pas encore l'objet de conventions entre les Etats à cette époque, mais il se fonde sur un consensus tacite où les civils ne se battent pas et où les soldats qui se rendent sont traités humainement. Ici, il est complètement piétiné. Ces perspectives soulèvent l'indignation et la crainte des élites prussiennes, qui y voient une menace de

destruction de l'ordre social et de disparition de l'Etat. Elles craignent aussi, à juste titre, que les troupes françaises, incapables désormais de distinguer combattants et non-combattants, s'en prennent de façon beaucoup plus violente à l'ensemble de la population[100]. L'opposition au décret est surtout menée par un des principaux collaborateurs de Hardenberg, le conseiller d'Etat Scharnweber. Le texte reflète les idées de Gneisenau, qui avait envoyé au roi un mémoire à ce sujet en 1808. Il fait également songer aux « Manifestes de 1812 » de Clausewitz. Scharnweber a un entretien très houleux avec les deux officiers à la mi-juin 1813. Il se plaint au chancelier d'avoir subi des menaces. Clausewitz lui aurait dit que Gneisenau était autorisé à le congédier, faisant sans doute allusion à son titre de gouverneur général de la Silésie. Gneisenau se plaint, pour sa part, à Hardenberg du ton insolent du conseiller d'Etat. Le différend manque de déboucher sur un duel. Le roi l'interdit[101].

Dans un texte non daté mais remontant sans doute au début de l'été 1813, Clausewitz précise pour Gneisenau dans quels endroits des montagnes de Silésie le Landsturm devrait établir des dépôts de munitions et des hôpitaux, et comment il pourrait donner l'alerte aux troupes régulières et agir éventuellement avec elles[102]. Il serait dommageable vis-à-vis de l'étranger, estime Clausewitz, de faire marche arrière à propos de sa levée. Il tourne en dérision la possibilité d'exempter les fonctionnaires d'y servir : parmi les appelés, les paysans, les cordonniers ou autres tailleurs exercent des métiers qui auraient moins de raisons d'être abandonnés, car ils sont bien plus utiles pour l'armée. Pour lui, « en cette grande, sainte affaire », la levée du Landsturm s'impose comme une nécessité[103]. Il ne comprend pas que la population ne soit pas séduite par un tel projet. Comme Boyen l'a écrit dans la marge des « Manifestes de 1812 », « l'Allemand n'est pas l'Espagnol ». Il est permis de se demander si Clausewitz et Gneisenau croient vraiment à la possibilité de susciter un soulèvement général en Prusse. Pour Hans Rothfels, Clausewitz n'y voit qu'un expédient, applicable seulement dans certaines régions[104]. Le 20 juillet 1813, une ordonnance royale modifie le décret en profondeur et en réduit significativement la portée. Il ne peut plus y avoir de levée que sur ordre du roi et sous la surveillance des gouverneurs militaires. Villes et villages ne peuvent plus être abandonnés à l'approche de l'ennemi, ce qui abolit pratiquement la possibilité de mener une guérilla dans les bois et sur les chemins. Les unités déjà constituées n'interviendront

plus qu'à très petite échelle, pour libérer l'armée de certaines tâches de surveillance. L'obligation d'y servir se réduit à une fiction juridique. Le Landsturm ne sert plus qu'à constituer une réserve pour la Landwehr[105].

Le 28 juin, Scharnhorst meurt à Prague. Le voyage qu'il a entrepris pour convaincre les Autrichiens de rejoindre la coalition a provoqué une infection fatale de sa blessure[106]. Le 30 juin, Carl sait que son ami est à l'agonie et il se doute que Marie, qui est arrivée dans la capitale de la Bohême, a déjà confirmation du décès. « Bien qu'il soit irremplaçable pour l'armée, pour l'Etat et pour l'Europe, écrit-il, je ne suis guère en état de penser à tout cela, et à cet instant, je perds simplement l'ami le plus cher de ma vie, celui que jamais personne ne remplacera pour moi, celui qui me manquera toujours. » Il confie à celle qu'il aime la profondeur de sa tristesse. Scharnhorst est parti sans avoir vu l'accomplissement de nombreux projets. Personne n'a une plus grande dette envers lui que Clausewitz. « A part toi, dit celui-ci à son épouse, il ne s'est jamais trouvé un être qui m'ait témoigné tant de bienveillance et qui ait eu une telle influence sur le bonheur de ma vie[107]. » La rupture est profonde et aura des conséquences négatives pour Carl. Il n'a plus son père spirituel et sent reposer sur ses épaules le poids d'une tâche qu'il va devoir mener à bien dans des conditions plus difficiles. Les perspectives d'une brillante carrière et d'abord d'un retour dans l'armée prussienne semblent compromises. Il assumait, malgré son uniforme russe, les fonctions de chef du bureau de Scharnhorst. Son poste disparaît. Il y a certes Gneisenau, mais il n'a pas autant l'oreille du souverain[108]. En accord avec ce dernier, Carl rédige un éloge funèbre et une nécrologie de leur ami, où il souligne notamment que ses grands mérites n'étaient pas suffisamment reconnus. Le cabinet du chancelier Hardenberg fait grise mine et tente de censurer ce passage. Mais Gneisenau tient bon et le texte n'est pas modifié[109].

Clausewitz se dit que sa nouvelle affectation va se faire d'elle-même. La légion russo-allemande compte maintenant 6 000 hommes. Il figure toujours sur la liste de ses cadres, comme premier officier d'état-major, avec un traitement de 2 500 thalers, ce qui est très supérieur à ce qu'il touchait jusqu'ici. C'est l'Angleterre qui finance. Le duc d'Oldenbourg demande Clausewitz au tsar et celui-ci n'a aucune raison de refuser. La légion se trouve à Schwedt, dans le nord-est du Brandebourg. Elle va servir dans le corps du comte von Wallmoden, qui dépend lui-même de l'armée du

Nord placée sous le commandement du prince royal de Suède, l'ex-maréchal de France Bernadotte. Même s'il doit quitter Gneisenau, Carl accepte cette perspective qui lui offre au moins des appointements sûrs. Il ne croit pas à la réussite d'une dernière tentative de Gneisenau auprès de Hardenberg[110]. Le 6 juillet, trois jours après avoir reçu son affectation officielle pour la légion, il écrit à Marie depuis la chambre du baron Stein. Ayant appris que l'enterrement de Scharnhorst s'était déroulé avec solennité à Prague, il se dit heureux que son ami ait reçu des hommages appuyés[111].

Au soir du 7 juillet se donne « un thé » à Peilau, rassemblant quelques élites politiques et militaires prussiennes. Amalie von Beguelin, dont le mari est conseiller d'Etat, a fait le voyage jusqu'en Silésie. Elle est une de ces dames chez lesquelles la haute société a pris l'habitude de se réunir à Berlin[112]. Amie de Gneisenau, elle s'est efforcée de le réconcilier avec Scharnweber. Quand elle les voit à la même réception, elle craint un nouvel affrontement, mais tout se passe calmement. Elle note dans son journal : « Gneisenau a l'air d'un dindon. Clausewitz a une influence décisive sur lui et me semble être le chef du groupe, ambitieux et intelligent. Il me donne l'impression aussi de rechercher son propre bonheur et de le cacher sous le manteau de l'intérêt général. Grolman est dans l'ensemble le plus sympathique des trois[113]. » Cette réflexion confirme ce qui a été dit plus haut de l'influence réellement exercée par Clausewitz, de même que de son allure peu affable en société. L'insistance à dénoncer son ambition personnelle peut surprendre. Elle semble surestimée au vu de ce qu'il écrit parfois, mais elle n'en est pas moins manifeste pour certains de ses contemporains. Un autre témoin, en ces premiers jours de juillet 1813, décrit Clausewitz comme un personnage arrogant[114]. Amalie von Beguelin ajoute que Gneisenau lui a dit un jour : « Clausewitz est un homme dont le conseil me fait toujours du bien et dont j'estime le talent supérieur au mien[115]. »

Avant son départ pour la légion russo-allemande, Carl rédige encore un petit mémoire sur la guerre de partisans en Silésie. Si les hostilités reprennent et qu'elles gagnent cette région, le contrôle des montagnes sera d'un grand intérêt pour les Alliés. Il faudra constituer des détachements avec le Landsturm, si peu organisé qu'il soit, et même avec des habitants désireux de coopérer. Ils serviront d'auxiliaires à des troupes régulières d'infanterie et de cavalerie légère. Gneisenau envoie ce mémoire au roi et

en souligne tout l'intérêt[116]. Le plus cher désir de Carl est de revoir encore une fois Marie, qui est à Prague. Il lui donne rendez-vous à Nachod, dans le nord-est de la Bohême, près de la frontière avec la Silésie prussienne. Si l'armistice se prolonge, ils pourront passer cinq jours ensemble[117]. Arrivé à proximité de Nachod, il est agréablement surpris de rencontrer un messager de Marie qui l'attend depuis cinq heures, alors qu'il croyait devoir patienter plusieurs jours. Le couple se retrouve et s'installe à Reinerz, où il apprend que la famille de Gneisenau est également attendue. Carl espère bien que le général pourra les rejoindre. Il lui demande un petit service. Dans les papiers reçus pour sa nouvelle affectation, il n'a pas trouvé de provision pour le fourrage de ses chevaux, ni pour le logement et le pain de son serviteur. Cela risque de lui coûter cher et il prie Gneisenau de donner un ordre à son secrétariat pour que tout cela soit fourni. Il se soucie aussi de la dépouille de Scharnhorst qui ne va pas pouvoir rester à Prague. Par l'intermédiaire de Marie, le diplomate Wilhelm von Humboldt lui demande son avis sur ce qu'il convient de faire. Il pense qu'il faut d'abord rapatrier le corps en terre prussienne, à Glatz en Silésie. Un moulage des traits du défunt a été fait en vue d'une statue. Il a été confié à Marie[118].

L'armistice se prolonge. Marie décide d'accompagner son époux dans son voyage vers le nord. Le 1er août, ils arrivent à Berlin. Clausewitz apprend que le prince royal Bernadotte va aller accueillir à Stralsund, sur la Baltique, l'ex-général français Moreau, qui revient des Etats-Unis pour offrir ses conseils au tsar Alexandre. Il se demande s'ils ne vont pas susciter ensemble une faction dans l'armée française. Avec la légion russo-allemande et des troupes suédoises, lui-même va faire partie d'un corps d'observation face aux Français et à leurs alliés danois, près de Hambourg et dans le Holstein. Ce rôle d'observation ne lui plaît guère. Son frère Wilhelm a été transféré dans un état-major et voudrait retrouver un commandement dans la troupe. Carl plaide sa cause auprès de Gneisenau. Wilhelm n'a pas la prétention d'avoir de grandes connaissances, il ne s'estime pas apte à un travail d'état-major, alors que tout autre emploi lui conviendrait[119]. Le 5 août, Carl et Marie quittent Berlin. Ils s'arrêtent à Giewitz dans le Mecklembourg, chez la grande amie de Marie, la comtesse Louise von Voβ, née von Berg. Ils y croisent sans doute la princesse Louise Radziwill[120].

« Petite guerre » dans le Mecklembourg

Le 8 août, Clausewitz arrive à Grabow. Wallmoden est parti à Stralsund pour une réunion avec Bernadotte et Moreau. Le 10, il passe en revue la légion russo-allemande à Schwerin. Clausewitz est présent. Wallmoden le reçoit « à sa manière accoutumée », c'est-à-dire sans témoigner « ni sympathie ni aversion ». Deux jours plus tard, Clausewitz apprend qu'il est nommé chef d'état-major du nouveau « corps d'armée allié de la Basse-Elbe ». Comme il le reconnaît lui-même, il n'a jamais occupé un poste avec autant de responsabilités. De composition très récente, le corps manque de personnel à l'état-major, si bien que Carl est « dans les papiers jusqu'au cou[121] ». Ludwig Georg Thedel von Wallmoden-Gimborn est le fils d'un général de cavalerie hanovrien. Il a fait ses études à la Carlsschule de Stuttgart, une académie militaire très stricte que fréquenta Schiller pendant plusieurs années. Il a servi ensuite dans les armées du Hanovre, de la Prusse, puis de l'Autriche à partir d'octobre 1795. Il s'est distingué aux Pays-Bas, sur le Rhin, à Aspern et à Wagram. Couvert de décorations, il a le grade de lieutenant-général dans les armées autrichienne, britannique et russe[122]. Il porte alors, comme Clausewitz, l'uniforme vert de l'armée du tsar. Son expérience cosmopolite le rend particulièrement apte à commander un corps d'armée multinational. Ses forces se montent à 18 463 fantassins, 7 096 cavaliers, 1 462 artilleurs et 60 canons, dont plusieurs batteries ne sont pas encore disponibles. L'avant-garde comprend des cosaques du Don et le célèbre « corps noir » prussien du major von Lützow. Viennent ensuite la division d'infanterie de la légion russo-allemande, une division d'infanterie hanovrienne, leurs cavaleries respectives rassemblées dans une division, leurs artilleries groupées dans une réserve, et enfin une division suédoise comprenant les trois armes, une brigade mecklembourgeoise, une brigade hanséatique et les survivants des hussards prussiens de feu le major von Schill. Clausewitz retrouve d'anciens amis qu'il a connus en Russie : Pfuel et Stülpnagel sont à l'état-major, Friedrich zu Dohna commande le 2e régiment de hussards de la légion. Mais Wallmoden ne pense pas pouvoir faire de grandes choses avec cette « mosaïque militaire[123] ».

Depuis une convention conclue le 6 juillet 1813, la légion russo-allemande est soldée par l'Angleterre pour la durée de la guerre[124]. Le colonel Hudson

Lowe, futur geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène, est le commissaire britannique auprès de la légion[125]. Celle-ci est encadrée par des officiers volontaires, essentiellement prussiens, mais la troupe se compose de déserteurs et de prisonniers « retournés » en provenance de toutes les nations de l'Europe. Sur un effectif total de 658 hommes, le 1er régiment de hussards compte par exemple 293 Prussiens, 15 Saxons, 15 Hanovriens, 23 Autrichiens, 27 Bavarois et 128 « Allemands ». Pour un total de 8 officiers, l'état-major comprend 5 Prussiens, 2 Allemands et 1 Russe[126]. Si le caractère prussien de ce régiment est prédominant, c'est moins le cas pour l'infanterie. Avec un effectif total de 1 036 hommes, le 2e bataillon ne compte que 198 Prussiens. Le contingent « allemand » prédomine avec 327 hommes, auxquels il faut ajouter 133 Bavarois, 16 Hessois, 7 Hanovriens, 21 Saxons, 5 Mecklembourgeois et 9 Autrichiens. Mais il y a aussi, entre autres, 163 Hollandais, 89 Suisses, 43 Polonais, 8 Français, 4 Italiens et même 2 Américains[127] ! Dans les autres bataillons, les Allemands sont toujours les plus nombreux, mais les Prussiens n'arrivent pas systématiquement en deuxième position. La légion a une nouvelle artillerie mais pas de commissaire aux approvisionnements ; elle n'a pas d'hôpital, pas de parcs ni de fourgons ; bref, elle manque de tout et surtout de munitions[128]. D'une manière générale, les unités n'ont pas l'expérience de la guerre, elles sont mal équipées et leur organisation reste embryonnaire. Face à elles, les Français et les Danois sont 32 700, dont 2 700 cavaliers. Les soldats sont de jeunes conscrits, mais ils sont encadrés par des officiers et des sous-officiers expérimentés. Ils ont 94 canons, s'appuient sur la forteresse de Hambourg, ont des magasins à Lübeck et sont commandés par Davout, un des meilleurs maréchaux de Napoléon. En cas d'échec, les forces de Wallmoden n'ont aucun point d'appui et doivent faire sept ou huit marches pour rejoindre soit le port de Stralsund, soit le gros de l'armée de Bernadotte[129].

Suivant l'accord conclu entre les Alliés au château de Trachenberg en juillet, le corps de Wallmoden est placé le long de la Stecknitz, un affluent de l'Elbe non loin de Hambourg, avec une mission défensive, pendant qu'avec le gros de son armée du Nord Bernadotte va couvrir Berlin, pour ensuite franchir l'Elbe et se diriger vers Leipzig, point de rendez-vous avec les deux autres armées alliées[130]. Le 8 août, le prince royal de Suède a décrit sa mission à Wallmoden : elle consiste à « observer les troupes françaises et

danoises et les mouvements qu'elles font le long de la basse Elbe à Hambourg, Lübeck et en Holstein, entrer dans cette province si la force de l'ennemi ne s'y oppose pas, et enfin manœuvrer d'après les circonstances, soit sur la rive droite ou la rive gauche de l'Elbe ». Dans des instructions datées du jour suivant, Bernadotte précise que Napoléon n'a pas accepté les conditions de paix, que l'armistice sera certainement dénoncé le 10 et que l'Autriche va rejoindre les Alliés. Wallmoden, une fois les hostilités reprises, devra « battre les troupes ennemies occupant la trouée entre la Trave et l'Elbe, ou au moins les forcer à se renfermer dans les places de Hambourg, Lübeck, Glückstadt et Rendsburg ». Si de grandes forces viennent contre lui et que Wallmoden ne s'estime pas en état de résister, il doit se retirer sans combattre, tout en détachant ses forces suédoises vers Stralsund. Lui-même viendrait « se serrer » sur le gros de l'armée du Nord[131]. Cette fonction d'observation ne plaît ni à Wallmoden ni à Clausewitz, alors que dans le Sud, écrit celui-ci, « les événements deviennent très intéressants ». En effet, le tsar et son armée ont quitté la Silésie pour aller vers la Bohême[132].

Les Alliés ont convenu de constituer trois grandes armées. Celle de Bohême, avec les Autrichiens et l'élite des forces russo-prussiennes, compte plus de 200 000 hommes. Celle du Nord, sous Bernadotte, est forte d'environ 127 000 Russes, Prussiens et Suédois. Enfin, l'armée russo-prussienne de Silésie, sous Blücher, rassemble 100 000 hommes. Ces trois armées doivent converger en un vaste demi-cercle autour des forces de Napoléon, attaquer ses corps détachés mais se retirer devant les masses emmenées par l'Empereur lui-même. Lorsque celui-ci aura été suffisamment affaibli, il faudra l'encercler et l'acculer à un affrontement décisif près de Leipzig. Le prince autrichien Karl Philipp zu Schwarzenberg est choisi comme généralissime et commande directement l'armée de Bohême. Face aux Alliés dont le total des forces, avec les corps détachés, s'élève à 500 000 hommes, Napoléon en a environ 400 000 à opposer, déployés le long de l'Elbe où beaucoup occupent des places fortes, de Hambourg jusqu'au sud de Dresde, et il en forme trois armées, dont une masse centrale sous sa propre direction. Alors que le maréchal Oudinot, avec 70 000 hommes, a mission de marcher sur Berlin, le maréchal Macdonald, qui en a 130 000, prend l'offensive contre Blücher en Silésie, sous la direction immédiate de l'Empereur.

Sur l'ordre de ce dernier, Davout sort de Hambourg pour concourir à la manœuvre en direction de Berlin. Un premier affrontement avec les forces de Wallmoden a lieu le 18 août, à Lauenburg. L'infanterie du corps franc de Lützow défend bravement quelques mauvais retranchements. La nuit, à la faveur de pluies torrentielles, les Français attaquent à nouveau. Les fusils sont mouillés et ne peuvent tirer. Une centaine de *Lützower* sont tués ou blessés, une cinquantaine sont faits prisonniers. Le poste est perdu[133]. Le 19 et le 20 août, les Français se contentent de border la Stecknitz. Clausewitz prend connaissance d'une lettre interceptée de Napoléon à Davout : l'Empereur dit à celui-ci d'attaquer et de ne pas se laisser arrêter par « de la canaille comme les Hanséatiques et les troupes de Wallmoden[134] ». Il comprend que le mouvement de Davout est lié à la marche offensive du maréchal Oudinot. Il est très heureux de sa collaboration avec Wallmoden dont il apprécie de plus en plus la personnalité. Derrière son allure un peu froide et blasée « brûle un noble feu ». De ses qualités d'officier, il ne peut pas encore juger[135]. Davout continue sa marche en avant. Vu sa faiblesse en artillerie, Wallmoden ne peut organiser une défense sérieuse. Il se contente de reculer en menant une guerre de postes. Le 26 août, il se dirige vers Grabow. Il y apprend par une lettre de Bernadotte la victoire alliée de Groβbeeren, trois jours plus tôt. Oudinot est repoussé[136]. Lors de ces opérations de petite guerre, les cosaques et les cavaliers de Lützow s'emparent près de Gadebusch d'un convoi de 38 voitures françaises. Le poète Theodor Körner, lieutenant au corps de Lützow, y trouve une mort qui sera célébrée comme celle d'un martyr dans la tradition nationale prusso-allemande[137].

Carl n'en touche pas un mot à Marie. Il attache beaucoup plus d'importance aux implications de la victoire de Groβbeeren. Davout ne pourra pas aller plus loin. Jusqu'ici, la campagne s'est bornée à des manœuvres, mais on peut être content du résultat. Les dispositions de Napoléon ne lui paraissent pas des meilleures et il a bon espoir. Il a observé Wallmoden lors d'un combat. Celui-ci a fait preuve d'une grande bravoure : il s'est avancé par trois fois à quatre-vingts pas d'un bataillon français qui lui tirait dessus, au point que tout son état-major s'est trouvé exposé. Clausewitz n'oubliera jamais le calme fier de son chef sous les balles. Il est très content de lui sous tous les rapports et loue en particulier l'aisance de son commerce. Dans le Mecklembourg, l'ennemi recrute beaucoup

d'espions. Cinq ont été attrapés et l'un d'eux a été pendu pour l'exemple. Carl souffre de nouveau beaucoup de son mal de goutte[138]. Etant à Grabow le 27, il n'assiste sans doute pas aux funérailles de Theodor Körner ce jour-là à Wöbbelin, en présence de Wallmoden et de son état-major[139]. Encore une fois, son silence à ce propos dans sa correspondance est significatif de son refus de céder à toute forme d'exaltation nationaliste. A Berlin, la population est soulagée et se réjouit de la victoire de Groβbeeren. « En Mecklembourg, écrit la princesse Louise Radziwill, nos affaires sont moins brillantes ; on prétend que Davout a occupé Dömitz sur l'Elbe. Le chef d'état-major du comte Wallmoden, le général [*sic*] Clausewitz, juge la situation très dangereuse et croit à la supériorité numérique de l'ennemi[140]. »

Bernadotte veut persuader Wallmoden qu'il n'a pas moins de forces que Davout et il lui prescrit d'attaquer. Il lui dit aussi de lever le Landsturm dans le Mecklembourg et de ne céder le terrain que s'il a un tiers de son monde tué ou blessé. C'est « une guerre nationale qu'il a à faire à l'empereur Napoléon » et, pour cela, il doit réunir des masses[141]. Clausewitz doit comprendre ces arguments, mais les moyens nécessaires ne sont toujours pas là. Wallmoden répond le 29 août qu'il lui est impossible d'attaquer la position de Davout près de Schwerin. Ses troupes ne sont qu'un ramassis de déserteurs et de prisonniers de toutes les nations, ils n'ont ni esprit de corps ni amour de la patrie[142]. La veille, Bernadotte a déjà changé d'avis. Il a lu une lettre de Wallmoden du 26 août et il lui demande maintenant d'avoir pour premier but de couper l'ennemi de Hambourg, « de le harceler de toute manière en interceptant ses convois et ses traînards ». Il lui envoie pour cela un régiment de cosaques, d'autres suivront. « Surtout, levez le Landsturm », conclut le prince royal[143]. Il faut donc continuer à faire de la petite guerre. Clausewitz met en pratique son propre enseignement. On lui rend compte de toutes les escarmouches et il travaille en étroite collaboration avec son chef[144]. « Jusqu'ici nous n'avons pas eu un seul combat réglé, écrit-il à Marie, et nous l'avons évité intentionnellement, parce que nous avons trouvé le moyen, sans y avoir recours, d'immobiliser l'ennemi ou au moins de plomber ses entreprises. » Le rapport des forces et les circonstances imposent cette conduite. Ceux qui y voient un manque d'activité et de résolution et qui l'attribuent au caractère de Wallmoden sont dans l'erreur. Il n'y a pas moyen d'agir autrement et, ajoute Clausewitz,

« ce qui s'est passé jusqu'ici l'a été selon mes vues et en grande partie à mon initiative[145] ».

Sur l'ensemble du théâtre de la guerre en Allemagne, Napoléon est le plus faible. Il serait absurde pour lui de laisser inactive dans le Mecklembourg une force supérieure à celle de l'ennemi. Son intention de faire avancer Davout est d'ailleurs apparue clairement dans sa lettre interceptée. Si Wallmoden avait été battu par ce dernier le 19 ou le 20 août, Bernadotte n'aurait sans doute pas livré la bataille de Groβbeeren contre Oudinot. Il aurait été beaucoup trop préoccupé par une marche du prince d'Eckmühl sur Berlin. Or celui-ci est resté bien tranquille du côté de Schwerin, préférant assurer sa position défensive[146]. La contribution de Wallmoden et de Clausewitz à la victoire de Groβbeeren a donc été essentielle[147]. Le second ne cesse de répéter sa satisfaction de travailler avec le premier. Il est malheureusement toujours affligé par la goutte. Le 31 août, la crise s'avère particulièrement aiguë. Un médecin lui donne de l'opium et de l'éther pour calmer sa douleur – on lui certifie que ces moyens ne sont pas dangereux. Ils se révèlent, en tout cas, efficaces et le lendemain Carl n'a plus mal. Mais Friedrich zu Dohna, qui est resté près de lui, a bien cru qu'il allait trépasser[148].

Gneisenau annonce bientôt une nouvelle victoire, en Silésie cette fois, sur la rivière Katzbach. Jamais les Français n'ont été battus de cette façon, écrit-il à Clausewitz. L'armée du maréchal Macdonald est complètement disloquée[149]. Conformément au plan global des Alliés, Blücher a d'abord battu en retraite devant Napoléon. Ce dernier est alors rappelé de toute urgence à Dresde, car l'armée de Bohême s'avance vers la ville. Il laisse sur place Macdonald, qui continue imprudemment sa marche et se fait étriller en franchissant la Katzbach sous des pluies torrentielles. Devant la capitale saxonne, Napoléon arrête les forces de Schwarzenberg les 26 et 27 août, leur fait perdre 30 000 hommes, mais laisse le corps du général Vandamme aller trop loin, ce qui aboutit à son encerclement et à sa destruction à Kulm, le 30 août. Le 2 septembre, l'Empereur remplace Oudinot par Ney à la tête de l'armée de Berlin. Le 6, le prince de la Moskova se fait battre à Dennewitz par les Prussiens de Bülow, qui relèvent de l'armée du Nord de Bernadotte. Les journaux à la solde des Français font un large écho à la victoire remportée par Napoléon à Dresde, mais Carl trouve « quelque chose de louche » dans ces articles. Le lieutenant-colonel von der Marwitz,

son beau-frère par alliance, va venir renforcer le corps de la Basse-Elbe avec une brigade de Landwehr. Carl écrit aussi à Marie qu'il a reçu un exemplaire de sa brochure sur la campagne de printemps[150]. Elle écrit le même jour à Gneisenau pour le complimenter de la victoire de la Katzbach. Carl doit certainement regretter de n'avoir pas vécu ce grand moment[151].

Davout n'est informé de la défaite d'Oudinot à Groβbeeren que le 1er septembre. Il abandonne les environs de Schwerin et se replie sur une position appuyée au lac de Ratzeburg. Wallmoden et Clausewitz pensent qu'il doit faire mouvement vers Magdebourg, veulent lui couper la route et marchent vers Dömitz. Ils y trouvent Marwitz et sa brigade[152]. On ignore ce que ressentent les beaux-frères en se revoyant. Ils n'ont du reste guère de temps pour se parler, car Marwitz est aussitôt rappelé[153]. Bernadotte commande à Wallmoden de suivre Davout. Si celui-ci ne passe pas l'Elbe, que le premier l'attaque, en étant « fort partout où l'ennemi sera faible », sans craindre de fatiguer ses troupes. Le Landsturm a été levé en Prusse, ajoute le prince royal de Suède. Il faut le lever dans le Mecklembourg « afin de nationaliser la guerre dans toute l'Allemagne[154] ». Clausewitz a dû lire ces lettres écrites en français, qui contiennent de véritables leçons de guerre napoléonienne. On ignore ce qu'il a ressenti en voyant cet ancien maréchal de France appeler à lever le Landsturm, comme lui-même le préconisait. Il a dû y voir une confirmation de ses idées sur la nouvelle façon de mener la guerre. A Giewitz, Marie est inquiète de savoir son mari face à des forces françaises aussi nombreuses. Elle se dit qu'elle a au moins la chance de ne pas être trop loin de lui. « Pourrais-je avoir seulement encore une fois, écrit-elle, des nouvelles tout à fait bonnes de ta santé ? Je suis réellement inconsolable de ne t'avoir pas forcé cet été à prendre les eaux[155]. »

Göhrde

Le 9 septembre, un officier danois change de camp et apprend aux Alliés que Davout n'a plus l'intention de marcher sur Magdebourg. Le 12, un officier d'artillerie français est fait prisonnier. On trouve sur lui une lettre où il est écrit que le général Pêcheux, avec une bonne partie de sa division, va passer sur la rive gauche de l'Elbe un peu en amont de Hambourg. Il doit débarrasser cette rive des partisans ennemis et tenter de rétablir la communication avec Magdebourg. Wallmoden voit là l'occasion de

remporter un succès. Il rassemble tout ce qu'il peut, soit 13 620 hommes, quitte Dömitz et fait établir un pont sur l'Elbe[156]. Le 16 septembre au matin, les Français de Pêcheux sont repérés au-delà de la forêt de Göhrde. Pour les attaquer, il faut traverser des bois épais sans s'y perdre et au risque de tomber sur des avant-postes ennemis. Wallmoden hésite. Il tient un assez long conseil de guerre avec Clausewitz et son adjoint Pfuel, qui le persuadent d'attaquer[157].

Deux colonnes traversent la forêt, distantes de quatre kilomètres. Elles partent entre 12 h 15 et 13 h. Après une marche pénible, au débouché de la forêt, elles trouvent les Français sur une forte position dominante, les attaquent de façon décousue et sont repoussées. Certains escadrons chargent sans ordres, d'autres unités sont victimes de tirs amis… Les troupes de Wallmoden sont vaillantes, mais elles manquent d'instruction et d'entraînement. Wallmoden lui-même, étant donné l'arrivée successive de ses unités, ne parvient pas à coordonner leur action de façon efficace. Pfuel indique à deux bataillons de la légion russo-allemande leur direction d'attaque, pour qu'ils tombent dans le dos de l'ennemi. Après plusieurs tentatives infructueuses, le commandant de l'artillerie de la légion dépêche quatre pièces derrière la position française. Pêcheux voit le danger et ordonne de décrocher lentement. Wallmoden lance alors une attaque générale. Certaines unités françaises sont prises de panique, mais le soir tombe et l'infanterie alliée est trop épuisée pour parachever sa victoire. La cavalerie parvient à s'emparer de quelques canons et de voitures, mais elle n'empêche pas Pêcheux de se retirer. Il a quand même perdu la moitié de ses quelque 3 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers[158]. Vers 22 heures, une pluie torrentielle se met à tomber. Wallmoden et son état-major se réfugient dans le pavillon du garde forestier[159].

Il n'est pas facile de cerner le rôle qu'a pu jouer Clausewitz lors de ce combat[160]. Le 19 septembre, il écrit à Marie qu'un coup a enfin pu être infligé à Davout, grâce à l'interception d'une lettre. En trois jours, près de Dömitz, les Alliés ont jeté sur l'Elbe un pont de bateaux « aussi imposant que le Pont-Neuf à Paris ». Le combat a duré quelques heures et a été très intense. L'ennemi était moins nombreux que prévu. Carl peut répéter ce que Gneisenau lui a écrit à propos de la bataille de la Katzbach : « Si mes dispositions avaient été entièrement adoptées, il ne serait rien, absolument rien resté du corps ennemi. » Le général Pêcheux et 800 à 1 000 prisonniers

supplémentaires auraient été capturés si le comte von Wallmoden avait pu être persuadé de laisser sa cavalerie mener la poursuite une heure de plus. Car l'obscurité n'était pas encore complète. « Entre nous soit dit, confie Carl à Marie, le comte n'est pas très entreprenant, pas assez ardent au combat. A part cela, il est excellent[161]. » Un témoin hanovrien rapporte qu'un officier des hussards de Lützow a également demandé de continuer la poursuite, mais que le comte a ordonné de ramener tout le monde à la forêt de Göhrde, « au grand mécontentement des Allemands présents[162] ».

Les Alliés auraient pu remporter une victoire tactique plus complète, mais leur succès est avant tout moral et opératif. Wallmoden en retire une grande popularité auprès de ses jeunes troupes improvisées. Elles ont vaincu leur peur en battant les Français réputés invincibles. Cette fois, Hambourg est vraiment isolée. Davout ne se risquera plus sur la rive gauche de l'Elbe, Napoléon n'est plus le maître de cette portion du fleuve[163]. Il n'y avait peut-être pas moyen de faire mieux avec l'armée dont Wallmoden disposait. Celui-ci reconnaît, en tout cas, que Clausewitz l'a bien conseillé. Dans une lettre du 20 septembre à lord Bathurst, le secrétaire d'Etat britannique à la Guerre, il mentionne explicitement les services que lui a rendus son chef d'état-major[164]. Le même jour, Carl se plaint à Marie du manque d'activité des Alliés contre Napoléon en Allemagne. Qui va donner l'impulsion ? Pour son rôle dans le dernier combat, il devrait « d'après le barème habituel des Russes » passer colonel[165]. Cette ambition est satisfaite le 22 septembre[166]. Le 31 juillet, il est également devenu chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de 2^{e} classe, pour la fermeté et l'habileté dont il a fait preuve pendant la bataille de la Bérézina, ainsi que pour son courage dans le service d'avant-garde[167]. Il souffre encore de la goutte et doit prendre de l'opium tous les soirs pour trouver un peu de repos[168].

En marge des grands événements

Au quartier général de Blücher, ses amis ne l'oublient pas. Leopold von Gerlach, un proche du frère de Marie, est le jeune homme le plus amusant et le plus aimable qu'il connaisse, « une véritable récréation[169] ». Les Gerlach appartiennent pourtant à l'aristocratie prussienne et se sont opposés aux réformes de Stein et de Hardenberg[170]. Le 26 septembre, Leopold écrit à un camarade qui va rejoindre le corps de Wallmoden de se présenter à

Clausewitz : « Je lui ai parlé de toi, dit-il, et je souhaiterais que vous fassiez connaissance. C'est un homme très bon et très distingué[171]. » Le même jour, Gneisenau révèle à Carl que les armées alliées sont arrivées à un tournant. Soixante mille Russes commandés par Bennigsen sont arrivés en renfort. Les Prussiens sont décidés à jouer le premier rôle et à ouvrir la scène. Le plan consiste à établir un camp retranché là où l'Elster noire se jette dans l'Elbe, près de Wartenburg, puis à franchir ce fleuve avec le maximum de forces prussiennes. Le but est de livrer bataille aux Français. Au sein de l'armée du Nord de Bernadotte, le général von Tauentzien est déjà d'accord pour coopérer. Gneisenau a bon espoir que Bülow en fasse autant[172]. Clausewitz se réjouit de ce plan, car la grande armée alliée de Bohême, sous Schwarzenberg, ne semble pas en avoir. Il profitera peut-être aussi à l'armée du Nord. Pour le moment, le prince de Suède qui la commande veut que Wallmoden, avec 14 000 hommes, attaque Davout qui en a 22 000. La cavalerie n'est guère utilisable dans ce pays coupé de haies et de fossés. Il faut franchir plusieurs rivières, établir des ponts. L'ennemi est dans une forte position défensive. Si l'attaque échoue, il faudra évacuer le Mecklembourg ; si elle réussit, on poursuivra le blocus de Hambourg. Des opérations au sud de l'Elbe seraient bien plus utiles, mais Bernadotte a « une marotte politique » : il veut aller battre les Danois pour pouvoir s'emparer de la Norvège qu'ils dominent[173].

Dans la nuit du 4 octobre, Wallmoden et Clausewitz reçoivent un courrier du prince royal. Les instructions ont changé. Elles laissent Wallmoden entièrement libre d'agir en fonction des circonstances. Bernadotte délaisse la basse Elbe – il vient d'apprendre que Blücher a franchi le fleuve plus au sud[174]. Clausewitz en est personnellement informé par Gneisenau. Le passage a été forcé à Wartenburg, une forte position française a été bousculée. Le combat a été très vif et a duré cinq heures. Les troupes prussiennes se sont vaillamment battues. Elles ont subi des pertes importantes, mais l'ennemi a été vaincu : il a perdu quatorze canons, une cinquantaine de voitures de munitions et un nombre de prisonniers qui n'a pas encore été calculé. Gneisenau communique cette nouvelle à son ami le soir même du combat[175]. Quatre jours plus tard, il répond à la lettre par laquelle Marie von Clausewitz – qu'il tient en haute estime – le félicite pour la victoire de la Katzbach. Il souligne que les Prussiens accomplissent l'essentiel, le prince royal de Suède a remporté deux batailles grâce à eux. Il

devrait les suivre au-delà de l'Elbe, mais ne le fait pas. La grande armée de Bohême ne progresse pas non plus. Le corps de Yorck a été le seul engagé pour forcer le passage du fleuve, ce qui lui a coûté beaucoup de sang[176].

Le franchissement de l'Elbe par Blücher et son armée de Silésie contraint Napoléon à quitter Dresde et donne le signal du départ à l'armée alliée de Bohême, qui entre en Saxe. Bernadotte finit par suivre Blücher et la grande confrontation se produit, comme prévu dans le plan de Trachenberg, autour de Leipzig, du 16 au 19 octobre. Le premier jour, Napoléon obtient un avantage au sud de la ville contre l'armée de Bohême. Il apprend dans la nuit que Blücher et son armée de Silésie ont refoulé les forces françaises placées au nord. Les Alliés se renforcent le jour suivant et l'Empereur reste dans l'expectative. Le 18, complètement encerclé, il livre une bataille de titan, tient bon, mais donne ses premiers ordres de retraite en direction du Rhin. L'explosion prématurée de l'unique pont sur l'Elster le 19 transforme ce recul en catastrophe. Au soir de cette dernière journée, Gneisenau écrit à Clausewitz : « Nous avons hier livré la grande bataille et remporté la victoire. Sur un espace relativement réduit, nous avons, hier soir, repoussé l'ennemi tous ensemble. Ce matin, il s'est retiré en partie, sur la route de Lützen. Nous l'avons de nouveau attaqué. Nous nous sommes lancés sur la ville de Leipzig. Après un combat sanglant, les troupes ont pris la ville d'assaut. Le général Blücher est entré parmi les premiers. Dix mille prisonniers, 20 000 blessés, encore davantage de malades, plus de 50 canons et 500 voitures de munitions sont tombés entre nos mains. […] Une heure après nous sont arrivés l'empereur Alexandre, l'empereur François, notre roi, les princes, les généraux de toutes les nations. […] Au cours de la bataille d'hier, treize escadrons saxons, deux régiments wurtembergeois se sont ralliés à nous, puis encore neuf bataillons saxons. J'ai pu observer une grande partie du champ de bataille, un spectacle sans pareil[177]. »

Sur un petit morceau de papier qu'il joint à sa lettre, Gneisenau confie encore ceci à son ami : « Quand tout le monde fut rassemblé sur la place du Marché à Leipzig, le roi m'a dit quelques mots froids mais assez aimables de contentement au sujet de notre armée. A moi personnellement, rien. Je n'ai reçu aucun mot de satisfaction à propos de notre passage de l'Elbe et des péripéties militaires qui ont suivi. L'empereur Alexandre, par contre, m'a dit les choses les plus belles, de même que l'empereur François et le

prince Schwarzenberg. Vous voyez comme est profondément enracinée l'aversion du roi contre tous ceux qui n'ont pas eu les mêmes convictions politiques que lui. Aussi, dès que cette guerre sainte sera terminée, je quitterai son armée et j'aimerais mieux manger le pain du chagrin que m'incruster au sein de l'armée de ce souverain si peu aimable[178]. » Clausewitz reçoit les premières nouvelles de la grande victoire alliée le 21 octobre. Il félicite Gneisenau dont il sait que l'armée a tenu le rôle le plus glorieux. Il joint à sa lettre un mémoire qu'il a écrit au nom de Wallmoden et dont le prince royal de Suède a reçu un exemplaire. Carl voudrait que Gneisenau use de son nouveau prestige pour que le corps d'armée de la Basse-Elbe abandonne son ingrate mission d'observation face au Holstein et soit plutôt dirigé vers le Hanovre et la Hollande[179]. Depuis la fin du mois de septembre, rien ne bouge. Davout est toujours retranché dans sa forte position de Ratzeburg, Wallmoden est trop faible pour l'y attaquer et doit se contenter de mener des opérations de petite guerre[180].

Le 31 octobre, Clausewitz suggère au lieutenant-colonel russe von Nostitz que deux bataillons de la légion allemande soient employés pour effectuer une reconnaissance d'un poste français et même pour l'attaquer si l'occasion se présente. Wallmoden recommande cependant la prudence, l'attaque ne doit s'effectuer que si les circonstances sont favorables. Nostitz est également invité à donner tous les renseignements possibles sur les mouvements des Danois dans les environs de Glückstadt et de Brême, et à vérifier s'il n'y a pas aussi des troupes françaises avec eux[181]. Wallmoden se plaint à Hudson Lowe d'être depuis un mois « à poste fixe dans une situation passive. […] Il n'est pas juste, ajoute-t-il, que le même soit toujours le souffre-douleur pour toutes les armées[182] ». « Wallmoden est proche du désespoir », écrit Clausewitz à Gneisenau le 1er novembre. Davout ne bouge toujours pas et il est vraisemblable qu'avec son corps d'armée il va être obligé de rester là à l'observer, « alors que toutes les autres masses se ruent vers le Rhin ». La guerre sera plus difficile à mener de l'autre côté du fleuve. En y réfléchissant, Carl est de plus en plus convaincu que l'on est plus fort sur la défensive que sur l'offensive. Néanmoins, les Alliés doivent absolument franchir le Rhin et poursuivre les opérations sans délai, jusqu'à la paix, jusqu'à Paris. L'armée de Napoléon est presque détruite. Il ne faut pas lui laisser le temps d'en lever une nouvelle. Si les Alliés s'arrêtent sur le Rhin, l'empereur des Français

reconstituera son armée durant l'hiver et il se présentera l'année suivante avec 200 000 ou 300 000 hommes à la frontière. Les Alliés pourront certainement en aligner le double, mais les dissensions auront eu le temps de ressurgir entre eux. Ces pensées hantent Clausewitz jour et nuit, dix fois plus que la situation où il se trouve. Il estime que seul Gneisenau est capable d'empêcher cela. Sans lui, les Alliés seraient toujours sur l'Elbe. Il pourra sans doute leur faire aussi franchir le Rhin. Enfin, Clausewitz soutient une suggestion de son ami Stülpnagel qui voudrait voir la légion russo-allemande « reprise » par la Prusse[183].

Marie lui fait de fréquentes visites à Dömitz. Pour être proche de lui, elle séjourne à Ludwigslust, près de Grabow, ou chez son amie la comtesse von Voβ à Giewitz[184]. Dans l'expectative, Carl assume consciencieusement son travail de chef d'état-major, il transmet les ordres et les informations. Des sources sûres indiquent que les Danois abandonnent les rives de la Stecknitz. Napoléon, de son côté, a battu une armée alliée qui lui barrait la retraite à Hanau et il a pu atteindre le Rhin à Mayence[185]. Le 22 octobre, le maréchal Davout a appris la défaite de Leipzig par les feuillets répandus par les Alliés. Il décide d'abandonner sa position de Ratzeburg et de se replier vers Hambourg, qu'il a l'ordre de défendre coûte que coûte. Le décrochage s'effectue dans la nuit du 13 novembre. Les Danois, eux, se replient sur Lübeck et Rendsburg. Les Alliés remarquent le repli des Français vers midi le 13 novembre. Wallmoden les fait suivre lentement et ses forces bordent maintenant la Stecknitz. Pendant ce temps, Bernadotte remonte vers le nord pour s'emparer du Danemark. A la mi-novembre, il est à Hanovre et Wallmoden va s'entretenir avec lui[186]. Clausewitz reste avec les troupes sur la Stecknitz, à Dammerow. Il doit partager sa chambre avec six officiers[187]. Un officier britannique lui ayant demandé quels étaient les appointements habituels pour les différents grades dans l'armée prussienne, Carl lui écrit de mémoire, en français. Sa connaissance des détails est étonnante[188].

De son côté, Gneisenau répond à ses lettres du 22 octobre et du 1er novembre qu'il vient de recevoir. Il a présenté son mémoire au prince Volkonski, premier aide de camp du tsar Alexandre. Il n'a cependant guère d'espoir que le corps de Wallmoden puisse rejoindre l'armée de Blücher. « Il y a ici de grandes difficultés », confie-t-il à son ami. Les tractations avec le prince de Suède ne sont pas aisées. Celui-ci ne songe qu'à s'emparer de la Norvège et n'est pas désireux d'envahir son ancienne

patrie. Gneisenau partage entièrement l'idée de Clausewitz de poursuivre au plus vite les opérations en France, mais il n'obtient pas gain de cause. « Le grand et long homme qui regarde ceux qu'il n'aime pas en se retournant vers la droite par-dessus son épaule », c'est-à-dire le roi Frédéric-Guillaume, trouve très sotte l'idée d'aller au-delà du Rhin. Les généraux autrichiens ont d'abord bien accueilli le plan de Gneisenau, mais ils veulent maintenant davantage de forces opérant par la Suisse. Le général von dem Knesebeck, conseiller militaire du roi de Prusse, rejoint ceux-ci et propose que le gros des Alliés, soit 205 000 hommes, envahisse la France par Genève et Lyon. Ce plan est adopté. L'armée de Silésie, sur le haut Rhin, couvrira les flancs de l'armée principale. S'il le veut bien, le prince de Suède libérera la Hollande. Sinon, elle tombera d'elle-même lorsque les Alliés s'approcheront de Paris[189].

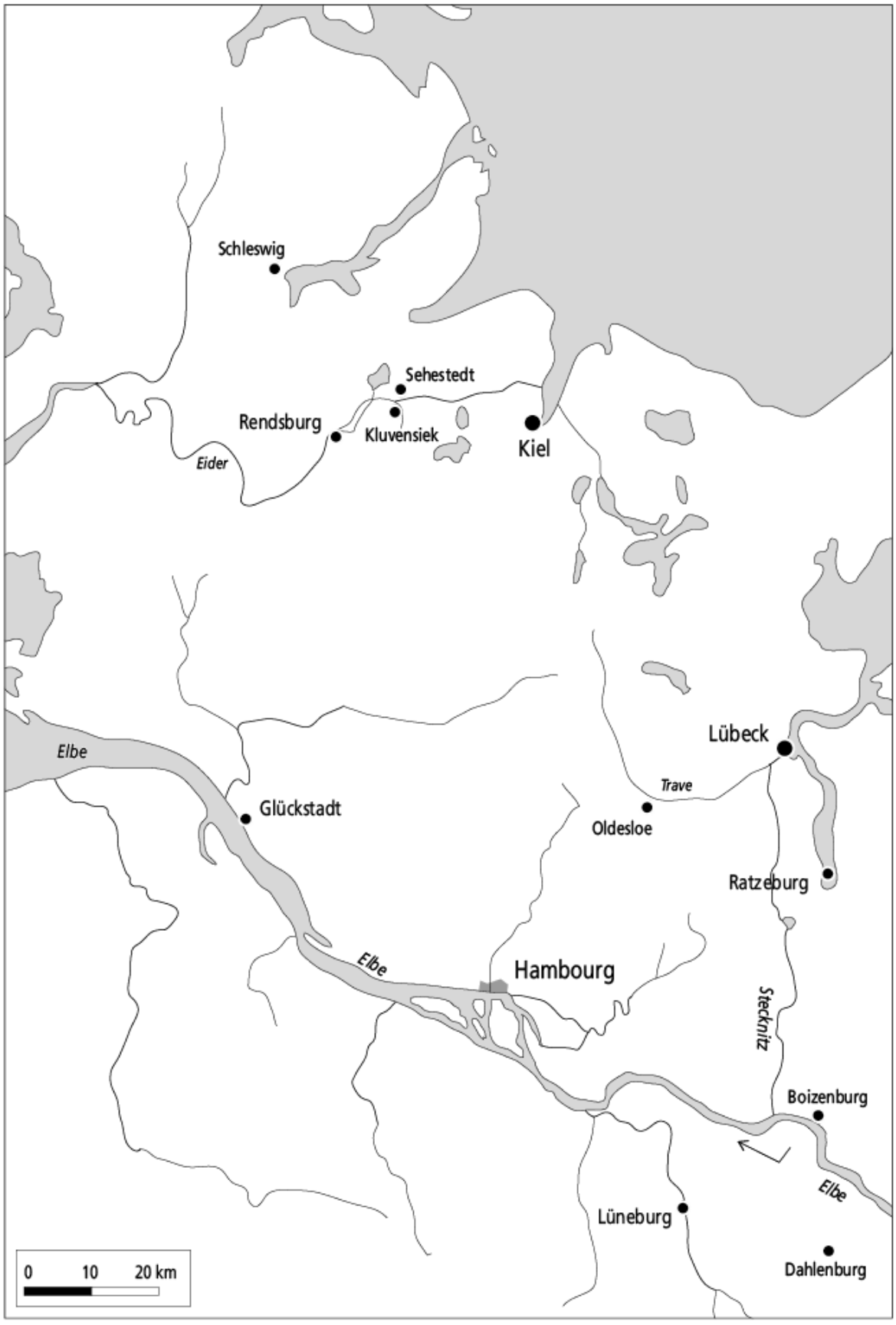
Bernadotte et son armée du Nord arrivent à Boizenburg le 24 novembre. Son intention est de refouler Davout jusqu'à Hambourg et de l'y bloquer en occupant les deux rives de l'Elbe. Tranquillisé de ce côté, il pourra alors entamer ses opérations contre les Danois. Craignant qu'un gel annoncé permette aux Alliés de franchir aisément la Stecknitz, Davout décide de se replier vers Hambourg le 1er décembre. Les Danois du prince Frédéric de Hesse se dirigent, pour leur part, vers Oldesloe et Lübeck. Bernadotte envoie le corps russe de Vorontzov vers Hambourg, en lui recommandant de bien bloquer le prince d'Eckmühl. Lui-même, avec ses Suédois et le corps de Wallmoden, se lance aux trousses des Danois[190]. Marie von Clausewitz tient beaucoup à ce que son mari l'informe du développement des opérations. Elle partage avec Gneisenau une grande méfiance envers Bernadotte. Elle sait que « son pauvre homme », au même titre que Wallmoden, ronge son frein et que seule sa conscience, fière de contribuer avec droiture à une grande cause, peut mettre du baume sur sa grande souffrance. Quand elle l'a quitté, écrit-elle le 26 novembre, il croyait encore qu'avec l'arrivée du prince de Suède de grandes opérations allaient s'engager contre Davout, mais depuis elle n'a point reçu de nouvelles[191]. Il lui écrit le 30. Bernadotte est bien arrivé, mais Carl ignore toujours ce que la prochaine campagne va donner : sans doute rien de plus que le blocus de Hambourg et le siège de Lübeck[192].

Dans le Holstein, contre les Danois

Le 3 décembre, le prince royal donne ses ordres à ses généraux. Wallmoden et son corps d'armée doivent se diriger vers Oldesloe, attaquer l'ennemi s'il s'y trouve et lui faire repasser la Trave : « Le but du général de Wallmoden doit être de séparer les Danois du prince d'Eckmühl[193]. » Ses troupes forment le centre de l'offensive générale de l'armée du Nord. « Enfin nous quittons cette fichue Stecknitz », écrit Carl à Marie[194]. Les Danois reculent lentement, mais leurs adversaires ne vont pas plus vite. Un dégel survient et rend les chemins difficilement praticables. Bernadotte parvient à Lübeck, qui lui est rendue le 5 décembre par le général français Lallemand. Celui-ci a posé comme condition de pouvoir s'en retirer avec ses hommes. Wallmoden entre à Oldesloe le lendemain[195]. Il est informé que des troupes suédoises vont le renforcer et que les Danois se retirent sur Rendsburg, à l'ouest de Kiel. Il est pressé d'agir avec rapidité et « de ne pas donner de repos à ces troupes démoralisées » qui sont débordées sur leur gauche par les cosaques et sur leur droite par la cavalerie suédoise[196]. La poursuite s'effectue « jour et nuit sur des chemins incroyables », écrit Clausewitz[197]. Comprenant qu'il ne doit pas se soucier de ses flancs, Wallmoden se fixe comme objectif d'arriver à Rendsburg avant les Danois. Or ceux-ci ont préféré se retirer vers Kiel, car la route, un peu plus accidentée, leur permet de mener des combats d'arrière-garde dans de meilleures conditions. Le 9 décembre, Bernadotte exprime sa satisfaction à Wallmoden quant à la promptitude de sa marche : « Ce qui nous intéressait le plus est arrivé, lui fait-il écrire. L'ennemi n'a pas pu se jeter dans Rendsburg, forcé de se réfugier à Kiel, où il se trouve dans un cul-de-sac et ne peut échapper[198]. »

Wallmoden arrive en effet à l'est de Rendsburg, empêchant les Danois de s'y rendre. Conformément au dernier ordre du prince royal, il n'envoie au-delà de l'Eider que son avant-garde, soit les 4 000 cavaliers du général von Dörnberg. Lui-même, suivi du gros de ses troupes, s'arrête le soir du 9 décembre à Kluvensiek, attendant de voir par où ses adversaires vont décider d'aller. Le lendemain, il croit d'abord, d'après une lettre interceptée, qu'ils se retirent vers le nord, mais il se rend compte de son erreur et constate qu'ils convergent vers Rendsburg en passant par Sehestedt. Ils opèrent un brusque mouvement vers la gauche et s'interposent entre les cavaliers de Dörnberg et le début de la colonne de Wallmoden. La situation est critique pour celui-ci, car ses forces sont très

dispersées, étirées du nord au sud, alors que les Danois sont concentrés et s'emparent de Sehestedt. Il estime néanmoins pouvoir les attaquer[199]. Clausewitz propose aussi de faire donner les bataillons disponibles. Il se dit que Dörnberg pourra attaquer par-derrière, que les Suédois sont aux trousses des Danois, que le moral de ceux-ci est ébranlé. Mais la configuration du terrain empêche les renforts de déboucher.


Schleswig
Sehestedt
Rendsburg
Kluvensiek
Kiel
Eider
Elbe
Lübeck
Trave
Glückstadt
Oldesloe
Ratzeburg
Elbe
Hambourg
Stecknitz
Boizenburg
Elbe
Lüneburg
Dahlenburg
0
10
20 km

Dans ce pays plat, ils doivent franchir un canal sur un pont étroit et éviter des marais en passant sur une longue digue. Les champs sont bordés de fossés et de hautes haies épineuses qui interdisent non seulement l'action de la cavalerie et de l'artillerie, mais aussi tout mouvement rapide de l'infanterie. Cinq bataillons, principalement de la légion russo-allemande, sont lancés successivement à l'attaque et repoussés avec de lourdes pertes. Ni Dörnberg ni les Suédois ne se montrent et les troupes de Wallmoden doivent se résigner à laisser passer leurs adversaires. Carl en conçoit un fort dépit[200].

Les pertes de Wallmoden se montent à 42 officiers, 1 129 hommes – dont 600 prisonniers – et 2 canons. Celles des Danois sont de 17 officiers, 531 hommes – dont 146 prisonniers – et 1 obusier. Ces chiffres se passent de commentaires. Les historiens militaires allemands pointeront le manque de reconnaissance suffisante par la cavalerie alliée, une accumulation de malchances mais aussi une direction peu appropriée de ses troupes par Wallmoden[201]. Clausewitz ne sera pas mis en cause, mais il peut aussi se sentir en partie responsable. Les Danois ont réussi à se réfugier dans la forteresse de Rendsburg, entourée des eaux de l'Eider. Le corps de Wallmoden doit se résigner à les y observer. Bernadotte ne lui fait guère de reproches, se bornant à qualifier l'épisode d'« affaire fâcheuse » et lui rappelant qu'il faut toujours concentrer ses forces[202]. Clausewitz n'oubliera pas la leçon. Il écrit à Marie que le prince royal leur adresse encore des éloges, « mais que c'est une piètre compensation[203] » ! La légion russo-allemande ne peut pas être assimilée à une formation hanovrienne et être reprise par l'Angleterre, qui l'entretient déjà. Wallmoden songe à une fusion avec la légion allemande levée par l'Autriche, mais le souhait le plus cher de Clausewitz est qu'elle soit intégrée à l'armée de Blücher pour la prochaine campagne[204]. En attendant, avec Wallmoden, Dörnberg et 190 officiers et soldats, il s'installe le 14 décembre 1813 dans une propriété proche de Rendsburg, à Emkendorf[205]. Le lendemain, une suspension d'armes avec les Danois est conclue pour quatorze jours[206].

Le 6 janvier 1814, Wallmoden doit prendre le commandement de toutes les forces investissant la place de Rendsburg. Elles comprennent non

seulement son corps d'armée, mais aussi la légion hanséatique et des troupes suédoises. Tous les officiers du génie et sapeurs disponibles sont mis sous ses ordres[207]. Cela implique d'importants mouvements d'unités et donne beaucoup de travail à Clausewitz. Alors que ce dernier pense que les espoirs de paix s'envolent, Bernadotte ordonne dès le 9 janvier de faire cesser les hostilités, à la demande du roi de Danemark[208]. Frédéric VI signe la paix à Kiel le 14 janvier et dénonce son alliance avec la France. La veille, une dépêche du gouvernement britannique est arrivée, exigeant que les troupes de Wallmoden dont il assure la solde marchent incessamment en direction de Hanovre. Le prince royal de Suède est menacé de se voir couper tous les crédits s'il ne porte pas la guerre en Hollande[209]. Les Alliés ont décidé d'envahir l'Empire français. Les Autrichiens sont entrés en Alsace depuis le 23 décembre 1813 ; le 1er janvier 1814, Blücher a franchi le Rhin à Kaub.

Gneisenau envoie un tableau de la situation à Clausewitz. Il a plaidé en vain la cause de la légion russo-allemande. Clausewitz était destiné à devenir le chef d'état-major d'un des corps allemands formés à partir des contingents de l'ex-Confédération du Rhin, c'est-à-dire les anciens alliés de la France : Bavarois, Hessois, Wurtembergeois, Badois et autres Saxons. Frédéric-Guillaume lui-même l'a recommandé au duc de Cobourg. Mais l'empereur Alexandre s'y est opposé, prétextant qu'il était indispensable au poste qu'il occupait[210]. Le chancelier autrichien Metternich espérait terminer la guerre en laissant à la France ses « frontières naturelles » sur le Rhin et les Alpes. Il n'a consenti à la reprise des hostilités qu'après le refus de ces bases par Napoléon. Le plan de Schwarzenberg consiste alors à éviter au maximum les affrontements sanglants et à envahir la France en faisant un long détour par le nord de la Suisse et la Franche-Comté, pour arriver sur le plateau de Langres. L'Angleterre appuie ce point de vue. Le Prussien Hardenberg et le Russe Nesselrode s'y rallient eux aussi[211].

A la mi-février 1814, Wallmoden marche vers Düsseldorf avec une partie de ses troupes : la légion russo-allemande et un bataillon de chasseurs volontaires hanovriens, en tout 5 166 hommes, 1 200 chevaux et 24 canons. Il doit renforcer en Belgique le 3e corps d'armée allemand du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, composé essentiellement de 20 000 Saxons. Une ancienne connaissance de Clausewitz, le colonel russe Ludwig von Wolzogen, en est le chef d'état-major[212]. Le 27 février, Carl est à Brême. Il

apprend par son ami Dohna que son frère Friedrich a été blessé devant Anvers. Lieutenant-colonel, ce dernier commande le 4e régiment d'infanterie de Prusse-Orientale, au sein du 3e corps prussien de Bülow[213]. Heureusement, la blessure n'est pas grave et Carl est vite rassuré. Il l'est beaucoup moins à propos des opérations en Champagne. Il a appris que les Alliés n'avaient livré bataille à La Rothière le 1er février que sur l'insistance de Blücher et de Gneisenau. Il craint « tout de la pusillanimité de Schwarzenberg[214] ». La campagne de 1814 en France illustre le problème d'une offensive concentrique empruntant plusieurs itinéraires. L'armée de Bohême sous Schwarzenberg se dirige vers Paris en empruntant la vallée de la Seine, alors que l'armée de Silésie sous Blücher suit celle de la Marne. Elles se sont momentanément réunies lors de la bataille de La Rothière, puis ont repris chacune leur itinéraire. Tirant parti de cette séparation, Napoléon porte successivement son armée d'une vallée à l'autre, surprend les corps alliés dans leur marche et remporte plusieurs succès. Clausewitz ne sert pas sur le théâtre des opérations, mais il reste en correspondance avec Gneisenau dont il approuve les vues[215].

Dernières opérations en Belgique

Le corps de Wallmoden arrive à Düsseldorf les 12 et 13 mars[216]. Clausewitz place toujours ses espoirs dans Blücher. Le tsar Alexandre veut garder la légion tant que la guerre continue, mais après la paix il la confiera sans doute à un prince allemand. Cette perspective rassure plutôt Clausewitz[217]. Chargé par Bernadotte d'observer Venlo et Maastricht, le corps de Wallmoden occupe les 17 et 18 mars une position entre Ruremonde et Maaseik, sur l'actuelle frontière des Limbourgs hollandais et belge[218]. Après une longue marche, il peut prendre du repos et attend de nouveaux ordres[219]. Dans une lettre à Marie, Carl réfléchit sur sa propre personnalité : « Je suis un curieux personnage quand il s'agit du passé, écrit-il. J'y suis attaché avec amour, même s'il n'a pas valu grand-chose. La France, dont je n'étais certes pas satisfait à l'époque, où je n'avais nulle raison de l'être, ne m'en a pas moins laissé d'agréables souvenirs. Le caractère inhabituel des mœurs est plein d'attraits dans l'ensemble, quand on peut les observer en voyageur (et non en exilé), et c'est cela, outre quelques petits agréments, que ma mémoire reconnaissante a conservé

tandis que les impressions désagréables ont disparu. » Après être resté plusieurs années dans la partie orientale de l'Europe, Clausewitz retrouve à Ruremonde des impressions « occidentales » ressenties en France sept ans plus tôt. La ville lui rappelle Soissons, avec « les mêmes rues calmes et propres, les mêmes *hôtels en miniature* appartenant à de petits gentilshommes, et puis le même confort domestique, celui des lits, le grand nombre des plats, la volubilité de l'hôte et de l'hôtesse qui parlent un allemand des plus cocasses et un français fort passable ». A Maaseik, il habite une pièce aux dimensions énormes « où il n'y a, à part un lit immense, que quelques chaises, et où un poêle portatif tente de réchauffer la pièce par sa fumée ». Pour lui, tout cela est typiquement français, de même que le dîner à huit plats où « ce qui aurait dû être sucré était vinaigré et ce qui n'aurait dû être ni l'un ni l'autre était les deux à la fois[220] ».

Le 20 mars, Bernadotte invite Wallmoden et ses troupes à se rendre à Lierre et à Malines pour coopérer avec celles du général britannique Graham contre Anvers[221]. Soucieuse du sort des Pays-Bas au moment où va être redessinée la carte de l'Europe, la Grande-Bretagne a envoyé sur le continent un corps expéditionnaire d'environ 7 600 hommes, aux ordres de sir Thomas Graham. Ils ont jusqu'ici tenté sans succès de s'emparer des places d'Anvers et de Bergen op Zoom. Wallmoden fait aussitôt part à Graham des forces qu'il peut mettre à sa disposition[222]. Elles se mettent en branle le 23 mars. Clausewitz se dit qu'elles vont rester dans une position statique devant Anvers, alors qu'elles feraient mieux d'aller aider Blücher. Celui-ci a remporté une victoire le 9 à Laon, mais elle n'a pas eu de grandes suites[****]. Clausewitz croit cependant que l'ennemi, même s'il est chez lui et donc proche de ses sources d'approvisionnement, est en train de consumer ses dernières forces et que la France est épuisée. Il craint juste que les Alliés ne manquent de ravitaillement et que leurs dirigeants ne se déchirent, alors que les circonstances exigent l'unité[223]. Avec l'arrivée du printemps, sa goutte le fait moins souffrir. Il ne la ressent plus de la journée, seulement un peu la nuit, et ne prend donc presque plus d'opium[224].

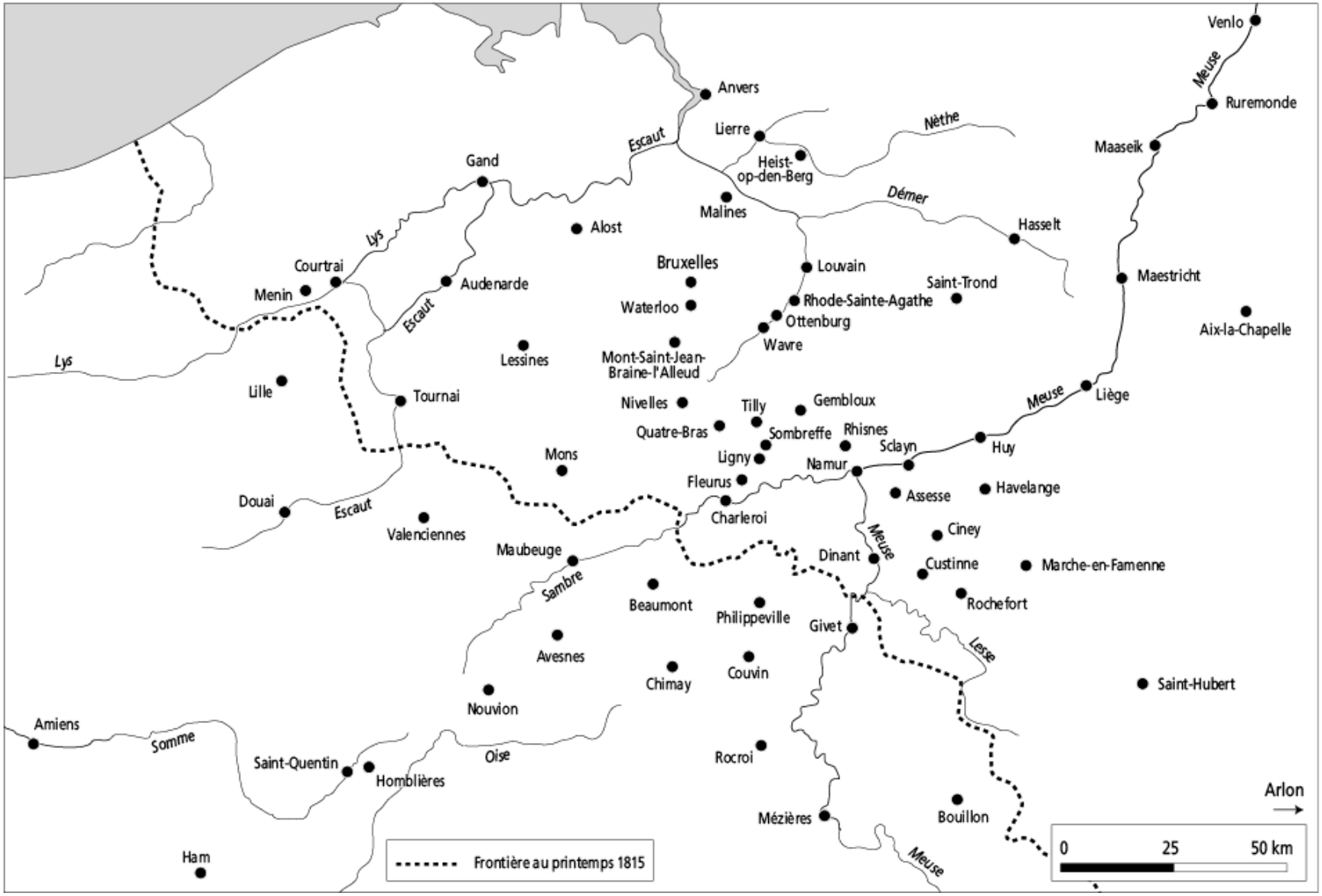
Les troupes de Wallmoden parviennent à Louvain le 27 mars[225]. La 2e brigade de la légion russo-allemande, le 2e régiment de hussards et une batterie à cheval sont dirigés le lendemain vers Heist-op-den-Berg pour relever une brigade saxonne en observation devant Anvers. Ils établissent

des avant-postes le long de la Nèthe et occupent des villages. Le général Graham supervise le dispositif, mais il ne donne guère d'instructions. A Malines et à Lierre, les autres unités de la légion restent dans l'inaction. Friedrich zu Dohna éprouve un tel désœuvrement qu'il demande à son ami Clausewitz qu'il y ait une rotation dans les tâches d'observation devant Anvers, de façon à rendre certains éléments disponibles pour d'autres opérations[226]. Celui-ci n'a pas le temps de répondre. Le général Maison, qui commande le 1er corps français, sort brusquement de Lille avec 12 000 hommes et se dirige vers Gand. Le duc de Saxe-Weimar, qui craint pour Bruxelles, ordonne précipitamment à Clausewitz de lui envoyer les troupes qu'il a sous la main. N'ayant que quatre bataillons, une paire de batteries et un régiment de hussards, le duc craint d'être submergé. Heureusement, Maison ne s'avance pas vers Bruxelles, ce qui laisse le temps aux Alliés de réunir davantage de troupes. En passant par Audenarde, celles-ci marchent vers Courtrai pour couper la route aux Français. Le général saxon von Thielmann, avec 6 000 hommes, se trouve déjà près d'Audenarde. Après avoir servi Napoléon avec distinction en Russie, il avait livré la place de Torgau aux Alliés et s'était engagé à leurs côtés sous l'uniforme russe, prenant la tête d'un corps de cavalerie légère. Suite au ralliement de la Saxe à la coalition victorieuse, il a été chargé d'en réorganiser l'armée. Avec un jour d'avance sur les renforts alliés, il s'engage imprudemment contre Maison le 31 mars, à 5 heures du matin, « probablement par vanité », écrit Clausewitz, pour livrer sa propre bataille sans être sous les ordres de Wallmoden. Ses troupes sont défaites, il perd un canon et entre 1 200 et 1 500 hommes. Il reflue piteusement jusqu'aux troupes de Wallmoden, qui viennent s'établir devant Audenarde pour lui permettre de s'écouler à travers les rues.

Par chance, Maison ne poursuit pas très loin et se replie sur Tournai. Sinon Clausewitz et Wallmoden auraient eu à se battre dans une position désavantageuse. Ils n'ont que six bataillons et, précise Clausewitz, « l'impression que donne une troupe battue est toujours une mauvaise entrée en matière pour un combat ». Maison attaque Tournai dans la soirée, mais il est repoussé et retourne à Lille le lendemain. Wallmoden était absent quand Clausewitz, à Louvain, a reçu l'ordre du général saxon von Gablenz d'aller couvrir Bruxelles. C'est contraire aux ordres du général Graham, dont il dépend, et il a dû prendre la décision sur lui. Wallmoden est arrivé au

moment du départ et il a alors approuvé le choix de son chef d'état-major[227]. Le général Maison a mené ce raid pour attirer à lui la division de jeune garde du général Roguet, sortie d'Anvers. Il a réussi et ses troupes ont alors compté 9 700 fantassins, 1 360 cavaliers et 35 bouches à feu. La supériorité numérique des Français était manifeste quand Clausewitz a dû prendre sa décision[228]. Comme il l'avoue à Marie, il a craint que ses troupes ne soient repoussées en cas d'affrontement et que l'on dise encore : « Le corps d'armée de Wallmoden a perdu une bataille[229]. » Le mauvais souvenir de Sehestedt pèse toujours sur lui[230].

Impressionné par l'abondance des constructions, il décrit à Marie les Pays-Bas qu'il découvre. Les villes sont très rapprochées les unes des autres et comptent de 20 000 à 80 000 habitants. Aucune bande de sol n'échappe à la culture. Les chaussées sont très belles, bordées d'arbres majestueux. Il aimerait parcourir avec elle ces provinces, admirer les églises gothiques et les hôtels de ville. Celui de Louvain le frappe particulièrement. Pour Pfuel, qui l'accompagne, on dirait qu'il est construit avec des arêtes, tellement tout est net et délicat. Bruxelles est une des plus belles villes dans le goût du Moyen Age que Clausewitz connaisse. Une partie, celle qui est la plus haute, est en style récent ou néoclassique, son parc est magnifique et sans équivalent, mis à part le jardin des Tuileries à Paris[231].


Venlo
Meuse
Ruremonde
Anvers
Lierre
Nèthe
Maaseik
Escaut
Heist-
op-den-Berg
Gand
Démer
Malines
Hasselt
Alost
Lys
Courtrai
Bruxelles
Louvain
Maestricht
Menin
Audenarde
Saint-Trond
Escaut
Waterloo
Rhode-Sainte-Agathe
Aix-la-Chapelle
Ottenburg
Wavre
Lessines
Mont-Saint-Jean-
Braine-l'Alleud
Lys
Lille
Tournai
Nivelles
Tilly
Gembloux
Meuse
Liège
Quatre-Bras
Sombreffe
Rhisnes
Sclayn
Huy
Mons
Ligny
Namur
Fleurus
Assesse
Havelange
Douai
Escaut
Charleroi
Ciney
Valenciennes
Meuse
Maubeuge
Dinant
Custinne
Marche-en-Famenne
Sambre
Beaumont
Philippeville
Rochefort
Givet
Avesnes
Lesse
Chimay
Couvin
Saint-Hubert
Nouvion
Amiens
Somme
Rocroi
Saint-Quentin
Oise
Hombl
ières
Arlon
Mézières
Bouillon
Ham
Frontière au printemps 1815
0
25
50 km
Meuse

Le 3 avril 1814, le duc de Saxe-Weimar donne de nouvelles dispositions à ses forces. Le corps de Wallmoden va servir de réserve et se placer entre Tournai et Mons. La légion russo-allemande cantonne à Lessines[232]. Clausewitz y apprend la nouvelle de la bataille de Paris et de la prise de la capitale par les Alliés. Dans quatre semaines au plus tard, estime-t-il, l'affaire sera réglée et « Napoléon n'existera plus ». Il a été question pour la légion d'entrer au service du nouveau roi des Pays-Bas ou de la Prusse. Le sort de Carl ne serait pas réglé pour autant. Comme on l'a vu, il ne veut pas s'imposer à un roi qui ne veut plus de lui, même s'il a la conscience tranquille[233].

Ayant eu connaissance de l'abdication de Napoléon, le général Maison, à l'invite du gouvernement provisoire et du duc de Saxe-Weimar, suspend les hostilités le 9 avril. Un armistice est conclu le 12 et une ligne de démarcation est établie[234]. Près de Tournai, Clausewitz estime que les Alliés ont tort de ne pas donner le coup de grâce à Napoléon, qui est « coriace comme un juif et tout aussi cynique ». Grâce au tsar, ce dernier reçoit la souveraineté de l'île d'Elbe et six millions de francs par an. Cela lui donne « les moyens d'entretenir un parti important en France », d'autant qu'une grande partie de l'armée lui est toujours dévouée. On a été trop généreux avec lui. « Il faudra donc vivre dans une tension constante, écrit Carl à Marie, et être prêt à intervenir dans toute querelle intérieure de la France. » Il lui dit aussi de se préparer à gagner la Rhénanie pour venir le rejoindre. Il est de plus en plus question de l'intégration de la légion dans l'armée prussienne. Carl soumet à son épouse ce qu'il compte écrire à Frédéric-Guillaume, car il ne veut pas s'introduire dans l'armée de celui-ci « sous le couvert d'un corps tout entier[235] ». Il espère rejoindre sa femme à Francfort et parcourir avec elle la vallée du Rhin, mais il ne peut pas prendre de congé. Il doit rester à Alost, car Wallmoden s'en va pour Paris, puis pour Londres. La ville où il a ses quartiers est petite et calme, il est bien logé. Quand il pourra prendre un congé, il compte se rendre dans une ville d'eaux[236].

L'armée du Nord est dissoute le 22 avril[237]. Le sort de Clausewitz, comme il l'écrit ce jour-là à Gneisenau, est lié à celui de la légion. Il faut croire

qu'il n'a pas envoyé au roi son projet de lettre du 12 avril, car il envisage maintenant, si la légion est reprise par la Prusse, de s'adresser à Frédéric-Guillaume par l'intermédiaire de son aide de camp le colonel von Natzmer. S'il se voit opposer un refus, il a toujours des vues sur le service de la Hollande[238]. Marie compte sur Gneisenau pour veiller sur le sort de son « pauvre mari », car il a peu d'amis. Puisse l'avenir satisfaire son cœur et son esprit ! « Son bonheur est mon plus haut et mon unique désir », écrit-elle[239]. Gneisenau raconte à Carl « l'histoire cachée » de la campagne de France. A quatre reprises, les Alliés ont commis des fautes monumentales et se sont fait rosser. Certains étaient prêts à laisser à Napoléon la Belgique et la rive gauche du Rhin[240]. Le 5 mai, il répond à Marie que « leur pauvre Clausewitz » était destiné par sa volonté et ses dons à participer activement à la conduite de cette guerre, mais que dans les deux dernières campagnes il a toujours été tenu en dehors du théâtre principal. En Russie toutefois, il a eu sa part « au travail le plus considérable et le plus dangereux. […] Ses talents lui vaudront tôt ou tard le rang qu'il mérite[241] ». Paris voit affluer de plus en plus de soldats français qui reviennent des forteresses d'Allemagne. Napoléon y en avait maintenu beaucoup, espérant un jour reprendre l'offensive et les débloquer. Gneisenau compte plus de 6 000 officiers français sans affectation dans la capitale. Leur insolence s'affirme de jour en jour. Des pamphlets circulent déjà pour défendre le souverain de l'île d'Elbe. Des ouvriers manifestent au cri de « Un travail ou l'Empereur »[242] !

Dans son cantonnement d'Alost, Clausewitz est confronté lui aussi aux réalités d'une occupation, même si ses troupes ont libéré le pays et sont considérées comme amies. Les Anglais du général Graham ont leurs propres fournisseurs et ne sont donc pas à la charge de l'habitant. Le corps de Wallmoden, en revanche, ne vit que de réquisitions. Le 13 mai 1814, Clausewitz fait sa demande à l'intendant du département des Deux-Nèthes. Il exige, par cheval et par jour, 12 livres d'avoine, 6 de foin et 6 de paille. Par homme et par jour, il faudra 1/2 livre de viande, 2 livres de pain, 1/4 de livre de légumes secs, 1/12 de litre d'eau-de-vie et 1 bouteille de bière[243]. Il donne le tableau suivant des troupes de la légion russo-allemande dont il a la charge[244] :

Noms des corps	**Nombre d'hommes et de chevaux**	**Cantonnement**	**D'où ils tirent les vivres**

			et les fourrages
3e bataillon d'infanterie	environ 600 hommes 60 chevaux	Malines	Malines
4e bataillon	environ 600 hommes 50 chevaux	Lierre	Malines
6e bataillon	environ 600 hommes 50 chevaux	Malines	Malines
2e régiment de hussards	environ 600 hommes 700 chevaux	Blaasveld, Heffen, Tisselt, Leest près de Malines	Malines
2e batterie volante	environ 200 hommes 270 chevaux	Hombeek près de Malines	Malines

L'intendant informe le baron autrichien de Vincent, gouverneur général de la Belgique, que son département est épuisé et que, lors de leur premier passage, les troupes de Wallmoden se sont déjà signalées par « des vexations nombreuses ». Il n'a pas de magasins militaires et doit cependant fournir « les vivres et fourrages à ces troupes de la manière indiquée par la dépêche ci-jointe en copie du chef de l'état-major colonel Clausewitz ». Il juge la quantité d'avoine demandée « prodigieuse, surtout que la plupart des chevaux appartiennent à une cavalerie légère et que le corps étant cantonné, ces chevaux ne font [*sic*] aucune fatigue[245] ». Clausewitz a exprimé sa demande en français, en utilisant les formules de politesse en usage. Dans tous les départements belges, les réquisitions exigées par les troupes russes et prussiennes font l'objet de plaintes[246].

Marie doit rejoindre Carl à Alost dans la deuxième quinzaine de mai. Ils vont visiter Bruxelles, Louvain et d'autres villes de Flandre et du Brabant. C'est leur premier séjour « touristique » commun à l'étranger[247]. Peut-être revoient-ils Wilhelm, le frère de Carl, qui commande les troupes prussiennes stationnées à Namur[248].

A la tête de la légion allemande

Dans les derniers jours du mois de mai, quelques jeunes officiers de la légion russo-allemande menacent de quitter leur poste s'ils n'obtiennent pas une promotion. Cette « conspiration de Maaseik » est réglée à l'amiable, mais elle ternit l'image de la légion. Le lieutenant-colonel von Stülpnagel, on l'a vu au chapitre précédent, milite depuis longtemps pour l'option

prussienne, avec le soutien de son ami Clausewitz, même si celui-ci garde une position moins engagée, étant donné la froideur du roi à son égard. Le 2 juin 1814, à Paris, Stülpnagel obtient la conclusion d'un accord entre la Russie, l'Angleterre et la Prusse. Une moitié de la légion va être attachée aux troupes saxonnes, l'autre le sera à celles du duché de Berg, dans la perspective que toutes ces unités appartiennent, à terme, à l'armée prussienne. Les négociations politiques n'ont pas encore abouti, mais la Prusse a déjà reçu la promesse d'agrandissements territoriaux en Saxe comme sur le Rhin[249]. Les officiers d'origine russe peuvent rentrer chez eux – ils sont une cinquantaine. D'autres démissionnent du service, si bien qu'au 9 juillet la légion a perdu une centaine d'officiers. Wallmoden, son commandant, est du nombre. Il reprend du service dans l'armée autrichienne. Dörnberg rejoint les troupes hanovriennes. Clausewitz se retrouve le plus ancien officier et il prend comme tel le commandement de ce qui est désormais la « légion allemande ». Les deux brigades d'infanterie deviennent des régiments. Le premier est commandé par Pfuel, le deuxième par Stülpnagel[250].

Après la signature de l'armistice avec le général Maison, la légion s'est rapprochée de la frontière française et a pris ses cantonnements entre Mons et la vallée de la Sambre, jusqu'à Namur. C'est là qu'à la fin du mois de juin elle apprend l'accord conclu à Paris par Stülpnagel. Elle entreprend ensuite, à partir du 11 juillet, sa marche vers l'Allemagne. Les troupes se sont tellement bien acclimatées qu'elles ont du mal à quitter la Belgique. Elles traversent Namur et sont passées en revue à Liège le 16 juillet par le général von Thielmann, qui a reçu le commandement du 3e corps allemand mais qui porte toujours l'uniforme d'un général russe. Elles arrivent ensuite à Aix-la-Chapelle, où elles se mettent à la disposition du général von Kleist, commandant de l'armée prussienne du Bas-Rhin[251]. Celui-ci, le 22 juillet, signe un ordre du jour rattachant la légion au 3e corps allemand. Le roi de Prusse, enfin, « daigne marquer son pardon à ceux dont la situation le réclame », notamment aux Prussiens qui s'y sont engagés sans autorisation. Kleist ajoute que « les officiers et soldats de l'armée du Bas-Rhin sont priés, en conséquence, d'accueillir en camarades Messieurs les officiers et soldats de la légion allemande et de s'abstenir de toutes remarques déplacées à leur égard, d'autant plus que leur comportement dans la récente

campagne a été sans reproche et qu'ils s'y sont distingués par leur bravoure[252] ».

Clausewitz profite sans doute de son passage à Aix-la-Chapelle pour soigner sa goutte dans un établissement thermal[253]. Marie l'accompagne depuis Alost. A la fin du mois de juillet, la légion part cantonner sur la rive gauche du Rhin, entre Bonn et Cologne. Le 5 août, Thielmann reçoit l'ordre de rassembler ses troupes pour qu'elles se rendent en Hesse. Elles doivent y contraindre l'électeur à respecter sa promesse de mettre des troupes à la disposition des puissances victorieuses. La légion franchit le Rhin le 8. L'artillerie seule doit faire le détour par le pont de bateaux de Cologne. La mission se termine le 10 septembre[254]. La légion a-t-elle dû exécuter des opposants politiques ? On manque de renseignements sur ce qui s'est passé en Hesse. Il y eut sans doute quelques heurts avec des étudiants à Marburg[255]. La légion retourne vers le Rhin et prend ses cantonnements sur la rive droite, de Königswinter à Deutz, puis presque jusqu'à Düsseldorf. Clausewitz a son quartier à Mülheim, près de Deutz[256]. Jusqu'à la fin de l'année, il va connaître une période de calme mais aussi d'incertitude quant à son avenir. Il assume les tâches quotidiennes d'un chef d'unité, s'occupe notamment du sort des déserteurs emprisonnés et des soldats malades dans les hôpitaux éloignés[257].

Depuis le 3 juin, le général-major von Boyen est devenu ministre de la Guerre. Le 3 septembre, il a convaincu le roi de signer une nouvelle loi instaurant le service militaire obligatoire, inspirée des idées de Gneisenau et de Grolman. Chaque habitant mâle du pays se voit obligé, à partir de vingt ans, d'effectuer trois années de service dans l'armée active. Il sera ensuite versé pour deux ans dans la réserve, puis pour six ans dans le premier contingent de la Landwehr, et enfin pour huit ans dans un second contingent. Les jeunes gens issus des « classes éduquées » et ayant les moyens de payer leur équipement peuvent continuer sur la lancée des chasseurs volontaires de 1813 et n'effectuer qu'une année de service, après quoi ils seront promus officiers dans la Landwehr[258]. Cette victoire des réformateurs n'empêche pas leurs adversaires de continuer à traquer, là où c'est possible, ceux qui ont préféré servir la « patrie allemande » plutôt que leur souverain légitime en 1812. La légion allemande reste une cible à laquelle ils peuvent toujours s'en prendre. Le général von dem Knesebeck, conseiller militaire de Frédéric-Guillaume, persuade celui-ci de faire

examiner le passé de chaque officier, sous-officier et soldat pour voir s'ils sont dignes d'entrer dans l'armée prussienne[259].

Clausewitz écrit à Boyen que Knesebeck n'a peut-être pas l'intention de les vexer, mais que la mesure est interprétée comme telle. La légion y voit une atteinte à son amour-propre et Carl met son point d'honneur à le lui conserver. Il sollicite le ministre pour faire cesser ces mesures comme une marque personnelle de bienveillance à son égard[260]. Depuis son séjour à Königsberg début 1813, le général Yorck s'est fait un principe de ne recevoir aucun officier de la légion et affecte d'ignorer complètement cette unité. S'il n'a pas attendu l'ordre du roi pour signer la convention de Tauroggen fin 1812, il reste proche des conservateurs et répugne à toute forme de nationalisme allemand. Il s'est trouvé par hasard en même temps que la légion à Namur au mois de juillet, lorsqu'il revenait de Paris. Les officiers sont allés lui présenter leurs respects, mais le général aux cheveux blancs, le « vieil Ysengrin » comme l'appelaient ses soldats, les a rudement sermonnés. Clausewitz faisait sans doute partie du groupe[261]. Aussi demande-t-il à Boyen non seulement que la légion reste en Rhénanie, mais aussi qu'elle ne soit placée ni sous les ordres de Yorck ni sous ceux du général Bülow, qui l'a également critiquée[262]. Par un ordre du cabinet royal du 17 août 1814, la légion sera à la charge de la Prusse à partir du 1er septembre. Pas moins de 400 légionnaires désertent au mois d'août. Le 10 novembre, les étrangers qui ne choisissent pas librement de rester peuvent recevoir leur congé, du moment qu'ils n'emportent pas leur armement ni leur équipement. Ces circonstances réduisent sensiblement les effectifs, si bien que le 1er régiment d'infanterie ne compte qu'un peu plus de 600 hommes en novembre et le 2e un peu plus de 800. Le manque d'hommes nuit à l'entretien des chevaux de la cavalerie et de l'artillerie. Il faut leur adjoindre des fantassins[263].

C'est sans doute durant cette période que Marie représente Carl sur un tableau dont ne subsistent que des reproductions depuis la Deuxième Guerre mondiale[264]. On reconnaît l'uniforme vert à deux rangs de boutons d'un colonel d'état-major russe. La partie supérieure des aiguillettes dorées est rattachée à l'épaulette portée à gauche, barrant ainsi la partie supérieure de la poitrine. Cette mode est assez rare dans les représentations de l'époque. On la trouve chez les officiers de l'escadron des uhlans de la garde royale prussienne, chez un général français dans le « manuscrit de

Freiberg » et, de façon partielle, sur le portrait d'un général russe[265]. Cela dénote peut-être un souci d'être à la mode. Marie aurait-elle incité son mari à cette « fantaisie » ? Autour du cou, Clausewitz porte l'ordre russe de Sainte-Anne entouré de sa couronne de brillants et, superposé, celui de Saint-Vladimir. Un peu plus bas est suspendu à un ruban jaune et bleu l'ordre suédois de l'Epée. Sur le côté gauche de la poitrine, en partie cachée par une aiguillette, est attachée la médaille russe pour la campagne de 1812, argent pour les officiers, avec le ruban bleu clair de Saint-André. Le regard n'est pas dénué d'une certaine froideur, comme Stein l'a noté, mais il est surtout lucide, sans aucune concession. Il a vu des événements terribles et il a compris leurs implications mieux que personne. On se dit aussi qu'un tel personnage ne doit se confier qu'à un petit nombre de proches. Ce qu'il a compris de la guerre interminable qui secoue l'Europe, il ne pourra vraiment l'expliquer qu'en se livrant à l'écriture. Son regard témoigne enfin d'une fierté incontestable, d'un sens élevé du devoir compatible avec une forme d'ambition, d'un idéalisme farouche mais aussi, en fin de compte, d'un certain humanisme nourri de l'expérience vécue, des souffrances partagées et de la méditation sur la condition humaine.

Les négociations de Vienne ont débuté et la nouvelle organisation de l'armée prussienne en dépend, car le pays devrait recevoir de nouveaux territoires dont au moins une grande partie de la Saxe. Gneisenau confie à Clausewitz que Boyen a des projets pour lui qui ne devraient pas le décevoir, même s'il faut encore faire preuve de patience. Le major Ludwig von Reiche a reçu la charge d'instruire le prince héritier en matière de fortifications et d'art de la guerre. Gneisenau a attiré son attention sur les leçons qu'avait données Clausewitz. Reiche aimerait en disposer[266]. Il ne se sent pas à la hauteur pour succéder « au fondateur renommé de l'art de la guerre, à l'esprit riche, plein de talents, clair, perspicace et cultivé[267] ». Par-delà les aléas de la conjoncture politique et militaire, la réputation de Carl est déjà établie chez nombre d'officiers prussiens. Il n'empêche. L'année 1814 s'achève pour lui dans l'ennui et la monotonie. Pour y échapper, il écrit un portrait de Scharnhorst[268]. Eberhard Kessel croit qu'il rédige également ses souvenirs personnels sur la campagne de Russie, qu'il intégrera par la suite dans un récit plus général[269].

Les bains d'Aix-la-Chapelle ne lui ont pas rendu toute sa santé, mais lui ont fait du bien. Avec Marie, il a ensuite visité Francfort, Mayence et

Coblence. Ses préoccupations d'officier ne le quittent jamais, car il a noté les qualités de ces places pour la défense future de son pays. Il ne dispose plus de ses notes de cours au prince héritier, elles ont été perdues en Russie ou à Königsberg. Pour l'enseignement au *Kronprinz*, il ne voit que Grolman ou Rühle – encore craint-il beaucoup « les vues métaphysiques » de ce dernier » ; les autres, selon lui, feront plus de tort que de bien[270]. Il semble ignorer que Rühle vient de publier les conférences qu'il avait données à Dresde en 1811, sous le titre *Vom Kriege (De la guerre)*[271]. Celui-ci voit la guerre comme un art et développe son impact positif sur la société. Rejetant l'aspiration de Kant à une paix perpétuelle, il prône une armée nationale et exalte la noblesse du guerrier[272].

En rédigeant le texte qui allait servir de base à la première levée de la Landwehr au début du mois de février 1813, Clausewitz a contribué à cette évolution décisive : l'apparition d'une armée nationale de masse en Prusse. Si les Alliés sont parvenus à l'emporter sur Napoléon, c'est parce que la Russie, la Prusse et l'Autriche ont combattu ensemble pour la première fois, mais aussi parce qu'elles ont réussi à mobiliser des armées plus nombreuses au total que celles de la France[273]. Clausewitz demeure cependant un réaliste. Sa correspondance témoigne toujours d'une analyse lucide des faits. Elle n'est pas empreinte d'exaltation patriotique excessive ni de haine envers les Français. Il reste un *Liniensoldat*, trop attaché à l'armée régulière pour devenir un exalté des corps francs. L'année 1814 a vu la chute de Napoléon et la victoire des Alliés sur la puissance française, objets de ses vœux ardents depuis la catastrophe de 1806. Il en est certainement soulagé, même s'il ne manifeste pas d'enthousiasme particulier. Depuis la fin de l'année 1812, il sait que le ressort de l'hégémonie napoléonienne en Europe est brisé. En même temps, il sent que tout danger n'est pas écarté. Les Alliés se divisent à nouveau pour réorganiser l'Europe.

Carl supporte difficilement que le roi refuse toujours de le reprendre dans son armée, mais il s'exagère la rancune de Frédéric-Guillaume. Celui-ci l'a même recommandé pour encadrer des contingents allemands fin 1813. C'est le tsar qui a voulu le garder à son service, preuve supplémentaire que ses talents sont appréciés en haut lieu. Il envisage de servir dans une autre armée, maintenant que la guerre est terminée. Son sentiment d'isolement tourne à l'aigreur[274]. Il n'a vécu que des événements insignifiants ces

derniers mois, accentuant sa conviction d'une sortie de la grande histoire. « Commandant provisoire d'une légion elle-même provisoire, où la confusion égale pour le moins celle du congrès de Vienne, écrit-il à Gneisenau, il m'est arrivé souvent, pour seule consolation, de penser que tout était imparfait sur cette terre qui, de l'avis des astronomes, est un astre adolescent et toujours en devenir, à l'image de toutes les planètes accompagnées d'une lune, celle-ci devant faire office de mentor. Il est simplement regrettable que ni moi ni le congrès de Vienne ne puissions dans notre détresse demander conseil à la lune[275]. » Le retour de Napoléon va le ramener sur terre.

6

Campagne de Belgique et invasion de la France (1815)

Clausewitz participe à la dernière campagne contre Napoléon comme chef d'état-major d'un des quatre corps d'armée prussiens. Il a laissé plusieurs témoignages sur son ultime expérience de la guerre réelle. Ses lettres à son épouse sont précises et régulières. Elles s'enrichissent par moments d'un véritable journal personnel. On y voit bien qu'il n'a pas suffi aux Alliés de combattre l'empereur des Français durant « les quatre jours de Waterloo ». L'invasion de la France qui a suivi leur a demandé des efforts supplémentaires avant que la paix ne soit conclue. Les conditions politiques particulières de la défaite finale du « dieu de la guerre » vont marquer profondément la réflexion de Clausewitz. En 1827, il rédigera une analyse critique de cette campagne. Contrairement à son récit de la campagne de Russie, il n'évoque pas ce qu'il a fait lui-même. Il ne prétend même pas donner une histoire complète, mais cherche plutôt à comprendre les décisions prises par les différents responsables, dans le but de tester sa vision théorique de la guerre[1]. Même si cette étude garde une distance par rapport aux événements, elle reflète l'expérience de l'auteur, surtout au niveau des difficultés pratiques du commandement[2]. Cette fois, il exerce sa fonction de chef d'état-major en ayant repris son uniforme d'officier prussien. Comme l'a voulu Scharnhorst dans ses réformes, la fonction implique une plus grande responsabilité dans la conduite des opérations. Plus que les années précédentes, Clausewitz a dû prendre des décisions au cours des marches et des combats.

Réintégration dans l'armée prussienne

Le 17 janvier 1815, Gneisenau répond à la dernière lettre de notre officier. Il ne partage pas tout à fait son scepticisme quant à la valeur des fortifications de Coblence et attache une grande importance à celles de Cologne. Il demande à son ami, qui réside à proximité, ce qu'il pense de travaux supplémentaires qui la transformeraient en une grande place d'armes. A Vienne, les discussions du congrès n'évoluent guère. Gneisenau joint à sa lettre un écrit du professeur Niebuhr qui enseigne l'histoire romaine à l'université de Berlin. Il s'agit certainement de son pamphlet *Le Droit de la cour de Prusse contre la cour de Saxe*, publié l'année précédente. Niebuhr était partisan d'une annexion de cette dernière. En 1813, il avait fondé un journal qui était devenu l'organe des ambitions « grand-prussiennes[3] ». Gneisenau envoie aussi à Marie la dernière oraison de son prédicateur préféré, Schleiermacher, prononcée au cours des funérailles du général L'Estocq, qui s'était distingué à la bataille d'Eylau en 1807. Comme le roi Frédéric-Guillaume veut s'occuper personnellement de son armée, la réorganisation de celle-ci est retardée jusqu'à la conclusion du congrès. « Un temps précieux est ainsi perdu », regrette Gneisenau[4]. Clausewitz comprend chaque jour un peu moins les tractations de Vienne. Il rêve lui aussi d'isoler la France par une solide barrière de fortifications de Mayence à Wesel, avec Luxembourg comme poste avancé. L'hiver le fait toujours souffrir de la goutte. Le général von Thielmann lui a heureusement donné un congé de six semaines pour qu'il aille se soigner à Aix-la-Chapelle. Marie est avec lui[5].

A Vienne, la Prusse voit ses ambitions déçues. Elle n'obtient ni le démantèlement de la Saxe, ni les places qu'elle espérait à l'ouest. Comme Hardenberg le confie à Gneisenau, l'alternative était de faire la guerre, mais Frédéric-Guillaume n'a pas soutenu son chancelier[6]. Tandis que l'imagination de Gneisenau galope, Clausewitz ne veut pas se laisser emporter par la démesure d'un nationalisme qui mettrait à nouveau l'Europe à feu et à sang[7]. Personnellement, il se sent dans « une situation insipide ». Eloigné des grandes affaires du monde, il prend des bains depuis le 19 février. Comme toujours, les premières séances amplifient la douleur, mais il espère bien qu'après la cure qu'il fera encore l'été suivant, le mal sera atténué à la racine. Il avoue être assez sombre, « car, dit-il, être malade n'est supportable que pour un savant : rien ne fait plus facilement supporter le mal corporel que l'effort et la satisfaction de l'esprit. Si j'avais la liberté

de disposer de mon temps et de mes forces, si je n'étais pas aussi vieux ni aussi négligé dans mon éducation, je me jetterais maintenant dans les bras de la science ». Il n'a pourtant pas trente-cinq ans, mais il n'aura sans doute plus l'occasion d'acquérir une réputation militaire. Il ne restera qu'une « figure sans lumière et sans ombre[8] ».

Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe bouleverse la donne. Clausewitz se demande si l'ex-empereur va pouvoir atteindre Paris. Une guerre civile va peut-être déchirer la France. Il estime que les Alliés doivent réagir immédiatement et concentrer leurs troupes sur le Rhin et en Belgique pour marcher sur Paris. Il demande à Gneisenau de ne pas être laissé de côté avec sa légion, qui ne pourra rien faire sans un renfort de 3 000 recrues. Il voudrait aussi recevoir un nouvel uniforme. S'il fait la campagne qui s'annonce comme officier prussien mais toujours avec un uniforme russe, on le raillera en disant que le roi ne veut décidément pas de lui dans son armée[9]. Il apprend que Napoléon est arrivé à Lyon. Que va faire le maréchal Ney, envoyé pour l'arrêter ? Il pourrait bien se rallier à lui, écrit-il le 21 mars, sans savoir que c'est chose faite depuis le 14[10]. Le 20, « l'usurpateur » a récupéré son trône. A Vienne, les puissances ne peuvent tolérer son retour, mettent de côté leurs différends et décident à l'unanimité de reprendre les armes contre lui. Le 29, la légion allemande est définitivement intégrée à l'armée prussienne et Frédéric-Guillaume accorde sa grâce à tous les officiers passés au service de la Russie sans sa permission[11]. Clausewitz rentre au service de la Prusse le 30 mars, avec le grade de colonel dans l'état-major[12]. Il contient sa joie dans une formule ironique, proposant à Gneisenau, qui est arrivé à Aix-la-Chapelle, d'aller lui offrir son acte d'adhésion, comme certains maréchaux l'ont fait en France. L'infanterie de la légion comprend un grand nombre de Saxons. Comme leur pays vient d'être attribué pour moitié à la Prusse et que cela ne leur plaît pas, Carl préfère attendre des ordres avant de leur demander de prêter serment[13].

Afin d'organiser une armée prussienne dite du Bas-Rhin destinée à opérer contre Napoléon, Gneisenau installe son quartier général à Liège, dans le nouveau royaume des Pays-Bas né de la fusion entre la Hollande et la Belgique. Il compte bien appeler Carl auprès de lui. Tant que les hostilités n'ont pas débuté, il l'invite à venir avec Marie. « Liège, dit-il, a une belle situation et la vallée de la Meuse doit être pittoresque au plus haut point. » Blücher va venir prendre le commandement, mais il lui manque encore un

aide de camp. Gneisenau songe à Stülpnagel, si celui-ci n'obtient rien de mieux, à savoir la tête d'un régiment[14]. Entre-temps, Frédéric-Guillaume a nommé le général-major von Grolman à la tête de l'état-major, à la place de Müffling, en poste en 1813-1814, se disant que cela serait agréable à Gneisenau. Dans ces circonstances, Boyen n'ose pas proposer un autre proche de celui-ci. Il suggère alors de nommer Clausewitz comme chef d'état-major du général von Thielmann, en ajoutant qu'il s'agit d'une poste de confiance. Le roi est tout à fait d'accord et approuve cette nomination[15]. La hiérarchie militaire prussienne, on le sait, est partagée en deux groupes. Le premier, progressiste et d'un patriotisme plus « populaire », est surtout présent à l'état-major général et au ministère de la Guerre ; le second, conservateur et plus royaliste, est moins uni mais domine plutôt à la Cour. Gneisenau est le chef de file du premier groupe, auquel se rattachent Boyen, Grolman, Thielmann, Clausewitz, Stülpnagel, Friedrich zu Dohna et beaucoup de jeunes officiers. Knesebeck est le porte-parole du deuxième, où l'on trouve des personnalités plus âgées mais prestigieuses, comme le feld-maréchal Kalckreuth, les généraux Kleist, Yorck ou Tauentzien. Bülow se situe entre les deux. Il mène la guerre comme Gneisenau, mais s'oppose personnellement à lui. Le général-major von Müffling est proche de Kleist, il jalouse Gneisenau et Grolman, mais sans le montrer autant que Bülow[16]. Le roi est naturellement plus proche du second groupe, mais son intelligence et son instinct monarchique lui font bien comprendre la nécessité de recourir au premier. Il cherche donc à maintenir un équilibre, à ménager les uns et les autres pour mieux rester au-dessus de la mêlée.

Clausewitz est nommé chef d'état-major du 3e corps de Thielmann le 22 avril[17]. Il est alors à Liège, avec son épouse. Beaucoup d'officiers ont plaisir à se retrouver dans cette ville où Blücher, désormais feld-maréchal, est arrivé lui aussi le 19[18]. Le soir du 23 avril, Gneisenau, le lieutenant Ludwig von Gerlach, frère cadet de Leopold, et le capitaine Karl von Roeder passent une soirée agréable chez les Clausewitz. Ceux-ci vont ensuite à Diekirch, dans le Luxembourg, où s'établit le quartier général du 3e corps[19]. Cette grande unité commence à se rassembler dans les environs. Elle comprend six régiments d'infanterie de la Landwehr de la Marche électorale (Kurmark) et quatre régiments de ligne, dont trois de formation nouvelle. Deux de ceux-ci, les 30e et 31e, sont constitués des bataillons de l'ex-légion allemande. Sur les sept régiments de cavalerie, les cinq de la ligne sont

également nouveaux, dont le 8e de uhlans, formé avec les 1er et 2e régiments de hussards de la légion et commandé par un vieil ami de Clausewitz, Friedrich zu Dohna. Les dolmans et les pelisses ont été conservés. Les lances ne sont pas encore disponibles. Le colonel Monhaupt, qui commandait l'artillerie de la légion, prend la tête de celle du 3e corps[20]. Clausewitz connaît bien Thielmann depuis 1814 et il est entouré de connaissances et d'amis puisque toute l'ancienne légion est avec lui. Wilhelm von Tiedemann, frère de son ami tué en 1812, sert comme major au 31e d'infanterie[21]. Carl demande pourtant à servir dans un régiment de ligne le 1er mai. Est-ce par conviction profonde ou simplement parce que la solde est plus élevée que dans l'état-major ? Le 15 mai, le roi rejettera aimablement sa requête en l'assurant de sa confiance dans ses capacités à occuper un poste où il pourra déployer ses « dispositions innées » et son « ardeur pour le service[22] ».

Le poste de chef d'état-major d'un corps d'armée lui convient en effet particulièrement. Non seulement il a occupé cette fonction au cours des années précédentes, mais cette fois il retrouve l'armée prussienne et il va pouvoir suivre la voie tracée par son père spirituel, Scharnhorst. Pour lutter contre Napoléon, celui-ci avait obtenu en 1813 que le roi assigne à chaque général commandant des troupes en campagne un officier instruit capable de l'aider à prendre ses décisions, surtout en matière d'opérations. Le chef d'état-major ne commande pas comme le général, il n'est pas un substitut à celui-ci ni une sorte de vice-commandant. Il est simplement un officier plus instruit que la moyenne, formé à l'Ecole de guerre et capable de donner des conseils pertinents. La combinaison recherchée est celle d'un homme d'action qui décide et d'un homme de réflexion qui conseille[23]. Cela correspond particulièrement bien au tandem Thielmann-Clausewitz. Ce dernier doit donc essentiellement réfléchir aux opérations en cours indépendamment de son général et lui communiquer son avis. Ainsi se met en place une nouvelle forme de commandement. A côté de l'autorité traditionnelle verticale apparaît celle, transversale et moins discernable, de la consultation. Le principe de la direction militaire s'en trouve profondément modifié, car la décision ne peut être prise qu'après la consultation du chef d'état-major[24]. En cas de divergence de vues, celui-ci a le droit de consigner sa position par écrit dans le rapport officiel si le général ne suit pas son avis. Les personnes sont cependant choisies dès le départ pour que ce genre de situation se produise le moins souvent possible[25]. Clausewitz va donc, dans

une très large mesure, concevoir les opérations du 3e corps[26]. L'articulation en corps d'armée est, depuis 1813, une autre grande réponse de Scharnhorst au défi napoléonien. Chaque corps comprend quatre brigades d'infanterie, une réserve de cavalerie et une réserve d'artillerie. L'appellation de « brigades » avait été privilégiée pour tromper la surveillance des Français, mais elles équivalent à des divisions.

Le camp de Ciney

Parti de Trèves et de Diekirch, le 3e corps s'avance par Arlon jusqu'à Bastogne, où son quartier général s'installe le 9 mai 1815. Le 7, Thielmann a écrit qu'il ne disposait encore que de 7 200 hommes d'infanterie, 1 800 cavaliers et trois batteries à cheval[27]. D'après son biographe, c'est le 7 mai aussi qu'il a vu arriver Clausewitz[28]. Le 8, Gneisenau a décrit à Boyen le prochain déploiement de l'armée du Bas-Rhin en Belgique. Il destine le 3e corps à s'établir autour de la petite ville de Ciney, au croisement des routes de Givet à Liège par Dinant, de Sedan à Liège et de Namur à Trèves. Le 10, Blücher avertit Thielmann que les Français se concentrent autour de Valenciennes et de Maubeuge. Le duc de Wellington, qui est venu prendre le commandement de l'armée des Pays-Bas, pense qu'ils vont entreprendre une opération offensive contre la Belgique. Le 1er corps prussien va donc se concentrer autour de Fleurus, le 2e autour de Namur et un 4e va bientôt arriver à Liège. Thielmann doit immédiatement se rendre à Ciney et établir ensuite une ligne de postes sur la rive droite de la Meuse. Blücher porte lui-même son quartier général à Namur le 14 mai[29]. Il s'est mis d'accord avec Wellington pour que leurs armées, en cas d'attaque française, se concentrent sur la route pavée menant de Nivelles à Namur, entre le carrefour des Quatre-Bras et Sombreffe[30].

Marie suit Carl jusqu'à ce qu'il rejoigne son quartier général, soit jusqu'au 6 ou 7 mai[31]. Elle gagne alors Düsseldorf où, avec la comtesse zu Dohna, la fille de Scharnhorst, elle va préparer l'installation d'un hôpital pour les blessés de la prochaine campagne[32]. Ces « deux généreuses bienfaitrices » vont se dévouer toute la première partie de l'été[33]. Une escarmouche a eu lieu avec les Français le 12 mai, entre Arlon et Bouillon. Thielmann se montre particulièrement amical. Il y a quelques personnalités très amusantes, comme Leopold von Gerlach dont Clausewitz appréciait déjà beaucoup la compagnie en 1813 ; le prédicateur Schulz est aussi très intelligent et

distingué, « si bien que nous rions beaucoup et sommes passablement gais », écrit Carl[34]. La personnalité accueillante de Thielmann est confirmée par le capitaine Karl von Roeder, un autre ami qui va servir à l'état-major de la 11e brigade. Thielmann est non seulement un bon vivant, mais aussi un homme d'esprit, particulièrement aimable en société[35]. Issu d'une famille de fonctionnaires fiscaux saxons, il a fait de très bonnes études à l'académie des Princes de Meissen, est féru de littérature et de musique. Il a été l'ami de Schiller, ce que Clausewitz ne peut qu'apprécier. Comme celui-ci a pu le constater devant Audenarde en 1814, il possède aussi un tempérament audacieux et a des allures de condottiere qui peuvent le porter à commettre des imprudences. Autrement dit, les deux hommes se complètent parfaitement[36].

Le 15 mai, Clausewitz se rend à Namur, au nouveau quartier général de Blücher installé à la préfecture du département, ancien palais épiscopal et aujourd'hui palais provincial. Il y retrouve son frère Wilhelm et, bien sûr, Gneisenau[37]. L'état-major comprend de nombreuses connaissances de Carl. Il y a d'abord Grolman, qui dirige l'état-major proprement dit et est le second, voire le double, de Gneisenau. Il est consulté par Blücher au même titre que ce dernier. Les décisions sont prises après accord entre les trois[38]. Le capitaine von Stosch, que Clausewitz a connu au cours du printemps 1813, est toujours au côté de Gneisenau. Pfuel, qui appartenait à l'état-major de Wallmoden, est aussi à Namur. Le second lieutenant O'Etzel deviendra un ami et un admirateur de Carl. Celui-ci revoit également Ludwig von Gerlach, qu'il a reçu à Liège, et le capitaine von Delitz, un ancien de la légion allemande[39]. Delitz a suivi son enseignement à l'Ecole de guerre, de même que le colonel von Thile, le major von Weyrach ou le major von Brünneck, tous attachés à l'état-major de Blücher[40]. Il ne faut donc pas croire que Clausewitz, après sa réintégration dans l'armée prussienne, « se sent comme un corps étranger, à distance de son entourage[41] ». Il est une personnalité connue et reconnue, entretient de très bonnes relations avec de nombreux officiers et sa proximité avec Gneisenau renforce encore son importance. S'il vient à Namur, c'est non seulement pour faire connaissance avec l'état-major de l'armée, mais aussi pour être mis au courant des dispositions en cas d'attaque française. La position de Sombreffe a déjà fait l'objet d'une reconnaissance approfondie par le capitaine von der Groeben. Clausewitz a eu ce dernier comme élève à l'Ecole de guerre en 1811 :

Scharnhorst l'avait noté comme un des meilleurs éléments[42]. La mission du 3e corps, une fois rendu à Namur, serait de servir de réserve au 2e en s'établissant au lieu-dit le « Point du Jour », de chaque côté d'un chemin qui mène à Gembloux[43].

Clausewitz est de retour le 16 à Ciney. De nouvelles recrues arrivent au 31e régiment d'infanterie, commandé par le colonel von Stülpnagel. Elles prêtent serment et le pasteur Schulz prononce un discours qui force l'admiration de Carl : « Jamais, écrit-il à Marie, je n'ai entendu lier aussi indissolublement les devoirs du citoyen et ceux du soldat, jamais je n'ai entendu présenter le serment de cette façon[44]. » Comme dans toutes les armées, les questions de grade et de préséance sont importantes. Stülpnagel et son régiment relèvent de la 12e brigade qui doit être commandée par le lieutenant-colonel von Lettow. Clausewitz fait remarquer à Gneisenau qu'un colonel ne doit pas être soumis à un lieutenant-colonel et il propose un changement de brigade, en espérant que cela puisse se faire sans l'autorisation du roi[45]. Le problème se résoudra de lui-même : Lettow obtiendra sa nomination comme colonel le 21, mais il n'arrivera pas à temps et Stülpnagel prendra le commandement de la 12e brigade. Le calme règne sur la frontière et l'idée d'une offensive française imminente perd progressivement de sa crédibilité. Un très joli camp pour neuf bataillons a été aménagé à Ciney. Le quartier général est logé au château de Saint-Quentin, sur une éminence à la périphérie de la petite ville[46]. De son côté, Marie s'est penchée sur l'essai entamé à propos de Scharnhorst et elle en a fait part à la fille de ce dernier, la comtesse zu Dohna, comme Carl l'y avait autorisée. Elle croit qu'une feuille doit manquer, elle a fouillé partout mais ne l'a pas retrouvée. Carl l'aurait-il emportée avec lui par mégarde ? Il semble que celui-ci n'était pas très ordonné dans ses papiers. Quoi qu'il en soit, c'est la preuve qu'il partageait ses idées avec sa femme et que celle-ci était sa première lectrice[47].

Le 8e régiment d'infanterie ou *Leibregiment* (« régiment du Corps ») donne une *Punschfête* le 19 mai. C'est la seule vieille unité d'infanterie du corps d'armée. Son chef, le colonel Konstantin von Zepelin, porte un toast à la santé de Thielmann puis de Clausewitz, en des termes emphatiques et très élogieux. Carl se sent obligé de répondre par quelques mots, ce qui manifestement le met mal à l'aise. « Je pensais alors à toi, confie-t-il à Marie, et c'est justement parce que tu prends un plaisir si exubérant aux

scènes de ce genre que je te raconte cette comédie[48]. » L'ami Stülpnagel doit aussi y aller de son petit discours, car Zepelin a amené des renforts pour les 30e et 31e d'infanterie. Clausewitz précise qu'il n'a pas bu beaucoup mais qu'il se sent très content. Avec cinq chevaux de selle et trois canassons, il est très bien monté. Thielmann se montre toujours particulièrement agréable avec lui et envers tout le monde, si bien que personne ne s'ennuie. La santé de Carl s'améliore avec le printemps. Il n'a pris de l'opium qu'une fois depuis qu'il a quitté Marie, « une dose bien plus faible que d'habitude, précise-t-il, et pourtant l'effet en a été bien plus fort, une preuve que l'organisme s'en était déjà déshabitué ». Mieux encore, bien que son arthrite lui fasse encore mal la nuit et le matin, il éprouve une répugnance pour l'opium, signe habituel pour lui d'une amélioration de son état général. Il n'a plus revu un camp prussien depuis 1794 et il se dit que l'armée a bien changé. Il est heureux de voir qu'elle correspond désormais aux projets et aux vœux de ses jeunes années. Cela n'aurait pas été possible sans Scharnhorst. Parmi les nouveautés figurent les prières du matin et du soir. Carl apprécie la solennité de ces instants : « Ce n'est en rien une cérémonie vide de sens. Si j'en arrive à louer une telle chose, dit-il, c'est qu'elle doit déjà avoir une signification profonde[49]. »

Clausewitz est sensible au bon esprit qui règne parmi les troupes. Sur le plan matériel pourtant, le royaume de Prusse n'a peut-être jamais aligné une armée aussi pauvre, si mal équipée et si peu expérimentée. Non seulement une grande partie de l'infanterie et de la cavalerie provient de la Landwehr, mais les nouveaux régiments réguliers résultent de l'agrégation d'anciens corps francs et parfois d'unités venant de territoires récemment annexés par la Prusse, comme le grand-duché de Berg, à la fidélité incertaine. Les uniformes varient souvent d'un bataillon ou d'un escadron à l'autre. Le manque de cohésion est flagrant. La plupart des régiments d'élite, comme ceux de la garde et les cuirassiers, ne sont pas à l'armée du Bas-Rhin. Ils sont maintenus en Prusse, non loin de la frontière autrichienne, tant la méfiance entre alliés reste grande[50]. Il n'empêche que le moral est excellent au camp de Ciney, comme le confirment d'autres témoignages[51]. Ainsi qu'en 1813, des jeunes gens instruits se sont engagés dans les compagnies de chasseurs volontaires et se sont équipés à leurs frais, tel Karl Immermann, étudiant en droit et futur écrivain. Sa compagnie est attachée au *Leibregiment*. Pour fêter son arrivée, Thielmann la reçoit dans un salon de

son château, joliment décoré de vert pour la circonstance : c'est la couleur de l'uniforme des chasseurs volontaires[52].

Une des premières tâches significatives des nouvelles fonctions de Clausewitz est la répartition des unités du 3e corps dans des cantonnements. Elles deviennent cette fois trop nombreuses pour rester aux alentours de Ciney. Maintenant qu'il connaît le projet de concentration de l'armée sur la position de Sombreffe, il calcule comment rassembler le 3e corps au plus vite, tout en lui permettant de vivre sur le pays jusque-là. Le quartier général et la 10e brigade restent à Ciney, la 9e se rapproche de Namur et cantonne à Assesse, la 11e va à Dinant et la 12e à Havelange. En huit à dix heures, tout le 3e corps pourrait ainsi être rassemblé à Ciney. Si le grand quartier général donne l'ordre de gagner Namur, deux brigades pourraient y être en quatorze heures et les deux autres en vingt heures. « Des cantonnements plus resserrés, vu la pauvreté de la région, sont pratiquement impossibles sans détruire les villages », conclut Clausewitz[53]. Contrairement à l'armée britannique, l'armée prussienne n'a pas les moyens de payer comptant ses achats de vivres et de fourrage. Elle doit procéder par réquisition ; le paiement viendra plus tard, en échange de bons remis à la livraison. Les villages de la région atteindront vite les limites de leurs capacités[54]. La répartition en cantonnements s'effectue le 23 mai. Clausewitz a modifié la destination de la 12e brigade : elle se répand entre Ciney et Huy, où s'installe son quartier général. Chaque régiment est réparti entre quatre à six villages[55].

La mesure entraîne une dispersion des officiers d'état-major et Clausewitz déplore en particulier le départ de son ami Leopold von Gerlach, affecté à la 12e brigade[56]. « Tu n'imagines pas quelle perte cela représente pour moi, écrit-il à Marie. Je l'appréciais de plus en plus chaque jour et je ne peux me consoler qu'en me disant qu'à l'ouverture des véritables hostilités tout sera mis ensemble et qu'ainsi nous nous reverrons souvent. Il était l'âme de l'opposition dans notre petit quartier général ; toutes les disputes amusantes à propos des ancienne et nouvelle écoles n'étaient possibles que grâce à lui. En outre, nous chevauchions deux fois par jour, pendant trois à quatre heures, dans la campagne alentour[57]. » Gerlach défend les prérogatives royales traditionnelles contre les partisans d'une plus grande implication populaire. Il est proche des thèses de Marwitz, le beau-frère de Clausewitz, et pourtant celui-ci prend un plaisir particulier à discuter avec lui. Bien que rattaché à la « nouvelle école », Carl n'est pas un radical et il se

montre attentif aux arguments des autres. Toutes les grandes questions sont abordées au quartier général de Thielmann, qui apprécie le débat. Il a notamment demandé que le professeur Everhard de (ou von) Groote lui soit affecté[58]. Cet officier volontaire vient d'une famille de notables de Cologne et a fait d'excellentes études d'histoire et de droit. Clausewitz le trouve pourtant idiot (*blöde*) par certains côtés et trop rigide par d'autres, « trop réglé dans ses vues néo-philosophiques ». Il faut être soi-même professeur de philosophie pour pouvoir argumenter avec lui, Clausewitz répugne à entrer dans des disputes de ce genre. Les paradoxes soulevés par Groote lui paraissent effrontés et l'agacent. Gerlach, en revanche, était capable d'y répondre. Quant au prédicateur Schulz, Clausewitz le voit aussi comme un partisan de la nouvelle école, mais il préfère « ne pas avoir affaire à des pasteurs[59] ».

Il est toujours content de Thielmann, même s'il ne sait pas comment leur relation évoluera dans des circonstances plus sérieuses. En tout cas, il va rester son chef d'état-major, car il apprend le refus du roi de lui donner le commandement d'un régiment d'infanterie. Il garde donc son nouvel uniforme bleu foncé de colonel d'état-major, à deux rangs de boutons et épaulettes argent, col carmin, broderies (*Litzen*) argent au col et aux parements des manches[60]. Il est en très bonne santé : « point d'opium », écrit-il en français à Marie. Il pense souvent à elle en se promenant dans les environs de Ciney. La région alterne collines et forêts, et offre de pittoresques châteaux. Ils sont nombreux et présentent tous, derrière des douves, trois ou quatre tours rondes qui leur donnent l'aspect de petits châteaux forts. C'est également la mode de planter sur les pelouses des bosquets de sombres sapins. Tout cela est digne d'être peint et Carl aimerait en voir dans le carnet de dessin de Marie. S'il en avait le loisir, il dessinerait lui-même. La situation est toujours calme. Il a entendu parler de la cérémonie du Champ-de-Mai, organisée le 1er juin par Napoléon à Paris pour remettre de nouveaux drapeaux à ses troupes. Les hostilités ne sont donc pas pour tout de suite. Le 23 mai, Clausewitz se rend à Dinant, nouveau quartier général de la 11e brigade. La vallée de la Meuse y est si resserrée que la route a dû se frayer un passage au milieu d'un rocher[61]. Il y retrouve son ami Karl von Roeder qui est ravi de servir sous ses ordres et est très satisfait de l'esprit qui règne dans les bataillons de Landwehr[62]. Marie a envoyé à Carl

une nouvelle chemise pour Jakob (Jascha), le serviteur juif qui l'accompagne toujours et qui en est ravi[63].

Avec quelques autres épouses d'officiers, elle retrouve Carl à Ciney dans les premiers jours de juin. Elles ne restent pas longtemps car les alertes se multiplient au sujet de la concentration des troupes françaises et le chef d'état-major du 3e corps, même s'il lui en coûte, prie bientôt ces dames de s'éloigner[64]. Un violent orage éclate après leur départ et Carl se fait du souci. Quand il rentre dans sa chambre, il se rend compte que c'est la première fois qu'il réintègre seul un logement où il a vécu avec Marie. Elle y a oublié un petit écritoire avec une partie de son journal de voyage. Le 6 juin au soir, Carl reçoit de son ami Gerlach la nouvelle que les dames ont bien quitté Huy. Il n'y a rien de nouveau en provenance de la frontière, mais il pense à juste titre que les hostilités vont certainement commencer d'ici une douzaine de jours[65]. Dans un autre registre, il reçoit une lettre du capitaine von Delitz qui a servi sous ses ordres à l'état-major de la légion allemande et qui estime avoir droit à un avancement. Clausewitz le soutient auprès de Gneisenau[66]. Delitz avait été noté comme un des meilleurs éléments par Scharnhorst à l'Ecole de guerre : cela ne s'oublie pas[67]. Les tâches d'un chef d'état-major de corps d'armée, en cette période d'attente, consistent surtout à centraliser les renseignements provenant de la frontière. Le 9 juin, Clausewitz communique à l'état-major de Blücher ce que les agents employés dans son secteur ont pu apprendre : le général français Vandamme a rassemblé son corps d'armée dans la région de Couvin, pour être en mesure de marcher sur Philippeville si nécessaire[68]. Depuis quelques jours, cela commence à bouger du côté français. Il est question de l'arrivée imminente de Napoléon à l'armée[69].

Au moment où les renseignements commencent à s'accumuler sur les forces françaises, le 3e corps prussien n'est pas encore au complet. Aussi est-il destiné à servir de réserve. Seule la 9e brigade comprend les éléments prévus, à savoir trois régiments d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et une batterie à pied. Deux nouveaux régiments de ligne manquent aux 10e et 11e brigades. Les régiments de Landwehr, heureusement, ont une expérience de la guerre. L'artillerie ne consiste qu'en 6 batteries, totalisant 48 pièces, alors que les trois autres corps en possèdent au moins 80. La cavalerie dispose de 2 673 chevaux, contre plus de 3 000 aux 1er, 2e et 4e corps. L'effectif total est de 25 318 hommes, contre plus de 32 000 dans les autres

corps[70]. Il n'empêche que le 3e corps a son rôle à jouer dans le dispositif de l'armée du Bas-Rhin et que les responsabilités de Clausewitz sont importantes. Son beau-frère Marwitz s'est présenté à Ciney le 24 mai, avant de rejoindre le commandant de la réserve de cavalerie, le général-major von Hobe, près de Marche-en-Famenne. Il commande une de ses deux brigades et a sous ses ordres les 7e et 8e régiments de uhlans. Le premier est en mauvais état et compte à peine 300 chevaux : un escadron de l'ancien corps franc de Hellwig et deux escadrons de ce qui reste des hussards de Schill. Marwitz essaie d'améliorer l'unité en la faisant manœuvrer avec un régiment expérimenté qu'il connaît bien, le 3e de la Landwehr de Kurmark, mais c'est infructueux. Il est en revanche enchanté des 600 cavaliers du 8e de uhlans, anciens hussards de la légion allemande, ce qui constitue une reconnaissance indirecte des qualités de Clausewitz, qui a assumé la direction de celle-ci dans une difficile période de transition[71].

Les deux hommes ont des positions politiques très différentes qui tiennent à leurs origines sociales respectives. Marwitz défend les prérogatives de l'ancienne noblesse, mais aussi ses devoirs. Ceux-ci sont d'abord militaires et la cavalerie est son arme par excellence. Marwitz est une sorte de paladin, de chevalier du Moyen Age auquel répugnent les idées nationalistes « bourgeoises ». Il n'aime pas l'artillerie, l'arme de Scharnhorst, et son côté « meurtrier ». Il n'est cependant pas opposé à la Landwehr, mais veut la lier étroitement aux régiments de ligne[72]. Comme son beau-frère, il a souffert de servir sur un théâtre d'opérations secondaire au cours de la campagne d'automne de 1813. Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe lui permet, à lui aussi, de donner à nouveau sa mesure et, en plus, d'être promu colonel. Son opposition aux réformes ne l'isole pas cependant et ne l'empêche pas d'avoir des contacts normaux avec Gneisenau, Grolman ou Clausewitz[73].

Le 14 juin, ce dernier reçoit précisément un message de Marwitz concernant « des individus suspects[74] ». Vers midi, l'ordre est envoyé à Thielmann de prendre des mesures pour une prompte concentration. Sa cavalerie, en particulier, doit se tenir assez rassemblée pour être capable d'atteindre Namur en un jour de marche. Dans la nuit du 14 au 15 juin, Gneisenau reçoit de nouvelles informations par des déserteurs français, dont un officier de haut rang qui connaît les ordres de marche donnés à son armée pour les prochaines heures. Il ne réveille pas Blücher et envoie lui-même, à 23 h 30, l'ordre à Thielmann de faire marcher promptement son corps

d'armée vers Namur, en ne laissant à Dinant qu'un bataillon léger et deux escadrons[75].

Il n'y a pas d'autre idée, dira Clausewitz, que de réunir l'armée à l'annonce de la marche en avant de l'ennemi et de se tourner contre lui avec toutes les forces, là où les circonstances le demanderont. Contre un général en chef tel que Bonaparte, c'est la meilleure base de départ pour toutes les décisions futures[76]. Carl n'a pas encore reçu l'ordre de mouvement de Gneisenau lorsqu'il écrit à Marie le matin du 15 juin. Mais l'ordre précédent de se tenir prêt l'a informé de l'arrivée de Napoléon à son armée et de la probabilité d'une offensive ennemie. « En conséquence, dit-il, nous avons le pied à l'étrier. » Il regrette qu'il manque encore à son corps d'armée trois régiments et soixante canons. Les Prussiens vont subir l'attaque sans le soutien des Russes et des Autrichiens, qui sont encore loin, et sans pouvoir s'appuyer sur des forteresses. L'Empereur veut saisir l'occasion et s'engouffrer pendant qu'il est encore temps entre Wellington et Blücher pour les battre séparément. On sent que Clausewitz mesure le danger et qu'en même temps il est satisfait à la perspective de se trouver enfin sur le théâtre d'opérations principal[77]. A Dinant, la 11e brigade reçoit l'ordre de Gneisenau à 0 h 30 le 15 juin[78]. A Huy, la 12e brigade est avertie à 5 h 30. Les différents détachements se rassemblent près de Sclayn, marchent vers Namur et vont s'établir le soir dans un camp près de Belgrade, où ils passent la nuit[79]. La 9e brigade est sans doute prévenue directement par le grand quartier général, elle aussi. Les tambours battent et les trompettes sonnent vers 10 heures, mais les troupes sont tellement dispersées dans les villages que le départ n'a lieu que vers midi[80]. Le quartier général du 3e corps, à Ciney, reçoit l'ordre de mouvement à 10 heures[81].

Laissant Clausewitz organiser le départ du camp de Ciney, Thielmann se rend au plus vite à Namur et arrive à temps pour dîner avec Blücher, sans doute vers 14 ou 15 heures. Le feld-maréchal part vers 16 heures en direction de Sombreffe[82]. Il règne une grande agitation dans Namur, les troupes du 3e corps ne cessent d'affluer, font chercher des vivres sans s'arrêter et continuent leur marche jusqu'aux positions qui leur sont assignées, un peu au-delà de la ville, sur la route de Nivelles. Elles apprennent que les Français ont commencé à attaquer et que le 1er corps du général Zieten bat en retraite. Les soldats prussiens ont confiance en voyant les masses de leur armée converger autour de Namur. Cela sent la bataille[83].

On entend le canon dans le lointain. D'après un témoin suisse au service de Louis XVIII, les troupes du 3e corps qui défilent au son de leurs musiques sont belles, elles ont un « aspect martial », respirent l'ardeur et l'enthousiasme[84]. Clausewitz n'arrive qu'à la nuit. Il prend quelques instants de repos, vraisemblablement à l'intendance du département, là où se situait jusqu'à 16 heures le quartier général de Blücher. A 2 heures du matin le 16 juin, il s'en va lui aussi vers Sombreffe[85]. Comme son ami Karl von Roeder qu'il a dû croiser, il a peut-être chargé ses pistolets en prévision de la bataille et son sommeil a certainement été interrompu par de nombreux communiqués et demandes[86].

Ligny

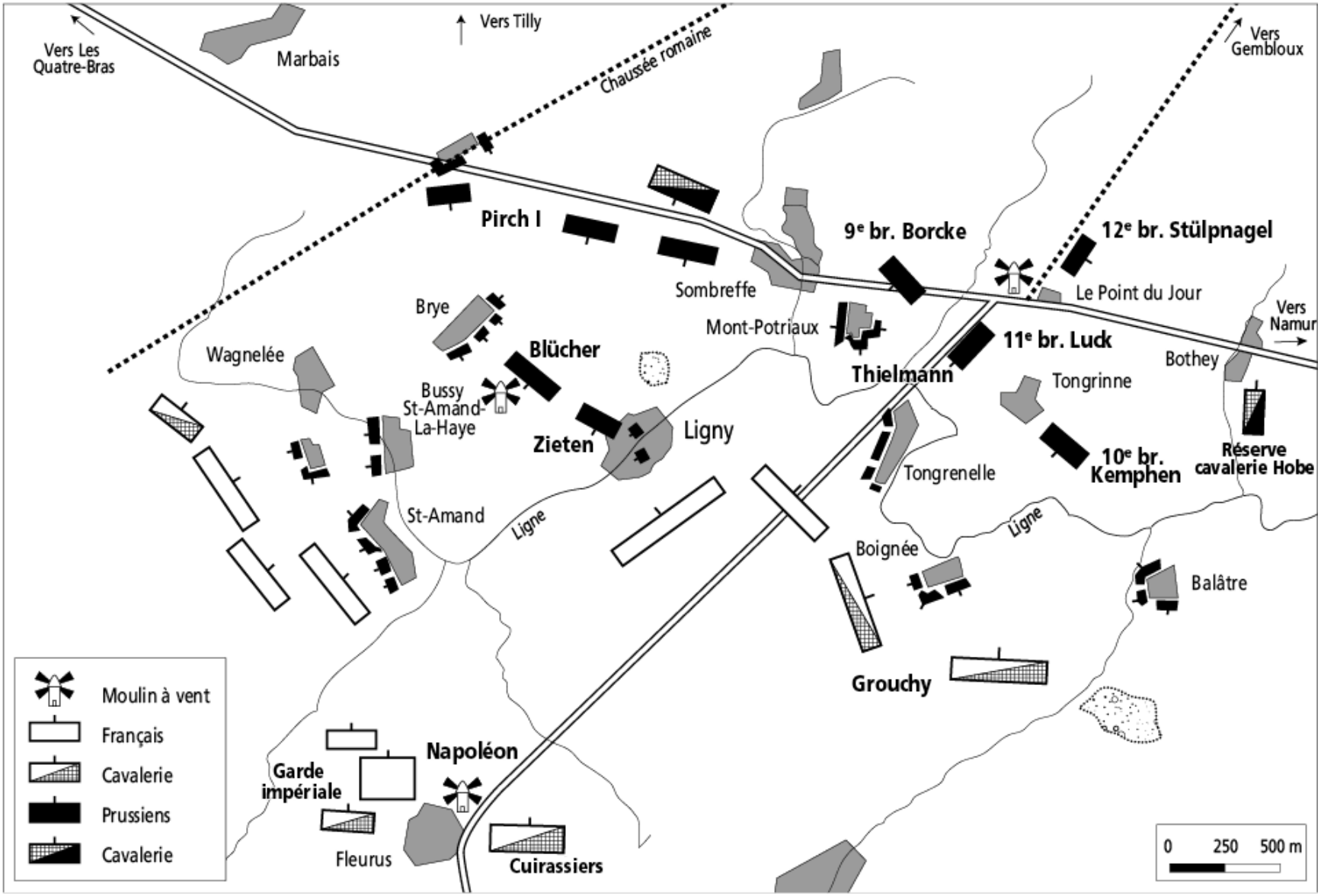
Aux premières lueurs du soleil le 16 juin, la 12e brigade lève ses bivouacs et progresse sur la route de Nivelles, jusqu'au lieu-dit le Point du Jour, près du croisement avec la route de Fleurus[87]. Les fusils sont mis en faisceau et les troupes prennent quelque repos. Clausewitz se souvient qu'il est arrivé vers 10 heures sur le champ de bataille et que la position du 3e corps lui fut alors indiquée, sur le flanc gauche de l'armée[88]. Bien qu'il se souvienne du contraire, il semble que son corps d'armée ait réussi à se concentrer plus rapidement que le 2e, pourtant plus proche de Namur. Le 1er (Zieten), bousculé par les Français à Charleroi, occupe le centre de la position. Le 2e (Pirch I, pour le distinguer de son frère qui commande une brigade) doit l'appuyer et le prolonger à droite. Le 4e (Bülow) n'arrivera pas à temps[89]. L'arrivée en temps voulu du 3e corps sur la position de Sombreffe est à mettre au crédit de Clausewitz. Alors que Thielmann est parti le premier de Ciney pour aller chercher les ordres du grand quartier général, son chef d'état-major a dû régler le détail du départ des troupes disséminées dans la région, leur donner des itinéraires, veiller à leur ravitaillement et hâter leur marche. Il considère comme naturel que les armées de Blücher et de Wellington cherchent à se réunir sur la route de Namur à Bruxelles. La position de Sombreffe, choisie par Groeben le long de cette route et approuvée par Gneisenau et Blücher, lui semble excellente. Elle domine une vallée où coulent un ruisseau, la Ligne, et un petit affluent. La coupure de terrain n'est pas très raide ni très profonde, mais deux corps d'armée peuvent y fournir une longue résistance[90]. De Wagnelée à Balâtre, la position s'appuie sur plusieurs villages et s'étend sur près de huit kilomètres à vol

d'oiseau. Son développement sur le terrain est beaucoup plus considérable, parce que le front suit le cours sinueux de la Ligne, décrit une série de coudes, et se trouve fort en retrait à certains endroits, notamment vers Sombreffe[91].

Si les 1er et 2e corps se placent de Saint-Amand à Sombreffe en espérant y recevoir l'appui des forces de Wellington, le 3e se déploie de Sombreffe à Balâtre parce que le 4e doit arriver de Gembloux. Le front est donc formé de deux lignes qui font « un angle droit rentrant[92] ». Le 3e corps occupe ses positions entre 11 heures et 12 h 30, en fonction de ce que Groeben avait prévu en mai. L'unité doit servir de réserve pour la défense de Saint-Amand et de Ligny. Elle est la plus faible en artillerie, et si l'on prélève sur elle des renforts, elle ne pourra jouer qu'un rôle défensif, d'autant plus qu'elle doit couvrir une étendue de trois kilomètres[93]. Clausewitz connaît le plan d'ensemble, mais il est fort probable qu'il convienne alors du détail de l'emplacement des unités avec Thielmann. Il présente ces dispositions dans son étude de la campagne, avec les lettres renvoyant au plan très précis du général-major August Wagner, qui faisait partie de l'état-major prussien en 1815 comme capitaine[94]. La 9e brigade (Borcke) est destinée à la défense des villages de Sombreffe et de Mont-Potriaux, mais seul un bataillon occupe provisoirement ce dernier (O). Les huit autres sont en réserve, en colonne, derrière les villages (P). La 11e brigade (Luck), privée d'un bataillon resté à Dinant, défend la grand-route au Point du Jour. Elle ne laisse qu'un bataillon dans le fond de la Ligne (R) et conserve ses quatre autres en colonne, à cheval sur la chaussée de Fleurus avec une batterie d'artillerie (Q). La 10e (Kemphen) doit garder Tongrinne et Tongrenelle. Là aussi, elle n'envoie que deux bataillons dans les villages mêmes et au bas des hauteurs, à Boignée et à Balâtre. Les quatre autres restent sur les hauteurs, déployés en ligne (S) et appuyés par de l'artillerie (T). La 12e brigade (Stülpnagel) sert de réserve générale avec une batterie, sur la hauteur du Point du Jour (U), derrière le moulin à vent qui sert probablement d'observatoire à Thielmann et à Clausewitz. La réserve de cavalerie (Hobe) garde la gauche du dispositif (V), avec une batterie à cheval[95]. Ces dispositions sont celles d'un militaire expérimenté : on n'enfourne que le minimum de troupes dans les villages et le long des ruisseaux que l'on veut défendre ; elles doivent pouvoir s'en retirer rapidement et l'on garde, en revanche, le gros de ses troupes sous la

main pour parer à toutes les éventualités et repousser l'ennemi s'il débouche[96].

Bataille de Ligny, 16 juin 1815


Vers Les Quatre-Bras
Marbais
Vers Tilly
Chaussée romaine
Vers Gembloux
Pirch I
9e br. Borcke
12e br. Stülpnagel
Sombreffe
Le Point du Jour
Brye
Mont-Potriaux
Vers Namur
Wagnelée
Blücher
11e br. Luck
Thielmann
Bothey
Bussy
St-Amand-
La-Haye
Tongrinne
Zieten
Ligny
10e br.
Kemphen
Réserve
cavalerie Hobe
Tongrenelle
St-Amand
Ligne
Ligne
Boignée
Balâtre
Grouchy
Napoléon
Garde
impériale
Fleurus
Cuirassiers
Moulin à vent
Français
Cavalerie
Prussiens
Cavalerie
0
250
500 m

Les positions sont prises vers midi, « dans un calme parfait », se souvient Clausewitz[97]. Le Suisse Rilliet de Constant, attaché à l'état-major de Blücher, confirme cette impression de calme. La canonnade de la veille a cessé et rien n'annonce la fureur qui va suivre. D'après le même témoin, Thielmann, qu'il croise en chemin, n'a pas l'air de croire à une bataille pour le jour même[98]. Il fait exceptionnellement chaud, le soleil de juin brille dans un ciel sans nuages[99]. Thielmann entame une reconnaissance des lieux avec son état-major et ses commandants de brigade. Parvenus près de Tongrinne, ils voient que les deux escadrons du 3e régiment de Landwehr de Kurmark envoyés sur la route de Fleurus repoussent d'abord au-delà de la Ligne la cavalerie ennemie, mais que celle-ci revient en force et va certainement repousser les Prussiens au nord du ruisseau[100]. Thielmann et Clausewitz reviennent au Point du Jour sans avoir eu une bonne vue d'ensemble du terrain vallonné où la bataille va se livrer. Les champs de blé ont leurs épis à hauteur d'homme, ce qui n'arrange rien. De leur position au moulin à vent de Bussy sur les hauteurs de Brye, Blücher et Gneisenau ne voient pas le 3e corps, car le village de Sombreffe, très étendu et placé sur la hauteur, avec ses maisons et ses bosquets, bouche l'horizon. De même, depuis le Point du Jour, la vue est masquée vers l'ouest par Sombreffe et par le terrain un peu plus élevé qui s'étend de Ligny au sud de Boignée. Autour de ce dernier village et de Tongrinne, le terrain n'est pas facile à parcourir pour un individu et ne se prête pas du tout aux mouvements d'une masse de troupes[101]. Ce compartimentage va entraîner trois actes offensifs distincts, à l'initiative des Français : les combats autour de Saint-Amand et de ses hameaux ; ceux pour le village de Ligny ; enfin, ce que Clausewitz nomme « la démonstration contre le 3e corps d'armée[102] ».

Vers 15 heures, Thielmann reçoit l'ordre de Blücher d'envoyer une de ses brigades de cavalerie sur l'extrême droite de l'armée. Marwitz est désigné. Il va participer à la reconquête de Saint-Amand, observer le secteur par où devraient déboucher les forces de Wellington et repousser les tentatives de débordement de la cavalerie française[103]. Une heure plus tard, Clausewitz voit arriver une nouvelle demande du feld-maréchal : il faut cette fois envoyer une brigade d'infanterie en direction de Ligny[104]. Le journal de la 12e brigade confirme le récit de Clausewitz : vers 16 heures, elle quitte le

Point du Jour, traverse Sombreffe, prend position et envoie ses tirailleurs en avant jusqu'au ruisseau ; ceux-ci ne subissent pas beaucoup de pertes et maintiennent la liaison avec les unités du 2e corps engagées dans les durs combats pour Ligny[105]. Dans son rapport, Thielmann dit que deux brigades d'infanterie lui furent demandées mais qu'il n'en envoya qu'une parce que son corps d'armée était attaqué en plusieurs points de son front. La demande aurait été renouvelée un peu plus tard[106]. Depuis 16 heures, les 10e et 11e brigades prussiennes, de même que la 2e brigade de la réserve de cavalerie, sont fixées par les forces du maréchal Grouchy entre Sombreffe et Balâtre, dans des combats moins meurtriers qu'à Saint-Amand et à Ligny, mais où les villages changent de mains également[107]. Thielmann et Clausewitz se déplacent vers Tongrinne et Tongrenelle pour suivre les péripéties de ces combats[108].

Entre 19 et 20 heures, Thielmann voit les tirailleurs de sa 12e brigade passer le ruisseau entre Sombreffe et Ligny. La cavalerie française qui leur faisait face se retire, ne laissant qu'un petit détachement. Il croit que l'ennemi faiblit et que le moment est propice pour passer à l'offensive. Il fait avancer la brigade qui lui reste de sa réserve de cavalerie. Une batterie à cheval suit, « avec une imprudente précipitation », écrit Clausewitz[109]. La cavalerie est l'arme préférée de Thielmann[110]. Elle s'avance sur la route de Fleurus qui monte légèrement. Deux régiments de dragons français se jettent alors sur elle, enlèvent cinq pièces à la batterie à cheval qui, au lieu de faire rapidement demi-tour, veut se déployer. Trois pièces ont le temps de se sauver. L'infanterie des 9e et 11e brigades arrête finalement la progression des Français[111]. Thielmann et Clausewitz observent la scène depuis Mont-Potriaux où ils se sont avancés avec l'état-major[112]. Le général s'est trompé, ainsi que le reconnaît son biographe[113]. Voyant les nuages de fumée repoussés par le vent vers Fleurus, il a cru au succès des troupes prussiennes du côté de Saint-Amand et de Ligny. Depuis sa position, il ne voit rien de cette partie du champ de bataille et il ne semble pas qu'une communication des informations ait été mise en place[114].

Les dragons français ont à peine fait demi-tour que Napoléon lance sa garde impériale et ses cuirassiers contre Ligny et le centre du dispositif prussien. Le ciel s'est obscurci et un violent orage éclate, comme pour donner plus de solennité encore à cette attaque décisive. Pour Clausewitz, la journée qui s'achève va constituer un archétype : « Si nous condensons

l'image de toute la bataille, écrira-t-il, nous voyons, comme dans toutes les batailles contemporaines, une longue usure des forces opposées sur la première ligne où elles se touchent ; cet acte dure de longues heures, il y a peu d'oscillations dans ce combat par les feux, jusqu'à ce qu'enfin un des partis reçoive de ses réserves une prépondérance visible, c'est-à-dire des masses fraîches, et alors il porte le coup décisif aux troupes déjà hésitantes de l'adversaire[115]. » Ce sera dans *De la guerre* le « caractère de la bataille d'aujourd'hui[116] ». En attendant, celle de Ligny se termine pour le 3e corps et Clausewitz, selon ses propres dires, « avec une malheureuse affaire de cavalerie ; je n'ai réussi, dit-il, à échapper aux cuirassiers français qu'avec de grandes difficultés ; toutes nos troupes étaient dispersées sur une position fort étendue dont on ne pouvait les extraire qu'avec beaucoup de peine[117] ». La plus forte brigade, la 9e, est allée renforcer le 2e corps à Sombreffe. La 12e contribue aussi à la défense du village et repousse toutes les tentatives françaises pour s'en emparer. Son chef, le colonel von Stülpnagel, fera l'éloge de ses troupes dans son rapport. Celui-ci fait état de pertes significatives : sur quelque 6 500 combattants, 2 officiers, 228 sous-officiers et soldats sont tués ; 17 officiers, 602 sous-officiers et soldats sont blessés[118]. Alors que la nuit tombe, le 3e corps occupe toujours ses positions et reste en ordre[119].

Entre 22 et 23 heures, le colonel von Thile apporte l'ordre de retraite, signé par Gneisenau au nom de Blücher. Le feld-maréchal, renversé lors de la charge des cuirassiers français, est introuvable. Son chef d'état-major écrit simplement : « La retraite est décidée ; le centre se dirige vers Tilly ; l'aile gauche doit donc diriger sa ligne de retraite en conséquence. » Thielmann convoque aussitôt les commandants de ses brigades et de sa réserve de cavalerie au cabaret du Point du Jour, sur la chaussée de Namur[120]. Ce détail ainsi que le texte apporté par Thile figurent dans un récit anonyme publié en 1820, manifestement par un membre de l'état-major de Thielmann. Si certains détails font penser à Clausewitz, d'autres diffèrent de son récit de la campagne. L'article entend donner une version prussienne pour équilibrer les récits français des généraux Grouchy, Berton et Gourgaud. « Nous étions coupés du feld-maréchal et devions aller notre propre chemin », écrira Carl à Marie[121]. Gneisenau n'a pas indiqué de direction au 3e corps, il a donné un simple avis, sachant que son ami Clausewitz serait capable de trouver la route la plus appropriée[122]. Après discussion, celui-ci préconise Gembloux et

doit se charger, comme chef d'état-major, de l'ordre de marche des unités du 3e corps. Elles vont emprunter le même chemin, en une seule colonne.

La route de Namur est encombrée de toutes les voitures de l'armée, puisque c'est par là qu'elle est arrivée et qu'elle doit, normalement, diriger sa retraite. La nuit est noire, il ne faut pas songer envoyer un messager à Gneisenau et le chemin de Gembloux est bien étroit pour y faire défiler plus de 20 000 hommes. De surcroît, la cavalerie française se fait toujours menaçante. Clausewitz est témoin d'une de ses dernières charges, heureusement repoussée par le 3e bataillon du 1er régiment de Landwehr de Kurmark (9e brigade), énergiquement mené par le capitaine von Pochhammer[123]. Comme il l'écrira à Marie, Carl croit qu'il va attraper des cheveux gris cette nuit-là. Il est resté à cheval toute la journée et en descend juste les instants nécessaires pour écrire son rapport à Blücher et rédiger les ordres aux unités[124]. Avant de les faire marcher vers Gembloux, il faut les rassembler sur un espace plutôt restreint. L'obscurité, la fatigue des troupes et leur dissémination retardent inévitablement l'opération[125]. La 12e brigade décroche de Sombreffe et reçoit l'ordre de se regrouper contre le moulin du Point du Jour, où elle se réunit à la 9e brigade[126]. Celle-ci, avec les quatre régiments de la réserve de cavalerie, va assurer la couverture du retrait. Elle tient la position contre les cavaliers français en s'abritant dans des fossés masqués par de hautes herbes. Vers 22 h 30, elle se retrouve sur la chaussée de Namur. Les hommes n'ont rien à manger. Clausewitz fait d'abord partir l'artillerie de réserve. Elle n'arrive qu'après 2 heures du matin au Point du Jour. Les nuits de juin sont courtes et il commence à faire clair quand le 1er régiment d'infanterie de Landwehr de Kurmark se met en branle en silence, peu après 4 heures le 17 juin. « Le chemin était un autre que celui par lequel nous étions venus, écrit un de ses sous-officiers ; il conduisait au travers de hautes céréales qui nous cachaient pratiquement[127]. »

Le soir du 16 juin, Napoléon n'a pas donné d'ordres pour poursuivre les Prussiens battus. Comme son armée, il est épuisé. Le lendemain, il parcourt le champ de bataille, console les blessés et distribue des décorations, au grand étonnement de son état-major habitué à plus d'activité. Ce n'est qu'en fin de matinée qu'il charge le maréchal Grouchy de suivre les Prussiens avec 33 000 hommes, sans trop s'inquiéter de la direction qu'ils ont prise. Il les imagine en retraite vers Namur. « Il est incompréhensible que les Français n'aient pas vu le 3e corps prussien prendre le chemin de Gembloux, écrira

Clausewitz, car ce corps ne se retira qu'au grand jour ; et la supposition que Blücher serait allé vers Namur avec toute l'armée est encore plus incompréhensible. Elle fut, jusqu'à un certain point, occasionnée par une batterie prussienne du 2e corps qui arrivait de Namur lorsqu'elle apprit la perte de la bataille ; elle voulut faire demi-tour et fut prise sur la route[128]. » Les vedettes ennemies ne se trouvaient qu'à mille pas ; une petite patrouille envoyée en avant aurait levé les moindres doutes. Le maréchal Grouchy dira avoir été induit en erreur. Un escadron de uhlans, placé la veille à l'est de Balâtre dans un but d'observation de l'aile droite française, a été oublié par la réserve de cavalerie et est également tombé aux mains des cavaliers de Grouchy[129]. Tels sont les seuls éléments qui ont pu faire croire à celui-ci que le 3e corps battait en retraite vers Namur. « Comme toujours dans ce genre de cas, écrira Carl à Marie, le pire ne s'est pas produit et avant la pleine lumière du jour nous avons réussi à regrouper les petits détachements qui restaient et à les mettre en marche vers Gembloux. L'ennemi n'a poursuivi que faiblement[130]. »

Herman von Petersdorff, le biographe de Thielmann, reconnaît une certaine circonspection et même une certaine timidité dans la conduite du 3e corps à Ligny. Il en fait endosser la responsabilité à Clausewitz, dont l'excessive prudence aurait freiné les ardeurs de son général. Il ne s'appuie sur aucun document concret pour affirmer cela, mais renvoie à une étude de Hans Delbrück sur la personnalité de Clausewitz, qui voyait souvent « tout en noir[131] ». Nous avons déjà évoqué ce reproche et nous y reviendrons encore. A propos de Ligny, Delbrück écrit simplement que le 3e corps prussien engagea trop de troupes contre des adversaires inférieurs en nombre et qu'il ne les poursuivit pas avec énergie, ce qui ne correspond pas vraiment à la réalité[132]. Comme toujours à propos des défaites, on cherche des boucs émissaires et il est évident que Petersdorff veut défendre son personnage. L'armée prussienne n'a jamais bien digéré sa défaite de Ligny. Le général Oskar von Lettow-Vorbeck reprend l'avis de Petersdorff mais ne mentionne pas Clausewitz[133]. Même si les sources sont peu nombreuses, il faut aller un peu plus loin. Carl écrira à Marie que la participation de son corps d'armée à la bataille fut modeste[134]. Les chiffres des pertes confirment un engagement nettement moindre que ceux des 1er et 2e corps[135]. Pour Clausewitz, Blücher n'a pas suffisamment songé à employer le corps de Thielmann, il n'en a utilisé qu'une faible partie. « Par suite, écrit Carl, le 3e corps, au point de vue

de la décision à produire, était comme s'il n'existait pas ; il ne pouvait servir que pour la retraite[136]. » Le général-major van Panhuys, attaché militaire néerlandais à l'état-major de Blücher, précise que Thielmann fit savoir à celui-ci qu'il avait des troupes disponibles[137]. C'était d'ailleurs bien dans son tempérament et Clausewitz, selon toute vraisemblance, n'a pas contesté cette proposition. En théorie, le 3e corps aurait pu tomber sur le flanc droit de l'attaque française sur Ligny, mais la nature du terrain, fortement accidenté, rendait difficile, voire impossible, la progression des unités en formation déployée. Quand Thielmann lança sa malheureuse charge de cavalerie, il croyait que les Prussiens touchaient à la victoire alors que la garde impériale et les cuirassiers français s'avançaient déjà. Il était en réalité trop tard pour rassembler des unités dispersées dans une contre-attaque. Le rapport de Thielmann, peut-être écrit par Clausewitz, mentionne cette dispersion des unités, due aux missions confiées au 3e corps : couvrir les liaisons avec Namur et garder les positions attribuées. Blücher et Gneisenau ne firent pas suffisamment attention à ce corps, parce qu'il était en dehors de leur champ visuel. « L'ordre de rompre le front de tout le corps et d'avancer par les plus courts trajets, ce qui devait selon toute probabilité avoir un effet tactique immédiat, ne fut jamais donné[138]. »

Quand il réfléchira plus tard à la bataille de Ligny, Clausewitz soulignera chez les Français « une plus grande retenue, une plus grande économie des forces dans le combat par les feux ». Les généraux prussiens, au contraire, « avaient trop l'opinion qu'avancer vaut mieux que tenir ferme et tirer ». Ils gaspillèrent leurs troupes dans de vaines attaques et les usèrent trop vite dans les combats de pied ferme. Certes, ajoute-t-il, « il n'est pas si facile d'y songer au moment de l'action[139] ». Les dispositions qu'il avait données aux unités du 3e corps pour défendre leur vaste front permirent en tout cas de garder la position jusqu'au lendemain matin et au prix de pertes limitées. Le duc de Wellington a peut-être lui aussi formulé sa critique après coup, mais il aurait dit à Gneisenau, lors de son entrevue avec Blücher sur les hauteurs de Brye peu avant la bataille, qu'il aurait disposé ses troupes plus en arrière afin de mieux les soustraire au tir de l'artillerie française. Gneisenau lui aurait répondu que les Prussiens aimaient voir leur ennemi[140]. Le général von Lettow-Vorbeck considérera finalement que le commandement prussien fut fautif en immobilisant tout le 3e corps sur sa gauche, là où deux brigades auraient largement suffi, et en négligeant d'en tirer des renforts. Mais il

explique cela par l'espérance de l'appui soi-disant promis par le duc de Wellington et qui ne vint jamais[141]. Clausewitz, pour sa part, n'ira jamais aussi loin que Gneisenau, qui mettra la défaite de Ligny sur le dos du duc de Wellington[142].

Thielmann arrive à Gembloux à 6 heures du matin[143]. Il n'est pas possible de savoir si Clausewitz l'accompagne. Ludwig von Gerlach, du quartier général de Blücher, rencontre Thielmann et lui dit d'attendre les ordres. Les soldats du 3e corps, en particulier ceux de la Landwehr de Kurmark, fourbus et affamés, pillent la ville[144]. Le 4e corps de Bülow est un peu plus au nord. L'apprenant, Thielmann écrit à ce dernier qu'il n'a pas reçu d'ordres de Blücher et qu'il présume que la retraite s'effectue vers Saint-Trond. Mais il reçoit bientôt l'ordre de se diriger vers Wavre et le communique à son homologue[145]. Carl écrira à Marie que les troupes sont arrivées à Gembloux vers midi, sous une pluie battante. On peut présumer qu'il les accompagne, car il précise qu'elles ont dû traverser un défilé durant une demi-heure, avec de l'eau jusqu'au-dessus des chevilles. La localité ne compte que 2 000 habitants et doit ravitailler un corps de 20 000 hommes pour les prochaines vingt-quatre heures. A 14 heures, c'est le départ pour Wavre. Le 3e corps doit faire un détour parce que tous les corps se rassemblent et qu'ils doivent se répartir sur plusieurs routes. La pluie tombe à nouveau, les hommes passent encore par d'étroits défilés boueux, des chemins creux où ils doivent attendre leur tour[146]. Ce ralliement de l'armée après une défaite se fait grâce à la structure en corps d'armée, qui attribue les responsabilités, articule des relais et répartit les mouvements[147]. Dans ces instants qui seront décisifs pour la suite des opérations, Clausewitz joue pleinement son rôle. Grolman dispose les différents corps autour de Wavre. Le 3e doit franchir la Dyle, dépasser la ville et s'établir au nord, sur les hauteurs de la Bawette où se trouve un château. Les premiers éléments arrivent vers 20 heures[148].

Wavre

La moitié du corps est en position, au bivouac, vers 1 heure du matin le 18 juin. L'autre moitié s'arrête sur la route, devant la ville. La pluie tombe en abondance toute la nuit[149]. L'état-major s'établit au château de la Bawette avant minuit, car Ludwig von Gerlach écrit encore à sa mère ce soir-là qu'il y a retrouvé son frère Leopold, « Polte », en bonne santé. Il ne l'avait pas revu depuis la bataille et ignorait son sort. « Il ne s'est rien passé

aujourd'hui, conclut Ludwig. Sur la droite, du côté des Anglais, on entend une faible canonnade. Justement voici Polte avec le colonel Clausewitz[150]. » Ce dernier écrit à Marie. C'est la première fois qu'il peut lui donner des nouvelles depuis la bataille de Ligny. Il l'assure qu'il est sain et sauf, comme le sont tous ceux qu'elle connaît. « La bataille n'est pas tout à fait décisive, ajoute-t-il ; j'espère qu'il en viendra encore une plus heureuse – mais je suis à bien des égards très affligé. » Il pensait que les Alliés rassembleraient 190 000 hommes contre Napoléon, mais les Prussiens ont dû se battre sans le corps de Bülow et « 15 000 Anglais » seulement les ont appuyés. Cette concentration insuffisante des forces a causé la perte de la bataille[151].

La petite ville de Wavre compte un peu plus de 4 000 habitants. Beaucoup ont pris la fuite à l'approche de l'armée prussienne. La ville est située sur la rive gauche de la Dyle et possède un faubourg sur la rive droite. Elle est construite dans le vallon de la rivière et sur les coteaux de la rive gauche, moins élevés que ceux de la rive droite mais plus abrupts. La ville et le faubourg communiquent par deux ponts, dont seul le plus grand, au centre, est en pierre. En amont, à Bierges et à Limal, on trouve aussi des ponts de bois. La Dyle n'est ni très large ni très profonde, mais il a beaucoup plu et elle inonde les prairies avoisinantes[152]. Clausewitz apprécie d'être logé, avec son quartier général, « dans un très beau château ». Il se rend compte, au matin du 18 juin, que ses troupes n'ont rien d'autre à manger que de la viande qu'elles n'ont guère le temps de découper et de faire cuire, car il leur faut aller chercher du bois et de l'eau[153]. Ces difficultés affectent particulièrement le 3e corps, qui est entré le dernier dans la ville[154]. Le plus grand désordre règne. Des soldats circulent sans leurs officiers, fracassent les portes des maisons, pillent, font couler le vin dans les caves et ne se laissent pas rassembler[155]. Enfin, le soleil réapparaît. Les hommes sèchent leurs vêtements, font couler l'eau de leurs fusils, les nettoient et reçoivent des munitions. Le parc contenant celles-ci est heureusement resté sous le contrôle de l'armée après Ligny. Pour laisser le passage libre à Wavre, les bagages et le train du 3e corps ont reçu l'ordre de se diriger vers Louvain. Sensibles aux privations de leurs troupes, Thielmann et Clausewitz ajoutent que, par brigade, quelques voitures chargées de biscuit et d'eau-de-vie pourront passer la Dyle à gué, un peu en aval, et rejoindre Wavre[156].

Dans la nuit, Blücher a déjà été informé que le duc de Wellington était prêt à livrer bataille aux Français sur une position « de Braine-l'Alleud à la

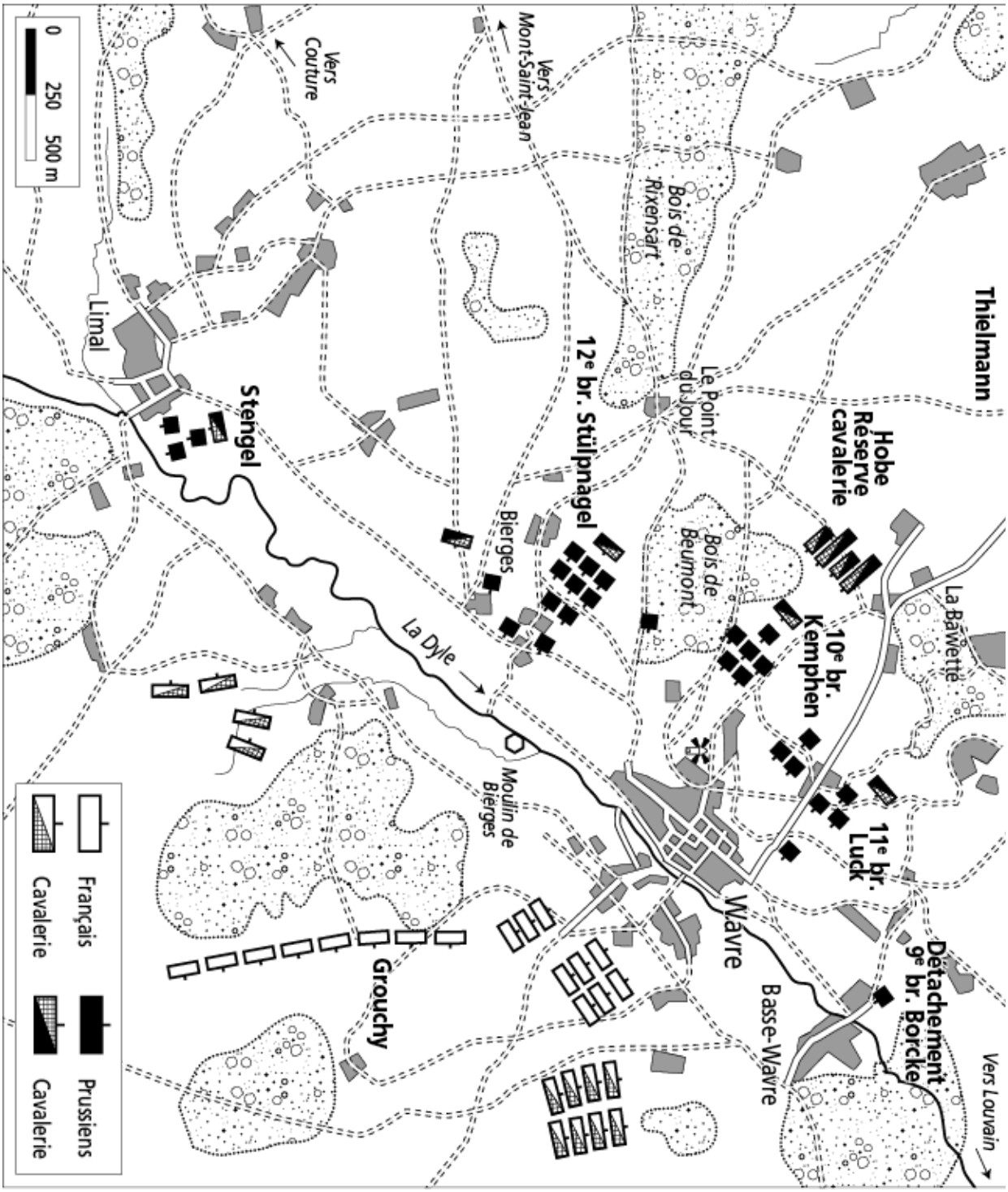
Haye », à la condition que les Prussiens lui envoient un appui. Le feld-maréchal a répondu à minuit que le 4e corps partirait dès le matin, que le 2e suivrait, que les 1er et 3e seraient prêts à suivre le mouvement[157]. « Comme l'arrière-garde de Blücher n'était nullement pressée, écrira plus tard Clausewitz, et comme il ne savait pas ce qu'il était advenu des Français, Blücher avait admis naturellement l'idée que Bonaparte s'était tourné avec toutes ses forces contre Wellington. Il crut donc ne devoir laisser que peu de troupes au défilé de Wavre pour pouvoir se joindre au duc avec son gros[158]. » Blücher prévoit que les 4e et 2e corps forment la colonne de gauche, et que le 1er constitue celle de droite. Le 3e corps est destiné à défendre Wavre si l'ennemi paraît ; sinon, il y laissera seulement quelques bataillons et marchera, servant de réserve et s'employant suivant les circonstances. En cas d'issue malheureuse, la retraite de l'armée se fera sur Louvain[159]. Ces dispositions doivent être communiquées, mais les ordres de mouvement tardent à être donnés. Gneisenau et Grolman opposent de fortes objections à Blücher. Ils craignent que l'arrière de l'armée ne soit vulnérable à une attaque. Grolman propose de n'envoyer que les 4e et 2e corps à Wellington. Gneisenau craint que ce dernier ne recule vers Bruxelles sans livrer une vraie bataille. Dans ce cas, l'armée du Bas-Rhin serait isolée lors de sa marche et vulnérable aux coups de l'ennemi : Napoléon pourrait l'attaquer de front et les forces arrivant de Gembloux la prendraient par-derrière. Le mouvement voulu par Blücher pose aussi de gros problèmes logistiques. Il veut d'abord faire marcher le 4e corps qui n'a pas combattu à Ligny, mais il est le plus éloigné et doit passer au milieu des autres, concentrés à Wavre. Vallonnée et encaissée, la région est déjà difficile à traverser pour une armée par temps sec, or les pluies orageuses de la veille et de la nuit ont aggravé la situation en détrempant les chemins et en gonflant les ruisseaux[160]. Gneisenau attend sans doute, pour distribuer les ordres, d'avoir la certitude que Wellington engage sa bataille. Quand la canonnade débute de ce côté, il doit écouter un certain temps pour constater qu'elle ne s'interrompt pas. Il part alors avec Blücher, entre 11 h 30 et midi, mais Grolman reste en arrière[161].

Clausewitz a été envoyé par Thielmann au quartier général. En ce moment capital où débute la bataille de Waterloo et où la marche de Blücher va décider du sort de la campagne, Grolman est resté à Wavre pour expliquer à Clausewitz en quoi consiste la mission du 3e corps[162]. Le chef d'état-major adjoint de l'armée ne s'adresse pas au général qui commande le 3e corps

mais à son chef d'état-major : c'est l'application parfaite des idées de Scharnhorst en matière de suivi des opérations. Dans cette campagne où l'armée du Bas-Rhin multiplie les marches pour faire pièce à Napoléon en liaison avec les forces de Wellington, Clausewitz ne joue pas un des moindres rôles. La marche de Blücher comporte des risques. Il est essentiel que l'action des quatre corps prussiens soit bien coordonnée. Si les Français attaquent Wavre en force, le 3e corps doit défendre la position. S'ils franchissent la Dyle plus loin en amont ou qu'ils apparaissent avec peu de forces et qu'on en est sûr, alors Thielmann ne devra laisser à Wavre que quelques bataillons et son corps devra suivre l'armée comme réserve, dans la direction de Couture-Saint-Germain, vers l'ouest. Grolman recommande aussi, dans ce cas, de ne pas faire partir les troupes en une masse, mais de façon progressive, afin de bien surveiller ce qui se passe et d'être attentif au moindre indice de la présence ennemie[163]. On conviendra que ces instructions sont particulièrement complexes et que ce n'est certainement pas un hasard si elles sont confiées à Clausewitz. En cas de victoire, la position de Wavre a peu de poids, mais en cas d'échec et d'une retraite, son importance est considérable[164]. Thielmann précise dans son rapport que Clausewitz reçoit verbalement ces instructions vers 13 heures. Deux heures plus tard, le 3e corps reçoit l'ordre de marcher vers Couture, mais c'est inexécutable car le 2e corps n'est pas encore complètement parti et il obstrue la route[165]. De surcroît, les Français apparaissent et s'engagent contre l'arrière-garde du 2e corps et la 9e brigade du 3e, toujours sur la rive droite de la Dyle. Thielmann ne croit pas à un combat sérieux et il envoie dire au général von Borcke, chef de la 9e brigade, de passer sur la rive gauche de la Dyle, de continuer sa marche et de ne laisser que deux bataillons à Wavre. Le feu se fait cependant plus vif et Thielmann comprend qu'il ne peut plus faire poursuivre le mouvement vers Couture. Il donne l'ordre à son gros de s'arrêter[166].

Le 2e corps continue sa marche et le 1er, qui s'est arrêté un moment, la reprend également, laissant toutefois près du village de Limal un détachement de trois bataillons et trois escadrons, sous les ordres du major von Stengel, pour renforcer le 3e corps dans sa mission. Clausewitz a dû prévoir les dispositions de défense dès la matinée, suivant les mêmes principes qu'à Ligny. « Les trois brigades employées dans la position, écrit-il, conservèrent la plus grande partie de leurs troupes en colonne sur les

positions de rassemblement par brigade, aussi abritées que possible ; elles n'employèrent que quelques bataillons ou des pelotons de tirailleurs à la défense des ponts et de la rivière elle-même, pendant que l'artillerie, à l'exception d'une batterie qui resta en réserve, par conséquent vingt-sept pièces, était répartie sur la crête de la vallée et mise en action contre l'ennemi, qui descendait de l'autre versant. » Cela permet une « action parfaite des feux ». Clausewitz et Thielmann ont vite compris que la position était « une des plus fortes que l'on soit en état d'occuper, d'un moment à l'autre, sans beaucoup de préparatifs. Les dispositions du général Thielmann, poursuit Carl, furent réglées de façon à laisser sortir de sa main le moins de troupes possible, à entretenir le combat par les feux avec la plus petite quantité possible d'infanterie et à donner le principal rôle à l'artillerie. Il était ainsi en état, si l'ennemi voulait, n'importe où, enlever d'assaut le versant de la vallée, de pouvoir conduire à sa rencontre une masse de troupes encore fraîches[167] ». Ces détails ne figurent dans aucune autre relation que celle de Clausewitz. On peut en déduire qu'il a été impliqué dans l'adoption de ces dispositions, même s'il est difficile de faire la part de son général et la sienne. Thielmann est incontestablement un chef de guerre expérimenté. Ses talents se sont cependant surtout manifestés dans l'emploi de la cavalerie, une arme qui ne doit figurer qu'en réserve sur le terrain de Wavre. Clausewitz est un officier d'infanterie et on peut voir ici, comme à Ligny, son aptitude à proposer de saines dispositions tactiques.



Bataille de Wavre, 18-19 juin 1815

Les Français attaquent vers 16 heures[168]. Paradoxalement, après avoir fait détruire le pont de bois de Basse-Wavre, y avoir laissé un détachement et

d'autres un peu plus loin, le général von Borcke s'éloigne de Wavre, prenant peut-être l'arrière-garde du 1er corps pour celle du 3e. Thielmann ne dispose plus que de 15 200 hommes. Avec le petit détachement de Stengel, cela représente un peu plus de la moitié des forces dont dispose en face le maréchal Grouchy. Celui-ci n'en montre encore que 10 000 à 12 000. Dans leur rapport de la soirée du 18 juin, Thielmann et Clausewitz écrivent qu'ils croient alors à une simple démonstration de l'ennemi et que, dans ces conditions, la brigade von Borcke peut encore rejoindre l'armée principale[169]. Carl reconnaîtra plus tard qu'il s'agit là d'une grave erreur d'interprétation[170]. Dans son récit critique de la campagne, il voit le départ de Borcke comme « un malentendu inexpliqué » qui prive le 3e corps de sa réserve. Personne ne remarque ce départ parce le déploiement des forces ennemies devant le front attire toute l'attention. Vers 19 heures seulement, lorsque la possibilité se présente d'employer la réserve et qu'un « ordre provisoire quelconque » lui est envoyé, on découvre que Borcke a continué sa marche. Des officiers reçoivent mission de le ramener, mais ils reviennent sans l'avoir vu[171]. Quand il a compris que les Français l'attaquaient, Thielmann a prévenu Blücher qu'il ne serait peut-être pas assez fort pour les arrêter. Recevant le message vers 18 heures, le feld-maréchal fait répondre que la décision est du côté de la bataille engagée par Wellington, que l'essentiel est de gagner là et qu'un revers à Wavre n'a guère d'importance[172]. Thielmann doit disputer chaque pas à l'ennemi et ses pertes, même élevées, seront compensées par la grande victoire remportée sur Napoléon[173]. La décision de ne pas aider Thielmann est fondamentale, car Wavre est sur la ligne de retraite éventuelle des Prussiens. Cela revient à sacrifier ses vaisseaux, sans espoir de retour. C'est encore un de ces moments décisifs de la campagne où Blücher et Gneisenau sont confrontés à des choix qui vont peser lourd dans la confrontation avec Napoléon[174]. Gneisenau doit pouvoir compter sur son ami Clausewitz pour faire tout son possible à Wavre.

La ville elle-même est rapidement mise en état de défense par le colonel von Zepelin. Le pont de pierre est barricadé au moyen de chariots et de tonneaux. Des créneaux sont percés dans les murs des maisons et des jardins. A Bierges, le moulin est occupé. Les Français renforcent leurs tirailleurs, puis lancent des colonnes d'attaque. Enfilées par les tirs de l'artillerie prussienne dans les rues, elles subissent de lourdes pertes. Les Prussiens

mettent le feu aux maisons du faubourg en y lançant des obus, ce qui gêne encore davantage les attaques des Français. Ceux-ci réussissent à plusieurs reprises à s'emparer du pont principal et de quelques maisons de la rive gauche. Ils se battent comme des lions mais ne peuvent s'y maintenir, car les réserves prussiennes, massées dans les rues parallèles à la rivière, attendent que leurs tirailleurs aient rompu les formations de l'ennemi, puis elles débouchent au pas de charge et repoussent vigoureusement les assaillants. A Bierges comme à Wavre, les généraux français s'obstinent dans des attaques de front qui ne font aucun progrès[175]. Vers 19 heures, le maréchal Grouchy reçoit une dépêche de Napoléon partie à 13 heures du champ de bataille de Waterloo et lui enjoignant de se rapprocher de lui en se dirigeant sur sa gauche. Il cherche alors à franchir la Dyle plus en amont et envoie des troupes à cette fin vers Limal. Il fait déjà sombre. Les Français trouvent le pont de Limal inoccupé et ils franchissent la rivière[176]. Un escadron de hussards du 2e corps prussien a quitté sa position sans avertir le 3e. Clausewitz situe cet épisode vers 22 heures, mais il s'est produit une heure et demie plus tôt[177].

La position des Prussiens est tournée. Le détachement du major von Stengel, du 1er corps, est en charge de ce secteur sur la rive gauche. Après avoir négligé de détruire le pont, il n'offre ensuite qu'une résistance insuffisante[178]. Averti du danger, Thielmann envoie aussitôt la 12e brigade de Stülpnagel vers Limal. Celui-ci fait charger à la baïonnette, mais il fait tellement sombre que ses hommes n'aperçoivent pas un chemin creux, y tombent et perdent leur élan, entraînant l'échec de la contre-attaque. « L'ennemi est ainsi venu dans notre position et a menacé notre flanc droit », écrira Carl à Marie. Les Français tiennent bon, les Prussiens refluent en désordre : « Nous avons eu toutes les peines du monde à rétablir l'ordre », précise Clausewitz[179]. Avec Thielmann, il a dû accourir au point menacé[180]. La réserve de cavalerie est disponible, mais il n'y a plus rien à faire. Vers 23 heures, le combat s'achève. Les adversaires campent sur leurs positions. La 12e brigade s'installe sur les hauteurs de Bierges, à la lisière d'un bois. La nuit n'est pas calme. Les patrouilles françaises se heurtent aux avant-postes prussiens. On tiraille. Les soldats sont épuisés mais ne trouvent pas le sommeil[181]. « Dans cette campagne de 1815, écrit l'historien belge Winand Aerts, les noms de Waterloo et de Ligny ont quelque peu laissé dans l'ombre celui de Wavre. Ce fut cependant une action longue et acharnée, et cette

bataille de sept heures n'est pas une des moindres gloires de l'infanterie prussienne[182]. » Les cavaliers de Marwitz campent derrière les fantassins de Stülpnagel. Personne n'ose faire du feu. Une rumeur se répand selon laquelle la grande bataille s'est terminée à l'avantage des Alliés[183].

Il n'empêche que la situation du 3e corps prussien le 19 juin est bien pire que la veille. Il est coupé de l'armée du Bas-Rhin. Aux premières lueurs du jour, qui se lève très tôt, les Prussiens distinguent trois masses d'infanterie française sur les hauteurs de Limal, prêtes à fondre sur eux. Le major von Stengel s'en va alors, prétextant qu'il a reçu l'ordre de rejoindre son corps d'armée[184]. A 2 heures du matin, les Français entament une vive canonnade contre la 12e brigade et la réserve de cavalerie. Clausewitz rameute dans l'urgence le plus de troupes possible sur le point menacé[185]. Il donne personnellement l'ordre au major von Hake, qui commande le 3e bataillon du 4e régiment de Landwehr de Kurmark, de défendre son poste jusqu'au dernier homme et d'arrêter les attaques de l'ennemi[186]. Marwitz reçoit l'ordre, avec le 8e de uhlans, de conduire une batterie d'artillerie sur une hauteur, pour riposter à celle des Français. Il sort des bois, mais un tir ennemi lui démonte aussitôt trois canons. Les Prussiens se défendent avec rage et détermination, dit Marwitz, mais ils sont trop faibles pour renverser le cours des choses. Voyant des tirailleurs français menacer le flanc droit, le colonel Monhaupt, qui commande l'artillerie, « un soldat extrêmement brave » selon Marwitz, déclare qu'il est temps de faire demi-tour, sous peine de succomber dans une bataille d'encerclement. Un officier de Blücher se présente alors à Marwitz. Il apporte à Thielmann la nouvelle de la victoire complète remportée sur Napoléon. Il ajoute que le 2e corps d'armée du général von Pirch I marche pour tomber dans le dos de Grouchy. Il est entre 4 et 5 heures du matin. Ragaillardi, Thielmann décide naturellement de continuer à résister[187].

Avec Clausewitz, il se trouve au Point du Jour, un peu au nord-ouest de Bierges. Les Français renouvellent leurs attaques. Pour encourager ses troupes, Thielmann leur annonce que le prince Blücher et le duc de Wellington ont gagné une grande bataille contre Napoléon et que celui-ci est en fuite. Il faut tenir encore, jusqu'à ce que des renforts arrivent. A ces paroles, les soldats revivent et sont comme électrisés, ils poussent de nombreux hourras[188]. Clausewitz est témoin de la scène et la rapporte. Thielmann espère que Grouchy va également en être informé et qu'il

décidera alors de battre en retraite. Il fait faire des démonstrations de joie à ses hommes pour que les Français les entendent[189]. A 10 heures, il reçoit un message du général von Pirch I qui confirme la victoire et le mouvement qu'il entreprend pour couper la retraite de Grouchy. Mais le temps presse ! « Nous pouvions tenir encore une heure, écrira Carl à Marie, et toujours pas de général Pirch[190]. » Blücher n'envoie pas de renforts à Thielmann. Il fait marcher Pirch I sur la ligne de retraite de Grouchy, en supposant que celui-ci la prendra après avoir reçu la nouvelle de la défaite de Napoléon. En attendant, le 3e corps prussien peine sous la pression française et ne peut plus tenir. Sa droite est tournée et il est menacé d'anéantissement[191].

Un repli stratégique

Clausewitz propose alors à Thielmann de reculer en direction de Louvain. Comme l'écrit Marwitz, sans doute témoin de la scène, le chef d'état-major ajoute que plus loin l'ennemi suivra, plus sûre sera sa destruction ; et aussitôt qu'il fera halte, il faudra l'envelopper[192]. Marwitz n'émet aucune critique à l'égard de la proposition de son beau-frère, avec lequel il entretient pourtant des relations plutôt froides. Pour lui, cette matinée du 19 juin 1815 restera « une des plus chaudes qu'il ait vécues[193] ». Louvain, c'est la direction que Blücher avait indiquée pour une retraite éventuelle. L'auteur anonyme de l'article sur le combat de Wavre a dû entendre le raisonnement de Clausewitz à cette occasion. Non seulement la direction de Louvain correspond aux prescriptions du commandement en chef, mais elle permet d'occuper Wavre comme plaque tournante jusqu'au dernier moment, ce qui empêche les Français d'arriver dans le dos du 3e corps ; ensuite, celui-ci reste maître de son mouvement, qui est excentrique pour l'ennemi ; enfin, la progression dans la vallée de la Dyle, coupée et encaissée, neutralisera l'écrasante supériorité numérique de la cavalerie impériale[194]. En 1876, le général von Ollech approuvera pleinement la proposition de Clausewitz. La faiblesse du 3e corps n'offrait pas d'alternative. Il ne s'agissait pas d'aller plus loin que ne le contraindrait l'ennemi et, dès que celui-ci ferait demi-tour, on le poursuivrait[195]. Petersdorff, le biographe de Thielmann, estime lui aussi cette proposition justifiée. Comme Ollech, il pense que c'est à ce moment-là que la nouvelle de la victoire sur Napoléon est annoncée aux troupes, ce qui ne correspond pas à la chronologie de Clausewitz[196]. Karl von Roeder, proche de ce dernier, a bien compris la raison profonde du recul. La

bataille principale contre Napoléon ayant été gagnée, le 3e corps a rempli sa mission. Il a retenu des forces françaises doubles des siennes, contribuant à la réunion d'une force numérique alliée supérieure au point décisif. Le repli permet d'éviter des pertes désormais inutiles[197]. Le colonel Monhaupt, nous l'avons vu, appelle lui aussi de ses vœux un « décrochage ». Clausewitz assume son rôle en cet instant délicat. Sous peine de destruction au niveau tactique, le 3e corps doit déplacer l'affrontement sur le terrain des opérations. Il faut bouger.

Clausewitz n'échappe pas au sentiment très partagé qu'éprouvent tous les officiers et soldats du 3e corps. C'est d'abord le soulagement de rompre le combat, car il n'y a presque plus de munitions[198]. On se réjouit de la victoire sur Napoléon, mais on trouve pénible de devoir encore reculer sous la pression des Français, au lieu de les poursuivre comme doivent le faire les camarades. Karl von Roeder comprend mais se sent malheureux[199]. La retraite s'opère sous la protection de la réserve de cavalerie, « sans autre perte que de nombreux morts et blessés ». Cette expression, utilisée dans le rapport de Thielmann et dans une lettre de Clausewitz, signifie que le 3e corps ne perd aucun prisonnier et n'abandonne aucun canon. Il marche deux heures sur la route de Louvain, puis s'arrête à Rhode-Sainte-Agathe. Les troupes n'en peuvent plus. Heureusement, l'ennemi ne poursuit pas ; il reste un peu au-delà de Wavre, parallèlement à la route de Bruxelles[200]. La cavalerie prussienne a reçu l'ordre de l'attirer vers Bruxelles, pendant que l'infanterie évacue Wavre. Selon Marwitz, Thielmann est toujours un peu théâtral. Il ordonne au commandant de sa cavalerie d'attaquer l'ennemi, « de faire choc sur choc, aussi longtemps qu'il lui resterait encore un homme ». Mais les Français ne se montrent guère. A partir d'Ottenburg, le pays est coupé par des haies, parcouru par des chemins creux. Les hommes de Marwitz croient apercevoir des cavaliers ennemis, mais ce sont 800 hussards saxons qui viennent renforcer sa brigade[201]. Cela se passe aux environs de 16 heures. Vers le soir, un officier apporte le récit complet de la victoire mais aucune instruction particulière pour le 3e corps, si ce n'est la confirmation que le 2e corps est envoyé contre les forces de Grouchy. Un officier du général von Borcke arrive également et demande les ordres pour sa 9e brigade. On se souvient qu'elle s'est dirigée par erreur vers le champ de bataille de Waterloo. Ayant appris la victoire, elle a fait demi-tour et s'est heurtée à la cavalerie de Grouchy[202].

Rassemblant toutes les données et constatant aussi l'absence d'instructions de la part de Blücher, Clausewitz établit un plan pour les premières heures du 20 juin dans son quartier général installé à Neerijse, au nord de Rhode-Sainte-Agathe. Il n'a pas encore reçu l'annonce de la marche rétrograde de Grouchy et prévoit donc de l'attaquer aux environs de Wavre, ou de le poursuivre s'il bat en retraite. La cavalerie du général-major von Hobe montera en selle à 4 heures du matin. Elle empruntera en deux échelons la chaussée de Bruxelles. Marwitz formera sa brigade en deux ou trois colonnes parallèles, derrière les hauteurs où un escadron des uhlans du comte zu Dohna (le 8e régiment) tient les avant-postes. Une fois formée, cette cavalerie se précipitera sur Ottenburg, balaiera les vedettes ennemies, s'établira là où le terrain devient plus plat et attendra la deuxième brigade. L'infanterie se mettra en marche à 5 heures et formera une seule colonne, la réserve d'artillerie fermera la marche[203]. S'il a préconisé le retrait, Clausewitz assume la reprise de l'offensive dès qu'il la croit possible, et de manière vigoureuse.

De son côté, mis au courant de la victoire alliée à Waterloo, Grouchy a évidemment entamé sa retraite vers Namur beaucoup plus tôt, dès le milieu de la journée du 19 juin. Il a laissé des cavaliers aux avant-postes le plus longtemps possible, de sorte que les uhlans de Marwitz ne remarquent rien pendant plusieurs heures. De son côté, le général von Pirch I n'est pas suffisamment informé de la situation du 3e corps et il s'arrête près de Gembloux. Les troupes de Grouchy ne sont donc pas inquiétées dans leur marche. La nouvelle de leur retraite ne parvient au 3e corps que durant la nuit du 19 au 20 juin. Aux premières lueurs du jour, Thielmann fait partir sa cavalerie et une batterie à cheval, suivant le plan de Clausewitz. Renforcé, l'ensemble représente quelque 3 000 chevaux. Les Prussiens traversent Wavre où le spectacle est affreux ; ils se rendent compte que les Français sont partis depuis plusieurs heures ; ils prennent le trot et tombent près de Gembloux sur une patrouille du 2e corps de Pirch I. Une brigade de cavalerie se joint à eux. Sur un espace ouvert entre Gembloux et Namur, près du village de Rhisnes et du château de La Falise, ils atteignent les Français[204]. Ils enveloppent deux carrés d'infanterie, en enfoncent un et s'emparent de trois ou quatre canons. Grouchy arrive avec des renforts et repousse les cavaliers prussiens. Ceux-ci rallient leur 2e corps qui approche[205]. Le terrain, plus accidenté, favorise trop les fantassins français et Grouchy se replie sur

Namur. Pirch I attaque la ville, mais les Français se défendent derrière les remparts, parviennent à décrocher sans être inquiétés et rentrent chez eux par Dinant et Givet. L'infanterie du 3e corps, avec Clausewitz, arrive à Gembloux vers 13 heures, dans un état d'épuisement avancé[206].

Dans sa biographie de Thielmann, Petersdorff laisse entendre que la proposition de Clausewitz d'abandonner Wavre était très bonne en théorie, mais qu'en pratique elle laissa Grouchy s'échapper. Pour défendre son sujet, il utilise avec une certaine perfidie l'image trop connue du penseur mal à l'aise dans l'action. Il cite les dispositions de Clausewitz établies dès l'après-midi du 19, mais regrette que le 3e corps ait entamé la poursuite trop tard[207]. Pour Clausewitz, Thielmann avait résolu, le 19, de laisser se reposer ses troupes très épuisées ; « il était à prévoir que l'arrière-garde ennemie ne se retirerait pas avant la nuit, et l'on ne pourrait rien décider ». Le 3e corps, cavalerie en tête, ne s'ébranla que le lendemain 20 juin, à 5 heures du matin[208]. D'après Ludwig von Reiche, qui était chef d'état-major du 1er corps en 1815, Thielmann aurait par la suite essayé de faire porter à Clausewitz la responsabilité d'avoir laissé échapper Grouchy. Clausewitz « a toujours tout vu en très noir et dans ce cas particulier il n'a eu de cesse d'avoir trouvé une position requise, qui permettait de rejeter les poussées ultérieures de l'ennemi[209] ». Nous reviendrons sur cette question, mais signalons au préalable que Clausewitz n'aura jamais à se défendre à ce sujet car il n'entendra jamais ce reproche de son vivant. Reiche a-t-il vraiment reproduit une réflexion de Thielmann ou l'a-t-il formulée lui-même ? Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il admirait les qualités intellectuelles de Clausewitz et aurait aimé disposer de son enseignement au prince héritier. Mais à Wavre, le détachement de Stengel relevait du 1er corps de Reiche et Clausewitz a souligné son abandon du poste dont il avait la charge. Reiche aurait-il voulu égratigner un peu son homologue de 1815 après avoir lu son récit critique, publié en 1835 ? Ce n'est pas exclu, puisque les *Mémoires* de Reiche ont paru en 1854. Dans sa biographie de Clausewitz, Schwartz a repoussé comme mensongère toute insinuation de crainte excessive devant l'ennemi. Sa carrière le prouve suffisamment[210].

Pour le général von Lettow-Vorbeck, Grouchy et ses troupes n'ont pu se replier qu'à la suite de grosses fautes du côté prussien. Comme presque toujours en pareil cas, les rapports sont très laconiques et ne permettent pas

de faire la clarté sur les événements. Clausewitz, étant donné ses fonctions, passe rapidement sur le sujet dans son récit critique de la campagne. Les réponses données par Marwitz au commandant Wagner en 1825, consultées dans les archives du Grand Etat-Major disparues depuis, apportent quelques précisions. Au nord d'Ottenburg, dit Marwitz, le terrain était tout à fait impropre à la cavalerie. Après avoir fermé la marche le 19 juin, il signala la nécessité d'y placer de l'infanterie, vraisemblablement devant Thielmann et Clausewitz. « On objecta la fatigue de cette dernière », dit-il, et l'on débattait encore des mesures à prendre lorsque le lieutenant-colonel von Borcke – à ne pas confondre avec le général – se fit fort de surveiller les Français avec ses deux escadrons de dragons de Neumark, détachés du 2e corps. C'est donc sa vigilance, d'après Marwitz, que les Français trompèrent. Lettow-Vorbeck montre aussi que d'autres unités, plus importantes, auraient pu inquiéter la marche de Grouchy : la 9e brigade du 3e corps, commandée par le général-major von Borcke, revenue sur ses pas, et aussi le 2e corps de Pirch I, en particulier sa cavalerie, qui n'était pas loin de Gembloux et ne vit rien du mouvement des Français. Pour le même historien, la retraite du 3e corps au-delà d'Ottenburg doit être considérée comme une faute. A qui incombe-t-elle ? Il n'est pas clair qu'elle soit imputable à Clausewitz ou à Thielmann, mais le second « porte naturellement comme commandant en chef la plus grande part de responsabilité[211] ».

Le quartier général du 3e corps s'est établi à Gembloux le soir du 20 juin[212]. Le lendemain matin, Carl écrit à Marie sa première lettre depuis le soir du 17 : « Je suis sain et sauf, de même que tous nos amis et connaissances, à l'exception de Tiedemann, qui est légèrement blessé. Depuis cinq jours, nous nous sommes battus quatre fois[213]. » Entre le 15 et le 19 juin, le 3e corps prussien a été une des unités les plus éprouvées des forces alliées. Il a parcouru 115 kilomètres, soit une moyenne de 23 par jour. Cela le classe en deuxième position, après le 4e corps qui en a parcouru 157, avec une moyenne de 31. Les unités de l'armée de Wellington ont beaucoup moins marché. Par rapport au 4e corps prussien, en revanche, le 3e s'est battu davantage. Il a pris part à deux batailles et la seconde a même duré deux jours, avec une très brève interruption la nuit[214]. Carl explique à Marie qu'il vient de recevoir un ordre du grand quartier général, le premier depuis le 18 juin. Le 3e corps doit aller vers Charleroi[215]. Pour Blücher, la poursuite

de Grouchy par Namur est un objectif secondaire[216]. Il pleut beaucoup en ce matin du 21 juin. Ce sera la même chose toutes les nuits jusqu'au 25, ce qui va rendre les marches pénibles et les bivouacs insalubres. Clausewitz dirige son corps d'armée vers Sombreffe. Il revoit une partie du champ de bataille de Ligny. Beaucoup de cadavres ne sont pas encore enterrés et les villages sont remplis de blessés[217]. Le 3e corps gagne Fleurus, puis Charleroi, où son quartier général s'installe[218]. C'est sa dernière étape dans le royaume des Pays-Bas.

Le 24 juin, Gneisenau écrit à Marie von Clausewitz et à la comtesse zu Dohna, née Scharnhorst. Le 3e corps, où servent leurs maris, a dû garder les arrières de l'armée, leur dit-il, pendant que celle-ci portait ses coups. Il a arrêté de violentes attaques et s'est battu les 18, 19 et 20 juin. Dohna a mené une belle charge avec son régiment près de Namur. Le 3e corps s'est trouvé dès le début dans une position difficile, mais il s'en est bien sorti. « Si nous avions perdu la bataille, ajoute Gneisenau, il aurait alors été notre seul appui[219]. » Il le répète à son épouse et ajoute qu'après s'être battu trois jours durant dans des combats à l'issue incertaine, le 3e corps a poussé l'ennemi jusqu'à Namur[220]. En revanche, Gneisenau écrit à Boyen qu'il ne faudra plus employer le général von Valentini comme chef d'état-major dans une guerre future et que dans celle-ci « il n'aurait pas dû être choisi contre un ennemi dangereux ». Le général von Bülow l'a constaté lui-même et a demandé un autre chef d'état-major à Blücher. L'absence du 4e corps à Ligny est en grande partie imputable à Valentini, le théoricien de la petite guerre jaloux de Clausewitz[221]. Les actions du 3e corps sont entièrement approuvées par Grolman également. Dans un ouvrage publié à partir de ses papiers, la retraite sur Louvain est estimée judicieuse[222]. Carl von Decker, qui sert à l'état-major de Blücher en 1815 et sera l'auteur de plusieurs ouvrages, voit dans les combats de Wavre, côté prussien, un modèle de « combat traînant, qui fait le plus grand honneur aux troupes et à leur commandant. Par lui, le général Thielmann réussit à arrêter le maréchal Grouchy tout un jour, tandis que Napoléon était vaincu à Belle-Alliance[223] ». Ces éloges de contemporains contrastent avec les jugements postérieurs de Petersdorff et de Lettow-Vorbeck. Le nationalisme agressif de la fin du siècle éloignera ceux-ci des réalités du terrain de 1815. Plus objectif, un officier néerlandais écrira en 1907 que Thielmann, par ses bonnes mesures, a su tenir juste assez longtemps derrière la Dyle contre des forces supérieures et qu'il a ainsi

puissamment contribué, de manière indirecte, à la victoire alliée de Waterloo[224].

« Nach Paris ! »

Le 22 juin, le 3e corps entre en France, envoie quelques bataillons vers Chimay et Philipeville, et s'établit le soir autour de Beaumont. Les maisons sont illuminées quand les Prussiens entrent dans la ville. A toutes les fenêtres pend un drapeau blanc[225]. Clausewitz sait-il que huit jours plus tôt Napoléon avait ici son quartier général, à la veille de son offensive en Belgique ? Il doit l'ignorer car il n'en dit mot, bien qu'il s'installe dans l'hôtel du comte de Caraman où résidait l'Empereur. La demeure n'est pas très luxueuse, mais le jardin offre une belle vue. Le lendemain, Clausewitz remonte encore le chemin emprunté par Napoléon à l'aller. Il arrive à Avesnes, « une forteresse assez puissante et une ville non insignifiante[226] ». « Nous sommes en pleine marche sur Paris, écrit-il à Marie. Jamais il ne s'est produit une telle débâcle ; je crois que Bonaparte n'est plus en état de livrer un seul combat[227]. » Cette impression est confirmée par le major von Ditfurth, du 30e régiment d'infanterie. La fuite des Français est pour lui indescriptible, sans exemple, bien plus spectaculaire qu'après Leipzig. Tout se défait, plus personne ne veut servir le vaincu de Waterloo[228]. Avesnes a été bombardée par l'artillerie du 1er corps et un obus a fait exploser un magasin à poudre. Le choc a été si terrible que les deux tiers de la ville sont détruits. « Dans ma vie je n'ai jamais eu la vision d'une telle destruction », écrit Clausewitz. Il prend ses quartiers dans une des habitations qui ont le moins souffert. Toutes les portes ont été arrachées, y compris celle de sa chambre. Plus de cent habitants ont péri. Des rues entières sont en ruine, on ne peut plus y passer. « La vision était des plus mélancoliques, poursuit-il, et je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi un enfant en pleine santé ; il était à la fenêtre d'une maison terriblement détruite et se réjouissait à la vue de nos troupes qui marchaient[229]. »

Par chance, il y a des magasins à vivres intacts. Les soldats du 3e corps font un vrai repas pour la première fois depuis longtemps. Le temps demeure mauvais[230]. La marche reprend le 24 juin, vers Nouvion, puis vers Saint-Quentin le 25, avec cantonnement dans le village voisin d'Homblières. Toujours attentif à l'architecture, Clausewitz voit plusieurs belles maisons à Saint-Quentin et admire l'église gothique. A Homblières, son quartier

général est établi dans un ancien couvent transformé en élégante demeure privée et doté d'un beau jardin[231]. La guerre n'est pourtant pas terminée. Comme c'était le cas avant le début de la campagne, le 3e corps prussien doit suivre les mouvements des troupes du général Vandamme. Clausewitz informe Blücher, le 25 juin à 1 heure du matin, que Vandamme se dirige vers Rethel et Reims, et qu'il arrivera probablement à Laon dans la soirée[232]. Le lendemain, le 3e corps arrive devant Ham. Le commandant de la citadelle ne veut pas se rendre. Une convention est signée avec lui, qui laisse libre le franchissement de la Somme et assure une garde conjointe franco-prussienne de la citadelle jusqu'à l'établissement d'un nouveau gouvernement. Après une étape à Guiscard, Clausewitz arrive à Compiègne le 27 juin. Il sait que Napoléon y a séjourné avec Marie-Louise. Les chambres et salles de bains ont leurs murs recouverts de miroirs par le désir de l'impératrice, ce qui montre qu'elle n'avait point « une nature noble et vertueuse », estime Carl : « Tout respire la sensualité et le luxe douillet. » Il admire, en revanche, l'ameublement, une sculpture de Canova et plusieurs peintures de paysages[233].

Le 29 juin, il est à Dammartin, sur la route de Soissons à Paris. Logé dans un coquet manoir, il aperçoit déjà la capitale française dans le lointain, en particulier le dôme doré des Invalides. Il trouve que la vue de sa fenêtre est magnifique. Les troupes de Grouchy sont repoussées sous les murs de Paris. Quelques jacobins audacieux voudront peut-être défendre la ville, mais c'est peu probable. Les soldats prussiens ont beaucoup souffert de la rapidité des marches, des pluies et du manque de pain. L'humeur de la population française paraît confuse à Clausewitz, il n'y a pas de trace d'une haine de Bonaparte ni d'une adhésion aux Bourbons. Les habitants lui semblent plutôt partisans d'une république, du fils de Napoléon ou d'un prince de la famille d'Orléans qui a pris part à la Révolution. L'attachement obstiné des Français à leur Révolution lui paraît « vraiment répugnant ». Marie lui manque beaucoup, surtout lorsqu'il visite un endroit comme le château de Compiègne. C'est, dit-il, « comme s'il manquait une moitié à mon âme ». La goutte recommence à le tourmenter et il doit prendre de l'opium pour dormir[234].

Il reçoit une lettre de Marie. Elle a appris la nouvelle de la grande victoire dès le 20 juin au soir. Tout Düsseldorf crie de joie et baigne dans le bonheur. Elle a reçu le 23 la lettre écrite le 21 à Gembloux. Si elle tremble à l'idée des

dangers qu'a courus son cher Carl, elle vient de recevoir la lettre de Gneisenau louant la part significative prise par le 3e corps au succès de la campagne et en est vraiment très heureuse (*überglücklich*). Le 26, une des voitures de Napoléon, capturée par le major von Keller, est entrée à Düsseldorf[235]. Il s'agit de la berline de l'Empereur aménagée en dormeuse, prise à l'entrée du village de Genappe le soir du 18 juin. La caisse est de couleur bleue et les armes impériales sont peintes sur les portières[236]. L'arrivée d'un tel trophée a mis toute la ville en mouvement. Mme von Keller a dû fermer sa maison et Marie a eu du mal à se frayer un chemin pour y parvenir. Elle a pu admirer la voiture et s'est étonnée de « voir déballer toutes ces choses, dont beaucoup portaient encore les traces d'un usage récent », parmi elles un service de toilette en or complet. Elle a même trinqué à la chute de l'Empereur dans un gobelet marqué d'un « N ». Le 27 juin, l'enterrement du premier officier décédé à l'hôpital contraste avec la joie qui a précédé. La voiture de Napoléon est utilisée pour la cérémonie et emmène le défunt jusqu'au cimetière. Les pertes ont été nombreuses et plusieurs familles sont encore dans une douloureuse incertitude. « Maintenant, écrit Marie, les Français sont enfin réellement humiliés, humiliés comme ils ne l'ont jamais été […]. Puisse-t-on maintenant mettre également fin, sous peu, à l'effusion de sang, d'une façon opportune[237]… »

Alors que le 2e corps prussien bloque les places du Nord, les 1er et 4e s'arrêtent devant les retranchements de Montmartre et de Belleville. Le 3e, lui, continue sa marche, en passant par Gonesse, Saint-Denis et Argenteuil, vers Saint-Germain. Clausewitz admire le paysage, la vallée de la Seine, le château de Saint-Germain, des champs de roses tels qu'il n'en a jamais vu. L'atmosphère s'est réchauffée. Le 1er juillet, les troupes se reposent. Le lendemain, les 1er et 4e corps arrivent. Le 3e continue son mouvement vers Meudon[238]. Il a marché plus que les autres, jour et nuit, et a été à la pointe du mouvement d'encerclement voulu par Blücher[239]. Certains soldats en ont eu tellement assez qu'ils se sont tiré une balle dans la tête. D'autres se sont effondrés sur les bas-côtés des routes[240]. Le 3 juillet, une colonne française attaque les troupes de Zieten à Issy-les-Moulineaux. Elle est repoussée mais les pertes sont lourdes. Un cessez-le-feu intervient. Napoléon a abdiqué le 22 juin et les Chambres ont nommé un gouvernement provisoire dominé par Fouché. Resté ministre de la Guerre, le maréchal Davout entame des négociations avec Wellington et Blücher, qui a perdu 3 000 hommes en

deux jours. Il espère que ce sont les derniers, il en a assez de ces effusions de sang. Tard dans la soirée du 3 juillet, une convention militaire est conclue. Les troupes françaises évacueront la capitale dès le lendemain, pour se retirer derrière la Loire[241]. Carl se réjouit à la perspective de revoir Marie, une fois la paix conclue. Il se sent heureux, après les durs moments qu'il vient de traverser, d'avoir en elle un trésor plus précieux que tous les triomphes[242]. Lorsqu'il apprend l'issue des négociations, il écrit un billet à Gneisenau pour être un des premiers à entrer dans Paris avec Blücher. Il a manqué l'événement l'année précédente et n'entend pas le rater cette fois-ci[243].

Il doit patienter un peu. Le 1er corps et une partie des troupes britanniques entrent dans Paris le 7 juillet, avec Blücher et Wellington à leur tête. Le lendemain, c'est au tour du 3e corps. Revenu de Gand où il avait trouvé refuge durant les Cent-Jours, Louis XVIII pénètre dans la capitale le même jour vers 15 heures, par Saint-Denis[244]. Le 3e corps vient du sud, traverse le Champ-de-Mars, passe le pont d'Iéna, parcourt le nord de la ville, repasse sur la rive gauche de la Seine par le pont d'Austerlitz, longe le fleuve jusqu'au Pont-Neuf avant de prendre ses quartiers au faubourg Saint-Germain. L'artillerie de la 12e brigade est logée dans une caserne, près de la barrière d'Italie. La cavalerie laisse un escadron sur la place de l'Abbaye ; les autres protègent l'artillerie. Des points de rassemblement sont fixés en cas d'alerte[245]. « Ce défilé triomphal, écrit Clausewitz, a duré de 8 heures du matin à 3 heures de l'après-midi et avait déjà empli les rues de Parisiens que la vue de ces nombreuses troupes encourageait à acclamer Louis XVIII et les Bourbons. Nous intégrâmes nos quartiers, Louis XVIII prit possession des Tuileries, et le soir, au Palais-Royal, la salle Montansier, qui avait servi de lieu de réunion aux bonapartistes, fut prise d'assaut ; une illumination pas très brillante clôtura cette journée[246]. » Clausewitz ne dit pas qu'il a vu le roi podagre, mais il a l'impression que son entrée s'est faite sans concertation apparente avec les dirigeants alliés, au gré des circonstances et à l'occasion du défilé du 3e corps prussien. Effectivement, les Chambres, refusant de siéger environnées de baïonnettes étrangères, se sont séparées. Le vide politique étant acquis, Fouché en a profité pour négocier son ralliement et restaurer Louis XVIII sur son trône, sans que personne l'ait vraiment voulu. Le 3e corps quitte Paris le 9 juillet au matin et prend la direction de Fontainebleau. Il doit veiller à ce que l'armée française, suivant l'accord

conclu avec Davout, passe bien la Loire, prendre toutes les mesures de précaution requises, désarmer les gardes nationaux et s'emparer de la fabrique de poudre d'Essonne. Le quartier général s'établit à Corbeil le 10 juillet[247].

Modérer sa victoire et comprendre le vaincu

Clausewitz ne comprend pas les exigences teintées de haine du haut commandement prussien. Celui-ci voulait, avant l'arrivée de Louis XVIII, lever une contribution préalable de 100 millions de francs, de quoi vêtir 100 000 hommes ou encore un certain nombre de chevaux, enfin que l'on fasse sauter le pont d'Iéna. Il comprend encore moins l'antipathie des chefs de son armée envers le roi de France. Il est impossible à ses yeux de vouloir une autre personne qu'un Bourbon et « pourquoi s'est-on privé, dit-il, du mérite de le faire de bonne grâce […] ? ». Il regrette non seulement le mépris dédaigneux envers la maison de Bourbon, mais aussi « l'esprit de vengeance envers le peuple français. Les Français ont très vite remarqué l'un et l'autre, ajoute-t-il, et le dernier fait les a empêchés de nous savoir gré du premier ». Frédéric-Guillaume III, dès son arrivée à Paris avec le tsar Alexandre, fait heureusement enlever les mines qui devaient faire sauter le pont d'Iéna[248]. Clausewitz est plus proche de la position conciliante du roi que de celles de Blücher et, surtout, de son ami Gneisenau. C'est un changement radical ! La victoire a un effet modérateur sur lui, alors qu'elle enflamme la tête du bouillant Gneisenau. C'est bien lui que vise Carl, sans le nommer et, très curieusement, sans que cela affaiblisse apparemment leur amitié. Blücher et Gneisenau ont même espéré un moment que Napoléon leur soit remis pour le faire fusiller[249]. D'instinct, Carl a compris le danger d'un nationalisme de revanche et l'importance, pour le conjurer, de savoir « gagner la paix ».

Il arrive à Fontainebleau et loge au château. Comme d'habitude, Marie lui manque pour apprécier toutes les richesses qui l'entourent. Elle est toujours à Düsseldorf où elle réconforte les blessés et leurs familles. Le fait que de nobles dames passent des semaines à aider les médecins et à soigner les soldats est nouveau et rompt avec les conventions de l'époque[250]. Le 12 juillet, Carl poursuit avec son épouse sa réflexion sur la situation politique : la France n'est pas encore calmée partout ; des paysans ont pris les armes en Champagne. Il déplore à nouveau l'attitude du haut commandement prussien, estimant qu'il « n'a pas ce caractère de générosité

qui sied si bien au vainqueur, qu'il prend même, dans la rencontre de ces étranges contradictions, quelque chose de gauche et de ridicule ». Pour lui, « c'est une sottise » de ne pas se servir de Louis XVIII pour conclure une paix préliminaire avec la France. « Mon vœu le plus pressant, écrit-il à Marie, est que cet épilogue prenne fin rapidement, car de rester ainsi, le pied sur la nuque d'un autre, répugne à mes sentiments, tandis que l'interminable conflit des intérêts et des partis répugne à ma raison. Aux yeux de l'histoire, ce sont les Anglais qui auront le beau rôle dans cette catastrophe, car ils n'ont pas l'air d'être venus ici comme nous, animés d'une soif de vengeance et de représailles, mais en maître qui punit avec une orgueilleuse froideur et une intégrité impeccable – bref, ils ont plus de distinction que nous. » Les Prussiens, nous l'avons dit, ont fait de très longues marches. La discipline de la troupe s'en ressent. Même chez certains officiers, regrette Clausewitz, apparaît « un esprit de cupidité que nous avons si souvent conspué chez les Français ». Il imaginait un plus beau rôle pour les siens[251]. Il se « contente », en bibliophile, de prendre dans la bibliothèque impériale de Fontainebleau un exemplaire du *Corinne* de Mme de Staël marqué aux armes de Napoléon ainsi qu'un autre petit livre, pour les rapporter en souvenir à Marie. Il n'a pas eu le temps de s'arrêter lors de l'entrée de ses troupes à Paris pour lui acheter un foulard, mais il espère pouvoir y retourner bientôt[252].

Les Prussiens étaient les adversaires les plus acharnés des Français – et Clausewitz ne faisait pas exception – parce que ceux-ci leur avaient ôté leur statut de grande puissance en 1806, en particulier sur le plan militaire[253]. Blücher en avait assez de ces ennemis contre lesquels il s'était tant battu : il était vieux, fatigué, et se souciait avant tout de pourvoir au ravitaillement de ses soldats[254]. Gneisenau était un homme de haute culture et d'esprit libéral, mais son dynamisme, sa passion impétueuse l'amenaient également à vouloir tirer vengeance de tout ce que Napoléon avait fait subir à la Prusse. Il avait perçu mieux que d'autres que la Révolution et Napoléon avaient fait naître des forces nouvelles, beaucoup plus violentes, et il voulait les retourner contre leurs auteurs, sans restriction, parce qu'ils avaient fait entrer le monde dans une nouvelle ère : « Les germes des catastrophes du XX^e^ siècle étaient déjà semés », écrit Raymond Aron[255]. Clausewitz n'utilise jamais, à l'égard des Français et de Napoléon, des termes aussi violents que Gneisenau ou Arndt, qui qualifie les premiers de « bandits » et le second de « Satan[256] ». La francophobie d'Arndt avait évidemment repris de plus belle

avec les Cent-Jours, mais d'autres voix que celle de Clausewitz trouvaient ce discours de haine excessif. En 1813, Frédéric-Guillaume avait dû mobiliser son peuple en faisant appel au sentiment antifrançais, mais le rapport des forces avait changé depuis. Le roi n'avait jamais apprécié le fanatisme et, à Vienne, le chancelier Metternich faisait tout pour que les Alliés restent modérés envers la France vaincue[257].

Dans *Vom Kriege*, Clausewitz fera plusieurs allusions admiratives aux Français : comme les Romains, ils ont atteint un niveau de très haute civilisation et ont fourni de brillants exemples en matière militaire ; sous Bonaparte surtout, ils ont montré une grande maîtrise de l'économie de leurs forces dans les combats, sachant faire valoir au bon moment l'effet moral d'une forte réserve – on songe à Ligny ; dans la guerre de montagne, les Français ont un « flair dû à l'exercice du sens critique[258] ». En confiant ses sentiments à son épouse, il montre qu'il place la raison politique au-dessus de la passion guerrière. Il s'éloigne du militaire Gneisenau et de l'idéologue Arndt pour rejoindre les politiques Metternich et Castlereagh[259]. Comme l'a écrit Hans Rothfels, Clausewitz n'était pas de ces militaires prussiens animés seulement par le sens de « la justice punitive », selon l'expression de Wilhelm von Humboldt. Rothfels perçoit déjà un net changement chez lui en 1814. Quand il découvre la Belgique, il s'émerveille de tout ce qu'il voit, décrit à Marie les paysages, les églises, les hôtels de ville, comme si la guerre était déjà passée au second plan pour lui, parce que son issue ne fait plus de doute : Napoléon est battu. Quand celui-ci revient de l'île d'Elbe et que les hostilités reprennent, Clausewitz retrouve toute son ardeur à le combattre. Waterloo consommé, il passe à d'autres sentiments. Quand il répugne à accabler les vaincus, sa sensibilité profonde n'est pas seule en cause. Il analyse froidement la situation politique et ne voit que des désavantages à heurter la susceptibilité française[260]. La place prépondérante que prennent ces considérations dans sa correspondance avec Marie est révélatrice du cheminement de sa pensée. Napoléon a abdiqué, la France est à terre : les militaires ont terminé leur tâche et c'est maintenant aux politiques à occuper le devant de la scène[261].

Les négociations n'ont pas encore débuté. Clausewitz le déplore, tout comme la haine dont le gouvernement français et la population font preuve envers les Prussiens. Le prince Schwarzenberg, les archiducs Ferdinand et Maximilien installent aussi leur quartier général à Fontainebleau, mais le

château est tellement grand que Carl ne doit céder aucune des six pièces qu'il occupe. Quantité d'œuvres d'art allemandes volées par les armées françaises sont récupérées, avec l'assentiment de Louis XVIII. Une statue de Vénus qui se trouve dans les appartements de Clausewitz va retourner à Berlin ou à Potsdam[262]. Une partie des troupes du 3e corps prussien doit marcher vers la Loire et laisser ses quartiers aux Autrichiens. De concert avec l'état-major de ces derniers, Clausewitz s'occupe de la répartition des unités[263]. Son quartier général va s'établir à Etampes. Il informe Gneisenau du repli de l'armée française vers Bourges. Le bruit court que Bonaparte y est présent. Le pays est calme dans l'ensemble, mais des coups de feu sont tirés çà et là contre des militaires prussiens isolés, surtout dans les bois. Un uhlan du 8e régiment, porteur d'un courrier, a été tué de trois balles dans la forêt d'Orléans, sur la route de Pithiviers[264]. Le 3e corps est toujours en opérations, il observe l'armée française de la Loire et doit se garder de l'action des partisans. Il tient ses avant-postes « tout à fait comme en guerre[265] ». Il y a des accrochages. La situation est si troublée qu'il est difficile de distinguer les amis des ennemis. Clausewitz n'est pas très optimiste au vu de la fierté et de la suffisance qu'il voit dans la population. De plus, son mal de goutte le tourmente à nouveau jour et nuit, au point qu'il ne dort plus. Chaque jour arrivent des soldats blessés par des paysans. La masse des troupes alliées rend une guerre civile impossible, mais les Français, selon lui, y sont disposés. Il vient d'apprendre que Napoléon « a enfin trouvé son point de repos » à Sainte-Hélène : au moins les Anglais veilleront à ce qu'il ne revienne pas une deuxième fois en France*****. En lisant le rapport de Gneisenau sur la campagne de Belgique, il est choqué de ne rien lire au sujet des combats de Wavre. Le 3e corps prussien a pourtant lutté pendant deux jours contre plus de 30 000 Français qui n'ont pu participer « à la grande bataille tant célébrée[266] ». Le rapport a été rédigé à Merbes-le-Château le 20 juin, quand Gneisenau ignorait encore ce qui s'était exactement passé sur place[267].

Alors que les Prussiens réquisitionnent des bottes, du tissu et quantité d'autres denrées, la situation politique inquiète Carl. L'armée française a certes hissé le drapeau blanc, mais son esprit n'a pas changé. Elle pourrait bien recommencer la guerre à partir du sud de la Loire, en s'appuyant sur un soulèvement général dans les campagnes contre les troupes alliées. « On n'imagine pas, écrit-il à Marie, avec quel entêtement le Français est accroché

à l'idée de son invincibilité, avec quel ridicule il se montre naïf dans les mains de son chef de parti et avec quelle effronterie celui-ci l'agite en lui racontant des bobards sournois[268]. » Gneisenau a sans doute été informé de la réaction de Clausewitz à la lecture de son rapport, car il lui écrit les 22 et 23 juillet combien il lui est redevable. La tâche dévolue au 3e corps était essentielle : « Sans cette défense de la Dyle, lui écrit-il, cela aurait été plus difficile pour nous. » Il partage les opinions de son ami à propos de la situation en France et se montre encore plus pessimiste. Il tient pour plus probable une guerre populaire ou une guerre entre les Alliés sur le sol français qu'un accord à propos de la défaite et de l'occupation de la France[269]. Clausewitz lui répond qu'un tel témoignage d'amitié a bien plus de valeur qu'une Croix de fer de 2e classe, allusion à la décoration qu'il recevra bientôt et dont il est sans doute déjà informé. Il n'exclut pas l'hypothèse d'un soulèvement en France, suivant l'exemple espagnol, mais ne le redoute pas dans l'immédiat. Il est vrai que beaucoup ne croient pas que Napoléon soit prisonnier des Anglais. Lazare Carnot, l'ancien « organisateur de la victoire » et ministre durant les Cent-Jours qui habite à trois heures de chez Clausewitz, répand par exemple les nouvelles les plus folles. La défaite n'a pas amené les Français à se sentir humiliés ni à jouer les hypocrites. Ils font toujours preuve d'une froide fierté et d'une malice à peine cachée envers leurs occupants[270].

Dans ce contexte, Gneisenau veut savoir où en est la discipline au sein du 3e corps et si les plaintes qui lui sont arrivées aux oreilles ne sont pas exagérées[271]. Clausewitz répond que ces plaintes sont sans fondement et que la discipline est aussi bien maintenue dans son corps que dans les autres. En route pour Le Mans, il demande à son ami de préparer un passeport pour Marie qui voudrait venir à Paris. Il est d'accord avec lui pour réfléchir à une formule d'union avec l'Autriche, ce qui permettrait à l'Allemagne de dominer. Ce qui compte d'abord en ce moment, c'est l'unité des Alliés. La victoire a engendré une grande puissance morale, mais elle a englouti les ressources[272]. Clausewitz apprend bientôt que Marie est arrivée chez Mme vom Stein, à Nassau. Il lui conseille de ne pas passer par la Lorraine, mais par Liège et Soissons, où la route de la poste est plus sûre[273]. Gneisenau est encore plus précis pour lui indiquer l'itinéraire qu'elle doit suivre : il s'agit de la « route militaire prussienne », la plus sûre et la mieux indiquée ; elle passe par Liège, Namur, Avesnes, Guise, Saint-Quentin, Senlis ; chaque

commandant de place lui donnera les documents nécessaires ; il fera tout pour aller à sa rencontre ; le commandant de Paris, le colonel von Pfuel, qui réside quai Voltaire, sera aussi au courant[274]. En chemin, Marie rencontre Goethe pour la première fois. Elle est déconcertée par son manque d'enthousiasme pour une union plus étroite entre les différents Etats allemands : « Spécialement à certains détours de la conversation, écrit-elle à Carl, j'ai vraiment souhaité de t'avoir ; ainsi j'aurais pu entendre notre opinion collégiale exprimée avec ton esprit et ton éloquence, parce que moi, évidemment, je n'avais pas l'audace de la brandir face à de tels opposants[275]. » Contrairement à beaucoup d'écrivains et de journalistes allemands de son temps, Goethe n'était pas séduit par les discours nationaux et guerriers[276]. Il n'est pas sûr que Clausewitz eût fait preuve, face à lui, de la fougue patriotique attendue par Marie. L'attitude réaliste et modérée qui était désormais la sienne aurait bien pu se rapprocher de l'idéal européen de Goethe.

Le 5 août, Carl est au Mans. Il écrit à Marie de s'arrêter à Compiègne, où il ira la rejoindre dès qu'il connaîtra son jour d'arrivée. Les affaires n'avancent guère à Paris. Gneisenau est mécontent de tout le monde. Heureusement, Blücher s'est apaisé[277]. Le 18, Carl n'a pas encore de nouvelles de sa femme. Il convient avec Gneisenau de la meilleure façon de l'accueillir. Il lui parle aussi des guerres de Vendée, dans lesquelles il s'est plongé, Le Mans en portant les stigmates. Les habitants du pays où il se trouve sont royalistes. Ils ont accueilli les Prussiens à bras ouverts, mais les réquisitions, le logement forcé des soldats et le désarmement des gardes nationaux ont déjà refroidi leur sympathie******. Clausewitz craint qu'une conduite indélicate n'incite les esprits à se soulever. Un désarmement absolu, notamment, ne doit pas être entrepris, car le peuple a reçu ces armes de l'Angleterre et est fier du rôle qu'il a joué au côté des Alliés[278]. Clausewitz rassemble sans doute des matériaux sur les guerres de Vendée. Il est probable également qu'il visite certains sites historiques[279]. Le 31 août, Thielmann écrit à son propos : « Tient son poste avec une très grande distinction, est aussi bien un homme d'esprit que de valeur morale et se trouve tout à fait à sa place dans un état-major général[280]. »

Deuxième Bildungsreise *en France et retour en Allemagne*

Marie retrouve Carl à la fin du mois d'août ou au début du mois de septembre 1815. Ensemble, ils séjournent à Paris et sont reçus par Gneisenau. Les détails de ces semaines ne sont guère connus, mais l'on peut parler d'un deuxième séjour d'initiation à la France pour Clausewitz. En 1807, il accompagnait le prince Auguste comme prisonnier, certes dans des conditions matérielles confortables, mais dans le contexte humiliant de la défaite. En 1815, il est le chef d'état-major d'un des corps d'armée victorieux de Napoléon, avec Marie à ses côtés[281]. On sait que le couple achète une huile sur toile du Flamand François-Joseph Kinson, établi à Paris depuis 1799 : il s'agit d'un portrait qu'il vient de peindre de Marie[282]. De retour au Mans, le couple connaît des jours calmes et heureux. Clausewitz voit avec satisfaction le rééquipement de son corps d'armée. De nouveaux uniformes arrivent, un modèle de shako plus évasé et des pantalons moulant la jambe à la mode russe sont adoptés par l'infanterie[283]. Carl envoie à Gneisenau une *Relation* de la campagne où figure le rapport du maréchal Grouchy sur ses opérations[284]. Le rapport dit la vérité, sauf à propos du nombre de pièces d'artillerie perdues par les Prussiens. Du nombre des généraux blessés, il ressort bien que les Français ont engagé à Wavre deux corps d'armée et une partie de leur réserve de cavalerie. Carl se plaint de la « mesquinerie d'exercices de cour de caserne » dont doit s'acquitter pour le moment le 3e corps. Que les régiments de ligne soient soumis à un *drill* intensif et défilent au pas de l'oie, passe encore, mais ceux de la Landwehr devraient en être exemptés[285].

Le 21 septembre, le 3e corps reçoit l'ordre de gagner Versailles et ses environs. Thielmann et Clausewitz établissent un plan de marche pour les différentes unités. Le quartier général est à Versailles le 26[286]. Nul doute que Marie et Carl en profitent pour visiter ensemble le château. Dans une lettre à Gneisenau, notre colonel émet des remarques sur un projet de programme pour l'Ecole de guerre de Berlin. Il approuve le souci de confronter les officiers-élèves aux réalités pratiques de la guerre, mais l'enseignement, selon lui, comprend trop de matières pour trois ans. Il enlèverait notamment les cours d'histoire et de géographie militaires qu'il trouvait déjà superflus lorsqu'il était élève. L'histoire contemporaine devrait être présentée de manière telle que les périodes de guerre ressortiraient, indiquant la signification et l'importance de chacune. C'est suffisant à ce stade. Il vaut mieux développer dans le détail quelques situations historiques précises.

Pour Clausewitz, l'étude approfondie de l'histoire de la guerre doit rester confiée à l'élève : il doit la tirer lui-même de l'ensemble des sources. Quant à la géographie militaire, il la tient pour inutile. Si on enseigne la géographie à la façon de Pestalozzi, elle donnera déjà un point de vue militaire. Le détail des théâtres de guerre, tel qu'on l'enseigne, n'apprend rien et est particulièrement inutile pour les jeunes[287]. Son rejet des mesquineries du *drill* peut paraître insignifiant, mais cette réflexion sur l'enseignement militaire confirme une orientation fondamentale de sa pensée, déjà relevée plus haut : pour lui, la « chose militaire » n'a pas de sens en soi ; elle doit s'insérer dans un contexte plus large, à la fois politique, intellectuel et tout simplement humain. Il se place ainsi à l'opposé d'une certaine conception caricaturale de l'officier prussien, adepte du formalisme et des mouvements tactiques parfaitement réglés[288].

Le 2 octobre, il se voit attribuer la Croix de fer de 2e classe. Le lendemain, il est nommé chef d'état-major du commandement général du Bas-Rhin[289]. Il s'agit d'une des sept circonscriptions militaires (*Generalkommandos*) dont la Prusse entend se doter. Celle-ci est dirigée par Gneisenau et son quartier général est fixé à Coblence. Elle est certainement une des plus importantes, car elle chapeaute celle de Thielmann en Westphalie et le contingent qui occupe la France. Séparé du territoire principal de la monarchie prussienne, le commandement du Bas-Rhin doit garantir la loyauté parfois douteuse des nouvelles possessions rhénanes acquises au congrès de Vienne, veiller sur les Pays-Bas voisins, tête de pont pour un débarquement britannique éventuel, et consolider cette frontière face à toute velléité offensive de la France[290]. La Croix de fer de 2e classe peut paraître une reconnaissance mesquine des services de Clausewitz, mais il faut savoir que les décorations ne sont distribuées qu'avec parcimonie en Prusse. Ses nouvelles fonctions sont très importantes et la perspective de travailler avec son ami Gneisenau ne peut que le satisfaire. Il en est peut-être informé le 3 octobre, car ce jour-là le 3e corps rentre à nouveau dans Paris et est passé en revue par le roi dans la plaine de Grenelle. L'infanterie forme le premier échelon. Les bataillons sont en colonne, sur le front d'une compagnie. Les batteries d'artillerie sont placées entre les différentes brigades. La cavalerie constitue le deuxième échelon. Le roi et sa suite parcourent les rangs, reviennent à leur point de départ et assistent alors au défilé des troupes, qui, au signal donné, font conversion à droite et marchent[291]. Ce grand moment de fierté passé,

Clausewitz établit un plan de marche pour le retour du 3e corps en Allemagne[292].

Son beau-frère Marwitz lui a remis une étude sur les améliorations à apporter à l'organisation de la cavalerie, pour qu'il trouve la meilleure façon de la diffuser[293]. Cela témoigne des bonnes relations entre les deux hommes, au moins sur le plan du service. On peut en déduire que Marwitz reconnaît la réputation croissante de Carl en matière de science militaire. Son mémorandum sur la cavalerie est une première réponse à une série de défauts constatés par ailleurs[294]. Marwitz a jeté ses impressions sur le papier dans un château près de Saumur, au cours du mois d'août. Il préconise des régiments renforcés et un plus grand nombre d'officiers. Il se montre attentif aux forces morales comme aux forces physiques[295]. Clausewitz trouve beaucoup de vrai dans le mémorandum. Certaines considérations reçoivent d'après lui une importance exagérée, mais il prie Gneisenau de consacrer une demi-heure à ce texte et, s'il est d'accord, de l'envoyer ensuite à Boyen, ministre de la Guerre[296]. Le 17 octobre, Carl quitte probablement Versailles pour rejoindre le 3e corps qui traverse la Champagne[297]. La deuxième paix de Paris est conclue le 20 novembre. Elle rabote les frontières nord et nord-est de la France, lui impose une indemnité et l'entretien pendant cinq ans d'une armée d'occupation de 150 000 hommes. Gneisenau quitte la capitale française début décembre et gagne Coblence, où il retrouve Clausewitz[298]. L'état-major que dirige ce dernier ne comprend que des amis. La fin de cette année sans pareille est fêtée avec Marie dans la bonne humeur[299].

Les historiens allemands qui se sont penchés sur l'action de Clausewitz durant la campagne de 1815 ont presque tous écrit avant 1945. Ils reprennent cette image d'un officier qui « voyait noir », comme l'avait déjà noté le prince Eugène de Wurtemberg en 1812. Hans Delbrück ne se livre pas à une étude approfondie des faits, qu'il simplifie. Il ne doute pas que Clausewitz fut un homme de guerre entreprenant, courageux, à la perspicacité peu commune et au-dessus de la moyenne des généraux, mais il lui manquait « l'audace du joueur », qui n'était sans doute pas conciliable avec la profondeur de son entendement[300]. Le grand historien nationaliste Heinrich von Treitschke ironise de concert sur le fait que « les deux officiers les plus cultivés de l'armée », Thielmann et Clausewitz, laissèrent échapper le maréchal Grouchy[301]. Le général von Lettow-Vorbeck, on l'a dit, qualifie de

faute le retrait des Prussiens vers Louvain, qui laissa échapper les forces de Grouchy[302]. On peut considérer Wavre comme une défaite tactique et une victoire stratégique, écrit Hans Rothfels, mais toutes les possibilités stratégiques ne furent pas épuisées. Il partage aussi l'avis que la retraite préconisée par Clausewitz permit à Grouchy de s'échapper. De 1812 à 1815, il semble que, pour des raisons psychologiques, notre colonel ait manqué chaque occasion de se distinguer par une décision résolue, comme s'il doutait de ses propres capacités. Il était, d'après Rothfels, dépourvu des qualités instinctives d'un chef de guerre que l'on trouvait chez Gneisenau. Il était décidément trop pessimiste de nature, comme la princesse Louise de Prusse l'avait aussi laissé entendre en 1813. Mais cela provenait également de son éloignement des événements décisifs. Lors de la courte campagne du printemps 1813 seulement, il fut au cœur de ceux-ci, à la place qu'il souhaitait[303]. Eberhard Kessel souligne cependant que les circonstances ne sont pas assez claires pour que l'on puisse accabler Clausewitz. Il n'en conclut pas moins au tragique de la vie de celui-ci, pour qui le fossé est resté béant entre la réflexion et l'action. Il n'a pu transposer le lien entre les deux dans le monde réel[304].

Rothfels observe en note que Frédéric II lui aussi avait la réputation de « voir noir[305] ». On peut ajouter que Scharnhorst disait de lui-même qu'il voyait « plutôt en noir qu'en rose[306] ». Cette négativité constitue une attitude typique de ceux qui planifient une guerre ou une campagne. Il faut « prévoir tous les revers, mettre les choses au pis », déclarait le prince de Ligne[307]. « Il n'y a pas un homme plus pusillanime que moi quand je fais un plan militaire, disait Napoléon ; je me grossis tous les dangers […] et je calcule sur le pire[308]. » Ensuite, quand sa résolution était prise, tout était oublié, hormis ce qui pouvait la faire réussir. Le décideur prenait en quelque sorte le pas sur le penseur. Napoléon était son propre chef d'état-major. Dans l'armée prussienne de 1815, Clausewitz exerçait cette seule fonction et proposait des plans, c'était ensuite à Thielmann de décider. En définitive, l'action libère là où la pensée opprime. Le contraste est en tout cas frappant entre l'approbation des actions du 3e corps par ceux qui ont vécu la campagne, tels Gneisenau, Grolman, Decker, et les reproches de ceux qui l'ont étudiée au moins cinquante ans plus tard, comme Delbrück, Treitschke et Lettow-Vorbeck. Même si ces derniers ont laissé des travaux de grande valeur, ils les composèrent dans le climat d'une Allemagne récemment

unifiée, enivrée de sa nouvelle puissance et poussée vers un type de nationalisme des plus agressifs. Dans ce cadre, il y avait peu de place pour la nuance : la vogue du darwinisme social exigeait de mettre en évidence les personnalités qui apparaissaient comme les plus fortes, les moins en proie au doute, les plus capables d'engager et de gagner de grandes batailles.

Les biographies de Clausewitz se sont immanquablement appuyées sur ces travaux « fin de siècle ». Wilhelm von Schramm, en 1981, fait remarquer que ce dernier n'a participé à aucune bataille victorieuse durant les guerres napoléoniennes[309]. C'est vrai : Auerstedt, Borodino, Lützen, Bautzen, Ligny furent des victoires françaises. C'est moins net pour Wavre, mais il est incontestable qu'au soir du 18 juin 1815, alors que Gneisenau galopait à la poursuite des Français sous le clair de lune de « la plus belle nuit de sa vie », Clausewitz se demandait comment son corps d'armée échapperait à la destruction une fois le jour engagé[310]. Schramm compare la Croix de fer de 2e classe de Carl aux décorations plus prestigieuses de ses frères Friedrich et Wilhelm, tous deux titulaires de 1re classe et de l'ordre « Pour le Mérite ». Il oublie de préciser que Friedrich était l'aîné de neuf ans de Carl, qu'il avait le même grade de colonel en 1815 et que sa brigade ne fit pas la campagne de Belgique. Quant à Wilhelm, de sept ans plus âgé, il n'était encore que major et, s'il accompagna Blücher à Waterloo, ses responsabilités furent moindres que celles de son illustre cadet[311]. Plus globalement, il faut envisager l'ensemble de la campagne plutôt que la seule bataille de Waterloo. Il s'agit d'ailleurs et logiquement d'une revendication prussienne face à l'historiographie britannique.

En 1836, Grolman réagit à un discours prononcé par Wellington devant le Parlement, où celui-ci traitait avec condescendance ses alliés de 1815. Il ne croit pas que l'armée britannique aurait été capable d'agir comme l'armée prussienne après Ligny. Malgré peu de moyens de subsistance, celle-ci a fait des marches forcées et a livré quatre batailles ou combats importants en quatre jours, loin de sa ligne d'opérations. Pour Grolman, le soldat britannique n'est bon que dans la bataille. Le soldat prussien couvre un spectre plus étendu : il combat aux avant-postes, il combat en détachement et, surtout, il est endurant. En marchant comme nul autre, il est capable de participer à ces grands mouvements qui précèdent et qui suivent les batailles, et qui rendent la guerre plus rapide et plus décisive[312]. Sans en employer les termes, Grolman veut dire que les Britanniques ne sont bons qu'en tactique,

alors que les Prussiens font d'abord la guerre au niveau des opérations. Sur ce plan-là, Clausewitz a joué un rôle majeur en tant que chef d'état-major d'un des quatre corps prussiens. Le 3e corps était certes destiné à servir de réserve, tant à Ligny qu'à Wavre, telle était sa mission, mais – on l'a assez dit – l'action des trois autres n'aurait pas été possible sans lui. Une armée est un ensemble à plusieurs composantes et elle ne peut arriver à un résultat que si l'articulation entre ses parties fonctionne avec harmonie. Des fautes furent certes commises, chez les Prussiens comme chez les autres – Lettow-Vorbeck s'est plu à les relever. Le nouveau système d'état-major conçu par Scharnhorst n'en était qu'à ses débuts, mais il a prouvé dans cette campagne qu'il était bien supérieur à celui de Napoléon, dont la pensée n'était pas explicitée à ses généraux et dont les ordres furent mal compris. Chez les Prussiens, on vit au contraire une direction centrale cohérente et un système efficace de liaison entre le centre et les différents corps d'armée, avec une unité de commandement assurée[313]. Clausewitz a pleinement joué son rôle de conseiller de Thielmann et de courroie de transmission avec le haut commandement. Aucun épisode n'illustre mieux cette double fonction que sa conversation avec Grolman à Wavre, quand celui-ci lui explique ce que Blücher et Gneisenau attendent du 3e corps pendant que les trois autres marchent vers Mont-Saint-Jean.

Comme le montrent ses réflexions sur les Français vaincus, Clausewitz a changé. La mort de Scharnhorst en 1813 et la défaite définitive de Napoléon en 1815 marquent la disparition des deux pôles, l'un positif l'autre négatif, qui ont structuré sa vie depuis son adolescence. Cette rupture lui donne une nouvelle indépendance, une plus grande liberté d'esprit, voire un certain détachement par rapport à ses passions antérieures. Il a considérablement mûri. Les événements ont accentué son réalisme[314]. Le patriote intransigeant des « Manifestes de 1812 » cède la place au philosophe politique[315]. Sa hauteur de vues l'amène à se distinguer de Blücher et de Gneisenau à propos des Français. Sa noblesse de sentiments joue aussi. Il éprouve sans doute une sorte de respect non avoué pour ces adversaires qui viennent enfin d'être vaincus définitivement[316]. L'important est que la guerre doit être dominée, surtout lorsqu'elle prend fin, par des considérations politiques. La haine des Français a légitimement motivé l'armée prussienne : elle doit désormais céder la place à un réalisme bienveillant, seul capable d'établir une paix durable[317]. Quand il composera son récit critique de la campagne de

Waterloo, Clausewitz mettra en évidence la primauté de la politique[318]. Sa correspondance prouve qu'il était déjà habité par cette préoccupation en 1815.

7

Promotions et préjudices de la Réaction (1816-1821)

La paix revenue, Clausewitz va bénéficier de beaucoup plus de temps pour écrire. Cela ne signifie pas que sa volonté de gravir les échelons disparaît. Son épouse Marie connaît sa valeur et nourrit de grandes ambitions pour lui. Le problème est que la Prusse, comme la plupart des pays européens, est traversée par un puissant mouvement réactionnaire qui se méfie de tous ceux qui ont participé de près ou de loin au courant réformateur et national qui a culminé en 1813. Celui-ci a été toléré parce qu'il contribuait à lutter plus efficacement contre la France. L'objectif atteint, les conservateurs reprennent de l'ascendant auprès de Frédéric-Guillaume III, d'autant plus que l'artisan de l'Europe restaurée par le congrès de Vienne, le chancelier autrichien Metternich, les soutient de toutes ses forces. La légitimité dont il est le champion s'appuie sur le droit divin et la noblesse contre les « patriotes » suspects de vouloir fomenter des troubles contre les trônes. Assimilé aux réformateurs, voire aux « libéraux », Clausewitz n'obtiendra pas un important poste diplomatique que ses amis lui auront fait miroiter. Il est cependant nommé général en 1818 et directeur de l'Ecole de guerre de Berlin. Tout n'est donc pas négatif pour lui, mais le contexte politique européen ne lui est pas favorable et l'oblige à mieux définir sa position.

Les jours heureux de Coblence

La Prusse n'a pas demandé à acquérir des territoires le long du Rhin. C'est l'Angleterre qui l'a souhaité, pour qu'un Etat allemand de force suffisante puisse y monter la garde, face à une France dont elle se méfie toujours[1]. La délimitation de la frontière avec le royaume des Pays-Bas fait l'objet de

négociations à Francfort-sur-le-Main. Wilhelm von Humboldt y représente la Prusse. Depuis Coblence, Gneisenau lui envoie Clausewitz en janvier 1816. Celui-ci lui apporte une aide précieuse, dont se félicite le diplomate. Il ne sait comment en remercier Gneisenau, ajoutant que Clausewitz lui transmettra verbalement son opinion à propos de la nomination de Karl Heinrich von Ingersleben comme nouveau gouverneur civil en Rhénanie, « œuvre minable d'un parti qui n'est maintenant que trop connu[2] ». Déjà dans sa soixante-quatrième année, l'intéressé est en réalité un homme droit, énergique, affable et humain. Sa modestie le rendra immédiatement sympathique à Gneisenau et à Clausewitz, mais la remarque de Humboldt est significative de la méfiance qu'éprouvent d'emblée les partisans des réformes. Gneisenau a pu composer l'état-major de son commandement du Bas-Rhin en toute liberté et y a rassemblé ses amis. Outre Clausewitz, on y trouve les anciens de 1815 : Leopold von Gerlach, Groeben, O'Etzel, Stosch. Le fils aîné de Scharnhorst, Wilhelm, sert comme major. Il tombe amoureux d'Agnes, fille aînée de Gneisenau, et l'épouse en 1818. La connotation « patriotique » de l'état-major est renforcée par la présence de deux anciens officiers de partisans : le major Heinrich von Hellwig et le capitaine Bärsch. Le premier a levé un corps franc en 1813, intégré au 3e corps de Clausewitz en 1815 ; le second a suivi Schill en 1809 et a fait partie du Tugendbund. Friedrich zu Dohna commande toujours son 8e régiment de uhlans, caserné à Bonn. Il vient souvent retrouver ses amis à Coblence[3]. Ce rassemblement fait dire aux milieux réactionnaires de la Cour à Berlin qu'il s'agit là du « camp de Wallenstein sur le Rhin », comme si Gneisenau allait chercher à s'emparer du pouvoir[4].

Les milieux conservateurs se méfient d'un commandement qu'ils considèrent comme politisé, d'autant plus qu'il semble très populaire auprès des habitants. Chacun accomplit pourtant son travail avec zèle et loyauté, animé du désir de bien servir un chef vénéré et de faire honneur à la Prusse en ses nouveaux territoires. Ceux-ci sont catholiques et apprécient que Gneisenau le soit également. Pour que règne la bonne entente, le général demande à chacun de donner le meilleur de lui-même. Lors des nombreux moments de détente, il interdit de jouer aux cartes, mais encourage les autres jeux de société, les chants et les plaisanteries de toute sorte[5]. Les officiers de l'état-major se connaissent et s'apprécient. Cette période est pour eux une des plus agréables de leur existence. Ils sont accompagnés de

leur épouse et Gneisenau reçoit tout le monde à sa table. Avant l'arrivée de la famille du commandant en chef, c'est Marie von Clausewitz qui joue le rôle de maîtresse de maison. Elle reçoit pour le thé et anime les réunions. Les après-midi sont généralement consacrés à des excursions. Les officiers quittent leur uniforme pour un habit civil et découvrent les beautés de la vallée du Rhin. Tous se retrouvent le soir chez Gneisenau. Celui-ci occupe un ancien archevêché devenu préfecture sous l'occupation française, le Leyenscher Hof, entouré de magnifiques jardins, au confluent de la Moselle et du Rhin. Le comte de Provence et le comte d'Artois y ont habité en 1791, à l'époque où Coblence était le quartier général de l'émigration militaire ; Napoléon y a logé avec Joséphine en septembre 1804. Gneisenau se complaît à dormir dans le lit de l'Empereur et à s'asseoir sur son trône. Depuis la bataille de Waterloo, il utilise aussi une de ses berlines, capturée le soir du 18 juin. Il ne s'agit pas de la berline que Marie a vue à Düsseldorf le 26 juin 1815, mais peut-être du landau que Blücher fit convoyer jusqu'à sa propriété de Silésie, que ses descendants ont rendu à la France en 1973 et qui est visible aujourd'hui à la Malmaison, ou plus probablement d'une des trois autres voitures de la suite impériale capturées par les Prussiens[6]. Elle sert aux balades dans la campagne. Les Clausewitz sont logés dans le même bâtiment que Gneisenau. Ils disposent de plusieurs pièces richement décorées[7]. Le général et son entourage effectuent plusieurs visites dans la région pour veiller au bon établissement des institutions militaires prussiennes, notamment de la Landwehr. Ils vont à Trèves et reviennent en bateau sur la Moselle. Partout la Landwehr présente les armes, le canon tonne et les habitants acclament les vainqueurs de Napoléon. Ils vont à Cologne, à Mayence. Les épouses accompagnent parfois leur mari ou le retrouvent lors d'une étape[8].

Les officiers sympathisent aussi avec les responsables civils. Le premier d'entre eux est l'*Oberpräsident* de la Rhénanie, le ministre Karl von Ingersleben. Max von Schenkendorf est conseiller de gouvernement à Coblence, où il s'occupe surtout des questions militaires. Plus connu comme poète, il chantera dans *Die Tafel am Rhein* (« La table au bord du Rhin ») les heureux moments partagés avec l'état-major de Gneisenau. Le procureur général Friedrich Eichhorn a été le secrétaire de Stein en 1813 pour l'administration des territoires allemands libérés. Ami de Gneisenau et de Schleiermacher, il ne fait qu'un bref passage à Coblence avant d'être

appelé à de plus hautes fonctions à Berlin, mais il a le temps d'apprécier Clausewitz et de nouer des liens avec lui. Le chevalier von Meusebach, président de la Cour de cassation provisoirement établie en Rhénanie, devient aussi un véritable ami pour Carl et leurs épouses nouent entre elles les mêmes sentiments. Meusebach est non seulement un fin juriste, mais il possède aussi une vaste culture littéraire, il a un grand sens de l'humour et des talents de poète. Il entretient des liens d'amitié avec un des plus grands écrivains romantiques allemands, Johann Paul Friedrich Richter, dit Jean Paul, auteur de récits mêlant idéalisme sentimental et ironie. Clausewitz en lit plusieurs. Quand il les rend à Meusebach, il trouve dommage qu'il y ait autant de plaisanteries – elles auraient mieux trouvé leur place en société que dans des livres. Stein s'est retiré de la vie politique et réside à Nassau. Ce n'est pas loin de Coblence et les contacts sont fréquents. Enfin, le publiciste Joseph Görres, ancien admirateur de la Révolution française, puis adversaire farouche de Napoléon, réside lui aussi dans sa ville natale de Coblence et rencontre notre colonel[9]. Görres est un libéral et il n'aime pas beaucoup la Prusse, qui va bientôt interdire son célèbre journal, *Der rheinische Merkur* (*Le Mercure rhénan*), lu dans toute l'Allemagne[10]. Amalie von Cohausen, épouse d'un conseiller régional, a décrit la vie de tout ce monde à Coblence comme très joyeuse mais aussi très simple. On sort d'une longue période de guerre et le luxe a disparu. Le service de table du président Ingersleben est des plus ordinaires : il a fait fondre son argenterie en 1813 pour contribuer à la guerre de libération. Tous se réjouissent de la liberté retrouvée de l'Allemagne. On entonne les chants patriotiques d'Arndt, de Körner et, bien sûr, de Schenkendorf[11].

L'enthousiasme qui entoure le commandement de Gneisenau à Coblence et dans la Rhénanie alentour suscite tellement d'inquiétudes dans les milieux conservateurs de Berlin que le général songe assez vite à demander un congé[12]. Le 9 mars 1816, Clausewitz écrit à Leopold von Gerlach qu'il ne comprend pas la démarche de son chef. Il voit se répandre dans l'armée le souci du petit détail et la mesquinerie. Il a la nostalgie des années 1809 et 1810, quand une petite équipe bien soudée faisait souffler un nouvel esprit[13]. Le 10 mars, Gneisenau écrit à Marie von Clausewitz qu'après une tournée à Mayence et à Francfort, lui et son état-major feront étape à Rüdesheim. Il met ses voitures et ses chevaux à sa disposition pour que, avec l'épouse de Stosch et celle d'un autre aide de camp, elle aille attendre

Carl à l'auberge de Rüdesheim, déguisée en paysanne[14] ! La vie joyeuse continue, mais Clausewitz se pose de plus en plus de questions sur les forces de la Réaction à Berlin. Karl von der Groeben estime qu'il « s'ossifie de plus en plus ; il fait montre tout d'un coup d'astuce politique, il prend le parti de la Cour, il s'oppose à Görres parce qu'il a écrit quelque chose d'insensé il y a vingt ans » et invite à dîner un conseiller haï du peuple pour que l'on ne dise pas de lui à Berlin qu'il est du côté du peuple. Marie le suit dans cette voie qui s'apparente à de l'opportunisme. Groeben reste l'ami de Clausewitz, mais, comme Wilhelm Scharnhorst et d'autres, il ne comprend pas son « comportement de cour[15] ». Il est vraisemblable que Clausewitz, pour mieux se rendre compte des idées de celle-ci, feigne de les partager et cherche à pénétrer ses raisonnements. Il est de toute façon un réaliste, partisan du juste milieu.

Le 9 avril, Gneisenau demande cette fois au roi d'être déchargé de son commandement pour raison de santé, ce qui lui est accordé onze jours plus tard[16]. Il a dit plusieurs fois à son état-major qu'il se sentait fatigué, qu'il aspirait à une vie paisible au sein de sa famille. Clausewitz se plaint amèrement de la perspective du départ de son ami, que personne ne parviendra à remplacer dans ses fonctions[17]. Son successeur est désigné le 20 mai : il s'agit du lieutenant-général Albrecht von Hake, à la carrière essentiellement administrative, un opportuniste qui s'est opposé aux innovations de Scharnhorst[18]. Les ennemis de Gneisenau ont réussi à précipiter son départ en le discréditant auprès du roi : celui-ci s'en rendra compte plus tard et l'avouera à l'intéressé en le prenant à part dans l'embrasure d'une fenêtre, au cours d'une fête à Berlin[19]. En attendant, c'est une autre fête que prépare le président Meusebach pour le départ du général. Elle se déroule le soir du 7 juillet 1816 dans l'orangerie et les jardins qui entourent la résidence de Gneisenau. Les orangers et les bacs de fleurs sont regroupés de façon à constituer un vaste salon en leur milieu, auquel sont reliés six autres enclos qui sont autant de boudoirs, ornés de tapis et meublés de sofas, de tables et de chaises. De splendides illuminations, un air parfumé, de la musique et des chants accueillent les invités émerveillés, qui ont aussi la surprise de découvrir, sur une pelouse, un éléphant[20]. Gneisenau s'en va le 13 juillet[21]. Marie von Clausewitz l'accompagne jusqu'à Francfort-sur-le-Main. Elle le quitte alors pour Berlin, où elle va revoir sa mère et son frère[22]. Pour Groeben, Clausewitz

fait peine à voir car il perd tout. Quand ce moment pénible est passé, il redevient « de nouveau plus aimable, plus résolu et aussi moins partisan de la Cour qu'auparavant ». Même s'il n'est pas souvent d'accord avec lui, Groeben l'apprécie toujours autant[23].

Gneisenau, sur le chemin qui le ramène vers sa propriété d'Erdmannsdorf en Silésie, s'arrête à Karlsbad pour prendre les eaux. Clausewitz lui écrit le 30 juillet que rien n'est plus comme avant à Coblence, que personne ne rit plus et que les couples d'amis ne se retrouvent plus dans les jardins. Les relations avec le lieutenant-général von Hake sont cependant « très bonnes » jusqu'à présent, personne ne s'en plaint. Clausewitz a malgré tout quitté la résidence du commandant en chef et loge provisoirement chez le général von Dobschütz, où il a été très bien reçu et occupe tout un étage[24]. Le bruit court que la Saxe, après la mort de son roi, reviendrait entièrement à la Prusse et que celle-ci donnerait en compensation des territoires rhénans aux héritiers du défunt. Clausewitz répugne à ces marchandages de cabinet, il préférerait que son pays s'appuie sur « l'esprit des peuples[25] ». Il n'apprécie pas non plus que Hake veuille transformer l'ancien collège des jésuites en une caserne. Le bâtiment est très beau et la ville voudrait y établir une école secondaire. Carl comprend très bien l'importance de l'éducation et il trouve déplorable que, par manque d'argent, l'armée prussienne fasse supporter par les municipalités les frais de casernement de ses troupes[26]. Il est très attentif à l'opinion publique et n'a pas une vue étroitement militaire des choses. Ces deux prises de position sont très significatives de ses préoccupations à la fois morales et politiques.

A Karlsbad, Gneisenau regrette l'évolution de l'entourage royal : « Pour utiliser une expression de Mme de Staël, dit-il, le mauvais dans les sentiments s'est cristallisé. » Le chancelier Hardenberg se tient isolé au milieu de tous dans une attitude de modération. Le ministre de la Police Wittgenstein n'est cependant pas si mauvais, son ministère pourrait être entre de pires mains. Le roi a bien pris le dernier ouvrage de Görres et a même dit qu'il faudrait faire quelque chose pour lui. Gneisenau espère que la publication du *Mercure rhénan* pourra reprendre. Il juge par ailleurs impossible d'établir à Karlsbad une vie de société comme à Coblence[27]. Le général von Rauch soumet au roi le projet d'une statue de Scharnhorst en fondateur de la Landwehr dont il porterait la tunique, ou *Litewka*, avec un plan déployé dans une main et l'épée dégainée dans l'autre. Cela n'est pas

du goût du souverain, qui demande autre chose[28]. Séparé de Clausewitz, Gneisenau écrit à Marie et lui explique pourquoi il apprécie autant son mari. Il lui doit non seulement des conversations agréables et instructives, mais surtout de l'avoir introduit auprès de Scharnhorst à un moment de sa carrière où il traversait des circonstances difficiles. Il lui sera toujours reconnaissant pour l'aide reçue à ce moment-là. Il aimerait beaucoup, ajoute-t-il, voyager en compagnie de Carl et de Marie, visiter l'Italie et la Grèce avec eux serait un enchantement. L'Angleterre offre une possibilité plus immédiate – « De Coblence on peut arriver en quatre jours à Londres[29] ».

Marie va quitter Berlin à la mi-septembre. En attendant son retour, Carl parcourt à cheval, pendant trois semaines, le Westerwald et les collines de la Sarre. Il estime qu'un chef d'état-major doit emprunter toutes les routes et visiter toutes les villes du théâtre de guerre dont il a la charge. Il retrouve sa femme à Kassel. Avec elle et sa belle-sœur Karoline von der Marwitz, il parcourt la vallée du Rhin. Il doit ensuite les envoyer à Nassau – probablement chez Stein –, car à Coblence il est toujours comme au bivouac. Il espère que Marie pourra bientôt le retrouver dans un nouveau logement et que la vie sociale en sera quelque peu ranimée. Une patente signée du roi vient de lui parvenir, antidatant sa rentrée dans l'armée prussienne au 11 avril 1814, au lieu du 30 mars 1815. Carl en remercie Gneisenau et se réjouit que le roi soit mieux disposé à son égard[30]. Début octobre, Marie revient à Coblence. La maison qu'ils veulent habiter est malheureusement toujours occupée par le président Ingersleben et leurs meubles ne sont pas encore prêts. Le couple vit donc provisoirement de façon inconfortable. Carl se fait de plus grands soucis à propos de la gestion de l'armée par le général von Boyen, ministre de la Guerre. Ils sont tous les deux des disciples de Scharnhorst, ils ont participé aux réformes et sont en accord sur le fond, mais Boyen, écrit Clausewitz, « a sur la plupart des questions une tout autre façon de voir et me trouve arrogant et peu accommodant ». Carl estime, par exemple, que le ministre laisse beaucoup de latitude aux autorités locales pour le recrutement de l'armée. On utilise tantôt le tirage au sort, tantôt on procède par des entretiens ou d'autres moyens. Il n'y a pas d'uniformité et cela crée des injustices[31]. « Notre façon de faire, écrit-il à Gneisenau le 14 novembre 1816, est un salmigondis de libéralisme et de complet arbitraire[32]. »

Le souvenir de Scharnhorst et les dysfonctionnements de la Landwehr

Le 10 décembre 1816, Clausewitz reçoit l'ordre russe de Saint-Georges de 4e classe, accordé pour l'excellence dans le service et le courage dans les opérations militaires[33]. Depuis le départ de Gneisenau, ses amis de Coblence se replient un peu sur eux-mêmes. Certains sont partis, comme Leopold von Gerlach[34]. Un article anonyme critiquant la conduite de la campagne de 1815 suscite la colère de Grolman, qui demande à quantité d'officiers – dont Carl – de certifier qu'ils n'en sont pas l'auteur. Certains disent que ce dernier serait Valentini. La vie sociale à Coblence n'a décidément plus le même charme[35]. Les Clausewitz sont enfin rentrés dans l'immeuble qui leur était destiné et qu'occupait Ingersleben[36]. Marie peint des paysages de la vallée du Rhin. Carl n'a pas beaucoup de tâches de service et travaille pour lui. Nous verrons plus loin que plusieurs écrits remontent à la période de Coblence. Ils vivent dans le calme et se satisferaient bien de cette existence plutôt agréable s'il ne fallait veiller aux contacts sociaux et réunir des invités chez soi de temps en temps. Des fortifications s'édifient en face de la ville, de l'autre côté du Rhin, mais les travaux sont lents. Carl a plus de temps libre et il envisage des tournées dans les environs pour mieux voir ce que la défense du royaume exige sur cette frontière.

Il ne se sent pas à l'aise avec Hake et confie à Gneisenau que « ce n'est pas une impression agréable de se trouver au milieu d'opinions et d'avis si étrangers, comme en dehors de ses éléments, un poisson hors de l'eau[37] ». Le rapport du général sur son chef d'état-major, en cette fin d'année 1816, se ressent un peu de ces différences de conception, mais il témoigne aussi de sa reconnaissance des qualités de Clausewitz et constitue un beau portrait de ce dernier. « Il se confie peu. Je le tiens pour un homme de bien, écrit Hake. Il fait preuve de beaucoup d'inclination pour la vérité et la justice, il est généreux, poussé par le sens de l'honneur, peut-être vaniteux et par conséquent il affirme volontiers son point de vue. Mais il est certain que sa connaissance des affaires militaires est loin d'être insignifiante et il a appris des choses utiles aux jeunes officiers. Son esprit tend en priorité vers les idées, ce qui ne l'empêche pas d'effectuer ses tâches avec ponctualité ni d'écrire bien et clairement. Même si son allure extérieure est par moments

un peu brusque, il s'attend à être traité avec tact. Si c'est le cas, alors cela se passe bien avec lui. Jusqu'ici j'ai toujours eu des raisons d'être satisfait de lui et je le considère comme un bon officier d'état-major. Comme officier dans la pratique en dehors du bureau, je n'ai pas encore eu l'occasion d'apprendre à le connaître. Sa santé est bonne[38]. »

Un sujet lui tient fort à cœur : la nécessité d'honorer la mémoire de Scharnhorst, en particulier au travers de ses enfants. Avec les circonlocutions et les précautions formelles qui caractérisent ses lettres, il demande à Boyen son avis sur la possibilité de leur offrir une dotation. La première réaction du ministre de la Guerre est d'écrire sur la missive que le roi a déjà refusé deux fois cette requête[39]. Clausewitz sollicite aussi Blücher, qui a toujours soutenu et admiré le promoteur des réformes. Il lui fait part des difficultés rencontrées. Le peuple tout entier verrait dans un tel geste la preuve qu'un des plus grands serviteurs de l'Etat n'est pas oublié. Les enfants de Scharnhorst sont trop fiers pour entreprendre eux-mêmes une telle démarche, mais cela les affligerait d'être totalement oubliés[40]. Boyen espère pouvoir faire quelque chose d'ici l'été prochain[41]. Personne n'est plus conscient que Blücher des services rendus à la patrie par Scharnhorst, il ne négligera aucune occasion, répond le vieux feld-maréchal, pour que les enfants reçoivent une preuve de la reconnaissance dont l'Etat est redevable envers leur père[42]. Notre colonel trouve la réponse de Boyen amicale mais un peu froide et sèche. Blücher s'exprime avec chaleur et enthousiasme, comme à son habitude, mais que pourra-t-il faire de concret ? On remerciera sans doute Scharnhorst par le burin et le marbre, se lamente Carl. Or il y a une grande différence entre ce type d'hommage officiel et un geste significatif envers les enfants. Sur un monument, c'est davantage la gloire nationale qui est honorée. Carl va jusqu'à établir une proposition chiffrée de dotation. Il se sent poussé à le faire car il était aussi proche de Scharnhorst qu'un fils, tout en n'ayant aucune prétention à hériter de sa gloire familiale ni de sa fortune[43].

La comtesse von Berg, qui réside alors en Angleterre, lui suggère d'écrire une notice biographique sur son mentor qu'elle fera traduire et diffusera ensuite dans la presse d'outre-Manche. Clausewitz trouve l'idée excellente, il rédige un texte, mais Gneisenau le dissuade d'en faire un article pour la presse anglaise[44]. Cette notice biographique constituera la première partie d'une publication posthume par les soins de Marie, la deuxième reprenant

le portrait de Scharnhorst rédigé en 1814[45]. On y découvre son intelligence, son cœur, son caractère et les vertus du soldat. Carl estime que Boyen et Hardenberg ont trop tardé pour faire adopter la dotation. Seul Blücher, avec sa ténacité coutumière, peut encore faire avancer le dossier, mais il semble bien que celui-ci n'aboutira jamais : on n'en trouve plus trace dans la correspondance ultérieure[46]. Clausewitz envoie bientôt sa notice sur Scharnhorst à Gneisenau, le priant d'y apporter ses remarques. Il lui demande aussi de ne pas la communiquer au physicien et publiciste Benzenberg, car il n'a pas trop confiance en sa discrétion. Benzenberg est le premier représentant des idées libérales en Rhénanie. Il est lié à Gneisenau, Clausewitz l'a rencontré à Coblence, mais il tient à garder une certaine distance vis-à-vis de lui[47].

En avril 1817, Carl effectue une tournée d'inspection dans l'Eifel. Les routes sont moins larges que ce qu'il croyait. Il est frappé par la pauvreté du pays. En ce début de printemps, la classe populaire vit sans pain depuis plusieurs semaines, elle se contente de pommes de terre gelées restées dans les champs lors de la récolte de l'année précédente, et en tire un repas sans goût et peu roboratif. A l'exception des prisonniers de guerre français en Russie, Carl n'a jamais rencontré de personnes aussi misérables. Quand un jeune paysan lui demande si tout le monde doit servir dans la Landwehr jusqu'à l'âge de trente-deux ans et comment il est possible, dans le cas contraire, d'en être exempté, il répond qu'il n'est qu'un lieutenant assez âgé dans un régiment de ligne et qu'il ignore tout de la milice. « C'est ainsi, écrit-il à Gneisenau, que le chef d'état-major de l'armée du Rhin doit se retrancher derrière l'anonymat pour cacher son profond embarras. » L'injustice du système fait que le pauvre devient soldat et que le riche reste libre. Carl a besoin de prendre les eaux pour soigner une nouvelle crise de goutte. Sa vie à Coblence est calme mais « un peu insipide », écrit-il : « En six mois, il ne nous est pas donné de voir apparaître six blagues ni deux inspirations soudaines. M. vom Stein, qui est resté longtemps à Nassau et qui y est déjà retourné en avril, est notre seule recommandation. Il est très amical et, à sa façon, chaleureux et content […][48]. »

Pour remédier aux dysfonctionnements de la Landwehr, Clausewitz consigne quelques remarques par écrit. Les unités de cavalerie sont impossibles à lever, car les provinces manquent de chevaux, en particulier la Rhénanie. Si l'on en trouvait, cette cavalerie serait aussi mauvaise que

celle des cosaques, sans présenter les avantages de ceux-ci. Il ne faut pas s'appuyer sur l'exemple de 1813 : l'esprit du peuple était tourné vers la guerre ; ce n'est plus le cas. Pour l'infanterie, l'arbitraire du recrutement a des effets pervers sur la population et sur la crédibilité même de la Landwehr. Les exercices dominicaux sont libres. Après une dure semaine de six journées de travail, qui va encore prendre deux ou trois heures de son temps pour aller faire des évolutions sur le terrain d'entraînement[49] ? Une fois la lutte contre Napoléon terminée, Boyen avait réinstauré une Landwehr d'un nouveau type par un ordre royal du 21 novembre 1815, qui complétait la loi sur le recrutement du 3 septembre 1814[50]. Après avoir servi dans la ligne puis dans la réserve pendant cinq et bientôt sept ans, les conscrits passaient dans la Landwehr, où ils restaient jusqu'à l'âge de trente-deux ans[51]. Boyen croyait que, même en pleine paix, l'enthousiasme pour le service de la patrie ne faiblirait pas et que des soldats aussi exercés n'auraient pas besoin d'un encadrement trop important. Clausewitz est plus réaliste. Pour lui, il ne faut pas espérer que tout citoyen fasse un bon soldat. Il défend et continuera de défendre la Landwehr, car elle peut donner un surcroît de force au pays dans des circonstances difficiles, mais il ne faut pas y embrigader, sans en avoir les moyens, autant de pauvres jeunes gens en temps de paix[52].

Le prince héritier, futur Frédéric-Guillaume IV, doit effectuer une tournée d'inspection militaire en Rhénanie. Gneisenau a suggéré à Boyen que Clausewitz lui serve de guide. Celui-ci trouve l'idée excellente, mais son souci de bien faire le pousse à s'enquérir avec précision de ce qu'il faudra montrer au prince[53]. En attendant, en cette fin de mai 1817, il part en cure à Wiesbaden. Son mal de goutte a repris avec virulence. Le général von Hake se montre très compréhensif, se chargeant momentanément de certaines tâches de son chef d'état-major. Après trois semaines de bains, le 24 juin, celui-ci ne ressent guère d'amélioration. Un médecin lui conseille alors de se rendre à Schwalbach, où l'eau minérale devrait lui être plus profitable. Carl veut se rétablir avant l'arrivée du *Kronprinz* et tient à lui présenter une bonne image des Rhénans, que beaucoup considèrent à Berlin comme des « révolutionnaires[54] ». La perspective d'accompagner le prince lui fait du bien, si l'on en croit son ami Groeben[55]. La tournée débute fin juillet et dure quatre semaines. Les Rhénans apprécient le goût du *Kronprinz* pour la nature et les arts. Sa gentillesse et ses bonnes manières suscitent

l'enthousiasme. C'est vraiment « un voyage triomphal », écrit Clausewitz. Lui-même y prend beaucoup de plaisir et d'intérêt. Le prince se montre charmant avec lui, son entourage également, en particulier le conseiller d'Etat Ancillon et le major Karl von Roeder, un vieil ami. Clausewitz revoit Grolman à Cologne, puis Boyen à Coblence. Celui-ci passe une soirée entière avec lui. Les inconvénients du recrutement pour la population rhénane sont évoqués de façon plutôt délicate par Clausewitz. A une question du ministre sur ses ambitions de carrière, il répond qu'il n'en a pas et qu'il n'a pas à se plaindre de sa position actuelle[56].

Ses récriminations contre la mauvaise organisation de la Landwehr ne cessent pas pour autant. Il trouve inadmissible de laisser des jeunes gens dans l'incertitude durant cinq ans. Dépendre jusqu'à sa trente-deuxième année du bon vouloir d'un major et d'un conseiller régional doit être insupportable, et les conséquences vont se faire sentir au fil des années. Wilhelm von Humboldt passe à Coblence où il reste huit jours. Il part pour Londres, où il va prendre la tête de l'ambassade de Prusse. Clausewitz se réjouit d'y voir l'accomplissement d'un souhait, mais Humboldt lui répond : « Non, mon cher, je ne veux pas y aller ; on m'y envoie[57]. » Autrement dit, les milieux réactionnaires préfèrent le savoir loin de Berlin. Dans les journaux de la capitale, Gneisenau apprend que le directeur de l'Ecole de guerre, le général von Boguslawski, est mort. Son poste devient vacant et Gneisenau demande à Clausewitz s'il n'est pas intéressé. Cela le ramènerait à Berlin, où il ne pourrait qu'avoir une heureuse influence sur les affaires militaires, grâce à sa « vision claire des choses » et à sa « dialectique nette[58] ».

Entre libéralisme et réalisme politique

Le 18 octobre 1817, quelque cinq cents étudiants d'une dizaine d'universités allemandes se rassemblent au château de la Wartburg en Thuringe, où Luther s'était retiré pour étudier. Ils y fêtent le tricentenaire de la Réforme et le quatrième anniversaire de la bataille de Leipzig, deux moments clés dans l'aspiration allemande à la liberté. Après avoir chanté des hymnes patriotiques, ils brûlent solennellement les ouvrages d'auteurs réactionnaires. Beaucoup d'entre eux ont participé comme volontaires aux campagnes de 1813-1815. Ils ont choisi pour leur drapeau les couleurs de la

légion de Lützow : noir, rouge et or. Cette volonté d'entretenir une mémoire bien spécifique des « guerres de libération » constitue un geste politique tout à fait inédit. Ces jeunes gens veulent dénoncer la volonté de l'entourage réactionnaire du roi d'occulter l'implication du peuple dans la défaite des Français[59]. Clausewitz n'en parle pas dans sa lettre du 28 octobre à Gneisenau, mais il se déclare pour l'égalité des droits et des charges. Il a lu, par ailleurs, un ouvrage du professeur bernois Carl Ludwig von Haller sur la « restauration de la science de l'Etat » et il en a retenu que l'égalité ne doit pourtant pas aller trop loin : une société ne peut vivre que si ses membres sont différents, de même que la variété de ses organes assure l'existence d'une plante. Quant au poste de Boguslawski à l'Ecole de guerre, il consiste, à le lire, en une sorte de direction des bâtiments, ce qui ne l'emballe pas spécialement[60]. S'il y a la moindre difficulté à obtenir ce poste, écrit-il à Boyen, il opterait bien pour une inspection de la Landwehr à Düsseldorf ou à Cologne. Revenant sur l'actualité politique, il estime inopportune la pétition adressée par Görres au roi Frédéric-Guillaume pour lui rappeler sa promesse d'instaurer une Constitution et signée par de nombreux Rhénans, dont le président Meusebach. Il est convaincu qu'il ne sied pas au peuple d'approcher directement le trône. Il ne peut le faire que par l'intermédiaire de ses représentants ou de la presse. Un contact plus direct, plus démocratique, est source de dangers. Ceux qui ont signé la pétition n'ont pas agi avec plus de légitimité que la foule parisienne lorsqu'elle attaquait le palais des Tuileries le 10 août 1792[61]. D'après Peter Paret, ces deux dernières lettres ont dû être utilisées par Gneisenau pour prouver la fiabilité politique de Clausewitz auprès du chancelier Hardenberg. Il n'est pas impossible qu'elles aient été écrites avec cette intention présente à l'esprit[62].

Si le chancelier veut se faire une idée exacte de l'état d'esprit en Rhénanie, insiste Gneisenau, il ne trouvera pas de meilleurs renseignements qu'auprès du colonel von Clausewitz. Ce dernier est un observateur des plus perspicaces. Vu ses talents peu communs, il mérite une place au cœur de la monarchie, notamment au Conseil d'Etat. Si ses forces ne l'empêchaient pas lui-même d'être encore en première ligne, poursuit-il, il servirait sans hésiter sous les ordres de Clausewitz, tant est grande sa confiance en cet homme, aussi compétent pour les questions civiles que pour les affaires militaires. Il ne faut pas craindre sa froideur apparente ; son

cœur est ardent et noble ; son esprit est nourri de connaissances approfondies. Dans ses tâches, il apporte de l'ordre et de la clarté. Il traite tout avec bienveillance, sérieux et fermeté[63]. Clausewitz remercie Gneisenau pour ses démarches. Il se rend bien compte que le poste de directeur de l'Ecole de guerre ne lui promet pas un grand rayon d'activité. Il comprend que la direction des études soit assumée par le colonel Rühle von Lilienstern, qui a toute légitimité en la matière. Mais son poste à Coblence ne le satisfait plus : ses vues sont trop différentes de celles de Hake. Il communique à Gneisenau son opinion sur Görres. Celui-ci poursuit ses idéaux avec des intentions tout à fait pures ; il n'est pas injuste dans ses jugements, même s'il est un peu trop carré, voire brutal ; c'est un homme droit et aux conceptions nobles. Il n'empêche que ses idées politiques sont plus démocratiques qu'il ne convient dans une grande monarchie : « Il est de ceux qui ne voient dans les hommes du peuple que gens pacifiques et honnêtes, pourchassés et malmenés à plaisir ; il ne veut pas se rendre compte que gouvernés et gouvernants ne sont ni pires ni meilleurs les uns que les autres, qu'ils sont pétris de la même pâte et seulement portés à des erreurs différentes pour la simple raison que leur situation politique est différente, et qu'ils se tiennent réciproquement en respect, uniquement grâce à un équilibre de puissance[64]. » Cela n'empêche pas Clausewitz, Görres et leurs familles respectives de passer de nombreuses soirées ensemble[65]. Cinq ans plus tard, retiré à Strasbourg, le second engagera encore un de ses amis à aller saluer le premier de sa part, car « c'est un homme très intelligent, très sage et très brave[66] ».

Le 14 décembre 1817, Clausewitz fait part d'une triste nouvelle à Gneisenau : leur cher ami Schenkendorf est mort soudainement, d'une *Nervenschlag*, expression courante à l'époque pour désigner non pas une crise de nerfs mais plutôt une attaque cérébrale[67]. A Berlin, Gneisenau vit dans une semi-retraite, bien qu'il ait été nommé membre du Conseil d'Etat instauré cette année-là[68]. Ses projets pour Carl rencontrent des obstacles. Le roi s'oppose à sa nomination à l'Ecole de guerre. Il prend prétexte de sa déclaration à Boyen selon laquelle Clausewitz n'ambitionne pas un autre poste que celui de Coblence. On lui en propose un autre et il pose ses conditions ! Gneisenau est embarrassé et il ne sait pas comment s'y prendre pour revenir à la charge. Il estime toujours qu'il serait bon pour Carl d'être

à Berlin, au cœur du pouvoir, mais il ne veut pas insister sans l'accord de celui-ci[69].

Hardenberg aimerait doter la Prusse d'une Constitution, mais le roi s'y oppose[70]. Si le chancelier n'a pas la force de caractère de Stein, il a une vision claire du possible et un sens opportuniste des réalités. Sa grande souplesse dans les rapports humains lui permet de se maintenir au pouvoir en ces temps de réaction, alors qu'il veut tirer profit des avancées de la Révolution française et faire de la Prusse un Etat moderne, rationalisé et rénové par les principes de l'économie libérale[71]. Son projet de Constitution, comme on pouvait s'y attendre, est taxé de jacobinisme dans l'entourage du roi, notamment par le duc Charles de Mecklembourg, Ancillon, le prince Wittgenstein. L'affaire de la Wartburg a ravivé leur méfiance. On a tort des deux côtés, estime Gneisenau : la vérité est au milieu. Bien que le roi se montre prévenant à son égard, celui-ci n'a pas encore été invité à sa table, alors que d'autres généraux le sont. Il se montre peu en société et reste souvent seul chez lui. Lui qui a haï la Révolution française dans toutes ses phases, il trouve singulier d'être pris pour un révolutionnaire. Evolution significative : on parle de créer de nouveaux régiments de ligne et de suspendre les unités de Landwehr. Elles pourraient être l'instrument d'une révolution et les représentants étrangers en disent beaucoup de mal[72]. Les milieux conservateurs voient les guerres contre la France comme une parenthèse qu'il faut refermer : le service militaire obligatoire et la Landwehr doivent être supprimés[73].

Avec Marie, Carl va fêter le Nouvel An 1818 chez les Dohna, à Bonn. Il y entame une lettre à Karl von der Groeben. En ces temps de suspicion, il lui avoue ne prendre aucune précaution particulière, même s'il est conscient que sa missive pourra être ouverte par la police. Le chancelier Hardenberg est arrivé en Rhénanie avec le conseiller Eichhorn pour y rester deux ou trois mois. Son absence à Berlin pourrait être préjudiciable, car, au milieu des factions, il est le seul capable de maintenir un certain équilibre. Clausewitz craint que Boyen ne soit attaqué. S'il est affaibli, tout le système militaire le sera. Personnellement, il n'a pas envie d'aller se frotter aux intrigues berlinoises. Il remet son sort entre les mains de Gneisenau et espère bien que celui-ci lui obtiendra une inspection de la Landwehr. De retour à Coblence le 8 janvier, il transmet à Groeben le bonjour du général von Müffling, de Wilhelm von Scharnhorst, de la veuve de Schenkendorf et

de Görres : les amis[74]. Ernst Moritz Arndt en est un, lui aussi, et il passe huit jours à Coblence début janvier. Il donne des nouvelles à Friedrich Schleiermacher de leur « cher Eichhorn », de Stein et de Görres, qui a finalement remis à Hardenberg, plutôt qu'au roi, son adresse signée de plusieurs milliers de jeunes Rhénans désireux qu'une Constitution soit instaurée. Quant à Clausewitz, écrit Arndt, « un des hommes les plus parfaits, les plus brillants et les plus intègres dans l'armée, il traîne dans un corps arthritique un esprit toujours jovial et vaillant[75] ».

Dans un autre registre, Carl prend la plume pour rejeter l'idée de réunir les deux masses orientale et occidentale de la monarchie prussienne par un échange de territoires. Comme on l'a vu plus haut, Cologne et l'essentiel de la Rhénanie dépendent de Berlin depuis l'acte final du congrès de Vienne, mais il faut traverser des terres étrangères pour aller d'une ville à l'autre. La proposition de réunion vient du juriste Friedrich von Motz, président du district d'Erfurt et futur concepteur du Zollverein, l'union douanière allemande qui commencera à asseoir la prépondérance de la Prusse sur l'Autriche à partir des années 1830. Le 20 janvier 1818, Clausewitz signe un mémorandum dans lequel il qualifie de « chimérique » un tel projet d'échange, qui ne pourrait se réaliser que par la guerre. Les raisons politiques avancées par Motz ont en réalité des fondements militaires. Or, à ses yeux, le projet ne se justifie pas sur ce plan. Rassembler les deux territoires ne donnerait pas un avantage défensif marquant à la Prusse vis-à-vis de ses deux ennemis potentiels, la France et la Russie. « Ce que l'on peut faire avec les deux masses totalement séparées d'un même Etat, les deux branches de la maison d'Autriche nous l'ont montré avec la Belgique pendant trois siècles, écrit Clausewitz, et je doute que la branche allemande eût trouvé un avantage si l'on avait découpé, à partir des provinces belges, une étroite bande de territoire pour l'étendre jusqu'au Danube. Cette étroite bande aurait affaibli cette solide masse sans véritablement diminuer son isolement. » Il considère également que la Prusse ne peut asseoir son crédit moral envers ses sujets et vis-à-vis de toute l'Allemagne qu'en s'appuyant sur des principes libéraux. Elle doit éviter d'apparaître à ses voisins comme un partenaire encombrant. Ce serait une erreur d'abandonner la meilleure partie de la Rhénanie. Plus que tout, l'impression défavorable que produirait un tel échange dans toute l'Allemagne serait un prix beaucoup trop élevé à payer[76]. Les temps ont changé, l'opinion publique n'est plus

disposée à accepter de tels marchandages et Carl y est plus sensible que beaucoup. La stratégie a évolué, elle aussi. Hake a remis au roi et au chancelier un mémoire sur la défense de la frontière du Rhin. Clausewitz ne veut pas apparaître comme celui qui critique tout, mais Hardenberg lui a demandé son point de vue. Il a un long entretien avec le chancelier et il lui exprime franchement sa vision des choses : le mémoire de Hake repose sur une conception de la guerre dont les vingt dernières années ont balayé toute trace, il s'appuie sur une pseudo-science et des idées fausses[77].

Le poste de directeur de l'Ecole de guerre n'a pas encore été attribué. Le roi a demandé l'opinion de Hake : après vingt-six ans de service, Carl déplore que son souverain ne le connaisse pas mieux. Gneisenau ne le rassure qu'à moitié : le roi n'a pas interrogé Hake sur les compétences militaires de Carl, qu'il connaît depuis longtemps ; il s'est en revanche demandé si de jeunes officiers pouvaient lui être confiés au vu de ses « idées politiques » et s'il « n'appartenait pas à ces innovateurs républicains qui deviennent maintenant si dangereux pour les trônes ». Hake cependant n'a parlé de lui qu'en termes favorables et le roi, poursuit Gneisenau, s'est récemment exprimé de manière tout à fait bienveillante à son égard[78]. Carl remercie son ami du souci qu'il prend de sa carrière et n'en poursuit pas moins sa critique des conceptions de… Hake. Il ne reproche pas aux dirigeants et aux généraux de l'Ancien Régime d'avoir eu sur la guerre des idées liées aux circonstances de leur époque. C'est aux théoriciens qu'il en veut, car ils ont construit à partir des événements de leur temps des principes généraux auxquels ils veulent attribuer une valeur éternelle. Et, malheureusement, Hake les suit. « La dernière guerre, si grandiose et si naturelle dans ses mouvements, a en grande partie renversé ces vieilles quêtes théoriques, mais elle n'a pas emporté les décombres. » Les théoriciens n'en reviennent toujours pas, ils ne savent plus à quel saint se vouer, quand ils ne prennent pas le parti le plus radical, comme Valentini qui ne voit que barbarie dans la bataille de Waterloo, si éloignée des bonnes dispositions du modèle que représente toujours pour lui la bataille de Leuthen, la grande victoire de Frédéric II en 1757 ! L'idée de constituer une réserve stratégique et d'employer les forces successivement lui paraît également aller « contre la nature de la guerre ». Par ailleurs, l'Allemagne reste une fédération d'Etats souverains et il vaut mieux susciter une émulation entre eux en les laissant libres d'organiser leurs forces militaires.

Hake a quand même beaucoup fait en matière de fortifications, notamment à Sarrelouis et à Coblence. Cologne reste la place principale et la clef de la défense du Rhin. Agité par ces considérations dont plusieurs annoncent des passages de son futur *Vom Kriege*, Carl attrape froid et doit garder la chambre durant presque un mois[79].

A Berlin, le ton se durcit d'un cran : quiconque ose élever la voix contre l'esprit de mesquinerie ambiant est chassé de la Cour. Lorsque l'idée d'une Constitution est évoquée devant l'ensemble du Conseil d'Etat, elle est traitée d'ignoble projet jacobin. Gneisenau en fait part à Clausewitz dans une lettre qu'il envoie d'une façon telle que la police ne puisse l'ouvrir[80]. Carl ne se fait plus d'illusion : il estime que l'on ne veut pas de lui dans la capitale. Mais cela ne le trouble pas, il préfère rester honnête avec lui-même et n'a aucune complaisance révolutionnaire à se reprocher. Sa santé s'améliore en avril[81]. Le printemps se révèle comme le plus magnifique de ceux qu'il a connus et il se sent « inhabituellement bien[82] ». S'agirait-il d'un heureux pressentiment ? Le 7 mai, Gneisenau lui écrit en effet que le roi vient d'approuver sa nomination à la direction de l'Ecole de guerre et que Boyen, conscient des limites de la fonction par rapport à ses capacités, fera en sorte qu'il ait un peu plus d'influence. Il ne doit pas pour autant modifier son projet d'aller prendre les eaux. Pour Boyen, il n'y a pas d'urgence à se rendre à Berlin[83]. La nomination est effective le 9 mai[84]. Clausewitz remercie Gneisenau pour ses démarches ; il ne se réjouit pas tant du poste que de la possibilité de voir plus souvent son protecteur et ami[85].

Il connaît encore de joyeux moments à Coblence. Une petite société s'est reconstituée autour de Meusebach. Celui-ci apprend la nouvelle du futur départ des Clausewitz lors d'une partie de campagne au château d'Elz, le 13 mai. Les semaines qui suivent ne sont qu'une suite de réjouissances. Le lundi 1er juin 1818, c'est l'anniversaire de Carl. Il déjeune avec ses amis à Coblence, puis ils gagnent tous le village de Lahnstein et reviennent à la nuit en bateau sur le Rhin. Le mercredi 3 juin est le trente-neuvième anniversaire de Marie, d'abord fêté l'après-midi, dans les vignobles qui descendent vers le fleuve. Le groupe de convives emporte un gros gâteau sur une barque décorée et navigue jusqu'à Niderwerth, où il est accueilli au son du cor. Tous débarquent, traversent des champs et vont prendre le thé dans une prairie. Le soir, un dîner est servi sur une île du Rhin. Vers minuit, c'est le retour en barque à Coblence. Le samedi suivant, le 6 juin, la fête

reprend pour l'anniversaire de Meusebach ! Il est tellement ému qu'il en a les larmes aux yeux et embrasse tous ses amis, dont Clausewitz, non seulement sur la bouche mais aussi sur les mains, « comme s'il était une femme ». Les membres de la cour de révision donnent un dîner en ville, après lequel Meusebach et sa famille rejoignent le village de Bassenheim où les attendent leurs amis : les Clausewitz, les Stosch, Wilhelm von Scharnhorst et d'autres. « Nous avons battu les rossignols qui chantaient dans le parc », se souvient Meusebach, tant la musique et les chants ont retenti dans la nuit[86]. Celui-ci a bien perçu les qualités humaines de Clausewitz : son abord peut paraître froid et hautain, mais en réalité il est d'un naturel chaleureux, sincère et profond[87].

Le général-major Ludwig von Wolzogen, que Carl a connu lors de la campagne de Russie, est entré dans l'armée prussienne fin 1814. Il est le délégué militaire de Berlin auprès de la Diète fédérale de Francfort, organe central de la nouvelle Confédération germanique (Deutscher Bund) instaurée par le congrès de Vienne. Comme il vient de tomber malade, Gneisenau demande à Carl si cela ne l'intéresserait pas de le remplacer. Ce dernier regrette de ne pouvoir abandonner son poste avant l'arrivée de son successeur, tant le travail est abondant, et se plaint aussi de la dégradation de sa santé, qui nécessitera d'aller prendre les eaux le plus vite possible à Ems, sans doute dès le 1er juillet[88]. Il ne dit mot d'un voyage éclair qu'il entreprend alors à Londres. Le point reste un peu mystérieux, car nous n'avons trouvé qu'une source à propos de ce voyage. Dans son journal, Wilhelm von Humboldt, alors ambassadeur de Prusse à Londres, mentionne les invités qu'il reçoit à sa table. Le 22 juin à midi, Clausewitz est reçu avec d'autres personnes. Marie n'est pas mentionnée[89]. Le journal est précis et il n'y a pas de raison de mettre en doute ce qu'écrit Humboldt. Il est impossible qu'il s'agisse d'un frère de Carl. Rien ne contredit par ailleurs la présence de celui-ci à Londres fin juin 1818. Le 9 juillet, depuis Saint-Pétersbourg, le *Kronprinz* Frédéric-Guillaume le félicite pour sa nomination à Berlin, ce qui confirme le rétablissement de bonnes relations entre eux[90].

Revenu en Rhénanie, notre colonel entame sa cure à Ems. Il reprend sa correspondance avec Gneisenau, dans laquelle il est souvent question de stratégie. Il n'aime pas les camps retranchés aux frontières et n'en voudrait pas à Trèves. Il est dans la nature de la guerre, selon lui, qu'à son éclatement règne des deux côtés la plus grande liberté de mouvement et

d'entreprise. Les camps retranchés nuisent à cette liberté[91]. Le 12 août, à Erdmannsdorf, Agnes, la fille aînée de Gneisenau, épouse Wilhelm, le fils de Scharnhorst[92]. Clausewitz n'est pas présent, mais cette union doit lui faire grand plaisir. Quelques jours plus tard, Gneisenau lui écrit et détaille notamment quelles institutions il voudrait pour la Prusse, afin que celle-ci forme une masse cohérente. La Constitution qu'il appelle de ses vœux pourrait d'abord être appliquée dans les territoires rhénans, où il y aurait moins d'obstacles. Elle prévoirait deux chambres, la publicité des procès, la liberté de la presse avec des garanties contre les attaques personnelles sans preuves et les outrages à la morale, la responsabilité des ministres, l'abolition de la police secrète, de l'ouverture du courrier et des arrestations sans audition[93]. Il se doute bien que son ami partage ses vues, mais il ignore que le roi vient de confier à celui-ci une nouvelle mission.

Le généralat et le congrès d'Aix-la-Chapelle

L'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie conviennent de se réunir à Aix-la-Chapelle à la fin du mois de septembre 1818 pour discuter en priorité de l'évacuation anticipée de la France par leurs troupes. Les membres de la Quadruple Alliance veulent se rencontrer sur le territoire de l'un d'entre eux pour n'être pas tenus d'inviter un autre pays, et leur conférence ne doit pas avoir lieu trop loin des frontières françaises, car le commandant des troupes d'occupation, en l'occurrence le duc de Wellington, doit y prendre part. La ville d'Aix-la-Chapelle répond parfaitement à ces conditions. Le royaume de Prusse a le double souci de bien recevoir ses alliés dans une ville relativement modeste qui ne lui appartient que depuis 1815 et, en même temps, de ne pas précipiter un retrait dont il subirait le premier les conséquences négatives[94]. Le 17 août, Frédéric-Guillaume III écrit à Clausewitz qu'il l'a choisi pour commander la place durant le congrès. Il lui fait confiance pour cette mission délicate, dans un contexte où les mouvements nationaux et libéraux inquiètent de plus en plus les chancelleries[95]. Cette nomination corrige l'image trop répandue d'un souverain qui lui garderait rancune. En réalité, il connaît ses qualités et, fondamentalement, il l'apprécie, comme le confiera bientôt Boyen à Gneisenau[96]. Carl et Marie quittent Coblence au grand regret de leurs amis. A la date des 4 et 5 septembre, Meusebach compose un poème à

leur intention[97]. Pour occuper ses nouvelles fonctions avec le grade adéquat, Clausewitz est fait général-major le 19 septembre, il n'a que trente-huit ans. Son frère Friedrich a obtenu ce grade le 30 mars précédent, mais il a neuf ans de plus que lui. Son autre frère, Wilhelm, de sept ans plus âgé, est toujours colonel et ne passera général-major qu'en 1828[98]. Scharnhorst ne l'a été qu'à cinquante et un ans et Gneisenau à cinquante-deux. Moltke le deviendra à cinquante-six ans. On ne peut pas dire que les mérites de Carl von Clausewitz n'aient pas été reconnus et que son avancement en ait souffert[99].

Gneisenau, qui est le premier à le féliciter, pense qu'il aurait pu être promu encore plus vite, tellement il estime les qualités de son ami. Le roi a fait accéder celui-ci au généralat en même temps que Pfuel, Thile et d'autres, à l'occasion de la pose de la première pierre d'un monument célébrant les guerres de Libération sur une colline de Berlin qui prendra plus tard le nom de Kreuzberg. C'est le roi lui-même qui a nommé Clausewitz à la *Kommandantur* d'Aix-la-Chapelle, précise Gneisenau. La fonction exige du tact et peut donner beaucoup de soucis. « Veillez pour cela, ajoute-t-il, à ce que, lors de l'entrée de l'empereur [de Russie] la pression de la foule ne soit pas trop forte et à ce que les rues demeurent libres et franchissables. » Gneisenau vient d'être nommé gouverneur de Berlin[100].

Le 27 septembre, Frédéric-Guillaume reçoit un accueil plutôt froid à Aix-la-Chapelle. La région n'est rattachée à la Prusse que depuis trois ans et la population, non consultée, est loin de s'en réjouir. Le lendemain, il se porte successivement à la rencontre de ses hôtes, les empereurs de Russie et d'Autriche. Il les accompagne chaque fois dans leur carrosse, pour éviter l'affront de voir Alexandre et François davantage acclamés que lui. Le contraste entre son entrée et la leur, qui soulève l'enthousiasme, le blesse profondément[101]. Il est accompagné par le chancelier Hardenberg, le général Boyen et le nouveau ministre des Affaires étrangères, le comte Bernstorff, qui est un Danois. La nomination de celui-ci représente un compromis entre la tendance conservatrice de Wittgenstein et celle plus réformatrice de Hardenberg[102]. Le prince de Metternich dirige la diplomatie autrichienne, le comte de Nesselrode celle des Russes. L'Angleterre est représentée par lord Castlereagh et le duc de Wellington. La France a envoyé le duc de Richelieu, qui dirige le gouvernement de Louis XVIII[103].

Les préparatifs d'accueil, les mesures de sécurité et l'arrivée de toutes ces personnalités occupent beaucoup Clausewitz durant deux semaines. Le 1er octobre, une fois tout ce monde installé, les consignes de service établies et les honneurs militaires rendus, il peut reprendre sa correspondance avec Gneisenau, dont on aura compris qu'elle constitue ici une source essentielle. Il est content d'avoir retrouvé la confiance du roi. Ses tâches consistent à superviser les services de garde, les mots de passe « et d'autres petites choses du même genre ». Dans la modeste maison qu'il habite avec Marie, il n'a pas encore eu l'occasion d'inviter quelqu'un et il ne sait pas s'il pourra rencontrer les importants personnages dont il assure la sécurité. Lors d'un dîner organisé par le roi et lors d'un autre donné par l'empereur François, la place a tellement manqué que des lieutenants-généraux comme Müffling et Thielmann ont dû être refusés. En dehors de Thielmann et d'un comte qu'ils ont connu à Coblence, les Clausewitz n'ont encore reçu aucune visite. La décision de mettre fin à l'occupation militaire de la France semble déjà acquise[104]. Le couple ne tarde pas à sortir. Le soir du 4 octobre, la ville donne un grand bal en l'honneur des monarques. « Ce fut un brillant rassemblement, écrit le comte Bernstorff à son épouse. J'ai vu là le duc de Kent et sa femme [Victoria de Saxe-Cobourg-Saalfeld], qui n'est nullement jolie*******. Il fut plus intéressant pour moi d'y trouver les braves Clausewitz, qui évoquèrent amicalement le souvenir des tiens. Leur couple semble des plus heureux[105]. »

Le 9 octobre, quatre traités sont conclus par la France avec l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie, fixant au 30 novembre le départ de toutes les troupes d'occupation et le paiement d'une contribution de 260 millions de francs[106]. Gneisenau écrit à Marie que Carl a retrouvé la totale confiance du roi grâce à la lettre où il se montrait critique envers Görres. Gneisenau l'a montrée à Boyen, qui, sans en demander la permission, l'a présentée à Frédéric-Guillaume, qui a compris que Clausewitz n'était pas un révolutionnaire[107]. Celui-ci, le 25 octobre, n'a pas encore pu parler à Hardenberg, dont les services l'ont oublié lors d'une invitation à dîner adressée à tous les généraux prussiens : le grade de Carl était sans doute trop récent. Il voit en revanche Alexander von Humboldt, le naturaliste, frère de Wilhelm. Ses talents de scientifique et d'orateur l'impressionnent beaucoup. Il se rend compte de la méfiance que suscitent

parmi les souverains les « sociétés de gymnastique[108] ». Instauré par Friedrich Ludwig Jahn en 1811, ce mouvement avait pour but de préparer les jeunes gens à devenir les citoyens armés d'une prochaine guerre contre la France. Ils se démarquaient des militaires par leur veste ample, un pantalon large et en refusant de marcher au pas. Le tutoiement était de rigueur et l'égalitarisme implicite. En 1818, regroupant plus de 10 000 membres, le mouvement commémore à sa façon l'engagement du peuple dans les guerres de Libération, en organisant non seulement des exercices de gymnastique en public, mais aussi en chantant et en défilant à la lueur des flambeaux[109]. Clausewitz, dont la santé n'a jamais été aussi bonne depuis sa cure à Ems, a eu vent d'une réunion prévue pour les sociétés de Rhénanie le 18 octobre, jour anniversaire de la bataille de Leipzig. Elle a été interdite : « Cela aurait donné une scène comme à la Wartburg », écrit-il. Il voit du vrai jacobinisme dans ce mouvement au caractère à la fois populaire et égalitaire. La publication du quatrième volume du *Geist der Zeit* (*L'Esprit du temps*) d'Ernst Moritz Arndt suscite aussi du mécontentement********. Il contiendrait une chanson inquiétante, poussant à aller « toujours de l'avant », et une attaque en règle contre la police. La paix revenue, Carl estime inutile d'exciter le peuple ; mieux vaut se tourner vers les gouvernements : « Les écrivains qui choisissent la première option apparaîtront toujours comme des révolutionnaires, ceux qui prennent la seconde comme des hommes francs et sincères[110]. »

Arndt n'a sans doute pas eu vent de ce qui pourrait apparaître comme un revirement de Clausewitz. En 1821, il parlera encore de « guerre populaire » en évoquant le texte rédigé par ce dernier sur la Landwehr au début de l'année 1813. Il demandera à Schleiermacher, s'il rencontre Clausewitz, de lui en parler[111]. Celui-ci, contrairement à Arndt, a compris que la guerre était finie et qu'il ne fallait pas maintenir un discours certes « démocratique », mais aussi belliqueux et haineux[112]. A sa grande satisfaction, les revues et les manœuvres à Aix-la-Chapelle se déroulent sans le moindre faux pas. Le tsar Alexandre est un fin observateur. Clausewitz remarque la froideur avec laquelle il traite l'un de ses généraux. Il voit Boyen qui ne le reçoit pas avec force démonstrations d'amitié mais lui accorde une grande confiance. Ils parlent un peu de tout, en n'approfondissant que peu de sujets. Clausewitz sort malgré tout très

satisfait de cet entretien[113]. Stein et Wilhelm von Humboldt arrivent eux aussi dans l'ancienne capitale de Charlemagne. Le second ne s'entend pas très bien avec le chancelier Hardenberg, mais les deux hommes se saluent « comme si de rien n'était », écrit Clausewitz en français. Celui-ci est plus proche de Humboldt et il mange avec lui le 6 novembre. Le philologue-diplomate lui confie sa décision de ne pas retourner à Londres et son aspiration à entrer au Conseil d'Etat. Bernstorff, lui, correspond de plus en plus à l'opinion que Gneisenau avait communiquée à son ami : il est « noble, correct et brave, mais terne et las[114] ». C'est probablement lors de son repas avec Humboldt que l'idée de lui succéder à l'ambassade de Prusse à Londres vient à l'esprit de Clausewitz[115].

Friedrich von Gentz, qui travaille pour Metternich, finit par rédiger des textes qui donnent satisfaction à toutes les puissances. La Quadruple Alliance des vainqueurs de 1815 est réaffirmée, mais elle passe dans le domaine des accords secrets, et son champ d'action est strictement limité à la France. Celle-ci est en regard introduite dans un concert des désormais cinq grandes puissances qui tiendra des réunions périodiques destinées à maintenir la paix et à réprimer tout mouvement révolutionnaire[116]. Agnes von Gneisenau, qui a épousé le fils de Scharnhorst au mois d'août, arrive à Aix-la-Chapelle une semaine avant la fin du congrès. Les Clausewitz la trouvent radieuse et sont tout heureux de l'accueillir. Lors d'un bal donné par les commerçants de la ville en l'honneur des souverains, Marie se fait une joie de la présenter au *Kronprinz* et à son frère le prince Guillaume. Ce détail confirme encore, si besoin était, la proximité de Marie avec la famille royale, son aisance dans les salons et le rôle essentiel qu'elle tient auprès de Carl dans le monde. Même si celui-ci ne recherche pas les mondanités, contrairement à sa femme, il s'y est accoutumé plus que l'on ne pourrait le croire. Le congrès se termine à la mi-novembre. Les Clausewitz quittent la ville le 24 ; ils s'attardent à Coblence, à Erfurt, puis à Leipzig, pour n'arriver à Berlin qu'à la fin du mois de décembre[117].

Les écrits du séjour en Rhénanie (1816-1818)

Les pages qui précèdent ont déjà évoqué quelques écrits des années 1816-1818. Leur mention dans la correspondance a permis de les dater avec une certaine précision. Dans les papiers laissés par Clausewitz, plusieurs autres

remontent aux trois années qu'il a passées en Rhénanie, même s'ils ne sont pas datés. Ils concernent d'abord la défense de la frontière occidentale de la Prusse et sont directement liés aux activités du quartier général de Coblence. Dans un mémoire sur la « barrière du Rhin », Carl souligne l'importance de cette ville qui se situe à peu près au milieu de la ligne à défendre. Le confluent de la Moselle et du Rhin, la proximité de zones montagneuses, le carrefour routier et les fortifications de la ville, qui sont en train d'être améliorées, font que s'il fallait établir un camp retranché sur cette frontière, il devrait être aménagé là[118]. Dans le même domaine de préoccupations, Clausewitz envisage les considérations militaires liées à l'établissement des routes en temps de paix et en temps de guerre[119]. La Confédération germanique issue du congrès de Vienne ne dispose que d'un organe central, la Diète de Francfort, en réalité une commission permanente de diplomates. La Prusse souhaite plus de cohésion pour les trente-huit Etats allemands et une sorte de contrôle de ceux-ci, partagé entre elle et l'Autriche, ce dont cette dernière ne veut pas entendre parler. Elle veut aussi établir une armée fédérale, mais l'Autriche soutient les petits Etats qui veulent rester autonomes[120]. Clausewitz compose un mémoire sur cette question au cours du printemps 1818. Il est écrit en français, sans doute avec l'intention d'une diffusion aussi large que possible dans les milieux diplomatiques[121]. Il ne prône pas la constitution d'une seule grande armée de la Confédération. Les petits Etats, en se voyant dominés par les grands, perdraient tout intérêt pour les questions militaires. En cas de guerre avec la France, celle-ci ayant ses points vulnérables aux extrémités nord et sud de son territoire, il faudrait de toute façon diviser l'armée confédérale. Pour lui, mieux vaut laisser à chaque souverain d'Allemagne la disposition entière de ses forces jusqu'au moment de la guerre et conclure alors « des arrangements par des conventions et traités particuliers », comme en 1814 et en 1815. Il n'empêche que l'Allemagne « doit être toujours sous les armes plus que tous les Etats qui l'entourent puisqu'elle est au milieu d'eux ». Chaque million d'habitants devrait entretenir 20 000 hommes et une forteresse[122].

Clausewitz prépare également des études de campagnes. Par l'intermédiaire d'un aide de camp du général von Hake, il commande un des premiers travaux sur la campagne de Russie de 1812, publié en 1817 et dû au général français Guillaume de Vaudoncourt[123]. Sans doute songe-t-il

déjà à compléter ses souvenirs personnels par un aperçu global des opérations. Pour Jean-Jacques Langendorf, il est probable qu'il rassemble aussi à Coblence des notes sur les guerres de Vendée, auxquelles il s'est intéressé lors de son séjour au Mans en 1815[124]. Mais son travail principal, selon Peter Paret, porte sur la campagne de 1814 en France. S'efforçant de rassembler ses considérations théoriques sur la stratégie, il désire tester leurs relations avec la réalité en se penchant sur ce cas si particulier[125]. Après avoir donné un aperçu chronologique des faits, il fait porter l'essentiel de son travail sur la « critique stratégique ». Ses premiers mots expriment son intention : « La campagne de 1814, en France, est l'exemple le plus frappant que l'on puisse choisir pour mettre en lumière l'idée stratégique. » La guerre atteint à cette époque son développement le plus rapide et le plus puissant ; les belligérants ont de gros effectifs et les résultats sont considérables sur un espace réduit ; on y distingue bien l'offensive et la défensive ; la force relative des adversaires a varié, ce qui a facilité les manœuvres ; les bases d'opérations, les lignes de communication et la levée en masse ont compté ; enfin les grandeurs morales ont joué un rôle important. Pour lui, « c'est la théorie qu'il s'agit d'appliquer clairement à un cas particulier » : les thèmes énumérés se retrouveront dans *Vom Kriege*. Il est fondamental de les confronter aux réalités d'une campagne, car, écrit-il, « nous sommes ici sur un terrain où il ne se rencontre guère de vérité absolue ». Selon sa perspective, « la théorie est là bien plus pour former le praticien, pour lui faire le jugement, que pour lui servir d'indispensable soutien à chaque pas que nécessite l'accomplissement de sa tâche[126] ».

Comme l'écrira Marie dans son avant-propos à l'édition posthume de *Vom Kriege*, Carl reprit à Coblence « ses travaux scientifiques et commença à rassembler les fruits qui avaient mûri au cours de ses riches expériences durant quatre importantes années de guerre. Il écrivit d'abord ses vues dans de courts essais, assez peu liés entre eux[127] ». Il explique sa démarche dans une note sur la théorie de la guerre, sans doute écrite entre 1816 et 1818 et qui figure improprement comme « préface de l'auteur » dans les éditions de *Vom Kriege*. Il dit que le côté scientifique de ses matériaux « réside dans la volonté de scruter l'essence des phénomènes de guerre, de montrer leur lien avec la nature de la chose dont ils sont constitués ». Il ne se dérobe pas aux conclusions philosophiques, mais préfère rester au plus près de

l'expérience. Les théories de la guerre existantes ne sont pas scientifiques. Elles ne sont qu'un tissu de banalités et de radotages. Il préfère, lui, présenter à son lecteur « sous forme de petites graines de pur métal les idées que des années de réflexion sur la guerre, le commerce d'hommes intelligents qui la connaissaient et maintes expériences personnelles ont fait naître et fixées dans son esprit[128] ». Ce texte fait le lien avec ses réflexions sur la théorie de l'art de la guerre dans les années 1809-1811[129]. Il s'explique également dans une note non datée mais sans doute écrite à la fin de son séjour en Rhénanie, jointe par Marie à son avant-propos[130]. Il a progressé dans son travail. Ses propositions mises par écrit sont l'essentiel de la stratégie, dit-il. Ce sont des matériaux sans plan préétabli. Son idée était d'abord, en ayant vaguement en tête la manière de Montesquieu, de noter les idées essentielles dans des phrases brèves et concentrées, des « graines » destinées à un lecteur averti. Mais plus tard, sa nature qui le « pousse toujours à systématiser et à développer » a pris le dessus et il est entré dans de grands développements. Puis il a voulu tout réviser et obtenir « un petit volume in-octavo ». Son ambition était « d'écrire un livre qu'on n'oublierait pas après deux ou trois ans, et que celui qui s'intéresse à la question pourrait à la rigueur prendre en mains à plus d'une reprise[131] ».

Ces pages sur la stratégie, selon toute vraisemblance, n'ont pas survécu[132]. Le 5 août 1816, Gneisenau écrit à Boyen que Clausewitz a l'intention d'écrire un travail d'envergure, mais que ses fonctions à Coblence lui prennent malheureusement beaucoup de temps. Il parle d'un « règlement sur le service en campagne, écrit dans des perspectives élevées et qui exposerait les conditions de la guerre d'aujourd'hui ». Cela serait très profitable pour les officiers. Aussi souhaite-t-il que Clausewitz soit déchargé de ses tâches administratives, car il est le seul à avoir les talents pour mener à bien un projet aussi ambitieux[133]. S'agit-il bien de l'entreprise d'approfondissement théorique qui débouchera sur *Vom Kriege* ? Gneisenau qualifie-t-il cela de « règlement » pour mieux convaincre Boyen ? Quoi qu'il en soit, un fragment de ce travail subsiste : il figure en annexe d'une lettre à Gneisenau du 4 mars 1817[134]. Pour Carl, ce bref essai porte sur un sujet qu'il est nécessaire de bien comprendre pour éclaircir le terme de stratégie. En général, il jette au feu les épreuves préliminaires et s'en tient à des conclusions concises. Ici, il fait une exception et il envoie l'épreuve à son ami, « parce qu'elle permet de reconnaître au mieux la structure du bois

à partir duquel le travail est taillé ». Il répugne pour le moment à publier celui-ci, car toute objection suscitée par des réactions superficielles le blesserait – beaucoup de gens ne vous laissent pas exprimer entièrement vos pensées si vous n'êtes pas prêcheur ni professeur[135]. Son essai porte sur la progression et la pause dans les événements guerriers. Il débute par une comparaison avec le jeu, souligne la difficulté d'évaluer ses propres forces et celles de l'adversaire, affirme la plus grande force de la défensive, puisqu'il faut être plus fort pour attaquer que pour se défendre. Napoléon a mené la guerre avec une intensité inconnue jusque-là, mais ce ne sera pas toujours nécessairement le cas[136]. Tous ces thèmes seront développés dans *Vom Kriege*. Gneisenau se montre enthousiaste et trouve que cet essai exprime clairement ce qu'il pensait lui-même confusément[137].

Karl von der Groeben, qui l'a également reçu, apprécie beaucoup moins. Le 17 mai, Clausewitz lui dit qu'il a écrit l'hiver précédent une première ébauche de ce qui concerne la stratégie. Le manuscrit reste cependant un document de travail qui doit encore être revu et même peut-être entièrement rejeté. C'est écrit de façon peu lisible mais, lorsqu'il sera plus avancé et qu'il aura trouvé un bon copiste, il lui enverra l'ensemble pour avoir son avis. En attendant, Groeben est prié de ne pas en parler[138]. Celui-ci l'évoque cependant le lendemain dans une lettre à Leopold von Gerlach, qui était peut-être au courant, comme le laisse entendre l'évocation de son nom dans la lettre précédente de Clausewitz. Groeben apprécie beaucoup ce dernier et son épouse : ce sont, dit-il, « deux personnes bonnes et honnêtes ». Il confie à Gerlach qu'il connaît le travail dont parle Gneisenau. Il s'agit de quelques pages, mais il ne peut pas se montrer aussi élogieux à leur sujet que celui-ci. « C'est plus critique que définitif, ce qui est bon, mais l'humeur irritée, maladive dans laquelle c'est écrit transparaît, et cela n'est pas bien. » Les *Considérations sur la guerre* (1804) du général français Latrille ont davantage plu à Groeben. Cela dit, « Clausewitz est trop excellent pour que quelque chose de médiocre sorte de lui[139] ». Dans son ouvrage, Latrille écrivait que la guerre était devenue nationale et que cela expliquait les succès français. En revanche, l'abandon des bagages et des tentes, la rapidité des mouvements lui conféraient un « caractère effrayant d'acharnement et d'activité ». Il relevait aussi l'influence des « causes morales[140] ». Groeben regrette sans doute que Clausewitz ne mette pas assez

en évidence les campagnes où les Français ont remporté leurs grands succès, comme celle de 1800 expliquée par Latrille.

Clausewitz a certainement écrit davantage sur la stratégie à Coblence que les pages envoyées à Gneisenau et à Groeben. Andreas Herberg-Rothe pense que les premières ébauches de *Vom Kriege*, publiées et datées des années 1809-1812 par Werner Hahlweg, remontent en réalité au séjour en Rhénanie[141]. Le problème est que les allusions aux théoriciens et les événements évoqués dans ces textes suggèrent une rédaction antérieure. Les auteurs les plus récents mentionnés par Clausewitz sont Bülow et Dumas. Il n'y a aucune allusion à Jomini, alors que celui-ci s'imposait partout après 1815. De même, il est étrange qu'il n'évoque pas de bataille plus récente que celle de Fleurus en 1794. Peut-être a-t-il remanié une première mouture à Coblence, mais nous ne disposons pas de cette version actualisée. Par contre, nous suivrons volontiers Andreas Herberg-Rothe lorsqu'il voit les « graines » (*Körner*) évoquées par Clausewitz dans son « esquisse » et son « précis » relatifs à la tactique, souvent publiés en annexe des éditions allemandes de *Vom Kriege*[142]. L'importance des forces morales et « irrationnelles » y est soulignée, de même que la nécessité de laisser une grande marge de manœuvre aux unités engagées et de ne fixer que les contours généraux d'un plan de bataille. La méthode dialectique se retrouve dans l'opposition entre le combat corps à corps et le combat à feu. Le premier est surtout dominé par l'instinct, le second par la raison. L'expulsion et la destruction de l'ennemi forment un autre couple conceptuel, lié à celui des fins et des moyens du combat[143].

La direction de l'Ecole de guerre à Berlin

Le 21 janvier 1819, la comtesse Elisabeth von Bernstorff fait la connaissance des Clausewitz lors d'un dîner à Berlin. Plus jeune de vingt ans que son mari, elle attendait depuis longtemps de rencontrer le cousin de sa sœur adoptive « et son exquise épouse ». Le contraste entre la jovialité bienveillante de Marie et la gravité mélancolique de Carl domine sa première impression. Mais bientôt celui-ci se montre prévenant et plein de sympathie, si bien que, la cordialité et l'obligeance de Marie aidant, des relations d'amitié se nouent, auxquelles se joint le comte. Ils se revoient

cinq jours plus tard, au cours d'un souper où Gneisenau est également présent[144].

A trente-huit ans, Carl est jeune pour diriger l'Ecole de guerre. Le programme des cours est dû essentiellement au colonel Rühle von Lilienstern, qu'il a bien connu en 1813 à l'état-major de Scharnhorst. Rühle est un surdoué. D'une curiosité intellectuelle sans limites, il est aussi bien écrivain que peintre, poète, numismate et botaniste. Il préside la Commission des études[145]. Il a le même âge que Clausewitz, mais il n'est pas encore général. Ce dernier détail compte peut-être dans la démarche entreprise par Carl, bien que ses motivations soient plus fondamentales. Le 21 mars en effet, il termine un mémorandum qu'il envoie à Boyen et où il préconise une vaste réforme du cursus. Il commence par énumérer les enseignants qui font œuvre utile. Parmi eux figurent le colonel von Lützow, l'ancien chef du fameux « corps noir » qui enseigne la tactique, le major Karl von Decker, qui professe la même matière et les tâches d'état-major, et aussi Paul Erman, de l'université de Berlin, professeur de physique. Ce sont « les seules parties saines de l'institut » et leurs heures de cours ne constituent pas un tiers du programme. Celui-ci est trop vaste et insuffisamment axé sur la pratique. Une école pour officiers ne doit pas ressembler à une université. Les officiers ne sont pas voués, comme les étudiants, à user de leur liberté pour préparer des travaux personnels et développer une pensée originale. Ils ont besoin d'un encadrement plus strict. Pour chacune des trois années, il y a entre vingt-six et trente-cinq heures de cours par semaine. C'est beaucoup trop : il n'en faut pas plus de dix-huit à vingt-quatre. L'histoire des guerres est enseignée par un civil, Christian August Stützer, qui n'a pas l'expérience des réalités de la guerre. Il faudrait, de plus, se concentrer sur quelques campagnes que l'on verrait en détail. Quant à l'étude des hautes mathématiques, elle n'a pas d'utilité pratique pour des militaires. Clausewitz regrette enfin que Kiesewetter, « cet excellent professeur », n'ait plus la santé pour enseigner, car il développait « l'esprit de ses jeunes élèves ». Enfin, c'est une erreur d'avoir retiré la logique du programme[146].

Même si elles recueillent dans l'ensemble l'assentiment de Boyen, ces propositions n'ont pas de suite immédiate – on en tiendra compte cinquante ans plus tard. Les heures de mathématiques sont un peu réduites dès 1819-1820, mais Clausewitz comprend que ses fonctions sont purement

administratives et il abandonne tout espoir de réformer le programme. Il se replie alors sur lui-même. Lui qui, entouré de ses amis, stimule et dirige toujours la discussion se montre effacé, embarrassé et timide avec les jeunes officiers de l'Ecole de guerre. Il n'exprime plus ses désaccords, même quand il en a l'occasion, comme s'il avait été profondément blessé par le manque d'impact de son mémorandum. Il devient alors une sorte d'étranger dans son milieu de travail et il se borne à être le supérieur disciplinaire de l'école, ce qui lui donnera du temps pour écrire[147]. Pour le futur général von Brandt, le défaut de l'école est qu'elle n'en est pas une. Les élèves sont considérés comme des « gentlemen » et font ce qu'ils veulent, du moment qu'ils assistent à un cours de temps en temps. Si la direction veut sévir et les contraindre à être plus assidus, elle rencontre tellement d'obstacles qu'elle finit par renoncer. Clausewitz en fait l'amère expérience. Avec son urbanité naturelle et son tempérament réservé, il ne se laisse pourtant jamais entraîner à des propos secs ou inconsidérés. Mais ses fonctions ne l'amènent pas moins à être impliqué dans toutes sortes d'histoires fâcheuses qui donnent lieu à des doléances auprès de l'Inspection générale et du ministère de la Guerre. Pour Brandt, Clausewitz est la seule personnalité connue des officiers de l'école, ils pourraient reconnaître son autorité si l'organisation était meilleure et l'enseignement d'un plus haut niveau. Malheureusement, il ne peut rien y changer et son poste de directeur administratif fait « un fiasco total[148] ».

Deux jours après le dépôt de son mémorandum auprès de Boyen, le 23 mars 1819, à Mannheim, le dramaturge populaire et réactionnaire August von Kotzebue est assassiné par l'étudiant Karl Sand, qui l'accuse de corrompre la jeunesse allemande. Soucieux de donner du retentissement à son geste, Sand a revêtu le costume « vieil-allemand » conçu par Jahn – il fait partie de son mouvement gymnique et a participé à la réunion de la Wartburg. C'est l'acte politique le plus sensationnel des décennies de l'après-1815 en Allemagne. Les autorités prussiennes sont prises de panique. Le meurtre révèle la détermination du mouvement « patriotique » et sa contamination par le virus révolutionnaire. Il va entraîner une réaction accrue dans l'ensemble de l'Europe au cours des années 1820[149]. L'événement est amplement commenté dans les cercles où évoluent les Clausewitz. Gneisenau est toujours à Berlin en ce début de printemps. Il a l'art d'inciter ses amis à réunir chez eux ceux qu'il désire inviter lui-même.

Le 11 avril, il demande à Amalie von Hellwig de se concerter avec les Arnim pour convier Clemens Brentano, le juriste Savigny, les Clausewitz et une poignée d'intimes. Le 8 mai, il invite Amalie et son mari à partir en voiture jusqu'à Potsdam avec les Clausewitz, pour en revenir au clair de lune[150]. Achim von Arnim est un romancier, poète et dramaturge romantique. Son épouse Bettina est également active dans le domaine littéraire. Elle est la sœur du poète et écrivain Clemens Brentano, que Clausewitz a déjà rencontré à Berlin en 1811.

Quelques jours plus tard, Gneisenau voit Hardenberg et lui suggère que Clausewitz succède à Humboldt comme ambassadeur de Prusse à Londres. Le chancelier accueille favorablement l'idée. Gneisenau en fait part à Carl et lui précise que la fonction est bien rémunérée, assortie d'un superbe logement de fonction[151]. Bien qu'il fréquente les grands de ce monde, Clausewitz n'a pas de fortune, nous l'avons déjà constaté. Les questions d'argent ne sont pas sans importance pour lui. Il est possible que Gneisenau veille non seulement aux intérêts de son ami, mais aussi à un raffermissement des liens avec l'Angleterre, à un moment où il redoute la trop grande influence de la Russie sur la politique prussienne[152]. Initiateur de la Sainte-Alliance à laquelle ont adhéré l'Autriche et la Prusse mais pas l'Angleterre, le tsar Alexandre devient de plus en plus mystique et orchestre la peur d'un fléau révolutionnaire antichrétien qu'il faut combattre coûte que coûte[153]. Clausewitz est étonné de la proposition et ne se sent pas très qualifié pour l'exercer[154]. C'est « la voix de la modestie », écrit Gneisenau à Hardenberg[155].

Le 7 juillet, Clausewitz se réjouit de quitter la Burgstraβe et l'Ecole de guerre où il réside pour découvrir le nouveau domaine acquis par Gneisenau en Silésie : Erdmannsdorf[156]. Il se situe dans la vallée de Hirschberg, au pied des Sudètes. Le château est entouré de dépendances, d'un jardin et d'un vaste parc[157]. Leur hôte envoie des chevaux à la rencontre de Carl et de Marie qui arrivent le 22. Ils sont enchantés de séjourner dans ce magnifique écrin de verdure. Le contexte politique fait, bien sûr, l'objet de discussions. Au détour d'une lettre, Gneisenau pense que désormais seul le sang permettra que soit établie une Constitution[158]. L'assassinat de Kotzebue provoque une réunion des Etats de la Confédération germanique à Karlsbad au mois d'août. Sous l'impulsion de Metternich et de l'entourage conservateur du roi de Prusse, des décrets réprimant sévèrement toute

agitation de type révolutionnaire sont rédigés, puis ratifiés à Francfort en septembre. Frédéric-Guillaume III se laisse de plus en plus dominer par le prince Wittgenstein et le pasteur Ancillon, car il voit en eux un contrepoids face au pouvoir grandissant de Hardenberg[159]. Les Clausewitz quittent Erdmannsdorf peu après le 15 août, après une visite commentée par Gneisenau du champ de bataille de la Katzbach, ce qui a vivement intéressé Carl[160]. Celui-ci réagit à une brochure publiée par le libéral Benzenberg qui fait bondir les « ultras ». Benzenberg s'en prend au chancelier, qu'il juge trop tiède, et Carl voit là une preuve d'inconséquence qui amènera nécessairement les « aristocrates » à voir des jacobins partout, autrement dit à diaboliser les libéraux[161]. Wilhelm von Humboldt, qui est rentré au gouvernement, appuie comme Gneisenau la candidature de Clausewitz à l'ambassade de Londres. Il écrit à Hardenberg que le prince régent appréciera certainement la nature modérée et l'intelligence de cet officier. Il en parle aussi à Bernstorff, mais confie à Gneisenau qu'il faut surtout travailler Hardenberg[162]. Le ministre des Affaires étrangères est un ami de Clausewitz, mais il a été surpris par sa candidature. Il la soutient seulement du bout des lèvres, par crainte de mettre en danger ses bonnes relations avec les conservateurs de la Cour. Il a un autre fer au feu en la personne d'Heinrich Wilhelm von Werther, un diplomate de carrière[163].

L'ambassade manquée à Londres (1819-1821)

Friedrich Ludwig Jahn est en prison depuis l'assassinat de Kotzebue, son mouvement gymnique a été dissous et il est interdit de porter son costume « vieil-allemand[164] ». Certains officiers prussiens écrivent de petites notes sur Jahn dans le journal de Brême (*Bremer Zeitung*), en août et en septembre. La popularité du personnage, l'incertitude quant à son sort, le préjudice causé à sa famille ressortent de ces textes et finissent par agacer les autorités. En tant que directeur de l'Ecole de guerre, Clausewitz reçoit l'ordre d'avertir les officiers qui sont sous sa responsabilité. Le 3 octobre 1819, il leur signifie que les auteurs de ces notices, s'ils sont identifiés, seront immédiatement renvoyés dans leur régiment[165]. Quatre officiers sont concernés et l'affaire rejaillit sur lui. La paranoïa des ultra-conservateurs est telle que certains l'accusent d'avoir encouragé la démarche de ces officiers[166]. Une allusion ultérieure dans une lettre de

Bettina von Arnim laisse entendre que les Clausewitz reconnaissaient au moins certains mérites à Jahn[167]. Gneisenau identifie trois tendances politiques en Prusse : il y a d'abord les libéraux les plus ardents, auxquels on peut ajouter les jacobins et les révolutionnaires ; viennent ensuite ceux qui les pourchassent et ceux qui les craignent, suscitant partout la suspicion, rassemblant des informations et fabriquant parfois des accusations ; un troisième groupe enfin, plus important que les précédents, rassemble ceux qui soutiennent avec loyauté la monarchie, aspirent en même temps à un développement constitutionnel de l'Etat et craignent que l'on soit allé trop loin avec les décrets de Karlsbad. Gneisenau estime qu'il fait partie lui-même, avec le seul Clausewitz, d'un quatrième groupe, qui pointe les erreurs des trois autres : l'impudence du premier doit être punie, le désir de persécution du deuxième est dégoûtant et les craintes du troisième sont exagérées[168]. Le 18 novembre, Gneisenau écrit à Groeben que l'ambassade de Londres est attribuée à Clausewitz, qui en est enchanté. Son épouse l'est moins[169]. L'écrivain Karl August Varnhagen von Ense, qui est un ami de Clausewitz, considère lui aussi que la nomination est acquise. Certains y voient une victoire de Humboldt sur Bernstorff, d'autres disent que c'est grâce à Gneisenau ou grâce à Marie[170].

L'ambassadeur britannique à Berlin, sir George Henry Rose, entre alors en scène. C'est un tory au sens plein du terme. Il a qualifié de dangereuse la présence de Wilhelm von Humboldt comme ambassadeur de Prusse à Londres. Il est fort proche du cinquième fils du roi George III, le duc de Cumberland, que les Anglais n'aiment pas et qui est allé s'établir à Berlin après que la Chambre des communes eut refusé d'augmenter sa dotation. Il a épousé une sœur de la défunte reine Louise et est donc le beau-frère de Frédéric-Guillaume et du duc Charles de Mecklembourg-Strelitz, adversaire de la libéralisation du régime. Sa proximité avec un membre de la famille royale assure à Rose un accès anormalement aisé aux affaires du gouvernement. Le 6 novembre, il écrit à son Premier ministre, lord Castlereagh : « Le général-major Clausewitz doit sa nomination au général comte Gneisenau qui l'a franchement recommandé au prince Hardenberg comme un officier au mérite de premier ordre. […] Ses manières sont froides et en aucune façon populaires ; on dit son humeur véhémente. Il était considéré comme membre du Tugendbund et le parti qui s'oppose à lui le voit toujours comme tel, mais j'imagine que le comte s'est assuré qu'en

aucun cas tels n'étaient plus ses principes à présent[171]. » Comme nous l'avons vu, Clausewitz n'a jamais fait partie du Tugendbund, qui était d'ailleurs un mouvement inoffensif. Mais Rose fait flèche de tout bois et il poursuit sa campagne de dénigrement. Le 7 novembre, il demande à Bernstorff s'il est vrai que Clausewitz sera le prochain ambassadeur à Londres. Le ministre répond par l'affirmative, précisant que celui-ci est beaucoup plus capable que Werther. Rose ne veut pas commenter ce « revirement » du gouvernement prussien, mais il ajoute perfidement que la froideur des manières de Clausewitz l'a empêché jusqu'ici de bien le connaître : il est forcé de faire attention à ce que l'on dit de lui et il ne peut pas le supposer libre de toutes vues révolutionnaires. Or les circonstances exigent qu'il règne une totale confiance entre les deux cours. Bernstorff répond que Clausewitz appartient au « parti militaire modéré » et que ce n'est pas sa faute si son caractère taciturne fait qu'il est difficile de le juger correctement[172].

Voyant que Bernstorff soutient notre général, Rose recherche des renforts et s'abouche avec ses collègues ambassadeurs à Berlin. Il est satisfait de constater qu'ils partagent ses craintes. Le 10 novembre, Bernstorff lui précise que Frédéric-Guillaume voit toujours la nomination de Clausewitz à Londres « comme une proposition, pas une solution ». Autrement dit, rien n'est décidé. Rose se dit que la meilleure façon d'infléchir le jugement du roi est d'approcher son entourage. Par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Autriche, il fait savoir à Wittgenstein que les représentants des trois puissances alliées sont inquiets à propos des idées politiques de Clausewitz. Ne se doutant de rien, celui-ci rencontre l'Anglais le 20 novembre pour l'informer confidentiellement que Hardenberg le destine à être l'envoyé prussien à Londres. Il s'exprime avec modestie, selon Rose, et lui dit toute l'estime qu'il a depuis longtemps pour la nation britannique. Jamais il n'a pris les armes pour la cause des ennemis de la Grande-Bretagne. Le 30 novembre, Rose écrit à Castlereagh que Frédéric-Guillaume aimerait autant que Clausewitz aille à Londres, pour qu'il n'influence plus les jeunes officiers à l'Ecole de guerre – c'est pure médisance[173]. Le même jour, mis au courant des intrigues de Rose, un des deux sous-secrétaires d'Etat au Foreign Office, Joseph Planta, lui enjoint de laisser le gouvernement prussien prendre sa décision[174]. « On cabale énormément contre la

nomination de Clausewitz, personne ne sait à quoi s'en tenir », note Varnhagen von Ense le 8 décembre[175].

Ne tenant nul compte de l'avertissement de Planta, Rose rencontre Ancillon, le numéro deux des Affaires étrangères qui s'est montré agréable avec Clausewitz à Coblence mais en réalité ne l'apprécie pas. Il voit aussi Humboldt, parle du « pire choix possible » alors que celui-ci, on le sait, pense exactement le contraire. A son interlocuteur qui lui oppose le jugement d'Ancillon, Humboldt répond avec ironie qu'il est d'accord, « à la seule exception de Mr de Werther[176] ». Varnhagen dîne le soir du 16 décembre chez une amie. Clausewitz est présent et est très affecté par l'incertitude où il se trouve[177]. Sa nomination est comme retirée, dit-on ; même le poste qu'il occupe pourrait être à nouveau disponible[178]. Le 18 décembre, Rose communique encore à Castlereagh ce qui est sans doute une nouvelle calomnie de son invention : le roi de Prusse « aurait dit » qu'il ne voyait pas pourquoi il ferait son envoyé d'un homme qui s'était toujours opposé à lui[179]. Sans doute par Ancillon, Rose apprend que le roi attend encore un mot de Londres pour annuler la nomination de Clausewitz[180]. Il poursuit son offensive et rencontre à nouveau Ancillon. Selon Rose, Humboldt aurait faussement indiqué au gouvernement de Berlin le souhait du prince régent d'Angleterre d'avoir un officier comme ambassadeur. Ancillon va trouver Hardenberg, lui précise que ce soi-disant souhait n'est qu'un malentendu et communique le résultat de son entretien à Rose, ce qui témoigne de leur communauté de vues et d'intérêts[181].

Les réactionnaires prussiens s'attaquent au même moment à la Landwehr, l'armée « populaire » susceptible à leurs yeux d'appuyer une révolution. Comme il a été dit plus haut, le ministre de la Guerre Boyen, très attaché au principe du service militaire obligatoire, a prévu que les jeunes gens non recrutés par l'armée régulière soient versés dans la Landwehr. Mais cette désignation est laissée au libre arbitre des médecins et des agents de l'administration, ce qui a amené Clausewitz à souligner les injustices du système. De plus, les recrues ne reçoivent qu'un entraînement épisodique et insuffisant – les manœuvres de 1818 et de 1819 démontrent ces déficiences. Le 6 décembre 1819, le roi décide de faire appliquer des mesures envisagées depuis le mois de mars : il supprime l'autonomie de la Landwehr, ses arsenaux et une trentaine de ses bataillons, pour intégrer les unités restantes à l'armée régulière, attribuant à chaque division une brigade

d'active et une de milice[182]. Ulcéré, Boyen introduit une demande de congé le 8 décembre, renouvelée le 10. Le roi la lui accorde le 25 de ce mois. Entre-temps, le général von Grolman a demandé le 17 décembre à être relevé de ses fonctions de chef de l'état-major général qui constitue le deuxième département du ministère de la Guerre[183]. Le décret royal du 6 décembre n'est rendu public que le 22[184]. On parle du départ de Humboldt, qui est au plus mal avec Hardenberg. « La nomination de Clausewitz est déjà pratiquement annulée », écrit Varnhagen[185]. Humboldt essaie depuis le début de l'année d'amener le roi à octroyer une Constitution. Il a aussi proposé à ses collègues du gouvernement de s'opposer aux décrets de Karlsbad, qui restreignent selon lui la souveraineté de la monarchie prussienne par les mesures communes qu'ils imposent. Il n'a été suivi que par Boyen et par le ministre de la Justice, Karl Friedrich von Beyme. Ils sont tous les deux démis de leurs fonctions le 31 décembre 1819[186].

Ces circonstances amènent Clausewitz à prendre la défense de la Landwehr. Il envoie d'abord un mémorandum au prince Auguste dans lequel il avance que la position géographique de la Prusse et son manque de ressources l'obligent à maintenir une armée qui fasse appel à la population. Il en appelle à l'héritage de Scharnhorst, qui est en passe d'être oublié, dont le bien-fondé a été prouvé[187]. Le 17 décembre, il adresse à Gneisenau, pour qu'il le communique à Hardenberg, un deuxième mémoire sur les avantages politiques et les défauts de la Landwehr. S'il convient des précautions à prendre pour armer le peuple, il soutient que la Landwehr permettrait de résister à une invasion que l'armée régulière seule ne pourrait repousser. Les expériences comparées de 1806 et de 1813 le prouvent. « Que le gouvernement rassemble autour de lui les représentants du peuple, écrit-il, choisis parmi des hommes qui partagent les intérêts véritables du gouvernement, sans être étrangers au peuple. Que ce soit là son premier appui, son ami, son réconfort, ce que le Parlement a été depuis cent ans pour le roi d'Angleterre[188]. » « Jamais Clausewitz, pour défendre l'œuvre de ses amis, n'a usé d'un langage aussi proche de celui des démocrates », estime Raymond Aron[189]. En 1819, la Russie, l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne ont toutes des armées purement professionnelles, seule la Prusse a une armée de conscription et une milice. Elle mobilise davantage sa jeunesse pour maintenir son statut de grande puissance militaire.

Clausewitz ne voit la Landwehr que comme une arme défensive[190]. Adoptant sans relâche la cause de celle-ci, il compose un troisième texte, sur les institutions militaires prussiennes. Dans la mesure où il s'exprime avec beaucoup de franchise, il n'a certainement pas l'intention de le publier. Il le réserve à quelques amis ou cherche à clarifier ses idées[191]. Les finances du royaume sont dans une situation difficile, la réduction du statut de la Landwehr répond à certaines exigences économiques que Clausewitz maîtrise mal. Pour lui, la question est essentiellement politique et « la Réaction a acquis plus de poids qu'elle n'en mérite en termes de raison[192] ». Le système de la Landwehr présente plusieurs avantages : mettre sur pied une force militaire beaucoup plus grande pour un faible coût, diffuser un esprit guerrier dans tout le peuple, lier celui-ci à l'armée et rassembler toutes les forces de la nation pour sa défense. Il conclut par un avertissement : « La Prusse a besoin d'armer tout son peuple pour pouvoir résister aux deux colosses qui la menaceront toujours à l'est et à l'ouest. Devrait-elle craindre davantage son propre peuple que ces deux colosses[193] ? »

Le 18 décembre 1819, Fanny von der Marwitz, qui vit chez les Brühl à Berlin et voit régulièrement Clausewitz, informe son père que « la Landwehr et avec elle toutes les réformes de Scharnhorst » vont être supprimées et que Boyen a présenté sa démission. Friedrich August Ludwig, qui est devenu général-major comme son beau-frère, lui répond le 21 que la Landwehr, ne fût-ce que pour des raisons financières, ne peut être abolie, même si elle doit être réformée. Il admire beaucoup le travail de Boyen et considère que sa réforme de l'armée a été une des plus intelligentes qui aient jamais été mises en œuvre[194]. Les guerres contre la France ont développé le sentiment national du conservateur Marwitz[195]. Déjà plus proche de Clausewitz depuis la campagne de 1815, il se demande maintenant pourquoi la nomination de celui-ci à l'ambassade de Londres menace d'être annulée. Il déteste profondément la « clique de la Cour », Wittgenstein, Ancillon et ceux qui se considèrent comme « la camarilla irrévocable de Frédéric-Guillaume III[196] ». « Le ministre de la Guerre aura dit à Votre Excellence, écrit Carl à Gneisenau le 18 décembre, qu'Ancillon œuvre sérieusement contre ma mission à Londres[197]. » La Réaction triomphe, le départ des ministres qui ont participé aux réformes lui ôte ses principaux soutiens politiques, en même temps que la marche de la Prusse

vers un régime constitutionnel est fortement compromise[198]. Clausewitz sait par Hardenberg et par Bernstorff que le roi s'est pour le moment déclaré en sa faveur. Sans cela il retirerait sa candidature, tant il en a assez. Il se réjouirait presque d'apprendre qu'une autre personne est nommée, pour n'avoir plus à se faire du souci. Avec le départ de Boyen et de Grolman, il craint que l'armée retombe sous la coupe des « hommes de 1806[199] ».

Lorsque Rose rencontre Hardenberg le 1er janvier 1820 et qu'ils échangent leurs vœux pour l'année nouvelle, le nom de Clausewitz n'est pas évoqué. Rose le précise naturellement à Castlereagh[200]. Marwitz continue de se préoccuper de la question, il critique l'entourage du roi et souhaite que son beau-frère soit bientôt délivré de cette incertitude[201]. Le roi George III d'Angleterre meurt en février. La Prusse doit envoyer un représentant au couronnement du nouveau monarque. Castlereagh écrit à Rose que George IV aimerait que ce soit le lieutenant-général von Tauentzien, même s'il sait qu'il ne pourra rester comme ambassadeur permanent[202]. Rose et Cumberland poussent en ce sens, mais Tauentzien décline la proposition et il est à nouveau question de Clausewitz[203]. Celui-ci, le 1er mai, est dans une situation des plus pénibles. George IV souhaite l'envoi d'un militaire et Clausewitz ferait l'affaire s'il n'y avait une telle cabale contre lui, note Varnhagen. Le 8 juillet, il n'est plus question de lui[204]. A bout de nerfs, il est soulagé de quitter Berlin au début de la deuxième quinzaine de juillet pour retrouver Gneisenau à Erdmannsdorf[205]. Avant de partir, il écrit une lettre assez ferme au comte Bernstorff où il montre qu'il tient à l'ambassade de Londres. Il a un entretien avec lui. Le ministre est très aimable. Il en a parlé au roi qui cherche une solution, le chancelier soutient sa candidature, l'assure-t-il, et le gouvernement britannique n'est pas contre lui. Mais la « camarilla » de la Cour rassemble de plus en plus de monde contre Bernstorff[206].

Après trois semaines de vacances en Silésie, les Clausewitz rentrent à Berlin le 18 août. La capitale est chaude, ennuyeuse et oppressante, écrit Carl à Gneisenau. S'ils ne décidaient pas de passer le plus clair de leur temps dans une calme solitude et de s'entourer de livres, leur rejet de Berlin redoublerait. Jusqu'à la reprise des cours à l'Ecole de guerre, à la mi-octobre, Carl est tranquille et c'est le seul côté agréable de ce moment de l'année. Il a l'impression que désormais son seul véritable ami est Gneisenau, qu'il n'en a pas d'autre[207]. Ce dernier lui écrit qu'il serait

vraiment injuste qu'une tête comme la sienne ne participe pas aux activités des plus hautes sphères de l'Etat. En cas de guerre, il ne voudrait pas d'un autre chef d'état-major que lui. En cette période de paix, il le verrait bien à la tête du deuxième département du ministère de la Guerre ou dans une fonction diplomatique importante[208]. Clausewitz répond qu'il préférerait se faire un nom en chargeant à la tête d'une colonne, l'épée à la main. Une mort honorable lui épargnerait une existence paralysée qui, « selon les mots de Jean Paul, doit être portée pendant des années comme un bras blessé en bandoulière ». Il ne se fait plus d'illusions pour Londres. Quant au deuxième département du ministère, Rühle von Lilienstern a sans doute plus de chances de l'obtenir que lui. Pour ne rien arranger, la tombe de Scharnhorst à Prague est dans un piteux état[209]. Depuis un an, on s'en souvient, Clausewitz, Gneisenau et d'autres officiers ont lancé une souscription pour édifier un monument funéraire à leur maître et ami. En 1819, Boyen et Clausewitz ont donné chacun dix frédérics d'or. Les officiers du 1er régiment de la garde à pied en ont rassemblé trente[210]. En septembre 1820, l'ensemble des dons s'élève à 4 000 thalers[211]. L'architecte Schinkel, qui a dessiné le modèle de la Croix de fer, est chargé du projet de monument[212].

Comme Humboldt, Stein est persuadé que Clausewitz a l'envergure d'un diplomate de haut niveau. D'autres postes que l'ambassade de Londres sont à pourvoir. Le 3 octobre, Stein regrette que celui d'envoyé militaire en Suisse ne soit pas attribué au « général Clausewitz, un homme de très grand mérite[213] ». La position de Hardenberg est toujours fragile. Le libéral Benzenberg lui envoie imprudemment un mémoire dans lequel il sous-entend que la Révolution française fut salutaire. Cela suffit pour que les réactionnaires accusent le chancelier de jacobinisme. Sur ce point, Clausewitz est encore une fois un réaliste. Pour lui, la Révolution française n'a pas apporté le bien absolu, que personne ne peut connaître en ce monde ; elle a cependant produit ce que l'époque rendait nécessaire et aucun Archimède politique ne pourrait remettre la société à la place où elle était avant 1789[214]. Gneisenau est du même avis. Autant il a combattu les armées de la Révolution française, autant il estime devoir reconnaître, presque malgré lui, qu'elle a apporté quelques résultats, sans l'assimilation desquels les autres Etats européens, à l'exception de la Russie, ne pourraient se maintenir à long terme[215]. Quel que soit le contexte politique à

Berlin en cette fin d'année 1820, Carl reste un expert apprécié de la famille royale en matière militaire. Le prince héritier aspire à écrire un ouvrage sous son égide[216]. Le prince Auguste, auquel il a adressé un mémoire sur la Landwehr l'année précédente, en a écrit un à son tour. Il sollicite l'avis de Clausewitz, qui lui envoie ses remarques après les avoir communiquées à Gneisenau[217].

Avec Marie, Carl participe toujours aux grands événements de la vie berlinoise. Le 30 mars 1821, ils assistent à l'inauguration, en présence du roi, du monument national aux guerres de Libération, conçu par Schinkel, sur la colline qui porte depuis le nom de Kreuzberg[218]. Le printemps apporte enfin une promotion à notre général : il est associé au Grand Etat-Major à partir du 6 mai, preuve supplémentaire de la reconnaissance de ses qualités professionnelles[219]. Cela l'amène à assister aux grandes manœuvres de l'armée, à suivre l'évolution des règlements, à participer à des commissions, en un mot à œuvrer au cœur de la pratique du service des troupes. Il rédige une étude sur une guerre possible avec la Russie, une autre sur les forces de la Confédération germanique[220]. Grolman a organisé l'état-major comme Scharnhorst le préconisait. Sa mission consiste à donner une méthode de raisonnement commune, une « doctrine » en matière de stratégie et de tactique, aux officiers qui le composent et qui interviendront dans la conduite des opérations. Il s'agit aussi de préparer des plans de mobilisation et d'établir des plans de défense. C'est à la fois, en temps de paix, un établissement d'instruction militaire supérieure où doivent passer le plus d'officiers possible et, en temps de guerre, un organe de commandement. Après le départ de Grolman, Rühle von Lilienstern a assuré brièvement l'intérim, puis Müffling en reprend la direction dès 1821. Comme le ministre de la Guerre est le général von Hake, qui est moins ancien que Müffling, l'état-major est détaché du ministère et dépend alors directement du roi. Cette indépendance due à une circonstance fortuite sera maintenue[221].

Même s'il affectionne le calme et la solitude du travail intellectuel, Clausewitz ne vit pas en ermite. Avec Marie, il participe à des « parties de campagne » en mai 1821. Au cours d'une promenade en barque sur l'étang du château de Charlottenburg, il tombe à l'eau. On l'en retire inconscient, mais l'incident n'a pas d'autre suite que la frayeur de Marie et de ses amis[222]. Quelques jours plus tard, Carl est à Potsdam pour assister à des

manœuvres. Il écrit à Marie ; l'adresse d'expédition indique où le couple habite : Burgstraβe 19, à Berlin, non loin du palais royal dont la Spree les sépare. Marie aime tant « voir les rapports entre les différents instants d'une vie et en noter l'intérêt ». Il ne lui a plus écrit de cet endroit depuis onze ans. « Que de moments décisifs n'ai-je pas vécus durant ces années, dit-il, que de jours pénibles, que de soucieuses nuits de veille ! Et de tout cela, je n'ai plus guère que de faibles souvenirs. Voilà que mon chemin décline, lentement, doucement, et la tombe, peut-être encore très lointaine, me paraît plus proche parce que rien ne semble plus s'interposer entre elle et moi. Mais c'est une chose que mon esprit refuse ; je me dis que ma carrière doit remonter encore, qu'il doit se présenter un point culminant encore plus élevé, ne serait-ce que pour que tu puisses dire : *un beau mourir toute la vie honore* ; bref, je n'ai pas travaillé assez pour me reposer déjà, et je ne me sens pas assez fatigué pour aller dormir[223]. »

L'été 1821 ne voit pas les Clausewitz à Erdmannsdorf. Gneisenau a écrit que certains membres de son personnel avaient contracté la scarlatine. Comme Marie ne l'a pas eue, il leur conseille, à son grand regret, de ne pas venir. Carl et Marie entreprennent alors un autre voyage. Ils quittent Berlin le 12 juillet, pour Dresde. De là ils gagnent la Suisse saxonne, puis Teschen et Töplitz[224]. C'est à Dresde que Carl apprend la mort de Napoléon, survenue le 5 mai précédent : « Cet événement qui, il y a sept ans, dit-il, aurait retenti à travers toute la Terre, ne produit maintenant, comme le coup d'une cloche fissurée, qu'un bruit à peine audible. Toujours est-il qu'il faut y voir la conclusion d'une période remarquable[225]. » Il a l'occasion d'y revenir en parcourant, début août, les champs de bataille de Kulm, de Dresde et de Wartenburg, hauts lieux de la campagne de 1813. A Dresde, il prend plaisir à parcourir la galerie de peintures, bien qu'il avoue être ignorant dans cet art[226]. Rentré à Berlin, le couple profite d'une belle journée de septembre pour accompagner les Bernstorff, Karl von Roeder et d'autres amis dans une excursion vers la péninsule de Stralau, qui s'avance sur la Spree. Tôt le matin, le groupe s'en va en voiture, puis en bateau et finalement à pied. On prend le petit déjeuner à l'ombre de grands châtaigniers, on va voir l'église et son cimetière « romantique », puis une grande barque emmène tout ce monde qui chante en glissant sur l'eau. Une majorité préfère rentrer à pied plutôt qu'en voiture. On arrive au château

royal, on emprunte l'avenue Unter den Linden, la Wilhelmstraβe et un déjeuner bien tardif réunit les participants, épuisés mais heureux[227].

En octobre 1821, l'ambassade de Londres est finalement attribuée à Werther. La décision a vraisemblablement été prise dès le mois de juin, confirmée le 10 août mais annoncée début octobre seulement. Il est difficile de savoir à quel moment Bernstorff en a parlé à Clausewitz. Quand ils partent ensemble à Stralau, en septembre, il est probable que le ministre a déjà fait comprendre à son ami que le poste ne lui reviendrait pas. Il essaiera encore de lui en trouver un, mais il a dû céder aux pressions des ultras[228]. Le 30 septembre 1821, Carl lui écrit. Il lui rappelle que, plusieurs semaines auparavant, le ministre lui a fait part de la décision du roi d'en faire bientôt un de ses envoyés. Comme il n'a rien vu venir depuis, il se dit que cette promesse est tombée dans l'oubli et demande à Bernstorff de bien vouloir en parler à nouveau avec le chancelier[229]. Un peu plus tard, dans une lettre malheureusement non datée, il s'adresse à nouveau au ministre[230]. Il se rend bien compte que sa nomination à l'ambassade de Londres a suscité de fortes réticences et que celles-ci n'ont fait que s'accroître. « Je ne connais pas, dit-il, les réserves que ma personne a suscitées ; peut-être sont-elles d'une nature telle que je pourrais les repousser avec fierté ; mais je sais et je n'oublierai jamais que de nombreuses qualités me manquent, que l'on aurait le droit d'exiger de moi ; de plus, il n'est pas dans mon caractère de me livrer moi-même comme un objet de doute. Je dois vous avouer, Monsieur le Comte, que cela offense mon amour-propre et mon sens de l'honneur, qui sont devenus maintenant mon héritage et constituent une part substantielle de mon caractère. […] Jamais au cours de ma longue carrière je n'ai sollicité la moindre faveur, jamais je n'ai recherché une position, et je vois maintenant, pour la première fois, que ma fierté est bafouée, sans que je sache moi-même comment j'en suis arrivé là. » Il aurait retiré sa candidature plus tôt si Gneisenau ne s'était pas tant impliqué pour lui et si le roi ne l'avait pas officiellement appuyé au départ. A présent, il renonce définitivement à postuler. « Il y a des gens, dit-il, qui naviguent avec ténacité et une absence totale de sentiments à travers des difficultés semblables à celles que je traverse ; ce n'est pas mon cas[231]. »

L'année 1821 clôt négativement une période d'incertitude pénible. Réaliste dans un monde d'idéologues, Clausewitz a subi l'opposition des

conservateurs et s'est retrouvé frustré dans ses ambitions sans perdre pour autant l'appui de la Couronne. Quand on y regarde bien, en effet, la position de Frédéric-Guillaume n'est pas très éloignée de la sienne. Chaque fois qu'il le peut d'ailleurs, le roi se montre plutôt bienveillant envers lui. En septembre 1816, il antidate sa réintégration dans l'armée prussienne au 11 avril 1814 au lieu du 30 mars 1815. Il le nomme à la direction de l'Ecole de guerre en 1818, le promeut général-major la même année, alors qu'il n'a que trente-huit ans, et lui confie aussi le commandement de la ville d'Aix-la-Chapelle pendant la durée du congrès international. Il est dans la nature anxieuse de Clausewitz de s'exagérer l'hostilité du souverain à son égard. C'est plutôt l'entourage royal qui se méfie de lui, comme le déplore à juste titre son beau-frère Marwitz – Frédéric-Guillaume était disposé à ratifier sa nomination à l'ambassade de Londres. Entre 1816 et 1821, notre officier a noué de nombreuses connaissances en dehors du milieu militaire et a sympathisé avec des hommes d'Etat, des hauts fonctionnaires, des magistrats. Le couple Clausewitz est toujours très lié aux Gneisenau, aux enfants de Scharnhorst, à Stein, il devient très proche des Bernstorff et participe à la vie mondaine de Berlin. Carl a eu l'occasion d'être observé et tous soulignent, au-delà d'un premier abord réservé propre à l'intellectuel cérébral, ses qualités humaines. Gneisenau souligne son cœur « ardent et noble », Hake le voit comme un homme de bien, généreux, soucieux de vérité et de justice. Arndt dit qu'il est un des hommes les plus brillants et les plus intègres de l'armée, qu'il a l'esprit jovial et vaillant. Meusebach convient que son premier abord est un peu froid mais qu'on découvre vite son naturel chaleureux, sincère et profond. La comtesse von Bernstorff le confirme : la gravité mélancolique de Carl cède bien vite la place à une attitude prévenante et pleine de sympathie. Il est un homme du plus grand mérite pour Stein. En résumé, il gagne à être connu même s'il peine à être reconnu et que sa position relativement secondaire l'accable.

8

Le temps de l'écriture (1822-1831)

Le triomphe de la Réaction en Europe pousse de nombreux responsables qui s'étaient engagés dans les réformes de la société, de l'économie et de l'armée à faire profil bas, à commencer par le chancelier Hardenberg qui réduit ses ambitions à une sorte de gestion du royaume « en bon père de famille[1] ». Clausewitz n'échappe pas à cette tendance. Ses espoirs d'une carrière diplomatique ne disparaissent pas, du moins pas tout de suite. Il est encore question de lui en 1822 pour l'ambassade de Prusse à La Haye[2]. Mais une fois de plus, le projet ne se concrétise pas. Il est sans doute excessif de parler de résignation pour expliquer son investissement de plus en plus grand dans l'étude et dans l'écriture, car il a fait cela toute sa vie. Il aspire vraiment à poursuivre son analyse systématique de la guerre qu'il a reprise à Coblence et, cette fois, le contexte le pousse à s'y consacrer pleinement. Il existe incontestablement en lui une tendance à la réserve qui l'a jusqu'alors empêché de publier. Il ne l'a fait que de façon anonyme, même si, dans le petit monde des officiers prussiens, beaucoup reconnaissaient sa plume. En avril 1817, Gneisenau l'a dissuadé de publier son étude sur Scharnhorst, eu égard au contexte politique. Si Clausewitz trouve beaucoup de temps pour écrire, il s'y lance désormais avec l'intention de communiquer ses idées en temps opportun. Mais il n'est pas pressé, attendant que son travail soit mûr et que les circonstances permettent de le publier. Il est convaincu d'avoir quelque chose d'important à dire et entend produire une œuvre qui laissera une trace de lui pour la postérité[3].

La routine et le personnel de l'Ecole de guerre

L'Allgemeine Kriegsschule est au cœur du Berlin historique et officiel. Elle occupe désormais tout le bâtiment où elle a été inaugurée en 1810. En forme de E, celui-ci remonte à l'époque de Frédéric II et fait face au palais royal, de l'autre côté de la Spree********. Les Clausewitz y ont leur logement. Une bibliothèque de 15 000 volumes permet à Carl de trouver aisément ce dont il a besoin pour ses travaux et lui évite d'en acheter lui-même. Son traitement de 3 000 thalers par an est par ailleurs le plus confortable qu'il ait jamais connu[4]. Le lieutenant von Friederici, qui est son aide de camp à partir de 1825, a décrit son chef et la vie qu'il mène dans les années 1820 comme directeur administratif de l'établissement[5]. Clausewitz souffre toujours de ne pas intervenir dans la direction scientifique. Il vit dans un isolement relatif et peu d'officiers-élèves savent vraiment qui il est et ce qu'il a fait auparavant[6]. Parmi eux figure, de 1823 à 1826, le jeune Helmuth von Moltke. Au milieu de l'année académique 1823-1824, celui-ci reçoit de très bonnes notes dans toutes les matières. Clausewitz n'intervient que pour la conduite et lui donne un « parfait ». Le 1er juillet 1827, il signe son diplôme comme « directeur militaire », avec le directeur des études Rühle von Lilienstern et deux autres officiers. Les résultats du sous-lieutenant von Moltke sont très bons et sa conduite toujours irréprochable[7]. Quand il sera devenu feld-maréchal, le vainqueur de Sadowa et de Sedan contribuera à la célébrité de son ancien directeur en disant que la lecture de son maître livre sur la guerre lui a formé l'esprit[8]. A l'époque où il était élève à l'Ecole de guerre, rien ne dit que les deux hommes eurent vraiment l'occasion de se parler.

Friederici raconte que certains officiers-élèves se demandent si Clausewitz ne caresse pas la bouteille dès le matin, car son visage est assez rouge et son nez est même proche du pourpre. En réalité, ce sont des séquelles du froid enduré en Russie en 1812 et le général, précise Friederici, passe son temps à travailler de la façon la plus sérieuse. Il commence sa journée en écrivant sur une table dans la chambre de son épouse. A 9 heures, le portier, qui est un soldat invalide auquel il manque un bras, vient l'interrompre. Il lui signale que l'aide de camp est dans l'antichambre avec la correspondance de service. Le général vient à sa rencontre et l'aide de camp incline légèrement la tête, en silence. Clausewitz lui rend un bref salut et le précède jusqu'à son bureau de directeur. Il est rare que les affaires à traiter

nécessitent une discussion. Clausewitz signe les documents sans dire un mot. Si l'un d'entre eux est mal conçu, il le barre et rédige une meilleure version. Il se lève ensuite, salue l'aide de camp qui s'incline à son tour puis s'en va. Parmi les officiers-élèves, seuls ceux qui ont besoin d'une avance sur leur solde ont vraiment l'occasion d'approcher leur directeur militaire. On les surnomme les *Pumpiers*, du verbe *pumpen* (« pomper »). Ils viennent, un à un, exprimer leur demande après le départ de l'aide de camp. Clausewitz les écoute et leur donne généralement une quittance qu'il signe en silence. Une fois ces tâches terminées, ce qui ne lui prend guère de temps, il retourne à sa table de travail chez Marie jusqu'à midi, sauf les jours où il donne une conférence au prince héritier. Vient alors un temps pour les visites, reçues ou rendues. Quand il est à Berlin, Gneisenau reste souvent jusqu'à 14 heures, moment où le dîner est servi. Les Clausewitz ont souvent six à huit personnes à leur table, « généralement des hommes aux grandes capacités intellectuelles », note Friederici. Carl s'exprime alors avec toute la vigueur de son esprit, lance des bons mots et des « sarcasmes percutants ». Ses auditeurs, qui exerceront plus tard de hautes fonctions, l'écoutent attentivement et se montrent plus réservés et plus modestes qu'à leur habitude. Il prend plaisir à taquiner aimablement ceux dont il apprécie l'intelligence. Le récit de Friederici laisse entendre qu'il s'agit de jeunes officiers, vraisemblablement les meilleurs élèves de l'école. Clausewitz exerce donc une influence intellectuelle au sein de celle-ci, en dépit du caractère limité et prosaïque de ses fonctions officielles. Peut-être était-ce à ce type de magistère que songeait Boyen lorsqu'il disait à Gneisenau qu'il s'arrangerait pour que leur ami ne soit pas cantonné à des tâches administratives. L'après-midi est à nouveau consacré à l'écriture. Les soirées, à de rares exceptions près, se passent chez Gneisenau ou chez Bernstorff, à moins qu'il y ait une invitation à la Cour ou à un souper officiel. Carl et Marie rentrent presque toujours chez eux à 23 heures[9].

Si Rühle von Lilienstern préside la commission des études de l'Ecole de guerre, c'est non seulement en raison de ses indéniables qualités intellectuelles, mais aussi parce que ses vues politiques ne sont pas teintées de libéralisme et ne perturbent pas l'entourage du roi[10]. Il n'a pas participé aux réformes de Scharnhorst et n'a pas servi dans l'armée russe. En 1809, il servait dans l'armée saxonne. Il était donc dans le camp français à Wagram et a même été décoré de la Légion d'honneur[11]. Rühle a sur la guerre des

idées qui rejoignent celles de Clausewitz, en grande partie parce qu'ils ont suivi ensemble les cours de l'Institut pour jeunes officiers de Berlin en 1801-1804. Il rejette l'existence de « principes théoriques », voit les liens avec la politique, combat tout dogmatisme, soutient l'idée d'une armée nationale et considère que la guerre relève du domaine de l'art plus que de celui de la science. En 1813, il a fait paraître une « Apologie de la guerre, en particulier contre Kant », qui se fait encore l'écho du choc subi par la Prusse en 1806. Il ne s'agit pas d'une glorification de l'acte guerrier ni de la violence – tout combat, au contraire, doit s'en tenir à des règles chevaleresques –, mais d'une reconnaissance de la fatalité de la guerre comme phénomène historique et humain. En 1814, il a publié à Francfort-sur-le-Main une version enrichie de son texte, qui est devenu un livre de cent trente-deux pages, avec un nouveau titre, dont le début sera repris : *Vom Kriege. Ein Fragment aus einer Reihe von Vorlesungen über die Theorie der Kriegskunst* (« De la guerre. Extrait d'une série de conférences sur la théorie de l'art de la guerre »)[12]. En 1816, il a fondé le *Militär-Wochenblatt*, une revue hebdomadaire promise à un bel avenir. Si le cursus de l'Ecole de guerre présente un caractère trop généraliste pour Clausewitz, c'est en raison de l'éclectisme intellectuel de Rühle, qui touche à tout avec brio mais approfondit moins son métier[13]. Dans ses écrits, ce dernier a tendance à dévier vers des discussions spéculatives qui s'éloignent du sujet[14]. On se souvient qu'en décembre 1814 Clausewitz pensait que Rühle pourrait donner des leçons au *Kronprinz* mais qu'il redoutait beaucoup ses « perspectives métaphysiques[15] » – il venait certainement de lire son *Vom Kriege*. En 1833, Rühle publiera ce qui semble le premier compte rendu du *Vom Kriege* de Clausewitz ou du moins des six premiers livres parus à cette date. Quelques faibles critiques mises à part, il se réclame d'une même communauté d'idées forgée par Scharnhorst et se montre très élogieux, sans faire preuve d'une compréhension de toutes les subtilités de l'œuvre. Embellissant le passé, il dit aussi que son association fut longue avec l'auteur et qu'il peut l'appeler son ami[16]. Or le mémoire remis par Clausewitz à Boyen pour réformer le cursus de l'école en 1819 témoignait bien de son opposition aux conceptions de Rühle. Même si l'on ne dispose pas de détails sur leurs différends, ils durent en avoir tout en maintenant des rapports cordiaux[17].

Les relations de Clausewitz furent sans doute plus détendues avec d'autres officiers de l'école, un peu plus jeunes que lui pour la plupart et dont plusieurs ne lui étaient pas inconnus. D'après un état des professeurs et des matières enseignées daté du 14 juillet 1824, il y avait parmi eux le major von Decker (tactique et tâches d'état-major), le lieutenant-colonel Meinert (science des fortifications), le capitaine Blesson (guerre de siège), le capitaine de cavalerie O'Etzel (terrain et géographie militaire) et le major von Canitz (histoire de quelques campagnes)[18]. Decker collaborait avec Rühle pour l'édition du *Militär-Wochenblatt* et il écrivit plusieurs ouvrages de tactique. Clausewitz les appréciait, tout en sachant qu'ils ne dépassaient pas un certain niveau[19]. Decker fit quelques mois de prison pour avoir tué un autre officier en duel en 1822[20]. Clausewitz évoqua à cette occasion « son manque de tact et son inconséquence[21] ». Il ne pouvait que s'entendre avec Canitz, qui était un ami de ses amis Varnhagen von Ense, Leopold von Gerlach et Karl von der Groeben. Issu des hussards, il publia anonymement en 1823-1824 une étude sur l'emploi de la cavalerie depuis Frédéric II. De 1826 à 1828, devenu colonel, il enseigna l'histoire de la guerre[22]. Il deviendra ministre des Affaires étrangères en 1845. Clausewitz appréciait nettement moins Meinert, qu'il trouvait assez borné[23].

Parmi les professeurs civils, ses relations furent mauvaises avec Christian August Stützer, dont il avait pourtant suivi les cours et que Scharnhorst appelait son ami. Il enseignait la géographie militaire, cours qui incluait, jusqu'à sa mort en 1824, l'histoire de la guerre. Clausewitz le trouvait certainement incompétent dans cette matière naturellement capitale à ses yeux. Or Stützer exerçait une grande influence sur les études, car Rühle lui déléguait presque tout[24]. Tout autres étaient les relations de Clausewitz avec Paul Erman, professeur de physique. Il assista à ses leçons durant une année, sans en manquer une seule. Il lui dit plusieurs fois qu'il avait l'art de toucher aux points essentiels avec clarté et que son enseignement était d'une grande utilité pour l'étude du terrain, matière cruciale pour des officiers d'état-major. De solides liens d'amitié se nouèrent entre eux[25]. Ses années à l'Ecole de guerre ne furent donc pas synonymes de complète frustration au niveau des contacts intellectuels, même si, comme le dit Peter Paret, Clausewitz aurait pu tirer davantage de bénéfices de l'échange de vues avec ses collègues. Ceux qui trouvaient grâce à ses yeux, il faut l'avouer, étaient peu nombreux[26]. En définitive, il ne faut pas minimiser son

rôle ni surtout sa réputation, quoi qu'en dise Friederici. En 1825, le lieutenant-général von Holtzendorff, inspecteur général de l'enseignement militaire, soumet à Clausewitz un projet de réforme de l'école. Celui-ci s'empresse de donner son avis, même si nous ignorons quelle suite exacte eut cette démarche[27]. Il l'évoque dans une lettre à Gneisenau qui, il faut bien le dire, est plus que jamais son meilleur ami et son principal contact intellectuel durant ces années.

La vie berlinoise et les ennuis de santé (1822-1826)

Gneisenau réside la plupart du temps à Erdmannsdorf et il ne vient qu'occasionnellement à Berlin. En son absence, les Clausewitz fréquentent surtout les Bernstorff. Le 13 janvier 1822, ils visitent ensemble les appartements de Frédéric II dans le château royal. Le 3 juin, la comtesse von Bernstorff va souhaiter un bon anniversaire à Marie qui lui crie, apeurée, que Carl est victime d'une paralysie soudaine du bras droit. Cela ne dure qu'un instant et l'incident n'a heureusement pas de suite[28]. Le 20 janvier, Carl a été décoré de l'ordre de l'Aigle rouge de 3e classe, avec son beau-frère Marwitz, un fonctionnaire de la Maison royale et le compositeur italien Spontini, qui avait chanté la gloire de Napoléon. L'association avec ces deux derniers a fait grogner Marwitz[29]. Il s'agit du deuxième ordre le plus important du royaume après celui de l'Aigle noir. Clausewitz n'est donc pas tout à fait en disgrâce – comme le dit Stein, il n'est pas « à la mode ». Avec Gneisenau et Grolman, il rappelle trop le temps des réformes et des guerres de Libération. Pour Stein, ces trois généraux « compteront toujours pour le meilleur[30] ». Lorsqu'arrivent la fin du mois de juillet et les vacances à l'Ecole de guerre, la voiture des Clausewitz, avec des chevaux de poste supplémentaires, les transporte vers les montagnes de Silésie et le beau domaine d'Erdmannsdorf, où Gneisenau les attend. Ils y restent généralement jusqu'au début du mois d'octobre[31]. Le maître de maison aime les recevoir avec d'autres amis, il prépare des fêtes, des excursions, des surprises. Lui-même préfère loger dans une chambre mansardée d'où il a un très beau point de vue sur les bois environnants[32].

L'été 1822 débute par un drame. Le 5 juillet à midi, Agnes von Gneisenau, qui a épousé Wilhelm von Scharnhorst quatre ans plus tôt et lui a donné deux fils, meurt en accouchant d'une petite fille. « La mort est entrée pour

la première fois dans ma maison », écrit Gneisenau à Clausewitz[33]. Le lendemain matin, il lui demande d'aller annoncer, lui ou sa femme, la triste nouvelle aux princesses Louise et Marianne[34]. Il écrit à Marie le 8 et le 9, lui fait part de son chagrin, détaille les prières et les offices qui ont déjà eu lieu, tant dans une église catholique que dans un temple évangélique. Autre signe de l'étroitesse de leurs relations, il songe déjà à un tombeau pour sa fille et il demande que Carl réfléchisse à une architecture adaptée et qu'il en parle à Schinkel, pour que celui-ci ébauche quelques dessins[35]. Clausewitz répond à la première lettre dès le 9. Il propose à Gneisenau d'aller le rejoindre pour le soutenir dans cette épreuve s'il le souhaite. Un autre enfant de Gneisenau, Hugo, est à Berlin et Clausewitz s'occupe de lui trouver une place dans un régiment prestigieux. Ce sera celui des grenadiers *Kaiser Alexander*. Marie est tellement affectée, dit Carl, qu'elle ne peut écrire tout de suite[36]. Un congé de quatre semaines leur permet de partir pour Erdmannsdorf de la fin du mois de juillet jusqu'au 1er septembre[37]. Ils consolent un peu les Gneisenau par leur présence. Les princesses Louise Radziwill et Marianne se joignent à eux. Elles ont un château non loin de là, à Ruhberg. Stein arrive un moment, lui aussi. Par une belle soirée d'août, tout ce monde prend plaisir à se remémorer l'époque des guerres de Libération dans un pavillon à Buchwald, au clair de lune[38].

Rentré à Berlin en septembre, Carl écrit régulièrement à son ami endeuillé. Il lui parle de ses deux fils August et Hugo, pour lesquels il est une sorte de parrain. Il évoque les expositions, les événements mondains, les « potins » de la capitale. Il se moque toujours un peu du général-major von Valentini, qui publie la troisième partie d'un ouvrage, *Die Lehre vom Krieg* (« L'apprentissage de la guerre »). Les titres des paragraphes sont attirants, mais quand on attaque le contenu, écrit Clausewitz en français, c'est « peu de chose[39] ». Le juriste Meusebach, que les Clausewitz ont bien connu à Coblence, est devenu président de la Cour de cassation à Berlin[40]. Très féru de littérature, il possède une bibliothèque remarquable et aime à réunir chez lui les plus brillants esprits. Les Clausewitz ont ainsi l'occasion, en 1822, de revoir Achim et Bettina von Arnim, le conseiller Eichhorn, et aussi de rencontrer le juriste Savigny et le philosophe Hegel[41]. Fondateur de l'école historique de jurisprudence, Savigny participe de ce courant allemand qui rejette les abstractions universelles des Lumières au bénéfice d'une attention à la diversité historique et à la complexité des situations politiques

et sociales[42]. Déjà célèbre, Hegel enseigne la philosophie à l'université de Berlin et attire à lui de nombreux étudiants et auditeurs[43]. Il n'est pas impossible qu'un jeune officier-élève de l'Ecole de guerre, Karl Gustav von Griesheim, ait procuré à Clausewitz des écrits et des notes de l'enseignement de Hegel, qu'il suivait avec passion[44]. Aucune allusion à leur rencontre ne figure malheureusement dans les écrits de Hegel et de Clausewitz. Ils habitent pourtant à peu de distance l'un de l'autre, se croisent dans certains cercles, non seulement chez Meusebach mais aussi chez Wilhelm von Humboldt[45]. La question de l'influence éventuelle des idées de Hegel sur celles de Clausewitz doit être nuancée. Pour Raymond Aron, la méthode dialectique de Clausewitz ne s'inspire pas de Hegel et n'aboutit pas à des synthèses au sens entendu par celui-ci. Chez le premier, la dialectique consiste en une oscillation entre des termes opposés, comme la défensive et l'offensive. Elle cherche la solution la plus favorable entre les avantages et les inconvénients de chaque terme en fonction des circonstances. Elle n'aboutit pas à prôner une synthèse idéale qui serait la défensive-offensive[46]. Andreas Herberg-Rothe voit cependant quelques similitudes relatives de position, notamment dans le rôle qu'ils assignent à la volonté[47]. La place centrale accordée par Hegel à l'Etat n'a pas dû, elle non plus, échapper à Clausewitz. Si influence il y a, elle est donc très diffuse et tient à une philosophie ambiante qui imprègne les milieux cultivés[48].

Un nouveau congrès international se tient à Vérone, de septembre à décembre 1822. La révolte grecque contre l'Empire ottoman y est condamnée au nom de la stabilité de l'Europe, mais c'est surtout l'Espagne qui inquiète les souverains. Le roi Ferdinand VII ne parvient pas à contenir une insurrection libérale et lance un appel à l'aide. Chateaubriand, alors ministre des Affaires étrangères, obtient que la France intervienne militairement et réintègre ainsi pleinement le système européen[49]. Gneisenau livre sa vision de la situation politique à son ami. Il craint que toute l'Europe incline au républicanisme. Seuls les Etats de l'Est maintiennent bien droites les monarchies. Le pourront-ils encore longtemps ? Il espère que l'armée prussienne est en assez bon état pour empêcher une révolution[50]. La fin de l'année réserve à Clausewitz une agréable surprise : la très importante encyclopédie de Brockhaus, à Leipzig, lui consacre une notice des plus élogieuses[51]. Scharnhorst a tout de suite vu

en lui « un nouvel esprit », une forte amitié s'est établie entre eux et ils ont préparé ensemble tout ce qui a permis de mener la guerre de Libération. Au service de la Russie en 1812, Clausewitz a été choisi par le général Yorck pour servir d'intermédiaire dans la conclusion de cette « convention éternellement mémorable ». Il est l'auteur de nombreux essais dans les revues militaires, dans lesquels « sont combattues avec beaucoup de sagacité les fausses théories des systèmes-modèles, qui veulent baser la conduite de la guerre en grand, tantôt sur des figures géométriques, tantôt sur des analogies géologiques ». On voit l'allusion au compte rendu critique de Bülow en 1805. Les autres « essais » ne peuvent qu'être les articles publiés dans la revue *Minerva* en 1807 et ceux exposant les réformes de Scharnhorst publiés en 1808. On sent que l'auteur en connaît beaucoup sur la pensée de Clausewitz, qu'il a lu ses écrits publiés et aussi d'autres à l'état de manuscrits. Peter Paret estime que l'auteur de la notice pourrait bien être Gneisenau[52]. C'est probable. Jean-Jacques Langendorf soulève une autre possibilité, moins glorieuse : Clausewitz a pu répondre lui-même à un questionnaire de Brockhaus[53].

Il se fait toujours du souci à propos de la mémoire de Scharnhorst, cette fois pour le monument à ériger en son honneur[54]. Gneisenau lui fait des propositions pour les bas-reliefs : « Vous avez à ce sujet le devoir moral le plus proche, lui dit-il, car vous étiez le Jean de Scharnhorst, et moi seulement son Pierre, bien que je ne lui ai pas manqué de fidélité, comme ce dernier à son Maître[55]. » En mai 1823, Clausewitz est pressenti par son ami Bernstorff pour être ambassadeur à Munich. Le roi serait réticent, il préfère donc ne plus y penser[56]. Le bruit court pourtant en septembre qu'il pourrait aller en Bavière[57]. Mais Frédéric-Guillaume repousse une deuxième tentative de Bernstorff et celui-ci doit bien faire part de son échec à Clausewitz le 21 novembre[58]. Ce dernier, qui ne se fait plus d'illusion, préfère écrire et correspondre avec Gneisenau, notamment à propos d'ouvrages militaires[59]. Ce dernier lui transmet un texte sur l'infanterie du marquis de Chambray[60]. Carl n'y trouve rien qu'il ne sache déjà, mais il qualifie l'auteur d'observateur spirituel et sans préjugés, comme il a pu s'en rendre compte dans un autre de ses ouvrages, son *Histoire de l'expédition de Russie* (Paris, 1823). En revanche, Chambray ne connaît pas la tactique de l'infanterie prussienne et l'utilisation du troisième rang pour le combat en tirailleurs. Une traduction de son texte serait néanmoins utile, car celui-ci

« respire un esprit pratique[61] ». Un accès de goutte accompagné de fièvre empêche Clausewitz de passer l'été 1824 à Erdmannsdorf. Il doit se contenter de donner des nouvelles de la vie berlinoise à Gneisenau. L'ambassadeur des Pays-Bas, le général comte de Perponcher-Sedlnitzki dont l'épouse est prussienne, vient de perdre une petite fille, apparemment d'une affection aux poumons. Carl donne des détails indiquant une certaine proximité avec Perponcher, qui était le chef d'état-major du prince d'Orange en 1815. Instruit et expérimenté dans l'art de la guerre, il avait eu la sagacité de faire occuper, même avec peu de troupes, le carrefour des Quatre-Bras le 15 juin, permettant ainsi aux troupes de Wellington d'y retenir celles du maréchal Ney le 16. Clausewitz a dû trouver en lui un interlocuteur de son niveau. Le 28 juillet 1824, son état s'améliore un peu mais une inflammation du cou est toujours au même point depuis quatre semaines. Il a dû garder le lit pendant trois semaines et ne se déplace encore qu'avec difficulté. Son moral est bon, il ne s'inquiète pas[62].

Gneisenau lui communique un article paru en France dans le *Journal des débats*. Il y est question de la décision du roi Frédéric-Guillaume de ramener la dépouille de Scharnhorst à Berlin. Ce dernier, dit le journal, « patriote sincère et ardent, avait été accusé et disgracié comme exagéré [*sic*] ; le général Gneisenau n'avait pas non plus échappé à cette même accusation banale ». L'intéressé écrit à Clausewitz que le journal français voit là « une victoire du libéralisme », ce qui l'ulcère au plus haut point[63]. En septembre, Gneisenau lui demande s'il ne peut pas venir quelques jours à Erdmannsdorf, mais Carl n'a pu assister suffisamment aux manœuvres de printemps et il a manqué les exercices de siège pour raison de santé : aussi trouve-t-il indispensable d'assister aux manœuvres d'automne. A cause de ses crises d'arthrite chroniques, le général von Hake, à Coblence, l'avait déclaré inapte au service en campagne. Il ne veut pas que cette étiquette le suive, surtout que Hake est malheureusement devenu ministre de la Guerre. Clausewitz n'est pas non plus vraiment dans les bonnes grâces du lieutenant-général von Witzleben, chef du cabinet militaire du roi. Autant de raisons de se montrer aux manœuvres. Sa santé, du reste, est meilleure, même si sa gorge n'est pas encore tout à fait guérie[64]. Les exercices se terminent le 30 septembre. Il n'y a rien vu de remarquable. « Pas une seule ferme réprimande n'a été donnée », confie-t-il à Gneisenau. Il continuera pourtant d'y assister chaque année[65]. En octobre, la mort de Thielmann

l'affecte. Selon lui, son ancien chef a fait le tour de beaucoup de choses dans la vie et il en a tiré une certaine liberté et une sûreté de comportement qui manquent à la plupart des officiers[66].

Autre personnage clé de la campagne de 1815, le lieutenant-général von Müffling était l'officier de liaison prussien auprès du duc de Wellington. Devenu chef d'état-major général de l'armée après le départ de Grolman, il a l'occasion de croiser un peu plus souvent les Clausewitz lors de dîners et de réceptions. C'est « un convive tout à fait convenable », écrit Carl à Gneisenau, « il appartient un peu aux Anglais, il est *coulant* et pourtant c'est aussi un personnage distingué[67] ». Müffling n'a pas participé aux réformes, c'est un expert en cartographie et il est très bien vu du roi. Clausewitz reconnaît ses qualités de diplomate et d'homme de cour. Lui et Gneisenau, même s'ils ne sont pas « à la mode », doivent bien entretenir des rapports de travail courtois avec les officiers plus conservateurs, dont les positions, du reste, ne sont pas si éloignées que cela des leurs[68]. Le temps passe et les amis de la période où l'on était jeune sont plus rares, écrit Stein à Clausewitz pour le remercier de ses vœux à l'occasion du mariage de sa fille. L'estime et l'amitié de l'ancien ministre pour notre général n'ont jamais été aussi profondes et sincères[69]. En ce début d'année 1825, Clausewitz suit les cours du naturaliste et philosophe Heinrich Steffens à l'université de Berlin[70]. Il l'a connu en 1813 à l'état-major de Scharnhorst – Steffens s'était engagé comme volontaire, après avoir appelé ses étudiants à en faire de même. Il est considéré comme appartenant au mouvement romantique[71]. Son cours se termine aux environs de Pâques.

Avec le retour du printemps reviennent les *Landparties*, les excursions à la campagne. Pour l'anniversaire de la mère de la comtesse von Bernstorff, le 9 mai 1825, on se rassemble dès 7 heures du matin chez les Clausewitz, dans la Burgstraβe. Le groupe gagne ensuite Pankow et Schönhausen, à la périphérie nord-est de la capitale. Les jardins royaux rassemblent les plus beaux arbres de la région berlinoise et le vert des pelouses est éclatant. Un arbre de Judée déploie ses belles fleurs rouges. Gneisenau, Clausewitz et Karl von Roeder sont de très bonne humeur[72]. Pour le dixième anniversaire de la bataille de Waterloo, le 18 juin, le premier est élevé au grade de feld-maréchal. Le ministre de la Guerre Hake estime cependant ne pas disposer des moyens financiers nécessaires pour lui en assurer les émoluments, ce qui provoque les sarcasmes de Clausewitz : Hake est peut-être un bon

inspecteur de caserne, mais c'est un piètre ministre[73]. Quelques jours plus tard, le 30 juin, Carl reçoit la Croix du service (*Dienstkreuz*), instituée cette année-là pour récompenser les officiers qui servent depuis vingt-cinq ans[74]. Pour soigner son mal chronique, il obtient aussi la permission d'aller prendre les eaux à Marienbad. Le 9 juillet, il est à Leipzig avec Marie. Comme à son habitude, il en profite pour prendre des notes sur la topographie des lieux qu'il traverse. Curieusement, il n'évoque pas la bataille des Nations d'octobre 1813. Il s'attarde, en revanche, sur le champ de bataille d'Auerstedt où il s'est battu en 1806. Il décrit aussi le champ de bataille d'Iéna. On sent que, contrairement à Leipzig, ces lieux l'intéressent dans la perspective d'un prochain ouvrage. Le 15 juillet, le couple arrive à Marienbad[75]. Carl suit scrupuleusement le programme des curistes, mais après quatre semaines, son arthrite n'a guère évolué. Il a toujours fort mal à la gorge. Ils partent pour Karlsbad le 19 août, sont le 21 à Prague où le frère de Marie les rejoint, en provenance de Vienne. Ils y restent quelques jours, puis rejoignent finalement les Gneisenau à Erdmannsdorf le 26[76]. A son retour à Berlin, la santé de Carl s'améliore un peu mais très lentement. Il a du mal à déglutir. Sa gorge est toujours enflammée et il lui est difficile de parler. Aussi sort-il peu et évite-t-il les rencontres afin de se ménager[77]. Il souffre aussi d'hémorroïdes et garde la chambre jusqu'en novembre[78].

Le délabrement de sa santé est tel qu'il obtient un congé de deux mois le 30 mai 1826 pour aller se soigner à Bad Ems[79]. Fin juin, Stein attend la visite de Marie von Clausewitz, « avec son mari malade[80] ». Celui-ci prend plaisir à revoir le baron ; il le trouve rajeuni ; ses vues politiques n'ont guère changé. Il fait très chaud à Ems début juillet, mais Carl se sent déjà mieux après neuf jours de cure, il a bon appétit et retrouve un sommeil réparateur. Les Bernstorff viennent eux aussi prendre les eaux. Chaque matin, Carl se lève à 5 h 30 et va aux sources ; les dames viennent une heure plus tard. On boit et on se promène jusqu'à 8 heures, en serrant les mains des connaissances que l'on rencontre. Le déjeuner est servi à 9 heures sous les arbres. Il s'agit pour beaucoup du meilleur moment de la journée. De 10 heures à 15 heures, on se baigne, on écrit ou on lit. On dîne à 15 heures. Ensuite Carl va souvent « jouer à l'âne » (!) avec les enfants Bernstorff dans les collines. On boit à nouveau l'eau des sources vers 18 heures, puis on se réunit entre 20 et 21 heures dans le salon du comte von Bernstorff en buvant du thé. Stein vient souvent se joindre aux

Clausewitz, deux ou trois fois par semaine. Carl le trouve particulièrement joyeux et aimable. Avec Marie, il reste à Ems jusqu'à la première semaine d'août. Ils vont ensuite revoir la vallée du Rhin, remontent par Kassel jusqu'au nouveau domaine que Gneisenau vient de recevoir en dotation à Sommerschenburg, à l'ouest de Magdebourg. Ils sont de retour à Berlin le 26 août. Même si son mal de gorge n'est pas entièrement guéri, ces vacances lui ont fait beaucoup de bien[81]. La dépouille de Scharnhorst est transférée au cimetière des Invalides de Berlin quelques jours plus tard, le 9 septembre 1826. Une petite cérémonie privée a lieu. Elle ne rassemble que les deux fils du défunt, ses deux petits-fils, Boyen, les Clausewitz et quelques autres officiers. Le cercueil est porté par dix sous-officiers. Carl donne à Gneisenau le détail des frais, signe que ceux-ci ne sont pas pris en charge par le ministère de la Guerre[82].

Une proximité quasi familiale avec les Bernstorff et les Gneisenau (1827-1829)

L'alternance du chaud et du froid se poursuit. D'un côté, Frédéric-Guillaume adresse à Carl et à ses trois frères une lettre de reconnaissance officielle de leur appartenance à la noblesse le 30 janvier 1827[83]. De l'autre, le décès de l'ambassadeur de Prusse à Vienne le 3 février fait que Clausewitz réapparaît sur une liste d'envoyés potentiels pour lui succéder[84]. Comme d'habitude, ce sera sans lendemain. La nomination de George Canning comme Premier ministre à Londres le 10 avril suivant, à en croire Varnhagen von Ense, réjouit tous ceux qui y voient une « victoire des temps nouveaux sur les anciens », c'est-à-dire les libéraux dont Stein, Wilhelm von Humboldt, Gneisenau et… Clausewitz[85]. Bien qu'appartenant aux tories, Canning a condamné l'intervention en Espagne décidée au congrès de Vérone et il fait entrer des whigs dans son gouvernement. Une nouvelle fois, Carl est suspecté malgré lui ainsi que ses vieux amis. Stein séjourne chez Humboldt dans sa propriété de Tegel, au nord de Berlin. Marie von Clausewitz, eu égard au contexte, lui conseille d'être prudent dans ses déclarations et de ne pas faire le jeu des ultras[86].

Au début du mois de juillet, elle partage avec Carl la douleur des Bernstorff qui perdent leur petit Leopold. Carl donne beaucoup de détails à Gneisenau sur les circonstances de la mort de l'enfant. Cela montre non

seulement sa proximité avec les Bernstorff, mais aussi le sentiment presque paternel qu'il éprouve pour les enfants de ses amis, lui qui n'en a pas[87]. Lorsque les Clausewitz retrouvent les Bernstorff à Berlin début octobre, après avoir passé le mois d'août à Erdmannsdorf, les seconds se rendent compte que les premiers ont versé des larmes pour eux tout l'été. « Chaque souffrance d'un ami provoquait chez lui un tourment terrible », écrit Elise von Bernstorff à propos de Carl. Heureusement, il tente, avec Marie, d'égayer comme il peut l'atmosphère en racontant des anecdotes. Ils sont tous les deux intarissables sur ce plan. Marie est une personne très chaleureuse pour la comtesse, qui dresse un beau portrait de Carl en société : tout le monde l'écoute volontiers quand il s'exprime, qu'il aborde des questions très importantes ou très insignifiantes. Son intelligence aiguë sait tout distinguer et ordonner, et sa clarté répand une lumière brillante sur tous les sujets qu'il évoque. En dehors de certaines prévenances ou de certaines sautes d'humeur, son flux de parole est très riche, sa langue noble, pure et précise, sa voix forte et agréable. Il s'y connaît autant en politique qu'en art de la guerre, bien qu'il tienne à s'exprimer à ce sujet avec prudence et réserve. La comtesse von Bernstorff regrette surtout qu'il reste très discret sur ses expériences personnelles. Sa fierté le pousse à se taire sur les blessures et les contrariétés subies – il ne veut ainsi pas parler des difficultés financières que connaissaient ses parents. La comtesse souligne aussi sa réticence à lui présenter ses frères, « des hommes pourtant très braves et distingués ». Carl craint que leur niveau social paraisse moins élevé par rapport aux fréquentations habituelles des Bernstorff[88].

En dehors de ceux-ci et de sa belle-mère, confie-t-il à Gneisenau, il ne voit presque personne. Avec Marie, il rend tout de même quelquefois visite à Müffling, qui souffre lui aussi de la goutte[89]. Il suit également les cours du naturaliste Alexander von Humboldt, le frère de son ami Wilhelm, à l'université de Berlin. Le 20 octobre 1827, la démonstration navale des Russes, des Britanniques et des Français près de Navarin en mer Ionienne, destinée à contraindre les Turcs à accepter une médiation dans la question grecque, débouche accidentellement sur une bataille qui anéantit la flotte égyptienne venue renforcer les Ottomans. Clausewitz reste très attentif à la situation internationale. La nouvelle de Navarin fait sensation à Berlin et entraîne, selon lui, des réactions inattendues. Les sympathisants de la cause grecque veillent à faire profil bas, craignant d'être taxés de libéralisme[90]. En

regard, la tentation de dépecer l'Empire ottoman divise les chancelleries, Londres se méfiant surtout des appétits de Saint-Pétersbourg.

L'année 1828 débute par une bonne nouvelle pour Carl : le 18 janvier, il se voit conférer l'ordre de l'Aigle rouge de 2e classe, avec feuilles de chêne[91]. Cette décoration n'est accordée qu'aux officiers supérieurs et nobles. Les feuilles de chêne sont un préalable à une ascension ultérieure dans la hiérarchie. Ses liens avec Gneisenau sont devenus quasiment familiaux. La petite Agnes, dès l'âge de quatre ans, l'appelle « oncle Clausewitz[92] ». La proximité se renforce encore avec le mariage du jeune frère de Marie, le comte Friedrich Wilhelm von Brühl, et de la troisième fille de Gneisenau, Maria Hedwig. La cérémonie se déroule à Berlin, le 19 juin 1828. Après avoir servi l'Autriche, Friedrich Wilhelm réintègre l'armée prussienne[93]. Huit jours plus tard, sans doute pour présenter son nouveau gendre, Gneisenau convie plusieurs personnes à déjeuner, dont Alexander von Humboldt, Müffling, Holtzendorff et Clausewitz. Il commente la guerre qui oppose à ce moment-là la Russie et la Turquie et craint qu'elle ne s'étende. Il considère que sa propre carrière est terminée ; en aucun cas il ne reprendra un commandement en campagne[94]. Comme chaque année, les Clausewitz passent le mois d'août chez lui, à Erdmannsdorf. En revenant, ils s'arrêtent à Glogau chez un des frères aînés de Carl, Friedrich, qui y commande une brigade d'infanterie. Il a été nommé général-major en 1818, lui aussi. A Berlin, Carl continue à gérer les affaires courantes. Il s'occupe, par exemple, de la scolarité du troisième fils de Gneisenau, Bruno, il assiste aux manœuvres de septembre à Potsdam et en signe le compte rendu avec Müffling, signe supplémentaire du rapprochement entre les deux généraux[95].

C'est peut-être en 1828 qu'il pose pour le peintre Karl Wilhelm Wach, qui nous a laissé le portrait le plus célèbre de Clausewitz, celui de notre couverture. Dans son uniforme de général-major, il porte au cou l'ordre de l'Aigle rouge de 2e classe avec feuilles de chêne, par-dessus l'ordre russe de Saint-Vladimir de 4e classe et au-dessus de la Croix de fer de 2e classe. Viennent ensuite, de gauche à droite, la médaille de la campagne de 1815, la Croix du service, l'ordre russe de Saint-Georges de 4e classe, la médaille russe pour la campagne de 1812 et enfin l'ordre suédois de l'Epée[96]. Wach est le peintre officiel de la Cour depuis 1827. Le portrait a donc dû être réalisé à Berlin, même si on distingue les deux tours de la cathédrale de

Breslau à l'arrière-plan[97]. Les pommettes et le nez sont assez rouges à la suite des froids subis en 1812 qui, d'après le témoignage de Friederici, ont laissé des traces visibles. Le regard est profond et mélancolique. Sur la peinture originale, les lèvres esquissent à peine le petit sourire malicieux que l'on trouve sur les gravures et les copies qui en ont été tirées. La coiffure suit la mode de la fin des années 1820[98]. Comme dans les deux portraits précédents, on peut présumer une influence de Marie derrière ce souci d'être « à la page ».

Clausewitz se tient au courant des nouvelles publications, et pas seulement en matière militaire. Il lit ainsi en 1829 la correspondance entre Goethe et Schiller, de même que les mémoires de Bourrienne, le secrétaire de Napoléon[99]. En août, il passe avec Marie une dizaine de jours dans le nouveau domaine de Gneisenau, à Sommerschenburg. La nomination du prince de Polignac à la tête du ministère français l'inquiète. Il se dit que les Français ne vont pas tolérer cet intime de Charles X, ultra entre les ultras, connu pour sa détestation du parlementarisme et suspecté de vouloir jeter à bas la Charte constitutionnelle de 1814. Ce ne peut être qu'« un ministère de cent jours ». Il y a selon lui un manque total de tact dans le choix comme ministre de la Guerre du général de Bourmont, qui a déserté à la veille de la bataille de Ligny en 1815[100]. Début septembre 1829, les Clausewitz rejoignent les Gneisenau à Erdmannsdorf, en s'arrêtant quelques jours chez Friedrich à Glogau, ce qui est devenu une habitude[101]. Gneisenau est malade en octobre et le roi demande de ses nouvelles à Clausewitz. Celui-ci lui répond qu'il ne s'agit que d'un refroidissement. Jamais Frédéric-Guillaume ne lui a parlé aussi amicalement. Les trois enfants de Wilhelm von Scharnhorst, dont Agnes, qui a sept ans, séjournent à ce moment chez « oncle Clausewitz ». Bruno von Gneisenau vient aussi souvent chez lui[102]. En novembre, Carl prend plaisir à écouter le général Müffling, qui revient d'un voyage à Saint-Pétersbourg et à Constantinople, faire état de la faiblesse de l'Empire ottoman et de son armée[103]. Müffling a quitté son poste de chef d'état-major et Clausewitz caresse l'espoir de pouvoir lui succéder, mais c'est le général von Krauseneck qui est choisi. Carl souhaite alors demander au roi le commandement d'une brigade pour reprendre contact avec le terrain. Il y a justement une possibilité en Silésie. La santé de Gneisenau ne lui permet pas de venir fêter Noël avec les Clausewitz. D'Erdmannsdorf, il répond à Carl que la présence de son couple à Berlin est

le seul attrait qu'exerce encore sur lui la capitale. Il regrette vraiment que le poste de chef d'état-major ait été attribué à une personne moins capable[104]. Carl signe sa demande de mutation au roi le 27 décembre[105].

Les écrits de la période berlinoise

Les années où Clausewitz dirige l'Ecole de guerre sont celles où sa production écrite est la plus intense. Il a beaucoup de temps libre et sa tâche principale consiste en cette analyse systématique et en profondeur du phénomène guerrier entamée depuis longtemps et qui va déboucher sur *Vom Kriege*. Au début de cette période, il compose aussi un texte au contenu politique étonnant, *Umtriebe* (« Turbulences »). Certaines allusions permettent d'en situer la rédaction entre 1820 et 1823. Il est vraisemblable également que celle-ci se soit déroulée par à-coups et que l'auteur n'ait pas eu le temps de l'achever ni de la relire pour en assurer la cohérence globale[106]. Il analyse d'abord en historien l'évolution de l'organisation politique et sociale depuis le Moyen Age jusqu'à la Révolution française. Dans une deuxième partie, il aborde les « turbulences démagogiques » des années 1815-1820 en Allemagne. Au nom du réalisme, il condamne tout autant l'aspiration naissante à l'unité allemande que l'objectif d'une Constitution organisant un régime représentatif. La première ne pourra s'effectuer que par le glaive et ce temps n'est pas encore venu. La jeunesse allemande a conçu un sentiment de force après avoir participé à la grande lutte contre Napoléon. Cela l'a poussée à des « extravagances », comme le rassemblement à la Wartburg et l'assassinat de Kotzebue. Son étendue, « le libéralisme de son administration, la facilité avec laquelle les étrangers pouvaient s'y établir, la présence d'un grand nombre d'hommes d'étude et de philosophes avaient fait de la Prusse, écrit Clausewitz, le terrain d'élection où toute cette agitation pouvait se donner libre cours ». Selon lui, on s'est trop gargarisé de notions abstraites comme « le peuple » ou « l'esprit du temps ». Joseph Görres, qui « est un homme d'esprit, mais dévoré d'une passion démocratique et dominatrice », n'a cessé « de planer à un niveau de déclamations » sans avoir lui-même une idée très claire de ses objectifs. Là comme ailleurs, il faut partir de la réalité, comme celle du mécontentement des Rhénans, que Clausewitz a pu observer sur le terrain. Il fallait d'abord aider les municipalités à fournir du pain aux victimes des

mauvaises récoltes de 1816. La solution, *a contrario*, ne réside pas dans « la restauration délibérée d'un nouvel aristocratisme », comme le veulent Metternich et « le parti autrichien[107] ». Clausewitz veut un juste milieu entre réaction et révolution. Il prône une monarchie ferme mais éclairée.

A qui s'adresse-t-il et dans quel but ? A une époque où il n'a pas encore abandonné tout espoir d'une carrière diplomatique, sa sévérité à l'égard des agitateurs est peut-être destinée à montrer au roi qu'il n'est pas l'un des leurs. Il est possible également qu'il veuille dénoncer les excès d'un mouvement réformateur auquel il a initialement participé mais dont les conséquences vont beaucoup trop loin par rapport aux intentions premières[108]. *Umtriebe* témoigne d'un virage conservateur en matière politique, si on se souvient qu'en 1819 Clausewitz louait le modèle parlementaire britannique[109]. Il dénonce désormais les vices – en particulier l'instabilité – de la monarchie constitutionnelle de type britannique ou français, tout en insistant sur la nécessaire participation de tous les citoyens à la vie de l'Etat, ce qui, selon Raymond Aron, caractérise les « Allemands nationaux et libéraux[110] ». La communication entre le peuple et le pouvoir n'implique pas nécessairement l'élection et le parlement. La Prusse, même avant les réformes, était plus libérale à ses yeux que la France napoléonienne. L'Etat impérial, issu de la République révolutionnaire, gouverne et administre davantage que le royaume d'Ancien Régime. Quand il invoque l'exemple du Parlement britannique en 1819, Clausewitz sait qu'il s'agit alors d'une institution oligarchique et il y voit l'équivalent de l'espèce de Conseil d'Etat qu'il appelle de ses vœux[111]. Il est davantage partisan d'une forme de représentation de la population dans le système gouvernemental que le comte von Bernstorff, par exemple[112]. Il juge « suffisante et satisfaisante la synthèse accomplie entre 1807 et 1813 entre la monarchie prussienne et certaines idées, moins françaises que modernes, imposées à toutes les sociétés européennes par la désintégration de la structure féodale[113] ». En définitive, il peut être considéré comme proche de certains libéraux conservateurs.

Selon son épouse, ce n'est qu'à Berlin qu'il a suffisamment de temps pour développer son travail sur « la guerre en soi », entamé à Coblence, et l'enrichir avec des études historiques[114]. Il est très difficile de cerner avec exactitude les étapes de la rédaction de *Vom Kriege*. Kessel, Hahlweg et Paret s'accordent pour dater la rédaction des six premiers livres et l'ébauche

des septième et huitième entre 1819 et juillet 1827. Entre ce dernier moment et le 6 septembre 1830, jour où il quitte Berlin, il veut revoir le tout, mais n'a le temps que de retravailler le premier livre[115]. Il est plus aisé de situer certaines études historiques rédigées en parallèle. La première remonte vraisemblablement au début des années 1820 et concerne les campagnes de Frédéric II[116]. Comme dans celles de Gustave-Adolphe rédigées en 1804-1805, il s'agit moins d'un récit des opérations que d'une analyse stratégique, politique et psychologique[117]. « En cette juste appréciation de son époque, écrira Groeben dans sa préface, en cette modération qui finit par l'emporter parce qu'elle ne provoque pas l'adversaire jusqu'à l'extrême et qu'elle réalise dans la plupart des cas, et dans les cas décisifs, ce qui est bien réfléchi, efficace et durable, nous reconnaissons dans sa plénitude toute la grandeur de ce roi et chef de guerre[118]. » Clausewitz critique l'approche de la guerre de Sept Ans par le général britannique Lloyd, dont les travaux ont inspiré Jomini. Quand on lit sa description du théâtre de guerre, « il semblerait qu'une armée ne puisse se mouvoir que sur des itinéraires fixés par le général Lloyd ». C'est l'approche systématique qu'il a toujours fustigée depuis son article sur Bülow. Elle a encore cours dans les années 1820 : « Les doctes militaires n'ont pu résister à l'envie de se donner une importance particulière en relevant quelques points et quelques lignes et, une fois convaincus eux-mêmes en procédant de la sorte, de les présenter en se donnant un air mystérieux comme étant les grandeurs déterminantes dont seul le génie reconnaît l'importance[119]. »

La datation est plus précise pour le *Feldzug von 1812 in Rußland*. Comme il a été dit à la fin du chapitre 5, la première partie, celle des souvenirs personnels, a sans doute été rédigée durant la deuxième moitié de l'année 1814[120]. Le 30 mars 1825, Clausewitz envoie à Gneisenau une deuxième partie : un aperçu critique de la campagne de 1812, accompagné d'ouvrages qui ont servi à sa rédaction[121]. Les deux parties seront publiées ensemble[122]. Son étude sur la campagne de 1806 est commencée en 1824, selon Hans Rothfels qui a trouvé des matériaux et un projet de disposition dans les papiers du mois de novembre de cette année. Une première ébauche est rédigée avant juillet 1825. En route vers Marienbad, Clausewitz visite alors les champs de bataille d'Auerstedt et d'Iéna, comme nous l'avons signalé. Cela l'amène à revoir son manuscrit qui, d'après un plan vu

par Rothfels, devait inclure les campagnes de 1805 et de 1807. Une dernière révision a lieu en 1828, comme on peut le déduire d'une référence aux mémoires de Savary, publiés pour la première fois cette année-là[123]. Ces *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe 1806* veulent démontrer que les institutions militaires du royaume étaient vouées à disparaître. Le ton est polémique, sarcastique même. L'auteur ne se prive pas de juger et de condamner, ce qui explique pourquoi le texte ne sera pas publié avant 1888[124]. Müffling en prendra connaissance après la mort de Clausewitz, il trouvera le récit intelligemment rédigé et digne de confiance, mais rempli de critiques acérées et amères. Beaucoup de personnes faisant l'objet de celles-ci sont encore en vie en 1831[125]. Au début de l'ouvrage, Clausewitz tient à bien marquer son attachement à l'armée prussienne, au sein de laquelle il a toujours réussi « au-delà de son mérite ». Son jugement, assure-t-il, n'est pas influencé par le mécontentement ou l'amertume[126]. Si ses données ne sont pas toujours fiables, notamment en matière d'effectifs, son analyse des plans, de la stratégie d'ensemble et des causes profondes de la défaite sont d'une exceptionnelle acuité[127].

La rédaction de Vom Kriege *jusqu'en 1827*

En rédigeant *Vom Kriege*, Clausewitz veut promouvoir la réflexion et l'étude critique plutôt que formuler une « doctrine » à appliquer[128]. « La critique, dit-il, ne devra jamais adopter ces résultats de la théorie comme des lois propres à servir d'étalon à ses normes, mais se contenter de les prendre pour ce qu'ils doivent être pour la personne agissante, c'est-à-dire un point de repère destiné à *étayer le jugement*. Si, en matière de tactique, il va de soi que dans l'ordre de bataille général la cavalerie se place derrière et non dans l'alignement de l'infanterie, il n'en serait pas moins absurde de condamner pour autant toute dérogation à cette disposition. La critique doit rechercher les motifs de la dérogation et c'est seulement leur insuffisance qui lui donne le droit d'invoquer les règles établies par la théorie[129]. » Son intention est d'aller au-delà de tous les autres livres sur l'art de la guerre, où il est toujours question d'établir des « principes » et de prescrire tel ou tel mouvement. Il entend « scruter l'essence des phénomènes de guerre », ce qui l'amène à des « conclusions philosophiques ». Lorsque celles-ci l'entraînent trop loin et que « le fil s'amincit exagérément », il préfère le

rompre et revenir « aux phénomènes qui correspondent à l'expérience. Car ainsi que certaines plantes ne donnent de fruits qu'à condition de ne pas trop monter en graine, il ne faut pas trop laisser croître les feuilles et les fleurs théoriques des arts pratiques, mais les rapprocher de l'expérience qui est leur terrain naturel. […] L'investigation et l'observation, la philosophie et l'expérience ne doivent jamais se mépriser ni s'exclure mutuellement ; elles sont garantes l'une de l'autre[130] ».

Vom Kriege comprend cent vingt-huit chapitres et sections, regroupés en huit livres. Le premier, « Sur la nature de la guerre », caractérise le phénomène dans son contexte politico-social et identifie des éléments omniprésents : le danger, l'effort physique et moral, les difficultés du renseignement et tout ce qui empêche les intentions de se réaliser parfaitement et que Clausewitz appelle « la friction » ou « le frottement ». Le deuxième livre, « Sur la théorie de la guerre », expose les possibilités et les limites de celle-ci, distingue « l'art » et « la science », souligne l'importance de la critique et la valeur relative des exemples. Le livre III, « De la stratégie en général », aborde non seulement les questions de nombre, de réserve, de surprise, de temps et d'espace, mais aussi les forces morales qui permettent à une armée d'accomplir les desseins de la stratégie. Le quatrième livre est consacré au combat, qui est l'activité militaire essentielle. Les livres V, VI et VII forment la partie la plus strictement militaire en abordant respectivement les forces armées (composantes, camps, marches, ravitaillement, etc.), la défense (caractère intrinsèque, méthodes, contexte géographique, etc.) et l'attaque (force décroissante, point culminant, manœuvre, types de théâtre, etc.). Le huitième et dernier livre, « Le plan de guerre », reprend certains thèmes importants du premier livre, explore la distinction entre la notion de « guerre absolue » exprimant l'idéal abstrait du concept de guerre « en soi » – la « nature de la chose » – et la guerre réelle, aborde enfin les buts de guerre en fonction de l'objectif politique[131]. L'entreprise de Clausewitz est de type évolutif. La vitalité et la longévité de *Vom Kriege* résultent en grande partie du refus de l'auteur d'adopter des conclusions fixes et définitives. L'œuvre est inachevée et ne lui aurait sans doute jamais donné une entière satisfaction[132].

Werner Hahlweg n'a pas retrouvé le manuscrit sur lequel s'est basée la première édition[133]. Il a, en revanche, publié une version antérieure comprenant des fragments des livres I et II, une esquisse pour le huitième et

un deuxième état de trois chapitres du livre II. Les manuscrits se trouvent à la bibliothèque d'Etat de Berlin[134]. Hahlweg ne date pas ces textes avec une précision plus grande qu'entre 1816 et 1830[135]. Andreas Herberg-Rothe considère que le livre I figurant dans cet ensemble a dû être écrit vers 1826 et que, jusque-là, Clausewitz a dû composer, en s'appuyant sur ses études historiques, les livres III à VI, les septième et huitième restant à l'état d'ébauches[136]. Les chapitres du livre I ne correspondent pas à ceux de la version publiée et témoignent effectivement d'un état moins élaboré de la réflexion. Le chapitre premier ne s'intitule pas « Qu'est-ce que la guerre ? » mais « But de la guerre ». Celle-ci est néanmoins définie comme « l'extension d'un duel ». Chacun des lutteurs cherche par la violence (moyen) à contraindre l'autre à accomplir sa propre volonté (but). Une distinction est ébauchée entre l'objectif d'intention, la fin ultime *(Zweck)* qui est de type politique, et l'objectif spatial concret *(Ziel)* de l'acte guerrier dans le cadre d'une campagne[137]. Celui-ci vise l'anéantissement de l'ennemi et n'admet pas de restriction. Mais cette vision philosophique de la guerre dans son « concept total » *(Total-Begriff)* se modifie dans la réalité. Les circonstances politiques dont la guerre émane affaiblissent plus ou moins sa force naturelle. La guerre consiste en des combats qui sont ses moyens. Comme le savent ceux qui ont fait la guerre, le frottement *(Friktion)* intervient toujours : « Tout à la guerre est très simple, mais le plus simple est difficile[138]. » Plusieurs notions qui feront la célébrité de *Vom Kriege* sont déjà présentes, mais leur formulation n'est qu'esquissée et, surtout, d'autres concepts, comme la définition trinitaire de la guerre, n'apparaissent pas encore.

Le 10 juillet 1827, Clausewitz rédige une note sur l'avancement de son travail. Parfois qualifiée d'avertissement, cette note est vraisemblablement à usage purement personnel. Elle sert à fixer les idées de l'auteur avant une nouvelle étape[139] : « Je considère, écrit-il, les six premiers livres déjà transcrits au net comme une masse encore assez informe, qui doit absolument être remaniée à fond. Ce remaniement mettra surtout mieux en relief les deux genres de guerres. » Le premier vise à abattre l'adversaire, le second se borne à quelques conquêtes aux frontières. Il faudra aussi souligner à quel point « la guerre n'est rien d'autre que la poursuite de la politique d'Etat par d'autres moyens ». Cela donnera une unité à l'ensemble. Le livre VII sur l'attaque « va être rédigé incessamment » en

fonction de ce constat et pourra ainsi servir de modèle au remaniement des six premiers livres. Plusieurs chapitres du livre VIII sur le plan de guerre sont déjà rédigés mais de façon incomplète et « brute ». Une fois que la rédaction de ce livre aura aidé Clausewitz à élucider ses idées, il remaniera avec plus de facilité les six premiers. Pour l'instant, l'ensemble n'est qu'un « amas d'idées informes exposées à des malentendus incessants ». Il a pourtant médité « le sujet pendant de longues années, en faisant toujours le rapprochement avec l'histoire militaire[140] ».

En 1827, Clausewitz écrit au général von Müffling, chef d'état-major de l'armée, à propos d'une simulation de guerre avec l'Autriche. La lettre, qui se trouvait dans les archives du Grand Etat-Major, a été perdue mais des extraits en sont cités dans une étude publiée en 1905 sur la préparation et la conduite des opérations par le feld-maréchal von Moltke. Clausewitz évoque le placement des unités de l'armée sur la frontière. Il a surtout cette phrase : « La tâche et le droit de l'art de la guerre vis-à-vis de la politique sont principalement d'empêcher que la politique exige des choses qui sont contre la nature de la guerre et qui, par méconnaissance des effets de l'instrument, commettent des fautes dans l'emploi de celui-ci[141]. » Isolée et retirée de son contexte, cette phrase plaide pour l'autonomie des décisions militaires, ce qui correspond aux aspirations des responsables du Grand Etat-Major en 1905[142]. En réalité, la lettre à Müffling devait comprendre d'autres passages qui établissaient la supériorité de la politique sur « l'instrument » militaire. Les fragments cités doivent être mis en parallèle avec deux lettres de décembre 1827 adressées par Clausewitz au major von Roeder sur le même objet et conservées, elles, *in extenso*. Dans le cadre des exercices demandés aux officiers de l'état-major, Müffling a soumis à Roeder deux questions stratégiques concernant une guerre éventuelle avec l'Autriche. Roeder écrit ses réponses et il les soumet à Clausewitz, accompagnées des deux questions de Müffling et de la réponse d'un autre officier à la première[143]. Comme Clausewitz est occupé à remanier les concepts de *Vom Kriege*, il trouve que l'occasion est bonne de les mettre en avant et il répond assez longuement à Roeder. Il commence par critiquer l'absence d'indication des objectifs politiques dans le problème posé par Müffling : « La guerre n'est pas un phénomène indépendant, écrit-il, mais la continuation de la politique par des moyens différents. Par conséquent, les lignes directrices de tout plan stratégique majeur sont *largement de nature*

politique […]. D'après ce point de vue, il ne peut être question d'une évaluation *purement militaire* d'une grande question stratégique ni d'un schéma purement militaire pour la résoudre. […] Néanmoins cela n'a pas encore été pleinement accepté, comme le montre le fait que les gens aiment toujours séparer les éléments purement militaires d'un plan stratégique majeur de ses aspects politiques et traiter ceux-ci comme s'ils étaient quelque chose d'extérieur. *La guerre n'est rien que la continuation des efforts politiques par d'autres moyens*[144]. »

La « formule », qui sera pour beaucoup la seule référence connue de Clausewitz, apparaît donc ici. La distinction entre les guerres où l'on cherche à anéantir l'ennemi et les autres fait aussi l'objet du constat suivant : « Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles Bonaparte et la France se sont trouvés depuis les guerres de la Révolution, lui ont permis de remporter des victoires majeures presque à chaque occasion, et les gens ont commencé à affirmer que les plans et les actions *créés* par ces circonstances étaient des *normes universelles*. Mais une telle conception équivaudrait à rejeter sommairement toute l'histoire antérieure des guerres, ce qui est absurde. […] Nous ne devons pas nous laisser égarer à regarder la guerre comme un pur acte de force et de destruction, et déduire logiquement de ce concept simpliste une série de conclusions qui n'ont plus rien à voir avec le monde réel. Au contraire, nous devons reconnaître que la guerre est un acte politique qui n'est pas entièrement autonome ; un véritable instrument politique qui ne fonctionne pas de lui-même mais est contrôlé par quelque chose d'autre, par la main de la politique. Plus la politique est motivée par des intérêts d'envergure, affectant l'existence même de l'Etat, plus la question est formulée en termes de survie ou d'extinction, plus la politique et les sentiments d'hostilité coïncident[145]. » La seconde lettre, écrite deux jours plus tard, entre dans les détails opérationnels et tactiques propres au théâtre géographique où s'applique l'exercice[146]. L'insistance de Clausewitz sur la primauté de la politique montre à quel point elle est devenue pour lui un concept central. Il en va de même pour la distinction entre les deux types de guerres. Son souhait de remanier *Vom Kriege* en fonction de ces constats n'a cependant débouché que sur une réécriture du chapitre 1er du livre I, estiment Eberhard Kessel et Peter Paret. Il n'a pas eu le temps de faire davantage, car il s'est lancé dans des études historiques

qui lui paraissaient indispensables pour confronter les idées avec l'expérience réelle[147].

Etudes historiques et remaniement du traité (1827-1830)

Après sa note du 10 juillet 1827, Clausewitz écrit son étude critique de la campagne de 1815 et il l'envoie au prince héritier l'année suivante, comme en témoigne une lettre à Groeben[148]. Il y déclare aussi avoir travaillé en 1828 sur la campagne d'Italie de 1796-1797. Ces études historiques sont destinées à « résoudre de manière approfondie les questions stratégiques ». Il cherche « le pourquoi du pourquoi » et ressent une aspiration irrépressible à trouver la vérité. L'étude sur 1815 a, selon toute apparence, plu au prince héritier, car celui-ci demande à Clausewitz de l'exposer dans des conférences au palais royal tous les lundis et jeudis à 10 heures, à partir du 8 janvier 1829. Le prince Guillaume, futur empereur d'Allemagne, y assiste parfois[149]. La rédaction du *Feldzug von 1796 in Italien* en 1828 est confirmée par une lettre de Gneisenau[150]. Clausewitz aborde cette campagne qui séduit par sa « grandeur » pour « en connaître l'exacte filiation, découvrir les causes qui ont conduit chaque crise à son dénouement ». Les histoires disponibles, celle de Jomini, les mémoires de Napoléon, le journal militaire autrichien, le laissent sur sa faim. Il ne prétend pas avoir la capacité de donner des explications vraiment historiques, il veut juste proposer « des présomptions ». La célèbre allocution de Bonaparte à ses soldats, par exemple, où il leur promet les richesses de l'Italie, a dû exciter un terrible enthousiasme et faire de lui « le Dieu de son armée ». Sa dernière offensive vers l'Autriche, en 1797, s'est en revanche essoufflée comme toute offensive stratégique. Cependant, les Autrichiens ont eu raison de conclure un armistice et celui de Leoben fut finalement ce qui convenait le mieux aux deux parties[151]. Cette démarche analytique et critique tranche par rapport aux récits de campagnes de l'époque, très factuels et partisans[152].

Le 21 novembre 1829, il envoie à Groeben un « essai » (*Aufsatz*) où il a cherché, dit-il, à coucher « les premières pierres fondatrices pour la construction de ma théorie de la guerre ». Pour Eberhard Kessel, il s'agit certainement du premier chapitre du livre I de *Vom Kriege*. Clausewitz croit que grâce à cela il sera mieux compris dans nombre de ses affirmations[153].

Parallèlement à cette révision, il a entrepris son étude historique la plus volumineuse, *Die Feldzüge von 1799 in Italien und der Schweiz (La Campagne de 1799 en Italie et en Suisse)*, si volumineuse qu'elle occupe les tomes V et VI de ses œuvres posthumes *(Hinterlassene Werke)*. On pourrait se demander pourquoi il choisit d'approfondir l'étude de cette campagne complexe, étalée sur deux théâtres d'opérations et où Bonaparte n'est pas présent. Ce dernier point constitue justement une de ses motivations principales. S'étant rendu compte du caractère exceptionnel des guerres menées par celui-ci, il préfère en contrepoids étudier les décisions de généraux moins talentueux. « On peut aussi regarder l'état moral des deux partis comme se faisant équilibre », écrit-il au début de son ouvrage. Il note un peu plus loin que dans cette situation il n'y avait aucune raison d'attendre un grand résultat. « Supposons un Bonaparte à la tête de la totalité ou du moins des deux tiers des forces d'un des partis, poursuit-il. Nous tenons pour à peu près assuré que s'il avait été à la tête des Français, il aurait terminé la campagne en menaçant Vienne ; s'il avait conduit les Alliés, il aurait tout d'abord pénétré victorieusement au cœur de la France. […] Mais aucun des deux partis ne possédait un aussi grand capitaine[154]. » Clausewitz choisit d'étudier des opérations qui se prolongent, alternent la victoire d'un camp et celle d'un autre, et n'aboutissent pas à des succès décisifs. Sans Bonaparte et avec des effectifs globalement inférieurs, les Français ressortent néanmoins vainqueurs de cette campagne, ou du moins ils empêchent les Autrichiens de l'emporter. Cela tient, pour l'auteur, aux « forces morales et intellectuelles » des soldats français et de leurs généraux, à « l'exaltation de la volonté allant jusqu'à l'enthousiasme et au fanatisme[155] ». Le 17 avril 1830, il envoie à Groeben vingt-huit cahiers portant sur cette campagne. Il n'a pas trouvé le temps de relire son manuscrit et la conclusion a été composée sous la pression de sa « nouvelle destination », si bien qu'il devra certainement la revoir encore une fois[156]. Tels sont les documents qui permettent d'établir des balises chronologiques dans la rédaction des écrits de la période berlinoise.

En 2015, le chercheur néerlandais Paul Donker a retrouvé à Coblence deux manuscrits ayant appartenu à Werner Hahlweg, mais dont celui-ci n'a jamais fait état[157]. Le premier compte soixante-six pages de la main de Clausewitz : il s'agit de fragments des chapitres premier à trois du livre I de *Vom Kriege*, tels qu'ils apparaissent dans la version publiée. Le début du

chapitre premier fait malheureusement défaut et il n'y a donc pas de titre en tête du manuscrit. Les titres des sections numérotées, dans la marge, sont de la main de Marie. D'après une note de Hahlweg accompagnant le manuscrit, la modification du titre de Marie pour la section 17 serait de Carl. Le titre de la dernière section, « Conséquences pour la théorie » (n° 28), n'est pas non plus de la main de Marie. Le texte est suivi d'un trait ondulé de Carl, comme il en faisait souvent, donnant l'impression que le chapitre est clos[158]. Vient alors la célèbre définition trinitaire de la guerre, considérée aujourd'hui comme l'aboutissement de la pensée de Clausewitz : « La guerre n'est donc pas seulement un véritable caméléon qui modifie quelque peu sa nature dans chaque cas concret, mais elle est aussi, comme phénomène d'ensemble et par rapport aux tendances qui y prédominent, une étonnante trinité où l'on retrouve d'abord la violence originelle de son élément, la haine et l'animosité, qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle, puis le jeu des probabilités et du hasard qui font d'elle une libre activité de l'âme, et sa nature subordonnée d'instrument de la politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur. Le premier de ces trois aspects concerne plutôt le peuple, le second, le commandant en chef et son armée, et le troisième relève plutôt du gouvernement. […] Le problème de la théorie consiste donc à maintenir la théorie au milieu de ces trois tendances, comme en suspension entre trois centres d'attraction[159]. » D'après son contenu mais aussi les détails matériels qui l'accompagnent, le manuscrit de Coblence peut être daté des années 1828-1830[160]. Les titres ajoutés par Marie témoignent de sa collaboration dans la rédaction de *Vom Kriege*. Selon son propre témoignage, ils partageaient tout et Carl n'écrivait presque jamais rien sans en avoir discuté avec elle[161].

Le manuscrit de Coblence constitue, en l'état actuel de la recherche, la dernière modification apportée par Clausewitz à *Vom Kriege*, rédigée après sa note du 10 juillet 1827. Par rapport à la version antérieure à cette date évoquée plus haut et actuellement conservée à la bibliothèque d'Etat de Berlin, on trouve ici les titres des trois premiers chapitres du livre I tels qu'ils apparaîtront dans l'ouvrage que publiera ensuite Marie : 1. « Qu'est-ce que la guerre ? » ; 2. « Fins et moyens dans la guerre » ; 3. « Le génie guerrier ». Tout n'est pas encore complet à l'intérieur et Carl considère que seul le chapitre 1er est achevé[162]. Il le dit dans une troisième note, non datée, sur son ouvrage concernant « la conduite de la grande guerre ». L'auteur

n'est pas encore satisfait dans l'ensemble, mais estime que ses idées sont justes : « Elles sont le fruit de méditations très diverses, dit-il, toujours rapportées à la vie pratique, à l'expérience et à tout ce que m'ont appris des soldats éminents. […] Le premier chapitre du livre I est le seul que je considère comme achevé. Il aura du moins l'avantage d'indiquer l'orientation que j'aurais voulu imprimer à l'ensemble[163]. » Le problème est que cette note, selon Werner Hahlweg, doit remonter à la même année que celle du 10 juillet 1827[164]. Dans une démonstration comprenant de solides arguments, Azar Gat avance même qu'elle doit être un peu antérieure à celle-ci[165]. Si c'est le cas, Clausewitz a très bien pu réviser davantage que le chapitre 1er du livre I[166]. Il est difficile de croire, par exemple, que le livre VIII n'est qu'une « première ébauche », comme le dit la note du 10 juillet, ou que le livre VI « n'est qu'une simple esquisse », comme il est dit dans la note non datée[167].

Vom Kriege a enfin fait l'objet d'un florilège dont la datation pose également problème, les *Aphorismen über den Krieg und die Kriegführung* (« Aphorismes sur la guerre et la conduite de la guerre »), eux aussi publiés peu de temps après la mort de Clausewitz. Il s'agit d'un ensemble de cent soixante-dix-sept propositions reprenant l'essentiel des quatre premiers livres. La proximité de l'expression avec l'ouvrage est étonnante. Le premier aphorisme dit : « La guerre est un acte de violence pour forcer l'adversaire à accomplir notre volonté, et en conséquence seulement la continuation de la politique d'Etat avec d'autres moyens[168]. » Il y a là une association de deux passages, l'un figurant au paragraphe 2 et l'autre au paragraphe 24 du chapitre 1er du livre I. Le deuxième aphorisme distingue les deux espèces de guerres et le vingt-deuxième expose l'étonnante trinité[169]. Il s'agit donc du stade ultime de la réflexion de Clausewitz, ce qui a poussé Hahlweg à parler de « florilège[170] ». Paul Donker y voit, au contraire, un texte rédigé vers 1818 et incarnant plutôt ces « graines » (*Körner*) à la Montesquieu dont nous avons parlé au chapitre précédent. Il est vrai que les aphorismes sont tirés uniquement des quatre premiers livres, que certains d'entre eux ne sont pas repris dans l'ouvrage et que l'ensemble pourrait apparaître comme un travail préparatoire[171]. L'argument le plus défavorable à une rédaction en 1818 est que le contenu des *Aphorismen* est beaucoup plus proche de la version finale de *Vom Kriege* que les textes conservés à la bibliothèque d'Etat de Berlin, dont Paul Donker convient par

ailleurs qu'ils sont antérieurs au 10 juillet 1827[172]. Cela n'empêche pas que ces aphorismes aient été rédigés avant le texte final et qu'ils aient servi de version préparatoire. Mais ils furent alors écrits à Berlin entre 1827 et 1830.

Une des difficultés à démêler la chronologie des travaux de Clausewitz provient de sa façon de travailler. Il procédait par ébauches successives, réécrivait le même texte suivant un autre plan et laissait libre cours à son esprit pour arriver au fond des choses[173]. Il ne sentait pas peser sur lui la pression d'un éditeur et prenait le temps de discuter avec Marie. D'après celle-ci, *Vom Kriege* occupa son mari presque complètement pendant les douze dernières années de sa vie. Il désirait l'achever mais n'entendait pas le publier de son vivant, pour conserver toute sa liberté d'expression et améliorer son texte aussi longtemps qu'il le pourrait. Marie essayait de l'en dissuader. Il répondait qu'elle le publierait[174]. Comme on l'a vu plus haut, Carl travaillait dans la chambre de son épouse à Berlin. Elle l'aidait à transcrire certains passages – son écriture est reconnaissable à plusieurs endroits. Déjà durant ses campagnes, elle lui envoyait une carte géographique ou un ouvrage. Cette collaboration n'impliquait pas cependant que Marie savait à tout moment où en était le travail de rédaction de son époux[175].

Inspection d'artillerie à Breslau et retour des tensions internationales (1830-1831)

Le 7 janvier 1830, Frédéric-Guillaume donne une réponse verbale à la demande de Clausewitz de servir dans la troupe. Elle fait l'objet d'une lettre le 9 mars suivant. Le roi décide de l'affecter à l'artillerie. Pour qu'il se familiarise avec cette arme au sein de laquelle il n'a jamais servi, il est provisoirement attaché à la 1re inspection à Berlin, dirigée par le lieutenant-général Braun. Frédéric-Guillaume explique sa décision en fonction de « la formation polyvalente en matière de science militaire » de Clausewitz et de la « propension particulière à l'activité intellectuelle » dont il a fait preuve en de multiples occasions. Tant qu'il n'aura pas pris la direction d'une inspection d'artillerie autonome, il continuera d'assumer son poste à l'Ecole de guerre[176]. Sous la haute direction du prince Auguste, l'artillerie est alors répartie en trois inspections regroupant chacune trois brigades[177]. Clausewitz entre à la 1re inspection le 11 février. Le 5 avril, il devient

membre d'une commission d'examen des affaires de sciences et de techniques militaires. Elle a pour tâche d'examiner les rapports sur les exercices annuels et de donner son avis au roi sur leur efficacité. Gneisenau et Müffling en font également partie[178]. Le 19 avril, il considère que la commission n'a encore débouché sur rien[179]. Dans le cadre de son « recyclage », il visite différentes installations comme la forteresse de Küstrin. Il y retrouve Wilhelm von Scharnhorst. Celui-ci a été affecté lui aussi à l'artillerie, alors qu'il ne l'avait pas demandé, mais il s'habitue à cette arme qui était celle de son père et il ne souhaite pas revenir à l'état-major[180]. En juillet, Clausewitz accompagne le prince Auguste dans une tournée qui les conduit à Magdebourg, Torgau et Erfurt. Il précède le prince dans sa propre voiture. Tout se passe bien et ce voyage lui laisse une impression agréable. A Torgau, il apprend la mort inattendue du général-major von Roehl, chef de la 2e inspection d'artillerie à Breslau. Une place se libère pour lui. Le prince Auguste se montre très amical envers son ancien aide de camp, qu'il a retrouvé avec plaisir. Il fait cependant preuve d'une certaine réserve à propos du départ probable de Carl pour Breslau. Celui-ci sait qu'il n'est pas en cause, Auguste aurait simplement aimé affirmer ses prérogatives vis-à-vis du cabinet royal et procéder lui-même à sa nomination[181].

Celle-ci est officielle le 19 août[182]. Carl s'apprête à partir pour Breslau début septembre. Le renversement de Charles X à Paris et l'avènement de la monarchie de Juillet le font cependant songer à la possibilité d'une nouvelle guerre avec la France, qui passe à nouveau pour le foyer menaçant des révolutions. Si c'est le cas, il préférerait se pendre que de rester dans son inspection d'artillerie. Il le dit au lieutenant-général von Witzleben, chef du cabinet militaire du roi, qui l'assure qu'il ne resterait pas à Breslau si une guerre survenait[183]. Carl écrit aussitôt un mémoire à ce sujet. Pour lui, une guerre avec la France surgira tôt ou tard. « En ne s'inspirant que des raisons exclusivement stratégiques, écrit-il, la meilleure direction de l'attaque est incontestablement celle qu'ont prise les armées de Blücher et de Wellington, en 1815, en portant toute leur masse offensive de la Meuse et de la Sambre sur Paris. » Cette attaque principale, menée par les Prussiens, les Allemands du Nord, les Britanniques et les Néerlandais, serait secondée par une attaque latérale des Autrichiens et des Allemands du Sud à partir de Mannheim et de Landau sur Paris. En Italie, en Suisse et sur le Rhin

supérieur, les Alliés resteraient sur la défensive. Si la neutralité de la Sardaigne et de la Suisse était vraiment respectée, ceux-ci circonscriraient donc leur offensive à l'espace compris entre les Vosges et la mer du Nord. Même s'il pouvait être avantageux de réunir les troupes néerlandaises et prussiennes sous un même commandement, Clausewitz est conscient que la Grande-Bretagne est non seulement le protecteur naturel mais le « protecteur légal particulier » des Pays-Bas. On doit toujours à la guerre respecter au maximum les liens et les obligations politiques et naturels. Si les forces alliées ne sont pas suffisantes pour mener une offensive, Clausewitz est d'avis qu'elles restent sur la défensive durant la première année. Comme la campagne de 1812 en Russie l'a démontré, les avantages de la défensive sont multiples. L'essentiel est d'occuper la Belgique. Tant que les Alliés y bordent la frontière avec la France, l'Allemagne n'a rien à craindre. La vallée de la Meuse, son riche territoire environnant, les places de Namur, de Huy, de Liège et de Maastricht constituent un théâtre de guerre très avantageux pour les forces prussiennes[184].

Depuis son transfert dans l'artillerie, Carl n'a plus de temps pour ses travaux d'écriture. Avant de partir pour Breslau, il arrange ses papiers, les scelle et donne un titre à chaque ensemble[185]. Dans sa lettre du 31 juillet à Gneisenau, il écrit que depuis quatre mois il se consacre aux aspects théoriques et pratiques de l'artillerie « du matin jusqu'au soir[186] ». Ses travaux s'interrompent donc et son dernier texte, souligne Eberhard Kessel, est celui relatif à la campagne de 1799[187]. Dans la soirée du 5 septembre 1830, les Bernstorff donnent une fête dans leur jardin en l'honneur des Clausewitz. Un vol de pigeons blancs passe au-dessus des invités, qui y voient le symbole du départ du couple[188]. Le 7, Carl part pour Breslau. Les Berlinois apprennent avec inquiétude le soulèvement des Belges contre les Hollandais, qui a débuté le 25 août à Bruxelles, et les manifestations violentes des ouvriers du textile d'Aix-la-Chapelle, qui réclament de meilleures conditions de travail. A la suite des manœuvres annuelles à Potsdam, le 3e corps est envoyé en Saxe et le 4e en Rhénanie. Le général von Witzleben a demandé à Clausewitz de faire un détour par Erdmannsdorf, pour qu'il rappelle à Gneisenau que le roi aimerait le voir à Berlin et lui confier le commandement d'une armée en cas de guerre. Gneisenau répond à son ami qu'il se sent trop vieux pour cela[189]. Clausewitz arrive à Breslau le 12 septembre. Le 15, il envoie à Gneisenau son mémoire

sur une guerre probable avec la France. Il dit l'avoir écrit dans la précipitation[190]. Le feld-maréchal emporte le texte avec lui quand il quitte son domaine pour Berlin, autour du 20 septembre[191].

Sa fille Hedwig habite Breslau avec son mari « Fritz » von Brühl, le beau-frère de Carl. Celui-ci va chez eux tous les jours. Il est « si amical et si bon », écrit Fritz, qui apprécie beaucoup sa compagnie. Il aime l'écouter dans ses explications si claires des grands événements internationaux. Clausewitz « ne voit vraiment pas noir, dit-il, au contraire il se réjouit de la tournure que prennent manifestement les affaires en France, à savoir que les libéraux seront bientôt fustigés par de plus libéraux qu'eux et seront condamnés pour leurs agissements précédents[192] ». La révolution de Juillet a commencé de façon modérée, mais elle finira par prendre une tournure plus violente. Clausewitz ne se réjouit pas tant de la perspective d'une guerre que de sa compréhension personnelle de la situation. Il sait comment la France a tourné après 1789 et il est persuadé qu'elle va suivre une évolution similaire, qu'une surenchère démagogique va nécessairement se révéler dangereuse pour la stabilité de l'Europe. Il apprend par Marie que des émeutes ont éclaté à Berlin. Aux revendications sociales s'ajoutent des revendications politiques. L'armée intervient et le sang coule. Clausewitz désapprouve les émeutiers, mais il critique aussi l'incompétence des autorités. A Breslau, il participe lui-même à la répression d'un soulèvement des ouvriers du textile contre leurs patrons juifs, les 27 et 28 septembre. Il en tire la conclusion qu'il faut toujours agir très vite, avec le maximum de forces possible, pour contenir une insurrection populaire[193].

Il entame ensuite une tournée d'inspection en Prusse et en Posnanie, jusqu'à la fin du mois d'octobre[194]. Il est à Thorn le 20 octobre. Le lendemain, il communique à Gneisenau sa vision critique du gouvernement prussien. Chacun a l'air de prendre une option différente, il n'y a pas d'unité de vues, ce qui est pourtant indispensable pour prendre des décisions, surtout en période de crise. Si l'on avait envoyé, au début du mois d'août, 150 000 hommes sur la frontière avec la France, il pense qu'il aurait fallu marcher directement sur Paris, ce qui aurait étouffé dans l'œuf « le démon de la révolution ». Mais maintenant que celle-ci a eu le temps de pénétrer dans toutes les régions du pays, il n'y a plus qu'à attendre qu'elle s'éteigne d'elle-même, après avoir lassé une partie de ses partisans par une succession de crises et de troubles. D'autres révolutions vont naître de la

première et cela amènera certainement une rupture de la paix au début de l'année à venir. Il ne comprend pas que Gneisenau se sente trop vieux pour commander l'armée. Blücher n'était-il pas encore plus âgé en 1813 ? Et sa santé n'était pas meilleure[195]. Clausewitz est convaincu, à tort, que la France va de nouveau vouloir affirmer sa puissance à travers l'Europe en tirant parti du soulèvement des Belges. Cela lui répugne de voir ceux-ci utiliser des moyens violents pour obtenir leur indépendance[196]. Le 3 octobre, Gneisenau a envoyé son mémoire à Witzleben, soulignant « la clarté de l'esprit » de son auteur et ajoutant qu'il partageait ses vues[197]. Il a plusieurs entretiens avec le ministre, qui lui dit que l'on ne peut attendre que des choses excellentes de Clausewitz[198]. Marie le rejoint à Breslau au début du mois de novembre et ils arrangent de concert son logement de fonction qu'elle trouvait pitoyable[199].

« Une guerre heureuse est un magnifique remède contre toutes les maladies politiques », écrit Clausewitz à Gneisenau le 13 novembre 1830. Son rêve serait de commander une division[200]. Il s'attelle à la rédaction d'un nouveau plan, plus développé que le précédent et qui tient compte cette fois de la rupture entre la Belgique et la Hollande. Si les Belges se tournent vers les Français, il ne sera plus possible de compter sur une intervention des Britanniques, estime-t-il. Au début d'une guerre éventuelle, les Prussiens n'auront comme alliés que les Autrichiens, la Confédération germanique et la Hollande. Si leur offensive démarre du sud de l'Allemagne ou du Rhin moyen, le terrain ne sera pas favorable à leur progression vers Paris. Ils devront assiéger une place importante comme Metz, ne trouveront aucune position pour s'appuyer et n'arriveront devant Paris qu'avec des forces affaiblies. Les Belges, quant à eux, pourraient pendant ce temps envahir la vallée de la Moselle et celle du Rhin jusque Clèves[201]. Mieux vaut encore attaquer la France par la Belgique. Ce pays aux nombreuses ressources est entouré par la Hollande et l'Allemagne. L'opinion n'y est pas entièrement pour la rupture avec la dynastie d'Orange, notamment à Anvers et à Gand. Si les Français envahissent la Belgique, ils y seront moins forts que chez eux. Si les Alliés se rendent maîtres du cours de la Meuse jusqu'à son confluent avec la Sambre, ils tiendront la Belgique. Il faudra pour cela s'emparer des places de Venlo, de Liège et de Namur, cette dernière étant susceptible d'offrir le plus de résistance. En résumé, la Belgique « est le véritable objet de la guerre[202] ». Sa conquête permettrait de couvrir la

Rhénanie, d'employer au mieux les forces hollandaises et d'attirer la collaboration des Britanniques. Les forces allemandes comprendraient deux grandes masses : celle du Nord serait offensive et celle du Sud défensive. Le « centre de gravité » *(Schwerpunkt)* est en Belgique, mais si les Français n'y entrent pas et se concentrent ailleurs, c'est leur armée principale qui deviendra le centre de gravité contre lequel il faudra diriger « notre puissance rassemblée[203] ».

Le 3 décembre 1830, Clausewitz écrit à Gneisenau qu'il est occupé du matin au soir par des listes, des rapports et des questions de mobilisation de l'artillerie. Il a l'intention d'entamer bientôt une nouvelle tournée d'inspection en Silésie, pour rentrer à Breslau le 23. Avec Marie, il s'accommoderait bien de ce séjour si la demeure de Fritz et Hedwig von Brühl était un peu moins éloignée, s'il gelait moins et si les visiteurs ne devaient pas descendre dans une cour boueuse, ce qui éloigne d'office les dames. Sa santé est nettement meilleure. L'arrivée des whigs au pouvoir en Grande-Bretagne, il le voit bien, détournera ce pays de s'engager contre la France********. Il faudrait que l'archiduc Charles d'Autriche accepte la couronne de Belgique pour empêcher ce pays de tomber aux mains des Français[204]. Le soir du 10 décembre, les Clausewitz sont chez Fritz et Hedwig pour fêter l'anniversaire de celle-ci quand « une lettre bleue », c'est-à-dire un ordre du cabinet royal, est apportée par une estafette, donnant à Carl huit jours pour se rendre à Berlin où il recevra une nouvelle affectation[205]. Le roi a ordonné à quatre corps d'armée de se mobiliser et de se rassembler en Posnanie. Le général von Witzleben a dit à Gneisenau qu'il en aurait le commandement et qu'il pourrait choisir son chef d'état-major. Gneisenau – qui a finalement accepté – a proposé Clausewitz et Witzleben a donné son accord[206]. Suivant les prévisions de Carl, le feu révolutionnaire continue à se propager à travers l'Europe. Une insurrection vient d'éclater à Varsovie. Des cadets militaires et des étudiants font tomber les autorités russes dans le royaume de Pologne. La Prusse craint une extension des troubles dans sa province de Posnanie, où plus des trois cinquièmes des habitants sont polonais. Carl quitte précipitamment Breslau, y laissant Marie qui le rejoindra plus tard. Il a eu le temps d'adresser à Gneisenau quelques recommandations pratiques pour une campagne d'hiver. Il est à Berlin le 12 décembre et se rend chez Witzleben, qui lui dit

que le commandement n'est pas encore vraiment établi. Quinze jours se passent sans qu'arrive un ordre de nomination du roi[207].

Clausewitz met ce temps à profit pour rédiger un mémoire sur l'articulation idéale d'une armée et un autre sur les conditions de base de la sécurité et de l'existence de l'Allemagne. Il ne veut pas entrer dans des considérations sur le bien-fondé éventuel de la révolution belge. Les faits sont là, il faut voir dans quelle mesure cela affecte les intérêts de l'Allemagne. Les possessions des ducs de Bourgogne ont servi jadis de tampon entre l'Allemagne et la France. Depuis leur disparition, la première a eu beaucoup de peine à lutter contre l'ambition et la politique hégémonique de la seconde. La Belgique, qui a servi de champ de bataille principal jusqu'en 1795, a constitué un glacis de protection pour l'Allemagne, qui n'a pas dû faire face à des invasions françaises durables tant que les Habsbourg s'y maintenaient. La Belgique a également servi de « *pied-à-terre* » aux Anglais chaque fois qu'ils voulaient intervenir dans les désordres du continent. Un général de Louis XIV l'a qualifiée de « *camp retranché de l'ennemi* ». C'était exact, mais il faut ajouter, note Clausewitz, que ce camp n'a jamais servi à agresser la France. Au contraire, il n'a eu qu'une fonction défensive face aux ambitions françaises. Quant aux Polonais, que leur caractère national conduit à mépriser les Allemands, ils sont les alliés naturels des Français. Ceux-ci sont « inconsolables d'avoir perdu le sceptre de l'Europe en 1813 ». Il est à Paris un courant radical qui cherche à ce que la France « mette une fois de plus son pied sur la nuque de l'Europe[208] ». Clausewitz essayera, en vain, de publier ce mémoire dans l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*, un des principaux journaux de l'époque. Son réalisme géopolitique est sans doute décalé par rapport à la majorité des lecteurs, qui ne voient alors les relations internationales qu'en termes d'opposition entre les principes de l'autocratie et ceux du libéralisme[209]. Son intention est, comme il le dit lui-même, de « montrer aux bonnes gens » qu'ils sont directement concernés par les crises nationales qui agitent notamment la Belgique et la Pologne[210].

Clausewitz rend visite à ses amis Bernstorff qui le trouvent sombre et préoccupé, même si la perspective de servir sous Gneisenau le réjouit. Marie le rejoint bientôt et le couple va fêter Noël chez les Bernstorff le soir du 24 décembre[211]. Carl aperçoit enfin le roi lors d'un concert de fin d'année chez le prince héritier. Frédéric-Guillaume traverse toute la salle

pour le saluer amicalement et il s'excuse de n'avoir pas encore eu l'occasion de le recevoir. Il se tourne ensuite vers Marie et lui parle de la situation politique pendant dix bonnes minutes. L'assistance peut croire que le couple est très en faveur auprès du souverain et que Carl est redevenu un personnage important. Celui-ci sait très bien que sa femme a toujours plus de valeur que lui aux yeux du roi. Pendant six semaines, il ne reçoit aucun ordre. Il est juste convoqué à la commission d'examen des affaires de sciences et de techniques militaires par le prince Auguste, à propos d'un nouveau modèle de voitures de ravitaillement. Il profite de ce temps libre pour s'intéresser aux campagnes de 1793 et de 1794 en Pologne. Il va voir Gneisenau, qu'il trouve dans un état de vivacité et de gaieté étonnant. Ce dernier ne parle plus de son âge ni de sa santé et songe vraiment à prendre son commandement. Clausewitz rend également visite au nouveau chef d'état-major, le général von Krauseneck. Celui-ci a « le cœur gros », écrit Carl en français, quand il déplore le manque d'unité au sein du cabinet royal. Il pense que Gneisenau devrait aller voir le roi, mais Clausewitz répond qu'une telle démarche serait impensable pour le feld-maréchal[212]. Les semaines qui suivent restent marquées par le développement de la crise belge. Clausewitz, à la demande de Gneisenau, participe à plusieurs réunions avec lui, Hake, Krauseneck, Witzleben, Bernstorff et Eichhorn. La tension retombe à la suite du refus de Louis-Philippe d'accepter la couronne de Belgique pour son fils le duc de Nemours[213].

Il n'empêche, Carl continue de travailler à la préparation d'une campagne militaire[214]. L'objectif serait toujours la Belgique, « le véritable objet de la guerre[215] ». Pour son usage personnel, il rédige aussi en février 1831 une note sur les rapports de force en Europe depuis le partage de la Pologne. La résurrection de cet Etat serait très désavantageuse pour la Prusse, estime-t-il. Il s'insurge contre l'accueil favorable que l'Angleterre pourrait réserver à une telle perspective. Il ne veut pas « opposer ce qu'il est convenu d'appeler le libéralisme de l'Ouest à ce qu'on appelle le despotisme de l'Est ». Cette opposition « est une affaire de foi ». Il vaut mieux interroger l'histoire : quel pays a témoigné « la plus grande tendance et la plus grande aptitude à exercer la suprématie, et donc à réduire la liberté des autres » ? Avec ses seules forces, la France a pu asservir l'Europe. Quand les autres puissances, coalisées contre elle, l'ont emporté, elles ne lui ont rien enlevé, sinon ce qu'elle avait pris chez les autres. Pour lui, « la France, même

désarmée et vaincue, ne cessera jamais, en sa qualité de nation très homogène, non divisée, bien située, bien délimitée, riche, guerrière et pleine d'esprit, de disposer des moyens qui lui garantissent une autonomie et une indépendance durables[216] ».

Le 21 février, Clausewitz accompagne Witzleben chez Gneisenau. Les ordres de renforcement sur le Rhin vont être annulés et Alexander von Humboldt est envoyé informer le gouvernement français que la Prusse renonce à prendre des mesures militaires. Une attitude similaire est attendue de la part de Paris. Clausewitz exprime son opposition à l'envoi de Humboldt. Il appuie plutôt l'idée de confier cette mission au général Rühle, comme le demandent les princes des Etats allemands du Sud. Après l'immixtion des Français dans la question belge, l'envoi d'un homme aussi aimable et aussi populaire que Humboldt à Paris serait interprété comme un signe d'inquiétude et de faiblesse. Mais il est trop tard pour changer la décision de Bernstorff et Alexander von Humboldt quitte Berlin le 22. Après avoir reçu de Gneisenau le dernier mémoire rédigé par Clausewitz, Witzleben déclare à ce dernier qu'il va lui confier la tâche de diriger d'une seule main les services de renseignements. Une fois encore, cette annonce n'aura aucune suite. Le 28 février, alors qu'il participe à un souper chez le major von Radowitz, Clausewitz reçoit une lettre de Gneisenau concernant la meilleure répartition des forces prussiennes et soulignant la nécessité d'empêcher les Polonais de franchir la frontière. Bien que désorganisés, ceux-ci viennent de remporter un succès sur les Russes à Grochow : 40 000 insurgés ont repoussé 60 000 soldats de métier. Le 1er mars, Carl et Marie sont reçus par les Bernstorff. La conversation porte toujours sur l'éventualité d'une guerre. Clausewitz exprime le 2 mars au même ministre sa crainte que la Prusse ne soit pas prête à défendre ses acquisitions à l'ouest et que les trois places avancées de Sarrelouis, Luxembourg et Juliers tombent les unes après les autres, alors que les Russes sont occupés en Pologne, les Hollandais en Belgique et les Autrichiens en Italie. Il retire de ces semaines de crise diplomatique la conviction que les mesures politiques et militaires doivent être envisagées clairement et ensemble, sous un même regard. La Prusse ne dispose pas d'un tel organe de décision commun. Il rédige à ce sujet un mémoire de plus, qu'il remet à Krauseneck[217].

Le 6 mars, il est sollicité par Witzleben pour donner son avis à propos d'une lettre du général von Grolman, qui commande une division sur la

frontière et s'inquiète de la passivité de Berlin. Cette missive précipite la décision du roi d'envoyer Gneisenau prendre son commandement à Posen[218]. Ce même 6 mars 1831, Clausewitz est officiellement nommé chef d'état-major de Gneisenau, qui a reçu le commandement en chef des 1er, 2e, 5e et 6e corps d'armée[219]. Ces forces sont plus nombreuses que celles de Blücher en 1815. Elles comprennent quelque 145 000 hommes, répartis depuis Tilsit et Königsberg au nord jusqu'en Silésie au sud, parallèlement à la frontière polonaise[220]. Gneisenau écrit à Carl qu'il faut partir au plus vite. Il a donné à Witzleben la date du 8. Le départ doit rester secret[221]. Le 7 mars au soir, Carl fait ses adieux à Marie et monte en voiture. Le mauvais état des chemins l'empêche d'être à Posen la nuit suivante. Il y arrive le 9, à 17 heures[222]. Gneisenau le rejoint peu après, avec son fils aîné August qui est son deuxième aide de camp[223].

Avec Gneisenau sur la frontière polonaise

Clausewitz s'est installé avec son chef à l'hôtel de Vienne[224]. Le 12 mars 1831, il écrit au colonel von Canitz, qu'il a bien connu à l'Ecole de guerre et qui est déjà présent à l'état-major russe d'où il communique directement avec Berlin. Il l'informe d'une mission du major von Brandt, expédié auprès du feld-maréchal Diebitsch qui commande les Russes, et de la nécessité d'obtenir de ceux-ci le maximum de renseignements car il n'en a guère[225]. Un autre officier, le capitaine von Rahden, recommandé par Grolman, est arrivé à Posen. Gneisenau le prend à son état-major, mais Clausewitz ne trouve aucune tâche à lui confier tant que l'armée ne se met pas vraiment sur le pied de guerre. Rahden peut ainsi observer à son aise ce qui l'entoure. Clausewitz, le major Chlebus, qui fait fonction de premier aide de camp, et le capitaine August von Gneisenau sont les seuls à loger à l'hôtel du feld-maréchal. Les matinées sont consacrées au travail de bureau. Entre 15 et 17 heures, tous se réunissent pour dîner à la table du commandant en chef. Clausewitz est vraiment l'ami de confiance de celui-ci, écrit Rahden. Ils ont appris à se connaître et à s'apprécier durant les nombreux événements qu'ils ont traversés ensemble. Clausewitz est intelligent, aimable, très cultivé, poursuit-il, et il tient curieusement à garder des formes très distantes avec Gneisenau, une véritable étiquette, au point qu'on y remarque une sorte d'affectation, voire de la pédanterie. Même

quand Gneisenau, au cours de la conversation, se montre plus familier avec Clausewitz, celui-ci tient toujours à l'appeler « Votre Excellence ». Il veille aussi à ce que tout l'état-major respecte les prérogatives de l'ancienneté lors des dîners, à ce que chacun garde le chapeau et l'épée à la main tant que le feld-maréchal n'est pas entré dans le salon, n'a pas salué d'un regard et n'a pas dit de prendre place. Alors le chef d'état-major s'assied et indique d'un signe de la main que l'on peut suivre son exemple. Au début d'un de ces premiers repas, Gneisenau déclare aux convives qu'ils auront à manger ensemble pendant une longue période. Il décide en conséquence que les questions de service ne seront jamais abordées à table et que la conversation sera exclusivement vouée au rire et à la détente[226].

Les Russes se sont retirés, mais Clausewitz ignore pourquoi. Il attend le retour des avant-postes pour en savoir plus. A son quartier général pourtant on s'affaire. Deux ou trois pièces sont remplies de cartes, d'officiers qui travaillent, de cavaliers d'état-major et d'ordonnances qui vont et viennent[227]. Le soir, Gneisenau reste le plus souvent seul dans sa chambre et Carl dans la sienne, ils ont eu toute la journée pour se parler. C'est alors que le second ressent le plus l'absence de Marie. En dehors de cette solitude, ses tâches lui conviennent. Il trouve néanmoins que Gneisenau ne s'occupe pas assez des affaires et se repose trop sur lui. Les troupes prussiennes ne franchissent pas la frontière pour ne pas s'immiscer dans le différend russo-polonais. Clausewitz doit utiliser des espions pour obtenir des renseignements, mais ce qu'ils rapportent n'est pas souvent fiable. Le temps est très mauvais, neige et pluie alternent constamment[228]. Grolman, qui commande une division à Glogau, est venu rendre visite au quartier général. Il a été content de revoir Gneisenau et Clausewitz, même s'ils n'ont rien eu d'autre à faire que de boire du thé. De toute façon, les chemins sont tellement boueux qu'aucun mouvement n'est possible[229]. Clausewitz ne comprend pas pourquoi Diebitsch, avec une armée de 115 000 hommes, ne parvient pas à réprimer 80 000 Polonais insurgés, même si la mauvaise saison rend tout difficile. Cela ne l'empêche pas de faire du cheval tous les jours. Il a lu avec plaisir un essai de Schleiermacher envoyé par Marie et pense que ce texte va « réhabiliter » le prédicateur auprès du roi[230]. Un autre envoi, une lettre de la comtesse von Schwerin, le fait réagir. Celle-ci a perdu son mari à la bataille de Waterloo et elle voit se profiler un cataclysme semblable à celui de la Révolution française de 1789. Carl croit

plutôt que celle-ci a marqué le début d'une ère nouvelle mais que 1831 n'aura pas la même ampleur dans l'histoire. Il croit toujours à une guerre avec la France. Il ne la souhaite ni pour lui, ni pour son pays, ni pour son couple, mais il y a un moment où, estime-t-il, une crise devient nécessaire pour toute l'Europe, qui ne pourra être guérie de ses maux autrement. En attendant, c'est lui qui tombe malade. Il souffre d'un refroidissement accompagné d'une forte toux et doit faire appel à un médecin[231].

Le temps devenant plus sec, sa santé s'améliore, mais le manque d'activité lui pèse[232]. Il espérait une promotion, mais il apprend que le roi s'y est opposé[233]. Les renseignements signalent que les Polonais ont remporté une victoire importante sur les Russes, qu'ils leur ont fait 10 000 prisonniers, pris 30 à 40 canons et 5 drapeaux. Il s'agit sans doute de la bataille de Debe Wilkie, gagnée par les Polonais le 31 mars. Clausewitz ne doute pas cependant de l'écrasement prochain de la rébellion. Il critique les mouvements de Diebitsch, mais il croit en sa fermeté[234]. Il ne voit donc pas « tout en noir », comme en témoignent d'autres réflexions de cette époque relevées plus haut[235]. S'il se rapporte bien aux mêmes circonstances, le témoignage de Brandt est un peu différent. Pour lui, Gneisenau est inquiet, mais c'est Clausewitz qui veut réagir en concentrant l'armée prussienne et prépare les ordres en conséquence. Gneisenau convoque à son quartier général tous les officiers susceptibles de le renseigner et il fait déployer les cartes. Clausewitz entre alors avec les ordres de mouvement que Gneisenau n'a plus qu'à signer. Or celui-ci préfère attendre le retour des avant-postes, le soir, avant de décider. Carl est un peu décontenancé. Il rappelle « avec une certaine animosité » comment les Russes ont perdu la bataille de Grochow le 25 février dernier et à quel point tout semble confirmer la manière défectueuse avec laquelle Diebitsch conduit son armée. Gneisenau veut bien croire en un succès partiel des Polonais, mais il ne peut admettre que les Russes soient complètement battus[236].

Le 15 avril, après un service religieux, le prince Radziwill, gouverneur de la Posnanie, donne un grand dîner de quatre à cinq cents couverts. Lors des toasts, Gneisenau est acclamé par de très longs hourras[237]. Après l'enthousiasme de la reprise d'un commandement, il ne se sent pourtant plus apte à l'exercer. Il ne voit plus très bien, sa mémoire lui joue des tours, les forces lui manquent au point qu'il chevauche difficilement. « Clausewitz doit avoir beaucoup de patience avec moi, écrit-il à son gendre Brühl, et

encore mon commandement actuel se réduit-il à des opérations de police. » S'il doit vraiment prendre la tête de l'armée, il craint de commettre des fautes. Heureusement, Carl, avec toute l'activité qui le caractérise, dirigera magistralement l'état-major. Son gendre Brühl lui répond que celui-ci ne peut exister que si le feld-maréchal commande, Clausewitz le lui a dit personnellement. Gneisenau parti, il préférerait commander une division[238]. En dehors de quelques alertes momentanées, le quartier général prussien dispose de nombreux loisirs : promenades à cheval l'après-midi, soirées chez le feld-maréchal, les autorités de la ville ou la noblesse locale. D'après Brandt, Clausewitz est un hôte particulièrement apprécié. Quand Gneisenau ne réunit pour dîner que ses officiers, le ton est beaucoup plus naturel et spontané. La discussion porte un jour sur le sermon d'un prêtre catholique. Brandt en vient à qualifier la théologie de processus purement historique, de discours lié à un moment du développement humain. Les autres participants le critiquent fortement, surtout Clausewitz, alors que celui-ci lui avait été décrit comme un disciple de Kiesewetter qui lui avait appris la philosophie kantienne, il est vrai très résumée et pour ainsi dire « à doses homéopathiques ». Gneisenau aime raconter de bonnes histoires où les Français sont souvent moqués. A l'occasion d'une de ces plaisanteries, Clausewitz est pris d'un tel fou rire qu'il en a des crampes au ventre et qu'on doit le porter dans sa chambre. Pour Rahden, une telle scène se répète souvent. D'après lui, Gneisenau met ses officiers au défi de raconter les histoires les plus drôles. Le major O'Etzel réussit une fois à faire rire tout le monde sans interruption durant cinq à dix minutes[239].

A en croire Brandt, Clausewitz critique constamment la façon dont Diebitsch conduit sa campagne. Lorsqu'il apprend que le nouveau commandant en chef polonais Skrzynecki a battu le corps russe de Rosen et qu'il s'est glissé entre Diebitsch et la garde russe, il déploie une activité proprement fébrile. Il étudie les positions, suit les mouvements, évalue les situations, calcule la vitesse et la durée des marches, et tire des conclusions, tout cela avec une application, une clarté et une sûreté de jugement qui suscitent l'admiration. A la première annonce d'un succès des Polonais devant Varsovie, Clausewitz prévoit exactement ce qui va suivre. Ce que des historiens pourraient déduire plus tard après de laborieuses recherches, ce que des écrivains militaires, après de longues études, présenteraient un jour comme la quintessence de l'art de la guerre, il le trouve en un instant.

« Le destin l'a malheureusement empêché de déployer son talent à un haut niveau, dit Brandt, mais j'ai la ferme conviction qu'il se serait révélé un stratège exceptionnel. Sur un champ de bataille, par contre, il eût été moins à sa place. Il lui manquait l'art *d'enlever les troupes*. Ce n'était pas une question de manque d'à-propos ni de timidité. C'était plutôt un *manque d'habitude du commandement*. Quand on le voyait près des troupes, on remarquait vraiment chez lui un certain malaise qui se dissipait quand il s'en éloignait. Comme inspecteur de l'artillerie de Silésie, dont une partie était à Posen, il allait de lui-même lors des parades vers les officiers pour leur parler, mais il lui arrivait souvent d'aller vers l'un ou vers l'autre, de le regarder et puis de continuer sans dire un mot. Les officiers disaient qu'il venait vers eux pour se taire[240]. » Cette description est souvent citée mais sans la première phrase, ce qui donne une image biaisée de Clausewitz. Incontestablement, il n'était pas un meneur d'hommes, un entraîneur charismatique à la Murat. Une armée ne repose cependant pas sur ce seul type d'officier. Comme l'écrit Brandt, elle a aussi besoin de stratèges, même si c'est en plus petit nombre. Ensuite, celui-ci n'a connu Clausewitz que dans les années 1820-1830, lorsque sa personnalité s'était progressivement accoutumée aux seuls travaux de bureau et d'état-major. A Auerstedt en 1806, il avait brillamment mené le bataillon du prince Auguste au combat. A Wavre en 1815, il avait veillé sous le feu au maintien des positions du 3e corps, en rameutant des troupes et en donnant des ordres fermes de résistance.

Le 3 mai 1831, un ordre du cabinet royal prescrit à Clausewitz d'établir un système de cordon sanitaire le long de la frontière, pour empêcher la propagation de l'épidémie de choléra qui s'est déclarée dans le royaume de Pologne. Comme des patrouilles déployées sur l'ensemble du front mobiliseraient trop de forces, il forme des petits groupes de six hommes sur les chemins[241]. Devant Brandt et dans une lettre à Marie, il ne se fait pas d'illusion : dans trois ou quatre semaines, l'épidémie parviendra à passer. Il a heureusement une anecdote plus gaie à communiquer à sa femme. Le 7 mai a été pour lui un jour musical « tel qu'il n'en a plus connu depuis longtemps ». Un professeur l'a invité à assister à un examen. Un garçon et une fille âgés de douze ans l'ont émerveillé par leur talent. Comme souvent, il élargit la réflexion à partir d'un cas particulier. Il a toujours plaisir à écouter jouer des enfants, dit-il, car cela lui apparaît comme une révélation.

La musique entre dans l'enfance comme par un interstice et elle révèle déjà aux auditeurs un individu complètement développé, avec son côté très sérieux et profond[242]. Le 23 mai, les troupes viennent jouer de la musique sous les fenêtres de Gneisenau, comme tous les dimanches et jours fériés. Cela le plonge dans la tristesse et le désir languissant de revoir Marie : « Essayer de rendre cela par des mots, lui écrit-il, ce serait prétendre puiser l'air et la brume à l'aide d'une passoire[243]. »

L'ennui gagne Carl et il avoue même être envahi par une mélancolie profonde. Diebitsch ne parvient pas à débloquer la situation[244]. Il remporte pourtant une victoire sur les Polonais à Ostrolenka, le 26 mai – Carl n'y voit qu'un combat d'arrière-garde. Il lit le *Journal des débats* et constate que toute l'Europe est agitée par les idées libérales, « et que la France y trouve une bonne occasion de pêcher en eau trouble ». Il est préoccupé par le sort de la place de Luxembourg, dotée d'une garnison prussienne et bastion avancé de la Confédération germanique. Il va falloir que le prince Léopold de Saxe-Cobourg, appelé sur le trône de Belgique, s'accroche à l'Angleterre et aux puissances allemandes pour éviter de se faire dévorer par Paris. Carl a des accès de pessimisme : « Toutes ces choses, quand j'y pense, me remplissent d'une tristesse indicible, écrit-il à Marie, et ne me laissent que la consolation de n'avoir plus, nous deux, qu'une petite partie de notre vie devant nous, et de ne pas laisser d'enfants[245]. » La mort de Diebitsch, atteint par le choléra, le 10 juin attriste également Clausewitz. Il se veut cependant moins inquiet à propos de la Belgique que le comte Bernstorff, qui a démissionné en avril en raison de sa santé déclinante. Il mise sur la volonté du roi des Français et de ses ministres de sauver la paix en se rapprochant des autres gouvernements européens. Il considère par ailleurs que la Prusse n'est pas en position de renforcer son rôle dans la Confédération germanique. Elle ne doit surtout pas s'aliéner l'Autriche dans un contexte international aussi tendu. Le choléra se rapproche de Posen et certains font partir femmes et enfants. Marie voudrait rejoindre Carl, mais celui-ci l'en dissuade. Il note dans le *Journal des débats* la phrase suivante, où il doit voir un reflet fidèle de sa personnalité : « Il est de fait, que les esprits les plus sérieux et les plus éclairés sont ceux qui doutent le plus et que ceux qui doutent le plus sont ceux qui ont les convictions les plus solides[246]. »

La mort de Stein, le 29 juin 1831, arrache encore à Carl des réflexions mélancoliques. Ceux qu'il a connus s'en vont, les uns après les autres. Son

tour viendra bientôt à lui aussi. Il pense que Stein est mort sans regret parce qu'il a, comme lui-même, perdu ses illusions sur l'évolution du monde. Les Russes peuvent encore subir un revers face aux Polonais. « Dès lors, écrit-il, la sympathie absurde portée aux Polonais ira jusqu'à la folie, et il est tout à fait possible que la France et l'Angleterre, avide de copier la démocratie de la première, versent encore la question polonaise sur le feu de la discorde européenne, où la question belge flambe toujours si gentiment[247]. » Depuis quelque temps, il désapprouve la façon dont Gneisenau traite son fils aîné August : « J'avoue, dit-il, que cette dureté dans le caractère du feld-maréchal, qui d'ailleurs n'en offre pas d'autre exemple, m'indigne parfois. Elle est pour moi une énigme psychologique dont je ne possède absolument pas le secret. Cette attitude du père exerce sur August une action déplorable en ce sens qu'elle contribue à accentuer toutes les dispositions, toutes les particularités du fils qui déplaisent le plus au père[248]. » Il qualifie aussi d'égoïsme la volonté du feld-maréchal de limiter l'héritage de ses autres fils, Bruno et Hugo, au profit des enfants de Scharnhorst. Pour Carl, Gneisenau est tout à fait fermé à la logique[249]. Un long voisinage dans une période d'inactivité révèle donc de plus en plus les défauts de l'un à l'autre. L'incompréhension s'accroît, l'amitié demeure quand même. Hormis la séparation avec sa famille, la vie de Gneisenau à Posen n'est pas désagréable, selon lui. Il est bien entouré, il lit et se promène. « Clausewitz avec son excellent esprit d'entreprise donne à chacun le sens du devoir[250]. » Brandt confirme les désaccords naissants et la persistance, malgré tout, d'une bonne ambiance. A la mi-juillet, il entend pour la première fois Gneisenau dire qu'il ne donne pas raison à Clausewitz à propos des opérations des Russes. Peu de temps après, le feld-maréchal répète à table le récit humoristique qu'un prêtre catholique s'est amusé à lui conter, où un certain Twardowski aurait inventé l'imprimerie en pactisant avec le diable. Brandt n'a jamais vu Gneisenau rire d'aussi bon cœur. Clausewitz rit tellement fort que tous craignent une reprise de ses crampes[251].

Depuis le 13 juillet, il sait que le cordon sanitaire est percé en trois endroits. Un seul mort est à déplorer[252]. Informée, Marie dit à Jascha, le serviteur juif de Carl, de bien se laver pour éviter la contamination[253]. Carl ne s'inquiète pas, il n'y a pas encore de danger réel[254]. Comme les Russes s'approvisionnent en Prusse, le commandant en chef polonais, Skrzynecki, adresse une plainte au roi Frédéric-Guillaume. Sa lettre est reproduite dans

plusieurs journaux d'Allemagne. Clausewitz y répond de façon anonyme dans le journal du grand-duché de Posen *(Zeitung des Großherzogtums Posen)*. Son texte est vite repris par d'autres journaux. Les Polonais, selon lui, n'ont pas agi autrement en faveur des Russes durant la guerre de Sept Ans. Il justifie les partages successifs du pays par l'administration désordonnée des Polonais, proche de celle des Tartares[255]. Une fois de plus, sa vision politique consiste en une défense acharnée des intérêts prussiens[256]. Sa réponse à Skrzynecki trahit un mépris des Polonais, mais sa vision est plus nuancée. Il s'oppose en réalité aux tentatives de germanisation de la population de Posnanie. Pour lui, les Polonais sont ce qu'ils sont et les Allemands sont encore pires quand ils s'imaginent pouvoir rendre tout « équitable et démocratique ». Il y voit un manque de loyauté des Allemands envers leur propre peuple, « une véritable faiblesse nationale », qui se manifeste aussi en Alsace, par exemple[257]. Le choléra progresse ; sept nouveaux malades se déclarent le 25 juillet ; le total s'élève à soixante-neuf, mais il est lui-même en très bonne santé[258]. Son pessimisme semble néanmoins profond. La situation internationale ne le réjouit pas du tout. « Aux Pays-Bas, écrit-il le 29, les affaires vont également plus mal que jamais dans la mesure où l'Angleterre passe probablement tout à fait du côté de la Belgique. » Les idées répandues par les Français triomphent et « il ne vaut vraiment pas la peine de craindre la mort en une pareille époque[259] ».

A Berlin, Marie s'imagine que le poste de ministre des Affaires étrangères laissé vacant par Bernstorff pourrait convenir à Carl et elle fait circuler son nom. Mais celui-ci ne veut pas être un militaire de salon si la guerre éclate[260]. Ses différends avec Gneisenau se multiplient. Celui-ci donne raison au roi Guillaume des Pays-Bas d'ouvrir la guerre contre les Belges. Réunis à Londres, les représentants de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, de la France et de la Grande-Bretagne se sont mis d'accord le 20 décembre 1830 pour dissoudre le royaume des Pays-Bas et donner son indépendance à la Belgique. Par les protocoles des 20 et 27 janvier 1831, celle-ci s'est vue imposer la neutralité perpétuelle en même temps que l'inviolabilité de son territoire. Ce dernier n'est pas encore délimité avec précision et le roi Guillaume fait savoir qu'il appuiera les négociations à ce sujet par des moyens militaires. Le 2 août, il attaque les Belges avec 50 000 hommes. Carl lui souhaite bonne chance, mais cette décision ne lui

paraît pas intelligente. Que veut faire Guillaume avec son armée en Belgique[261] ? « Cette attaque, écrit-il à Marie, est, à mes yeux, une sottise parfaite et elle l'aurait été même si les Français n'étaient aussitôt accourus. » Le nouveau roi des Belges, Léopold de Saxe-Cobourg, doit défendre son royaume dès sa montée sur le trône et il fait appel à la France, qui lui envoie une armée. Clausewitz le regrette mais son réalisme est plus fort que tout : « Les Français ont de l'intrépidité, dit-il, et tous les autres en manquent, là est tout le secret de ces complications politiques. » S'il désapprouve la position de Gneisenau sur le plan de la logique, il l'admire du point de vue du sentiment, car elle est pleine de courage. Du reste, il n'a « jamais tenu le feld-maréchal pour un bon logicien ». Si celui-ci ne veut pas commander en chef à l'ouest, Carl n'insistera pas, car Gneisenau n'a plus, « dans l'action, son courage et son esprit d'initiative d'autrefois […]. En outre, ajoute-t-il, c'est précisément sur le point où je prétends à une confiance spéciale, dans la définition des grandes lignes d'une guerre, ainsi que dans toute l'organisation stratégique, que le feld-maréchal ne m'accorde pas, au fond, de confiance particulière ». En cas de guerre, Carl préférerait commander une division et agir pour son compte[262].

Il a conscience de paraître triste dans la plupart de ses lettres à Marie. Aussi le 16 août est-il content de lui faire part d'une bonne nouvelle : le roi a témoigné sa satisfaction à propos des rapports envoyés par le quartier général de Gneisenau. De plus, « les insolents Belges » ont subi un revers à Hasselt le 8 et doivent se replier vers Liège[263]. Il s'indigne, en revanche, de l'évolution francophile de l'Angleterre. Non seulement les journalistes y parlent « comme s'ils étaient les ministres », mais « ce vieil allié naturel de la Prusse » développe à l'égard de celle-ci « un mélange d'hostilité et de mépris » qui n'a pas de raison d'être[264]. Le 20 août, « sachant la grande valeur qu'elle attache à ces choses », il retranscrit pour Marie le compliment qu'il vient de recevoir indirectement du roi, à propos de son article contre la plainte de Skrzynecki[265]. Clausewitz est en phase avec la subtilité de la politique prussienne dans la question polonaise. Sa réaction anonyme apporte un complément utile à la réfutation officielle parue dans le journal d'Etat prussien *(Preußische Staatszeitung)*[266]. Les révolutions libérales, qu'elles naissent en Belgique ou en Pologne, sont pour lui l'œuvre de la France, toujours désireuse de bouleverser l'équilibre européen[267]. Son réalisme en politique extérieure rencontre celui de l'entourage royal, mais,

contrairement à celui-ci, il croit en l'égalité devant la loi, en une société de citoyens actifs, susceptibles de prendre les armes pour la défense de la patrie, en une justice indépendante, en la responsabilité des ministres et en un parlement doté d'un rôle consultatif[268].

Les ravages du choléra

Le 22 août 1831 à 22 heures, le major August von Gneisenau, de retour de chez un ami, trouve son père encore assis à sa table de travail et va se coucher. Vers 1 heure du matin, on le réveille pour lui dire qu'il est malade. Le chasseur de service a trouvé le feld-maréchal gisant par terre, à moitié nu, près de la sonnette qu'il a sans doute essayé d'actionner. Clausewitz est déjà sur les lieux. Il apprend que son chef s'est senti mal à plusieurs reprises, qu'il a eu de la diarrhée et qu'il a finalement fait appeler le médecin responsable de l'hôpital militaire, avant de tomber en syncope. Celui-ci arrive vers 2 h 30. D'après Brandt également présent, Clausewitz est dans un état d'agitation pénible. Il fait venir un autre médecin, conseiller médical du gouverneur, qu'il estime plus compétent et qui arrive vers 3 h 30. Son diagnostic est plus optimiste. Gneisenau est conscient et se demande pourquoi son entourage est là. Il ressent des douleurs au mollet, ce qui est un symptôme du choléra. Il s'en rend compte et dit qu'on va l'appeler « la maladie des feld-maréchaux », puisque Diebitsch y a succombé. Des remèdes provisoires sont appliqués, le repos est prescrit et chacun s'éloigne. Le malade s'endort, mais est bientôt agité par des sortes de convulsions qui ramènent l'entourage et l'inquiètent cette fois pour de bon. August von Gneisenau situe cette « attaque cérébrale » *(Nervenschlag)* vers 9 heures. Son père est de moins en moins conscient. A 23 heures, il lance un râle puissant qui annonce, d'après Clausewitz, que les poumons sont atteints. Gneisenau tombe alors dans le coma et s'éteint vers 23 h 45. Il n'a pas eu l'occasion de dire adieu à son fils aîné ni à Clausewitz[269].

Celui-ci a averti l'aide de camp du roi dès les premiers symptômes. Le 24 août, il annonce la mort du feld-maréchal à Frédéric-Guillaume en donnant de nombreux détails. Il est tellement ému qu'il écrit « 1813 » au lieu de « 1831[270] ». Il sait que Gneisenau avait exprimé le désir d'être enterré chez lui, à Erdmannsdorf, et prévoit donc une simple tombe provisoire à Posen. Parmi les fortifications de la ville se dresse justement

une redoute jouxtant un cimetière catholique et fermée par une grille. Deux canons sont placés de part et d'autre de la pierre tombale. « Il ne pouvait pas y avoir de plus belle sépulture pour un homme tel que lui », écrit Carl[271]. Les funérailles, après l'embaumement, se déroulent le 26 août, jour anniversaire de la bataille de la Katzbach. A 5 heures du matin, le corps est porté par seize sous-officiers et placé sur une voiture mortuaire tirée par six chevaux. Elle est suivie par August, deux officiers de la famille, Clausewitz, l'état-major, les autorités civiles et les commandants des quatre corps d'armée. La population se tient sur le parcours, silencieuse. Sur la place des Canons, deux bataillons en masse présentent les armes. Il n'y a pas de messe ce jour-là. Gneisenau était catholique mais, comme le précise Brandt, il n'assistait à la messe que le jour anniversaire du roi. Sa dépouille est amenée au cimetière Saint-Martin. L'archevêque de Posen l'y accueille, entouré du chapitre de la cathédrale et d'une chorale. Une fois le feld-maréchal placé dans sa tombe provisoire, les choristes entament des chants et l'archevêque prononce son éloge. Il célèbre le lendemain la messe de funérailles dans la cathédrale[272].

Clausewitz reçoit le même jour l'ordre de se rendre à Glogau avec l'état-major[273]. Avant cela, ils resteront en quarantaine pendant quelque temps pour éviter la propagation de l'épidémie. Clausewitz a demandé lui-même que cette mesure soit prise pour servir d'exemple. Une maison de campagne polonaise « fort délabrée » est choisie, non loin de Posen. Elle est entourée d'un parc ombreux, d'un fossé et d'une palissade. Les souris y abondent, mais Clausewitz apprécie d'avoir une chambre à lui et d'être à la campagne par le beau temps qu'il fait. A table et sous l'arbitrage de Brandt, il discute des notions d'harmonie et de mélodie avec le lieutenant von Pirch, qui se fera connaître par ses récits de voyages[274]. Il se plaint à Marie du peu de retentissement de la mort de Gneisenau dans la presse berlinoise et du silence du roi à son encontre. Il en conçoit de l'amertume pour sa propre position. Il a écrit tous les rapports de Gneisenau, sans que celui-ci ajoute quoi que ce soit[275]. Plusieurs membres de la famille royale lui ont écrit des lettres de condoléances, sachant les liens étroits qui l'unissaient au feld-maréchal. Lui-même a rappelé au prince héritier que le roi ne devait pas oublier sa veuve et ses enfants[276]. Le futur Frédéric-Guillaume IV en convient et reconnaît même que le feld-maréchal, pendant plusieurs années, n'a pas reçu tous les appointements qui lui étaient dus, ce qui a fait

économiser plus de 200 000 thalers au royaume[277] ! Une nuit, celle du 9 au 10 septembre ou celle du 10 au 11, vers 1 heure, Brandt est réveillé par des bruits de pas dans l'escalier. Une lampe à la main, Clausewitz crie joyeusement à tous de se lever : Varsovie a été reprise par les Russes et l'état-major retourne à Posen ! Tous s'habillent, se retrouvent dans le bureau et préparent une série d'ordres à envoyer. Ils sont de retour à Posen avant midi, à l'hôtel de Vienne[278].

Le feld-maréchal Paskievitch, qui a succédé à Diebitsch, a repris Varsovie aux insurgés polonais le 8 septembre, ce qui met pratiquement fin à leur mouvement. Clausewitz s'en réjouit et espère qu'ainsi le roi ne nommera personne pour succéder à Gneisenau, le laissant *de facto* à la tête de l'armée[279]. Mais voici que le général von dem Knesebeck est désigné pour reprendre le commandement. C'est un coup de tonnerre pour Carl. Ses appréhensions sont cependant excessives. Knesebeck se montre particulièrement cordial et chaleureux avec lui. Il fait son éloge auprès des troupes et vante la qualité de son travail. Tout se passe très bien, même si Carl a du mal à voir la place du feld-maréchal à table occupée par un autre. « Il faut en passer par là », écrit-il à Marie dans la langue de Voltaire[280]. Knesebeck lui demande de corriger les lettres en français qu'il écrit à Paskievitch. Carl s'étonne que le nouveau commandant en chef ne soit pas plus versé dans cette langue. Par ailleurs, il s'indigne qu'August von Gneisenau ne reçoive pas d'avancement. On pourrait voir dans cette succession de crispations le retour récurrent d'un véritable complexe de persécution, tant les mots qu'il utilise sont excessifs. Il écrit à Marie qu'il « ne pourra l'oublier », que c'est une chose « qu'il ne surmontera jamais », qu'il va « s'ensevelir dans sa propre amertume ». Puis il se ressaisit et constate heureusement que sa femme est là pour lui « communiquer un sentiment d'apaisement[281] ». Elle sert, pourrait-on dire, d'exutoire à tout ce qui le tracasse, il se laisse aller avec elle à exprimer tous ses sentiments, en les exagérant peut-être, ce qui lui permet de les surmonter. Les événements militaires vont se terminer et il compte la revoir bientôt.

Le 27 octobre, le commandement de l'armée prussienne de Pologne est dissous et le roi exprime à Clausewitz toute sa satisfaction sur la façon dont il s'est acquitté de sa mission[282]. Celui-ci retrouve sa direction de la 2e inspection d'artillerie à Breslau, où il est de retour le 7 novembre 1831. Il fait décorer la maison avec des fleurs et les domestiques tressent une arche,

sous laquelle il embrasse Marie à son arrivée, deux jours plus tard. Elle trouve son mari en très bonne santé et même rajeuni. Peu après, lorsqu'ils sont seuls, elle réalise cependant à quel point il est déprimé par la disparition de Gneisenau et irrité par la discrétion du roi à ce sujet. C'est le signe que son entourage conservateur doit se satisfaire du décès du chef de file des réformateurs militaires. Le couple passe néanmoins quelques jours agréables, même si les moments d'intimité sont rares, interrompus par des visites, des affaires à régler ou l'aménagement de la maison[283]. D'après Marie, Carl a l'intention de reprendre *Vom Kriege* et il espère le terminer durant l'hiver, ce qui voudrait dire que l'ouvrage est alors très avancé[284]. Le 12 novembre, il envoie son manuscrit sur la campagne d'Italie de 1796 au prince Auguste. Il lui précise que le sujet est surtout traité du point de vue stratégique, ce qui est le cachet de la plupart de ses travaux historiques. Il ajoute que la pauvreté des sources ne permet pas d'approfondir les aspects tactiques. Ses descriptions des combats renvoient aux cartes publiées par Jomini dans son *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution* (1820-1824). Il évoque ainsi son grand rival en matière de pensée militaire à la fin de la dernière lettre qu'on lui connaisse[285].

Le mercredi 16 novembre 1831, il se lève en forme, travaille quelques heures avec ses officiers, puis il dit à Marie qu'il a certainement attrapé froid et qu'il ne sortira pas. Peu après 11 heures, il a de la diarrhée, mais n'éprouve pas de douleur particulière. Il a le pressentiment d'une maladie grave, même si ce n'est pas le choléra. Il boit quelques tasses de thé à la menthe et à la fraise, puis se met au lit. Par précaution, Marie fait venir un médecin. Voici qu'arrive son frère Fritz, qui reste une heure chez eux. Vers 13 heures apparaissent des symptômes du choléra : crampes au mollet et vomissements. La crise dure jusqu'à 16 heures à peu près, avant de s'interrompre. Carl est couché en silence, son visage a ses couleurs habituelles et son expression est calme. Le médecin croit qu'il sera bientôt rétabli. Mais le malade ressent alors de violentes douleurs dans les reins et des crampes dans la poitrine. Aucun remède n'est efficace et il s'ensuit une brutale attaque cérébrale, qui fait expirer Clausewitz vers 21 heures. Il avait cinquante et un ans, quatre mois et seize jours. Il a vécu ses derniers instants dans la paix et sans souffrir, écrit Marie, qui pourtant se contredit peu après en disant qu'il « avait quelque chose de déchirant dans l'expression, le son de son dernier soupir. Ce fut, dit-elle, comme s'il

rejetait la vie, fardeau trop lourd à porter. Bientôt ses traits se firent pacifiés, ordonnés. Mais une heure plus tard, lorsque je le vis pour la dernière fois, ils étaient de nouveau tourmentés, marqués par de terribles souffrances ». Elle ajoute que « les médecins » attribuèrent davantage le décès de Carl « à l'état de ses nerfs, plus qu'au choléra[286] ».

Son récit est le seul témoignage direct sur les circonstances de la mort de Clausewitz. Il s'agit d'une lettre écrite quelques jours plus tard à la comtesse von Bernstorff. Elle donne des détails qui disent le vécu et l'émotion, ce qui explique certaines contradictions sur la chronologie des derniers instants. Mais sa lettre à une personne aussi en vue et influente que la comtesse von Bernstorff, comme le souligne Vanya Bellinger, témoigne aussi d'une volonté très politique de modeler pour la postérité l'image publique de Carl. La preuve en est que cette missive a été reproduite dans les souvenirs de la comtesse et que toutes les biographies de Clausewitz se sont basées sur elle. Or – on l'a dit à plusieurs reprises – Marie nourrissait de grandes ambitions pour son mari, plus encore que celui-ci, et elle en voulait certainement à ceux qui avaient empêché leur réalisation[287]. La suite de sa lettre développe cette image d'un Clausewitz pour qui la vie fut « une suite presque ininterrompue d'expériences laborieuses, de souffrances et de vexations ». Certes, il accomplit plus que ce qu'il espérait au départ, mais « il n'atteignit jamais le niveau le plus élevé, et à chaque joie dont il était gratifié s'ajoutait toujours une épine qui assombrissait son humeur. Il a vécu une époque très grande et très glorieuse, mais il n'a jamais eu le bonheur de participer à une bataille victorieuse ». Il a bénéficié de l'amitié des plus grands hommes de son temps, mais pas de la reconnaissance qui lui aurait donné des occasions de se montrer vraiment utile à sa patrie[288]. Marie reprend et développe cette approche dans la publication, en 1832, du portrait de Scharnhorst : Clausewitz aurait déclaré qu'il ne survivrait pas trois mois à son deuxième grand ami, Gneisenau. Son décès serait davantage une conséquence de cette perte douloureuse et de l'ébranlement de ses nerfs que du choléra dont il n'avait subi qu'une faible attaque. Elle ajoute que la mort de Carl survint à un moment où il aurait justement pu rendre de plus grands services encore à sa patrie. Mais il ne lui serait jamais donné l'occasion de montrer au monde ce qu'il valait. Par rapport à la lettre de novembre 1831, Marie va encore un peu plus loin[289]. Carl a été très atteint par la mort de Gneisenau, mais ses écrits ultérieurs ne témoignent

pas d'une aspiration à suivre son ami dans la tombe[290]. Elevée dans le milieu de la Cour, Marie n'a pas vu son mari y occuper une place éminente, à la hauteur de ses talents. Elle a laissé de Carl une image finale déformée, celle d'un intellectuel déprimé, en révolte contre un monde ingrat et donc soulagé de le quitter. Cette image a été depuis longtemps réfutée par Raymond Aron et Peter Paret, plus récemment par Vanya Bellinger qui a vu en Marie « la déprimée véritable[291] ».

Certes, les funérailles de Carl furent discrètes – il était mort du choléra. Il put quand même être enterré dans le cimetière militaire de Breslau, mais la nuit et sans aucune assistance. Fritz von Brühl réussit à être présent. Il put rendre un dernier hommage à Clausewitz en déposant sur sa poitrine une couronne de lauriers tressée par son épouse, Hedwig von Gneisenau. Le dimanche 20 novembre, à midi, une cérémonie religieuse eut lieu devant la tombe. Toute la garnison était présente. Des éloges furent prononcés et des chants retentirent, accompagnés par la musique du 11e régiment d'infanterie. Marie était encore trop bouleversée pour y assister. Elle aurait pleuré tout le temps, écrit-elle à la mère de la comtesse von Bernstorff. Elle et Carl n'ont pas eu d'enfants, mais les petits Bernstorff leur en ont tenu lieu[292]. Les éloges multiples témoignèrent bien de la stature acquise par Clausewitz auprès de ses contemporains, à commencer par celui de Frédéric-Guillaume III. Le roi avait reçu la nouvelle du général de cavalerie Hans von Zieten, héros de Groβgörschen et de Ligny, qui commandait la région militaire de Silésie. De Potsdam, le 20 novembre, il lui répondit ceci : « Votre message au sujet du départ soudain du général-major von Clausewitz, inspecteur de la 2e inspection d'artillerie, a été pour moi aussi inattendu que douloureux. L'armée subit là une perte difficile à remplacer, qui m'attriste beaucoup. Je vous charge d'exprimer à la veuve ma sympathie et la part sincère que je prends à son chagrin[293]. » Gneisenau n'avait pas eu droit à de telles paroles. Certes, Frédéric-Guillaume s'était montré froid avec Clausewitz à plusieurs reprises, mais il était d'une nature très réservée et les nécessités politiques pesaient sur lui. Si on y regarde de plus près, il lui avait aussi témoigné sa satisfaction à plusieurs occasions. On peut supposer que le roi, plus subtil que ne le pensait Clausewitz lui-même, avait perçu les hautes qualités et le zèle de celui-ci. L'ordre du cabinet royal du 20 novembre 1831 concluait en tout cas sur un ton lucide,

humain et sincère, une relation d'autorité et d'estime qui avait traversé les tumultes des réformes et de la lutte contre la France.

Dès le 19 novembre, le prince héritier écrivit à Marie une lettre pleine d'émotion, où il se joignait à elle pour pleurer son « fidèle et cher ami ». Dans le journal de la Silésie *(Schlesische Zeitung)* du 21 novembre, les officiers de la 2e inspection d'artillerie rendirent hommage à leur chef. Même s'il faut y faire la part du protocole, leur communiqué évoquait une personnalité dont ils avaient apprécié « les qualités de l'esprit aussi bien que le haut degré d'humanité, la droiture et la mansuétude sérieuse »[294]. L'année 1831 avait vu partir le baron vom Stein, les feld-maréchaux Diebitsch et Gneisenau. Le 14 novembre, le philosophe Hegel avait lui aussi succombé au choléra. Une page de l'histoire se tournait[295]. C'est un peu ce que ressentit Karoline von Rochow, la sœur de Marwitz. Clausewitz était pour elle « une des personnes les plus distinguées de notre armée ». Elle le considérait comme « un véritable ami ». Durant les vingt années où elle l'avait connu, jamais son sentiment d'amitié pour elle n'avait été altéré[296]. Une nécrologie parut le 22 novembre à Berlin, dans le journal officiel *(Staatszeitung)* – Gneisenau n'y avait pas eu droit. L'article était anonyme, mais on s'accorde pour l'attribuer à Karl von der Groeben qui avait dû se concerter avec Marie. Scharnhorst avait reconnu en Clausewitz, disait le texte, celui qui pouvait être son premier collaborateur. Un grand nombre d'officiers devaient encore aujourd'hui les premières notions de leur formation militaire à son enseignement. Il avait combattu l'ennemi commun « dans cette bataille de géants aux portes de Moscou », il avait pris part aux combats héroïques des années 1813-1815, au côté des plus grands chefs. Il s'était ensuite voué à la recherche dans les sciences de la guerre. « Sa vision de l'art de la guerre combinait au plus haut point la recherche approfondie et l'expérience. Elle était au sens le plus large déterminée par la haute politique, grandiose et en même temps simple et pratique. Les écrits qu'il a laissés le montreront à tous ceux qui ne l'ont pas connu personnellement. Sa noble veuve attristée, que Dieu veuille la consoler, ne les soustraira pas au monde[297]. » Ainsi furent annoncées l'originalité de *Vom Kriege* et la révélation que constituerait sa publication[298].

Si les années où Clausewitz dirigeait l'Ecole de guerre de Berlin lui ont laissé du temps libre pour travailler à *Vom Kriege* et à plusieurs études de

campagnes, il est excessif de dire qu'il s'est réfugié dans la pensée pour oublier ses frustrations dans l'action. Même si ses fonctions officielles étaient purement administratives, il exerça une certaine influence auprès des meilleurs officiers-élèves et entretint de bonnes relations avec quelques professeurs. Avec Marie qui aimait la vie mondaine, il fréquenta aussi les intellectuels les plus en vue de Berlin, notamment les frères Humboldt, Savigny et Hegel. Les témoignages de la comtesse von Bernstorff, de Fritz von Brühl, de Wilhelm von Rahden et d'Heinrich von Brandt se rejoignent et attestent de la forte impression qu'il laissait lorsqu'il s'exprimait sur un sujet de sa compétence lors d'une réunion au plus haut niveau du royaume, au sein d'un état-major ou plus simplement en société. Tout le monde l'écoutait car il distinguait parfaitement les problématiques, il était ordonné et expliquait très clairement des questions complexes de stratégie et de politique internationale, leur appliquant un regard toujours pénétrant et souvent visionnaire. Les années 1820 furent celles de sa plus grande production écrite. Les « Turbulences » *(Umtriebe)* fustigeaient l'agitation révolutionnaire allemande au nom du réalisme, tout en repoussant la volonté de retour à l'Ancien Régime. Il prônait une forme limitée de représentation du peuple par le biais d'un Conseil d'Etat, ce qui le rendait proche de certains libéraux de son temps. Il consacra l'essentiel de ses heures de travail, entre 1819 et 1827, à son traité *Vom Kriege*, mais il est difficile d'en retracer plus précisément les étapes et surtout de cerner son degré d'achèvement. Sa rédaction fut constamment interrompue par plusieurs études de campagnes qu'il estimait indispensables pour tester la validité de ses concepts. La découverte d'un manuscrit du chapitre 1er du livre I à Coblence pourrait être celle du dernier remaniement de son *opus magnum*. Les études clausewitziennes sont, sur ce plan, loin d'avoir livré leurs derniers secrets.

Son affectation à une inspection d'artillerie puis à la tête de l'état-major des 145 000 hommes de Gneisenau sur la frontière polonaise l'empêchèrent de mettre la dernière main à son traité. En revanche, il trouva le temps d'écrire plusieurs mémoires sur la situation internationale consécutive à la révolution de Juillet et à l'indépendance de la Belgique. En cas de guerre avec la France, il préconisait une attaque principale des Alliés à partir de la Meuse et de la Sambre en direction de Paris. L'idée ne sera pas oubliée par le Grand Etat-Major allemand, comme on le verra en 1914 et en 1940.

Clausewitz voyait aussi loin en politique qu'en stratégie, car s'il conseillait d'occuper la Belgique, il rappelait aussi que la Grande-Bretagne serait toujours son « protecteur légal particulier » : les dirigeants allemands de 1914 négligeront cet avertissement. Sous sa plume, on voit déjà s'esquisser les deux camps de la Première Guerre mondiale. Il sentit, en tout cas, qu'une page se tournait en Europe lorsque l'Angleterre prit fait et cause pour l'indépendance belge, se rapprochant ainsi de la France. Même si ces évolutions et le rôle passif de l'armée d'observation dont il dirigeait l'état-major lui inspirèrent une certaine mélancolie, Clausewitz se montra très actif et insuffla à chaque officier le sens du devoir. Lorsque le choléra l'emporta après Gneisenau, son épouse accentua dans sa correspondance l'état nerveux de Carl, laissant l'image d'un homme contrecarré dans ses ambitions et aux mérites méconnus. En se chargeant du travail d'édition de ses textes et singulièrement de *Vom Kriege*, Marie allait lui assurer une deuxième vie et ouvrir la voie à sa célébrité.

Conclusion

Κτῆμα ἐς ἀεί
Une œuvre pour l'éternité.
(Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 22, 4.)

Dans sa biographie de Gneisenau, le grand historien Hans Delbrück a fixé pour longtemps une image négative de Clausewitz destinée à mieux faire ressortir les qualités du premier : que ce soit par malchance ou par incapacité, Carl n'a jamais pu jouer un rôle significatif dans les combats, alors qu'il en rêvait. L'audace stratégique, la confiance en soi, la résistance de l'âme au milieu des frottements de la guerre, le poids des responsabilités, bref tout ce qui fait l'être d'un chef lui échappait. Seuls ses travaux théoriques et historiques lui ont assuré l'immortalité. Encore dans ce domaine n'a-t-il pas réussi, même en étant directeur de l'Ecole de guerre, à exercer la moindre influence de son vivant. Comme il n'a pratiquement rien publié avant de mourir, sa valeur est restée complètement cachée pour ses contemporains[1]. Selon Eberhard Kessel, il y eut dans la vie de Clausewitz un hiatus qui fut tragique pour lui : il ne réussit jamais à réaliser l'unité entre l'action et la pensée[2]. Delbrück et Kessel n'étaient pas des officiers prussiens mais des universitaires. Dans leur évaluation de Clausewitz, ils étaient néanmoins influencés par la culture dominante de l'Allemagne d'avant 1945, selon laquelle un général ne pouvait être grand qu'en remportant des « batailles décisives ». Ils n'étudièrent pas non plus en détail la carrière de Clausewitz. Quand on la compare à celle de ses contemporains, notamment de ses deux frères aînés, elle se caractérise par un avancement plutôt rapide : major à trente ans, colonel à trente-trois et général-major à trente-huit – Gneisenau n'obtint ce dernier grade qu'à cinquante-deux ans ! Carl n'atteignit jamais cet âge : il ne connut pas la

vieillesse. Ses talents auraient pu le faire accéder à des responsabilités plus élevées, mais il est mort jeune et l'avancement respectait scrupuleusement l'ancienneté dans l'armée prussienne, où les postes à pourvoir n'étaient pas nombreux, vu sa tradition de parcimonie accentuée par l'appauvrissement du pays après la défaite de 1806.

En réalité, peu d'officiers de son âge ont pu faire état d'une expérience aussi variée, tant dans le domaine de la réflexion que dans celui de l'action. Sa vie se caractérisa par une alternance harmonieuse entre les deux. Après une formation scolaire plutôt courte mais suivie activement par ses parents, il connut la guerre dès l'âge de treize ans. Trop jeune pour combattre, il put néanmoins recueillir des impressions sur lesquelles il put méditer. Adonné à la lecture, il fut alors remarqué à Neuruppin par son chef de corps, le lieutenant-colonel von Tschammer, puis surtout par Scharnhorst à l'Institut pour jeunes officiers de Berlin. Sorti premier de sa promotion, il accéda au milieu de la Cour en devenant l'aide de camp du prince Auguste. Il rencontra ainsi Marie von Brühl. En 1806, il vécut sa deuxième expérience de la guerre. Elle fut brève mais intense et traumatique, ajoutant à sa panoplie un patriotisme de revanche contre la France. Sur le champ de bataille d'Auerstedt, il mit en pratique ce qu'il avait appris au bataillon de son prince. Celui-ci reconnut officiellement son courage et son aptitude à diriger des troupes sous le feu. Vint ensuite une longue période de paix, marquée par son séjour en France comme prisonnier, puis par son association étroite aux réformes orchestrées par Scharnhorst. Chef de son bureau, il contribua à forger l'instrument militaire qui tira le plus d'enseignements des bouleversements provoqués par la Révolution française. Aucune armée ne médita autant sur la nécessité d'étendre le recrutement, de favoriser la symbiose avec le peuple et d'imaginer un nouveau type d'état-major. Si l'armée prussienne, puis allemande, acquit plus tard une grande réputation, c'est à cette époque qu'elle forgea sa spécificité et Clausewitz y eut toute sa part. De 1812 à 1815, il connut sa troisième expérience de la guerre, la plus longue, la plus complexe et la plus riche.

Sa décision d'offrir son épée au tsar de Russie lui permit d'observer une campagne d'un type inédit, impliquant des armées gigantesques sur un espace immense. Borodino lui montra les limites de la capacité de l'empereur des Français à remporter une bataille décisive. Malgré la défaite

et la retraite des Russes, ceux-ci étaient en train de renverser progressivement l'équilibre, en misant sur les marches, les mouvements et les opérations. Marqué par les horreurs des rives de la Bérézina, Clausewitz eut l'occasion de peser sur les événements à deux reprises : lors de l'abandon du camp de Drissa et avec la conclusion de la convention de Tauroggen, prélude à l'alliance de la Prusse et de la Russie. Lorsque celle-ci devint effective, il servit à l'état-major de Blücher et fut à nouveau le bras droit de Scharnhorst. Si sa voix se mêla à d'autres pour tomber sur les Français à Groβgörschen (Lützen), elle pesa de façon évidente quant à la décision de livrer une deuxième bataille à Bautzen. A Groβgörschen où Scharnhorst fut mortellement blessé, il vit le combat de près en chargeant avec l'état-major contre l'infanterie française. Quittant le théâtre des opérations principales au cours de l'été 1813, il put mettre en pratique son enseignement sur la petite guerre comme chef d'état-major du corps de Wallmoden dans le Mecklembourg.

La campagne de 1815 lui donna l'occasion comme chef d'état-major de présenter les alternatives et de conseiller les opérations du 3e corps d'armée prussien de Thielmann. L'unité se concentra rapidement les 15 et 16 juin pour la bataille de Ligny, où elle tint ses positions jusqu'au lendemain. A Wavre, elle résista seule face aux forces doubles de Grouchy, permettant aux trois autres corps de l'armée de Blücher de marcher vers Waterloo. Début 1831, Clausewitz participa à des réunions au plus haut niveau politique et militaire consacrées aux bouleversements internationaux suscités par la révolution de Juillet en France, l'indépendance de la Belgique et l'insurrection des Polonais contre les Russes. Il s'exprima beaucoup et son avis fut pris en compte. Il accompagna ensuite Gneisenau comme chef d'état-major de l'armée prussienne mobilisée sur la frontière de l'est. A l'évidence, et contrairement à une certaine vulgate, sa vie n'a pas manqué d'action et il a pesé sur quelques décisions capitales. Il a pu voir Napoléon au bout de sa lorgnette à Vitebsk, à Smolensk, à Borodino, à Lützen, à Bautzen et à Ligny.

Il ne fut pas le seul officier cultivé de l'entourage de Scharnhorst, mais celui-ci en fit son bras droit à deux reprises, parce qu'il l'estimait le plus capable d'exprimer ce qu'il voulait changer dans l'armée prussienne pour faire pièce au défi français. Seul Clausewitz put effectuer dans son œuvre écrite une synthèse théorique équilibrée entre la substance empirique de la

guerre et ses implications philosophiques. Scharnhorst avait perçu un changement de paradigme dès sa campagne de Flandre, à Hondschoote et à Menin. Clausewitz en vécut les dernières manifestations dans la Wallonie voisine, à Ligny et à Wavre. Le cycle des guerres de la Révolution française était bouclé. Comme Scharnhorst, Clausewitz s'est opposé aux visions théoriques dominantes, incarnées par Bülow et Jomini. Il a voulu remonter à la nature du phénomène guerrier et contrôler ensuite la pertinence de ses découvertes en les confrontant à l'expérience réelle. Les vérités ainsi confirmées permettraient d'aborder les situations toujours changeantes de la guerre, en se conformant à leur « esprit » plutôt qu'en cherchant à appliquer mécaniquement des systèmes et des principes. Ce pragmatisme conjugué à une rare intelligence constitue son trait le plus marquant. Clausewitz a été frappé par l'influence prédominante des « forces morales » dans la façon de faire la guerre des Français : sentiment national, génie du chef, esprit de corps, propagande, effet de surprise tirant parti du hasard et des frottements. Seul il parvint à exprimer ce que Scharnhorst ressentait et ce que d'autres ne purent mettre par écrit, qu'ils aient été tués au combat comme Tiedemann ou qu'ils se soient égarés dans des digressions comme Rühle von Lilienstern. Seule son expérience concrète de la guerre, plus longue et plus riche que celle de ces deux officiers, le mit en mesure de faire reposer ses conclusions théoriques sur les exigences de la pratique, d'une manière équilibrée parce que basée sur la vie[3]. Celle-ci est par définition mouvante et il préféra faire réfléchir ses lecteurs en fonction de variables, ce qui était absolument nouveau. Il n'a certainement pas exploré ni établi toutes les variables possibles, mais il a montré comment penser la guerre, chacun pouvant alors en trouver d'autres. Cet appel à l'imagination de chacun fait l'originalité et l'intelligence de la réflexion clausewitzienne[4].

Celle-ci a des accents pédagogiques reflétant la formation reçue par Clausewitz et son intérêt pour ce que les Allemands nomment *die Bildung*, c'est-à-dire la création de soi, « la mise en culture » des talents de l'individu par la lecture de textes et l'expérience[5]. On a peu de renseignements sur ses premières années à Burg, mais certains indices montrent que ses parents durent stimuler dès le début ses facultés intellectuelles. Ses lectures « au milieu des champs » près d'Osnabrück, l'école régimentaire de Neuruppin et surtout l'Institut pour jeunes officiers de Berlin constituèrent les étapes suivantes. Son intérêt pour la pédagogie se manifesta lors de la rencontre

avec Pestalozzi en 1807 et ensuite dans son enseignement à l'Ecole de guerre en 1810-1811. Il n'avait pas le goût d'enseigner à des classes peu désireuses d'apprendre, mais son intérêt pour un programme plus adapté aux exigences du métier se manifesta en 1815 et en 1819. Il préférait animer des discussions en petits groupes. C'est ainsi qu'il put exercer une certaine influence sur les meilleurs élèves de l'Ecole de guerre dans les années 1820. Tous ceux qui l'ont fréquenté après 1815 furent frappés par sa capacité à exposer clairement une question complexe, relative à la situation politique internationale et à la défense de la Prusse. Il établit ainsi une relation de maître à élève avec quelques officiers plus jeunes auxquels il confiait ses idées : Karl von der Groeben, Karl von Roeder, Franz O'Etzel et Fritz von Brühl surtout ; dans une moindre mesure le *Kronprinz* Frédéric-Guillaume, Leopold von Gerlach, Wilhelm von Scharnhorst et Heinrich von Brandt. Il y a encore du neuf à trouver sur ces « premiers disciples ».

Clausewitz développa une vision non plus mécaniste mais organique de la guerre, qu'il avait perçue dès le début comme un phénomène intrinsèquement politique. La guerre ne peut se comprendre comme une manifestation autonome : avec lui, pensée militaire et pensée politique vont de pair[6]. Il ne s'agit pas d'une découverte tardive. La formulation finale dans *Vom Kriege* se fit après 1827, mais la chronologie montre que dès ses premières lectures connues au printemps 1795, Clausewitz dépassait le cadre militaire pour y intégrer la politique et la philosophie. Ses premiers écrits, vers 1803, mettent déjà l'accent sur les aspects psychologiques de la guerre, les motivations, le contexte politique et social, au détriment des formes, des mouvements et des schémas. Il acquiert très tôt ses principales idées, héritées de Scharnhorst, même s'il lui faudra du temps pour mettre au point l'articulation de sa vision théorique dans un traité de l'ampleur de *Vom Kriege*. La « Stratégie de 1804 », complétée en 1808-1809, est marquée du sceau du réalisme politique que la défaite de 1806 accentue de façon dramatique. Les Français mènent une guerre plus brutale, fondée sur la masse, l'approvisionnement au détriment du pays et les colonnes d'attaque. Le combat étant désormais plus important que la manœuvre, il faut développer les forces morales et viser la destruction de l'armée ennemie. La dureté des conditions de paix imposées à Tilsit pousse Clausewitz à se tourner vers Machiavel. L'occupation française nourrit progressivement en Prusse et dans toute l'Allemagne une prise de

conscience de l'identité, l'acceptation d'une mobilisation plus importante de la jeunesse et de buts de guerre plus ambitieux[7]. Clausewitz n'exprimera jamais cela de manière plus radicale que dans ses « Manifestes de 1812 ». L'humiliation de 1806-1807 lui fait rejeter les théories formelles de Bülow et de Jomini, fermées aux considérations politiques et psychologiques de la guerre. Il a besoin, pour mieux cerner celles-ci, de se tourner vers la philosophie, seule capable de lui faire atteindre la vérité[8].

La nécessité de repenser la guerre accompagne le train des réformes décidé par Frédéric-Guillaume III, qui débouche de manière significative sur la création en 1810 de l'Ecole de guerre et de l'université de Berlin, destinées l'une et l'autre à redresser le royaume en lui insufflant un nouvel esprit. De même que Wilhelm von Humboldt va esquisser les principes d'un nouvel enseignement supérieur dont nous sommes les héritiers, Clausewitz va révolutionner la façon d'envisager la guerre et proposer un corpus toujours valable aujourd'hui[9]. Comme les frères Humboldt qu'il a bien connus, Clausewitz est proche de nous, il est « moderne » et européen. Il a absorbé tous les courants intellectuels de son temps, dans la mesure où ils lui paraissaient utiles pour progresser vers la vérité. Plutôt que de rechercher chez lui l'influence de tel ou tel auteur, il faut voir dans sa démarche théorique une sorte d'équilibre flottant entre le rationalisme de Kant et de Kiesewetter, le romantisme modéré de Goethe et de Steffens, l'idéalisme de Fichte et de Hegel, l'approche grammaticale de Wilhelm von Humboldt et le naturalisme de son frère Alexander. A l'intersection de ces différents courants, sans se laisser réduire à un seul d'entre eux et dans la mesure où ils rejoignent son expérience pratique, Clausewitz construit une nouvelle dialectique qui s'exprime dans sa définition trinitaire de la guerre et qui peut servir de point de départ à bien d'autres développements[10]. Sa biographie révèle à quel point ses contacts furent nombreux avec les grands esprits allemands de son temps. Il n'a point d'exclusive nationale. A Coblence dans les années 1816-1818, il se revendique encore de Montesquieu. Il a déjà utilisé une méthode dialectique dans son cours sur la petite guerre en 1810-1811 : procéder par l'opposition de couples conceptuels fait réfléchir et libère la pensée.

C'est durant cette période qu'il identifie déjà deux types de guerres : celles qui visent l'anéantissement de l'ennemi et celles qui recherchent simplement de meilleures conditions pour la négociation d'une paix

favorable. Ce n'est pas une découverte postérieure à la « crise » de sa pensée en 1827. Il en est conscient depuis longtemps, mais c'est seulement après sa note du 10 juillet 1827 qu'il trouve le moyen de la formuler dans son traité global de réflexion théorique sur la guerre[11]. De même, le concept de « frottement » apparaît déjà dans l'enseignement sur la petite guerre en 1810-1811. La campagne de 1812 en Russie confirme son importance et montre que la stratégie napoléonienne a ses limites : elle ne s'adapte pas aux circonstances et la supériorité des moyens militaires ne permet pas d'atteindre tous les objectifs politiques[12]. Durant la campagne de 1813, Clausewitz s'est déjà forgé une vision relative de la notion même de bataille victorieuse. Il conseille de livrer une deuxième bataille à Bautzen, alors qu'il est certain que Napoléon la gagnera. Il sait depuis Borodino que certaines « victoires » ne servent à rien et peuvent même devenir mères de défaites ultérieures. Ce qui compte avant tout, c'est la volonté politique de poursuivre la lutte ou de l'abandonner. Son épouse Marie a écrit qu'il n'avait jamais connu l'ivresse d'une grande bataille victorieuse. C'est vrai, mais la diversité de son parcours entre 1793 et 1815 l'a précisément mis en situation d'apprécier la grande complexité de la guerre réelle sans se laisser aveugler par la passion. L'image ou plutôt l'imaginaire de la guerre comme une suite de hauts faits et de batailles victorieuses ôte précisément la possibilité de porter sur elle un regard lucide. On le sait aujourd'hui. Clausewitz est un des rares, à son époque, à s'en être rendu compte et cela le rend encore une fois proche de nos préoccupations.

En 1815, même s'il n'était pas présent à Waterloo, la résistance qu'il a réussi à organiser à Wavre a permis à l'armée de Blücher de rejoindre celle de Wellington. Il a été forcé d'abandonner le champ de bataille à Grouchy, mais celui-ci n'a pu tirer aucun parti de sa « victoire ». L'armée prussienne du Bas-Rhin a pu orchestrer ses opérations de manière à assurer aux Alliés une supériorité de forces pour battre Napoléon. Quand il conseille la retraite vers Louvain à Thielmann le 19 juin, Clausewitz se montre encore une fois « moderne » et proche de nous : non seulement il veut épargner les hommes, mais il a bien compris que l'essentiel était acquis et que Grouchy serait encore plus compromis s'il se laissait entraîner plus loin. La décision de reculer ne plaisait évidemment pas aux militaires les plus bravaches et les études menées en Allemagne sous le II^{e} et le III^{e} Reich ne pouvaient que condamner une telle attitude, au nom d'une éthique du combat à outrance

dont on est complètement revenu depuis. C'est dans un contexte beaucoup plus nationaliste et militariste que celui de son époque que Clausewitz a été accusé de « voir tout en noir ». Il se montre également moderne dans sa modération envers les Français vaincus. Alors que la haine de Blücher et surtout de Gneisenau annonce les conflits du XX^e^ siècle, son réalisme et son sens de l'équilibre lui font comprendre la nécessité politique de « gagner la paix » en favorisant le retour de Louis XVIII.

Il a hérité son sens de l'humain de Scharnhorst, dont il appréciait la bonhomie envers ses enfants. Il admire les beautés de la nature, mais est aussi sensible à la misère humaine. Nulle part la guerre ne l'a autant révulsé que sur les bords de la Bérézina, où il a même conçu des sentiments pacifistes. Il est choqué par les injustices du recrutement de la Landwehr et par la pauvreté des populations de l'Eifel en 1817. Il fustige la Réaction qui domine en Europe après 1815 sans jamais devenir pour autant un révolutionnaire. Les excès lui répugnent. C'est un partisan du juste milieu et du dialogue. Alors qu'il fait partie du camp des réformateurs, il s'entend très bien avec un conservateur comme Leopold von Gerlach et même avec son beau-frère Marwitz. Il est encore moderne en s'opposant aux marchandages de territoires qui ne tiennent pas compte des aspirations des peuples. Pour lui, la Révolution française a produit « ce que l'époque rendait nécessaire » et il est impossible de revenir en arrière. Ce n'est pas un démocrate – son époque n'est pas la nôtre –, mais il est proche des libéraux en ce sens qu'il prône une forme de représentation et d'équilibre des pouvoirs. Il a été marqué par l'expansion française et cette préoccupation ne le quittera jamais. Les événements de 1830-1831 manifestent pour lui la résurgence de la menace française, en réalité inexistante, alors qu'ils sont dominés par l'opposition entre les valeurs libérales et l'autocratie. La dernière année de sa carrière ne lui a réservé que des éloges de la part du roi Frédéric-Guillaume, qui lui en avait longtemps voulu d'être allé servir la Russie sans sa permission en 1812. Les deux hommes partageaient sans doute plus de valeurs que ce que l'on a cru jusqu'ici.

Parmi elles figurait celle du mariage. Frédéric-Guillaume III aimait sincèrement son épouse Louise, il avait rompu avec les pratiques du XVIII^e^ siècle et l'esprit de cour frivole de son père, qui collectionnait les maîtresses. Ce temps était terminé : le couple royal représentait désormais

un modèle de fidélité dont la bourgeoisie du XIX[e] siècle allait s'inspirer. Comme Achim et Bettina von Arnim, Wilhelm et Caroline von Humboldt, Carl et Marie von Clausewitz offrirent un tel modèle, conjuguant sincérité des sentiments et complicité intellectuelle[13]. Leur correspondance fait date par sa valeur poétique et humaine dans l'histoire des lettres allemandes[14]. Vanya Bellinger fait un développement très intéressant à ce sujet. Pour elle, l'appréciation par Carl du jugement de Marie, sa première lectrice, n'est pas pour rien dans le succès que rencontre encore *Vom Kriege* aujourd'hui. Son traité est avant tout réaliste. Il est dépourvu de tout ce pathos héroïsant, de toute cette exaltation emphatique des vertus guerrières masculines qui existaient à l'époque et rebuteraient le lecteur d'aujourd'hui. Si Carl voyait la sphère militaire comme relevant exclusivement des hommes, il n'en était pas de même pour la sphère politique[15]. Non seulement Marie avait ses opinions, mais Carl les appréciait, tout comme celles d'autres dames qui tenaient salon : Mme de Staël, la comtesse von Berg, les princesses Marianne et Louise Radziwill. Parmi ses études historiques des années 1820, on trouve des « Remarques sur la guerre de Succession d'Espagne à propos des lettres de madame de Maintenon à la princesse des Ursins ». Si la première avoue n'avoir aucun talent en ce qui concerne les affaires de l'Etat et de la guerre, Clausewitz souligne que son témoignage est intéressant parce qu'il reflète très bien l'avis qui domine à la Cour, celui du roi, de ses ministres, des princes et des généraux[16]. Il lut d'autres récits de femmes : les mémoires de Mme de La Rochejaquelein en 1815 et ceux de Mme Du Barry en 1831[17]. Vanya Bellinger estime à juste titre que son mariage avec Marie a amené Carl à tenir compte de l'importance des femmes en politique. Une fois de plus, cela le rend moderne et proche de nous. Il critique directement, dans *Vom Kriege*, ceux qui voient dans la guerre une pure quête de gloire, de mâle héroïsme et de bravoure inconsidérée : « Mais la guerre, dit-il, n'est ni un passe-temps, ni pure et simple passion du triomphe et du risque, non plus que l'œuvre d'un enthousiasme déchaîné : c'est un moyen sérieux en vue d'une fin sérieuse[18]. »

Les paquets contenant ses écrits, que Carl avait scellés avant son départ pour Breslau le 7 septembre 1830, ne furent ouverts qu'après sa mort par Marie. Celle-ci entreprit de publier les textes tels qu'ils étaient et sans

changer un mot. Il fallut cependant les mettre en ordre, distinguer les œuvres, les livres et les chapitres. Marie bénéficia pour cette tâche de l'aide de son frère Fritz et du major O'Etzel. Celui-ci lut les épreuves et dressa les cartes accompagnant les travaux historiques. Fritz trouva le début de la révision envisagée dans la note du 10 juillet 1827. Ce nouveau texte fut inséré où il devait figurer, dans le livre I, écrit Marie, qui précise que la révision n'était pas allée plus loin[19]. Un premier volume d'œuvres posthumes *(Hinterlassene Werke)* sortit dès 1832 chez Dümmler à Berlin, contenant les trois premiers livres de *Vom Kriege*. Marie quitta Breslau au début de cette même année pour aller assumer la fonction d'*Oberhofmeisterin*, c'est-à-dire de première dame d'honneur de la princesse Augusta, épouse du deuxième fils du roi, le prince Guillaume, qui deviendrait un jour empereur d'Allemagne. Ce poste, un des plus élevés qu'une aristocrate pouvait occuper en Prusse, lui assurait la sécurité financière et une très grande visibilité sociale. Elle vit dans cette nomination, probablement à juste titre, une manière pour le roi de rendre hommage à son époux défunt. Elle s'établit au palais de Marbre à Potsdam, résidence du couple princier qui venait d'avoir un fils le 18 octobre 1831[20]. Un deuxième volume, en deux parties, parut en 1833, avec les livres IV à VI de *Vom Kriege*. Le troisième volume, en 1834, fut précédé d'une courte préface de Marie où elle précisait que les livres VII et VIII n'étaient que des ébauches. Outre ces deux livres, le volume comprenait des annexes, dont l'aperçu de l'enseignement au prince héritier et les « graines » sur la tactique. Marie remerciait le major O'Etzel pour son aide dans cette publication et elle précisait qu'il s'était occupé entièrement du quatrième volume comprenant la campagne d'Italie de 1796 et déjà paru l'année précédente, en 1833[21].

Le cinquième volume contenant la première partie de la campagne de 1799 en Italie et en Suisse était également sorti cette année-là. Dans une note de bas de page au début du volume, O'Etzel précisait que son travail n'avait consisté qu'à relire, à corriger des fautes d'impression et à dresser des cartes. Il n'avait pas ajouté un mot au texte de Clausewitz[22]. La deuxième partie de la campagne fut publiée en 1834 et constitua le volume six. Le septième présenta, l'année suivante, les campagnes de 1812, 1813 et 1814. Marie reprit la plume à cette occasion, expliquant les parties critiques et autobiographiques dans la campagne de Russie. Elle adoucit certaines

remarques relatives au roi Frédéric-Guillaume et au tsar Alexandre[23]. Toujours politique, elle précisa également que son frère Fritz n'avait eu aucune part à l'édition de la campagne de 1799 où l'armée autrichienne et en particulier l'archiduc Charles étaient critiqués. Cela avait fait scandale en Autriche, où Fritz avait longtemps servi[24]. Le huitième volume, consacré à la campagne de 1815, parut aussi en 1835. La santé de Marie commença alors à se dégrader. De plus en plus agitée, elle se plaignait d'insomnies et d'oppressions dans la poitrine. Elle suivit un traitement homéopathique, prit des douches froides et subit des saignées, sans résultat. La multiplication des ponctions sanguines finit par infecter son bras et c'est probablement de cela qu'elle mourut le 28 janvier 1836, à Dresde. Après avoir séjourné quelques années dans des cryptes de sa famille, sa dépouille fut enterrée au côté de Carl, à Breslau. En-dessous de leurs deux noms fut inscrit *« Amara mors amorem non separat »* : « Une mort amère ne sépare pas l'amour. » Lorsque Breslau fut devenue Wroclaw, en Pologne et que en 1971 la municipalité voulut niveler le cimetière pour y construire des appartements, la République démocratique allemande fit transférer la double sépulture à Burg, la ville natale de Carl, où elle se trouve désormais[25].

En 1837 parurent les neuvième et dixième volumes des œuvres posthumes, par les soins de Karl von der Groeben, devenu général-major. Il s'agit d'un « éclairage stratégique de plusieurs campagnes », notamment de Gustave-Adolphe et Frédéric le Grand, avec d'autres « matériaux historiques sur la stratégie ». Après avoir présenté les différentes études, Groeben conclut par un beau portrait de celui pour lequel il éprouvait « la plus profonde vénération et reconnaissance » : « Le défunt, écrit-il, était pour moi un maître et un ami. Il arrive rarement qu'une personne ait, comme Clausewitz, une telle force de méditation, une telle profondeur de sentiments, une telle tendresse dans la perception. Pour celui toutefois qui n'attachait pas plus d'importance à la vérité qu'à la douleur qu'il éprouvait à la supporter, son jugement, y compris dans la vie quotidienne, pouvait sembler trop sévère alors qu'il n'était que juste, ou bien celui dont le regard n'effleurait que la surface des choses pouvait assurément se détourner de lui, estimant qu'il avait le cœur froid alors qu'il était si profond, si vrai, si chaleureux. Comme la fleur appelée sensitive, qui s'ouvre ou se ferme, il s'ouvrait à la confiance ou se fermait à la méfiance. Ami ou ennemi, chacun trouvait en lui dans toutes les circonstances de la vie l'homme d'honneur

qui ne connaît jamais que la cause et non point la personne. C'était un homme calme et circonspect, d'une grande lucidité, inébranlable quant à ses idées. Il était solide non seulement dans le domaine de la science militaire et de la guerre, il l'était aussi comme homme d'Etat au sens le plus élevé de ce mot[26]. »

La première édition de ses œuvres posthumes reçoit un accueil plutôt indifférent. Au bout de quinze ans, le tirage des 1 500 exemplaires n'est pas épuisé. Le pays qui manifeste le plus d'intérêt est la Hollande, où le bibliothécaire de l'Académie militaire de Breda, de 1839 à 1843, traduit non seulement *Vom Kriege* mais aussi toutes les études des campagnes de 1796 à 1815[27]. La première traduction française suit de peu à Paris mais elle est due à un officier d'artillerie belge[28]. Ce n'est qu'à partir des années 1870 que la réputation de Clausewitz commence à s'affirmer, dans la foulée des succès prussiens ayant abouti à l'unification de l'Allemagne. Le vainqueur de Sadowa et de Sedan, le feld-maréchal Helmuth von Moltke, dont nous avons vu qu'il dut croiser Clausewitz à l'Ecole de guerre de Berlin, se revendique de son autorité intellectuelle et assure ainsi sa gloire. L'armée prusso-allemande a vaincu l'armée française ; elle devient le nouveau modèle et Clausewitz est consacré comme son père intellectuel. Si Moltke inclut *Vom Kriege* dans les lectures qui l'ont influencé, il n'a pas assimilé, c'est le moins que l'on puisse dire, l'idée centrale de la primauté de la politique dans la guerre. Au contraire, il s'efforce toujours de cantonner le rôle du chancelier Bismarck au déclenchement et à la résolution des guerres. Entre les deux, la conduite des opérations ne doit relever, selon lui, que des généraux. De même, la place attribuée au peuple dans « l'étonnante trinité » clausewitzienne échappe à Moltke, qui entend bien limiter l'éthique de la guerre aux valeurs de la monarchie traditionnelle et du corps des officiers. Le feld-maréchal et ses émules de l'armée allemande jusqu'en 1945 n'ont pas tort de voir chez Clausewitz une démonstration en faveur du modèle napoléonien de la bataille décisive, mais ils ne voient que cela, ce qui est passablement réducteur. *Vom Kriege* devient la référence canonique, la bible des officiers allemands. Chacune de ses éditions est préfacée par le grand chef du moment. La cinquième, en 1905, l'est par le général Alfred von Schlieffen[29]. Dans son célèbre plan qui inspire les mouvements de l'armée allemande en 1914, celui-ci renoue avec les idées présentées en

1830-1831 par Clausewitz pour attaquer la France : il faut passer par la Belgique[30].

En France, la défaite de 1870-1871 suscite une véritable vogue clausewitzienne au sein de l'Ecole supérieure de guerre, qui fait traduire la plupart des études de campagnes. Une deuxième traduction française de *Vom Kriege* voit le jour. La nécessité de détruire l'armée ennemie en recherchant la bataille et l'importance accordée aux forces morales dans l'attaque sont mises en évidence, jusqu'à l'excès. Les hécatombes de la Grande Guerre amènent les Britanniques à dénoncer Clausewitz comme le responsable d'une stratégie d'affrontement direct n'aboutissant qu'à un massacre mutuel. Une première traduction anglaise de *Vom Kriege*, défectueuse, est parue en 1873. Durant l'entre-deux-guerres, les nazis reprennent le Clausewitz le plus radical, celui des « Manifestes de 1812 » qui prônait une lutte existentielle contre la France napoléonienne « jusqu'à la dernière goutte de sang ». En Russie, *De la guerre* n'a été traduit qu'en 1902, mais les fondateurs du marxisme-léninisme le lisent avec avidité et sont particulièrement friands de son approche dialectique. Les années 1930 consacrent le succès de Clausewitz en Union soviétique, avec de nouvelles traductions en russe, plusieurs fois rééditées, des éditions biélorusse et ukrainienne et sa biographie par le général Svetchine. A la sortie de la Grande Guerre patriotique, le pouvoir stalinien y met un terme momentané en dénonçant les « idéologues militaires allemands[31] ». La première version chinoise de *Vom Kriege* sort en 1910, à partir d'une traduction japonaise de 1903. Les militants maoïstes en reçoivent des bribes lors de séminaires d'endoctrinement à partir des années 1940. Aux Etats-Unis, l'édition anglaise de 1873 est supplantée par une nouvelle traduction en 1943. Les « stratégistes nucléaires » des années 1950 et 1960 l'utilisent dans leurs travaux sur la dissuasion et les risques d'escalade. Mais c'est la volonté de ne plus connaître les déboires de la guerre du Vietnam qui entraîne un véritable engouement pour Clausewitz. Certains officiers vont jusqu'à prétendre que les échecs américains sont dus à une méconnaissance de ses idées. La nouvelle traduction de 1976, *On War*, connaît un succès sans précédent et devient une lecture obligatoire dans les écoles de guerre des différentes forces. Le ministère américain de la Défense établit en 1984 de nouvelles règles d'engagement des forces armées incluant une citation de Clausewitz sur la nécessité de bien définir au préalable les objectifs

politiques. La nouvelle doctrine du corps des *Marines* en 1989 est essentiellement un résumé de *On War*. Les Etats-Unis donnant le ton en la matière, les traductions du grand traité se multiplient : en Espagne (1972 et 1984), à Cuba (1978), en Norvège (1972), au Portugal (1976), en Israël (1977), en Chine (1980-1985), en Roumanie (1982), aux Pays-Bas (1982), au Danemark (1986), en Suède (1981 et 1991), en Grèce (1991)[32]…

Preuve du succès planétaire, au-delà de toute différence culturelle, de *Vom Kriege*, un exemplaire de l'édition anglaise de 1976 est découvert en 2001 par un journaliste occidental dans une cachette afghane de l'organisation terroriste al-Qaida : les passages sur le courage au combat y ont été soulignés par le lecteur[33]. La focalisation des dirigeants américains sur la « formule » clausewitzienne où la guerre est un instrument de la politique est telle qu'en 2003 ils croient pouvoir changer le régime politique irakien par une opération militaire rapide et décisive[34]. Encore une fois, il s'agit d'une lecture qui n'est pas fausse mais partielle et, partant, réductrice. Le « bourbier » irakien attire alors l'attention sur la subtilité de « l'étonnante trinité » et sur la proximité des conflits asymétriques avec la « petite guerre » enseignée par Clausewitz[35]. L'année 2007 voit se multiplier les publications et les colloques à ce sujet : la pensée clausewitzienne est décidément inépuisable. Le philosophe français René Girard situe à bon droit Clausewitz dans l'histoire tragique des rapports franco-allemands, exaspérés par une « rivalité mimétique ». Clausewitz pense contre Napoléon, « cela aux deux sens de la préposition », précise Girard. Pour ce dernier, les Français doivent cesser de diviniser Napoléon et regarder en face ce qu'il a suscité. Clausewitz peut leur permettre de voir l'histoire avec d'autres yeux[36]. A la fin de l'automne 2015, le sous-secrétaire d'Etat américain à la Défense préside au Pentagone une série de conférences sur la pensée de Clausewitz[37]. On peut multiplier à l'envi les références à des événements similaires. Le site clausewitz.com de Christopher Bassford, professeur de stratégie au National War College de Washington, constitue la meilleure vitrine et le meilleur point de départ pour mesurer la popularité désormais mondiale de notre général. Il est devenu un classique. Il est non seulement inépuisable, mais il est « par principe "accommodé à toutes les sauces", écrit Hervé Coutau-Bégarie, et il ne suffit pas de constater son rayonnement, il faut étudier en détail les adaptations, les déformations pour déterminer la portée exacte de son influence[38] ». Chaque génération a lu

Clausewitz à sa façon, de manière souvent sélective, mais pas nécessairement fausse[39]. Son ambition, disait-il en 1818, était « d'écrire un livre qu'on n'oublierait pas après deux ou trois ans, et que celui qui s'intéresse à la question pourrait à la rigueur prendre en main à plus d'une reprise[40] ». Il a pleinement réussi.

* Longtemps encore, les officiers publieront sans indiquer leur nom, par souci déontologique.

** Victoire des Hanovriens, Britanniques et Prussiens du duc Ferdinand de Brunswick sur les Français du maréchal de Contades le 1er août 1759.

*** Schill avait continué de se battre après les défaites d'octobre 1806. Il avait réuni des soldats isolés en un puissant corps de partisans et avait obtenu plusieurs succès contre les Français. Le 7 septembre 1808, il reçut le commandement du 2e régiment de hussards du Brandebourg, qui porta désormais son nom. Les Français évacuaient à ce moment-là Berlin et d'autres villes prussiennes pour envoyer des renforts en Espagne. Le roi Frédéric-Guillaume voulut honorer Schill en l'autorisant à rentrer le premier dans la capitale, à la tête de son régiment. Le 10 décembre 1808, le major reçut des Berlinois un accueil triomphal, tel que la ville n'en avait jamais connu. La municipalité lui offrit un sabre en or.

**** Après avoir battu Schwarzenberg à Montereau le 18 février, Napoléon s'est retourné contre Blücher. Celui-ci se retranche à Laon et repousse toutes les attaques des Français. Dans la nuit du 9 au 10 mars, il surprend complètement le corps de Marmont au bivouac à Athies. Pris d'un violent accès de fièvre, il cède le commandement à Gneisenau, qui se montre très prudent et laisse Napoléon opérer sa retraite.

***** Napoléon s'est livré aux Anglais le 15 juillet, en montant à bord du *Bellérophon*, au large de l'île d'Aix.

****** On sait que Napoléon dut faire face à une révolte de la Vendée en 1815 et qu'il y envoya un peu plus de 10 000 hommes qui manquèrent à Waterloo.

******* Le couple n'aura qu'un enfant : Victoria, qui sera reine d'Angleterre de 1837 à 1901.

******** Le premier volume était paru en 1806 et appelait les Allemands à se soulever contre Napoléon. En 1818, Arndt enseigne à l'université de Bonn et critique le courant réactionnaire. Il est arrêté par les autorités prussiennes en 1819, rapidement libéré, puis jugé et interdit d'enseignement.

******** Le bâtiment a été détruit durant la Deuxième Guerre mondiale.

******** Le libéral Charles Grey a succédé au duc de Wellington (tory) comme Premier ministre le 22 novembre 1830.

Notes

Les abréviations utilisées sont résolues *infra*, en tête des sources et de la bibliographie. Celle-ci donne les titres complets des références dont seul le début apparaît dans les notes. Les titres complets ne sont donnés que de manière exceptionnelle s'il s'agit d'une référence ponctuelle.

INTRODUCTION

1. Colson, « Clausewitz for Every War » ; Pommerin, « Clausewitz in a Global World ».
2. Bassford, « The Primacy of Policy », p. 75-76.
3. Les titres des ouvrages sont repris dans les sources imprimées et la bibliographie figurant en fin de volume.
4. Strachan, « Clausewitz and the First World War », p. 383.
5. Rosen et Hartmann, « The Reception of Clausewitz in Germany », p. 124.
6. Heuser, « Clausewitz », p. 24.
7. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 595-600.
8. Paret, *Understanding War*, p. 167.
9. Strachan, « Clausewitz en anglais ».
10. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, 4e de couverture.
11. *Ibid.*, I, p. 15.
12. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 83.
13. Colson, « Clausewitz, le retour d'expérience et l'histoire », p. 349-350.
14. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 26-27.
15. Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 346-347.
16. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 3-4.

1. Apprentissages (1780-1805)

1. http://www.stadt-burg.de/cms/clausewitz-erinnerungsstaette.html (30/05/2013). Voir la carte de la campagne de 1813 en Allemagne au chapitre 5, p. 189.
2. Hilbert, « Ergänzungen », p. 208-209. Son troisième prénom n'est donc pas Gottfried, comme il est indiqué par erreur sur le registre des décès de Breslau et sur sa pierre tombale.
3. KMC, n° 20, p. 117, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 2 juin 1807.
4. Hilbert, « Ergänzungen », p. 210 ; Thiele, *Gneisenau*, p. 17.
5. Schwartz, *Leben*, I, p. 32.
6. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 766, n. 31. La valeur du thaler a été calculée par Michael Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, II, p. 115, n. 9.
7. KMC, n° 8, p. 73, Clausewitz à Marie von Brühl, s.l., 13 décembre 1806.
8. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 706.
9. Duffy, *The Army of Frederick the Great*, p. 112.

10. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 764-765.
11. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 220.
12. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 214, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ».
13. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 10.
14. Doepner, « Die Familie », p. 53-56.
15. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 10.
16. Paret, *Clausewitz and the State*, p. XI ; Schramm, *Clausewitz*, p. 44-47.
17. Doepner, « Die Familie », p. 63 ; Forschungsgemeinschaft Clausewitz-Burg e.V., *Die Clausewitz Familie* (http://www.clausewitz.com/mobile/graphics.htm) ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1326, p. 284 et V, n° 1419, p. 46 ; Schramm, *Clausewitz*, p. 44.
18. Karl Friedrich Wilhelm servira durant la guerre contre l'Autriche en 1866 et mourra peu de temps après, du choléra (Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, VII, n° 2180, p. 108-109). En 1914, on trouve encore deux Clausewitz comme officiers dans les régiments de la garde impériale, à Berlin. Après la Grande Guerre, le nom a disparu des listes (Doepner, « Die Familie », p. 63-65).
19. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 13.
20. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 222, 227, 229-231.
21. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 765-766.
22. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 18-19 et 39.
23. Forschungsgemeinschaft Clausewitz-Burg e.V., *Einladungs-Schrift*, Ecole française de Burg, 25 janvier 1779. Document aimablement communiqué par Vanya Bellinger, avec l'autorisation de Bernd Domsgen.
24. Doepner, « Die Familie », p. 60-62 ; Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 166-167.
25. KMC, n° 207, p. 410, Clausewitz à Marie von Brühl, Potsdam, 18 mai 1821 (trad. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, II, p. 72).
26. Boyen, *Mémoires*, I, p. 20 et 86 ; Doepner, « Clausewitz als Soldat », p. 346.
27. *Stammliste aller Regimenter*, p. 80-81.
28. Chuquet, *Mayence*, p. 143-148.
29. Jany, *Geschichte*, III, p. 266 ; Schramm, *Clausewitz*, p. 58 et 61.
30. Dohna, *Der Feldzug*, III, p. 74.
31. Chuquet, *Mayence*, p. 244-248.
32. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 28.
33. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65.
34. KMC, n° 13, p. 83, Clausewitz à Marie von Brühl, Nancy, 28 janvier 1807 (trad. CRR, p. 194).
35. Swetschin, *Clausewitz*, p. 96.
36. Jany, *Geschichte*, III, p. 269-270 ; *Stammliste aller Regimenter*, p. 81.
37. Grawert, *Ausführliche Beschreibung*, p. 62, 64, 79, 99 et 100-103 ; Jany, *Geschichte*, III, p. 270-273.
38. Griffith, *The Art of War*, p. 186 et 197-199.
39. Schwartz, *Leben*, I, p. 90, « Journal einer Reise von Soissons über Dijon nach Genf », 1807.
40. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 14.
41. Paret, *The Cognitive Challenge of War*, p. 109.
42. KMC, n° 20, p. 117, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 2 juin 1807.
43. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 40.
44. Showalter, « Hubertusberg to Auerstädt », p. 321-322.

45. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1419, p. 46-47, et IV, n° 1326, p. 284.
46. Schramm, *Clausewitz*, p. 68.
47. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65.
48. KMC, n° 23, p. 127-128, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 3 juillet 1807 (trad. CRR, p. 217).
49. Le Forestier, *Les Illuminés*, p. 346 et 396.
50. KMC, n° 23, p. 128, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 3 juillet 1807 (trad. CRR, p. 217).
51. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 40-41.
52. KMC, n° 23, p. 128, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 3 juillet 1807 (trad. CRR, p. 217-218).
53. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, II, n° 901, p. 428.
54. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 214, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ».
55. Meier, *Fontanestadt*, p. 72-78 ; Streidt et Feierabend, *La Prusse*, p. 163-167, 277-279 et 296. Le romancier Theodor Fontane naîtra à Neuruppin en 1819.
56. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 163 ; Meier, *Neuruppin*, p. 198.
57. Meier, *Fontanestadt*, p. 72-73.
58. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, III, n° 1015, p. 93.
59. Tschammer, « Reglement für die Junkerschule », p. 259-268.
60. H., « Nachricht über den Fortgang », p. 697.
61. H., « Nachricht von der bei dem Infanterie-Regiment Prinz Ferdinand », p. 255-257.
62. Tschammer, « Reglement für die Junkerschule », p. 260-261.
63. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.
64. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 16 ; Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 5-6.
65. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 277-278.
66. Schramm, *Clausewitz*, p. 74-75.
67. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 68.
68. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 64-66 ; Jähns, *Geschichte*, III, p. 1812-1813.
69. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 214, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ».
70. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.
71. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p. 189 ; Klippel, *Das Leben*, I, p. 38-61 ; Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 39-49 ; Showalter, « Hubertusberg to Auerstädt », p. 314-315.
72. Paret, *Understanding War*, p. 19.
73. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 156-159.
74. Lettre datée de Quiévrain, 22 mai 1793, citée par Wollstein, « Scharnhorst und die Französische Revolution », p. 327, n. 11.
75. *Schriften*, II-1, p. 275, Hammerstein à Wallmoden, Eeklo, 3 mai 1794, en annexe d'une lettre de Clausewitz à Gneisenau, Coblence, […] mai 1817. Les mots en italique sont en français dans le texte. Scharnhorst publiera un récit de la défense de Menin qui deviendra un petit classique et une référence pour Clausewitz : *Die Vertheidigung der Stadt Menin…*, Berlin, 1803).
76. Scharnhorst, « Entwickelung der allgemeinen Ursachen ».
77. Höhn, *Scharnhorst*, p. 56 ; Stübig, « Berenhorst, Bülow und Scharnhorst », p. 115-117.
78. Scharnhorst, « Vorbericht », p. IV (trad. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 380).

79. Hahlweg, « Clausewitz und die Französische Revolution », p. 242.
80. Sikora, « Scharnhorst und die militärische Revolution », p. 155-156.
81. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, II, n° 199 à 202, p. 444-448, Scharnhorst au général von Lecoq et au roi Frédéric-Guillaume III, Hanovre, 5-25 octobre 1800.
82. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 299.
83. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 192-196, 201 (trad. CRR, p. 361-364, 368).
84. Lehmann, *Scharnhorst*, I, p. 314 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 67-70 ; Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 4 ; Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 12, n. 26 ; Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten*, I, p. 254. En juin 1804, lorsque Clausewitz aura terminé sa formation, Scharnhorst obtiendra qu'une académie pour jeunes officiers se détache de l'Institut et développe encore davantage une formation de type universitaire. Disparue en 1806, elle ressuscitera en 1810 en prenant le nom de *Kriegsschule* (Friedlaender, *Die Königliche Allgemeine Kriegs-Schule*, p. 215).
85. Hüser, *Denkwürdigkeiten*, p. 42.
86. Goltz, *Rosbach et Iéna*, p. 233.
87. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 161-166 ; Höhn, *Scharnhorst*, p. 66-74.
88. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 192 et 199-200 (trad. CRR, p. 361 et 366-367).
89. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 175-176.
90. Haffner et Venohr, *Profils prussiens*, p. 6.
91. Boyen, *Mémoires*, I, p. 90.
92. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 103.
93. KMC, n° 23, p. 128, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 3 juillet 1807 (trad. CRR, p. 218) ; Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 214-215, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst » ; Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 15-16.
94. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 12.
95. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 18 ; Parkinson, *Clausewitz*, p. 34.
96. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 166-167.
97. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 67.
98. *Ibid.*, II, n° 803, p. 321 ; Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, III, n° 51, p. 143.
99. *Ibid.*, III, n° 53, p. 150.
100. Swetschin, *Clausewitz*, p. 100.
101. Lehmann, *Scharnhorst*, I, p. 320-321.
102. Klippel, *Das Leben*, III, p. 255.
103. Scharnhorst, « Bemerkungen über die Veranlassung », p. 77.
104. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 253, 279-281 ; Höhn, *Scharnhorst*, p. 148, 153-155 ; Paret, *Yorck*, p. 84-85 ; Swetschin, *Clausewitz*, p. 90-91 ; White, *The Enlightened Soldier*, p. 44-49, 201.
105. White, *The Enlightened Soldier*, p. 203-211.
106. Leggiere, *Blücher*, p. 87.
107. Carrias, *La Pensée militaire allemande*, p. 138 ; Goltz, *Rosbach et Iéna*, p. 274-277 ; Paret, *Yorck*, p. 37, 85-87 et 103-104.
108. Kuhfal, « Auszug aus den Protokollen », p. 510, 514-515.
109. *Art militaire des Chinois ou Recueil d'anciens traités sur la guerre composés avant l'ère chrétienne par différents généraux chinois*, trad. Amyot, S.J., Paris, 1772 ; Colson, *L'Art de la*

guerre, p. 198-201 ; Sun Zi, *L'Art de la guerre*, éd. et trad. V. Niquet, 3e éd., Paris, 2012.

110. Kuhfal, « Auszug aus den Protokollen », p. 550.

111. *Ibid.*, p. 556-557. Le titre exact et l'auteur ne sont pas spécifiés.

112. *Denkwürdigkeiten*, V, 1805, p. 184 *sqq*.

113. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 67, Charlottenburg, 8 août 1803.

114. Hofschröer et Hook, *Prussian Staff*, p. 13 ; Hofschröer et Fosten, *Prussian Line Infantry*, p. 21, 22, 38 ; *Stammliste aller Regimenter*, p. 80.

115. KMC, n° 17, p. 111, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 9 avril 1807 (trad. CRR, p. 211).

116. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65.

117. Jany, *Geschichte*, III, p. 395.

118. *Adreß-Kalender*, p. 25.

119. Schramm, *Clausewitz*, p. 83-84.

120. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1419, p. 46-47.

121. KMC, n° 1, p. 40, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz über die Zeit der ersten Bekanntschaft mit ihrem Gatten » (trad. CRR, p. 148) ; Schramm, *Clausewitz*, p. 105.

122. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, II, n° 751, p. 261-262 ; Seidel, « Karl Adolph Graf von Brühl », p. 201. L'attribution d'une position aussi éminente à un ancien adversaire de la Prusse, catholique de surcroît, avait suscité des murmures réprobateurs, vite dissipés par la générosité, la culture et l'amabilité de Charles von Brühl. Comme sa mère, Marie von Brühl était protestante (Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 15-25 et 33 ; Boyen, *Mémoires*, I, p. 157 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 100-101 ; Schramm, *Clausewitz*, p. 88-90).

123. Swetschin, *Clausewitz*, p. 110 et 112.

124. KMC, n° 1, p. 41-43, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz… » (trad. CRR, p. 148-150).

125. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 53 ; Krosigk, *Karl Graf von Brühl*, p. 250 ; Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 119, et *Ein märkischer Edelmann*, I, p. 175-176 et II-2, p. 519-557 (lettres à Marie von Brühl, de 1803 à 1821 ; les réponses ont été perdues) ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1335, p. 323-324.

126. KMC, n° 1, p. 43-44, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz… » (trad. CRR, p. 150-151) ; [Bray], « Aus der Berliner Hofgesellschaft », p. 282-283.

127. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 102-103 ; Swetschin, *Clausewitz*, p. 111 ; Rochow, *Vom Leben*, p. 28. Karoline von Rochow était la jeune sœur de F. A. L. von der Marwitz.

128. KMC, n° 46, p. 176, Marie von Brühl à Clausewitz, Giewitz, 22 octobre 1808.

129. Schramm, *Clausewitz*, p. 26 ; Swetschin, *Clausewitz*, p. 111.

130. Rochow, *Vom Leben*, p. 27.

131. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 87-91.

132. Simms, *The Impact of Napoleon*, p. 54.

133. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 5.

134. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 104-107 ; Weniger, *Goethe und die Generale*, p. 178-179.

135. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 26.

136. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 108-109.

137. Schramm, *Clausewitz*, p. 86-87.

138. KMC, n° 1, p. 44, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz… » (trad. CRR, p. 151).

139. *Schriften*, I, p. 57-58, « Auflösung der 26ten Aufgabe », Berlin, 3 décembre 1803.

140. Paret, *Understanding War*, p. 22-23.

141. Des extraits ont été publiés par les historiens qui ont eu accès aux papiers de Clausewitz avant 1945 : Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 197-220 ; Clausewitz, *Geist und Tat*, p. 7-19.

142. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 237-240. Peter Paret date ce texte de 1803.

143. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 79.

144. *HW*, IX, p. 1-106, « Gustav Adolphs Feldzüge von 1630-1632 ».

145. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 179-180 ; Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 79.

146. Clausewitz, *Œuvres posthumes*, p. 53-54.

147. *Ibid.*, p. 62-63, 72, 91 et 141.

148. *Ibid.*, p. 12, B. Heuser, « Clausewitz historien, politologue ou fondateur de la polémologie ? ».

149. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 402-403.

150. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 85-88.

151. Clausewitz, *Strategie aus dem Jahr 1804, mit Zusätzen von 1808 und 1809*, éd. E. Kessel, Hambourg, 1937 ; CRR, p. 19-54.

152. J. G. J. Venturini, *Lehrbuch der Strategie…/Lehrbuch der angewandten Taktik…*, 3 vol., 1799-1801 ; M. Dumas, *Précis des événemens militaires, ou Essai historique sur la guerre présente…*, 2 vol., Paris-Strasbourg-Hambourg-Londres, an IX-1801.

153. CRR, p. 22-25 et 29-30, « Stratégie », 1804.

154. *Ibid.*, p. 31, 33-35 et 40.

155. A. H. D. von Bülow, *Geist des neuern Kriegssystems…*, Hambourg, 1799. L'ouvrage fut rapidement traduit en français : *Esprit du système de guerre moderne…*, trad. Tranchant-Laverne, an X-1801.

156. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 91-218 (sur Bülow) et 224, n. 20 (sur Massenbach). On doit à Massenbach, avant 1806, une étude des campagnes dans la vallée du Rhin en 1796 et des comptes rendus d'ouvrages militaires.

157. CRR, p. 45, « Stratégie », 1804 ; *VK*, II, 1, p. 271, et *DG*, p. 118 (définition de la tactique et de la stratégie) et *VK*, I, 2, p. 226, et *DG*, p. 79 (analogie avec le paiement en espèces). Les références à *Vom Kriege*, dans la 19e édition de Werner Hahlweg, seront toujours accompagnées de l'indication du livre et du chapitre avant celle de la page, et suivies de la référence à la traduction française de Denise Naville. Cette traduction est loin d'être parfaite, mais elle a le mérite d'être intégrale. On y trouve le mot « engagement » pour traduire *Gefecht*. Il vaut mieux dire « combat ».

158. Clausewitz, *Geist und Tat*, p. 13, et *Historical and Political Writings*, p. 245.

159. [Clausewitz], « Bemerkungen » ; Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 8-9. Sur cette revue et son directeur, l'officier hessois H. P. R. von Porbeck, voir Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 71, et Paret, *Yorck*, p. 82-83.

160. A. H. D. von Bülow, *Lehrsätze des neuern Krieges oder reine und angewandte Strategie aus dem Geist des neuern Kriegssystems hergeleitet*, Berlin, 1805.

161. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 179 et 205.

162. CRR, p. 68-72 et 78, « Remarques sur la *Stratégie pure et appliquée* de Monsieur de Bülow ou critique des vues qui y sont contenues », 1805.

163. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 93-94 ; Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 82-86.

164. *Schriften*, I, p. 59 et 63. L'étude n'est ni datée ni signée.

165. Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 8 ; Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 29-30. Des indications sur ces auteurs figurent dans notre index. Pour le détail de leurs ouvrages, voir Colson,

L'Art de la guerre, et Jähns, *Geschichte*.

166. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 81, et introduction à Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 9.

167. Clausewitz, *Œuvres posthumes*, p. 76 et 96. Pour le détail, voir Paret, *Clausewitz and the State*, p. 88, n. 22.

2. Les catastrophes (1805-1807)

1. KMC, n° 1, p. 44, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz … » (trad. CRR, p. 151-152).

2. Simms, *The Impact of Napoleon*, p. 199-201.

3. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65.

4. Doepner, « Clausewitz als Soldat », p. 347.

5. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 56.

6. KMC, n° 1, p. 45-52, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz… » (trad. CRR, p. 152-158) et n° 134, p. 315, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz ».

7. Boyen, *Mémoires*, I, p. 167-168 ; Simms, *The Impact of Napoleon*, p. 209-210.

8. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 14-15.

9. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 303-304.

10. Goltz, *Rosbach et Iéna*, p. 230 et 460.

11. Kroener, « Le siècle des Lumières », p. 56.

12. Simms, *The Impact of Napoleon*, p. 288.

13. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 14.

14. Showalter, « Hubertusberg to Auerstädt », p. 322, 330-331.

15. Clausewitz, *Verstreute kleine Schriften*, p. 91, Berlin, 23 mai 1806.

16. Simms, *The Impact of Napoleon*, p. 288.

17. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 20. Clausewitz a donc bien lu Gentz à cette époque, ce qui répond à la question d'un spécialiste de ce dernier (Kronenbitter, *Wort und Macht*, p. 318, n. 322).

18. KMC, n° 2, p. 53, Clausewitz à Marie von Brühl, [Berlin], 30 août 1806 (trad. CRR, p. 159).

19. Radziwill, *Quarante-cinq années*, p. 204.

20. Boyen, *Mémoires*, I, p. 168 ; Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 304-305 ; Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 30. Boyen et Clausewitz se trompent en mettant Scharnhorst parmi les signataires du mémoire du 2 septembre. Quoi qu'on ait pu écrire par la suite, il n'est pas hors des capacités de l'armée prussienne d'imposer alors une bataille à l'armée française et de lui infliger des pertes en attendant l'arrivée des Russes (Showalter, « Hubertusberg to Auerstädt », p. 331-332).

21. Lettow-Vorbeck, *Der Krieg von 1806*, I, p. 163 et 426.

22. KMC, n° 3, p. 54-57, Clausewitz à Marie von Brühl, en cantonnement à Schönbeck, 11 septembre 1806 (trad. CRR, p. 160-161). Voir la carte d'Allemagne au chapitre 5, p. 189.

23. KMC, n° 4, p. 57-58, Clausewitz à Marie von Brühl, en cantonnement à Gerbstädt dans le comté de Mansfeld, 18 septembre 1806 (trad. CRR, p. 161-162).

24. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 51.

25. Harari, *The Ultimate Experience*, p. 198-201, 240-241 ; Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e^-XXI^e^ siècle)*, Paris, 2008, p. 259-260 et 291.

26. KMC, n° 4, p. 59-60, Clausewitz à Marie von Brühl, en cantonnement à Gerbstädt dans le comté de Mansfeld, 18 septembre 1806 (trad. CRR, p. 162-163).

27. KMC, n° 4, p. 60-62, Clausewitz à Marie von Brühl, Rossbach, 20 septembre 1806 (trad. CRR, p. 163-165).

28. KMC, n° 4 et 5, p. 62-66, Clausewitz à Marie von Brühl, Merseburg, 26 et 29 septembre 1806 (trad. CRR, p. 165-167).
29. Goltz, *Rosbach et Iéna*, p. 98-101.
30. Höhn, *Scharnhorst*, p. 168.
31. Carrias, *La Pensée militaire allemande*, p. 140 ; Citino, *The German Way of War*, p. 110-111.
32. KMC, n° 6, p. 67, Clausewitz à Marie von Brühl, en cantonnement à Tennstädt près de Weimar, 12 octobre 1806 (trad. CRR, p. 167).
33. Schwartz, *Leben*, I, p. 48 (trad. Stern, *« Leben »*, p. 481 ; Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 12-13).
34. Goltz, *Rosbach et Iéna*, p. 297.
35. Auguste de Prusse, « Aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse », p. 10-14.
36. Bressonnet, *Etudes tactiques*, p. 342-343 et 352.
37. *Ibid.*, p. 352-353 ; Auguste de Prusse, « Aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse », p. 14.
38. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 72.
39. Lettow-Vorbeck, *Der Krieg von 1806*, I, p. 392 ; Reichel, *Davout et l'art de la guerre*, p. 349.
40. Schwartz, *Leben*, I, p. 126-127.
41. Bressonnet, *Etudes tactiques*, p. 367-368, 373-374.
42. Jany, *Die Gefechtsausbildung*, p. 84 (trad. Bressonnet, *Etudes tactiques*, p. 375), mémoire daté de Soissons, le 13 juin 1807.
43. Jany, *Die Gefechtsausbildung*, p. 86, 88-92 ; Paret, *Yorck*, p. 104.
44. Blessé, un fusil de soldat en main, Scharnhorst fut le dernier à quitter le village de Poppel. Clausewitz ne l'a sans doute pas vu sur le champ de bataille. Il n'apprendra qu'en 1812, fortuitement, son action héroïque à Auerstedt (KMC, n° 112, p. 280, Clausewitz à Marie von Brühl, Breslau, 24 avril 1812).
45. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 131 et 134-135.
46. Bressonnet, *Etudes tactiques*, p. 379, 386 et 389.
47. Schramm, *Clausewitz*, p. 108.
48. Auguste de Prusse, « Aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse », p. 17-18.
49. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 158.
50. Auguste de Prusse, « Aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse », p. 18-20.
51. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 157-158.
52. *Ibid.*, p. 156-157.
53. Auguste de Prusse, « Aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse », p. 22-28.
54. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 163-168. Le récit de Clausewitz sur les événements de Prenzlau faisait partie de ses papiers sur la campagne de 1806 et a été publié pour la première fois par Schwartz, *Leben*, I, p. 54-62.
55. Reiset, *Souvenirs*, I, p. 225-226.
56. Ce château, situé au centre de Berlin, a été détruit pendant la Deuxième Guerre mondiale (Streidt et Feierabend, *La Prusse*, p. 76-81, 95-99 et 287-291). Il ne s'agit pas du château de Charlottenburg, toujours visible aujourd'hui.
57. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 168-169 ; Auguste de Prusse, « Aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse », p. 31-32.
58. Meier, *Fontanestadt*, p. 78 ; Schramm, *Clausewitz*, p. 124-125.

59. KMC, n° 7, p. 67-70, Clausewitz à Marie von Brühl, Neuruppin, 1er décembre 1806 (trad. CRR, p. 173-174).

60. KMC, n° 8, p. 70-75, Clausewitz à Marie von Brühl, Neuruppin, 13 décembre 1806 (trad. CRR, p. 184-188).

61. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 36-37.

62. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 767.

63. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, VI, n° 13709, p. 1207, Posen, 2 décembre 1806.

64. KMC, n° 134, p. 314-315, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz ».

65. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, VI, n° 13912, p. 1301, à Fouché, Pultusk, 31 décembre 1806.

66. Schramm, *Clausewitz*, p. 128 ; Paret, *The Cognitive Challenge of War*, p. 36.

67. KMC, n° 9, p. 75-76, Clausewitz à Marie von Brühl, Ellrich au pied du Harz, 3 janvier 1807 ; Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 29.

68. KMC, n° 10, p. 76-78, Clausewitz à Marie von Brühl, Marburg, 6 janvier 1807 (trad. CRR, p. 190).

69. KMC, n° 10, p. 79, Clausewitz à Marie von Brühl, Francfort-sur-le-Main, 9 janvier 1807 (trad. CRR, p. 191).

70. KMC, n° 10, p. 80, Clausewitz à Marie von Brühl, Metz, 16 janvier 1807 (trad. CRR, p. 192-193).

71. KMC, n° 10, p. 81, Clausewitz à Marie von Brühl, Nancy, 18 janvier 1807 (trad. CRR, p. 193).

72. Reitzenstein, « Journal », p. 684.

73. KMC, n° 12 et 13, p. 81-85, Clausewitz à Marie von Brühl, Nancy, 23 et 28 janvier 1807 (trad. CRR, p. 193-196).

74. Reitzenstein, « Journal », p. 686.

75. Hauterive, *La Police secrète du 1er Empire*, III, p. 127, bulletin du mardi 20 janvier 1807, rubrique 324.

76. *Ibid.*, III, p. 140, bulletin du samedi 31 janvier 1807, rubrique 365.

77. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, VII, n° 14179 et 14182, p. 136 et 138, à l'archichancelier Cambacérès et au ministre de la Police Fouché, Varsovie, 27 janvier 1807.

78. KMC, n° 13 et 14, p. 86-88, Clausewitz à Marie von Brühl, Nancy, 2 et 4 février 1807 ; Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 32-33.

79. Reitzenstein, « Journal », p. 687.

80. Il doit s'agir du colonel d'artillerie Marie-Jean Demarçay (1772-1839), autoritaire, violent et qui sera député d'extrême gauche sous la Restauration (Chalmin, « L'Ecole de Metz », p. 47).

81. KMC, n° 14, p. 89-90, Clausewitz à Marie von Brühl, Nancy, 28 février 1807 (trad. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 319-320). Les mots en italique sont en français dans le texte. On trouve un témoignage similaire chez Reitzenstein (« Journal », p. 684). Pour lui, la plupart des Français croient être de la première nation du monde et sont amenés « à ignorer tout ce qui n'est pas la France et à méconnaître chez les autres nations la science, les arts, les bonnes manières ». Tous ne sont pas comme cela et il y a chez eux « de bonnes gens, mais ils n'ont pas assez d'influence sur la masse ».

82. KMC, n° 14, p. 92, Clausewitz à Marie von Brühl, Nancy, 28 février 1807 (trad. CRR, p. 196-197).

83. Reitzenstein, « Journal », p. 687-688.

84. KMC, n° 15, p. 95-96, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 16 mars 1807 (trad. CRR, p. 199-200). Souligné dans le texte.

85. Swetschin, *Clausewitz*, p. 97-98.

86. KMC, n° 15, p. 94-95, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 16 mars 1807 (trad. CRR, p. 198-199). Souligné dans le texte.

87. KMC, n° 15, p. 97-98, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 17 mars 1807 (trad. CRR, p. 200-201).

88. Hauterive, *La Police secrète du 1er Empire*, III, p. 182, bulletin du vendredi 13 mars 1807, rubrique 478.

89. *Ibid.*, III, p. 183, bulletin du samedi 14 mars 1807, rubrique 482, extrait d'un rapport du préfet de l'Aisne du 12 mars.

90. *Ibid.*, III, p. 187, bulletin du mercredi 18 mars 1807, rubrique 495. Nous ignorons l'identité de cette dame, dont Clausewitz ne dit jamais mot.

91. KMC, n° 16, p. 99, Clausewitz à Marie von Brühl, Paris, 29 mars 1807 (trad. CRR, p. 202). Souligné dans le texte.

92. KMC, n° 17, p. 104-105, Clausewitz à Marie von Brühl, Paris, 2 avril 1807 (trad. CRR, p. 206-207).

93. *VK* et *DG*, livre II : « La théorie de la guerre », chapitre 2 : « Sur la théorie de la guerre. »

94. KMC, n° 17, p. 108-109, Clausewitz à Marie von Brühl, Paris, 8 avril 1807 (trad. partielle CRR, p. 209-210).

95. Hauterive, *La Police secrète du 1er Empire*, III, p. 210, bulletin du jeudi 9 avril 1807, rubrique 561.

96. KMC, n° 17, 18 et 20, p. 110-118, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 9 et 28 avril, 2 juin 1807 (trad. partielle CRR, p. 210-215).

97. Hauterive, *La Police secrète du 1er Empire*, III, p. 248 et 262, bulletins du samedi 16 mai et du lundi 1er juin 1807, rubriques 658 et 697.

98. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, VII, n° 15337 et 15649, p. 650 et 797, à Fouché, Finkenstein, 19 avril et 18 mai 1807.

99. KMC, n° 21, p. 123, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 15 juin 1807.

100. Jany, *Geschichte*, IV, p. 633 et 640-642 ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1326, p. 284.

101. *Ibid.*, V, n° 1419, p. 46 ; KMC, n° 21, p. 123, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 15 juin 1807.

102. Swetschin, *Clausewitz*, p. 96.

103. KMC, n° 21, p. 124, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 15 juin 1807.

104. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 126.

105. KMC, n° 22 et 24, p. 125-126 et 130-131, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 25, 28 juin et 31 juillet 1807 (trad. CRR, p. 215-216 et 219).

106. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, VII, p. 1407 et 1417, M. Kerautret, « Traité de Tilsit avec la Russie (7 juillet 1807) » et « Traité de Tilsit avec la Prusse (9 juillet 1807) ».

107. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 71.

108. Clausewitz, « Historische Briefe », I, n° 1, p. 1-2.

109. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 123.

110. Clausewitz, « Historische Briefe », I, n° 2, p. 201-204 et 209.

111. Reichel, *Davout et l'art de la guerre*, p. 316, 332-333 ; Lettow-Vorbeck, *Der Krieg von 1806*, I, p. 425-427.

112. *Ibid.*, I, p. 371 ; Petre, *Napoleon's Conquest of Prussia*, p. 126-127, 147.

113. Clausewitz, « Historische Briefe », II, n° 4, p. 10 et 19-22 (trad. CRR, p. 176, 180-181). La troisième lettre de Clausewitz est datée du 19 février 1807 et est publiée en avril. Déplorant la capitulation de tant de forteresses, il écrit que « c'est un axiome de l'art militaire qu'il faut tenir une place forte jusqu'à la dernière extrémité » (*ibid.*, II, n° 4, p. 23-24 ; trad. CRR, p. 181). Napoléon disait exactement la même chose (Napoléon, *De la guerre*, p. 325-326).

114. Goltz, *Rosbach et Iéna*, p. 400 ; Kroener, « Le siècle des Lumières », p. 56 et 62.

115. Reichel, *Davout et l'art de la guerre*, p. 342, et *Le Feu (III)*, p. 7-9.

116. Reichel, « Les guerres de la Révolution française », p. 42-43.

117. KMC, n° 20, p. 119, Clausewitz à Marie von Brühl, Soissons, 2 juin 1807.

118. Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 17 ; Swetschin, *Clausewitz*, p. 118.

119. Schwartz, *Leben*, I, p. 67-72, « Skizze zu einem Operationsplane für Oesterreich, wenn es jetzt Theil an dem Kriege gegen Frankreich nehmen wollte ».

120. Swetschin, *Clausewitz*, p. 125.

121. Klippel, *Das Leben*, III, p. 764-792, Auguste de Prusse, « Vorschläge zur Verbesserung der preuβischen Militair-Verfassung », Soissons, 13 juin 1807.

122. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 223.

123. KMC, n° 25, p. 131, Clausewitz à Marie von Brühl, Lausanne, 16 août 1807 ; Herriot, *Madame Récamier*, p. 105-110 ; Winock, *Madame de Staël*, p. 315.

124. Schwartz, *Leben*, I, p. 88-94, « Journal einer Reise von Soissons über Dijon nach Genf ».

125. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 52.

126. Winock, *Madame de Staël*, p. 313-315.

127. Stübig, « Clausewitz in Yverdon », p. 440-441.

128. KMC, n° 25, p. 132-133, Clausewitz à Marie von Brühl, Lausanne, 16 août 1807.

129. Oelkers, « Der Pädagoge als Reformer », p. 210-211 ; Stübig, « Clausewitz in Yverdon », p. 443.

130. Schwartz, *Leben*, I, p. 110-113, « Pestalozzi ». La suite de cette note n'a pas été retrouvée. Les méthodes de Pestalozzi vont servir de modèle pour les écoles élémentaires prussiennes jusque dans les années 1820 (Levinger, « The Prussian Reform Movement », p. 272).

131. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 185-186.

132. Schramm, *Clausewitz*, p. 173.

133. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 88-92. Cela n'empêcha pas Müller de servir Jérôme Bonaparte après la défaite prussienne de 1806-1807.

134. Schramm, *Clausewitz*, p. 186-188.

135. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 63, lettre de Schlegel à Fouqué, mars 1806.

136. KMC, n° 26 et 27, p. 134-138, Clausewitz à Marie von Brühl, Coppet, 1er et 15 septembre 1807 (trad. partielle CRR, p. 221-224).

137. Winock, *Madame de Staël*, p. 316 et 318.

138. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 56, cité par Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 350.

139. KMC, n° 28, p. 138-140, Clausewitz à Marie von Brühl, Coppet, 3 octobre 1807 (trad. CRR, p. 224-225).

140. KMC, n° 28, p. 142, Clausewitz à Marie von Brühl, Coppet, 5 octobre 1807 (trad. CRR, p. 227).

141. Swetschin, *Clausewitz*, p. 97.

142. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 41.

143. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 355 et 362 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 167 ; Rochow, *Vom Leben*, p. 57.

144. KMC, n° 28, p. 145-146, Clausewitz à Marie von Brühl, Coppet, 5 octobre 1807 (trad. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 324-325).

145. KMC, n° 28, p. 146-147, Clausewitz à Marie von Brühl, Coppet, 5 octobre 1807 (trad. CRR, p. 229). Italique : en français dans le texte.

146. Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 29-30 ; Swetschin, *Clausewitz*, p. 126.

147. KMC, n° 29, p. 148, Clausewitz à Marie von Brühl, Coppet, 9 octobre 1807.

148. Herriot, *Madame Récamier*, p. 112-137 ; Winock, *Madame de Staël*, p. 316-317. M. Récamier refusera le divorce et, malgré les nombreuses lettres passionnées du prince, Juliette ne pourra se résoudre à passer outre. Auguste ne se résignera à rompre définitivement que lors de l'été 1809.

149. Beck, « Clausewitz in Switzerland », p. 332-333 ; Schramm, *Clausewitz*, p. 195.

150. Staël, *Correspondance générale*, VI, p. 324, Coppet, 28 octobre 1807.

151. Schramm, *Clausewitz*, p. 199-200.

152. Schwartz, *Leben*, I, p. 99-110, « Journal einer Reise von Soissons über Dijon nach Genf », Coppet, 25 août 1807. Les deux derniers mots sont en français dans le texte.

153. Clausewitz, *Politische Schriften*, p. 35-50, « Die Deutschen und die Franzosen » (trad. angl. *Historical and Political Writings*, p. 250-262).

154. Jeismann, *La Patrie de l'ennemi*, p. 73.

155. Osterkamp, « 'Latium und Hellas' », p. 65-67 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 132-135.

156. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 266-269. Le chapitre 21 du *Prince* déconseille la neutralité au dirigeant d'un pays entouré de deux puissants rivaux.

157. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, IV, n° 384, p. 718-721, Scharnhorst à Clausewitz, Memel, 27 novembre 1807 ; *id.*, *Ausgewählte Schriften*, n° 29, p. 255-257 (trad. partielle Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 550).

158. Paret, *Yorck*, p. 118, lettre de Stein à Hardenberg, 8 décembre 1807.

159. Sikora, « Scharnhorst und die militärische Revolution », p. 178.

160. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 211-212, lettre de Scharnhorst à Clausewitz, Memel, 1er décembre 1807.

161. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, VII, n° 16864, p. 1344, à Maret, ministre secrétaire d'Etat, Venise, 6 décembre 1807.

162. *Ibid.*, VII, n° 16865, p. 1344-1345, à Victor, Venise, 6 décembre 1807.

163. Kroener, « Le siècle des Lumières », p. 62.

164. Herberg-Rothe, *Clausewitz's Puzzle*, p. 16-17.

165. Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 23-25.

166. KMC, n° 134, p. 314, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz ».

3. Les réformes (1808-1811)

1. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 311-312.

2. Dwyer, « Prussia », p. 253.

3. Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 260.

4. Paret, *Yorck*, p. 122 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 184.

5. *Schriften*, I, p. 66-90, « Ueber die künftigen Kriegs-Operationen Preußens gegen Frankreich ». Ce texte est publié d'après un manuscrit original non daté et non signé. Werner Hahlweg situe la rédaction entre novembre 1807 et mars 1808. Paul Roques prétend avoir vu une copie ultérieure de Clausewitz portant la mention d'une rédaction probable en 1809, 1810 ou 1811 (Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 45). Pour lui, ce texte a été rédigé peu après la conclusion de la paix de Vienne, donc au cours de l'automne 1809. On n'y trouve pourtant aucune allusion à des événements postérieurs à l'été 1807 et le ton ne se ressent nullement de la défaite de l'Autriche en 1809.

6. *Schriften*, I, p. 79, 81, 85, 89-90 (trad. CRR, p. 240, 241 et 244).

7. SLUB, Mscr. Dresd. App. 2712, B, 21, Nr. 30, Clausewitz à Schlegel, Berlin, 23 janvier 1808.

8. *Ibid.*, Nr. 31-32 ; http://warontherocks.com/2015/08/warchives-what-a-letter-from-clausewitz-tells-us-about-the-prussian-master-and-his-world/ (consulté le 04/11/2015).

9. Boyen, *Mémoires*, I, p. 242 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 179-180 ; White, *The Enlightened Soldier*, p. 130.

10. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 83.

11. Schramm, *Clausewitz*, p. 205, 208, 209 ; Voβ, *Neunundsechzig Jahre*, p. 335.

12. KMC, n° 30, p. 150, Marie von Brühl à Clausewitz, Berlin, 1er avril 1808.

13. KMC, n° 31, p. 151-152, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, entre le 2 et le 10 avril 1808.

14. KMC, n° 32, p. 153, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 10 avril 1808.

15. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 216, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ».

16. Haffner et Venohr, *Profils prussiens*, p. 89-94 ; Thiele, *Gneisenau*, p. 17-33.

17. KMC, n° 32, p. 154-155, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 15 avril 1808 (trad. CRR, p. 247).

18. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 115-117.

19. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 132, n. 23.

20. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 159, n. 22.

21. Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 37.

22. KMC, n° 32, p. 155, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 15 avril 1808 (trad. CRR, p. 247).

23. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 270.

24. KMC, n° 34, p. 156-157, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 19 avril 1808.

25. KMC, n° 35, p. 157-158, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 23 et 25 avril 1808 (trad. de la lettre du 25, CRR, p. 247-248).

26. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 271-272.

27. Voβ, *Neunundsechzig Jahre*, p. 335.

28. KMC, n° 36, p. 159, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 1er août 1808 ; Carrias, *La Pensée militaire allemande*, p. 148 ; Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 182.

29. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 317 ; Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 181-182.

30. KMC, n° 37, p. 159-163, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 5 et 8 août 1808.

31. Boyen, *Mémoires*, I, p. 242 ; Conrady, *Leben… Grolman*, I, p. 181 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 180.

32. KMC, n° 37 et 39, p. 163-167, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 10 et 17 août 1808 (trad. partielle CRR, p. 248). Souligné dans le texte.

33. Vaupel, *Die Reorganisation*, n° 232, p. 543, ordre du cabinet du roi au prince Auguste, Königsberg, 8 août 1808.

34. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 67.

35. Gneisenau, *Ausgewählte militärische Schriften*, n° 24, p. 117-121, « Denkschrift vom Sommer 1808 über die Idee eines Volksaufstandes » ; n° 25, p. 122-124, « Aus der Konstitution für die allgemeine Waffenerhebung des nördlichen Deutschlands gegen Frankreich vom August 1808 » ; et n° 26, p. 124-127, « Denkschrift an Friedrich Wilhelm III. vom 24. August 1808 ». Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 257-259.

36. Vaupel, *Die Reorganisation*, n° 250, p. 569, Clausewitz à Gneisenau, Königsberg, 25 août 1808 (trad. partielle Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 43-44).

37. Boyen, *Mémoires*, I, p. 243 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 180.

38. *Ibid.*, p. 180-181 ; Höhn, *Scharnhorst*, p. 178.

39. KMC, n° 39, p. 168, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 22 août 1808 ; n° 40 et 41, p. 169-170, Marie von Brühl à Clausewitz, Berlin, 25 et 28 août 1808 (trad. partielle CRR, p. 249).

40. KMC, n° 42, p. 170-171, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 4 septembre 1808 (trad. CRR, p. 249-250).

41. Clausewitz, « Kriegswissenschaften » (I), col. 65-67.

42. Clausewitz, « Kriegswissenschaften » (II), col. 549-550. Ces deux articles ne sont pas signés de Clausewitz. Le premier porte « S – st » pour Scharnhorst. Voir le rapport de la commission sur l'accès au grade d'officier dans Vaupel, *Die Reorganisation*, n° 222, p. 533-536. Pour plus de détails sur toutes ces mesures, voir Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 281 ; Paret, *Yorck*, p. 126-140 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 167-170 ; White, *The Enlightened Soldier*, p. 132-136.

43. KMC, n° 43, p. 171-173, Marie von Brühl à Clausewitz, Giewitz, 4 octobre 1808 (trad. partielle CRR, p. 249).

44. Boyen, *Mémoires*, I, p. 309-310, texte de la lettre d'après le *Moniteur* du 9 septembre ; Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, VIII, n° 18826 et 18884, p. 1032 et 1062, au maréchal Soult, Saint-Cloud, 4 et 10 septembre 1808. En décembre, l'Empereur ira encore plus loin. Il exigera que Stein quitte la Prusse et ordonnera que ses troupes le passent par les armes si elles viennent à le capturer (*ibid.*, VIII, n° 19541, p. 1338, à Champagny, Madrid, 16 décembre 1808).

45. Voβ, *Neunundsechzig Jahre*, p. 337-338.

46. Conrady, *Leben… Grolman*, I, p. 191 ; KMC, n° 44, p. 174, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 13 octobre 1808.

47. KMC, n° 45, p. 174-176, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 20 octobre 1808.

48. Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 352.

49. KMC, n° 55, 58, 59, 61, 62, 64 et 65, p. 187-189, 193-199 et 202-204, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 4, 22, 27 et 28 décembre 1808, 2 et 7 janvier 1809 (trad. partielle CRR, p. 252-253).

50. *Schriften*, I, p. 616, Clausewitz à Gneisenau, [Königsberg], 6 janvier 1809.

51. Schramm, *Clausewitz*, p. 245.

52. Weniger, *Goethe und die Generale*, p. 186.

53. KMC, n° 63 et 66, p. 201, 205-207, Marie von Brühl à Clausewitz, Giewitz, 4 et 7 janvier 1809 (trad. partielle CRR, p. 255-256). Sur Schill : Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 342 ; Krosigk, *Karl Graf von Brühl*, p. 283.

54. KMC, n° 67, p. 207-208, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 9 janvier 1809 (trad. partielle CRR, p. 256).

55. Clausewitz, *Geist und Tat*, p. 158, « Über Kunst und Kunsttheorie ». En italique dans le texte. Le manuscrit original a disparu.

56. *Ibid.*, p. 159 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 162-163. Paret rejette la datation de Rothfels, qui fait remonter ce texte au début des années 1820 (« Ein kunsttheoretisches Fragment », p. 375, n. 1).

57. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 176-177.

58. Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 230.

59. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 30.

60. J. G. Fichte, « Ueber Machiavell, als Schriftsteller, und Stellen aus seinen Schriften », *Vesta. Für Freunde der Wissenschaft und Kunst*, I, juin 1807, p. 17-81 ; Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 115.

61. KMC, n° 67, p. 209, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 12 janvier 1809 (trad. partielle CRR, p. 257).

62. Clausewitz, *Verstreute kleine Schriften*, p. 160, à Fichte, Königsberg, 11 janvier 1809.

63. *Ibid.*, p. 162 ; Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 282, n. 1.

64. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 177.

65. KMC, n° 69 et 70, p. 209-212, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 23 janvier et 17 février 1809 (trad. partielle CRR, p. 257).

66. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 583-584 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 184.

67. KMC, n° 71, p. 212-215, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 23 février 1809 (trad. partielle CRR, p. 257). La nomination de Carl est datée du 21 février (Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65).

68. Boyen, *Mémoires*, I, p. 269 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 184 ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 248.

69. Schramm, *Clausewitz*, p. 250.

70. KMC, n° 71, 72, 73 et 74, p. 215-218, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 24 février 1809 ; Marie von Brühl à Clausewitz, Berlin, 23 février 1809, avec la citation d'une lettre de Mme de Staël à la comtesse Voβ ; Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 4 et 9 mars 1809.

71. Krosigk, *Karl Graf von Brühl*, p. 283-284, Karl von Brühl à son père, fin février ou début mars 1809.

72. Hagemann, *'Mannlicher Muth und Teutsche Ehre'*, p. 183-184.

73. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 340-342 ; Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 300-301.

74. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, I, p. 492-493, Clausewitz, « Die Preuβische Legion ».

75. Conrady, *Leben… Grolman*, I, p. 204.

76. *Schriften*, I, p. 617-619, Clausewitz à Gneisenau, K[önigsberg], 12 avril 1809.

77. KMC, n° 78, p. 222-226, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 23 avril 1809 (trad. partielle CRR, p. 258-261) ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 141-143.

78. Hagemann, *'Mannlicher Muth und Teutsche Ehre'*, p. 191.

79. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 342-343 ; KMC, n° 79, p. 227, Marie von Brühl à Clausewitz, Berlin, 29 avril 1809, 23 heures. Schill était la coqueluche des salons berlinois et il avait fait forte impression à Marie. Schramm écrit qu'elle tomba peut-être un peu amoureuse de lui (*Clausewitz*, p. 259-260). Schill avait correspondu avec Gneisenau à propos de soulèvements possibles (Vaupel, *Die Reorganisation*, n° 316a, p. 694-700, Schill à Gneisenau, Suckowshof, 11 novembre 1808, et n° 348, Gneisenau à Schill, Königsberg, 29 novembre 1808) mais, comme nous l'avons vu plus haut, il ne connaissait pas Clausewitz, contrairement à ce qu'écrit Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 302. La meilleure étude du personnage est celle de S. A. Mustafa, *The Long Ride of Major von Schill : A Journey through German History and Memory*, Lanham, Maryl., 2008.

80. KMC, n° 80, 82, 83 et 84, p. 228, 230-231, 233-236, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 6, 10, 15 et 21 mai 1809 (trad. partielles, Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 54 et CRR, p. 261-263) ; KMC, n° 81, p. 230, Marie von Brühl à Clausewitz, Berlin, 8 mai 1809.

81. Bignon, *Histoire de France*, II, p. 395.

82. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 184-185 (trad. *Historical and Political Writings*, p. 95-96).

83. Boyen, *Mémoires*, I, p. 257-259.

84. Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 230-231.

85. Du moins parmi les noms retenus ; les listes complètes ont été perdues (Voigt, *Geschichte*, p. 39-40, 114-116 ; Baersch, *Beiträge*, p. 3-5).

86. Schramm, *Clausewitz*, p. 253.

87. KMC, n° 85 à 90, p. 237-246, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 28 et 29 mai, 9 juin 1809 ; Marie von Brühl à Clausewitz, Berlin, 30 mai et 2 juin 1809.

88. KMC, n° 91 à 97, p. 246-259, Clausewitz à Marie von Brühl, Königsberg, 15, 19, 26 juin, 20, 21 et 31 juillet, 8, 17 et 21 août 1809 ; Marie von Brühl à Clausewitz, Berlin, 20 juillet 1809 (trad. partielle CRR, p. 263-268). Friedrich Wilhelm von Brühl s'est distingué à Aspern comme sous-lieutenant au régiment de uhlans Graf Merveldt. L'archiduc Charles l'a promu lieutenant sur le champ de bataille.

89. Stübig, « Die Entwicklung », p. 253.

90. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 228 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 135, n. 33 et p. 149 ; Swetschin, *Clausewitz*, p. 130-131.

91. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 41.

92. KMC, n° 98, 100-102, p. 260-266, Clausewitz à Marie von Brühl, Rottmannshöfchen et Königsberg, 4 et 23 septembre, 9 et 18 octobre 1809 ; Schramm, *Clausewitz*, p. 275.

93. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VI, n° 68, p. 81-82, Scharnhorst au prince Auguste, Königsberg, 20 octobre 1809. Scharnhorst souffrait d'une « fièvre nerveuse de nature biliaire » qui aurait été provoquée par les soupçons que ses ennemis faisaient peser sur lui (Boyen, *Mémoires*, I, p. 283).

94. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 275-276.

95. Boyen, *Mémoires*, I, p. 257.

96. *Schriften*, I, p. 150-154, au prince Auguste, Königsberg, 10 décembre 1809. Peter Paret entretient une certaine confusion lorsqu'il laisse entendre, à tort, que le retour à Berlin s'est effectué fin octobre (*Clausewitz and the State*, p. 144).

97. *Schriften*, I, p. 95-104 et 184-208, texte introductif et regroupement par sujets de Werner Hahlweg. Celui-ci n'a publié qu'une sélection de cette correspondance de service. On trouvera d'autres pièces dans Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VI et VII.

98. Klippel, *Das Leben*, III, p. 517 ; Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 215-216, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ».

99. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 95 et 105.

100. KMC, n° 134, p. 313, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz ».

101. Klippel, *Das Leben*, III, p. 518.

102. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, I, p. 593, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 29 janvier 1810.

103. *Schriften*, I, p. 619-622, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 8 février 1810.

104. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65 ; Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 35.

105. *Schriften*, I, p. 128-131, Clausewitz à la 3e division, Berlin, 2 mars 1810.

106. Klippel, *Das Leben*, III, p. 434-435, Scharnhorst au prince Auguste, Berlin, 2 mars 1810.

107. *Schriften*, I, p. 154-156, Clausewitz au prince Auguste, Berlin, 11 mars 1810.

108. *Ibid.*, I, p. 208 et 92 ; Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VI, n° 214, p. 277.

109. Schramm, *Clausewitz*, p. 318-321 ; Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 32.

110. Courcelle, *Ceux qui bravaient l'Aigle*, n° 2, p. 40-46 ; Hofschröer et Hook, *Prussian Staff*, p. 13 ; http://warontherocks.com/2015/10/a-portrait-of-clausewitz-as-a-young-officer/

111. Scharnhorst, *Ausgewählte Schriften*, n° 41, p. 375-376 ; Klippel, *Das Leben*, III, p. 550.

112. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 317-318 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 185.

113. L'étymologie du mot est discutée, mais il désigne, dans le vocabulaire militaire, les réserves cachées, surnuméraires, d'un régiment (Hagemann, *Revisiting Prussia's Wars*, p. 62 ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 253-257 et 322-324).

114. *Schriften*, II-1, p. 281, annexe d'une lettre de Clausewitz à Gneisenau, Coblence, [?] mai 1817. Il s'agit de la première version de « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst » (trad. *Historical and Political Writings*, p. 94-95).

115. *Schriften*, I, p. 624-625, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 30 avril 1810 ; Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, I, p. 595.

116. CRR, p. 54, « Stratégie », 1808.

117. Langendorf, *Faire la guerre*, I, p. 42-48 ; Rapin, *Jomini*, p. 26-31 et 303.

118. Jomini, « L'art de la guerre », p. 32.

119. CRR, p. 55-56, « Stratégie », 1808.

120. CRR, p. 62-64, « Stratégie », 1809.

121. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 154, n. 11.

122. *Schriften*, II-1, p. 18-19. Clausewitz a sans doute utilisé, de Kiesewetter, *Grundriß einer allgemeinen Logik nach Kantischen Grundsätzen…*, 2 vol., Berlin, 1802 et 1806.

123. Scharnhorst, *Ausgewählte Schriften*, p. 1-7, 147-171 ; Hahlweg dans *Schriften*, II-1, p. 19.

124. CRR, p. 64, « Stratégie », 1809.

125. *Schriften*, II-1, p. 22, « Zweck des Werks ».

126. *Ibid.*, II-1, p. 23-25, « Ueber den Zustand der Theorie der Kriegskunst ».

127. *Ibid.*, II-1, p. 46 et 60, « Erstes Capitel. Von der Kriegskunst überhaupt und ihrer Eintheilung ».

128. *Ibid.*, II-1, p. 62, « 2tes Kapitel. Strategie und höhere Taktik. Grenzen zwischen beyden. *Definition* und weitere Eintheilung ».

129. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 156-157.

130. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 197-198 (trad. CRR, p. 365).

131. Carrias, *La Pensée militaire allemande*, p. 153-154 ; Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 313.

132. Schramm, *Clausewitz*, p. 293 ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65 ; Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 35, et *Schriften*, I, p. 208.

133. Stübig, « Die Entwicklung », p. 251. Clausewitz figure depuis le mois de mars 1810 sur le cadre de la *Kriegsschule für Offiziere*, avec le major von Tiedemann pour l'enseignement de la tactique et de la stratégie (Friedlaender, *Die Königliche Allgemeine Kriegs-Schule*, p. 286).

134. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, I, p. 609, Gneisenau à son épouse, Saint-Pétersbourg, juin 1810.

135. *Schriften*, I, p. 627-628, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 24 juin 1810 ; Streidt et Feierabend, *La Prusse*, p. 176-178.

136. *Schriften*, I, p. 629-630, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 26 juin et 11 juillet 1810.

137. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 347.

138. *Schriften*, I, p. 630-631, Clausewitz à Gneisenau, Landeck, 17 août 1810.

139. GStA PK, IV. HA Rep. 4 Nr. 41 fol. 122v, Frédéric-Guillaume à Clausewitz, Charlottenburg, 29 août 1810 (registre de correspondance).

140. Schramm, *Clausewitz*, p. 299.

141. *Ibid.*, p. 290 ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 67.

142. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VI, n° 450 et 451, p. 604-605, Scharnhorst à sa fille Julie zu Dohna et à Albrecht von Hake (cette dernière de la main de Clausewitz), Neisse, 7 septembre 1810.

143. *Schriften*, I, p. 631-632, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 6 octobre 1810.

144. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65 ; *Schriften*, I, p. 208 ; Friedlaender, *Die Königliche Allgemeine Kriegs-Schule*, p. 301 ; Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 377.

145. Friedlaender, *Die Königliche Allgemeine Kriegs-Schule*, p. 290 ; Klippel, *Das Leben*, III, p. 565-566.

146. *Schriften*, I, p. 209 ; Stübig, « Die Entwicklung », p. 251 ; White, *The Enlightened Soldier*, p. 137 ; Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VII, n° 103, p. 97-98, rapport sur l'Ecole de guerre à la fin de la première année de cours, Berlin, 24 juin 1811.

147. *Schriften*, I, p. 210-211 ; Boyen, *Mémoires*, I, p. 272.

148. *Schriften*, I, p. 634-635, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 20 octobre 1810.

149. *Schriften*, I, p. 231, « Meine Vorlesungen über den Kleiner [*sic*] Krieg gehalten auf der Kriegs-Schule 1810 und 1811 ».

150. *Ibid.*, p. 233, 235, 237, 239, 261.

151. *Ibid.*, p. 274, 321, 394, 397-398, 443-446, 449.

152. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 193.

153. Picaud-Monnerat, « La réflexion sur la petite guerre », p. 129, 130, 133, 135.

154. *Schriften*, I, p. 234, « Meine Vorlesungen über den Kleiner [*sic*] Krieg gehalten auf der Kriegs-Schule 1810 und 1811 ».

155. Friedlaender, *Die Königliche Allgemeine Kriegs-Schule*, p. 358-361 ; relevé par Hahlweg dans *Schriften*, I, p. 223.

156. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 104-106.

157. *Schriften*, I, p. 212-213, introduction de W. Hahlweg, et p. 445, « Meine Vorlesungen über den Kleiner [*sic*] Krieg gehalten auf der Kriegs-Schule 1810 und 1811 ».

158. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 36 ; Schwartz, *Leben*, I, p. 153.

159. *HW*, III, p. 205-209, « Entwurf der dem Herrn General von Gaudi vorgelegt wurde ». Il s'agit d'une mise au net ultérieure, car Gaudi n'est pas encore général en 1810.

160. *Schriften*, II-1, p. 107-108, « Einleitung in das Studium der Schlachten und Gefechte. Für den Kronprinzen ».

161. Strachan, *Carl von Clausewitz's* On War, p. 118.

162. Stein, *Briefe*, III, n° 270, p. 410-411, Stein à la princesse Louise Radziwill, Prague, 2 octobre 1810 (en français).

163. KMC, n° 1, p. 50-51, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz… ».

164. *Schriften*, I, p. 635, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 14 décembre 1810.

165. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 107 ; Schwartz, *Leben*, I, p. 174. Pour Jacques Droz, Ribbeck était beaucoup plus soumis à la domination française que Schleiermacher (*Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 114).

166. Schramm, *Clausewitz*, p. 298. Cet auteur se trompe en faisant décéder la mère de Clausewitz en 1806.

167. Stein, *Briefe*, III, n° 298, p. 444, Louise Radziwill à Stein, Charlottenburg, 27 décembre 1810 (cette partie en français).

168. *Ibid.*, p. 445.

169. KMC, n° 134, p. 313, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz ».

170. Rochow, *Vom Leben*, p. 40-41.

171. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 211, n. 10.

172. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 107.

173. Rochow, *Vom Leben*, p. 37-38.

174. *Ibid.*, p. 34. Augusta a épousé un prince de Hesse et Wilhelmine le prince Guillaume d'Orange, futur roi des Pays-Bas.

175. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 314-316 ; Hagemann, *'Mannlicher Muth und Teutsche Ehre'*, p. 183-184.

176. Paret, *Clausewitz and the State*, p. xiii et 212. Le nom de Kleist n'apparaît peut-être que comme celui d'un membre potentiel. Peter Paret est néanmoins convaincu que Clausewitz l'a connu et il souligne leurs affinités (Paret, *Understanding War*, p. 160-163).

177. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 236.

178. Rochow, *Vom Leben*, p. 35, 38-40.

179. Weniger, *Goethe und die Generale*, p. 180, 185, 186.

180. *Schriften*, I, p. 636-639, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 15 et 29 janvier 1811.

181. *Ibid.*, I, p. 113-117 et 127-128, Clausewitz au département général de la Guerre, au colonel von Borstell, au prince Guillaume de Hesse, au général von Blücher, au général von Yorck et au prince Auguste, Berlin, 21 janvier, 4 et 22 février 1811.

182. Showalter, « Prussia's Army », p. 233.

183. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VI, n° 606, p. 756, à Friedrich von Clausewitz, Berlin, 12 février 1811.

184. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1326, p. 284, et V, n° 1419, p. 46-47.

185. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 211, n. 10.

186. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 31-32.

187. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VI, n° 618, p. 766, au roi, Berlin, 27 février 1811 ; *Schriften*, I, p. 118-120, au roi, Berlin, 31 mai, 7 juin et 10 juillet 1811.

188. Boyen, *Mémoires*, I, p. 264.
189. *Schriften*, I, p. 148-150, au roi, Berlin, 1er juin 1811.
190. Thiele, *Gneisenau*, p. 110-112 ; Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 53.
191. *Ibid.*, II, p. 54.
192. *Schriften*, I, p. 640-647, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 17 juin 1811.
193. *Ibid.*, I, p. 648, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 17 juin 1811.
194. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VII, n° 137, p. 128-129, Berlin, 20 juillet 1811.
195. *Schriften*, I, p. 650-653, Clausewitz à Gneisenau, Warmbrunn, 8 et 18 août 1811.
196. Stein, *Briefe*, III, n° 365, p. 527, Louise Radziwill à Stein, Berlin, 27 juin 1811 (en français).
197. *Schriften*, I, p. 654-667, Clausewitz à Gneisenau, Cudowa, 28 août, 2, 6 et 13 septembre, Goldberg, 24 septembre 1811.
198. *Ibid.*, I, p. 599-611, « Précis de la guerre en Espagne et en Portugal » [1811].
199. *Ibid.*, I, p. 668, Clausewitz à Gneisenau, Goldberg, 24 septembre 1811.
200. Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 22.
201. Boyen, *Mémoires*, I, p. 577-578 ; Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 348.
202. Gneisenau, *Ausgewählte militärische Schriften*, n° 44, p. 198-203, « Von Carl von Clausewitz niedergeschriebener Plan vom November 1811 zur Aufstellung einer deutschen Legion in Norddeutschland » (trad. partielle CRR, p. 269-272).
203. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1326, p. 284.
204. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 29-30.
205. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 247.
206. KMC, n° 134, p. 312-313, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz ».
207. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 202-205 et 181 (trad. CRR, p. 369-371 et Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 49).
208. Haffner et Venohr, *Profils prussiens*, p. 100-101 ; Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 166, 171 et 190 ; Walter, « Reluctant Reformers, Observant Disciples », p. 98-99.
209. Schulze, « The Prussian Military State », p. 218.
210. Boyen, *Beiträge*, p. 35 et 44.
211. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 31, 35, 38, et « Clausewitz und die Französische Revolution », p. 241-243 ; Paret, *Yorck*, p. 157, et *Clausewitz and the State*, p. 207.

4. La campagne de Russie (1812)

1. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 349 ; Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 187 (trad. *Historical and Political Writings*, p. 97) ; Klippel, *Das Leben*, III, p. 619.
2. *Schriften*, I, p. 686, 688, 689, 695, « [Bekenntnisdenkschrift] » (trad. CRR, p. 275, 277, 278, 283).
3. Guibert, J. de, *Essai général de tactique*, Londres, 1772 ; Paris, 2004, p. 9.
4. *Schriften*, I, p. 733-734, 740, 749-750 « [Bekenntnisdenkschrift] » (trad. CRR, p. 299-300 et 307).
5. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 216 ; Schramm, *Clausewitz*, p. 333.
6. Hagemann, *'Mannlicher Muth und Teutsche Ehre'*, p. 273-274 ; Jeismann, *La Patrie de l'ennemi*, p. 92-93.
7. Stein, *Briefe*, III, n° 428, p. 614, Louise Radziwill à Stein, Berlin, 3 mars 1812, et n° 434, p. 619-620, Stein à Louise Radziwill, Prague, 13 mars 1812 (en grande partie en français).
8. *Schriften*, I, p. 670-671, Clausewitz à Gneisenau, s.l.n.d. [Berlin, début 1812].

9. *Schriften*, I, p. 658, Clausewitz à Gneisenau, Cudowa, 2 septembre 1811.

10. Schwartz, *Leben*, I, p. 153-154, Gaudi à Clausewitz, Berlin, 26 mars 1812.

11. *Schriften*, I, p. 120-123, Clausewitz au roi, au major von Natzmer et au département de la Guerre, Berlin, 13, 19 et 25 mars 1812. Sur les qualités durables du règlement de 1812, voir Paret, *Yorck*, p. 180-182 et 189-190 ; *id.*, *The Cognitive Challenge of War*, p. 92 ; Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 32.

12. « Ein Brief von Clausewitz an den Kronprinzen », p. 284-286. Frédéric-Guillaume IV, le « roi romantique », accédera au trône en 1840, soit neuf ans après la mort de Clausewitz. Celui-ci, en insistant sur l'importance de la volonté, avait bien perçu le défaut majeur du prince. Son irrésolution caractérisa, en effet, son règne.

13. *Schriften*, I, p. 210.

14. Stübig, « Die Entwicklung », p. 251.

15. Boyen, *Mémoires*, II, p. 596 ; Radziwill, *Quarante-cinq années*, p. 319-320.

16. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 42-43.

17. Lehmann, *Knesebeck und Schön*, p. 54.

18. Venzky, *Die Russisch-Deutsche Legion*, p. 42-43.

19. Lehmann, *Knesebeck und Schön*, p. 57 ; Paret, *Yorck*, p. 171.

20. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 91, journal de Leopold von Gerlach.

21. Boyen, *Mémoires*, I, p. 26-27 ; Thiele, *Gneisenau*, p. 139-142. Christopher Clark assimile indûment les positions de Boyen et de Gneisenau à celle de Clausewitz (*Histoire de la Prusse*, p. 349).

22. *Rang- und Quartierliste*, p. 186.

23. KMC, n° 108 et 109, p. 270-274, Clausewitz à Marie, Liegnitz et Frankenstein, 2, 4 et 12 avril 1812. Linnebach s'est trompé en plaçant Wilhelm von Clausewitz à Francfort-sur-l'Oder. C'est l'unité de Friedrich qui tenait garnison là-bas (*Rang- und Quartierliste*, p. 122).

24. *HW*, III, p. 210-262, « Die wichtigsten Grundsätze des Kriegführens zur Ergänzung meines Unterrichts bei Sr. Königlichen Hoheit dem Kronprinzen » (trad. CRR, p. 88-123). Le texte a souvent été reproduit en annexe des éditions de *Vom Kriege*. Il a aussi été traduit et publié séparément aux Etats-Unis, où il a connu de multiples éditions (*Principles of War*, trad. et éd. H. W. Gatzke, Harrisburg, Penn., 1942).

25. KMC, n° 109, p. 274-275, Clausewitz à Marie, Frankenstein, 12 avril 1812.

26. KMC, n° 110, p. 276, Clausewitz à Marie, Frankenstein, 18 avril 1812 ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65.

27. Extrait cité par Lehmann, *Knesebeck und Schön*, p. 54, n. 1.

28. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 119.

29. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 115, Marie à Clausewitz, Giewitz, 12-13 mai 1812, p. 7.

30. KMC, n° 111, p. 279, Clausewitz à Marie, Breslau, 20 avril 1812 ; Boyen, *Mémoires*, II, p. 596-597.

31. Leggiere, *Blücher*, p. 114-118 et 190-193.

32. KMC, n° 111, p. 279, Clausewitz à Marie, Breslau, 21 avril 1812 ; Swetschin, *Clausewitz*, p. 171.

33. *Rang- und Quartierliste*, p. 93-94 ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1419, p. 46 ; KMC, n° 111, p. 279-280, Clausewitz à Marie, Breslau, 21 avril 1812.

34. KMC, n° 114, p. 281-282, Clausewitz à Marie, Breslau, 28 avril 1812.

35. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VII, n° 400, p. 587, Scharnhorst au major Louis Gustav von Thile, Breslau, 17 mai 1812.

36. KMC, n° 115 à 118, p. 283-287, Clausewitz à Marie, Graudenz, 5 mai, Gumbinnen, 8 mai, et Kwaydany, 15 mai 1812.

37. Peter Paret fait remarquer que Clausewitz, après 1815, sera pourtant en très bons termes avec des Juifs assimilés à la bonne société allemande. Il sera l'ami d'au moins deux couples où la femme est juive (Paret, *Clausewitz and the State*, p. 213).

38. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 145, Marie à Clausewitz, Berlin, 13 avril 1813, p. 4. On trouve mention dans cette lettre du « nouveau serviteur » que Marie a dû découvrir après le retour de Russie de Carl. Elle lui demande s'il en est content et parle du « juif ». Celui-ci n'a pu être embauché qu'au début de la campagne, pour servir notamment d'interprète. Il servira Clausewitz jusqu'à la mort de celui-ci (Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 126).

39. KMC, n° 118, p. 287-288, Clausewitz à Marie, Kwaydany, 15 mai 1812.

40. KMC, n° 118 et 119, p. 288-289, Clausewitz à Marie, Vilna, 23 et 28 mai 1812.

41. Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 356-357.

42. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 118, Marie à Clausewitz, Giewitz, 1er-19 juin 1812, p. 7. Marie regroupait en un seul envoi des lettres écrites à des dates différentes. L'adresse était libellée en français, « A Monsieur le Lieutenant Colonel De Clausewitz ».

43. KMC, n° 120 à 122, p. 289-290, Clausewitz à Marie, Vilna, 28 mai, 6 et 20 juin 1812. Wolzogen confirme que Clausewitz et Tiedemann ont demandé son entremise. Il connaissait davantage la réputation du second et il lui proposa d'aller à Riga (Wolzogen, *Mémoires*, p. 93).

44. *HW*, VII, p. 1-248, « Der Feldzug von 1812 in Russland ». Ce texte a été traduit en français (*La Campagne de 1812*). Werner Hahlweg a retrouvé le manuscrit original, différent du texte publié en 1835, et en a donné une édition critique, qui a ensuite fait l'objet d'une traduction anglaise partielle (*Schriften*, II-2, p. 717-935 ; Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 110-204). Clausewitz a dû composer son récit entre 1823 et 1825. Certaines parties remontent sans doute à 1814. Dans son édition, Hahlweg donne une annexe non reprise dans les *HW* qui consiste en un tableau sur les caractéristiques de plusieurs généraux russes. Les jugements sur les personnes ont été d'une manière générale adoucis dans l'édition des *HW* par rapport au manuscrit original.

45. Wurtemberg, *Memoiren*, II, p. 11-12.

46. *1812*, p. 2-3.

47. Gneisenau, *Ausgewählte militärische Schriften*, n° 49, p. 214 et 223-226, lettre au tsar, Riga, 2 juin 1812, avec un mémoire intitulé « Die russische Kriegsmacht und der bevorstehende Krieg » ; Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 167. La stratégie proposée par Gneisenau rappelait celle de Fabius « Cunctator » contre Hannibal. Elle était aussi au cœur d'un mémorandum rédigé en avril 1812 par le général Chouikevitch. Il s'agissait d'idées et non de plans véritables, puisque ceux-ci ne pouvaient être développés qu'en fonction des mouvements de l'adversaire (Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 131-132 ; Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 42-43).

48. *1812*, p. 3.

49. Mikaberidze, « The Russian Army », p. 52.

50. *1812*, p. 4-17.

51. *1812*, p. 17-18.

52. Tchitcherine, « Mémoires », *Novy Mir* (Moscou), IX, 1962, cité par Grunwald, *La Campagne de Russie*, p. 43. Voir aussi Boutourlin, *Histoire militaire*, I, p. 192-194.

53. Wolzogen, *Mémoires*, p. 70. Wolzogen annonce qu'il va répondre aux critiques de Clausewitz, mais il ne le fait pas.

54. http://mil.ru/et/war/more.htm?id=11055360@cmsArticle (01/03/2014).

55. *1812*, p. 19-20.

56. Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 145.

57. Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 94-95.

58. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3512-1, Barclay de Tolly au tsar, Vilna, 15/27 juin 1812 (en français). Les dates du calendrier julien, sur les documents russes cités, seront toujours suivies de leur conversion dans le calendrier grégorien. Le chef d'état-major dont se plaint Barclay est le général Nicolaï Ivanovitch Lavrov.

59. *1812*, p. 20-21.

60. *Schriften*, II-1, p. 129-131, Clausewitz à Gneisenau, Sventsiany, 27 juin 1812.

61. KMC, n° 123, p. 291, Clausewitz à Marie, Sventsiany, 29 juin 1812.

62. *1812*, p. 21-27.

63. Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 104.

64. Clausewitz, *Verstreute kleine Schriften*, p. 175-176, à Tiedemann, au camp de Drissa, 28 juin/10 juillet 1812.

65. Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 139-140 ; *1812*, p. 24, 31.

66. *1812*, p. 30-33 ; *Schriften*, II-2, p. 932-933, « Charakteristik mehrerer Russischer Generale ».

67. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 336-337, Gneisenau à Gröben, Stockholm, juillet 1812.

68. Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 150-151 ; Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 106, 108.

69. *1812*, p. 28-30.

70. KMC, n° 124, p. 291-293, Clausewitz à Marie, près de Polotsk, 6/18 juillet 1812, avec un post-scriptum du 19.

71. *1812*, p. 33-35 ; Wolzogen, *Mémoires*, p. 93.

72. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 111.

73. Stein, *Briefe*, III, n° 492, p. 696-697, Auguste d'Oldenbourg à Stein, Vitebsk, 10/22 juillet 1812.

74. Löwenstern, E. von, *Avec la cavalerie*, p. 96.

75. *Schriften*, II-2, p. 762-763, « Feldzug von 1812 in Ruβland ». Ce passage, publié par Hahlweg à partir du manuscrit, n'a pas été repris dans l'édition des *HW* en 1835, ni par conséquent dans la traduction française.

76. Löwenstern, E. von, *Avec la cavalerie*, p. 97.

77. *1812*, p. 85-87.

78. Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 157 ; Löwenstern, E. von, *Avec la cavalerie*, p. 97-98.

79. *1812*, p. 88.

80. KMC, n° 128, p. 300, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 23 octobre/4 novembre 1812.

81. Löwenstern, W. von, *Mémoires*, II, p. 213-215.

82. Löwenstern, E. von, *Avec la cavalerie*, p. 99-102.

83. KMC, n° 125, p. 294, Clausewitz à Marie, Dorogobouj, 12/24 août 1812.

84. *1812*, p. 92-108.

85. KMC, n° 125, p. 293-296, Clausewitz à Marie, Dorogobouj, 12/24 août 1812.

86. *1812*, p. 108-112. Wolzogen appuie les dires de Clausewitz et développe les calomnies dont il fut l'objet. Il rejette les motifs de méfiance imputables à son caractère, sur lesquels pourtant

Clausewitz n'insiste guère (*Mémoires*, p. 442, n. 321). Sur 16 commandants de corps d'armée, 7 sont d'origine allemande. L'armée compte 69 généraux allemands, 96 colonels et officiers supérieurs, et près de 760 officiers subalternes (Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 131-132).

87. *1812*, p. 112, 115-116, 118-125. Eugène de Wurtemberg n'a rien à ajouter aux remarques de Clausewitz à ce sujet (*Memoiren*, II, p. 79). Un officier de la garde, Mouraviov, reconnaît que les lignes russes étaient beaucoup trop rapprochées les unes des autres, ce qui provoqua des pertes inutiles (Grunwald, *La Campagne de Russie*, p. 160). Tous les historiens soulignent cet entassement. S'il empêchait les Français de manœuvrer et d'exploiter tout succès tactique, le prix à payer serait très élevé et les généraux russes le savaient (Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 193-194 ; Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 79). C'est à la veille de cette bataille que Tolstoï fait son unique allusion à Clausewitz. Celui-ci passe à cheval avec Wolzogen près de la grange où le prince André dialogue avec Pierre Bezoukhov. Les deux officiers allemands conviennent que « la guerre doit être transportée dans l'espace », que le seul but est d'affaiblir l'ennemi, sans tenir compte des pertes. André, après qu'ils sont passés, fustige ces Allemands qui ont abandonné l'Europe entière à Napoléon et qui viennent donner des leçons aux Russes (*La Guerre et la Paix*, III, 2, 25, trad. E. Guertik, 2 vol., Paris, 1963, II, p. 207). Tolstoï a pu lire le récit de Clausewitz (Schramm, *Clausewitz*, p. 587). Ce n'est pas l'avis de Raymond Aron, qui développe une comparaison entre les conceptions des deux auteurs (*Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 386-390).

88. Ernest de Hesse-Philippsthal était lieutenant-colonel au régiment prussien de la garde à pied. Comme Clausewitz, il avait donné sa démission pour servir dans l'armée russe, mais il était le seul officier prussien à ne pas faire partie de la légion russo-allemande (Lehmann, *Knesebeck und Schön*, p. 57).

89. *1812*, p. 127-129 ; Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 132-136. Eugène de Wurtemberg confirme que Clausewitz se trouvait près de Koutouzov au début de la bataille (*Memoiren*, II, p. 130-133).

90. Grunwald, *La Campagne de Russie*, p. 160 ; Löwenstern, W. von, *Mémoires*, I, p. 269 ; Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 143. Tolstoï donne la même image, avec dans la bouche de Koutouzov des expressions proches de celles que lui attribue Clausewitz. Il y voit, en revanche, une manifestation de son génie guerrier : le vieux général sait que les batailles ne se gagnent pas avec les ordres du commandant en chef mais grâce à la force d'âme de l'armée et il la surveille dans le regard de ses officiers (*La Guerre et la Paix*, III, 2, 25, II, p. 242-243).

91. Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 230 et 144.

92. *1812*, p. 129-131 ; Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 144-148.

93. Roth von Schreckenstein, *Die Kavallerie*, p. 41-42.

94. *1812*, p. 132-135.

95. Löwenstern, W. von, *Mémoires*, I, p. 270.

96. Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 149-150.

97. *Ibid.*, p. 152-154 ; Grunwald, *La Campagne de Russie*, p. 163 ; Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 204-205.

98. Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 209-211.

99. *1812*, p. 114-115.

100. *Schriften*, II-1, p. 135-136, Clausewitz à Gneisenau, Saint-Pétersbourg, 26 octobre/7 novembre 1812.

101. KMC, n° 128, p. 300, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 23 octobre/4 novembre 1812.

102. *1812*, p. 139 ; Josselson, *Le Général Hiver*, p. 250.

103. *1812*, p. 139-140 ; KMC, n° 128, p. 300-301, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 23 octobre/4 novembre 1812.

104. *1812*, p. 141-145 ; *Schriften*, II-1, p. 134, Clausewitz à Gneisenau, Saint-Pétersbourg, 26 octobre/7 novembre 1812. La stratégie de la terre brûlée a été ordonnée par Barclay au moins depuis Smolensk et les paysans eux-mêmes l'ont relayée (Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 139).

105. *Schriften*, II-1, p. 133, Clausewitz à Gneisenau, Saint-Pétersbourg, 26 octobre/7 novembre 1812.

106. Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 210-212 ; Löwenstern, W. von, *Mémoires*, I, p. 283.

107. Souvenirs d'Alexander Scherbinine, officier de l'état-major de Toll, traduits et cités par Grunwald, *La Campagne de Russie*, p. 192-193 ; *1812*, p. 145-147.

108. *1812*, p. 147-148. Les organigrammes de la Grande Armée mentionnent, au sein du 2e corps de la réserve de cavalerie, le 1er régiment de uhlans prussiens (Houdecek, F., *La Grande Armée de 1812. Organisation à l'entrée en campagne*, Paris, p. 53). Il s'agit en réalité d'un 1er régiment provisoire ou de marche, constitué des 3e et 4e escadrons de deux régiments : le 2e de Silésie et le 3e de Brandebourg (*Rang- und Quartierliste*, p. 165 et 167). Clausewitz a bien vu les uhlans de deux régiments, contrairement à ce qu'écrit Theodor von Bernhardi, qui prétend le rectifier sur ce point (*« Leben des General Karl v. Clausewitz »*, p. 456).

109. *1812*, p. 148-150. Passé au service de la Russie en 1813, Jomini louera en effet le mouvement latéral vers Kalouga comme une des plus brillantes manœuvres des guerres napoléoniennes, comme si la conduite de la guerre se réduisait à opter sur une carte pour telle ou telle direction (*Histoire critique*, IX, p. 259 ; *Traité*, II, p. 270).

110. *1812*, p. 151-153 ; Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 213 et 237 ; Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 178.

111. *1812*, p. 158.

112. Wurtemberg, *Memoiren*, II, p. 11-13.

113. *1812*, p. 158.

114. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3516, Essen à Wittgenstein, 14/26 août 1812.

115. *Ibid.*, dossier 3380, pièce n° 7, Prevost à Maret, s.l., 27 août 1812 (lettre interceptée).

116. *1812*, p. 158-159 ; Wolzogen, *Mémoires*, p. 142 ; Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 372-380, Chasot à Gneisenau, Krasnaïa-Pakra, 12/24 septembre 1812. Clausewitz était porteur de cette lettre.

117. KMC, n° 126, p. 296-297, Clausewitz à Marie, entre Moscou et Kalouga, 18/30 septembre 1812 (trad. CRR, p. 319-320).

118. KMC, n° 128, p. 300, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 23 octobre/4 novembre 1812.

119. Mikaberidze, *The Russian Officer Corps*, p. LIV ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65. Après Borodino, 32 officiers ont reçu l'ordre de Saint-Vladimir de 3e classe et 576 celui de 4e classe (Mikaberidze, *The Battle of Borodino*, p. 220).

120. Schwartz, *Leben*, II, p. 63-64. La date mentionnée sur le document est le 15 juillet, suivant le calendrier russe. La nomination est du 4 octobre 1812 et le brevet officiel, enregistré le 3 mai 1817 au chapitre de l'ordre, sera signé au nom du prince Volkonski le 28 février 1818.

121. *1812*, p. 155 ; Löwenstern, W. von, *Mémoires*, I, p. 288-289. Michael et Diana Josselson croient que Clausewitz confond les paroles de Barclay en cette occasion avec celles de Phull. Même si Barclay ne désespérait certainement pas de la campagne, il était à ce moment fort abattu et ses

paroles s'appliquaient au commandement de Koutouzov, auprès duquel Clausewitz ne pouvait espérer jouer un rôle significatif (Josselson, *Le Général Hiver*, p. 265-266).

122. *1812*, p. 159-160. La grande-duchesse n'hésitait pas, en effet, à secouer son frère et à lui dire ce qu'il devait faire (Grunwald, *La Campagne de Russie*, p. 176-177).

123. *1812*, p. 159 ; KMC, n° 128, p. 300, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 23 octobre/4 novembre 1812.

124. Boyen, *Mémoires*, II, p. 618 et 621.

125. Arndt, *Erinnerungen*, p. 158.

126. Arndt, *Meine Wanderungen*, p. 80-81.

127. KMC, n° 127, p. 298-299, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 15/27 octobre 1812.

128. Czygan, *Zur Geschichte*, II-1, p. 60 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 220-221.

129. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 123-124.

130. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 380-383, von der Goltz à Gneisenau, Saint-Pétersbourg, 28 octobre 1812.

131. *Ibid.*, II, p. 479, Gneisenau à son épouse, Buxton, 23 octobre 1812.

132. Berenhorst, *Aus dem Nachlasse*, II, p. 353-354, Berenhorst à Valentini, Dessau, 1er novembre 1812. Quelques mois plus tôt, le 19 juin, Berenhorst avait confié au même destinataire qu'il partageait le scepticisme de Clausewitz en matière de plan de guerre (*ibid.*, II, p. 336). Lecteur de Kant, Berenhorst avait voulu montrer les limites de la rationalité à la guerre. Il n'avait pas été surpris par la défaite de la Prusse en 1806, estimant que les généraux français comprenaient la guerre, alors que les généraux prussiens ne comprenaient que l'art de la guerre (Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 91-119).

133. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 700-703, Valentini à Berenhorst, s.l., 30 novembre 1812.

134. *1812*, p. 162.

135. KMC, n° 128, p. 299-301, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 23 octobre/4 novembre 1812.

136. *Schriften*, II-1, p. 131-141, Clausewitz à Gneisenau, Saint-Pétersbourg, 26 octobre/7 novembre et 29 octobre/10 novembre 1812.

137. KMC, n° 129, p. 302, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 29 octobre/10 novembre 1812.

138. KMC, n° 130, p. 303-304, Clausewitz à Marie, Saint-Pétersbourg, 31 octobre/12 novembre 1812.

139. Josselson, *Le Général Hiver*, p. 178 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 227-228 ; Venzky, *Die Russisch-Deutsche Legion*, p. 74.

140. *Schriften*, II-1, p. 141, Clausewitz à Gneisenau, Saint-Pétersbourg, 29 octobre/10 novembre 1812.

141. Wolzogen, *Mémoires*, p. 142.

142. Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 286.

143. *1812*, p. 162-164.

144. Mikaberidze, *The Battle of the Berezina*, p. 139-141, 159-160, 173, 179-180, 197, 204.

145. *1812*, p. 165-170.

146. Mikaberidze, *The Battle of the Berezina*, p. 230-239.

147. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3558, fol. 190 v.

148. Mikaberidze, *The Battle of the Berezina*, p. 216-220.

149. KMC, n° 131, p. 304-305, Clausewitz à Marie, près de Borissov sur la Bérézina, 17/29 novembre 1812 (trad. partielle CRR, p. 322-323).

150. « Clausewitz über die Schlacht an der Beresina », p. 110-111.

151. Harari, *The Ultimate Experience*, p. 232-239 et 277-281.

152. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3558, fol. 193 v.

153. *Ibid.*, fol. 194 r. et 195 r. ; *1812*, p. 172-175 ; Rey, *L'Effroyable Tragédie*, p. 282.

154. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3558, fol. 195 v., 197 r.-198 r. ; *1812*, p. 176-177.

155. *1812*, p. 177-178. Rappelons que le major Friedrich von Clausewitz commande le bataillon des chasseurs de Prusse-Orientale et que Wilhelm est capitaine au 7e régiment d'infanterie, 2e de Prusse-Occidentale (*Rang- und Quartierliste*, p. 94 et 122). Durant le siège de Riga, Wilhelm a engagé son unité lors du combat de Dahlenkirchen le 22 août, où fut tué Tiedemann. Friedrich s'est pour sa part illustré au combat d'Eckau, fin septembre-début octobre (Seydlitz, *Tagebuch*, II, p. 42-45, 87 ; Vermeil de Conchard, *Campagne*, p. 33-35, 75). Presque tout le monde se connaît parmi les officiers prussiens. Dans des lettres à son épouse les 25 et 27 juillet 1812, le major von Rudolphi, qui sert au régiment de Friedrich et qui côtoie aussi Wilhelm, mentionne que leur frère Carl est lieutenant-colonel dans l'autre camp. Il sait que Tiedemann y est aussi, avec son frère (Rudolphi, *Kriegsbriefe*, p. 15-19).

156. Seydlitz, *Tagebuch*, II, p. 238-240 (trad. Vermeil de Conchard, *Campagne*, p. 177-179).

157. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3558, fol. 195 v., 198 r. ; *1812*, p. 178.

158. Jany, *Geschichte*, IV, p. 66 ; Holleben et Caemmerer, *Geschichte*, I, p. 29-33 ; RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3516, Paulucci à Wittgenstein, Riga, 16/28 novembre 1812 ; Droysen, *Das Leben… York*, I, p. 259-260, 264-265.

159. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3558, fol. 195 v., 198 r.-v. ; *1812*, p. 180, 185-186 ; Seydlitz, *Tagebuch*, II, p. 241 (trad. Vermeil de Conchard, *Campagne*, p. 180).

160. *1812*, p. 186-187 ; Bogdanowitsch, *Geschichte*, III, p. 379.

161. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 229.

162. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3558, fol. 198 v.-199 r. ; *1812*, p. 187-188 ; Droysen, *Das Leben… York*, I, p. 280-281 et 283-285 ; Schveitzer, « A propos du centenaire », p. 321-324 ; Janson, « Das Verdienst », p. 299 et 302.

163. Droysen, *Das Leben… York*, I, p. 285-286 ; Jany, *Geschichte*, IV, p. 68.

164. *1812*, p. 196-197.

165. Janson, « Das Verdienst », p. 303 ; Jany, *Geschichte*, IV, p. 67 ; Seydlitz, *Tagebuch*, II, p. 243-246 (trad. Vermeil de Conchard, *Campagne*, p. 182-184).

166. *1812*, p. 189-192 ; « Aus dem Leben des feldmarschalls Grafen Friedrich zu Dohna », p. 177 *sqq.*, cité par Schwartz, *Leben*, I, p. 501-503. Le récit de Dohna, à notre connaissance, n'a pas été publié en dehors de Schwartz. Il tient compte du texte de Clausewitz, qu'il confirme à plusieurs reprises, mais qu'il complète et rectifie sur certains points de chronologie.

167. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 47 ; Janson, « Das Verdienst », p. 306 ; *Historical and Political Writings*, p. 112.

168. *1812*, p. 192 ; *Schriften*, I, p. 700, « [Bekenntnisdenkschrift] » (trad. CRR, p. 287) ; Paret, *The Cognitive Challenge of War*, p. 48, 54-55.

169. « Aus dem Leben des feldmarschalls Grafen Friedrich zu Dohna », p. 177 *sqq.*, cité par Schwartz, *Leben*, I, p. 504.

170. *1812*, p. 192-193 ; Bogdanowitsch, *Geschichte*, III, p. 382 ; Droysen, *Das Leben… York*, I, p. 292-293 ; Seydlitz, *Tagebuch*, II, p. 246-249 (trad. Vermeil de Conchard, *Campagne*, p. 184-186).

171. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3558, fol. 200 v.-201 r.

172. *1812*, p. 193 ; Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 353-354 ; Droysen, *Das Leben… York*, I, p. 294-295.

173. KMC, n° 132, p. 305-306, Clausewitz à Marie, Tauroggen, 18/30 décembre 1812 (trad. CRR, p. 323).

174. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 92, Journal de Leopold von Gerlach.

175. *Schriften*, II-2, p. 727.

176. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 176.

177. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 47.

178. Schubersky, « Clausewitz », p. 95.

179. Paret, *Yorck*, p. 192-193.

180. *1812*, p. 202-204.

181. Herberg-Rothe, *Clausewitz's Puzzle*, p. 29-32 ; Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 172-173.

182. *Ibid.*, p. 173 et 176 ; *Historical and Political Writings*, p. 112.

183. Schwartz, *Leben*, II, p. 64. La nomination est du 19 décembre 1812 et le brevet officiel, enregistré le 8 décembre 1817 au chapitre de l'ordre, sera signé au nom du prince Volkonski le 10 août 1819.

184. Berenhorst, *Aus dem Nachlasse*, II, p. 358, Valentini à Berenhorst, 30 novembre, et Berenhorst à Valentini, Dessau, 9, 10 et 11 décembre 1812.

185. KMC, n° 133 et 134, p. 306-311, « Aufzeichnungen von Marie v. Clausewitz ».

5. La libération de l'Allemagne et la chute de Napoléon (1813-1814)

1. Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 292 ; *1812*, p. 197-198 et 201. Napoléon émit plusieurs fois des réflexions similaires (Napoléon, *De la guerre*, p. 88-89).

2. Humboldt, *Gesammelte Schriften*, XVI (*Politische Briefe*, I), n° 328, p. 352, Vienne, 22 janvier 1813 (en français). Nous ne disposons pas d'autres renseignements quant au bien-fonds évoqué.

3. Paret, *Yorck*, p. 192-194 ; *1812*, p. 199 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 2 ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 68 ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 272.

4. KMC, n° 135, p. 317-318, Clausewitz à Marie, Königsberg, 26 janvier 1813.

5. KMC, n° 136, p. 319, Clausewitz à Marie, Elbing, 28 janvier 1813.

6. Stein, *Briefe*, IV, p. 30, Stein à son épouse, Königsberg, 3 février 1813 (en français).

7. Dwyer, « Prussia », p. 254 ; Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 295.

8. Boyen, *Beiträge*, p. 44-45.

9. Droysen, *Das Leben… York*, I, p. 356-358.

10. Clausewitz, « Das Wesentlichste in der Organisation », p. 70-71.

11. Lehmann, *Knesebeck und Schön*, p. 215-222. Scharnhorst lui aussi n'apportera que quelques précisions ou adaptations. La Landwehr pourra servir en dehors du territoire national : l'organisation en brigades prévue par Clausewitz le laissait supposer. Quant à l'organisation supplémentaire d'unités de cavalerie, Clausewitz ne pouvait pas y songer pour la Prusse-Orientale, car celle-ci avait été vidée de tous ses chevaux par l'armée française (Blaschke, *Carl von Clausewitz*, p. 22 ; Klippel, *Das Leben*, III, p. 685).

12. Arndt, *Erinnerungen*, p. 184, et *Meine Wanderungen*, p. 128-129 ; Boyen, *Mémoires*, II, p. 669 ; Lange II, *Geschichte*, p. 94-95.

13. Sikora, « Militarisierung und Zivilisierung », p. 190-191.

14. Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 272-274.

15. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 178-179.

16. Czygan, *Zur Geschichte*, I, p. 59. Le prénom du major n'est pas précisé. Peut-être s'agit-il de Friedrich. Carl avait ce grade dans l'armée prussienne quand il l'avait quittée, mais il était maintenant lieutenant-colonel dans l'armée russe. On sait aussi qu'il était à Elbing, une localité proche de Königsberg, à la fin du mois de janvier.

17. Dorow, *Erlebtes*, IV, p. 63 et 65, lettre d'un officier de la légion russo-allemande à un conseiller d'Etat à Breslau, Königsberg, 28 février 1813.

18. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VIII, n° 40, p. 37, [Breslau], 12 février 1813.

19. Boyen, *Mémoires*, II, p. 667-669 ; Dwyer, « Prussia », p. 254-255.

20. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 357-358 ; Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 320-321.

21. Rochow, *Vom Leben*, p. 50-51 ; Radziwill, *Quarante-cinq années*, p. 332 ; Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 298.

22. *1812*, p. 200 ; Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 216, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ». Pour Schwartz, Clausewitz serait plutôt arrivé à Berlin le 11 mars, avec le gros de l'armée de Wittgenstein (Schwartz, *Leben*, II, p. 11).

23. Rochow, *Vom Leben*, p. 51-52 ; Radziwill, *Quarante-cinq années*, p. 332 ; Baur, *Prinzeß Wilhelm*, p. 152.

24. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 68, Frédéric-Guillaume à Clausewitz, Breslau, 19 mars 1813. Yorck, dont les troupes sont entrées triomphalement à Berlin le 17 mars, se verra quant à lui exonéré par une commission d'enquête qui conclura à une situation de nécessité militaire. Le roi continuera cependant de lui faire sentir, par des réflexions ou de petites injustices, qu'il n'oublie pas l'insulte faite à son autorité (Paret, *Yorck*, p. 195).

25. Höhn, *Scharnhorst*, p. 377 ; Leggiere, *Blücher*, p. 196.

26. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VIII, n° 127, p. 108, à sa fille, [Breslau], 19 mars 1813, et n° 131, p. 112, à Clausewitz, Breslau, 21 mars 1813.

27. Lehmann, *Scharnhorst*, II, p. 600 ; RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3947, 2^{e} partie, n° 39, Barclay de Tolly à Scharnhorst, 14/26 mars 1813, cité par Stoker, *Clausewitz*, p. 151.

28. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 507, Clausewitz à Marie, Kalisch, 25 mars 1813.

29. *Ibid.*, n° 508, p. 1-3, Clausewitz à Marie, Kalisch, 26 mars 1813 (trad. partielle CRR, p. 335-336). L'adresse est écrite en français, « A Madame de Clausewitz née Comtesse de Brühl », à Berlin.

30. *Hohenzollernbriefe*, n° 4, p. 7-8, Breslau, 30 mars 1813.

31. Bauer, *Horrido Lützow*, p. 9-27 ; Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 104-105.

32. KMC, n° 139, p. 322-324, Clausewitz à Marie, Dresde, 1er avril 1813.

33. KMC, n° 140, p. 324, Clausewitz à Marie, Penig, 4 avril 1813 (trad. CRR, p. 336).

34. KMC, n° 140, p. 324-325, Clausewitz à Marie, Penig, 4 avril 1813 (trad. CRR, p. 336-337).

35. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 216, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ».

36. Thiele, *Gneisenau*, p. 170.

37. KMC, n° 141, p. 325-327, Clausewitz à Marie, Rochlitz près de Leipzig, 9 avril 1813 (trad. partielle CRR, p. 337-338).

38. Leggiere, *Blücher*, p. 201.

39. Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 255.

40. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 145, Marie à Clausewitz, Berlin, 13 avril 1813.

41. Holleben et Caemmerer, *Geschichte*, II, p. 33-34. Le texte n'est pas daté.

42. KMC, n° 142, p. 327, Clausewitz à Marie, Altenburg, 18 avril 1813.

43. *Hohenzollernbriefe*, n° 15, p. 31, la princesse Charlotte au prince héritier, Breslau, 20 avril 1813. Il doit s'agir d'une brochure publiée anonymement par E. M. Arndt, *Zwei Worte über die Entstehung und Bestimmung der Teutschen Legion*, s.l., 1813, p. 7-8. Clausewitz est effectivement cité comme un des défenseurs de la « liberté allemande ».

44. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 513, Clausewitz à Marie, Altenburg, 22 avril 1813.

45. KMC, n° 144, p. 329-330, Clausewitz à Marie, Altenburg, 25 avril 1813 (trad. partielle CRR, p. 338) ; Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 134.

46. *Ibid.*, p. 135.

47. Dorow, *Erlebtes*, III, p. 147-148 ; Klippel, *Das Leben*, III, p. 668-669.

48. Holleben et Caemmerer, *Geschichte*, II, p. 34-35 ; Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 313-314 ; Wolzogen, *Mémoires*, p. 146.

49. Clausewitz, *La Campagne de 1813*, p. 30-31.

50. Holleben et Caemmerer, *Geschichte*, II, p. 35.

51. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 515, Clausewitz à Marie, Rötha près de Leipzig, 1er mai 1813 (trad. partielle CRR, p. 338-339).

52. Leggiere, *Blücher*, p. 232 ; Wolzogen, *Mémoires*, p. 146. D'après Roger Parkinson (*Clausewitz*, p. 217), Blücher aurait reproché le cafouillage dans les mouvements à l'état-major russe et en particulier à Clausewitz, officier de liaison. Il ne cite cependant aucune source et nous n'avons rien trouvé à ce sujet. En réalité, comme nous l'avons dit, Clausewitz secondait Scharnhorst et ne servait pas réellement d'officier de liaison.

53. Clausewitz, *La Campagne de 1813*, p. 33-34.

54. *Ibid.*, p. 34-38 ; Lanrezac, *La Manœuvre de Lützen*, p. 148-152.

55. Hüser, *Denkwürdigkeiten*, p. 112.

56. Leggiere, *Blücher*, p. 235 ; Wedel, *Lebenserrinerungen*, II, p. 56.

57. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1419, p. 46 ; Plotho, *Der Krieg in Deutschland und Frankreich*, I, annexes, p. 70 ; Wagner, *Recueil des plans*, cahier 1, p. 22.

58. *Ibid.*, cahier 1, p. 12.

59. KMC, n° 146 et 147, p. 331-334, Clausewitz à Marie, s.l. [Rötha ?] et Proschwitz près de Meissen, 3 et 8 mai 1813 (trad. partielle CRR, p. 339) ; Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 715-716, « Scharnhorsts und Gneisenau's Berichte über die Schlacht von Groß-Görschen ».

60. Bücker et Härtig, *Das Gefecht*, p. 41 et 61.

61. KMC, n° 146 et 147, p. 331-332, Clausewitz à Marie, s.l. [Rötha ?] et Proschwitz près de Meissen, 3 et 8 mai 1813 (trad. partielle CRR, p. 339) ; Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 259.

62. Wedel, *Lebenserrinerungen*, II, p. 54 et 59.

63. KMC, n° 146, p. 332, Clausewitz à Marie, s.l. [Rötha ?], 3 mai 1813 (trad. partielle CRR, p. 339).

64. Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 274.

65. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VIII, n° 264, p. 258-259, Dresde, 7 [mai] 1813.

66. KMC, n° 147, p. 333-334, Clausewitz à Marie, Proschwitz près de Meissen, 8 mai 1813 (trad. partielle CRR, p. 340).

67. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VIII, n° 270, p. 263-264, Scharnhorst à Gneisenau, Zittau, 10 mai 1813.

68. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 615.

69. Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 305.

70. Clausewitz, *La Campagne de 1813*, p. 44-45.

71. Hippel, *Beiträge*, p. 82. Conseiller d'Etat, Hippel a rédigé l'appel du roi *« An mein Volk »* (« A mon peuple ») du 17 mars 1813.

72. Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 290-291.

73. Pour le détail des conversations diplomatiques, la mission de Stadion et la convention de Wurschen du 16 mai sur les nouveaux buts de guerre des Alliés, voir Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 305-307.

74. *Ibid.*, I, p. 315.

75. Clausewitz, *La Campagne de 1813*, p. 43-45 ; Lanrezac, *La Manœuvre de Lützen*, p. 211 ; Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 320.

76. KMC, n° 148, p. 334-335, Clausewitz à Marie, Gimschitz près de Bautzen, 18 mai 1813 ; Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 609-611, Gneisenau à Hardenberg, Camenz, 11 mai 1813 ; Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 181-182, n. 76.

77. Clausewitz, *La Campagne de 1813*, p. 50-56 ; Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 357-358.

78. *Ibid.*, I, p. 385-387 ; Wedel, *Lebenserrinerungen*, II, p. 77-79 ; Clausewitz, *La Campagne de 1813*, p. 58-60.

79. *Hohenzollernbriefe*, p. 60, Koschwitz près de Liegnitz, 27 mai 1813.

80. KMC, n° 149, p. 336-337, Clausewitz à Marie, près de Schweidnitz, 28 mai 1813, avec post-scriptum du 30 mai (trad. partielle CRR, p. 340-341).

81. « Briefe an Scharnhorst », p. 254-256, Clausewitz à Scharnhorst, près de Striegau, 28 mai 1813.

82. Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 358.

83. KMC, n° 150, p. 337-339, Clausewitz à Marie, près de Schweidnitz, 31 mai 1813.

84. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 144.

85. Lieven, *Russia Against Napoleon*, p. 324 ; Leggiere, *Blücher*, p. 251.

86. Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 422.

87. KMC, n° 152, p. 339-340, Clausewitz à Marie, Rothschloss, 4 juin 1813.

88. Leggiere, *Napoleon and the Struggle for Germany*, I, p. 406-408 et 416-418.

89. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 369-371 ; Leggiere, *Blücher*, p. 253-254.

90. *Schriften*, II-1, p. 142-146, Clausewitz à Gneisenau, Ruppersdorf, 7 juin 1813.

91. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 657-658, Gneisenau à Frédéric-Guillaume, Ruppersdorf, 5 juin 1813 ; Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 181-182, n. 76.

92. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 122, p. 233, Gneisenau à Marie von Clausewitz, Reichenbach, 7 juin 1813.

93. KMC, n° 153 et 154, p. 340-341, Clausewitz à Marie, Reichenbach, 10 et 11 juin 1813 ; Thiele, *Gneisenau*, p. 192.

94. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 16-17.

95. Schwartz, *Leben*, II, p. 22 et 27.

96. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 371-372 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 240.

97. Clausewitz a dû y mettre la dernière main juste avant la parution, car il fait allusion, dans les dernières pages, à la déclaration de guerre de l'Autriche à Napoléon, qui fut faite le 12 août (*Der Feldzug von 1813*, p. 73). Les différentes éditions de ce texte et sa traduction française en 1814, seule publication signée parue du vivant de Clausewitz – même si son nom est écrit « Kleisewitz » –, ont été étudiées avec soin par Jean-Jacques Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 374-380.

98. Dans une lettre du 10 avril à Stein, Scharnhorst avait évoqué la victoire obtenue à Moscou et arrivée jusqu'à l'Elbe (Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VIII, n° 181, p. 173).

99. Clausewitz, *La Campagne de 1813*, p. 9, 27, 39, 57 et 71.

100. Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 304-311 ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 292-297.

101. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 684-688, lettre de Hardenberg à Gneisenau incluant une plainte et un rapport de Scharnweber, Peylau, 18 juin 1813, et réponse de Gneisenau à Hardenberg, Peilau, 18 juin 1813.

102. *Schriften*, II-1, p. 159-160, « Ueber die Ausführung des Landsturms im Gebirge ».

103. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 688-689, « Die Erklärung des Oberst-Lieutenants von Clausewitz ».

104. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 181.

105. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 426-429 ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 298-299, et « Reluctant Reformers, Observant Disciples », p. 94-96.

106. Höhn, *Scharnhorst*, p. 380.

107. KMC, n° 155, p. 341, Clausewitz à Marie, Peilau, 30 juin 1813 (trad. CRR, p. 341-342).

108. Schramm, *Clausewitz*, p. 432 ; Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 255.

109. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, I, p. 280.

110. KMC, n° 156, p. 341-343, Clausewitz à Marie, Peilau, 31 juin 1813.

111. KMC, n° 157, p. 343-344, Clausewitz à Marie, Reichenbach, 6 juillet 1813 (trad. partielle CRR, p. 342).

112. Hagemann, *'Mannlicher Muth und Teutsche Ehre'*, p. 183.

113. Beguelin, *Denkwürdigkeiten*, p. 274-275.

114. Schön, *Aus den Papieren*, IV, p. 51-52, Reichenbach, 2 juillet 1813.

115. Beguelin, *Denkwürdigkeiten*, p. 285.

116. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 689-693, Clausewitz, « Ueber den Parteigängerkrieg des Majors v. Boltenstern », et lettre de Gneisenau au roi, Glatz, 20 juillet 1813.

117. KMC, n° 158, p. 344, Clausewitz à Marie, Reichenbach, 12 juillet 1813 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 29.

118. Humboldt, *Gesammelte Schriften*, XVI (« Politische Briefe » I), n° 388, p. 403, Humboldt à Gneisenau, Prague, 3 août 1813 ; *Schriften*, II-1, p. 146-148, Clausewitz à Gneisenau, Reinerz, 20 juillet 1813.

119. *Ibid.*, II-1, p. 148-150, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 4 août 1813.

120. Radziwill, *Quarante-cinq années*, p. 351-352.

121. KMC, n° 159 et 160, p. 344-345, Clausewitz à Marie, Grabow, 12 et 14 août 1813 (trad. CRR, p. 342-343).

122. Enzenthal, *Dictionnaire*, II, p. 767.

123. Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, I, p. 130-131, et III, p. 25-27 ; Venzky, *Die Russisch-Deutsche Legion*, p. 43.

124. Jany, *Geschichte*, IV, p. 105.

125. G., « Der Feldzug », p. 128.

126. BL, Add MS 20193, fol. 34, Légion russo-allemande. Rapprochement des différentes nations dont consiste le 1er régiment de hussards, s.l.n.d. [été 1813].

127. BL, Add MS 20193, fol. 35, Légion russo-allemande. Rapprochement des différentes nations dont consiste le 2e bataillon d'infanterie, s.l.n.d. [été 1813].

128. *Der Feldzug des Corps des Generals Grafen Ludwig von Wallmoden*, p. 14.

129. [Clausewitz], « Geschichte. [compte rendu de] *Der Feldzug in Mecklenburg* », col. 90-91 ; G., « Der Feldzug », p. 128-129 ; « Nachrichten über den Feldzug », p. 287-288 ; Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, II, p. 324-325. Clausewitz évalue les forces de Wallmoden à 22 729 hommes et celles de Davout à 41 000.

130. Colson, *Leipzig*, p. 8-9 ; Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, II, p. 210-211.

131. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 1, p. 17-19, Bernadotte à Wallmoden, Stralsund, 8 et 9 août 1813.

132. KMC, n° 161, p. 346, Clausewitz à Marie, Grabow, 15 août 1813 (trad. CRR, p. 343-344).

133. KMC, n° 163, p. 346-347, Clausewitz à Marie, Wittenburg, 20 août 1813 ; Bauer, *Horrido Lützow*, p. 136-137. Le détail des pertes est donné par Clausewitz et ne figure pas dans l'historique de Bauer. Quistorp confirme le nombre des tués ou blessés et porte celui des prisonniers à quatre-vingts (*Geschichte der Nord-Armee*, II, p. 331).

134. KMC, n° 163, p. 347, Clausewitz à Marie, Wittenburg, 20 août 1813. Cette lettre est datée de Bautzen, le 17 août 1813. Elle ne figure pas, et pour cause, dans la *Correspondance de Napoléon Ier* publiée sous le Second Empire. On en trouve une plus longue citation dans G., « Der Feldzug », p. 131.

135. KMC, n° 163, p. 347, Clausewitz à Marie, Wittenburg, 20 août 1813.

136. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, II, p. 222-224 ; Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, I, p. 333-338.

137. Bauer, *Horrido Lützow*, p. 137-140.

138. KMC, n° 164, p. 347-348, Clausewitz à Marie, Grabow, 27 août 1813.

139. Bauer, *Horrido Lützow*, p. 140-141.

140. Radziwill, *Quarante-cinq années*, p. 358.

141. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 1, p. 55-56, Bernadotte à Wallmoden, Saarmund, 27 août 1813.

142. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, II, p. 224-225.

143. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 1, p. 61, Bernadotte à Wallmoden, Saarmund, 28 août 1813.

144. Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, II, p. 343-346.

145. KMC, n° 165, p. 348-349, Clausewitz à Marie, Wöbbelin près de Neustadt, 1er septembre 1813.

146. « Einige Bemerkungen über den Feldzug », p. 651. Cet article anonyme pourrait bien être de Clausewitz. On y trouve non seulement cette justification de la stratégie de Wallmoden, mais aussi une critique des aspects mathématiques de certaines théories de la guerre. Celle-ci ne se réduit pas à un jeu d'échecs et doit tenir compte de « facteurs moraux » (p. 654).

147. G., « Der Feldzug », p. 138-139.

148. KMC, n° 165, p. 349-350, Clausewitz à Marie, Wöbbelin près de Neustadt, 1er septembre 1813.

149. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 223-227, Gneisenau à Clausewitz, Goldberg, 28 août 1813.

150. KMC, n° 166, p. 350-351, Clausewitz à Marie, Schwerin, 4 septembre 1813. Stein a l'occasion de lire cette brochure. Il la trouve « intéressante pour les faits, et pour le ton modeste qui y règne » (Stein, *Briefe*, IV, n° 376, p. 273-274, à Uvarov, Prague, 6 octobre 1813).

151. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 227-229, Marie von Clausewitz à Gneisenau, s.l., 4 septembre 1813.

152. KMC, n° 167, p. 351-352, Clausewitz à Marie, Dömitz, 9 septembre 1813 ; Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, II, p. 226-227 ; Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, II, p. 349-352.

153. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 1, p. 89, Bernadotte à Wallmoden, Jüterbog, 7 septembre 1813.

154. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 1, p. 95-97, Bernadotte à Wallmoden, Jüterbog, 8 septembre 1813.

155. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 181, Marie à Clausewitz, Giewitz, 14 septembre 1813. Souligné dans le texte.

156. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, II, p. 227 ; G., « Der Feldzug », p. 242-244 ; « Nachrichten über den Feldzug », p. 303.

157. G., « Der Feldzug », p. 245 ; Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 768-769 ; Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, II, p. 360 ; Schwertfeger, « Das Treffen an der Göhrde », p. 268-270 et 299 ; BL, Add MS 20193, fol. 197 r., Russian German Legion. Return of the Staff, Grabow, 20 août 1813. Clausewitz est qualifié sur ce document de « Quarter Master General » et Pfuel de « Deputy Quarter Master General ».

158. Schwertfeger, « Das Treffen an der Göhrde », p. 271-285 ; Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, II, p. 228-234 ; Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, II, p. 361 et 371.

159. Schwertfeger, « Das Treffen an der Göhrde », p. 285.

160. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 48.

161. KMC, n° 169, p. 353-355, Clausewitz à Marie, Dannenberg, 19 septembre 1813.

162. Schwertfeger, « Das Treffen an der Göhrde », p. 300.

163. *Ibid.*, p. 287-294 ; « Nachrichten über den Feldzug », p. 311 ; [Clausewitz], « Geschichte. [compte rendu de] *Der Feldzug in Mecklenburg* », col. 92.

164. Schwertfeger, « Das Treffen an der Göhrde », p. 305 et 310, Wallmoden à Bathurst, Dömitz, 20 septembre 1813.

165. KMC, n° 170 et 171, p. 355-357, Clausewitz à Marie, Dömitz, 20 et 21 septembre 1813 (trad. CRR, p. 344-345).

166. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 65.

167. Schwartz, *Leben*, II, p. 65.

168. KMC, n° 171, p. 356, Clausewitz à Marie, Dömitz, 21 septembre 1813 (trad. CRR, p. 345).

169. KMC, n° 147, p. 333-334, Clausewitz à Marie, Proschwitz près de Meissen, 8 mai 1813 (trad. partielle CRR, p. 340).

170. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 244-245.

171. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 508, Leopold von Gerlach à Karl Sieveking, Bautzen, 26 septembre 1813.

172. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 141, p. 252-253, Gneisenau à Clausewitz, Bautzen, 26 septembre 1813.

173. *Schriften*, II-1, p. 150-151, Clausewitz à Gneisenau, Dömitz, 30 septembre 1813.

174. « Nachrichten über den Feldzug », p. 315.

175. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 413-414, Gneisenau à Clausewitz, Wartenburg, 3 octobre 1813.

176. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 144, p. 256-257, Gneisenau à Marie von Clausewitz, Düben sur la Mulde, à cinq lieues [prussiennes] de Leipzig, 7 octobre 1813 ; Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 257 et 260.

177. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 480, Gneisenau à Clausewitz, Leipzig, 19 octobre 1813.

178. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 149, p. 262, Gneisenau à Clausewitz, [Leipzig, 19 octobre 1813] ; Colson, *Leipzig*, p. 344-347.

179. *Schriften*, II-1, p. 152, Clausewitz à Gneisenau, Melkhof près de Hagenau, 22 octobre 1813.

180. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, III, p. 317.

181. *Schriften*, II-1, p. 194-195, Clausewitz à Nostitz, Dömitz, 31 octobre 1813. Huit lettres de Clausewitz à Nostitz sont conservées aux *Stadtarchiv* de Lüneburg, sous la rubrique suivante : 3. Akten der Stadtverwaltung, Alte Akten, M2b3 : Französische Zeit, II. Militaria, n° 91.

182. BL, Add MS 20191, fol. 369 r. et 370 r., Wallmoden à Lowe, Dömitz,
31 octobre 1813.

183. *Schriften*, II-1, p. 152, Clausewitz à Gneisenau, Dömitz, 1er novembre 1813.

184. Schwartz, *Leben*, II, p. 34 ; *Schriften*, II-1, p. 156, Clausewitz à Gneisenau, Dömitz, 10 novembre 1813.

185. *Schriften*, II-1, p. 198-199, Clausewitz à Nostitz, Dömitz, 7 et 8 novembre 1813.

186. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, III, p. 318-319.

187. KMC, n° 172, p. 357, Clausewitz à Marie, Dammerow, 16 novembre 1813.

188. BL, Add MS 20191, fol. 391-392, Clausewitz au lieutenant-colonel W. von Bergen, Dammerow, 23 novembre 1813. Malgré son nom allemand, parfois écrit « Berger », celui-ci faisait bien partie de la « British Regular Army » et était le plus haut représentant britannique au quartier général de Wallmoden (BL, Add MS 20193, fol. 1 v., General Return of the Staff attached to the German and Hanoverian Troops serving under the Orders of His Excellence Lt Gen. Count Wallmoden, s.l.n.d. [1813]).

189. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 154, p. 269-272, Gneisenau à Clausewitz, Francfort-sur-le-Main, 16 novembre 1813. Pour le détail de ces discussions, voir Leggiere, *The Fall of Napoleon*, p. 26-37.

190. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, III, p. 320-321.

191. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, III, p. 582-583, Marie von Clausewitz à Gneisenau, Ludwigslust, 26 novembre 1813.

192. KMC, n° 173, p. 357-358, Clausewitz à Marie, Kammin, 30 novembre 1813.

193. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 98, Bernadotte à Wallmoden et à d'autres généraux, Boizenburg, 3 décembre 1813.

194. KMC, n° 174, p. 358, Clausewitz à Marie, Kulpin près de Ratzeburg, 4 décembre 1813.

195. Kienitz, *Der Kosakenwinter*, p. 47-48.

196. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 101 et 103-104, Bernadotte à Wallmoden, Lübeck, 5 et 7 décembre 1813.

197. KMC, n° 175, p. 359, Clausewitz à Marie, Gross-Schirrensee, 13 décembre 1813.

198. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 105, Bernadotte à Wallmoden, Segeberg, 9 décembre 1813.

199. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, III, p. 323-326.

200. *Schriften*, II-1, p. 157, Clausewitz à Gneisenau, Groβ-Schirrensee près de Rendsburg, 14 décembre 1813 ; Kienitz, *Der Kosakenwinter*, p. 52 ; KMC, n° 175, p. 360-361, Clausewitz à Marie, Groβ-Schirrensee, 13 décembre 1813.

201. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, III, p. 327 ; Quistorp, *Geschichte der Nord-Armee*, II, p. 465-467.

202. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 107, Bernadotte à Wallmoden, Segeberg, 11 décembre 1813.

203. KMC, n° 175, p. 360-361, Clausewitz à Marie, Groβ-Schirrensee, 13 décembre 1813.

204. *Schriften*, II-1, p. 157-158, Clausewitz à Gneisenau, Groβ-Schirrensee près de Rendsburg, 14 décembre 1813.

205. Kienitz, *Der Kosakenwinter*, p. 96.

206. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, III, p. 327.

207. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 123-124, ordre du jour, Kiel, 6 janvier 1814.

208. KMC, n° 176, p. 361, Clausewitz à Marie, Nortorf, 8 janvier 1814 ; RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 125, Bernadotte à Wallmoden et Vegesack, Kiel, 9 janvier 1814.

209. Friederich, *Geschichte des Herbstfeldzuges*, III, p. 328.

210. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 143-145, Gneisenau à Clausewitz, Creuznach, 4 janvier 1814.

211. Craig, « Problems of Coalition Warfare », p. 34-37.

212. Janson, *Geschichte*, II, p. 18 ; Wolzogen, *Mémoires*, p. 201.

213. KMC, n° 177, p. 361-362, Clausewitz à Marie, Brême, 27 février 1814.

214. KMC, n° 178, p. 362-363, Clausewitz à Marie, Münster, 6 mars 1814 (trad. partielle CRR, p. 346-347). Clausewitz parle de la bataille de Brienne, mais il s'agit bien de celle du 1er février à La Rothière.

215. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 183.

216. Janson, *Geschichte*, II, p. 320.

217. KMC, n° 179, p. 363-364, Clausewitz à Marie, Düsseldorf, 15 mars 1814.

218. Janson, *Geschichte*, II, p. 320.

219. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 139, Bernadotte à Wallmoden, Liège, 5 mars 1814.

220. KMC, n° 180, p. 364-365, Clausewitz à Marie, Maaseik, 17 mars 1814 (trad. CRR p. 347). Italique : en français dans le texte.

221. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 140, Bernadotte à Wallmoden, Liège, 20 mars 1814.

222. Bamford, *A Bold and Ambitious Enterprise*, p. 2, 241, 267, 275.

223. KMC, n° 181, p. 365-366, Clausewitz à Marie, Maaseik, 22 mars 1814.

224. KMC, n° 182, p. 367, Clausewitz à Marie, Hasselt, 25 mars 1814.

225. *Der Feldzug des Corps des Generals Grafen Ludwig von Wallmoden*, p. 73.

226. Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 231.

227. KMC, n° 183, p. 367-369, Clausewitz à Marie, Zottegem près d'Audenarde, 2 avril 1814.

228. Calmon-Maison, *Le Général Maison*, p. 223-238. Le Prussien Carl von Plotho, en travaillant sur les archives, donnera des chiffres très proches, un peu supérieurs (*Der Krieg in Deutschland und Frankreich*, III, p. 477).

229. KMC, n° 183, p. 368, Clausewitz à Marie, Zottegem près d'Audenarde, 2 avril 1814.

230. Stoker, *Clausewitz*, p. 219.

231. KMC, n° 183, p. 369-370, Clausewitz à Marie, Zottegem près d'Audenarde, 2 avril 1814.

232. Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 232.

233. KMC, n° 184, p. 370-371, Clausewitz à Marie, Lessines près d'Ath, 4 avril 1814 (trad. partielle CRR, p. 347-348).

234. Plotho, *Der Krieg in Deutschland und Frankreich*, III, p. 480 ; Wolzogen, *Mémoires*, p. 219.

235. KMC, n° 185, p. 371-373, Clausewitz à Marie, près de Tournai, 11 et 12 avril 1814 (trad. partielle CRR, p. 348-349).

236. KMC, n° 186 et 187, p. 373-374, Clausewitz à Marie, Alost, 17 et 19 avril 1814.

237. RGVIA, fonds 846, inv. 16, dossier 3430, 2, p. 143, Bernadotte à Wallmoden, Bruxelles, 22 avril 1814.

238. *Schriften*, II-1, p. 160-161, Clausewitz à Gneisenau, Alost près de Bruxelles, 22 avril 1814.

239. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 248-249, Marie von Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 20 avril 1814.

240. *Ibid.*, IV, p. 239-246, Gneisenau à Clausewitz, Paris, 28 avril 1814.

241. *Ibid.*, IV, p. 250, Gneisenau à Marie von Clausewitz, Paris, 5 mai 1814.

242. *Ibid.*, IV, p. 252, Gneisenau à Clausewitz, Paris, 14 mai 1814.

243. AGR, T 236, liasse 67, farde 793, pièce 10, copie certifiée conforme d'une lettre de Clausewitz à l'intendant des Deux-Nèthes, Alost, 13 mai 1814.

244. *Ibid.*, pièce 11, copie certifiée conforme d'un tableau des troupes du comte Wallmoden qui sont cantonnées dans le département des Deux-Nèthes, colonel Clausewitz, Alost, 13 mai 1814.

245. *Ibid.*, pièce 9, le baron de Marnix au baron de Vincent, Malines, 16 mai 1814.

246. Couvreur, *Le Drame belge de Waterloo*, p. 14-32.

247. Schramm, *Clausewitz*, p. 453-454.

248. AGR, T 236, liasse 65, le colonel du Pont au major von Clausewitz, Namur, 26 mai 1814 ; Clausewitz à du Pont, Namur, 27 mai 1814.

249. *Das Preußische Heer*, III, p. 135 ; Venzky, *Die Russisch-Deutsche Legion*, p. 107-111.

250. Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 242-243.

251. *Ibid.*, p. 245 ; Holtzendorf, *Beiträge*, p. 150.

252. *Ibid.*, p. 252 (trad. CRR, p. 350).

253. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 246 ; Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 65.

254. Holtzendorf, *Beiträge*, p. 156 ; Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 245-246.

255. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 245 ; Venzky, *Die Russisch-Deutsche Legion*, p. 112.

256. Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 246.

257. Staatsbibliothek Berlin, Sammlung Darmstädter, Nachlaß Clausewitz, 2f 1820, ordre du jour signé de Clausewitz, Königswinter, 7 octobre 1814 ; *Schriften*, II-2, p. 1201.

258. Hippler, *Soldats et citoyens*, p. 330-331 ; Jany, *Geschichte*, IV, p. 104-105 ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 301-303.

259. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 244.

260. GStA PK, VI. HA Nl Boyen Nr. XIIIa, fol. 68, Clausewitz à Boyen, Königswinter, 29 octobre 1814 et fol. 66, Clausewitz à Boyen, Königswinter, 30 octobre 1814.

261. Dorow, *Erlebtes*, IV, p. 69.

262. GStA PK, VI. HA Nl Boyen Nr. XIIIa, fol. 67, Clausewitz à Boyen, s.l.n.d., sans doute de Königswinter, 30 ou 31 octobre 1814.

263. Jany, *Geschichte*, IV, p. 105 ; *Das Preußische Heer*, III, p. 136 ; Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 243-244.

264. Stoker, *Clausewitz*, p. 143.

265. R. Knötel, *Uniformenkunde*, Rathenow, 1890, II, planche 13 ; A. Umhey *et al.*, *Napoleon's Last Grande Armée. Eyewitness Portraits from the 1813 Campaign*, Berkeley, Cal., 2005, p. 16-17 ; Mikaberidze, *The Russian Officer Corps*, p. 310 (portrait du lieutenant-général Jacob Alexeïevitch Potemkine).

266. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 301-303, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 12 décembre 1814.

267. Reiche, *Memoiren*, II, p. 111.

268. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 154.

269. Kessel, « Zur Genesis », p. 419, n. 46.

270. *Schriften*, II-1, p. 161-165, Clausewitz à Gneisenau, Mühlheim, 21 et 24 décembre 1814 (trad. partielle CRR, p. 351).

271. J. J. O. A. Rühle von Lilienstern, *Vom Kriege : Ein Fragment aus einer Reihe von Vorlesungen über die Theorie der Kriegskunst*, Francfort-sur-le-Main, 1814.

272. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 41, 53-54.

273. Hewitson, « Princes' Wars, Wars of the People », p. 459 et 486.

274. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 186.

275. *Schriften*, II-1, p. 162, Clausewitz à Gneisenau, Mühlheim, 21 décembre 1814 (trad. CRR, p. 351).

6. Campagne de Belgique et invasion de la France (1815)

1. Clausewitz, *On Waterloo*, p. 5-6, C. Bassford, « Introduction ». La première édition de ce texte figure dans le huitième volume des œuvres posthumes, publié en 1835 (*HW*, VIII, 1835, « Der Feldzug von 1815 in Frankreich »). L'abréviation *1815* renverra à la traduction française de 1899, rééditée en 1973. Le manuscrit original, qui comporte quelques différences, a été publié par Werner Hahlweg (*Schriften*, II-2, p. 936-1118, « Feldzug von 1815 »).

2. Chesney, *Waterloo Lectures*, p. 191.

3. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 220-221.

4. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 311-314, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 17 janvier 1815.

5. *Schriften*, II-1, p. 165-167, Clausewitz à Gneisenau, Solingen, 9 février 1815.

6. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 322-323, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 18 février 1815.
7. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 187.
8. *Schriften*, II-1, p. 168-170, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 27 février 1815.
9. *Schriften*, II-1, p. 171-173, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 17 mars 1815.
10. *Schriften*, II-1, p. 173-175, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 21 mars 1815.
11. Jany, *Geschichte*, IV, p. 105.
12. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.
13. *Schriften*, II-1, p. 176-177, Clausewitz à Gneisenau, Cologne, 3 et 9 avril 1815.
14. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 496-497, Gneisenau à Clausewitz, Liège, 16 avril 1815.
15. *Ibid.*, IV, p. 500, Boyen à Gneisenau, Vienne, 15 avril 1815.
16. Pflugk-Harttung, *Das Preußische Heer*, p. 49-50.
17. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.
18. Ollech, *Geschichte*, p. 26-27.
19. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 536, Ludwig von Gerlach à son frère Leopold, Liège, 24 avril 1815 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 127.
20. Hoffmeister, *Geschichte*, p. 41 ; Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 163 ; *Das Preußische Heer*, III, p. 136-137 ; Quistorp, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*, p. 246-248.
21. *Ibid.*, p. 302.
22. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 68.
23. Citino, *The German Way of War*, p. 131.
24. Stübig, « Die Entwicklung », p. 254.
25. Hofschröer, *1815*, I, p. 63.
26. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 50.
27. Ollech, *Geschichte*, p. 46.
28. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 288.
29. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 174-180.
30. Leggiere, *Blücher*, p. 381.
31. Schwartz, *Leben*, II, p. 127.
32. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 155-156.
33. Chézy, *Unvergessenes*, II, p. 127.
34. KMC, n° 188, p. 375, Clausewitz à Marie, Bastogne, 14 mai 1815.
35. Roeder, *Standhaft*, p. 247.
36. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 247 ; Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 288-290.
37. KMC, n° 189, p. 375, Clausewitz à Marie, Ciney, 17 mai 1815.
38. Hofschröer, *1815*, I, p. 62.
39. Bas et T'Serclaes de Wommersom, *La Campagne de 1815*, III, p. 121-122 ; Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, annexes, p. 36.
40. *Schriften*, I, p. 223.
41. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 186.
42. *Schriften*, I, p. 223 ; Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VII, n° 103, p. 100, rapport sur l'Ecole de guerre à la fin de la première année, Berlin, 24 juin 1811.
43. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 291.
44. KMC, n° 189, p. 375, Clausewitz à Marie, Ciney, 17 mai 1815 (trad. CRR, p. 352).

45. GStA PK, VI. HA Nl Gneisenau, A 31, Bd. I, 2, fol. 123, Clausewitz à Gneisenau, Ciney, 18 mai 1815.

46. Je remercie le regretté Jacques Descy de m'avoir apporté cette précision (Jacques Descy, « Domaine de Saint-Quentin (partie 2 : 18e-19e siècles) », *Revue du Cercle culturel cinacien*, n° 108, 2005, p. 67-129). Le domaine abrite aujourd'hui une école technique d'agriculture-horticulture.

47. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 200, Marie à Clausewitz, Cologne, 16 mai 1815, cité par Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 360-361.

48. KMC, n° 190, p. 376, Clausewitz à Marie, Ciney, 20 mai 1815.

49. *Ibid.*, p. 377 (trad. partielle CRR, p. 352).

50. Hofschröer, *1815*, I, p. 59-60.

51. Ditfurth, *Aus sturmbewegter Zeit*, p. 190-191, lettre du camp de Ciney, 21 mai 1815 ; Gottschalck, *Geschichte*, p. 71.

52. Immermann, *Preußische Jugend*, p. 154-156.

53. Ollech, *Geschichte*, p. 58-59, Clausewitz à Gneisenau, Ciney, [20 ?] mai 1815.

54. On ne peut malheureusement mesurer l'implication de Clausewitz dans ces réquisitions car les archives de la ville de Ciney ont brûlé fin août 1944, lors d'affrontements entre la résistance belge et l'armée allemande en retraite. Les archives des communes entre Ciney et Namur témoignent des quantités demandées : livres de pain, farine blutée, viande sur pied, paille. « Je ne sais ce que nous allons devenir », écrit le maire de Spontin le 23 mai 1815. Le 10 juin, il écrit que « le pays est réduit à néant » (Alex Wouez, *Spontin, Durnal et Dorine. Essai historique*, Bruxelles, 1958, p. 183-184).

55. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 1r.

56. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 102, souvenirs de Leopold von Gerlach.

57. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 564, p. 1, Clausewitz à Marie, Ciney, 23 mai 1815.

58. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 289.

59. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 564, p. 1-2, Clausewitz à Marie, Ciney, 23 mai 1815.

60. Hofschröer et Hook, *Prussian Staff*, p. 13 et 44.

61. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 564, p. 1-2, Clausewitz à Marie, Ciney, 23 et 24 mai 1815.

62. Roeder, *Standhaft*, p. 247 et 249.

63. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 564, p. 3, Clausewitz à Marie, Ciney, 24 mai 1815.

64. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 156.

65. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 566, p. 3, Clausewitz à Marie, Ciney, 6 et 7 juin 1815.

66. GStA PK, VI. HA Nl Gneisenau, A 31, Bd. I, 2, fol. 124, Clausewitz à Gneisenau, Ciney, 8 juin 1815.

67. Scharnhorst, *Private und dienstliche Schriften*, VII, n° 103, p. 100, rapport sur l'Ecole de guerre à la fin de la première année, Berlin, 24 juin 1811.

68. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 515.

69. KMC, n° 192, p. 379, Clausewitz à Marie, Ciney, 10 juin 1815.

70. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 201 et 473-474 ; Damitz, *Geschichte*, I, p. 16-18 ; Bas et T'Serclaes de Wommersom, *La Campagne de 1815*, III, p. 165. Pour cette dernière étude, les

auteurs ont eu un accès privilégié aux archives du Grand Etat-Major général de Berlin, aujourd'hui disparues. Leurs données sont paradoxalement plus complètes et plus précises que celles de Damitz, Ollech et Lettow-Vorbeck.

71. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 115-116, « Tagebuch aus dem Feldzuge 1815 ».

72. Andreas, « Marwitz », p. 58-60.

73. Frie, *Friedrich… Marwitz*, p. 222-224.

74. GStA PK, VI. HA Nl Gneisenau, A 31, Bd. I, 2, fol. 128, Clausewitz à Gneisenau, Ciney, 14 juin 1815.

75. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 196-198 ; Ollech, *Geschichte*, p. 90-92.

76. *Schriften*, II-2, p. 970, « Feldzug von 1815 ».

77. KMC, n° 193, p. 380, Clausewitz à Marie, Ciney, 15 juin 1815.

78. Roeder, *Standhaft*, p. 250.

79. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 2v.

80. Immermann, *Preußische Jugend*, p. 157.

81. *Schriften*, II-2, p. 980, « Feldzug von 1815 ». Dans *De la guerre*, il laisse entendre que l'ordre arriva dès 9 heures (*VK*, V, 13, p. 572).

82. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 145, Ludwig von Gerlach, « Kriegstagebuch 1815 ».

83. Immermann, *Preußische Jugend*, p. 157.

84. Rilliet de Constant, « Souvenirs de 1815 », p. 447.

85. KMC, n° 198, p. 385, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet près de Paris, 3 juillet 1815 ; Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 32.

86. Roeder, *Standhaft*, p. 251.

87. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 2v.

88. KMC, n° 198, p. 385, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815 ; *Schriften*, II-2, p. 980, « Feldzug von 1815 ».

89. Hofschröer, *1815*, I, p. 218-221.

90. *Schriften*, II-2, p. 973-974, « Feldzug von 1815 ».

91. Aerts, *Waterloo*, p. 119.

92. *Schriften*, II-2, p. 991, « Feldzug von 1815 ».

93. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 307-308 ; Ollech, *Geschichte*, p. 122-123 et 145-146 ; Aerts, *Waterloo*, p. 131.

94. Wagner, *Plane der Schlachten.* Ce plan étant disponible en ligne, le lecteur est invité à y repérer les lettres majuscules données entre parenthèses : http://www.clausewitz.com/readings/1815/MapsAndDocs.htm (consulté le 02/03/2015).

95. *Schriften*, II-2, p. 992-993, « Feldzug von 1815 » ; Wagner, *Recueil des plans*, 4^{e} cahier, p. 24-25.

96. Les Français n'ont pas procédé autrement lors de la défense de Probstheida, le 18 octobre 1813 (Colson, *Leipzig*, p. 259).

97. *Schriften*, II-2, p. 993, « Feldzug von 1815 ».

98. Rilliet de Constant, « Souvenirs de 1815 », p. 449.

99. Gottschalck, *Geschichte*, p. 73 ; Hofschröer, *1815*, I, p. 219.

100. Roeder, *Standhaft*, p. 251-252. Peter Hofschröer (*1815*, I, p. 235) fait de Clausewitz un des participants à la rencontre de Wellington et de Blücher sur les hauteurs de Brye vers 13 heures. Aucune source de première main ne permet de le croire.

101. Sothen, « Zur Schlacht bei Ligny », p. 146-147.

102. *Schriften*, II-2, p. 1001, « Feldzug von 1815 ».

103. *Ibid.*, II-2, p. 1002, 1004, 1006 ; Hoffmeister, *Geschichte*, p. 45-46. Marwitz écrit qu'il dut déjà envoyer un escadron vers midi et qu'il ne reçut l'ordre d'emmener les six autres que vers 16 heures (*Aus dem Nachlaße*, p. 116-117, « Tagebuch aus dem Feldzuge 1815 »).

104. *Schriften*, II-2, p. 1006, « Feldzug von 1815 ».

105. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 2v.

106. Ollech, *Geschichte*, p. 152 ; Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 293 ; Sothen, « Zur Schlacht bei Ligny », p. 156. Lettow-Vorbeck s'étonne que le rapport de Thielmann contredise « toutes les autres sources » (*Napoleons Untergang*, I, p. 335). Michael Leggiere confirme la demande d'une seule brigade (*Blücher*, p. 397-398).

107. *Schriften*, II-2, p. 1007, « Feldzug von 1815 » ; Aerts, *Waterloo*, p. 131-133. Plotho et Wagner ne font vraiment commencer ces combats que vers 17 heures pour l'un et 18 heures pour l'autre (*Der Krieg des verbündeten*, p. 41, et *Recueil des plans*, 4e cahier, p. 41).

108. Roeder, *Standhaft*, p. 254.

109. *1815*, p. 86.

110. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 288.

111. *1815*, p. 86-87 ; Wagner, *Recueil des plans*, 4e cahier, p. 41-42.

112. Gottschalck, *Geschichte*, p. 81.

113. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 294.

114. Sothen, « Zur Schlacht bei Ligny », p. 163.

115. *1815*, p. 87.

116. *VK*, IV, 2, p. 420-421 (*DG*, p. 240-241).

117. KMC, n° 198, p. 385, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.

118. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1330, p. 304.

119. Roeder, *Standhaft*, p. 255.

120. « Das Gefecht von Wavre », p. 300.

121. KMC, n° 198, p. 385, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.

122. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 338. La direction d'une retraite éventuelle n'avait pas été prévue, car trop d'incertitudes demeuraient quant à la marche des renforts alliés, tant prussiens que néerlando-britanniques. Bülow, incapable d'arriver à temps pour participer à la bataille de Ligny, avait reçu l'ordre de suivre l'ancienne chaussée romaine. Au nord de Sombreffe, celle-ci traversait un plateau où l'armée, en cas de défaite, pourrait prendre quelque répit. Même s'il se méfiait de Wellington, Gneisenau voulait se conformer à la volonté de Blücher de rester en liaison avec lui. Il connaissait aussi suffisamment les opérations de Napoléon pour se rendre compte que la seule chance de le tenir en échec était de rester à proximité de l'armée de Wellington. Une retraite vers Namur aurait eu l'effet opposé. Pour toutes ces raisons liées à l'idée majeure de rester concentré au maximum, Gneisenau indiqua la direction de Tilly, en attendant que Blücher soit localisé (Leggiere, *Blücher*, p. 401-402).

123. Sothen, « Zur Schlacht bei Ligny », p. 164.

124. KMC, n° 198, p. 385, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.

125. « Das Gefecht von Wavre », p. 300 ; Gottschalck, *Geschichte*, p. 84.

126. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 2v.

127. « Das Gefecht von Wavre », p. 300 ; Bornstedt, *Das Gefecht bei Wavre*, p. 115, Krack à L. von Bornstedt, Berlin, 8 août 1858.
128. *1815*, p. 106.
129. « Das Gefecht von Wavre », p. 300-301.
130. KMC, n° 198, p. 385-386, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.
131. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 294.
132. Delbrück, *Historische und politische Aufsätze*, p. 17.
133. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 339-340.
134. KMC, n° 198, p. 385, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.
135. Les archives du Grand Etat-Major donnaient les chiffres suivants pour les pertes en tués, blessés et disparus le 16 juin : 12 710 hommes et 1 006 chevaux au 1er corps ; 5 639 hommes et 749 chevaux au 2e corps ; 2 099 hommes et 231 chevaux au 3e corps (Bas et T'Serclaes de Wommersom, *La Campagne de 1815*, III, p. 220-221).
136. *1815*, p. 89.
137. *Waterloo Netherlands Correspondence*, I, p. 29, Panhuys au ministre des Affaires étrangères Nagel, Wavre, 17 juin 1815, 7 heures.
138. Sothen, « Zur Schlacht bei Ligny », p. 164-165.
139. *1815*, p. 88 et 93.
140. Ellesmere, *Personal Reminiscences*, p. 186.
141. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 313-314.
142. Clausewitz, *On Waterloo*, p. 279, G. W. Pedlow, « Wellington versus Clausewitz ».
143. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 340, Thielmann à Gneisenau, Gembloux, 17 juin 1815.
144. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 150, Ludwig von Gerlach, « Kriegstagebuch 1815 ».
145. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 368-369.
146. KMC, n° 198, p. 386, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.
147. Leggiere, *Blücher*, p. 403.
148. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 344 et 375.
149. KMC, n° 198, p. 386, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.
150. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 545-546, Ludwig von Gerlach à sa mère, Wavre, 17 juin 1815.
151. KMC, n° 194, p. 380-381, Clausewitz à Marie, Wavre, 17 juin 1815.
152. Aerts, *Waterloo*, p. 274-275 ; Arcq, *La Bataille de Wavre*, p. 33-34.
153. KMC, n° 198, p. 386, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.
154. Roeder, *Standhaft*, p. 255.
155. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 151, Ludwig von Gerlach, « Kriegstagebuch 1815 ».
156. Gottschalck, *Geschichte*, p. 85-86.
157. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 365 et 376-377.
158. *1815*, p. 110.
159. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 62-63.
160. Leggiere, *Blücher*, p. 408-409.
161. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 399-400.
162. Conrady, *Leben… Grolman*, II, p. 309.
163. Damitz, *Geschichte*, I, p. 262.
164. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 71.

165. Ludwig von Gerlach précise qu'à 14 h 30 il apporta l'ordre à Thielmann, « qui bivouaquait encore tranquillement sur la chaussée de Bruxelles » (Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 151, Ludwig von Gerlach, « Kriegstagebuch 1815 »).

166. Ollech, *Geschichte*, p. 194-195 ; Gottschalck, *Geschichte*, p. 87 ; KMC, n° 198, p. 386, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815. Winand Aerts prétend que Clausewitz vint personnellement avertir Blücher de l'arrivée des Français, mais il ne s'appuie sur rien pour affirmer cela (*Waterloo*, p. 198).

167. *1815*, p. 130.

168. KMC, n° 198, p. 387, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.

169. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 451-453.

170. *Schriften*, II-1, p. 242, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 27 décembre 1816.

171. *1815*, p. 131.

172. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 707, « Gneisenau, Armee-Bericht der preußischen Armee vom Nieder-Rhein », Merbes-le-Château, 20 juin 1815.

173. Gottschalck, *Geschichte*, p. 90.

174. Black, *The Battle of Waterloo*, p. 135.

175. Aerts, *Waterloo*, p. 276-282 et 286 ; Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 73-74 ; Sonmereyn, *Les Combats de Wavre*, p. 18-19.

176. Bas et T'Serclaes de Wommersom, *La Campagne de 1815*, II, p. 348 ; Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 74.

177. KMC, n° 198, p. 387, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815. Clausewitz parle d'un bataillon, mais il s'agit d'un escadron du 11e régiment de hussards, du 2e corps (Pflugk-Harttung, « Das Gefecht bei Limale », p. 55).

178. *1815*, p. 132. Stengel a édulcoré son action dans son rapport, sur lequel s'est basé le lieutenant-colonel von Reiche pour établir celui du 1er corps d'armée (Reiche, *Memoiren*, II, p. 218-219). Lettow-Vorbeck s'en tient trop aux dires de Stengel (*Napoleons Untergang*, I, p. 455-457). Confirmant la version de Clausewitz, Julius von Pflugk-Harrtung a démontré que les troupes de Stengel ne résistèrent pas sérieusement, qu'elles firent rapidement demi-tour et que Lettow-Vorbeck avait tronqué le rapport de Stülpnagel évoquant les manquements de Stengel. « Au nom de la science allemande, écrit Pflugk-Harrtung, nous déposons une protestation contre cette façon d'écrire l'histoire militaire » (« Das Gefecht bei Limale », p. 49, 58-59, 62-66).

179. KMC, n° 198, p. 387, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.

180. *Schriften*, II-2, p. 1046, « Feldzug von 1815 ».

181. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 3r.-v. Voir le plan de Wagner révélant les nouvelles positions de combat : http://www.clausewitz.com/readings/1815/MapsAndDocs.htm (consulté le 14/03/2015).

182. Aerts, *Waterloo*, p. 286.

183. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 120.

184. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 3v. Ce document, non consulté par Pflugk-Harrtung, renforce son appréciation de Stengel et corrobore les dires de Clausewitz (*1815*, p. 132-133). Pour l'historique du 31e d'infanterie, Stengel aurait tout simplement préféré partir, après avoir compris la position désespérée du 3e corps (Gottschalck, *Geschichte*, p. 97).

185. KMC, n° 198, p. 387, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815 ; Pflugk-Harttung, « Das Gefecht bei Limale », p. 61 ; Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 81-82.

186. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, VI, n° 1763, p. 144.
187. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 120-121.
188. Gottschalck, *Geschichte*, p. 99-102.
189. *Schriften*, II-2, p. 1047, « Feldzug von 1815 ».
190. KMC, n° 198, p. 387, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.
191. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 70 et 81-82.
192. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, II, p. 121.
193. Hoffmeister, *Geschichte*, p. 50.
194. « Das Gefecht von Wavre », p. 305-306.
195. Ollech, *Geschichte*, p. 261.
196. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 300.
197. Roeder, *Standhaft*, p. 258.
198. Bornstedt, *Das Gefecht bei Wavre*, p. 108.
199. Roeder, *Standhaft*, p. 258.
200. KMC, n° 198, p. 387-388, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815 ; Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 458, rapport de Thielmann, 19 juin 1815.
201. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 121-124.
202. « Das Gefecht von Wavre », p. 306-307.
203. Ollech, *Geschichte*, p. 269-270, dispositions d'attaque de Clausewitz, Neerijse, 19 juin 1815.
204. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 124-125.
205. Aerts, *Waterloo*, p. 300-301.
206. « Das Gefecht von Wavre », p. 308-309.
207. Petersdorff, *General… Thielmann*, p. 301-302.
208. *1815*, p. 135.
209. Reiche, *Memoiren*, II, p. 224.
210. Schwartz, *Leben*, II, p. 133-134. Dans son compte rendu, Theodor von Bernhardi écrit que la poursuite tardive du 3e corps fit l'objet d'un « étonnement réprobateur », sans plus de précisions ; il estime toujours « louche » qu'un général commandant en chef trouve un bouc émissaire pour se justifier et il ne voit pas pourquoi un officier prussien aurait pu « voir tout en noir » après avoir appris l'éclatante victoire de Waterloo (*« Leben des General Karl v. Clausewitz »*, p. 462).
211. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 459-465.
212. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 91.
213. KMC, n° 195, p. 381, Clausewitz à Marie, Gembloux, 21 juin 1815.
214. Hofschröer, *1815*, II, p. 340.
215. KMC, n° 195, p. 381, Clausewitz à Marie, Gembloux, 21 juin 1815. Cet ordre est cité dans Voβ, *Napoleons Untergang*, II, p. 14.
216. Ollech, *Geschichte*, p. 272.
217. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 128.
218. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 96.
219. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 535-536, Hannapes, sur l'Oise près de Guise, 24 juin 1815.
220. Gneisenau, *Briefe*, n° 84, p. 110, Saint-Quentin, 25 juin 1815.
221. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 539-540, Hannapes, 25 juin 1815.
222. Damitz, *Geschichte*, I, p. 354-355.

223. Decker, *De la tactique des trois armes*, I, p. 157.
224. Doorman, « De gevechten bij Wavre », p. 41.
225. Ditfurth, *Aus sturmbewegter Zeit*, p. 197, lettre de Beaumont, 23 juin 1815.
226. KMC, n° 199, p. 389, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 7 juillet 1815.
227. KMC, n° 196, p. 381-382, Clausewitz à Marie, Avesnes, 23 juin 1815. L'édition de Linnebach porte par erreur la même marque de lieu et de temps que le n° 195 (Schwartz, *Leben*, II, p. 146).
228. Ditfurth, *Aus sturmbewegter Zeit*, p. 197, lettre de Beaumont, 23 juin 1815.
229. KMC, n° 199, p. 389-390, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 7 juillet 1815.
230. KMC, n° 196, p. 381-382, Clausewitz à Marie, Avesnes, 23 juin 1815 ; Roeder, *Standhaft*, p. 259.
231. KMC, n° 199, p. 390, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 7 juillet 1815.
232. Voβ, *Napoleons Untergang*, II, p. 25 et 34.
233. KMC, n° 199, p. 390-391, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet
7 juillet 1815.
234. KMC, n° 197, p. 382-384, Clausewitz à Marie, Dammartin près de Paris, 29 juin 1815.
235. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 204, Marie à Clausewitz, Düsseldorf, 27 juin 1815, p. 1-2. Souligné dans le texte.
236. Lentz, « La prise des voitures de Napoléon », p. 57, 59, 64-66. Passée ensuite en Angleterre, cette voiture disparaîtra dans un incendie en 1925.
237. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 204, Marie à Clausewitz, Düsseldorf, 27 juin 1815, p. 2-4. Souligné dans le texte.
238. KMC, n° 199, p. 391-394, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet,
7 juillet 1815.
239. Ollech, *Geschichte*, p. 374.
240. KMC, n° 198, p. 388, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet, 3 juillet 1815.
241. Leggiere, *Blücher*, p. 424.
242. KMC, n° 198, p. 388-389, Clausewitz à Marie, Le Plessis-Piquet,
3 juillet 1815.
243. *Schriften*, II-1, p. 179-180, Clausewitz à Gneisenau, Rapée, 5 juillet 1815.
244. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 181.
245. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 4r.-v.
246. KMC, n° 199, p. 397, « Forsetzung meines Tagebuchs » (trad. CRR, p. 355).
247. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 181-182 et 185.
248. KMC, n° 199, p. 395-398, « Forsetzung meines Tagebuchs » (trad. CRR, p. 353-355).
249. Leggiere, *Blücher*, p. 422-423.
250. Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 359-360.
251. KMC, n° 200, p. 398-401, Clausewitz à Marie, Fontainebleau,
12 juillet 1815 (trad. CRR, p. 356-357).
252. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 576, Clausewitz à Marie, Fontainebleau, 13 juillet 1815.
253. Showalter, « Prussia's Army », p. 226.
254. Leggiere, *Blücher*, p. 425-427.
255. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 385.
256. Arndt, *Briefe*, III, p. 454, à Charlotte von Kathen, Cologne, 21 juin 1815.
257. Hagemann, « Francophobia », p. 420-422.

258. *VK*, I, 3, p. 232 ; IV, 7, p. 443 ; VI, 16, p. 723 (*DG*, p. 85, 258, 487).
259. Craig, « Problems of Coalition Warfare », p. 43-44.
260. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 188-189.
261. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 251-254.
262. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 577, p. 1-3, Clausewitz à Marie, Fontainebleau, 14 juillet 1815.
263. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 275, ordre signé de Clausewitz et du capitaine autrichien von Hess, Fontainebleau, 14 juillet 1815.
264. *Schriften*, II-1, p. 180-181, Clausewitz à Gneisenau, Etampes,
18 juillet 1815.
265. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 281-283, dispositions signées de Thielmann, copie conforme et post-scriptum signés de Clausewitz, s.l. [Etampes],
20 juillet 1815.
266. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 577, p. 4-6, Clausewitz à Marie, Etampes, 21 juillet 1815.
267. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 709.
268. KMC, n° 203, p. 405-406, Clausewitz à Marie, Etampes, 24 juillet 1815.
269. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 587-589, Gneisenau à Clausewitz, Paris, 22 et 23 juillet 1815.
270. *Schriften*, II-1, p. 181-183, Clausewitz à Gneisenau, Etampes, 24 juillet 1815.
271. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, IV, p. 592-593, Gneisenau à Clausewitz, Paris, 27 juillet 1815.
272. *Schriften*, II-1, p. 183-187, Clausewitz à Gneisenau, Etampes, Toury et Sancheville, 27, 28 et 29 juillet 1815.
273. KMC, n° 204 et 205, p. 406-407, Clausewitz à Marie, Toury et Sancheville, 30 juillet 1815.
274. *Schriften*, II-1, p. 184, Gneisenau à Marie von Clausewitz, Paris, 30 juillet 1815.
275. GStA PK, VI. HA, FA Buttlar-Venedien, v. (Dep.), n° 211, Marie à Clausewitz, Nassau, 31 juillet 1815, p. 4, souligné dans le texte ; Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 354.
276. Hewitson, « Belligerence », p. 864.
277. KMC, n° 206, p. 408, Clausewitz à Marie, Le Mans, 5 août 1815.
278. *Schriften*, II-1, p. 187-188, Clausewitz à Gneisenau, Le Mans, 18 août 1815 (trad. partielle CRR, p. 358). Clausewitz lit alors les *Mémoires de Madame la marquise de La Rochejaquelein*, Bordeaux, 1815.
279. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 347.
280. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 68.
281. Schramm, *Clausewitz*, p. 478.
282. Schwartz, *Leben*, II, p. 137.
283. Ces nouvelles tenues avaient été prescrites dès 1814 mais elles n'avaient pas été livrées pour la campagne de juin 1815. Le graveur parisien Genty a représenté ces uniformes de l'armée d'occupation au cours de l'automne 1815, notamment un soldat du 8^{e} régiment d'infanterie *« Leib-Regiment »*, qui faisait partie du 3^{e} corps (Hofschröer et Fosten, *Prussian Line Infantry*, p. 25, 27 et 32).
284. *Relation anglaise de la bataille de Waterloo…*, trad. et éd. A. Tardieu, Paris, 1815. Le rapport de Grouchy est daté de Dinant, le 20 juin 1815.

285. *Schriften*, II-1, p. 189-190, Clausewitz à Gneisenau, Le Mans, 11 septembre 1815 (trad. partielle CRR, p. 359).

286. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 332-333, plan de marche pour le 3e corps d'armée signé de Thielmann, copie conforme signée de Clausewitz, [Le Mans, 21 septembre 1815].

287. *Schriften*, II-1, p. 190-191, Clausewitz à Gneisenau, Versailles, 1er octobre 1815.

288. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 10-11 et 201.

289. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.

290. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 257.

291. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 9r.

292. Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 334 et 339.

293. *Schriften*, II-1, p. 191, Clausewitz à Gneisenau, Versailles, 17 octobre 1815.

294. Showalter, « Prussian Cavalry », p. 7-22.

295. Marwitz, *Aus dem Nachlaße*, p. 138-156, « Ueber die Ursachen des Verfalles der Preußischen Reiterei ».

296. *Schriften*, II-1, p. 191, Clausewitz à Gneisenau, Versailles, 17 octobre 1815.

297. GStA PK, VI. HA Nl Gerlach, Nr. 30. Tagebuch, fol. 12v. et 14r. ; Plotho, *Der Krieg des verbündeten*, p. 340-341.

298. Thiele, *Gneisenau*, p. 307.

299. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 555, Karl von der Groeben à Leopold von Gerlach, Coblence, 29 décembre 1815.

300. Delbrück, *Historische und politische Aufsätze*, p. 16-18.

301. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, I, p. 759.

302. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang*, I, p. 459-465.

303. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 167-169.

304. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 769-770.

305. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 169, n. 26.

306. Höhn, *Scharnhorst*, p. 379.

307. Ligne, *Fantaisies militaires*, p. 29.

308. Napoléon, *De la guerre*, p. 413.

309. Schramm, *Clausewitz*, p. 456.

310. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 227, Marie von Clausewitz à Augusta von Bernstorff, [Breslau, 17 ou 18 novembre 1831].

311. Schramm, *Clausewitz*, p. 456 ; Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1326, p. 284 et V, n° 1419, p. 46.

312. Grolman, « Bemerkungen », p. 92 et 94.

313. Black, *The Battle of Waterloo*, p. 155.

314. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 256.

315. Schramm, *Clausewitz*, p. 473.

316. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 61.

317. Rothfels, *Carl von Clausewitz*, p. 190.

318. Herberg-Rothe, *Clausewitz's Puzzle*, p. 34.

7. Promotions et préjudices de la Réaction (1816-1821)

1. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 382 ; Dwyer, « Prussia », p. 258.

2. Humboldt, *Gesammelte Schriften*, XVII (*Politische Briefe*, II), n° 134, p. 102-103, à Gneisenau, Francfort, 23 janvier 1816.

3. Schwartz, *Leben*, II, p. 173 et 177-178.

4. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 315 ; Heyderhoff, « ‘Wallensteins Lager am Rhein’ », p. 26-27 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 260-261.

5. Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 251-253.

6. Lentz, « La prise des voitures de Napoléon », p. 59, 60 et 66.

7. Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 252 ; Bärsch, *Erinnerungen*, p. 101 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 175. Le bâtiment de l’ancien archevêché a été détruit lors d’un bombardement en 1944. Ne subsiste plus aujourd’hui que la St.-Jakobus-Kapelle.

8. Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 252.

9. Heyderhoff, « ‘Wallensteins Lager am Rhein’ », p. 26-30 ; Paret, *Understanding War*, p. 193, n. 2 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 173 et 178-184.

10. Hewitson, « Belligerence », p. 852-853.

11. Schwartz, *Leben*, II, p. 186-188. Schwartz a recueilli ces souvenirs de la bouche même d’Amalie von Cohausen, qui vécut jusqu’en 1879.

12. Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 253.

13. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 556-557, Clausewitz à Leopold von Gerlach, Coblence, 9 mars 1816.

14. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 191, p. 341, St. Goar, 10 mars 1816.

15. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 560, Groeben à Leopold von Gerlach, Düsseldorf, 29 avril 1816.

16. Thiele, *Gneisenau*, p. 313-314.

17. *Schriften*, II-1, p. 213-216, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 13 mai 1816.

18. Thiele, *Gneisenau*, p. 315.

19. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 316-317.

20. Schwartz, *Leben*, II, p. 189 ; Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 253.

21. Thiele, *Gneisenau*, p. 317 ; Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 556.

22. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 170.

23. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 570-571, Karl von der Groeben à Leopold von Gerlach, Hausen près de Hessen-Kassel, 16 juillet 1816.

24. *Schriften*, II-1, p. 217-219, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 30 juillet 1816.

25. *Ibid.*, II-1, p. 220-221, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 9 août 1816.

26. *Ibid.*, II-1, p. 222-224, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 17 août 1816.

27. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 129-131, Gneisenau à Clausewitz, Karlsbad, 5 août 1816.

28. *Ibid.*, V, p. 134, Gneisenau à Clausewitz, Karlsbad, 8 août 1816.

29. *Ibid.*, V, p. 139, Gneisenau à Marie von Clausewitz, Karlsbad, 15 août 1816.

30. *Schriften*, II-1, p. 226-227, Clausewitz à Gneisenau, Coblence,
24 septembre 1816.

31. *Ibid.*, II-1, p. 229-232, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 12 octobre 1816.

32. *Ibid.*, II-1, p. 235, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 14 novembre 1816.

33. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66 ; Mikaberidze, *The Russian Officer Corps*, p. LV.

34. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 571, Karl von der Groeben à Leopold von Gerlach, Coblence, 14 décembre 1816.

35. *Schriften*, II-1, p. 238-243, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 27 décembre 1816.

36. Il s'agit sans doute de la maison Hontheim, dans la *Neustadt* (« nouvelle ville »), près du théâtre (Schwartz, *Leben*, II, p. 173).

37. *Schriften*, II-1, p. 235, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 14 novembre 1816.

38. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 68.

39. GStA PK, VI. HA Nl Boyen Nr. XIIIa, fol. 69-70, Clausewitz à Boyen, Coblence, 29 novembre 1816.

40. *Schriften*, II-1, p. 244-245, n. 3, Clausewitz à Blücher, Coblence, s.d. [20 janvier 1817].

41. *Ibid.*, II-1, p. 244, n. 2 ; ULB Münster, HANS, Nl Clausewitz 5,020, Boyen à Clausewitz, s.l., 15 janvier [1817].

42. GStA PK, VI. HA Nl Clausewitz, n° 1, Blücher à Clausewitz, Berlin, 8 février 1817.

43. *Schriften*, II-1, p. 244-247, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 4 mars 1817.

44. *Ibid.*, II-1, p. 255-257, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 18 mars 1817, et réponse de Gneisenau, 7 avril 1817 ; Parkinson, *Clausewitz*, p. 291-292.

45. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 175-191 et p. 220 ([Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst »).

46. *Schriften*, II-1, p. 260-261, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 28 avril 1817.

47. *Ibid.*, II-1, p. 271-272, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, [20 ?] mai 1817.

48. *Ibid.*, II-1, p. 260-266, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 28 avril 1817.

49. *Ibid.*, II-1, p. 267-269, « Einige Bemerkungen über unsere Landwehr-Einrichtung », 1er mai 1817. Ce texte est joint à la lettre précédente. Gneisenau est prié de ne le communiquer à personne.

50. Voir la fin de notre chapitre 5.

51. Petter, « Die Roonsche Heeresreorganisation », p. 221.

52. Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 74. Un régiment de Landwehr comptait 6 268 hommes, soit plus du double d'un régiment de ligne. Il ne s'agissait plus d'un « peuple en armes » mais d'un simple réservoir d'hommes, insuffisamment encadrés, pour l'armée régulière (Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 320-321).

53. *Schriften*, II-1, p. 270, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, [20 ?] mai 1817.

54. *Ibid.*, II-1, p. 288-289, Clausewitz à Gneisenau, Wiesbaden, 24 juin 1817.

55. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 581, Karl von der Groeben à Leopold von Gerlach, Coblence, 21 juillet 1817.

56. *Schriften*, II-1, p. 290-294, Clausewitz à Gneisenau, Coblence [Berlin écrit par erreur], 26 août 1817.

57. *Ibid.*, II-1, p. 295-298, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 26 septembre 1817.

58. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 243-244, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 29 septembre 1817.

59. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 371-373 et 378.

60. *Schriften*, II-1, p. 300-302, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 28 octobre 1817.

61. *Ibid.*, II-1, p. 303-304, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 12 novembre 1817.

62. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 263, n. 10.
63. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 268-269, Gneisenau à Hardenberg, Erdmannsdorf, 25 novembre 1817.
64. *Schriften*, II-1, p. 305-307, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 11 décembre 1817 ; Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 79.
65. *Schriften*, II-1, p. 307, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 11 décembre 1817.
66. Görres, *Gesammelte Briefe*, III, p. 51, Görres au conseiller d'Etat Dietz, Strasbourg, 7 novembre 1822.
67. *Schriften*, II-1, p. 309, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 14 décembre 1817.
68. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 327.
69. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 276-279, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 23 décembre 1817.
70. Levinger, « The Prussian Reform Movement », p. 274-275.
71. Droz, *Le Romantisme allemand et l'Etat*, p. 226-227.
72. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 276-279, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 23 décembre 1817.
73. Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 326.
74. Kessel, « Zu Boyens Entlassung », p. 46-50, Clausewitz à Groeben, Bonn et Coblence, 4 et 8 janvier 1818.
75. Arndt, *Ein Lebensbild*, n° 130, p. 170-171, Arndt à Schleiermacher, Bonn, 17 janvier 1818.
76. « Clausewitz über den Gedanken », p. 373-377.
77. *Schriften*, II-1, p. 314-324, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 3 février 1818.
78. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 292, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 23 février 1818.
79. *Schriften*, II-1, p. 325-331, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 15 mars 1818.
80. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 300, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 29 mars 1818.
81. *Schriften*, II-1, p. 332-334, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 12 avril 1818.
82. *Ibid.*, II-1, p. 336, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 28 avril 1818.
83. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 312-313, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 7 mai 1818.
84. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.
85. *Schriften*, II-1, p. 336, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 15 mai 1818.
86. Schwartz, *Leben*, II, p. 195-196, Journal de Meusebach.
87. Bissing, *Das Leben*, p. 399, Bettina [von Arnim] à Amalie von Hellwig, Wiepersdorf, été 1818.
88. *Schriften*, II-1, p. 339-342, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 14 juin 1818.
89. Humboldt, *Gesammelte Schriften*, XV (*Tagebücher*, II), p. 498 et 513-515.
90. ULB Münster, HANS, Nl Clausewitz 5,014 ; *Schriften*, II-2, p. 1186.
91. *Ibid.*, II-1, p. 342-345, Clausewitz à Gneisenau, Nassau, 29 juillet 1818.
92. Thiele, *Gneisenau*, p. 345.
93. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 334, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 20 août 1818.
94. Pirenne, *La Sainte-Alliance*, II, p. 312-313.
95. Schwartz, *Leben*, II, p. 198, ordre du cabinet royal, Berlin, 17 août 1818.

96. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 340, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 23 septembre 1818.

97. Schwartz, *Leben*, II, p. 197-198, Journal de Meusebach.

98. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66 ; IV, n° 1326, p. 284 ; V, n° 1419, p. 46.

99. Doepner, « Clausewitz als Soldat », p. 350.

100. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 339-340, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 19 et 23 septembre 1818.

101. Pirenne, *La Sainte-Alliance*, II, p. 345.

102. Baack, *Christian Bernstorff*, p. 37.

103. Wolzogen, *Mémoires*, p. 247.

104. *Schriften*, II-1, p. 346-350, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 1er octobre 1818.

105. Bernstorff, *Ein Bild*, I, p. 248, Christian von Bernstorff à son épouse, Aix-la-Chapelle, 6 octobre 1818. Un oncle de Carl, Carl Christian, qui avait étudié la théologie et le droit, était entré au service du Danemark, où il avait atteint le rang de conseiller d'Etat. Après sa mort en 1795, deux de ses enfants avaient été adoptés par le comte et la comtesse von Dernath, les beaux-parents de Bernstorff. Carl avait fait brièvement leur connaissance à la fin de la campagne de 1813 dans le Holstein (Paret, *Clausewitz and the State*, p. 318-319, n. 26 ; Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 177).

106. Pirenne, *La Sainte-Alliance*, II, p. 353 ; Rey, *Alexandre Ier*, p. 431.

107. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 345-346, Gneisenau à Marie von Clausewitz, Berlin, 12 octobre 1818.

108. *Schriften*, II-1, p. 350-352, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 25 octobre 1818.

109. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 346-347 et 376-377.

110. *Schriften*, II-1, p. 352-353, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 25 octobre 1818.

111. Arndt, *Briefe*, II, n° 665, p. 144, à Friedrich Schleiermacher, Bonn, 22 juin 1821.

112. Hewitson, « Belligerence », p. 866-867.

113. *Schriften*, II-1, p. 355, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 30 octobre 1818.

114. *Ibid.*, II-1, p. 356-358, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 7 novembre 1818.

115. Paret, *Understanding War*, p. 180-181.

116. Pirenne, *La Sainte-Alliance*, II, p. 370-380 et 391-392 ; Rey, *Alexandre Ier*, p. 431-432.

117. *Schriften*, II-1, p. 360, Clausewitz à Gneisenau, Aix-la-Chapelle, 16 novembre 1818.

118. *Ibid.*, II-2, p. 1120-1125, « Zweite Abhandlung über Preußens Kriegstheater am Rhein. Der Rhein Preußens westliche *Barière [sic]* ».

119. *Ibid.*, II-2, p. 1128-1133, « Ueber die militärischen Rüksichten bei Anlegung von Straßen ».

120. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 382 et 385.

121. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 304.

122. *Schriften*, II-2, p. 1141-1151, « Deutsche Militär Verfassung ».

123. SML, A/686/2009, Clausewitz à ?, Coblence, 29 mai 1817. Clausewitz écrit dans cette lettre qu'il commande « un exemplaire de l'*Histoire de la guerre de la France contre la Russie*, deux volumes 4to avec atlas ». Il ne peut s'agir que des *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812, avec un atlas militaire / par un officier de l'état-major français*, 2 vol., Paris, 1817.

124. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 347.

125. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 327, 330, 358-359.

126. Clausewitz, *Campagne de 1814*, p. 37-39.

127. *OW*, p. 74 ; *VK*, p. 174.

128. *DG*, p. 47-48 ; *OW*, p. 69-70 ; *VK*, p. 184-186. Herbert Rosinski a trouvé des similitudes frappantes entre ce texte et celui sur Scharnhorst composé en 1817 (Rosinski, « Die Entwicklung », p. 282, n. 1).

129. Voir dans notre chapitre 3 le paragraphe intitulé « La réflexion stratégique et la première ébauche de *Vom Kriege* ».

130. Rosinski, « Die Entwicklung », p. 284.

131. *DG*, p. 41-42 ; *OW*, p. 71-72 ; *VK*, p. 175-176.

132. *OW*, p. 21, P. Paret, « The Genesis of *On War* ».

133. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 131-133, Gneisenau à Boyen, Karlsbad, 5 août 1816.

134. Rosinski, « Die Entwicklung », p. 283.

135. *Schriften*, II-1, p. 243-244, Clausewitz à Gneisenau, Coblence, 4 mars 1817.

136. *Ibid.*, II-1, p. 248-255, « Ueber das Fortschreiten und den Stillstand der kriegerischen Begebenheiten ».

137. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 196, p. 350, à Clausewitz, Berlin, 6 avril 1817.

138. Kessel, « Zur Genesis », p. 420-421, Clausewitz à Groeben, [Coblence], 17 mai [1817]. Kessel prétend que cette lettre, où l'année n'est pas indiquée, doit être de 1816, parce qu'elle présume la présence de Gneisenau et de Groeben à Coblence, que le premier a quitté cette ville en juillet 1816 et que Groeben a été envoyé le 9 mai 1817 à Breslau. Que Gneisenau ait parlé du travail de Clausewitz n'implique pas sa présence à Coblence : ces officiers s'écrivaient souvent et il est sans doute question ici de la lettre de Gneisenau à Clausewitz du 6 avril 1817. Groeben a été effectivement nommé chef d'état-major du 6^{e} corps d'armée à Breslau le 9 mai 1817, mais il s'agit du jour où l'ordre a été signé par le roi à Berlin (Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1517, p. 221). Il s'en est écoulé d'autres avant que cet ordre ne parvienne à Groeben et que celui-ci ne quitte Coblence. Du reste, sa lettre à Leopold von Gerlach évoquée dans la note suivante est datée de cette ville le 18 mai 1817. Kessel l'ignorait, car elle a été publiée plus tard.

139. Gerlach, *Aus den Jahren*, p. 575, Groeben à Leopold von Gerlach, Coblence, 18 mai 1817.

140. Guillaume de Latrille, baron puis comte de Lorencez, *Considérations sur la guerre, et particulièrement sur la dernière guerre*, Paris, 1804, p. 177 et 228-231.

141. *Schriften*, II-1, p. 22-99, « Entwürfe und Vorarbeiten zum Werk 'Vom Kriege' » ; e-mail d'Andreas Herberg-Rothe à l'auteur, 5 janvier 2015.

142. *HW*, III, p. 275-280 et *VK*, p. 1097-1102, « Skizze eines Plans zur Taktik oder Gefechtslehre » ; *HW*, III, p. 281-386 et *VK*, p. 1103-1180, « Leitfaden zur Bearbeitung der Taktik der Gefechtslehre ». Ces textes ont été traduits en français par Thomas Lindemann, qui rejoint

Andreas Herberg-Rothe pour situer la rédaction la plus probable entre 1815 et 1818 (Clausewitz, *Théorie du combat*, p. 11).

143. *Ibid.*, p. 12-14 et 31-32.

144. Bernstorff, *Ein Bild*, I, p. 253.

145. Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 52 et 54.

146. *Schriften*, II-2, p. 1151-1163, « Denkschrift über die Reform der Allgemeinen Kriegsschule zu Berlin », Berlin, 21 mars 1819.

147. Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 32-33, 37, 53-56.

148. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 19-20. Il faut souligner que Brandt était très ami avec le général von Valentini, ce qui a pu influencer son opinion sur Clausewitz (« Nekrolog des Generals der Infanterie v. Brandt », *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1868, p. 4-5).

149. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 389-391.

150. Bissing, *Das Leben*, p. 407.

151. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 370, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 12 mai 1819.

152. Müller, « Die Karlsbader Beschlüsse », p. 14.

153. Rey, *Alexandre I^er^*, p. 434-435.

154. *Schriften*, II-1, p. 361-362, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 14 mai 1819.

155. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 370, Gneisenau à Hardenberg, Berlin, 16 mai 1819.

156. *Schriften*, II-1, p. 363-364, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 7 juillet 1819.

157. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 326 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 176.

158. Bissing, *Das Leben*, p. 408-409, Gneisenau à Amalie von Hellwig, Erdmannsdorf, 31 juillet 1819.

159. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 391-393.

160. *Schriften*, II-1, p. 364, Clausewitz à Gneisenau, Liegnitz, 18 août 1819.

161. *Ibid.*, II-1, p. 365, Clausewitz à Gneisenau, s.l.n.d. [Berlin, fin août ou septembre 1819].

162. Humboldt, *Gesammelte Schriften*, XVII (*Politische Briefe*, II), p. 329, n° 361 et 362, à Hardenberg et à Gneisenau, Berlin, 8 et 17 septembre 1819.

163. Müller, « Die Karlsbader Beschlüsse », p. 20-21.

164. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 392 ; Gantet et Struck, *Révolution, guerre*, p. 164 ; Kettig, « Demagogenverfolgung », p. 38-39.

165. *Schriften*, II-1, p. 366, Clausewitz à Gneisenau, [Berlin], 2 octobre [1819].

166. Müller, « Die Karlsbader Beschlüsse », p. 18. Cet auteur va cependant trop loin en s'appuyant à tort sur l'étude de Konrad Kettig, « Demagogenverfolgung », p. 39. Celui-ci prétend que le *Bremer Zeitung* du 1^er^ août comprenait un manifeste défendant Jahn, signé par une cinquantaine de personnalités, dont Clausewitz et Gneisenau. C'est faux : ils n'y figurent pas, les signataires sont des personnages de seconde zone (*Bremer Zeitung*, n° 213, dimanche 1^er^ août 1819, consultable sur le site de la Bayerische StaatsBibliothek).

167. Arnim, *Achim und Bettina*, I, n° 144, p. 277-278, Bettina à Arnim, Berlin, 22 mai 1821.

168. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 379-380, Gneisenau à Louise Radziwill, Berlin, 22 octobre 1819.

169. *Ibid.*, V, p. 388.

170. Varnhagen von Ense, *Blätter*, I, p. 8 et 11, 29 novembre et 2 décembre 1819.

171. Paret, *Understanding War*, p. 180-181.
172. *Ibid.*, p. 181-183.
173. *Ibid.*, p. 183-186 ; Müller, « Die Karlsbader Beschlüsse », p. 18-19 et 21-22.
174. BL, Add MS 42781, fol. 157-158, Planta à Rose, Londres, 30 novembre 1819.
175. Varnhagen von Ense, *Blätter*, I, p. 14-15, 8 et 10 décembre 1819.
176. BL, Add MS 42781, fol. 159, Rose à Castlereagh, Berlin, 14 décembre 1819 (copie).
177. Varnhagen von Ense, *Blätter*, I, p. 22, 16 décembre 1819.
178. *Ibid.*, I, p. 23, 18 décembre 1819.
179. Paret, *Understanding War*, p. 187.
180. Müller, « Die Karlsbader Beschlüsse », p. 23.
181. BL, Add MS 42781, fol. 259, Ancillon à Rose, Berlin, 22 décembre 1819.
182. Showalter, « Prussia's Army », p. 235-236.
183. Boyen, *Mémoires*, I, p. 64, introduction de F. Gendreau ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 505.
184. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 329-330.
185. Varnhagen von Ense, *Blätter*, I, p. 28, 22 décembre 1819.
186. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 393-394.
187. Clausewitz, *Politische Schriften*, p. 242. Il s'agit d'un bref extrait. Le texte faisait partie des *Hausarchiv* des Hohenzollern, aujourd'hui disparues.
188. *Schriften*, II-1, p. 367-372, Clausewitz à Gneisenau, 17 décembre 1819 et « Ueber die politischen Vortheile und Nachtheile der Preußischen Landwehr-Einrichtung » (trad. CRR, p. 429-433).
189. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 69.
190. Baack, *Christian Bernstorff*, p. 176.
191. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 295.
192. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 313-316 et « Unsere Kriegsverfassung », p. 43. Clausewitz essaie de publier ce texte dans une revue en 1821, sans succès. La même année, il autorise un de ses amis, probablement Johann Ludwig Blesson, à en prendre une copie. Celui-ci la publie en 1858 dans une revue qu'il édite avec Carl von Decker, un autre ami de Clausewitz (*ibid.*, p. 41 ; Roques, *Le Général de Clausewitz*, p. 74-75, n. 1).
193. Clausewitz, « Unsere Kriegsverfassung », p. 58, 67, et *Historical and Political Writings*, p. 323-324 et 328.
194. Frie, *Friedrich… Marwitz*, p. 225-226, n. 253.
195. Hewitson, « Belligerence », p. 864.
196. Frie, *Friedrich… Marwitz*, p. 299 et n. 214.
197. *Schriften*, II-1, p. 372-373, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 18 décembre 1819.
198. Müller, « Die Karlsbader Beschlüsse », p. 11 et 22.
199. Kessel, « Zu Boyens Entlassung », p. 51-52, Clausewitz à Groeben, Berlin, 26 décembre 1819.
200. BL, Add MS 42781, fol. 161v., Rose à Castlereagh, Berlin, 1er janvier 1820.
201. Marwitz, *Ein märkischer Edelmann*, II-2, p. 555, Marwitz à Marie von Clausewitz, 15 février 1820.
202. BL, Add MS 42781, fol. 187, Castlereagh à Rose, Londres, 20 février 1820.
203. Paret, *Understanding War*, p. 189 ; Varnhagen von Ense, *Blätter*, I, p. 87, 99 et 124, 23 février, 11 mars et 19 avril 1820.

204. *Ibid.*, I, p. 129, 132 et 164, 1er et 7 mai, 8 juillet 1820.
205. *Schriften*, II-1, p. 377-378, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 15 juillet 1820.
206. Varnhagen von Ense, *Blätter*, I, p. 175, 31 juillet 1820.
207. *Schriften*, II-1, p. 379-381, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 21 août 1820.
208. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 440-441, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 9 septembre 1820.
209. *Schriften*, II-1, p. 383-387, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 16 septembre 1820.
210. *Bremer Zeitung*, n° 345, samedi 11 décembre 1819, p. 2.
211. Klippel, *Das Leben*, III, p. 755.
212. « Beschluβ der Berechnung der erhaltenen Beiträge… », *Militär-Wochenblatt*, n° 205, 27 mai 1820, p. 1425-1430.
213. Stein, *Briefe*, VI, n° 294, p. 314, Stein à Mülinen, Genève, 3 octobre 1820.
214. *Schriften*, II-1, p. 388-389, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 23 octobre 1820.
215. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 449, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 2 novembre 1820.
216. *VK*, p. 1181-1182, le *Kronprinz* à Wolzogen, Berlin, 11 décembre 1820 (collection W. Hahlweg).
217. *Schriften*, II-1, p. 396-399, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 30 décembre 1820.
218. Bernstorff, *Ein Bild*, I, p. 291 ; Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 375-376.
219. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.
220. Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 53 et 56-57.
221. Stübig, « Die Entwicklung », p. 256 ; Walter, *Preussische Heeresreformen*, p. 505-507.
222. Arnim, *Achim und Bettina*, I, n° 143, p. 273, Bettina à Arnim, Berlin, 14 mai 1821.
223. KMC, n° 207, p. 409, Clausewitz à Marie, Potsdam, 18 mai 1821 (trad. CRR, p. 383). Italique : en français dans le texte.
224. *Schriften*, II-1, p. 401, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 12 juillet 1821.
225. *Ibid.*, II-1, p. 403, Clausewitz à Gneisenau, Dresde, 18 juillet 1821.
226. *Ibid.*, II-1, p. 404-405, Clausewitz à Gneisenau, Dresde, 2 août 1821.
227. Bernstorff, *Ein Bild*, I, p. 311.
228. Müller, « Die Karlsbader Beschlüsse », p. 24 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 321-322, et *Understanding War*, p. 189.
229. Schwartz, *Leben*, II, p. 255-256 ; ULB Münster, HANS, Nl Clausewitz 5,015 ; *Schriften*, II-2, p. 1186.
230. Les premiers mots laissent entendre que cette lettre suit de peu la précédente. Peter Paret la situe en octobre 1821 (*Clausewitz and the State*, p. 322, n. 43), Harald Müller à la fin de l'automne de cette même année (« Die Karlsbader Beschlüsse », p. 25). Ces deux moments semblent plus crédibles que celui donné par Werner Hahlweg : « vers 1823 » (*Schriften*, II-2, p. 1187). L'original de cette lettre a été perdu. Le texte qui subsiste est une copie non datée, de la main de Marie (ULB Münster, HANS, Nl Clausewitz 5,016). L'année 1823 évoquée par Hahlweg correspond peut-être au moment où il estime que Marie a copié la lettre.
231. Schwartz, *Leben*, II, p. 256-258.

8. Le temps de l'écriture (1822-1831)

1. Baack, *Christian Bernstorff*, p. 76.
2. Varnhagen von Ense, *Blätter*, II, p. 144, 16 juin 1822.

3. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 282, 285 et 323.

4. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 179 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 307-308.

5. Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 387, n. 49. Friederici est mentionné comme lieutenant au 23e régiment d'infanterie. En 1842, le roi l'autorise à ajouter à son nom celui de son grand-père maternel, le colonel von Steinmann. Il est alors au 7e régiment d'infanterie (Zedlitz-Neukirch, L. von (dir.), *Neues Preussisches Adels-Lexicon…*, 2e suppl., Leipzig, 1843, p. 31). Il prendra sa retraite comme major au 22e régiment d'infanterie de Landwehr en 1859 (*Rang- und Quartier-Liste der Königlich-Preußischen Armee…*, Berlin, 1859, p. 311). Nous n'avons trouvé qu'une mention de Friederici dans une lettre de Clausewitz (*Schriften*, II-1, p. 564, à Gneisenau, Berlin, 21 novembre 1829).

6. [Friederici-Steinmann], *Was sich die Offiziere*, p. 35-36.

7. Moltke, H. von, *Gesammelte Schriften und Denkwürdigkeiten*, 8 vol., Berlin, 1891-1893, I, p. 38-39.

8. Rothenberg, G. E., « Moltke, Schlieffen, and the Doctrine of Strategic Envelopment », dans P. Paret (dir.), *Makers of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, Oxford, 1986, p. 297-299.

9. [Friederici-Steinmann], *Was sich die Offiziere*, p. 37-43.

10. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 56.

11. Je remercie Jean-Jacques Langendorf de m'avoir rappelé ce détail.

12. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 249-257.

13. Hagemann, E., *Die deutsche Lehre*, p. 56-57.

14. Rosinski, « De Scharnhorst à Schlieffen », p. 59-60.

15. *Schriften*, II-1, p. 165, Clausewitz à Gneisenau, Mühlheim, 21 décembre 1814.

16. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 58-63.

17. Andreas Herberg-Rothe le pense également (« Clausewitz und Hegel », p. 57).

18. Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 377.

19. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 313-314.

20. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, VI, n° 1704, p. 70.

21. *Schriften*, II-1, p. 422, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 14 décembre 1822.

22. Dallinger, *Karl von Canitz*, p. 13-14 ; Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 378.

23. Scharfenhort, *Die Königlich*, p. 57.

24. *Ibid.*, p. 55-56 et 377.

25. Erman, *Paul Erman*, p. 209-210 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 310-311.

26. *Ibid.*, p. 315.

27. *Schriften*, II-1, p. 475, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 9 octobre 1825.

28. Bernstorff, *Ein Bild*, I, p. 316 et 326.

29. Varnhagen von Ense, *Blätter*, II, p. 15.

30. *Ibid.*, II, p. 139, 13 juin 1822.

31. [Friederici-Steinmann], *Was sich die Offiziere*, p. 43.

32. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 333.

33. *Ibid.*, II, p. 328 ; Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 467, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 5 juillet 1822, 22 heures.

34. *Ibid.*, V, p. 469-470.

35. *Ibid.*, V, p. 470-472.

36. *Schriften*, II-1, p. 406-408, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 9 juillet 1822.
37. *Ibid.*, II-1, p. 408-410, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 20 juillet 1822.
38. Baur, *Prinzeß Wilhelm*, p. 242.
39. *Schriften*, II-1, p. 410-416, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 3 septembre et 5 octobre 1822.
40. Schwartz, *Leben*, II, p. 184-185.
41. Hoffmann von Fallersleben, *Mein Leben*, I, p. 311-312.
42. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 186-187.
43. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 354.
44. Creuzinger, *Hegels Einfluß*, p. 8. Le lieutenant-colonel Paul Creuzinger a dû avoir accès à des archives aujourd'hui disparues. Griesheim pourrait être cet officier, devenu major de hussards avant d'être un général connu pour ses écrits, auquel fait allusion [Friederici-Steinmann], *Was sich die Offiziere*, p. 42-43.
45. Herberg-Rothe, « Clausewitz und Hegel », p. 54-61.
46. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 362-364.
47. Herberg-Rothe, « Clausewitz und Hegel », p. 83.
48. Clark, *Histoire de la Prusse*, p. 421-423.
49. Rey, *Alexandre I^er^*, p. 442-443.
50. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 209, p. 371, Gneisenau à Clausewitz, Warmbrunn, 1^er^ novembre 1822.
51. *Conversations-Lexicon. Neue Folge*, Leipzig, Brockhaus, 2 vol. en 4 sections, 1822-1826, I, 1822, section 1, A-Cz, p. 664-665.
52. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 57.
53. Communication personnelle. Jomini procéda ainsi pour un autre dictionnaire.
54. *Schriften*, II-1, p. 426, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 21 juillet 1823.
55. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 488, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 15 juillet 1823.
56. Varnhagen von Ense, *Blätter*, II, p. 340 et 355, 16 mai et 11 juin 1823 ; *Schriften*, II-1, p. 429, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 26 juillet 1823.
57. Varnhagen von Ense, *Blätter*, II, p. 404, 11 septembre 1823.
58. Schwartz, *Leben*, II, p. 258 ; ULB Münster, HANS, Nl Clausewitz 5,017 ; *Schriften*, II-2, p. 1187.
59. *Schriften*, II-1, p. 438-444, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 15 mars 1824.
60. Il doit s'agir de « Quelques réflexions sur l'infanterie de nos jours, et en particulier sur l'infanterie française et sur l'infanterie anglaise » (1824), dans *Œuvres du marquis de Chambray*, V. « Mélanges », Paris, 1840, p. 313-390.
61. *Schriften*, II-1, p. 444-446, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 11 avril 1824.
62. *Ibid.*, II-1, p. 446-449, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 16 et 28 juillet 1824.
63. GStA PK, VI. HA Nl Gneisenau, A 27, Gneisenau à Clausewitz, [Erdmannsdorf], 7 août 1824, cité dans *ibid.*, II-1, p. 450-451, n. 1.
64. *Schriften*, II-1, p. 453-455, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 9 septembre 1824.
65. *Ibid.*, II-1, p. 459 et 535, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 1^er^ octobre 1824 et 18 septembre 1828.
66. *Ibid.*, II-1, p. 465, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 25 octobre 1824.

67. *Ibid.*, II-1, p. 468, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 2 janvier 1825. Italique : en français dans le texte.

68. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 512, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 12 janvier 1825.

69. Stein, *Briefe*, VI, n° 833, p. 819-820, Stein à Clausewitz, Nassau, 26 février 1825.

70. *Schriften*, II-1, p. 470, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 25 mars 1825.

71. Herberg-Rothe, *Clausewitz's Puzzle*, p. 121.

72. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 45.

73. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 328 ; *Schriften*, II-1, p. 472, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 21 juin 1825.

74. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.

75. Schwartz, *Leben*, II, p. 269-284, « Bemerkungen auf der Reise nach Marienbad im Juli 1825 ».

76. *Ibid.*, p. 285-288 ; *Schriften*, II-1, p. 472-474, Clausewitz à Gneisenau, Marienbad, 12 août 1825.

77. *Ibid.*, II-1, p. 475, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 9 octobre 1825.

78. *Ibid.*, II-1, p. 481-485, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 25 octobre et 5 novembre 1825.

79. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.

80. Stein, *Briefe*, VII, n° 10, p. 9, Stein à Louise von Löw, Nassau, 25 juin 1826.

81. *Schriften*, II-1, p. 488-498, Clausewitz à Gneisenau, Ems, 3, 5 et 20 juillet, Berlin, 26 août 1826.

82. *Schriften*, II-1, p. 503, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 21 septembre 1826. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est un groupe d'officiers qui a lancé une souscription pour récolter des fonds. Tous les princes royaux ont contribué. La décision de rapatrier le corps a été prise par le roi. Le tombeau combinant le sarcophage surélevé conçu par Schinkel et les bas-reliefs de Tieck sera surmonté d'un lion endormi, sculpté d'après nature par Christian Daniel Rauch. L'ensemble ne sera achevé qu'en 1834 (Klippel, *Das Leben*, III, p. 755-757).

83. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66 ; Schwartz, *Leben*, I, p. 1.

84. Varnhagen von Ense, *Blätter*, IV, p. 185, 9 février 1827.

85. *Ibid.*, IV, p. 219, 22 avril 1827.

86. *Ibid.*, IV, p. 221-222, 25 avril 1827.

87. *Schriften*, II-1, p. 522, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 5 juillet 1827.

88. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 101-102.

89. *Schriften*, II-1, p. 532, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 25 octobre 1827.

90. *Ibid.*, II-1, p. 533-534, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 24 novembre 1827.

91. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.

92. *Schriften*, II-1, p. 506, n. 1, Gneisenau à Clausewitz, s.l., 13 septembre 1826.

93. Sybel, « Gneisenau und sein Schwiegersohn », p. 246.

94. Varnhagen von Ense, *Blätter*, V, p. 95, 30 juin 1828.

95. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, IV, n° 1326, p. 284-285 ; *Schriften*, II-1, p. 535-540, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 18 et 29 septembre 1828.

96. http://www.clausewitz.com/mobile/MilitaryDecorations.htm

97. Ce détail laisse penser que le portrait a sans doute été achevé après la mort de Carl, à l'initiative de Marie. Comme nous allons le voir, Carl dirige la 2e inspection de l'artillerie à Breslau à partir de

septembre 1829. Wach avait son atelier à Berlin et il n'a certainement pas peint à Breslau. Carl mourra dans cette ville le 16 novembre 1831.

98. Voir en particulier le portrait de Karl von Roeder (Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1669, p. 494), ceux de Karl von Canitz (Dallinger, *Karl von Canitz*, figures 1 et 3), celui du prince Charles de Mecklembourg-Strelitz par Krüger (1827) et au moins deux de Frédéric-Guillaume III datant de cette période.

99. *Schriften*, II-1, p. 550, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 8 juillet 1829.

100. *Ibid.*, II-1, p. 552-556, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 5 et 20 août 1829.

101. *Ibid.*, II-1, p. 556, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 2 septembre 1829.

102. *Ibid.*, II-1, p. 560-562, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 24 octobre 1829.

103. *Ibid.*, II-1, p. 565, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 21 novembre 1829.

104. *Ibid.*, II-1, p. 568-573, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 20 décembre 1829 ; Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 579, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 25 décembre 1829.

105. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 70.

106. Clausewitz, *Politische Schriften*, p. 244, n. XIV ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 299.

107. Schwartz, *Leben*, II, p. 200-244, « Umtriebe » (trad. CRR, p. 385-428).

108. Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 336.

109. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 304.

110. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 67-68.

111. Aron, *Sur Clausewitz*, p. 28-29, 88-89 et 95.

112. Baack, *Christian Bernstorff*, p. 332.

113. Aron, *Sur Clausewitz*, p. 96.

114. *OW*, p. 74 ; *VK*, p. 176.

115. Kessel, « Zur Genesis », p. 413 ; Hahlweg, *Carl von Clausewitz*, p. 70 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 330. Schering situe pour sa part entre 1823 et 1826 la rédaction des livres III à VII, à l'exception de certains chapitres des livres VI et VII qui seront ajoutés plus tard. En 1827 et 1828, Clausewitz revoit le tout et ajoute le livre VIII. En 1829, il retravaille les livres I et II (Clausewitz, *Geist und Tat*, p. 234-235).

116. Honig, « Clausewitz and the Politics », p. 37.

117. Paret, *Clausewitz in His Time*, p. 82.

118. *HW*, IX, p. XI, préface de Karl von der Groeben aux tomes IX et X ; Clausewitz, *Œuvres posthumes*, p. 42.

119. *HW*, X, p. 46-47, « Die Feldzüge Friedrich des Groβen von 1741-1762 » ; Clausewitz, *Œuvres posthumes*, p. 367-368.

120. Kessel, « Zur Genesis », p. 419, n. 46.

121. *Schriften*, II-1, p. 470. Gneisenau a prêté à Clausewitz l'*Histoire militaire de la campagne de Russie en 1812* du Russe Boutourlin (2 vol., Paris-Saint-Pétersbourg, 1824) ainsi qu'une description de la bataille de Borodino. Clausewitz lui envoie son exemplaire de l'*Histoire de l'expédition de Russie* (Paris, 1823) du marquis de Chambray. Werner Hahlweg a publié l'ensemble du « Feldzug von 1812 » à partir du manuscrit original, entièrement de la main de Clausewitz (*Schriften*, II-2, p. 726-935).

122. *1812*, p. 36-82.

123. Clausewitz, *Politische Schriften*, p. 244-245, n. XVI ; Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. VIII-IX et 55, n. 2. Il s'agit des *Mémoires du duc de Rovigo…*, 8 vol., Paris, 1828.

124. « Nachrichten über Preussen in seiner Groβen Katastrophe », dans *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, X, 1888. Cette publication a été traduite par le capitaine Niessel (Clausewitz, *Notes sur la Prusse*).

125. Müffling, *The Memoirs*, p. 19.

126. Clausewitz, *Notes sur la Prusse*, p. 13-14.

127. Lettow-Vorbeck, *Der Krieg von 1806*, I, p. 151-153, 165-169.

128. Heuser, *Reading Clausewitz*, p. 189.

129. *DG*, II, 5, p. 155. En italique dans le texte.

130. *DG*, p. 47, « Préface de l'auteur ».

131. Le lecteur désireux de se familiariser rapidement avec l'ouvrage lira avec profit le résumé de Benoît Durieux, *Relire* De la guerre *de Clausewitz*, Paris, 2005.

132. Strachan, « Clausewitz and the Dialectics of War », p. 18.

133. *Schriften*, II-1, p. 625 et II-2, p. 1172.

134. Staatsbibliothek Berlin, Handschriftenabteilung, Nachlaß Clausewitz, Hdschr. 7, Vom Kriege.

135. *Schriften*, II-1, p. 623-624.

136. Courrier électronique, 5/01/2015.

137. *Schriften*, II-1, p. 630, « Niederschriften des Werkes 'Vom Kriege' », I, 1 ; Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 405-406.

138. *Schriften*, II-1, p. 631-639.

139. Rosinski, « Die Entwicklung », p. 284.

140. *DG*, p. 42-43 ; *OW*, p. 77-78 ; *VK*, p. 179-181.

141. « Moltke in der Vorbereitung », p. 41-42 et 163.

142. La phrase est reprise telle quelle de l'étude sur Moltke par le général H. F. von Freytag-Loringhoven, *Kriegslehren nach Clausewitz aus den Feldzügen 1813 und 1814*, Berlin, 1908, p. 16.

143. Clausewitz, *Two Letters on Strategy*. Cette publication de l'*US Army Command and General Staff College* est consultable en ligne et donne une traduction intégrale des lettres. Les originaux ont disparu avec les archives du Grand Etat-Major prussien, mais une publication en avait été faite en 1937 dans la revue *Militärwissenschaftliche Rundschau*.

144. Clausewitz, *Two Letters on Strategy*, p. 21-22, Clausewitz à Roeder, 22 décembre 1827. Souligné dans le texte.

145. *Ibid.*, p. 24-25. Souligné dans le texte.

146. Paret, *Understanding War*, p. 129.

147. Kessel, « Zur Genesis », p. 413 ; *OW*, p. 4 et 27, P. Paret, « The Genesis of *On War* ».

148. Kessel, « Zur Genesis », p. 421, Clausewitz à Groeben, Berlin, 2 janvier 1829.

149. *Ibid.*, p. 422, Clausewitz à Groeben, Berlin, 3 janvier 1829.

150. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 556, Gneisenau à Clausewitz, Erdmannsdorf, 21 octobre 1828. Le *Feldzug von 1796 in Italien* constituera le tome IV des *HW*.

151. Clausewitz, *La Campagne de 1796*, p. 7-8, 291-292.

152. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 338.

153. Kessel, « Zur Genesis », p. 422-423, Clausewitz à Groeben, Berlin, 21 novembre 1829.

154. Clausewitz, *La Campagne de 1799*, p. 22-23.

155. *Ibid.*, p. 618.

156. Kessel, « Zur Genesis », p. 423.

157. *Wehrtechnische Studiensammlung* de la *Bundeswehr* (WTS), Coblence, Nachlaβ Werner Hahlweg, Pz/3 CD 136 (cote du manuscrit et de sa version numérisée sur CD).

158. Donker, « Clausewitz in Breda », p. 328 ; présentation du manuscrit par Andreas Herberg-Rothe lors du colloque « War, Strategy and Civil-Military Relations », université d'Oxford, 23 septembre 2015.

159. *DG*, I, 1, p. 69 ; *OW*, p. 101 ; *VK*, p. 212-213.

160. Il comporte les mentions de deux officiers par lesquels il a sans doute transité : le capitaine von Schlieffen, avec la date « 1830 », et Roeder, « aide de camp du roi ». Karl von Roeder sera aide de camp de Frédéric-Guillaume IV en 1840 (Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1669, p. 495).

161. *OW*, p. 73-74 et *VK*, p. 174, préface de Marie von Clausewitz ; Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 196-198.

162. Donker, « Clausewitz in Breda », p. 329-333.

163. *DG*, p. 43-44 ; *OW*, p. 79 ; *VK*, p. 181.

164. *Schriften*, II-1, p. 625.

165. Gat, *The Origins of Military Thought*, p. 255-263.

166. Strachan, *Carl von Clausewitz's* On War, p. 71-72.

167. Moran, « Late Clausewitz », p. 92-93.

168. Clausewitz, « Aphorismen », XXXVIII, 1833, p. 92.

169. *Ibid.*, p. 272.

170. *Schriften*, I, p. 29.

171. Donker, « Clausewitz in Breda », p. 327-328.

172. *Ibid.*, p. 329.

173. *VK*, p. 37-38, W. Hahlweg, « Das Clausewitzbild einst und jetzt ».

174. *OW*, p. 73-74 et *VK*, p. 173-174, préface de Marie von Clausewitz.

175. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 197.

176. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 70.

177. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 326.

178. Schwartz, *Leben*, II, p. 245-246.

179. SML, A/687/2009, Clausewitz à « son excellence », Berlin, 19 avril 1830. Il est également question du lieutenant-général Braun dans cette lettre.

180. *Schriften*, II-1, p. 576-577, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 8 juin 1830.

181. *Ibid.*, II-1, p. 580, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 31 juillet 1830.

182. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66 et 70.

183. *Schriften*, II-1, p. 583-585, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 20 août 1830.

184. Clausewitz, « Zwei Denkschriften », col. 758, 762-763, 765, 788-789 et 793-795, « écrit dans les derniers jours du mois d'août 1830 » (trad. partielle, Clausewitz, « Archives du ministère de la Guerre », p. 426, 458-459, 461 et 480-481).

185. *OW*, p. 75 et *VK*, p. 176, préface de Marie von Clausewitz.

186. *Schriften*, II-1, p. 582, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 31 juillet 1830.

187. Kessel, « Zur Genesis », p. 418.

188. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 183.

189. Schwartz, *Leben*, II, p. 299-300, « Tagebuch Clausewitz's vom 7. September 1830 bis zum 9. März 1831 ».

190. *Schriften*, II-1, p. 585-587, Clausewitz à Gneisenau, Breslau, 12 et
15 septembre 1830.

191. Thiele, *Gneisenau*, p. 388.

192. Sybel, « Gneisenau und sein Schwiegersohn », p. 264, Friedrich Wilhelm von Brühl à Gneisenau, Breslau, 25 septembre 1830.

193. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 203-206.

194. Schwartz, *Leben*, II, p. 300, « Tagebuch Clausewitz's… ».

195. *Schriften*, II-1, p. 587-589, Clausewitz à Gneisenau, Inowrazlaw (Hohensalza, près de Bromberg en Posnanie), 21 octobre 1830.

196. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 207, lettre de Clausewitz à Marie, 21-24 octobre 1830.

197. Clausewitz, « Zwei Denkschriften », col. 758.

198. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 613, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 30 octobre 1830.

199. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 183 ; Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 203.

200. *Schriften*, II-1, p. 591-593, Clausewitz à Gneisenau, Breslau, 13 novembre 1830.

201. Clausewitz, « Betrachtungen », p. 181-182.

202. *Ibid.*, p. 184.

203. *Ibid.*, p. 187.

204. *Schriften*, II-1, p. 597-599, Clausewitz à Gneisenau, Breslau, 3 décembre 1830.

205. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 183 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 300, « Tagebuch Clausewitz's… ».

206. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 630-631, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 4 décembre 1830.

207. Schwartz, *Leben*, II, p. 300-302, « Tagebuch Clausewitz's… » ; *Schriften*, II-1, p. 604-606 et 607-610, Clausewitz à Gneisenau, Breslau, 8 décembre 1830, et « Ueber die zwekmäβige Gliederung einer Armee », Berlin, 19 décembre 1830.

208. Schwartz, *Leben*, II, p. 408-417, « Zurückführung der vielen politischen Fragen, welche Deutschland beschäftigen, auf die unserer Gesamtexistenz » (Clausewitz, *Historical and Political Writings*, p. 378-384). Italique : en français dans le texte. Peter Paret se trompe en plaçant la rédaction de ce texte au début de l'année 1821 (*Clausewitz and the State*, p. 406). Clausewitz précise bien qu'il l'a rédigé « aussitôt après son arrivée à Berlin » (Schwartz, *Leben*, II, p. 313, « Tagebuch Clausewitz's… »).

209. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 406 ; Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 210.

210. Schwartz, *Leben*, II, p. 313, « Tagebuch Clausewitz's… ».

211. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 183-185.

212. Schwartz, *Leben*, II, p. 302-303, « Tagebuch Clausewitz's… ».

213. *Ibid*., II, p. 304-310 ; Baack, *Christian Bernstorff*, p. 211-212.

214. *Schriften*, II-1, p. 617-619, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 8 février 1831.

215. Clausewitz, « Zwei Denkschriften », col. 817-822 ; *Schriften*, II-1, p. 619-620, Clausewitz à Gneisenau, Berlin, 17 février 1831.

216. Schwartz, *Leben*, II, p. 401-417, « Die Verhältnisse Europas seit der Teilung Polens » (trad. CRR, p. 479-485).

217. Apparemment, ce mémoire a été perdu.

218. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 192 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 311-318, « Tagebuch Clausewitz's… ».

219. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 66.

220. Paret, *Clausewitz and the State*, p. 411.

221. *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, n° 219, p. 383, Gneisenau à Clausewitz, Berlin, 6 mars 1831.

222. Schwartz, *Leben*, II, p. 318, « Tagebuch Clausewitz's… ».

223. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 58.

224. KMC, n° 208, p. 411, Clausewitz à Marie, Posen, 10 mars 1831.

225. Dallinger, *Karl von Canitz*, p. 21-23 et 113-115.

226. Rahden, *Wanderungen*, II, p. 327-330.

227. KMC, n° 210, p. 414-415, Clausewitz à Marie, Posen, 14 mars 1831.

228. KMC, n° 211 et 212, p. 417-419, Clausewitz à Marie, Posen, 17 et 18 mars 1831.

229. Conrady, *Leben… Grolman*, III, p. 123-124.

230. KMC, n° 214, p. 421-415, Clausewitz à Marie, Posen, 24 mars 1831.

231. KMC, n° 215, p. 424-425, Clausewitz à Marie, Posen, 31 mars 1831.

232. KMC, n° 216, p. 425-426, Clausewitz à Marie, Posen, 1er avril 1831.

233. KMC, n° 217, p. 427-428, Clausewitz à Marie, Posen, 6 avril 1831 ; Gneisenau, « Briefe des Feldmarschalls », Gneisenau à W. von Scharnhorst, Posen, 5 avril 1831.

234. Sybel, « Gneisenau und sein Schwiegersohn », p. 273, Gneisenau à F. W. von Brühl, Posen, 10 avril 1831.

235. Blaschke, *Carl von Clausewitz*, p. 39-40. Cet auteur, même s'il a publié sous les nazis, corrige bien l'image du Clausewitz pessimiste, voire craintif, répandue par Hans Delbrück et qui eut la vie dure dans l'historiographie.

236. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 97-100. A la vérité, le récit de Brandt ne permet pas d'identifier l'épisode avec certitude. Il conclut en disant que la défaite russe n'était qu'une rumeur et en admirant le « flair » de Gneisenau.

237. KMC, n° 219, p. 429-430, Clausewitz à Marie, Posen, 16 avril 1831.

238. Sybel, « Gneisenau und sein Schwiegersohn », p. 274-275, Gneisenau à F. W. von Brühl, Posen, 19 avril 1831, et F. W. von Brühl à Gneisenau, Breslau, 22 avril 1831.

239. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 101-104 ; Rahden, *Wanderungen*, II, p. 335-336.

240. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 105-108. Italique : en français dans le texte.

241. Conrady, *Leben… Grolman*, III, p. 129-130.

242. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 108 ; KMC, n° 220, p. 435, Clausewitz à Marie, Posen, 9 mai 1831.

243. KMC, n° 221, p. 437-438, Clausewitz à Marie, Posen, 23 mai 1831 (trad. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 396).

244. KMC, n° 222, p. 441, Clausewitz à Marie, Posen, 28 mai 1831.

245. KMC, n° 224 et 225, p. 443-448, Clausewitz à Marie, Posen, 4 et 9 juin 1831 (trad. partielle CRR, p. 486-487).

246. KMC, n° 226, 227 et 228, p. 449-456, Clausewitz à Marie, Posen, 14, 16 et 23 juin 1831 ; Baack, *Christian Bernstorff*, p. 276-277 et 296.

247. KMC, n° 231, p. 461-462, Clausewitz à Marie, Posen, 9 juillet 1831 (trad. CRR, p. 490).

248. KMC, n° 221, p. 437-438, Clausewitz à Marie, Posen, 23 mai 1831 (trad. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 396).

249. KMC, n° 230 et 231, p. 461-464, Clausewitz à Marie, Posen, 2 et 9 juillet 1831 (trad. partielle CRR, p. 490).

250. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 677, Gneisenau à Marie von Clausewitz, Posen, 3 juillet 1831.

251. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 136-137.

252. KMC, n° 232, p. 466, Clausewitz à Marie, Posen, 13 juillet 1831.

253. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 215, Marie à Clausewitz, 21 juillet 1831.

254. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 209-210, Clausewitz à Elise von Bernstorff, Posen, 22 juillet 1831.

255. *Staats und gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheiischen Correspondenten*, n° 174, 26 juillet 1831, p. 3.

256. Paret, *Understanding War*, p. 197.

257. KMC, n° 233, p. 468, Clausewitz à Marie, Posen, 24 juillet 1831.

258. KMC, n° 234, p. 469-470, Clausewitz à Marie, Posen, 26 juillet 1831.

259. KMC, n° 235, p. 470-472, Clausewitz à Marie, Posen, 29 juillet 1831 (trad. CRR, p. 490-491).

260. KMC, n° 237, p. 474, Clausewitz à Marie, Posen, 6 août 1831 ; Bellinger, « The Other Clausewitz », p. 364.

261. KMC, n° 238, p. 476, Clausewitz à Marie, Posen, 12 août 1831.

262. KMC, n° 239, p. 477-479, Clausewitz à Marie, Posen, 13 août 1831 (trad. CRR, p. 491-493).

263. KMC, n° 240, p. 479-480, Clausewitz à Marie, Posen, 16 août 1831.

264. KMC, n° 241, p. 481, Clausewitz à Marie, Posen, 19 août 1831 (trad. CRR, p. 493).

265. KMC, n° 242, p. 482-483, Clausewitz à Marie, Posen, 20 août 1831.

266. Baack, *Christian Bernstorff*, p. 200.

267. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 74 et 173.

268. Paret, *Clausewitz and the State*, p. XIV.

269. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 138-139 ; KMC, n° 243 et 244, p. 482-487, Clausewitz à Marie, Posen, 23 août 1831, 10 heures et 18 h 30, et « Aus Clausewitz' Tagebuch » ; Rahden, *Wanderungen*, II, p. 351-352, récit du major August von Gneisenau.

270. Clausewitz, *Verstreute kleine Schriften*, p. 605-608, au lieutenant-colonel von Lindheim, Posen, 23 août 1831, 10 heures et 20 heures, à Frédéric-Guillaume III, Posen, 24 août 1813 [*sic*].

271. KMC, n° 244, p. 487, « Aus Clausewitz' Tagebuch ».

272. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 146-148 ; Clausewitz, *Verstreute kleine Schriften*, p. 608-609, à Frédéric-Guillaume III, Posen, 26 août 1831.

273. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 70.

274. Clausewitz, *Verstreute kleine Schriften*, p. 620-621, au prince héritier Frédéric-Guillaume, Kobylepole, 5 septembre 1831 ; Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 149-150.

275. KMC, n° 245, p. 488-490, Clausewitz à Marie, Kobylepole près de Posen, 5 septembre 1831.

276. Clausewitz, *Verstreute kleine Schriften*, p. 611-615 ; KMC, n° 246, p. 491-493, Clausewitz à Marie, Kobylepole près de Posen, 9 septembre 1831.

277. Pertz et Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, V, p. 700-701, le prince héritier à Clausewitz, Sans-Souci, 9 septembre 1831.

278. Brandt, *Aus dem Leben*, II, p. 151.

279. KMC, n° 247, p. 493-496, Clausewitz à Marie, Posen, 11 septembre 1831.

280. KMC, n° 249, p. 497-498, Clausewitz à Marie, Posen, 16 septembre 1831.

281. KMC, n° 250, p. 498-500, Clausewitz à Marie, Posen, 21 septembre 1831.

282. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 70-71.

283. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 226, Marie von Clausewitz à Elise von Bernstorff, [Breslau, 20 ou 21 novembre 1831].

284. *VK*, p. 177, préface de Marie von Clausewitz.
285. Paret, *Understanding War*, p. 200-205.
286. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 226-227, Marie von Clausewitz à Elise von Bernstorff, [Breslau, 20 ou 21 novembre 1831].
287. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 221.
288. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 227, Marie von Clausewitz à Elise von Bernstorff, [Breslau, 20 ou 21 novembre 1831].
289. Clausewitz, « Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst », p. 221, [Marie von Clausewitz], « Erinnerung an den General Clausewitz und sein Verhältnis zu Scharnhorst ».
290. La remarque de Stosch, selon laquelle Clausewitz est mort du chagrin d'avoir perdu Gneisenau et non du choléra, traduit bien la grande amitié qu'il avait perçue entre les deux hommes, mais elle se ressent de la lecture du texte de la note précitée. Stosch ne faisait plus partie de l'état-major de Gneisenau à Posen en 1831 (Stosch, « Die Aufzeichnungen », p. 255).
291. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, I, p. 72 et 394-395 ; Paret, *Clausewitz and the State*, p. 431-435 ; Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 222.
292. Bernstorff, *Ein Bild*, II, p. 228-229, Marie von Clausewitz à la comtesse von Dernath, [Breslau, 21 ou 22 novembre 1831].
293. Priesdorff, *Soldatisches Führertum*, V, n° 1429, p. 71 ; Schwartz, *Leben*, II, p. 441.
294. *Ibid.*, II, p. 444-445 et 441-442.
295. Schramm, *Clausewitz*, p. 543-544.
296. Rochow, *Vom Leben*, p. 234, Karoline von Rochow à Klara von Pfuel, née v. Rochow, Merseburg, 22 novembre 1831.
297. Schwartz, *Leben*, II, p. 442-444.
298. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 222.

CONCLUSION

1. Delbrück, *Das Leben… Gneisenau*, II, p. 296-298.
2. Kessel, « Carl von Clausewitz, Herkunft », p. 770.
3. Rosinski, « De Scharnhorst à Schlieffen », p. 55-58 et 60-65.
4. Heuser, *Reading Clausewitz*, p. 194.
5. Canto-Sperber, « L'université, la *Bildung* », p. 12.
6. Palmgren, « Clausewitz's Interweaving », p. 50.
7. Hewitson, « Belligerence », p. 875.
8. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 49.
9. Canto-Sperber, « L'université, la *Bildung* », p. 12.
10. Herberg-Rothe, *Clausewitz's Puzzle*, p. 119-122 et « Theory and Practice », p. 164-165 et 172.
11. Même si l'analyse d'Azar Gat est digne d'être suivie, il a tort de qualifier de « nouvelle » en 1827 l'idée qu'une guerre peut être de deux types (*The Origins of Military Thought*, p. 218).
12. Herberg-Rothe, *Clausewitz's Puzzle*, p. 31-32.
13. Langendorf, *La Pensée militaire prussienne*, p. 364, n. 45 ; Canto-Sperber, « L'université, la *Bildung* », p. 12.
14. Hartl, *Carl von Clausewitz*, p. 31.
15. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 191-192.
16. *HW*, IX, p. 275-280 (trad. Clausewitz, *Œuvres posthumes*, p. 315-319).

17. Voir le chapitre 6 et KMC, n° 222, p. 441, Clausewitz à Marie, Posen, 28 mai 1831.

18. *DG*, I, 1, 23, p. 66 ; *OW*, p. 98 ; *VK*, p. 209.

19. *OW*, p. 75 et *VK*, p. 177, préface de Marie von Clausewitz.

20. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 225-230 ; *OW*, p. 76 et *VK*, p. 178, préface de Marie von Clausewitz, signée au palais de Marbre à Potsdam le 30 juin 1832.

21. *HW*, III, p. V-VI ; *VK*, p. 865-866, préface de Marie, 5 décembre 1833.

22. *HW*, V, p. VIII.

23. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 232-233.

24. *HW*, VII, p. V-X, préface de Marie von Clausewitz, Berlin, 17 décembre 1834.

25. Bellinger, *Marie von Clausewitz*, p. 234-236 et 240.

26. *HW*, IX, p. XV-XVI, préface de Karl von der Groeben, Berlin, 2 mai 1836 (trad. Clausewitz, *Œuvres posthumes*, p. 45-46).

27. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p. 204-205 ; Stoker, *Clausewitz*, p. 282.

28. Clausewitz, C. de, *De la guerre*, trad. J.-B. Neuens, 3 vol., Paris, 1849-1851 ; Colson, B., « La première traduction française du '*Vom Kriege*' de Clausewitz et sa diffusion dans les milieux militaires français et belge avant 1914 », *Revue belge d'histoire militaire*, XXVI, 5, 1986, p. 345-364.

29. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p. 205 ; Strachan, *Carl von Clausewitz's* On War, p. 10-13.

30. Hénin, P.-Y., *Le Plan Schlieffen. Un mois de guerre – Deux siècles de controverses*, Paris, 2012, p. 69-70. Les deux mémoires de Clausewitz *(« Zwei Denkschriften »)* furent publiés en 1891 dans le très répandu *Militär-Wochenblatt*, l'année même où, depuis le 7 février, Schlieffen avait été nommé à la tête du Grand Etat-Major de l'armée allemande.

31. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p. 206-208 ; Strachan, *Carl von Clausewitz's* On War, p. 14-16 et 20-23.

32. Strachan, *Carl von Clausewitz's* On War, p. 24-25 ; Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p. 207-209 ; Stoker, *Clausewitz*, p. 283-284.

33. Stoker, *Clausewitz*, p. 286.

34. Strachan, *Carl von Clausewitz's* On War, p. 25 ; http://www.defenceviewpoints.co.uk/articles-and-analysis/classical-strategic-thought-in-the-modern-world-clausewitz-and-the-nature-of-war-terrorism-and-asymmetrical-warfare.

35. Coutau-Bégarie, H., « Introduction » dans L. Bardiès et M. Motte (dir.), *De la guerre ? Clausewitz et la pensée stratégique contemporaine*, Paris, 2008, p. 18-19.

36. Girard, R., *Achever Clausewitz*, entretiens avec B. Chantre, Paris, 2007, p. 13, 44, 304-305.

37. Paret, P., « *On War* Then and Now », *The Journal of Military History*, LXXX, 2016-2, p. 477.

38. Coutau-Bégarie, « Introduction » dans L. Bardiès…, p. 21.

39. Strachan, *Carl von Clausewitz's* On War, p. 27.

40. *DG*, p. 41-42 ; *OW*, p. 71-72 ; *VK*, p. 175-176.

Chronologie

1780

1er juillet, 15 h 30 : naissance à Burg de Carl Philipp Gottlieb Clausewitz.

1792

Printemps : entrée comme *Gefreiterkorporal* au 34e régiment d'infanterie Prince Ferdinand.

1793

Janvier : marche vers le Rhin ; avril-juillet : blocus puis siège de Mayence ; 20 juillet : nomination au grade de *Fähnrich* (enseigne) ; août-décembre et printemps-été 1794 : « petite guerre » dans le nord des Vosges.

1795

5 mars : lieutenant en second ; cantonnement en Westphalie ; juin : en garnison avec son régiment à Neuruppin.

1801

Admission à l'Institut pour jeunes officiers de Berlin ; rencontre de Scharnhorst.

1802

Rédaction probable de la « Campagne de Gustave-Adolphe en 1630-1632 ».

1803

Rédaction d'un texte sur la puissance française et l'équilibre européen ; printemps : aide de camp à l'essai du prince Auguste de Prusse ; 8 août : quitte son régiment pour servir le prince Auguste ; 29 novembre : premier de sa classe ; décembre : première rencontre avec Marie von Brühl.

1804

Rédaction de notes sur la stratégie ; 11 avril : un des trois rédacteurs des *Denkwürdigkeiten* (« actes ») de la Militärische Gesellschaft fondée par Scharnhorst ; 26 juin : sort premier de sa promotion et devient aide de camp du prince Auguste.

1805

Première publication, anonyme, dans la revue *Neue Bellona* (« Remarques sur la "stratégie pure et appliquée" de H. von Bülow ») ; rédaction, en français, de « Considérations sur la manière de faire la guerre à la France » ; 2 novembre : capitaine d'état-major ; 5 décembre : départ de Berlin avec l'armée, pour d'éventuelles opérations contre la France.

1806

Février : retour à Berlin ; début septembre : nouveau départ, avec le bataillon du prince Auguste ; début d'une correspondance suivie avec Marie von Brühl, dont il porte l'anneau ; 14 octobre : brillante participation à la bataille d'Auerstedt ; 28 octobre : prisonnier des Français après le combat de Prenzlau ; 29 octobre : à Berlin avec le prince Auguste, qui est reçu par Napoléon ; 30 décembre : départ comme prisonnier pour la France, adieux à Marie.

1807

17 ou 18 janvier : arrivée à Nancy ; janvier à avril : publication anonyme de trois articles de réflexion sur la défaite dans la revue *Minerva* ; 28 février : ordre de quitter la ville ; visite de la cathédrale de Reims ; 12 ou 13 mars : arrivée à Soissons ; 19 mars-8 avril : séjour à Paris ; 9 avril : retour à Soissons ; 1er août : départ de Soissons pour la Savoie et la Suisse ; 8-9 août : à Chamonix ; 11 août : Genève, puis Lausanne et Ouchy, dans une maison louée par Mme de Staël ; 17 août : visite de l'école de Pestalozzi à Yverdon ; 18 août-28 octobre : séjour au château de Coppet, chez Mme de Staël ; novembre : retour à Berlin ; rédaction d'un essai comparant les Français et les Allemands.

1808

Janvier-mars : rédaction d'un « Mémoire sur les futures opérations militaires de la Prusse contre la France » ; 1er avril : arrivée à Königsberg, rencontre de Gneisenau ; octobre-novembre : à l'instigation de Scharnhorst, publication anonyme d'articles destinés à présenter les réformes militaires au grand public cultivé ; rédaction de considérations sur l'art, probablement inspirées de Kant.

1808-1809 : enrichissement des notes sur la stratégie de 1804.

1809

Fin janvier : alité pour un mois, avec de la fièvre ; 21 février : capitaine effectif ; 23 février : mis à la disposition de Scharnhorst au nouveau département de la Guerre ; juin : songe à s'engager dans l'armée autrichienne, en guerre contre la France ; fin août-début septembre : participe aux grandes manœuvres ; septembre-octobre : nouveaux accès de fièvre ; début décembre : chef de cabinet de Scharnhorst et responsable de sa correspondance de service ; 23 décembre : retour à Berlin, avec la Cour.

1810

14 février : officiellement attaché au bureau de Scharnhorst, au département de la Guerre ; 14 mars : chef du bureau, attaché à l'état-major (nomination effective le 19 juillet) et au cadre de l'Ecole de guerre ; 13 juin : opération pour des hémorroïdes ; 7 août : aux eaux de Landeck en Silésie ; 29 août : nommé major et autorisé à épouser Marie von Brühl ; septembre : tournée des places de Silésie avec Scharnhorst ; 11 octobre : chargé d'enseigner la « petite guerre » à l'Ecole de guerre de Berlin et l'art de la guerre au prince héritier ; 17 décembre : mariage en l'église Sainte-Marie de Berlin.

1811

Janvier-février : à la commission chargée de revoir le règlement de service en campagne de l'infanterie ; août : aux eaux de Warmbrunn, en Silésie ; 1er octobre : retour à Berlin ; 21 octobre :

reprise des cours à l'Ecole de guerre.

1812

Février : rédaction des « Manifestes » *(Bekentnisse)* ; 31 mars : départ de Berlin ; rédaction d'un résumé de son enseignement au prince héritier ; 18 avril : envoi de sa lettre de démission au roi (entérinement le 23) ; 20 mai : à Vilna, au grand quartier général russe ; 6 juin : revêt l'uniforme de lieutenant-colonel russe, attaché au général von Phull ; 23-27 juin : examen de l'avancement des travaux au camp retranché de Drissa ; 8-14 juillet : au camp de Drissa ; 20 ou 21 juillet : quartier-maître général du 3e corps de cavalerie ; 27 juillet : bataille de Vitebsk ; 15 ou 16 août : à l'état-major de la 1re armée de l'Ouest ; 17 août : bataille de Smolensk ; 19 août : bataille de Valoutina Gora ; 5 ou 6 septembre : quartier-maître supérieur du 1er corps de cavalerie ; 7 septembre : bataille de la Moskova ou de Borodino ; 14 septembre : traversée de Moscou ; 4 octobre : reçoit l'ordre de Saint-Vladimir de 4e classe avec ruban ; 23 octobre-15 novembre : à Saint-Pétersbourg ; à l'état-major du 1er corps ; 27-29 novembre : sur les bords de la Bérézina ; 19 décembre : reçoit l'épée d'honneur « pour le courage » ; 25-30 décembre : négociations et convention de Tauroggen.

1813

22 janvier : à Königsberg ; 29 janvier-5 février : rédaction d'un projet d'organisation d'une Landwehr ; 7 mars : à Berlin ; 19 mars : fin des poursuites judiciaires pour service non autorisé dans l'armée russe ; 26 mars : officier de liaison russe, en réalité chef de bureau, auprès de Scharnhorst ; 2 mai : bataille de Groβgörschen (Lützen) ; 20-21 mai : bataille de Bautzen ; 25 mai : combat de Hainau ; juin-juillet : rédaction de *La Campagne de 1813 jusqu'à l'armistice* ; 28 juin : mort de Scharnhorst ; juillet : affecté à la légion russo-allemande ; 31 juillet : chevalier de l'ordre russe de Sainte-Anne de 2e classe ; 1er-5 août : à Berlin, avec Marie ; 8 août : à Grabow ; 12 août : chef d'état-major du corps d'armée de la Basse-Elbe (Wallmoden) ; 16 septembre : combat de Göhrde ; 22 septembre : colonel ; 10 décembre : combat de Sehestedt.

1814

27 février : à Brême ; 12-13 mars : à Düsseldorf ; 27 mars : à Louvain ; 31 mars : combat devant Audenarde ; 9 avril : suspension des hostilités ; avril-juin : avec la légion russo-allemande à Lessines, puis à Alost, où Marie le rejoint ; juillet : chef de la « légion allemande » ; rédaction de ses souvenirs personnels sur la campagne de 1812 et d'un portrait de Scharnhorst ; fin-juillet à décembre : cantonnement près de Cologne.

1815

Mi-février à fin mars : en cure à Aix-la-Chapelle ; 30 mars : réintégration dans l'armée prussienne, avec le grade de colonel dans l'état-major ; 22 avril : chef d'état-major du 3e corps (Thielmann) de l'armée du Bas-Rhin ; 15 mai : au quartier général de Blücher, à Namur ; 16 mai-15 juin : au camp de Ciney ; 16 juin : bataille de Ligny ; 17 juin : retraite par Gembloux jusqu'à Wavre ; 18-19 juin : bataille de Wavre ; 20 juin : à Gembloux ; 8 juillet : défilé de la victoire à Paris ; 5 août : au Mans ; fin août-septembre : séjour à Paris avec Marie ; 2 octobre : Croix de fer de 2e classe ; 3 octobre : chef d'état-major du commandement général du Bas-Rhin ; mi-novembre : à Coblence.

1816

Janvier : aide Wilhelm von Humboldt dans son travail de délimitation des frontières ; 13 juillet : Gneisenau quitte Coblence ; septembre : une patente signée du roi antidate la rentrée de Clausewitz au service de Prusse au 11 avril 1814 ; 10 décembre : ordre russe de Saint-Georges de 4e classe.

1816-1818 : rédaction de *La Campagne de 1814*, de considérations sur la stratégie pour *Vom Kriege* et de courtes propositions (« graines ») sur la tactique.

1817

Mars : rédaction d'une notice biographique sur Scharnhorst ; avril : tournée d'inspection dans l'Eifel et rédaction de propositions pour améliorer le recrutement de la Landwehr ; juin : en cure pour la goutte à Wiesbaden ; fin juillet-août : tournée rhénane avec le prince héritier.

1818

20 janvier : mémorandum où il rejette l'idée d'un échange de territoires pour regrouper les possessions prussiennes ; printemps : mémoire sur les forces militaires de la Confédération germanique ; 9 mai : directeur de l'Ecole de guerre de Berlin ; juin : court voyage à Londres ; juillet : en cure à Ems ; 17 août : commandant de la place pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle ; début septembre : départ de Coblence pour Aix-la-Chapelle ; 19 septembre : général-major ; 24 novembre : départ d'Aix-la-Chapelle, par Coblence, Erfurt et Leipzig, pour arriver à Berlin fin décembre.

1819

Fin janvier : naissance d'une amitié avec les Bernstorff ; 21 mars : mémorandum pour une réforme du programme à l'Ecole de guerre ; mai : pressenti pour le poste d'ambassadeur à Londres ; décembre : démissions de Boyen, Grolman et Wilhelm von Humboldt ; rédaction de trois mémoires défendant la Landwehr.

1819-juillet 1827 : rédaction des six premiers livres de *Vom Kriege* et ébauche des septième et huitième.

1820

Printemps : incertitude pénible quant à l'ambassade de Londres ; mi-juillet : vacances chez Gneisenau à Erdmannsdorf.

1820-1823 : rédaction d'*Umtriebe* (« Turbulences »), de l'histoire des guerres de Frédéric II.

1821

30 mars : inauguration du monument de Kreuzberg à Berlin ; 6 mai : associé au Grand Etat-Major ; 12 juillet : voyage en Saxe et en Bohême avec Marie ; octobre : annonce de l'attribution de l'ambassade de Londres au diplomate Werther.

1822

20 janvier : ordre de l'Aigle rouge de 3e classe.

1823

Mai-novembre : pressenti pour le poste d'ambassadeur en Bavière, sans suite.

1824

Juillet : un fort accès de goutte l'empêche d'effectuer son séjour annuel, avec Marie, chez Gneisenau à Erdmannsdorf.

Novembre 1824-1825 : rédaction des *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe 1806* (dernière révision en 1828).

1825

Janvier-début avril : suit les cours du philosophe Heinrich Steffens à l'université de Berlin ; 30 mars : envoi à Gneisenau de son aperçu critique de la campagne de 1812 en Russie ; 30 juin : Croix du service ; juillet : crise de goutte, voyage par Leipzig, Auerstedt et Iéna (prise de notes), jusque Marienbad (cure sans effet) ; 19-26 août : Karlsbad, Prague ; 26 août-fin septembre : chez Gneisenau à Erdmannsdorf ; octobre-novembre : élocution difficile, hémorroïdes.

1826

Fin juin-début août : congé de deux mois pour se soigner à Ems, amélioration de sa santé ; début août : vallée du Rhin, puis nouveau domaine de Gneisenau à Sommerschenburg ; 26 août : retour à Berlin ; 9 septembre : cérémonie pour l'arrivée de la dépouille de Scharnhorst au cimetière des Invalides de Berlin.

1827

30 janvier : reconnaissance officielle de son appartenance à la noblesse ; 10 juillet : note où il considère les six premiers livres de *Vom Kriege*, déjà écrits, comme devant être retravaillés en fonction des deux types de guerres et de la primauté de la politique ; automne : suit les cours d'Alexander von Humboldt à l'université de Berlin ; 22 et 24 décembre : lettres au major von Roeder où il développe la primauté de la politique.

1827-1828 : rédaction de l'étude critique sur la campagne de 1815.

1828

18 janvier : ordre de l'Aigle rouge de 2^{e} classe avec feuilles de chêne ; étude de la campagne d'Italie de 1796-1797.

1829

21 novembre : envoi probable à Groeben du chapitre 1er du livre I de *Vom Kriege*.

1830

7 janvier : affecté à l'artillerie ; 11 février : en formation à la 1re inspection d'artillerie (ordre officiel du 9 mars) ; 5 avril : membre d'une commission d'examen des affaires de sciences et de techniques militaires ; 17 avril : envoi à Groeben de vingt-huit cahiers de sa *Campagne de 1799 en Italie et en Suisse*, son dernier ouvrage ; juillet : tournée de plusieurs places avec le prince Auguste ; 19 août : chef de la 2^{e} inspection d'artillerie ; rédaction d'un mémoire sur la probabilité d'une

nouvelle guerre avec la France ; 7 septembre : départ de Berlin pour Breslau, où il arrive le 12 ; octobre : tournée d'inspection en Prusse et en Posnanie ; début novembre : arrivée de Marie à Breslau ; 12 décembre : à Berlin, où il a été appelé pour une nouvelle affectation ; rédaction d'un mémoire sur les conditions de base de la sécurité et de la défense de l'Allemagne.

1831

4, 7, 16 février : conférences au sommet sur la probabilité d'une guerre ; 17 février : envoi à Gneisenau d'un deuxième mémoire sur une guerre possible avec la France ; rédaction d'une note sur les rapports de force en Europe ; 6 mars : chef d'état-major de l'armée prussienne chargée d'observer l'insurrection polonaise ; 9 mars : arrivée à Posen ; 23 août : mort de Gneisenau ; 8 septembre : reprise de Varsovie par les Russes ; 27 octobre : dissolution de l'armée d'observation ; 7 novembre : retour à la 2^{e} inspection d'artillerie à Breslau ; 16 novembre, 21 heures : mort de Clausewitz.

TABLE DE CONCORDANCE
POUR CERTAINS NOMS DE LIEUX

Clausewitz fut essentiellement un homme du nord-est de l'Europe. Les guerres l'amenèrent à parcourir le Nord-Ouest, mais il n'alla jamais au sud du parallèle de Genève. Parmi les localités qu'il fréquenta, celles de la Silésie et de l'ancienne Prusse-Orientale ont changé de mains et d'appellation après 1945. D'autres ne sont plus russes depuis 1991. Dans la table de concordance ci-dessous ne figurent pas les graphies ni les accents propres aux langues slaves. Les localités de Bohême qui appartenaient à l'empire des Habsbourg sont mentionnées comme relevant alors de l'Autriche.

Appellation au XIX^e siècle	**Localisation au XIX^e siècle**	**Appellation actuelle**	**Localisation actuelle**
Borissov	Russie	Barysaw	Biélorussie
Breslau	Prusse	Wroclaw	Pologne
Bunzlau	Prusse	Boleslawiec	Pologne
Chotusitz	Autriche	Chotusice	République tchèque
Cudowa (Bad)	Prusse	Kudowa-Zdroj	Pologne
Cüstrin ou Küstrin	Prusse	Kostrzyn nad Odra	Pologne
Dantzig ou Danzig	Prusse	Gdansk	Pologne
Domstädtel	Autriche	Domasov	République tchèque
Drissa	Russie	Vyerkhnyadzvinsk	Biélorussie
Elbing	Prusse	Elblag	Pologne
Erdmannsdorf	Prusse	Myslakowice	Pologne
Eylau (Preussisch-)	Prusse	Bagrationovsk	Russie, enclave de Kaliningrad
Frankenstein	Prusse	Zabkowice Slaskie	Pologne
Friedland	Prusse	Pravdinsk	Russie, enclave de Kaliningrad
Glatz	Prusse	Klodzko	Pologne
Glogau	Prusse	Glogow	Pologne
Goldberg	Prusse	Zlotoryja	Pologne
Graudenz	Prusse	Grudziadz	Pologne
Gumbinnen	Prusse	Goussev ou Gusev	Russie, enclave de Kaliningrad
Hainau ou Haynau	Prusse	Chojnow	Pologne

Hirschberg	Prusse	Jelena Gora	Pologne
Kalisch	Prusse	Kalisz	Pologne
Kanth	Prusse	Katy Wroclawskie	Pologne
Karlsbad	Autriche	Karlovy Vary	République tchèque
Katzbach (rivière)	Prusse	Kaczawa	Pologne
Kolberg	Prusse	Kolobrzeg	Pologne
Koltiniani	Russie	Kaltanenai	Lituanie
Königsberg	Prusse	Kaliningrad	Russie, enclave de Kaliningrad
Kovno ou Kowno	Russie	Kaunas	Lituanie
Kulm	Autriche	Chlumec	République tchèque
Landeck (Bad)	Prusse	Ladek-Zdroj	Pologne
Landeshut	Prusse	Kamienna Gora	Pologne
Leuthen	Prusse	Lissa	Pologne
Liebau	Prusse	Lubawka	Pologne
Liegnitz	Prusse	Legnica	Pologne
Löwenberg	Prusse	Lwowek Slaski	Pologne
Lowositz ou Lobositz	Prusse	Lovosice	Pologne
Marienbad	Autriche	Marianske Lazne	République tchèque
Memel	Prusse	Klaipeda	Lituanie
Neisse	Prusse	Nysa	Pologne
Peilau	Prusse	Pilawa	Pologne
Pillau	Prusse	Baltiysk	Russie, enclave de Kaliningrad
Polotsk	Russie	Polatsk	Biélorussie
Posen	Prusse	Poznan	Pologne
Potscherun	Russie	Pozerunai	Lituanie
Pregel (fleuve)	Prusse	Pregolia	Russie, enclave de Kaliningrad
Presbourg	Autriche	Bratislava	Slovaquie
Reichenberg	Autriche	Liberec	République tchèque
Reinerz (Bad)	Prusse	Duszniki-Zdroj	Pologne
Schmottseiffen	Prusse	Plawna Gorna	Pologne
Schweidnitz	Prusse	Swidnica	Pologne
Stettin	Prusse	Szczecin	Pologne
Stoudianka	Russie	Studjonka	Biélorussie
Sventsiany	Russie	Svencionys	Lituanie
Tauroggen	Russie	Tauragè	Lituanie
Teschen	Autriche	Decin	République tchèque
Thorn	Prusse	Torun	Pologne
Tilsit	Prusse	Sovietsk	Russie, enclave de Kaliningrad

Töplitz	Autriche	Teplice	République tchèque
Vilna	Russie	Vilnius	Lituanie
Vitebsk	Russie	Vitsyebsk	Biélorussie
Wahlstatt	Prusse	Legnickie Pole	Pologne
Warmbrunn (Bad)	Prusse	Cieplice Slaskie-Zdroj	Pologne
Znaïm	Autriche	Znojmo	République tchèque

Sources et bibliographie

Abréviations

Add MS	Additional Manuscripts
AGR	Archives générales du Royaume, Bruxelles
BL	British Library, Londres
col.	colonnes
CRR	Clausewitz, C. von, *De la Révolution à la Restauration. Ecrits et lettres*, éd. et trad. M.-L. Steinhauser, Paris, 1976.
Dep.	Depositen (dépôts)
DG	Clausewitz, C. von, *De la guerre*, trad. D. Naville, Paris, 1955.
FA	Familienarchiv
fol., r., v.	folio, recto, verso
GStA PK	Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz, Berlin
HA	Hauptabteilung (section principale)
HANS	Handschriften, Autographen, Nachläße und Sonderbestände
HW	*Hinterlassene Werke des Generals Carl von Clausewitz über Krieg und Kriegführung*, 10 vol., Berlin, 1832-1837.
inv.	inventaire
KMC	*Karl und Marie von Clausewitz : Ein Lebensbild in Briefen und Tagebuchblättern*, éd. K. Linnebach, Berlin, 1925.
1812	Clausewitz, C. von, *La Campagne de 1812 en Russie*, trad. M. Bebouën, Paris, 1900 ; Bruxelles, 1987.
1815	Clausewitz, C. von, *Campagne de 1815 en France*, trad. M. Niessel, Paris, 1899 ; 1973.
Nl	Nachlaß (succession)
OW	Clausewitz, C. von, *On War*, éd. et trad. M. Howard et P. Paret, New York, 1993.
Rep.	Repositur (reposoir)
RGVIA	Rossijskij gosudarstvennyj voenno-istoricheskij arhiv (Archives d'Etat russes d'histoire militaire), Moscou

Schriften	Clausewitz, C. von, *Schriften – Aufsätze – Studien – Briefe. Dokumenten aus dem Clausewitz-, Scharnhorst- und Gneisenau-Nachlaß sowie aus öffentlichen und privaten Sammlungen*, éd. W. Hahlweg, 2 vol. (le second en deux parties), Göttingen, 1966 et 1990.
s.l.n.d.	sans lieu ni date
SLUB	Sächsische Landesbibliothek-Staats- und Universitätsbibliothek, Dresde
SML	Stadtgeschichtliches Museum, Leipzig
ULB Münster	Universitäts-und Landesbibliothek Westfälische Wilhelms-Universität, Münster
VK	Clausewitz, C. von, *Vom Kriege. Hinterlassenes Werk…*, éd. W. Hahlweg, 19e éd., Bonn, 1980.

SOURCES D'ARCHIVES

La plupart des sources manuscrites relatives à la vie de Clausewitz qui n'ont pas disparu à l'occasion de la Deuxième Guerre mondiale ont été publiées, principalement par Werner Hahlweg. En 1990, ce dernier a fait le point sur la dispersion des papiers conservés par la famille avant 1945 (*Schriften*, II-2, p. 1171-1172). Depuis qu'il a publié les plus importants documents conservés dans les fonds Scharnhorst et Gneisenau des Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz de Berlin, le classement interne n'a pas changé, mais la cote générale relève désormais du fonds VI. HA Familienarchive und Nachläße. La publication des *Private und dienstliche Schriften* (« Ecrits privés et de service ») de Scharnhorst donne ces nouvelles cotes. Par ailleurs, les papiers dont Hahlweg signale la conservation à la Stiftung Preußischer Kulturbesitz (Nachlaß Clausewitz, Sammlung Darmstädter) sont aujourd'hui consultables à la section des manuscrits de la Staatsbibliothek de Berlin. L'Universitäts-und Landesbibliothek Westfälische Wilhelms-Universität, Münster, où travaillait Hahlweg, détient toujours de nombreux papiers de Clausewitz, surtout relatifs à ses travaux, dont l'inventaire précis figure dans les *Schriften* (II-2, p. 1178-1195), où beaucoup ont été publiés. Ici également, de nouvelles cotes ont été attribuées, consultables en ligne sur le site de l'institution. Ne figurent ci-dessous que des documents consultés en version manuscrite.

Archives générales du Royaume, Bruxelles (AGR)

T 236, Conseil administratif de la Belgique, février-août 1814 :

Liasse 65, Affaires militaires. Généralités, légion belge.

Liasse 67, Marche de troupes, convois, prestations, étapes, logements militaires, vivres et fourrages (Deux-Nèthes, Dyle, Escaut).

British Library, Londres (BL)

Add MS 20191 et 20193 (Sir Hudson Lowe Papers).

Add MS 42781 (Sir George Henry Rose Papers).

Forschungsgemeinschaft Clausewitz-Burg e.V., Burg

Einladungs-Schrift, Ecole française de Burg, 25 janvier 1779.

Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz, Berlin (GStA PK)

IV. HA Preußische Armee :

Rep. 4 Kriegsministerium, Nr. 41.

VI. HA Familienarchive und Nachläße :

Familienarchiv Buttlar-Venedien, von (Dep.), Nr. 115, 118, 145, 181, 203, 204, 205, 211, 507, 508, 513, 515, 564, 566, 576, 577.

Nachlaß Boyen (Hermann Ludwig Leopold Gottlieb von, der Ältere), Nr. XIIIa.

Nachlaß Clausewitz (Carl von).

Nachlaß Gerlach (Leopold von), Nr. 30. Tagebuch über die Stellungen und Bewegungen der 12. Brigade [1815].

Nachlaß Gneisenau (August Neidhardt von), A 31, Bd. I, 2.

Rossijskij gosudarstvennyj voenno-istoricheskij arhiv (Archives d'Etat russes d'histoire militaire), Moscou (RGVIA)

Fonds 846, Voenno-ucheniy arhiv (Archives militaires scientifiques), *opis* (« inventaire ») 16, Guerres napoléoniennes (1805-1815), *dela* (« dossiers ») :

3380, Campagne de 1812, lettres interceptées.

3430, 1, Ordres de mouvement donnés à l'armée combinée du nord de l'Allemagne en 1813 et 1814 (registre), 1er vol. (21 juillet-24 septembre 1813).

3430, 2, *Idem*, 2e vol. (27 septembre 1813-22 avril 1814).

3512-1, Campagne de 1812.

3516, Campagne de 1812, garnison de Riga.

3558, Précis de la campagne du 1er corps de l'armée d'Occident pendant l'année 1812 (Wittgenstein).

Sächsische Landesbibliothek-Staats-und Universitätsbibliothek, Dresde (SLUB)

Département des manuscrits (Handschriften), Digitale Sammlung August Wilhelm Schlegel

Mscr. Dresd. App. 2712, B, 21, Nr. 29-33.

Stadtgeschichtliches Museum, Leipzig (SML)

Bibliothèque, collection d'autographes, pièces inventoriées A/686/2009 et A/687/2009.

Écrits publiés de Carl von Clausewitz

La liste ci-dessous, loin d'être exhaustive, ne reprend que les éditions utilisées pour la présente biographie. Certains titres sont vraisemblablement de Clausewitz, sans qu'il y ait une certitude absolue. Une remarque est alors formulée entre crochets.

« Aphorismen über den Krieg und die Kriegführung. (Aus den hinterlassenen Schriften des Generals von Clausewitz.) », *Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Krieges*, XXVIII, 1833, p. 92-94, 186-188 et 271-278 ; XXIX, 1833, p. 102, 196 et 276-278 ; XXX, 1834, p. 93-94, 185-188 et 276-278 ; XXXI, 1834, p. 97-98 et 198-200 ; XXXII, 1834, p. 96-98 et 280-282 ; XXXIII, 1835, p. 93-94, 195-196 et 293-294 ; XXXIV, 1835, p. 101-102 et 292-294 ; XXXV, 1833-1835, p. 97-98.

« Archives du ministère de la Guerre royal de Prusse. Deux mémoires de Clausewitz (1830-1831) », *La Belgique militaire*, 1891-1, p. 425-429, 457-462, 480-484.

« Bemerkungen über die reine und angewandte Strategie des Herrn von Bülow », *Neue Bellona oder Beyträge zur Kriegskunst und Kriegsgeschichte*, IX, 1805-3, p. 252-287.

« Betrachtungen über den künftigen Kriegsplan gegen Frankreich », dans *Moltkes Militärische Werke*, I. *Militärische Korrespondenz*, 4e partie, Berlin, 1902, p. 181-197.

« Ein Brief von Clausewitz an den Kronprinzen Friedrich Wilhelm aus dem Jahre 1812 », éd. H. Rothfels, *Historische Zeitschrift*, CXXI, 1920, p. 282-286.

« Briefe an Scharnhorst » [1813, pas seulement de Clausewitz], éd. P. Wagner, *Historische Zeitschrift*, CXXVII, 1923, p. 243-259.

La Campagne de 1796 en Italie, trad. J. Colin, Paris, 1901 ; 1999.

La Campagne de 1799 en Italie et en Suisse, trad. A. Niessel, 2 vol., Paris, 1906 ; 1 vol., 1979.

La Campagne de 1812 en Russie, trad. M. Bebouën, Paris, 1900 ; Bruxelles, 1987.

La Campagne de 1813 jusqu'à l'armistice, trad. Chazelles *et al.*, Paris, 1900 ; 2002.

Campagne de 1814, trad. G. Duval de Fraville, Paris, 1900 ; 1972.

Campagne de 1815 en France, trad. A. Niessel, Paris, 1899 ; 1973.

« Clausewitz über den Gedanken eines Ländertauschs zur Verbindung der Ost-und West-Masse der Preußischen Monarchie nach den Befreiungskriegen », éd. E. Kessel, *Forschungen zur Brandenburgischen und Preußischen Geschichte*, LI, 1939, p. 371-377.

« Clausewitz über die Schlacht an der Beresina », éd. M. Lehmann, *Historische Zeitschrift*, LXI, 1889, p. 110-112.

De la guerre, trad. D. Naville, Paris, 1955.

De la Révolution à la Restauration. Ecrits et lettres, éd. et trad. M.-L. Steinhauser, Paris, 1976.

« Einige Bemerkungen über den Feldzug in Mecklenburg und Holstein im Jahre 1813 », *Politisches Journal*, 1819, p. 560-566, 650-656 et 692-703. [Plusieurs indices suggèrent que Clausewitz en est l'auteur, mais pas de certitude absolue.]

Der Feldzug von 1813 bis zum Waffenstillstand, s.l. [Glatz], 1813.

Geist und Tat. Das Vermächtnis des Soldaten und Denkers. In Auswahl aus seinen Werken, Briefen und unveröffentlichten Schriften, éd. W. M. Schering, Stuttgart, 1941.

« Geschichte. [Compte rendu de] *Der Feldzug in Mecklenburg und Holstein im Jahr 1813. Ein Beytrag zur Kriegsgeschichte dieses Jahres*, Berlin, Reimer, 1817, 94 S. », *Allgemeine Literatur-Zeitung*, n° 116, mai 1818, col. 89-94. [Attribué à Clausewitz par la bibliothèque de l'université d'Iéna.]

Hinterlassene Werke des Generals Carl von Clausewitz über Krieg und Kriegführung, 10 vol., Berlin, 1832-1837.

Historical and Political Writings, éd. et trad. P. Paret et D. Moran, Princeton, N. J., 1992.

« Historische Briefe über die großen Kriegs-Ereignisse im October 1806 », *Minerva. Ein Journal historischen und politischen Inhalts*, 1807, I, n° 1 (janv.), p. 1-21 et n° 2 (fév.), p. 193-209 ; II, n° 4 (avril), p. 1-26.

Karl und Marie von Clausewitz : Ein Lebensbild in Briefen und Tagebuchblättern, éd. K. Linnebach, Berlin, 1925. [Comprend aussi des textes de Marie von Clausewitz.]

« Kriegswissenschaften » (I), *Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung*, n° 238, 11 octobre 1808, col. 65-68.

« Kriegswissenschaften » (II), *Allgemeine Literatur-Zeitung*, Halle, n° 323, 2 novembre 1808, col. 547-550.

« Ein kunsttheoretisches Fragment von General von Clausewitz », éd. H. Rothfels, *Deutsche Rundschau*, CLXXIII, 1917-4, p. 373-382.

Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe 1806, trad. A. Niessel, Paris, 1903 ; 1976.

Œuvres posthumes du général Carl von Clausewitz. Sur la guerre et la conduite de la guerre. Tome IX et tome X. Eclairage stratégique de plusieurs campagnes, trad. G. Reber, Paris, 2008.

On War, éd. et trad. M. Howard et P. Paret, New York, 1993.

On Waterloo : Clausewitz, Wellington and the Campaign of 1815, éd. et trad. C. Bassford, D. Moran et G. W. Pedlow, 3e impression, Charleston, S.C., Clausewitz.com, 2010.

Politische Schriften und Briefe, éd. H. Rothfels, Munich, 1922.

Schriften – Aufsätze – Studien – Briefe. Dokumenten aus dem Clausewitz-, Scharnhorst-und Gneisenau-Nachlaß sowie aus öffentlichen und privaten Sammlungen, éd. W. Hahlweg, 2 vol. (le 2e en deux parties), Göttingen, 1966 et 1990.

Théorie du combat, trad. et éd. T. Lindemann, Paris, 1998.

Two Letters on Strategy, éd. et trad. P. Paret et D. Moran, Fort Leavenworth, KS, 1984.

« Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst. Aus dem Nachlasse des General Clausewitz », *Historisch-politische Zeitschrift*, éd. L. Ranke, Hambourg, I, 1832, p. 175-222. [Avec un texte de Marie von Clausewitz.]

« Unsere Kriegsverfassung », [éd. J.-L. Blesson], *Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Krieges*, CIV, 1858, 7e fascicule, p. 41-67.

Verstreute kleine Schriften, éd. W. Hahlweg, Osnabrück, 1979.

Vom Kriege. Hinterlassenes Werk…, éd. W. Hahlweg, 19e éd., Bonn, 1980.

« Das Wesentlichste in der Organisation eines Landsturms und einer Miliz », dans « Errichtung der Landwehr und des Landsturms in Ostpreußen, Westpreußen am rechten Weichsel-Ufer und Litthauen im Jahre 1813 », *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1846, p. 70-71.

« Zwei Denkschriften von Clausewitz 1830/31 », *Militär-Wochenblatt*, XXIX-XXXI, 1891, col. 757-765, 786-795 et 817-822.

Autres sources publiées et travaux sources

Adreß-Kalender, der Königlich Preußischen Haupt-und Residenz-Städte Berlin und Potsdam, … auf das Jahr 1805, Berlin, 1805.

Arndt, E. M., *Briefe*, éd. A. Dühr, 3 vol., Darmstadt, 1972-1975. –, *Erinnerungen aus dem äußeren Leben*, 3e éd., Leipzig, 1842. –, *Ein Lebensbild in Briefen*, éd. H. Meisner et R. Geerds, Berlin, 1898. –, *Meine Wanderungen und Wandelungen mit dem Reichsfreiherrn Heinrich Karl Friedrich vom Stein*, Berlin, 1869.

Arnim, A. et B. von, *Achim und Bettina in ihren Briefen*, éd. W. Vordtriede, introd. R. A. Schröder, 2 vol., Francfort-sur-le-Main, 1961.

Auguste de Prusse, « Aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse seiner Königlichen Hoheit des Prinzen August von Preußen », dans *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 9 vol., Berlin, 1883-1914, I, cahier 2, 1884, p. 10-34 : « Journal meiner fünfzehntägigen Campagne im Jahre 1806 », Nancy, 13 février 1807.

Bärsch, G., *Beiträge zur Geschichte des sogenannten Tugendbundes…*, Hambourg, 1852. –, *Erinnerungen aus meinem vielbewegten Leben*, Aix-la-Chapelle, 1856.

Beguelin, *Denkwürdigkeiten von Heinrich und Amalie von Beguelin aus den Jahren 1807-1813 nebst Briefen von Gneisenau und Hardenberg*, éd. A. Ernst, Berlin, 1892.

Berenhorst, *Aus dem Nachlasse von Georg Heinrich von Berenhorst…*, éd. E. von Bülow, 2 vol., Dessau, 1845-1847.

Bernstorff, A. L. E. von, *Ein Bild aus der Zeit von 1789 bis 1835. Aus ihren Aufzeichnungen*, éd. E. von dem Busche-Kessell, 2 vol., Berlin, 1896.

Bignon, L. P. E., *Histoire de France…*, 3 vol., Bruxelles, 1839-1846.

Bissing, H. von, *Das Leben der Dichterin Amalie von Helvig*, Berlin, 1889.

Bornstedt, F. O. E. von, *Das Gefecht bei Wavre an der Dyle am 18. und 19. Juni 1815…*, éd. L. von Bornstedt, Berlin, 1858.

Boutourlin, D. P., *Histoire militaire de la campagne de Russie en 1812*, 2 vol., Paris-Saint-Pétersbourg, 1824.

Boyen, H. von, *Beiträge zur Kenntniss des General von Scharnhorst und seiner amtlichen Thätigkeit in den Jahren 1808 bis 1813…*, Berlin, 1833. –, *Mémoires (1771-1848)*, trad. et éd. F. Gendreau, 2 vol., Paris, 2003.

Brandt, H. von, *Aus dem Leben des Generals der Infanterie z. D. Dr. Heinrich von Brandt*, éd. H. v. Brandt, 2 vol., Berlin, 1868-1869.

[Bray, S. von], « Aus der Berliner Hofgesellschaft der Jahre 1805 und 1806. Tagebuch-Aufzeichnungen einer jungen Dame », *Deutsche Rundschau*, CXIV, 1903-1, p. 273-294 et 376-387.

Chézy, *Unvergessenes. Denkwürdigkeiten aus dem Leben der Helmina v. Chézy. Von ihr selbst erzählt*, 2 vol., Leipzig, 1858.

Conversations-Lexicon. Neue Folge, Leipzig, Brockhaus, 2 vol. en 4 sections, 1822-1826, I, section 1, A-Cz.

Czygan, P., *Zur Geschichte der Tagesliteratur während der Freiheitskriege*, 2 vol. (le 2e en deux parties), Leipzig, 1911.

Damitz, C. von, *Geschichte des Feldzugs von 1815 in den Niederlanden und Frankreich…*, 2 vol., Berlin, 1837-1838.

Decker, C. von, *De la tactique des trois armes…*, trad. A. F. de Brack, 2 vol., Bruxelles, 1836-1837.

Denkwürdigkeiten der militärischen Gesellschaft in Berlin, 5 vol., Berlin, 1802-1805.

Ditfurth, W. H. L. K. A. von, *Aus sturmbewegter Zeit. Briefe aus dem Nachlasse des Generals der Infanterie von Ditfurth, 1808-1815*, 2e éd., Berlin, 1912.

Dohna, A. L. W. von, *Der Feldzug der Preußen gegen die Franzosen in den Niederlanden, im Jahr 1793*, 3 vol., Stendal, 1798.

Dorow, W., *Erlebtes aus den Jahren 1790-1827*, 4 vol., Leipzig, 1843-1845.

Ellesmere, F. of, *Personal Reminiscences of the Duke of Wellington…*, éd. Strafford, Londres, 1903.

Der Feldzug des Corps des Generals Grafen Ludwig von Wallmoden-Gimborn an der Nieder-Elbe und in Belgiën in den Jahren 1813 und 1814, Altenburg, 1848.

[Friederici-Steinmann, von], *Was sich die Offiziere im Bureau erzählten : Mittheilungen eines alten Registrators*, Berlin, 1853.

« Das Gefecht von Wavre von preußischer Seite angesehen. (Eingesendet) », *Österreichische Militärische Zeitschrift*, 1820, II, p. 299-310.

Gerlach, *Aus den Jahren preußischer Not und Erneuerung. Tagebücher und Briefe der Gebrüder Gerlach und ihres Kreises, 1805-1820*, éd. H. J. Schoeps, Berlin, 1963.

Gneisenau, A. W. A. Neidhardt von, *Ausgewählte militärische Schriften*, éd. G. Förster et C. Gudzent, Berlin (Est), 1983. – « Briefe des Feldmarschalls Grafen Neithardt von Gneisenau an seinen Schwiegersohn Wilh. v. Scharnhorst », éd. A. Pick, *Historische Zeitschrift*, LXXVII, 1896-2, p. 67-85, 234-256 et 448-460. – *Briefe des Generals Neidhardt von Gneisenau 1809-1815*, éd. J. von Pflugk-Harttung, Gotha, 1913. – *Gneisenau. Ein Leben in Briefen*, éd. K. Griewank, 2e éd., Leipzig, 1939.

Görres, J., *Gesammelte Briefe*, éd. M. Görres et F. Binder, 3 vol., Munich, 1858-1874.

Grawert, J. A. R. von, *Ausführliche Beschreibung der Schlacht bei Pirmasenz, den 14. September 1793…*, Potsdam, 1796.

Grolman, K. W. G. von, « Bemerkungen über die im englischen Parlamente von dem Herzog von Wellington gethanen Aeusserungen über die Disciplin in der preußischen u. englischen Armee », *Militär-Wochenblatt*, 1836, n° 22, p. 90-94.

Grunwald, C. de (éd.), *La Campagne de Russie*, Paris, 1963.

H., « Nachricht von der bei dem Infanterie-Regiment Prinz Ferdinand zu Neuruppin errichteten militärisch-wissenschaftlichen Bildungsanstalt für künftige Offiziere, und der damit verbundenen Regiments-Schulkommission », *Jahrbücher der preußischen Monarchie unter der Regierung Friedrich Wilhelms des Dritten. Jahrgang 1799*, III, Berlin, 1799, p. 255-258. – « Nachricht über den Fortgang der militärisch-wissenschaftlichen Bildungs-Anstalt, bey dem Regiment Prinz

Ferdinand zu Neu-Ruppin », *Jahrbücher der preußischen Monarchie unter der Regierung Friedrich Wilhelms des Dritten. Jahrgang 1800*, II, Berlin, 1800, p. 687-698.

Hauterive, E. d' (éd.), *La Police secrète du 1er Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur*, 5 vol., Paris, 1908-1922 ; 1963-1964.

Hippel, T. G. von, *Beiträge zur Charakteristik Friedrich Wilhelms III.*, Bromberg, 1841.

Hoffmann von Fallersleben, A. H., *Mein Leben. Aufzeichnungen und Erinnerungen*, 6 vol. en 5 t., Hanovre, 1868.

Hohenzollernbriefe aus den Freiheitskriegen 1813-1815, éd. H. Granier, Leipzig, 1913.

Holtzendorff, A. von, *Beiträge zu der Biographie des Generals Freiherrn von Thielmann…*, Leipzig, 1830.

Humboldt, W. von, *Gesammelte Schriften*, éd. Königlich Preußische Akademie der Wissenschaften, 17 vol., Berlin, 1903-1936.

Hüser, G. J. H. H. A. von, *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Generals der Infanterie von Hüser, grösstenteils nach dessen hinterlassenen Papieren*, éd. M. Q., Berlin, 1877.

Immermann, K.-L., *Preußische Jugend zur Zeit Napoleons : nach seinen 'Memorabilien'*, éd. W. Bode, Hambourg, 1907.

Jomini, A. H., « L'art de la guerre », *Pallas. Eine Zeitschrift für Staats-und Kriegs-Kunst*, I, 1808, p. 31-40. –, *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution (1792-1803)*, 3e éd., 15 tomes, Paris, 1820-1824 ; Bruxelles, 1837-1839. –, *Traité des grandes opérations militaires…*, 3e éd., 3 vol., Paris, 1818.

Kuhfal, « Auszug aus den Protokollen der wöchentlichen Versammlungen der militärischen Gesellschaft », *Denkwürdigkeiten der militärischen Gesellschaft in Berlin*, IV, 1804, p. 489-568.

Ligne, C.-J. de, *Fantaisies militaires*, éd. W. de Heusch, Paris, 1914.

Löwenstern, E. von, *Avec la cavalerie du comte de Pahlen, contre Napoléon. Mémoires (1806-1815)*, éd. G. Wrangel, trad. O. Mannoni, Genève, 2014.

Löwenstern, W. von, *Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern (1776-1858)*, éd. M.-H. Weil, 2 vol., Paris, 1903.

Marwitz, F. A. L. von der, *Aus dem Nachlasse Friedrich August Ludwig's von der Marwitz auf Friedersdorf*, 2 vol., Berlin, 1852. – *Ein märkischer Edelmann im Zeitalter der Befreiungskriege*, éd. F. Meusel, 2 vol. (le 2e en deux parties), Berlin, 1908-1913.

Müffling, C. von, *The Memoirs of Baron von Müffling. A Prussian Officer in the Napoleonic Wars*, trad. P. J. Yorke, Londres, 1997.

« Nachrichten über den Feldzug der Verbündeten gegen den Marschall Davoust, im Jahr 1813. Von einem Augenzeugen », *Europaïschen Annalen*, II, 1815, p. 278-323.

Napoléon [Bonaparte], *Correspondance générale*, 12 vol. déjà parus, Paris, 2004-2015 (publication en cours). – *De la guerre*, éd. B. Colson, Paris, 2011.

Pick, A. (éd.), *Aus der Zeit der Noth 1806 bis 1815. Schilderungen zur Preußischen Geschichte aus dem brieflichen Nachlasse des Feldmarschalls Neidhardt von Gneisenau. Auf Veranlassung seines Urenkels aus dem gräflichen Archiv zu Sommerschenburg*, Berlin, 1900.

Plotho, C. von, *Der Krieg in Deutschland und Frankreich in den Jahren 1813 und 1814*, 3 vol., Berlin, 1817. – *Der Krieg des verbündeten Europa gegen Frankreich im Jahre 1815*, Berlin, 1818.

Radziwill, Louise, née de Prusse, *Quarante-cinq années de ma vie (1770 à 1815)*, éd. princesse Radziwill, née Castellane, 3e éd., Paris, 1911.

Rahden, W. von, *Wanderungen eines alten Soldaten*, 3 vol., Berlin, 1846-1851.

Rang-und Quartierliste der Preußischen Armee von 1812, fac-similé, éd. W. Hahlweg, Osnabrück, 1968.

Reiche, *Memoiren des königlich preußischen Generals der Infanterie Ludwig von Reiche*, éd. L. von Weltzien, 2 vol., Leipzig, 1857.

Reiset, M.-A. de, *Souvenirs du lieutenant-général vicomte de Reiset*, éd. son petit-fils, 3 vol., Paris, 1899-1901.

Reitzenstein, C. von, « Journal d'un officier prussien prisonnier de guerre à Nancy (1806-1808) », trad. et éd. A. Martin, *Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1910, p. 673-694 et 726-749.

Rilliet de Constant, F. J. L., « Souvenirs de 1815. Les Cent-Jours en Belgique et en France », *Bibliothèque universelle de Genève*, XXXV, juillet-août 1857, p. 316-355 et 446-485.

Rochow, K. von, et Motte-Fouqué, M. de la, *Vom Leben am preußischen Hofe 1815-1852*, éd. L. von der Marwitz, Berlin, 1908.

Roeder, *Standhaft und Treu. Karl von Roeder und seine Brüder in Preußens Kämpfen von 1806-1815*…, éd. M. Schultze, Berlin, 1912.

Roth von Schreckenstein, *Die Kavallerie in der Schlacht an der Moskwa*…, Münster, 1858.

Rudolphi, *Kriegsbriefe des weil. Kgl. Preuß. Generalleutnants Julius Ludwig v. Rudolphi aus den Jahren 1812 und 1813*, éd. M. Schultze, Berlin, 1913.

Scharnhorst, G. von, *Ausgewählte Schriften*, éd. U. von Gersdorff, Osnabrück, 1983. –, « Bemerkungen über die Veranlassung und den Zweck der militärischen Gesellschaft, und über die Mittel zur Erreichung desselben… », *Denkwürdigkeiten der militärischen Gesellschaft in Berlin*, II, 1803, p. 73-83. –, « Entwicklung der allgemeinen Ursachen des Glücks der Franzosen, in dem Revolutions-Kriege, und insbesondere in dem Feldzuge von 1794 », *Neues Militärisches Journal*, VIII, 1797, p. VII-154 (« Militairische Denkwürdigkeiten unserer Zeiten », I). –, *Militairisches Taschenbuch, zum Gebrauch im Felde*, Hanovre, 1793. –, *Private und dienstliche Schriften*, éd. J. Kunisch, M. Sikora et T. Stieve, 8 vol., Cologne-Weimar-Vienne, 2002-2014. –, « Die Vertheidigung der Stadt Menin, und die Selbstbefreiung der Garnison, unter dem Königlich Großbrittannisch-Chur-Hannöverschen General-Major von Hammerstein, im April 1794 », *Neues Militärisches Journal*, XI, 1803, p. 174-320. –, « Vorbericht », *Neues Militärisches Journal*, IX, 1798, p. I-IV (« Militairische Denkwürdigkeiten unserer Zeiten », II).

Schön, T. von, *Aus den Papieren des Ministers und Burggrafen von Marienburg Theodor von Schön*, 6 vol., Halle-Berlin, 1875-1883.

Schwartz, K., *Leben des Generals Carl von Clausewitz und der Frau Marie von Clausewitz geb. Gräfin von Brühl. Mit Briefen, Aufsätzen, Tagebüchern und anderen Schriftstücken*, 2 vol., Berlin, 1878.

Seydlitz, A. F. F. von, *Tagebuch des Königlich Preußischen Armeekorps unter Befehl des General-Lieutenants von York im Feldzuge von 1812*, 2 vol., Berlin-Posen, 1823.

Staël, G. de, *Correspondance générale*, éd. B. W. Jasinski, 7 vol. parus en 2009, Paris-Genève.

Stammliste aller Regimenter und Corps der Königlich-Preußischen Armee. Für das Jahr 1804, Berlin, 1804.

Stein, H. F. C. vom und zum, *Briefe und amtliche Schriften*, éd. E. Botzenhart et W. Hubatsch, 10 vol., Berlin-Stuttgart, 1957-1974.

Stosch, « Die Aufzeichnungen des Generals Ferdinand v. Stosch über Gneisenau », éd. J. v. Pflugk-Harttung, *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1911, p. 235-262.

Sybel, H. von (éd.), « Gneisenau und sein Schwiegersohn, Graf Friedrich Wilhelm von Brühl », *Historische Zeitschrift*, LXIX, 1892-2, p. 245-285.

Tschammer, F. W. A. von, « Reglement für die Junkerschule des Infanterie-Regiments Prinz Ferdinand zu Neu-Ruppin », *Jahrbücher der preußischen Monarchie unter der Regierung Friedrich Wilhelms des Dritten. Jahrgang 1799*, III, Berlin, 1799, p. 259-268.

Varnhagen von Ense, K. A., *Blätter aus der preußischen Geschichte*, 5 vol., Leipzig, 1868. –, *Denkwürdigkeiten des eignen Lebens*, 2e éd., 3 vol., Leipzig, 1843.

Vaupel, R. (éd.), *Die Reorganisation des Preußichen Staates unter Stein und Hardenberg*, 2e partie : *Das Preußische Heer vom Tilsiter Frieden bis zur Befreiung 1807-1814*, 1er vol. (seul paru), Leipzig, 1938 (Publikationen aus den Preußischen Staatsarchiven, 94).

Vermeil de Conchard, *Campagne et défection du corps prussien de la Grande Armée (France, Prusse et Russie en 1812), traduit du journal du général de Seydlitz…*, Paris, s.d.

Voigt, J., *Geschichte des sogenannten Tugend-Bundes oder der sittlich-wissenschaftlichen Vereins. Nach den Original-Acten*, Berlin, 1850.

Voβ, *Neunundsechzig Jahre am preußischen Hofe. Aus den Erinnerungen der Oberhofmeisterin Sophie Marie Gräfin von Voβ*, Leipzig, 1887.

Wagner, A. J. C., *Plane der Schlachten und Treffen welche von der preußischen Armee in den Feldzügen der Jahre 1813, 14 und 15 geliefert worden*, 4 vol. et un atlas in-folio, Berlin, 1825. –, *Recueil des plans de combats et de batailles livrés par l'armée prussienne pendant les campagnes des années 1813, 14 et 15…*, Berlin, 1821-1825 [quatre cahiers reliés en un volume et un atlas in-folio].

Waterloo Netherlands Correspondence, I. *Letters and Reports from Manuscript Sources*, éd. J. Franklin, Ulverston, 2010.

Wedel, K. von, *Lebenserrinerungen des Generalleutnants Karl von Wedel*, éd. C. Troeger, 2 vol., Berlin, 1911-1913.

Wolzogen, L. von, *Mémoires d'un général d'infanterie au service de la Prusse et de la Russie (1792-1836)*, trad. F. Gendreau, Paris, 2002.

Wurtemberg, *Memoiren des Herzogs Eugen von Württemberg*, 3 vol., Francfort-sur-l'Oder, 1862.

Bibliographie

Loin de présenter l'ensemble des travaux consacrés à Clausewitz, les titres repris ci-dessous sont uniquement ceux qui ont fourni des indications pour l'établissement de sa biographie. On n'y trouvera donc pas quantité d'analyses ou de discussions de ses idées, ni les études consacrées à sa lecture ou à son influence dans tel ou tel pays.

Aerts, W., *Waterloo. Opérations de l'armée prussienne du Bas-Rhin…*, Bruxelles, 1908.

Andreas, W., « Marwitz und der Staat Friedrichs des Großen », *Historische Zeitschrift*, CXXII, 1920, p. 44-82.

Arcq, A., *La Bataille de Wavre et le combat de Namur, 18-21 juin 1815*, Allonzier-la-Caille, 2008.

Aron, R., *Penser la guerre, Clausewitz*, 2 vol., Paris, 1976. –, *Sur Clausewitz*, préf. de P. Hassner, Bruxelles, 1987.

Baack, L. J., *Christian Bernstorff and Prussia. Diplomacy and Reform Conservatism 1818-1832*, New Brunswick, NJ, 1980.

Bamford, A., *A Bold and Ambitious Enterprise : The British Army in the Low Countries 1813-1814*, Londres, 2013.

Bas, F. de, et T'Serclaes de Wommersom, J. de, *La Campagne de 1815 aux Pays-Bas, d'après les rapports officiels néerlandais*, 3 vol. et 1 de cartes, Bruxelles, 1908.

Bassford, C., « The Primacy of Policy and the "Trinity" in Clausewitz's Mature Thought », dans H. Strachan et A. Herberg-Rothe (dir.), *Clausewitz in the Twenty-First Century*, Oxford, 2007, p. 74-90.

Bauer, F., *Horrido Lützow ! Geschichte und Tradition des Lützower Freikorps*, Munich, 2000.

Baur, W., *Prinzeß Wilhelm von Preußen, geborne Prinzeß Marianne von Hessen-Homburg. Ein Lebensbild aus den Tagebüchern und Briefen der Prinzeß*, Hambourg, 1886.

Beck, R., « Clausewitz in Switzerland », dans R. Pommerin (dir.), *Clausewitz goes Global – Carl von Clausewitz in the 21st Century*, Berlin, 2011, p. 328-340.

Bellinger, V. E., *Marie von Clausewitz : The Woman Behind the Making of* On War, New York, 2016. –, « The Other Clausewitz : Findings from the Newly Discovered Correspondence between Marie and Carl von Clausewitz », *The Journal of Military History*, LXXIX, 2015-2, p. 345-367.

Bernhardi, T. von, [compte rendu de] « *Leben des General Karl v. Clausewitz und der Frau Marie v. Clausewitz geb. Gräfin v. Brühl* von Karl Schwartz », *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1878, p. 397-464.

Black, J., *The Battle of Waterloo : A New History*, Londres, 2010.

Blaschke, R., *Carl von Clausewitz : Ein Leben im Kampf*, Berlin, 1934.

Bogdanowitsch, M., *Geschichte des Feldzuges im Jahre 1812*, trad. G. Baumgarten, 3 vol., Leipzig, 1863.

Bressonnet, P., *Etudes tactiques sur la campagne de 1806 (Saalfeld, Iéna, Auerstaedt)*, Paris, 1909.

Bücker, H., et Härtig, D., *Das Gefecht bei Rippach am 1. Mai 1813, die Schlacht bei Großgörschen am 2. Mai 1813…*, 2e éd., Schwäbisch Hall, 2004.

Calmon-Maison, J. J. R., *Le Général Maison et le 1er corps de la Grande Armée. Campagne de Belgique (décembre 1813-avril 1814)*, Paris, 1913.

Canto-Sperber, M., « L'université, la *Bildung* et l'esprit européen : l'héritage des frères Humboldt », dans B. Savoy et D. Blankenstein (dir.), *Les Frères Humboldt, l'Europe de l'Esprit*, Paris, 2014, p. 11-15.

Carrias, E., *La Pensée militaire allemande*, Paris, 1948 (rééd. 2010).

Chalmin, P., « L'Ecole de Metz (artillerie, génie) sous le Consulat et l'Empire », *Revue historique de l'Armée*, XVIII, 1962-3, p. 39-55.

Chesney, C. C., *Waterloo Lectures : A Study of the Campaign of 1815*, Londres, 1868.

Chuquet, A., *Les Guerres de la Révolution*, 10 vol., Paris, 1886-1896, VII. *Mayence 1792-1793*.

Citino, R. M., *The German Way of War : From the Thirty Years'War to the Third Reich*, Lawrence, Kans., 2005.

Clark, C., *Histoire de la Prusse (1600-1947)*, trad. E. Chédaille *et al.*, Paris, 2009.

Colson, B., *L'Art de la guerre de Machiavel à Clausewitz dans les collections de la Bibliothèque universitaire Moretus Plantin*, Namur, 1999. –, « Clausewitz for Every War » (Review article), *War in History*, XVIII, 2011-2, p. 249-261. –, « Clausewitz, le retour d'expérience et l'histoire », dans L. Bardiès et M. Motte (dir.), *De la guerre ? Clausewitz et la pensée stratégique contemporaine*, Paris, 2008, p. 349-359. –, *Leipzig. La bataille des Nations, 16-19 octobre 1813*, Paris, 2013.

Conrady, E. von, *Leben und Wirken des Generals der Infanterie und kommandirenden Generals des V. Armeekorps Carl von Grolman…*, 3 vol., Berlin, 1894-1896.

Courcelle, P., *Ceux qui bravaient l'Aigle. Les planches de la Belle Alliance*, n° 2, Bruxelles, 1999.

Coutau-Bégarie, H., *Traité de stratégie*, 5e éd., Paris, 2006.

Couvreur, H.-J., *Le Drame belge de Waterloo*, Bruxelles, 1959.

Craig, G. A., « Problems of Coalition Warfare : The Military Alliance against Napoleon, 1813-1814 », dans G. A. Craig, *War, Politics, and Diplomacy. Selected Essays*, Londres, 1966, p. 22-45.

Creuzinger, P., *Hegels Einfluß auf Clausewitz*, Berlin, 1911.

Dallinger, G., *Karl von Canitz und Dallwitz. Ein preußischer Minister des Vormärz. Darstellung und Quellen*, Cologne-Berlin, 1969.

Delbrück, H., *Historische und politische Aufsätze*, Berlin, 1887. –, *Das Leben des Feldmarschalls Grafen Neithard von Gneisenau*, 2 vol., Berlin, 1882.

Dietsch, U., *Familienarchive und Nachlässe im Geheimen Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz. Ein Inventar*, Berlin, 2008.

Doepner, F., « Clausewitz als Soldat », *Europäische Wehrkunde*, XXIX, 1980-7, p. 345-355. –, « Die Familie des Kriegsphilosophen Carl von Clausewitz », *Der Herold*, XII, 1987-3, p. 53-68.

Donker, P., « Clausewitz in Breda, Koblenz en Berlijn. Een onderzoek naar de ontstaansgeschiedenis van '*Vom Kriege*' », *Militaire Spectator*, 2015, n° 7/8, p. 321-333.

Doorman, A. J., « De gevechten bij Wavre op 18 en 19 Juni 1815 », *Militaire Spectator*, 1907, n° 5, p. 203-217, 253-268 et 325-336.

Droysen, J. G., *Das Leben des Feldmarschalls Grafen York von Wartenburg*, 4e éd., 2 vol., Leipzig, 1863.

Droz, J., *Le Romantisme allemand et l'Etat. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*, Paris, 1966.

Duffy, C., *The Army of Frederick the Great*, 2e éd., Chicago, 1996.

Dwyer, P. G., « Prussia during the French Revolutionary and Napoleonic Wars, 1786-1815 », dans P. G. Dwyer (dir.), *The Rise of Prussia, 1730-1830*, Harlow, 2000, p. 239-258.

Enzenthal, K. F. von, *Dictionnaire biographique des généraux autrichiens sous la Révolution et l'Empire (1792-1815)*, 2 vol., Paris, 2013.

Erman, W., *Paul Erman. Ein Berliner Gelehrtenleben 1764-1851*, Berlin, 1927.

« Errichtung der Landwehr und des Landsturms in Ostpreußen, Westpreußen am rechten Weichsel-Ufer und Litthauen im Jahre 1813 », *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1846, p. 1-146.

Frie, E., *Friedrich August Ludwig von der Marwitz, 1777-1837 : Biographien eines Preußen*, Paderborn, 2001.

Friederich, R., *Geschichte des Herbstfeldzuges 1813*, 3 vol., Berlin, 1903-1906.

Friedlaender, G., *Die Königliche Allgemeine Kriegs-Schule und das höhere Militair-Bildungswesen 1765-1813*, Berlin, 1854.

G., H. de, « Der Feldzug an der untern Elbe 1813 », *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine*, XLII, 1882, p. 124-139 et 241-260.

Gantet, C., et Struck, B., *Révolution, guerre, interférences 1789-1815*, trad. C. Gantet, Villeneuve d'Ascq, 2013 (Histoire franco-allemande, 5).

Gat, A., *The Origins of Military Thought : From the Enlightenment to Clausewitz*, Oxford, 1989.

Goltz, C. von der, *Rosbach et Iéna. Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle*, trad. Chabert, Paris-Nancy, 1896.

Gottschalck, M., *Geschichte des 1. Thüringischen Infanterie-Regiments Nr. 31…*, Berlin, 1894.

Griffith, P., *The Art of War of Revolutionary France 1789-1802*, Londres, 1998.

Haffner, S., et Venohr, W., *Profils prussiens*, trad. I. Hildenbrand, Paris, 1983.

Hagemann, E., *Die deutsche Lehre vom Kriege*, I. *Von Berenhorst zu Clausewitz*, Berlin, 1940.

Hagemann, K., « Francophobia and Patriotism : Anti-French Images and Sentiments in Prussia and Northern Germany During the Anti-Napoleonic Wars », *French History*, XVIII, 2004-4, p. 404-425. –, *'Mannlicher Muth und Teutsche Ehre' : Nation, Militär und Geschlecht zur Zeit der Antinapoleonischen Kriege Preußens*, Paderborn, 2002. –, *Revisiting Prussia's Wars against Napoleon : History, Culture and Memory*, New York, 2015.

Hahlweg, W., *Carl von Clausewitz : Soldat – Politiker – Denker*, 2e éd., Göttingen, 1969. –, « Clausewitz und die Französische Revolution. Die methodische Grundlage des Werkes 'Vom Kriege' », *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, XXVII, 1975-3, p. 240-251.

Harari, Y. N., *The Ultimate Experience : Battlefield Revelations and the Making of Modern War Culture, 1450-2000*, New York, 2008.

Hartl, M., *Carl von Clausewitz – Persönlichkeit und Stil*, Emden, s.d. [1956].

Hartmann, U., *Carl von Clausewitz : Erkenntnis, Bildung, Generalstabsausbildung*, Munich, 1998.

Herberg-Rothe, A., *Clausewitz's Puzzle : The Political Theory of War*, Oxford, 2007. –, « Clausewitz und Hegel – Ein heuristischer Vergleich », *Forschungen zur Brandenburgischen und Preußischen Geschichte*, nouvelle série, X, 2000-1, p. 49-84. –, « Theory and Practice : the Inevitable Dialectics. Thinking with and beyond Clausewitz's Concept of Theory », *Militaire Spectator*, 2015, n° 4, p. 160-172.

Herriot, E., *Madame Récamier et ses amis*, Paris, 1924.

Heuser, B., « Clausewitz : historien, politologue ou fondateur de la polémologie ? », préface à *Œuvres posthumes du général Carl von Clausewitz. Sur la guerre et la conduite de la guerre. Tome IX et tome X. Eclairage stratégique de plusieurs campagnes*, trad. G. Reber, Paris, 2008, p. 7-36. – *Reading Clausewitz*, Londres, 2002.

Hewitson, M., « Belligerence, Patriotism and Nationalism in the German Public Sphere, 1792-1815 », *English Historical Review*, CXXVIII, n° 533, août 2013, p. 839-876. – « Princes' Wars, Wars of the People, or Total Wars ? Mass Armies and the Question of a Military Revolution in Germany, 1792-1815 », *War in History*, XX, 2013-4, p. 452-490.

Heyderhoff, J., « 'Wallensteins Lager am Rhein' », dans G. Kallen (dir.), *Gneisenau. Der deutsche Wehrgedanke in der Westmark*, Düsseldorf, 1935 (*Jahrbuch der Arbeitsgemeinschaft der Rheinischen Geschichtsvereine*, I), p. 26-30.

Hilbert, K., « Ergänzungen zum Lebensbild des Generals Carl von Clausewitz », *Zeitschrift für Militärgeschichte*, XX, 1981-2, p. 208-213.

Hippler, T., *Soldats et citoyens. Naissance du service militaire en France et en Prusse*, Paris, 2006.

Hoffmeister, G., *Geschichte des Ostpreußischen Ulanen-Regiments N° 8*, Berlin, 1862.

Hofschröer, P., *1815. The Waterloo Campaign*, 2 vol., Londres, 1998-1999. – et Fosten, B., *Prussian Line Infantry 1792-1815*, Londres, 1984. – et Hook, C., *Prussian Staff & Specialist Troops 1791-1815*, Oxford, 2003.

Höhn, R., *Scharnhorst. Soldat, Staatsmann, Erzieher*, Munich, 1981.

Holleben, A. von, et Caemmerer, R. von, *Geschichte des Frühjahrsfeldzuges 1813 und seine Vorgeschichte*, 2 vol., Berlin, 1904-1909.

Honig, J. W., « Clausewitz and the Politics of Early Modern Warfare », dans A. Herberg-Rothe, J. W. Honig et D. Moran (dir.), *Clausewitz. The State and War*, Stuttgart, 2011, p. 29-48.

Jähns, M., *Geschichte der Kriegswissenschaften, vornehmlich in Deutschland*, 3 vol., Munich-Leipzig, 1889-1891.

Janson, A. R. von, *Geschichte des Feldzuges 1814 in Frankreich*, 2 vol., Berlin, 1903-1905. –, « Das Verdienst um die Konvention von Tauroggen », *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1912, p. 277-310.

Jany, C., *Die Gefechtsausbildung der Preußischen Infanterie von 1806. Mit einer Auswahl von Gefechtsberichten*, Berlin, 1903 (*Urkundliche Beiträge und Forschungen zur Geschichte des Preußischen Heeres*, I, cahier 5). –, *Geschichte der Königlich Preußischen Armee bis zum Jahre*

1807, 2e éd., 3 vol., Berlin, 1928-1929 ; 4e vol., *Der Königl. Preußische Armee und das Deutsche Reichsheer 1807 bis 1914*, Berlin, 1933.

Jeismann, M., *La Patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, trad. D. Lassaigne, Paris, 1997.

Josselson, M. et D., *Le Général Hiver, Michel Bogdanovitch Barclay de Tolly*, trad. M. Pétris, Paris, 1986.

Kessel, E., « Carl von Clausewitz, Herkunft und Persönlichkeit », *Wissen und Wehr*, XVIII, nov. et déc. 1937, p. 700-706 et 763-774. –, « Zu Boyens Entlassung », *Historische Zeitschrift*, CLXXV, 1953, p. 41-54. –, « Zur Genesis der modernen Kriegslehre. Die Entstehungsgeschichte von Clausewitz' Buch 'Vom Kriege' », *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, III, 1953, p. 418-423.

Kettig, K., « Demagogenverfolgung in Berlin im Jahre 1819 », *Der Bär von Berlin. Jahrbuch des Vereins für die Geschichte Berlins*, XXXI, 1982, p. 7-57.

Kienitz, D., *Der Kosakenwinter in Schleswig-Holstein 1813/14…*, Heide, 2000.

Klippel, G. H., *Das Leben des Generals von Scharnhorst*, 3 vol., Leipzig, 1869-1871.

Kroener, B., « Le siècle des Lumières et la Révolution : l'armée prussienne de 1806 », *Revue historique des armées*, n° 181, 1990-4, p. 54-63.

Kronenbitter, G., *Wort und Macht. Friedrich Gentz als politischer Schriftsteller*, Berlin, 1994.

Krosigk, H. von, *Karl Graf von Brühl… und seine Eltern*, Berlin, 1910.

Lange II, E., *Geschichte der Preußischen Landwehr seit Entstehung derselben bis zum Jahre 1856*, Berlin, 1857.

Langendorf, J.-J., *Faire la guerre : Antoine-Henri Jomini*, 2 vol., Genève-Paris, 2001 et 2004. –, *La Pensée militaire prussienne. Etudes de Frédéric le Grand à Schlieffen*, éd. N. Gex, Paris, 2012.

Lanrezac, C. L. M., *La Manœuvre de Lützen, 1813*, Paris-Nancy, 1904.

Le Forestier, R., *Les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande*, Paris, 1914 ; Genève, 1974.

Leggiere, M. V., *Blücher, Scourge of Napoleon*, Norman, Okl., 2014. –, *The Fall of Napoleon : The Allied Invasion of France, 1813-1814*, Cambridge-New York, 2007. –, *Napoleon and the Struggle for Germany : The Franco-Prussian War of 1813*, 2 vol., Cambridge, 2015.

Lehmann, M., *Knesebeck und Schön. Beiträge zur Geschichte der Freiheitskriege*, Leipzig, 1875. –, *Scharnhorst*, 2 vol., Leipzig, 1886-1887.

Lentz, T., « La prise des voitures de Napoléon par les Prussiens au soir de Waterloo », dans J. Tulard (dir.), *La Berline de Napoléon : le mystère du butin de Waterloo*, Paris, 2012, p. 55-66.

Lettow-Vorbeck, O. von, *Der Krieg von 1806 und 1807*, 4 vol., Berlin, 1891-1896. –, *Napoleons Untergang 1815*, I. *Elba-Belle-Alliance*, Berlin, 1904.

Levinger, M., « The Prussian Reform Movement and the Rise of Enlightened Nationalism », dans P. G. Dwyer (dir.), *The Rise of Prussia, 1730-1830*, Harlow, 2000, p. 259-277.

Lieven, D., *Russia Against Napoleon : The Battle for Europe, 1807 to 1814*, Londres, 2009.

Meier, B., *Fontanestadt Neuruppin : Kulturgeschichte einen märkischen Mittelstadt*, Karwe, 2004. –, *Neuruppin 1700 bis 1830 : Sozialgeschichte einer kurmärkischen Handwerker- und Garnisonstadt*, Berlin, 1993.

Mikaberidze, A., *The Battle of Borodino : Napoleon Against Kutuzov*, Barnsley, 2007. –, *The Battle of the Berezina : Napoleon's Great Escape*, Barnsley, 2010. –, « The Russian Army », dans G. Fremont-Barnes (dir.), *Armies of the Napoleonic Wars*, Barnsley, 2011, p. 36-56. –, *The Russian Officer Corps in the Revolutionary and Napoleonic Wars, 1792-1815*, Staplehurst, 2005.

« Moltke in der Vorbereitung und Durchführung der Operationen », dans *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 9 vol., Berlin, 1883-1914, VI, cahier 36, 1905.

Moran, D., « Late Clausewitz », dans A. Herberg-Rothe, J. W. Honig et D. Moran (dir.), *Clausewitz. The State and War*, Stuttgart, 2011, p. 87-107.

Müller, H., « Die Karlsbader Beschlüsse und Clausewitz », *Jahrbuch für Geschichte*, XXXVI, 1988, p. 7-25.

Oelkers, J., « Der Pädagoge als Reformer : Pestalozzi in Deutschland 1800 bis 1830 », dans J. Oelkers et F. Osterwalder (dir.), *Pestalozzi Umfeld und Rezeption. Studien zur Historisierung einer Legende*, Weinheim-Bâle, 1995, p. 207-239.

Ollech, K. R. von, *Geschichte des Feldzuges von 1815 nach archivalischen Quellen*, Berlin, 1876.

Osterkamp, E., « 'Latium und Hellas' : Wilhelm von Humboldt et l'Antiquité classique », dans B. Savoy et D. Blankenstein (dir.), *Les Frères Humboldt, l'Europe de l'Esprit*, Paris, 2014, p. 57-67.

Palmgren, A., « Clausewitz's Interweaving of *Krieg* and *Politik* », dans A. Herberg-Rothe, J. W. Honig et D. Moran (dir.), *Clausewitz. The State and War*, Stuttgart, 2011, p. 49-69.

Paret, P., *Clausewitz and the State. The Man, his Theories, and his Times*, 3e éd., Princeton, N.J., 2007. –, *Clausewitz in His Time. Essays in the Cultural and Intellectual History of Thinking about War*, New York-Oxford, 2015. –, *The Cognitive Challenge of War : Prussia 1806*, Princeton, N.J., 2009. –, *Understanding War : Essays on Clausewitz and the History of Military Power*, Princeton, N.J., 1992. –, *Yorck and the Era of Prussian Reform 1807-1815*, Princeton, N.J., 1966.

Pertz, G. H., et Delbrück, H., *Das Leben des Feldmarschalls Grafen Neithardt von Gneisenau*, 5 vol., Berlin, 1864-1890.

Petersdorff, H. von, *General Johann Adolph Freiherr von Thielmann…*, Leipzig, 1894.

Petre, F. L., *Napoleon's Conquest of Prussia – 1806*, Londres, 1907 ; 1972.

Petter, W., « Die Roonsche Heeresreorganisation und das Ende der Landwehr », dans P. Baumgart, B. R. Kroener et H. Stübig (dir.), *Die Preußische Armee. Zwischen Ancien Régime und Reichsgründung*, Paderborn, 2008, p. 215-228.

Pflugk-Harttung, J. von, « Das Gefecht bei Limale (18. Juni 1815) », *Historisches Jahrbuch*, XXVII, 1906, p. 34-66. –, *Das Preußische Heer und die Norddeutschen Bundestruppen unter General v. Kleist 1815*, Gotha, 1911.

Picaud-Monnerat, S., « La réflexion sur la petite guerre à l'orée du XIXe siècle : l'exemple de Clausewitz (1810-1812) », *Stratégique*, n° 97-98, 2009, p. 123-147.

Pirenne, J.-H., *La Sainte-Alliance. Organisation européenne de la paix mondiale*, 2 vol., Neuchâtel, 1946-1949.

Pommerin, R., « Clausewitz in a Global World », dans R. Pommerin (dir.), *Clausewitz goes Global – Carl von Clausewitz in the 21st Century*, Berlin, 2011, p. 11-13.

Das Preußische Heer der Befreiungskriege, 3 vol., Berlin, 1912-1914.

Priesdorff, K. von, *Soldatisches Führertum*, 10 vol., Hambourg, 1936-1942.

Quistorp, B. von, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion. Eine Beitrag zur Preußischen Armee-Geschichte*, Berlin, 1860. –, *Geschichte der Nord-Armee im Jahre 1813*, 3 vol., Berlin, 1894.

Rapin, A.-J., *Jomini et la stratégie. Une approche historique de l'œuvre*, Lausanne, 2002.

Reichel, D., *Davout et l'art de la guerre*, Neuchâtel-Paris, 1975. –, *Le Feu (III)*, Berne, 1983. –, « Les guerres de la Révolution française et la mutation du métier militaire », dans *L'Influence de la Révolution française sur les armées en France, en Europe et dans le monde. Actes du XVe colloque international d'histoire militaire*, 2 vol., Vincennes, 1991, p. 41-56.

Rey, M.-P., *Alexandre Ier*, Paris, 2009. –, *L'Effroyable Tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris, 2012.

Roques, P., *Le Général de Clausewitz. Sa vie et sa théorie de la guerre d'après des documents inédits*, Paris-Nancy, 1912.

Rosen, C. von, et Hartmann, U., « The Reception of Clausewitz in Germany », dans R. Pommerin (dir.), *Clausewitz goes Global – Carl von Clausewitz in the 21st Century*, Berlin, 2011, p. 122-149.

Rosinski, H., « De Scharnhorst à Schlieffen : grandeur et décadence de la pensée militaire allemande », *Stratégique*, LXXVI, 1999-4, p. 53-84. –, « Die Entwicklung von Clausewitz' Werke 'Vom Kriege' im Lichte seiner 'Vorreden' und 'Nachrichten' », *Historische Zeitschrift*, CLI, 1935, p. 278-293.

Rothfels, H., *Carl von Clausewitz, Politik und Krieg : Eine ideengeschichtliche Studie*, Berlin, 1920.

Scharfenhort, L. von, *Die Königlich Preußische Kriegsakademie, 1810-1910*, Berlin, 1910.

Schramm, W. von, *Clausewitz. Leben und Werk*, 3e éd., Esslingen am Neckar, 1981.

Schubersky, E., « Clausewitz und die Konvention von Tauroggen », *Zeitschrift für Heereskunde und Uniformkunde*, n° 428, 2008, p. 91-95.

Schulze, H., « The Prussian Military State, 1763-1806 », dans P. G. Dwyer (dir.), *The Rise of Prussia, 1730-1830*, Harlow, 2000, p. 201-219.

Schveitzer, M. N., « A propos du centenaire de la campagne de Russie. La Courlande en 1812 et l'armistice de Tauroggen », *Revue historique*, CXII, 1913, p. 314-326.

Schwertfeger, B., « Das Treffen an der Göhrde am 16. September 1813 », *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1897, p. 259-310 + cartes.

Seidel, P., « Karl Adolph Graf von Brühl, der Obristhofmeister Kronprinz Friedrich Wilhelms (III) », *Hohenzollern-Jahrbuch*, I, 1897, p. 199-202.

Showalter, D. E., « Hubertusberg to Auerstädt : The Prussian Army in Decline ? », *German History*, XII, 1994, p. 308-333. –, « Prussia's Army : Continuity and Change, 1713-1830 », dans P. G.

Dwyer (dir.), *The Rise of Prussia, 1730-1830*, Harlow, 2000, p. 220-236. –, « Prussian Cavalry, 1806-1871 : The Search for Roles », *Militärgeschichtliche Mitteilungen*, XIX, 1976-1, p. 7-22.

Sikora, M., « Militarisierung und Zivilisierung. Die preußische Heeresreformen und ihre Ambivalenzen », dans P. Baumgart, B. R. Kroener et H. Stübig (dir.), *Die Preußische Armee. Zwischen Ancien Régime und Reichsgründung*, Paderborn, 2008, p. 164-195. –, « Scharnhorst und die militärische Revolution », dans J. Kunisch et H. Münkler (dir.), *Die Wiedergeburt des Krieges aus dem Geist der Revolution : Studien zum bellizistischen Diskurs des ausgegehenden 18. und beginnenden 19. Jahrhunderts*, Berlin, 1999, p. 153-183.

Simms, B., *The Impact of Napoleon : Prussian High Politics, Foreign Policy and the Crisis of the Executive, 1797-1806*, Cambridge, 1997.

Sonmereyn, A., *Les Combats de Wavre des 18 et 19 juin 1815*, Gembloux, 1965.

Sothen, von, « Zur Schlacht bei Ligny », *Beiheft zum Militär-Wochenblatt*, 1898, p. 143-167.

Stamm-Kuhlmann, T., *König in Preußens großer Zeit. Friedrich Wilhelm III. der Melancholiker auf dem Thron*, Berlin, 1992.

Stern, A., [compte rendu de] « *Leben des Generals Carl von Clausewitz und der Frau Marie von Clausewitz, geb. Graefin von Brühl*, […], von Karl Schwartz […] », *Revue historique*, IX, janv.-avril 1879, p. 478-484.

Stoker, D., *Clausewitz : His Life and Work*, New York, 2014.

Strachan, H., *Carl von Clausewitz's* On War *: A Biography*, Londres, 2007. –, « Clausewitz and the Dialectics of War », dans H. Strachan et A. Herberg-Rothe (dir.), *Clausewitz in the Twenty-First Century*, Oxford, 2007, p. 14-44. –, « Clausewitz and the First World War », *The Journal of Military History*, LXXV, 2011-2, p. 367-391. –, « Clausewitz en anglais : la césure de 1976 », dans L. Bardiès et M. Motte (dir.), *De la guerre ? Clausewitz et la pensée stratégique contemporaine*, Paris, 2008, p. 81-122.

Streidt, G., et Feierabend, P. (dir.), *La Prusse. Art et architecture*, trad. L. Echasseriaud *et al.*, Cologne, 1999.

Stübig, H., « Berenhorst, Bülow und Scharnhorst als Kritiker des preußischen Heeres der nachfriderizianischen Epoche », dans P. Baumgart, B. R. Kroener et H. Stübig (dir.), *Die Preußische Armee. Zwischen Ancien Régime und Reichsgründung*, Paderborn, 2008, p. 107-120. –, « Clausewitz in Yverdon. Anmerkungen zu seinem Pestalozzi-Aufsatz », *Paedagogica Historica*, XVII, 1977-2, p. 440-455. –, « Die Entwicklung des preußisch-deutschen Generalstabs im 19. Jahrhundert », dans P. Baumgart, B. R. Kroener et H. Stübig (dir.), *Die Preußische Armee. Zwischen Ancien Régime und Reichsgründung*, Paderborn, 2008, p. 247-260.

Swetschin, A., *Clausewitz*, éd. O. Rose et H.-U. Seidt, Bonn, 1997 (1re éd. russe en 1935).

Telp, C., *The Evolution of Operational Art, 1740-1813. From Frederick the Great to Napoleon*, Londres, 2005.

Thiele, G., *Gneisenau. Leben und Werk des Königlich-Preußischen Generalfeldmarschalls. Eine Chronik*, Berlin, 2007.

Treitschke, H. von, *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*, 5 vol., Leipzig, 1879-1894.

Tulard, J. (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, 2e éd., 2 vol., Paris, 1999.

Venzky, G., *Die Russisch-Deutsche Legion in den Jahren 1811-1815*, Wiesbaden, 1966.

Voβ, W. von, *Napoleons Untergang 1815*, II. *Von Belle-Alliance bis zu Napoleons Tot*, Berlin, 1906.

Walter, D., *Preußische Heeresreformen 1807-1870. Militärische Innovation und der Mythos der 'Roonschen Reform'*, Paderborn, 2003. –, « Reluctant Reformers, Observant Disciples : The Prussian Military Reforms, 1807-1814 », dans R. Chickering et S. Förster (dir.), *War in an Age of Revolution, 1775-1815*, Washington, D.C., et Cambridge, 2010, p. 85-99.

Weil, M.-H., *La Campagne de 1814, d'après les documents des Archives impériales et royales de la Guerre à Vienne. La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1814*, 4 vol., Paris, 1891-1896.

Weniger, E., *Goethe und die Generale der Freiheitskriege. Geist – Bildung – Soldatentum*, Stuttgart, 1959.

White, C. E., *The Enlightened Soldier : Scharnhorst and the* Militärische Gesellschaft *in Berlin, 1801-1805*, Westport, Conn., 1989.

Winock, M., *Madame de Staël*, Paris, 2010.

Wollstein, G., « Scharnhorst und die Französische Revolution », *Historische Zeitschrift*, CCXXVII, 1978-2, p. 325-352.

SITOGRAPHIE

http://www.clausewitz.com/ : la « Clausewitz Homepage » de Christopher Bassford.

http://www.lexikon-deutschegenerale.de/a_pr.html : répertoire des généraux prussiens puis allemands, par R. Montag.

http://www.stadt-burg.de/cms/clausewitz-erinnerungsstaette.html : site de la ville natale de Clausewitz.

http://www.clausewitz-burg.de : site de l'association qui entretient la mémoire de Clausewitz à Burg.

Index

Si une autre nationalité n'est pas indiquée, les personnages sont prussiens, au moins une partie de leur vie. Les militaires, en particulier, terminent leur carrière dans l'armée prussienne. Comme Clausewitz, ils ont pu servir un certain temps dans une autre armée, le plus souvent en Russie. Le grade mentionné est le plus élevé atteint, dans la dernière armée où ils ont servi. Il est donné dans la traduction française la plus proche de l'allemand. Certains personnages, en particulier des artistes et des intellectuels, sont parfois qualifiés d'Allemands, même si l'unité politique n'existait pas encore, dans la mesure où ils ont souvent quitté leur principauté d'origine pour faire carrière à Vienne, à Berlin ou ailleurs. Le nom de Carl Philipp Gottlieb von Clausewitz n'est pas repris.

Aerts, Winand (1879-1955), historien belge : 1

Alexandre I^er^ (1777-1825), tsar de Russie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39

Amyot ou Amiot (1718-1794), père jésuite et homme de lettres français : 1

Ancillon, Johann Peter Friedrich (1767-1837), homme d'État : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Araktcheïev, Alexis Andreïevitch (1769-1834), général d'artillerie et homme d'État russe : 1

Archenholz, Johann Wilhelm von (1741-1812), capitaine et écrivain : 1, 2

Arçon, Jean-Claude Le Michaud d' (1733-1800), ingénieur et général français : 1

Arndt, Ernst Moritz (1769-1860), poète et écrivain politique allemand : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Arnim, Achim (Ludwig Joachim, dit) von, (1781-1831), poète et romancier : 1, 2, 3

Arnim, Bettina von (1785-1859), femme de lettres : 1, 2, 3, 4

Aron, Raymond (1905-1983), philosophe français : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Augereau, Pierre (1757-1816), maréchal de France : 1

Augusta de Hesse, née de Prusse (1780-1841), sœur de Frédéric-Guillaume III : 1

Augusta de Prusse, née de Saxe-Weimar (1811-1890), reine de Prusse en 1861 et impératrice d'Allemagne en 1871 : 1

Auguste III (1696-1763), électeur de Saxe et roi de Pologne : 1

Auguste de Prusse, prince (1779-1843), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33

Auvray, Friedrich d' (1764-1846), général d'infanterie russe : 1, 2, 3, 4

Backenberg, Franz Heinrich (1754-1813), capitaine et cartographe saxon : 1

Bagration, Piotr Ivanovitch (1765-1812), général d'infanterie russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6

Barclay de Tolly, Mikhaïl Bogdanovitch (1761-1818), feld-maréchal russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Bärsch (ou Baersch), Georg Friedrich (1778-1866), capitaine, puis fonctionnaire et historien : 1

Bassford, Christopher, historien américain : 1, 2, 3

Bathurst, Lord Henry (1762-1834), homme d'État britannique : 1

Beauharnais, Eugène de (1781-1824), général de division français : 1, 2

Beaumont, Marc Antoine Bonin de La Boninière de (1763-1830), général de division français : 1, 2

Beguelin, Amalie Henriette Caroline von, née Cramer (1778-1848) : 1

Bellinger, Vanya Eftimova, historienne américaine : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Bennigsen, Levin August Gottlieb (1745-1826), général de cavalerie russe : 1, 2, 3

Bentinck, William (1764-1813), amiral britannique : 1

Benzenberg, Johann Friedrich (1777-1846), physicien et publiciste : 1, 2, 3

Berenhorst, Georg Heinrich von (1733-1814), lieutenant et écrivain : 1, 2, 3

Berg, Karoline Friedericke von, née von Haeseler (1760-1826) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Bernadotte, Jean-Baptiste (1763-1844), maréchal de France, puis Charles XIV, roi de Suède : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Bernstorff, Augusta Louise Elisabeth, dite Elise von, née von Dernath (1789-1867) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Bernstorff, Christian Günther von (1769-1835), homme d'État danois et prussien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19

Berton, Jean-Baptiste Breton, dit (1767-1822), général de brigade français : 1

Beyme, Karl Friedrich von (1765-1838), homme d'État : 1

Bignon, Louis Pierre Édouard (1771-1841), diplomate français : 1

Bismarck, Otto Eduard Leopold von (1815-1898), homme d'État : 1

Blaschke, Richard (publie de 1933 à 1947), historien allemand : 1

Blesson, Johann Ludwig Urbain (1790-1861), major, ingénieur et écrivain militaire : 1

Blücher von Wahlstatt, Gebhardt Leberecht von (1742-1819), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44

Boguslawski, Karl Anton Andreas von (1758-1817), général-major : 1

Bonnamy, Charles (1764-1830), lieutenant-général français : 1

Borcke, Karl August Ferdinand von (1776-1830), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6

Borstell, Karl Leopold Heinrich Ludwig von (1773-1844), général de cavalerie : 1

Boufflers, Stanislas Jean de (1738-1815), général et écrivain français : 1

Bourmont, Louis de Ghaisnes de (1773-1846), maréchal de France : 1

Bourrienne, Louis Fauvelet de (1769-1834), diplomate français : 1

Boyen, Hermann Ludwig Leopold Gottlieb von (1771-1848), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 339

Brandt, August Heinrich von (1789-1868), général d'infanterie et écrivain militaire : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Brauchitsch, Ludwig Mathias Nathanael Gottlieb von (1757-1827), lieutenant-général : 1

Braun, Johann Karl Ludwig (1771-1835), lieutenant-général : 1

Brentano, Clemens (1778-1842), poète et écrivain : 1, 2

Brühl, Charles Adolf von (1742-1802), général de cavalerie, père de Marie von Clausewitz : 1

Brühl, Friedrich Wilhelm Carl von, dit Fritz (1791-1859), lieutenant-général, frère de Marie von Clausewitz : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Brühl, Karl von (1772-1837), conseiller et intendant, cousin de Marie von Clausewitz : 1

Brühl, Maria Hedwig von, née von Gneisenau (1805-1890) : 1, 2, 3, 4

Brühl, Sophia von, née Gomm (1761-1837), mère de Marie von Clausewitz : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Brünneck, Friedrich Wilhelm von (1785-1859), général d'infanterie : 1

Brunswick, Charles, duc de (1735-1806), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Bülow, Adam Heinrich Dietrich von (1757-1807), écrivain politique et militaire : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Bülow von Dennewitz, Friedrich Wilhelm von (1755-1816), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Bury, Friedrich (1763-1823), peintre : 1

Canitz (und Dallwitz), Karl Ernst von (1787-1850), lieutenant-général : 1, 2

Canning, George (1770-1827), homme d'État britannique : 1

Canova, Antonio (1757-1822), sculpteur italien : 1

Caraman, Maurice Gabriel de Riquet de (1765-1835), général de brigade et homme politique français : 1

Carnot, Lazare (1753-1823), général de division, homme d'État et savant français : 1

Castlereagh, Robert Stewart, vicomte (1769-1822), homme d'État britannique : 1, 2, 3, 4, 5

Catherine (1788-1819), grande-duchesse russe, sœur d'Alexandre I^{er} : 1

César, Jules (1 ou 2,3 av. J.-C.), général et homme d'État romain : 1, 2

Chambray, Georges de (1783-1848), colonel et écrivain militaire français : 1

Charles X (1757-1836), comte d'Artois puis roi de France : 1, 2, 3

Charles de Habsbourg, archiduc (1771-1847), feld-maréchal autrichien : 1, 2, 3, 4

Charlotte, née de Prusse (1798-1860), impératrice de Russie (Alexandra Feodorovna) : 1, 2

Chasot, Ludwig August Friedrich Adolf von (1763-1813), major russe d'origine prussienne : 1, 2, 3, 4, 5, 6

Chateaubriand, François René de (1768-1848), écrivain et homme d'État français : 1

Chlebus, Friedrich Karl (1790-1862), lieutenant-général : 1

Clarke, Henri (1765-1818), maréchal de France : 1

Clausewitz, Benedictus Gottlob (1692-1749), professeur, grand-père de Carl : 1, 2

Clausewitz, Carl Christian (1734-1795), haut fonctionnaire, oncle de Carl : 1, 2
Clausewitz, Detlof Andreas Johann (1782-1784), frère de Carl : 1, 2
Clausewitz, Dorothea Sophie Charlotte (1778-1883), sœur de Carl : 1, 2
Clausewitz, Friederike Dorothea Charlotte, née Schmidt (1746-1811), mère de Carl : 1, 2, 3, 4
Clausewitz, Friedrich Gabriel (1740-1802), 2nd lieutenant, fonctionnaire, père de Carl : 1, 2, 3, 4, 5
Clausewitz, Friedrich Volmar Karl Heinrich von (1771-1854), lieutenant-général, frère de Carl : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15
Clausewitz, Gustav Marquard Friedrich von (1769-1830), fonctionnaire, frère de Carl : 1, 2, 3
Clausewitz, Harmina Johanna Charlotte (1784-1786), sœur de Carl : 1, 2
Clausewitz, Johanna Sophia Dorothea (1787-1864), sœur de Carl : 1, 2, 3
Clausewitz, Juliana Friederike, née Kirsten (1714- ?), grand-mère de Carl : 1, 2
Clausewitz, Karl Friedrich Wilhelm von (1807-1866), lieutenant-général, neveu de Carl : 1
Clausewitz, Marie Sophie von, née von Brühl (1779-1836), épouse de Carl : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100
Clausewitz, Wilhelm Benedictus von (1773-1849), lieutenant-général, frère de Carl : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20
Cobourg, Ernest de Saxe- et Gotha (1784-1844), général de cavalerie russe : 1
Cohausen, Amalie von, née von Leoprechting (1793-1879) : 1
Condé, Louis II de Bourbon, dit le Grand (1621-1686), prince français : 1
Congreve, William (1772-1828), colonel britannique : 1
Constant, Benjamin (1767-1830), écrivain et homme politique français : 1, 2
Constantin (1779-1831), grand-duc de Russie, frère d'Alexandre Ier : 1
Copernic, Nicolas (1473-1543), astronome polonais : 1
Corneille, Pierre (1606-1684), poète dramatique français : 1
Courbière, Wilhelm René de l'Homme de (1733-1811), feld-maréchal : 1
Coutau-Bégarie, Hervé (1956-2012), politologue et historien français : 1
Cumberland, Ernest Auguste de Hanovre, duc de (1771-1851), roi de Hanovre en 1837 : 1, 2

Davout, Louis Nicolas (1770-1823), maréchal de France : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11
Decker, Friedrich Karl Otto von (1794-1844), général-major et écrivain militaire : 1, 2, 3, 4, 5
Delbrück, Hans (1848-1929), historien : 1, 2, 3, 4
Delitz, Friedrich Ernst Theodor von (1789-1848), général-major : 1, 2
Diebitsch, Johann Karl Friedrich Anton (1785-1831), feld-maréchal russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Ditfurth, Wilhelm Heinrich Ludwig Karl Arthur von (1780-1855), général d'infanterie : 1
Dobschütz, Leopold Wilhelm von (1763-1836), général de cavalerie : 1
Dohna-Schlobitten, Friedrich Ferdinand Alexander zu (1771-1831), homme d'État : 1, 2, 3, 4

Dohna-Schlobitten, Friedrich Karl Emil zu (1784-1859), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19

Dohna-Schlobitten, Klara Sophie Juliane, dite Julie zu, née Scharnhorst (1788-1827) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Donker, Paul, officier et historien néerlandais : 1, 2, 3

Dörnberg, Wilhelm Kaspar Ferdinand von (1768-1850), lieutenant-général hanovrien : 1, 2, 3

Dorow, Wilhelm (1790-1846), historien et homme d'État : 1

Du Barry, Jeanne Bécu (1743-1793), maîtresse de Louis XV, roi de France : 1

Dumas, Mathieu (1753-1837), lieutenant-général français : 1, 2, 3, 4

Eichen (II), Fedor Yakovlevitch (?-1847), lieutenant-général russe : 1

Eichhorn, Johann Albrecht Friedrich (1779-1856), homme d'État : 1, 2, 3, 4, 5

Erman, Paul (1764-1851), professeur de physique : 1, 2

Ermolov, Alexeï Petrovitch (1772-1861), général d'infanterie russe : 1, 2, 3

Essen (I), Magnus Gustav (1758-1813), lieutenant-général russe : 1, 2, 3, 4

Etzel, Franz August O'Etzel puis von (1784-1850), général-major : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Fabius Maximus Verrucosus, Quintus, dit Cunctator (vers 275, 203 av. J.-C.), général et homme d'État romain : 1

Ferdinand VII (1784-1833), roi d'Espagne : 1

Ferdinand d'Este, archiduc (1781-1850), feld-maréchal autrichien : 1

Ferdinand de Prusse, prince (1730-1813), général d'infanterie, frère de Frédéric II : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Feuquière, Antoine Manassès du Pas de (1648-1711), lieutenant-général et écrivain militaire français : 1

Fichte, Johann Gottlieb (1762-1814), philosophe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Folard, Jean Charles de (1669-1752), colonel et écrivain militaire français : 1

Fouché, Joseph (1759-1820), homme d'État français : 1, 2, 3, 4

Fouqué, Friedrich Heinrich Karl de la Motte- (1777-1843), major et poète : 1

François I^{er} (1768-1835), empereur d'Autriche : 1, 2, 3, 4, 5

Frédéric I^{er} (1657-1713), roi « en Prusse » : 1

Frédéric II le Grand (1712-1786), roi de Prusse : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30

Frédéric VI (1768-1839), roi de Danemark : 1

Frédéric d'Orange-Nassau (1797-1881), général hollandais : 1

Frédéric-Guillaume II (1744-1797), roi de Prusse : 1, 2

Frédéric-Guillaume III (1770-1840), roi de Prusse : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81

Frédéric-Guillaume IV (1795-1861), prince héritier puis roi de Prusse : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18
Frédérique-Louise, née de Hesse-Darmstadt (1751-1805), reine de Prusse : 1, 2
Friederici (Friederici-Steinmann après 1842), von, major : 1, 2, 3, 4

Gablenz, Heinrich Adolf von (1762-1843), lieutenant-général saxon : 1
Gat, Azar, politologue israélien : 1
Gaudi, Friedrich Wilhelm Leopold von (1765-1823), lieutenant-général : 1, 2
Gentz, Friedrich von (1764-1832), écrivain politique : 1, 2, 3
George III (1738-1820), roi d'Angleterre : 1, 2
George IV (1762-1830), prince régent puis roi d'Angleterre : 1, 2, 3, 4
Gerlach, Ernst Ludwig von (1795-1877), officier puis magistrat : 1, 2, 3, 4
Gerlach, Ludwig Friedrich Leopold von (1790-1861), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13
Geusau, Levin von (1734-1808), lieutenant-général : 1
Girard, René, philosophe français : 1
Gluck, Christoph Willibald von (1714-1787), compositeur allemand : 1
Gneisenau, August Neidhardt von (1798-1857), major : 1, 2, 3, 4, 5
Gneisenau, August Wilhelm Anton Neidhardt von (1760-1831), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82
Gneisenau, Bruno Friedrich Alexander Neidhardt von (1811-1889), général d'infanterie : 1, 2, 3
Gneisenau, Hugo Neidhardt von (1804-1882), major : 1, 2, 3
Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832), écrivain allemand : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11
Goltz, Alexander Wilhelm von der (1774-1820), général-major : 1, 2
Goltz, Julie Wilhelmine von der, née von Seckendorff (1786-1857) : 1
Görres, Joseph von (1776-1848), professeur et publiciste : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Götzen, Friedrich Wilhelm (1767-1820), lieutenant-général : 1
Gourgaud, Gaspard (1783-1852), lieutenant-général français : 1
Graham, Thomas (1748-1843), général britannique : 1, 2, 3
Grandjean, Charles Louis Dieudonné (1768-1828), général de division français : 1
Grey, Charles (1764-1845), homme d'Etat britannique : 1
Griesheim, Karl Gustav Julius von (1798-1854), général-major : 1
Grimoard, Philippe Henri de (1753-1815), général de division français : 1
Groeben, Georg Dietrich von der (1725-1794), lieutenant-général et écrivain militaire : 1
Groeben, Karl von der (1788-1876), général de cavalerie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19
Grolman, Karl Wilhelm Georg von (1777-1843), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32

Groote, Everhard de ou von (1789-1864), écrivain et homme politique : 1
Grouchy, Emmanuel de (1766-1847), maréchal de France : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Gualdo Priorato, Galeazzo (1606-1678), homme de guerre et écrivain militaire vénitien : 1
Guibert, Jacques de (1743-1790), général et écrivain militaire français : 1, 2
Guillaume I^er (1797-1888), roi de Prusse, empereur d'Allemagne en 1871 : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Guillaume I^er (1772-1843), roi des Pays-Bas : 1, 2, 3, 4
Guillaume II (1792-1849), prince d'Orange en 1815, roi des Pays-Bas : 1
Guillaume d'Orange, dit le Taciturne (1533-1584), stathouder de Hollande : 1
Guillaume de Prusse, Frédéric Charles (1783-1851), frère de Frédéric-Guillaume III, général de cavalerie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Guillaume de Vaudoncourt, Frédéric François (1772-1845), général de brigade et écrivain militaire français : 1
Gustave II Adolphe (1594-1632), roi de Suède : 1, 2, 3, 4, 5

Hahlweg, Werner (1912-1989), historien allemand : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14
Hake, Adolf Friedrich Konrad von (1778-1862), général-major : 1
Hake, Albrecht Georg Ernst von (1768-1835), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13
Haller, Karl Ludwig von (1768-1854), professeur de droit suisse : 1
Hammerstein, Rudolf Georg Wilhelm von (1755-1811), lieutenant-général hanovrien : 1
Hannibal (247, 183 av. J.-C.), général et homme d'État carthaginois : 1
Hardenberg, Karl August von (1750-1820), homme d'État : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24
Haugwitz, Heinrich Christian Kurt von (1752-1832), homme d'État : 1, 2, 3
Hegel, Friedrich (1770-1831), philosophe allemand : 1, 2, 3, 4, 5
Hellwig, Amalie von, née von Imhoff (1776-1831) : 1
Hellwig, Rudolf Karl Friedrich Heinrich Ludwig von (1775-1845), lieutenant-général : 1, 2
Henckel von Donnersmarck, Wilhelm Ludwig Viktor (1775-1849), lieutenant-général : 1
Henri de Prusse (1726-1802), frère de Frédéric II, général d'infanterie : 1
Henri de Prusse (1781-1846), frère de Frédéric-Guillaume III, général d'infanterie : 1, 2
Herberg-Rothe, Andreas, historien et philosophe allemand : 1, 2, 3, 4, 5
Herder, Johann Gottfried von (1744-1803), écrivain et philosophe allemand : 1
Hesse-Cassel, Frédéric de (1771-1845), général danois : 1
Hesse-Philippsthal-Barchfeld, Ernest Frédéric Louis de (1789-1850), général de cavalerie russe puis hanovrien : 1
Heuser, Beatrice, politologue allemande : 1
Hippel, Theodor Gottlieb von (1775-1843), haut fonctionnaire : 1, 2
Hirschfeld, Karl Friedrich von (1747-1818), général d'infanterie : 1
Hobe, Karl Friedrich Bernhard Helmuth von (1765-1822), lieutenant-général : 1, 2, 3

Hoche, Lazare (1768-1797), général de division français : 1
Hohenlohe-Ingelfingen, Friedrich Ludwig von (1746-1818), général d'infanterie : 1, 2, 3
Holtzendorff, Karl Friedrich von (1764-1828), lieutenant-général : 1, 2
Horn, Heinrich Wilhelm von (1761-1829), lieutenant-général : 1, 2
Howard, Michael, historien britannique : 1
Hoyer, Johann Gottfried von (1767-1848), général-major et écrivain militaire d'origine saxonne : 1
Humboldt, Alexander von (1769-1859), naturaliste : 1, 2, 3, 4, 5
Humboldt, Caroline von, née von Dacheröden (1766-1829) : 1
Humboldt, Wilhelm von (1767-1835), linguiste et homme d'État : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18
Hundt, Gustav Detlof von, lieutenant-colonel vers 1790 : 1, 2, 3
Hundt, Johann Christian von (1730-1815), général-major : 1, 2

Immermann, Karl Leberecht (1796-1840), magistrat et homme de lettres : 1
Ingersleben, Karl Heinrich Ludwig von (1753-1831), haut fonctionnaire : 1, 2, 3, 4

Jahn, Friedrich Ludwig (1778-1852), écrivain politique : 1, 2, 3, 4
Jascha ou Jakob, serviteur juif polonais de Clausewitz : 1, 2, 3, 4, 5
Jean de Habsbourg, archiduc (1782-1859), feld-maréchal autrichien : 1
Jean Paul : voir Richter
Jérôme Bonaparte (1784-1860), roi de Westphalie, maréchal de France : 1
Jomini, Antoine Henri (1779-1869), écrivain militaire suisse, général français puis russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Joséphine Bonaparte, née Tascher de la Pagerie (1763-1814), impératrice des Français : 1, 2

Kalckreuth (ou Kalkreuth), Friedrich Adolf von (1737-1818), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Kant, Immanuel (1724-1804), philosophe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Keller, Heinrich Eugen von (1783-1842), major : 1
Kemphen, Johann Friedrich Jakob von (1764-1833), lieutenant-général : 1
Kent, Édouard Auguste, duc de (1767-1820), 14e fils du roi George III d'Angleterre : 1
Kent, Victoria, duchesse de, née de Saxe-Cobourg-Saalfeld (1786-1861) : 1
Kerautret, Michel, historien français : 1
Kessel, Eberhard (1907-1986), historien allemand : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Kiesewetter, Johann Gottfried (1766-1819), professeur de philosophie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Kinson, François-Joseph (1770-1839), peintre belge : 1
Kleist, Heinrich von (1777-1811), écrivain : 1, 2
Kleist von Nollendorf, Friedrich Heinrich von (1762-1823), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5
Knebel, Gustav Wilhelm von (?-1813), major en 1806 : 1, 2
Knesebeck, Friedrich Karl von dem (1768-1848), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4

Knobelsdorff, Georg Wenceslaus von (1699-1753), architecte et peintre : 1
Körner, Theodor (1791-1813), lieutenant d'origine saxonne et poète : 1, 2
Kotzebue, August von (1761-1819), dramaturge saxon et agent russe : 1, 2, 3
Koutouzov, Mikhaïl Illarionovitch (1745-1813), feld-maréchal russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Krauseneck, Johann Wilhelm von (1774-1850), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4
Krusemarck, Friedrich Wilhelm Ludwig von (1767-1822), lieutenant-général et diplomate : 1

Lallemand, François Antoine (1774-1839), lieutenant-général français : 1
Langendorf, Jean-Jacques, historien suisse : 1, 2, 3, 4
La Rochejaquelein, Marie-Louise Victorine de Donnissan de (1772-1857), femme de lettres française : 1
Latrille de Lorencez, Guillaume de (1772-1855), général de division et écrivain militaire français : 1
Lavrov, Nicolas Ivanovitch (1761-1813), lieutenant-général russe : 1
Léopold I^er^ (1790-1865), prince de Saxe-Cobourg, puis roi des Belges : 1, 2
L'Estocq, Anton Wilhelm von (1738-1815), général de cavalerie : 1
Lettow, Georg Wilhelm von (1762-1842), lieutenant-général : 1, 2
Lettow-Vorbeck, Oskar von (1839-1904), général-major et historien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Lewis ou Löwis von Menar, Friedrich (1767-1824), lieutenant-général russe : 1
Lieven, Christophe Andreïevitch (1774-1838), général d'infanterie et diplomate russe : 1, 2, 3, 4
Ligne, Charles Joseph de (1735-1814), feld-maréchal autrichien et écrivain : 1, 2
Linnebach, Karl (1879-1961), historien allemand : 1, 2, 3
Lloyd, Henry Humphrey Evans (1720-1783), général britannique et écrivain militaire : 1, 2
Lorencez : voir Latrille
Lorrain, Claude Gellée, dit le (1600-1682), peintre français : 1
Lottum, Friedrich Karl Heinrich von Wylich und (1767-1841), général d'infanterie et homme d'État : 1, 2, 3
Louis XVI (1754-1793), roi de France : 1, 2
Louis XVIII (1755-1824), comte de Provence puis roi de France : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Louis-Ferdinand de Prusse, prince (1772-1806), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Louis-Philippe I^er^ (1773-1850), roi des Français : 1
Louise, née de Mecklembourg-Strelitz (1776-1810), reine de Prusse : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13
Lowe, Hudson (1769-1844), général-major britannique : 1, 2
Löwenstern, Eduard von (1790-1837), général-major russe : 152
Löwenstern, Woldemar von (1776 ou 1777-1858), général-major russe : 1, 2
Luck und Witten, Hans Philipp August von (1775-1859), général d'infanterie : 1, 2
Lüther, Martin (1483-1546), moine et théologien saxon : 1
Lützow, Adolf Ludwig Wilhelm von (1782-1834), général-major, chef du « corps noir » : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Lützow, Leopold Wichard Heinrich von (1786-1844), lieutenant-général : 1

Macdonald, Alexandre (1765-1840), maréchal de France : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Machiavel, Nicolas (1469-1527), écrivain et homme d'État florentin : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Maintenon, Françoise d'Aubigné de (1635-1719), seconde épouse de Louis XIV, roi de France : 1
Maison, Nicolas Joseph (1771-1840), maréchal de France : 1, 2, 3, 4
Maret, Hugues Bernard (1763-1839), homme d'État français : 1
Marianne de Prusse, née de Hesse-Hombourg (1785-1846), belle-sœur de Frédéric-Guillaume III : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Marie-Louise, née de Habsbourg (1791-1847), impératrice des Français : 1
Marwitz, Charlotte von der, née von Moltke (1780-1848) : 1, 2, 3
Marwitz, Franziska von der, dite Fanny, née von Brühl (1783-1804), sœur de Marie von Clausewitz : 1, 2, 3
Marwitz, Friedrich August Ludwig von der (1777-1837), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16
Marwitz, Karoline Franziska von der, dite Fanny (1804-1888), nièce de Marie von Clausewitz : 1, 2, 3, 4, 5
Massenbach, Christian von (1758-1827), colonel d'origine wurtembergeoise et écrivain militaire : 1, 2
Massenbach, Eberhard Friedrich Fabian von (1753-1819), lieutenant-général : 1, 2, 3
Maury, Jean-Siffrein (1746-1817), prélat français : 1
Mauvillon, Éléazar de (1712-1779), historien français : 1
Maximilien d'Este, archiduc (1782-1863), général d'infanterie autrichien : 1
Mecklembourg-Strelitz, Charles de (1785-1837), général d'infanterie : 1, 2, 3
Meinert, Friedrich (1757- ?), philosophe, colonel du génie et écrivain militaire : 1
Metternich, Klemens von (1773-1859), homme d'État autrichien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Meusebach, Karl Hartwig Gregor von (1781-1847), magistrat et homme de lettres : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Michaud ou Michot, Alexandre (1771-1841), lieutenant-général russe : 1
Miloradovitch, Mikhaïl Andreïevitch (1771-1825), général d'infanterie russe : 1, 2
Molière, Jean-Baptiste Poquelin, dit (1622-1673), auteur dramatique français : 1
Moltke, Helmuth von (1800-1891), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5
Monhaupt, Eberhard Franz Ernst Friedrich (1775-1835), lieutenant-général : 1, 2, 3
Montaigne, Michel Eyquem de (1533-1592), écrivain français : 1
Montecuccoli, Raimondo (1609-1680), feld-maréchal autrichien : 1
Montesquieu, Charles de Secondat de La Brède et de (1689-1755), écrivain français : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Moreau, Jean Victor (1763-1813), général de division français : 1, 2
Möser, Justus (1720-1794), juriste, historien et théoricien social allemand : 1
Motz, Friedrich Christian Adolf von (1775-1830), homme d'État : 1

Mozart, Wolfgang Amadeus (1756-1791), compositeur autrichien : 1
Müffling, dit Weiss, Karl Philipp von (1775-1851), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Müller, Adam (1779-1829), homme de lettres et diplomate allemand : 1, 2
Müller, Johannes von (1752-1809), historien, publiciste et diplomate suisse : 1, 2, 3, 4, 5
Müller, Ludwig Christian (1734-1804), major du génie et écrivain militaire : 1
Murat, Joachim (1767-1815), maréchal de France, roi de Naples : 1, 2, 3, 4, 5

Napoléon Ier (1769-1821), empereur des Français : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101
Nast, Johann Jacob Heinrich (1751-1822), historien et philologue allemand : 1
Natzmer, Oldwig Leopold Anton von (1782-1861), général d'infanterie : 1, 2
Necker, Jacques (1732-1804), financier suisse et homme d'État français : 1
Nemours, Louis Charles Philippe d'Orléans, duc de (1814-1896), lieutenant-général français : 1
Nesselrode, Karl Robert von (1780-1862), homme d'État russe : 1, 2
Newton, Isaac (1642-1727), savant anglais : 1
Ney, Michel (1769-1815), maréchal de France : 1, 2, 3, 4
Niebuhr, Barthold Georg (1776-1831), historien et diplomate : 1
Nostitz, Johann Georg von (1781-1838), lieutenant-général russe : 1

O'Etzel : voir Etzel
Ojarovski, Adam Petrovitch (1776-1855), général de cavalerie russe : 1, 2
Oldenbourg, Paul Frédéric Auguste de Holstein- (1783-1853), grand-duc en 1829, général d'infanterie : 1, 2
Oldenbourg, Pierre Frédéric Georges d' (1784-1812), général russe : 1, 2
Oldenbourg, Pierre Frédéric Louis d' (1755-1829), grand-duc, père des précédents : 1, 2, 3, 4
Ollech, Karl Rudolph von (1811-1884), général d'infanterie et historien : 1, 2
Orange, prince d' (1815) : voir Guillaume II
Orlov, Michaël Fedorovitch (1788-1842), général-major russe : 1
Oudinot, Nicolas Charles (1767-1847), maréchal de France : 1, 2, 3, 4
Ouvarov, Fedor Petrovitch (1773-1824), général de cavalerie russe : 1, 2, 3, 4

Pahlen, Peter Petrovitch von der (1778-1864), lieutenant-général russe : 1, 2, 3
Panhuys, Willem Benjamin van (1764-1816), général-major néerlandais : 1
Paret, Peter, historien américain : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20
Parkinson, Roger, journaliste américain : 1
Paskievitch, Ivan Fiodorovitch (1782-1856), feld-maréchal russe : 1

Paulucci, Filippo Osipovitch (1779-1849), général d'infanterie russe : 1, 2, 3, 4
Pêcheux, Marc Nicolas Louis (1769-1831), général de division français : 1, 2
Perponcher-Sedlnitzki, Hendrik George de (1771-1856), lieutenant-général néerlandais : 1
Pestalozzi, Johann Heinrich (1746-1827), pédagogue suisse : 1, 2, 3, 4
Petersdorff, Herman von (1864-1929), historien allemand : 1, 2, 3, 4
Pfuel, Ernst Adolph Heinrich von (1779-1866), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Phull, Karl Ludwig August von (1757-1826), général-major, lieutenant-général russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Pirch (I), Georg Dubislav Ludwig von (1763-1838), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5
Pirch, Otto Ferdinand Dubislav von (1799-1832), capitaine et écrivain : 1
Planta, Joseph (1787-1847), diplomate et homme d'État britannique : 1
Platov, Matvei Ivanovitch (1753-1818), général de cavalerie russe : 1, 2
Plutarque (vers 50,vers 125), écrivain grec : 1
Pochhammer, Karl Heinrich Wilhelm von (1785-1856), lieutenant-général : 1
Polignac, Jules Auguste Armand de (1780-1847), homme d'État français : 1
Polybe (vers 200,vers 129 av. J.-C.), historien grec : 1
Potemkine, Jacob Alexeïevitch (1781-1831), lieutenant-général russe : 1
Priesdorff, Kurt von (1881-1967), historien allemand : 1
Puységur, Jacques François de Chastenet de (1655-1743), maréchal de France et écrivain militaire : 1

Racine, Jean (1639-1699), poète tragique français : 1, 2
Radowitz, Joseph Maria von (1797-1853), lieutenant-général et homme d'État : 1
Radziwill, Antoine Henri, (1775-1833), prince polonais : 1, 2, 3
Radziwill, Louise, née de Prusse (1770-1836) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20
Rahden, Wilhelm von (1790-1860), capitaine prussien, puis général espagnol : 1, 2, 3
Raphaël (1483-1520), peintre italien : 1
Rauch, Johann Georg Gustav von (1774-1841), général d'infanterie : 1
Récamier, Juliette ou Julie (1777-1849), femme de lettres française : 1, 2, 3, 4
Reiche, Ludwig August Friedrich Karl von (1775-1855), général d'infanterie : 1, 2
Reichel, Daniel (1925-1991), colonel et historien suisse : 1
Reinbaben, Georg Ludwig von (1743-1809), major en 1806 : 1, 2, 3
Reiset, Marie Antoine de (1775-1836), lieutenant-général français : 1
Reitzenstein, Carl von (1771-1826), colonel : 1, 2
Renne, von, major russe en décembre 1812 : 1, 2
Ribbeck, Konrad Gottlieb (1759-1826), pasteur et théologien : 1
Richelieu, Armand Emmanuel Du Plessis, duc de (1766-1822), homme d'État français : 1
Richter, Johann Paul Friedrich, dit Jean Paul (1763-1825), écrivain : 1, 2
Rilliet de Constant, Frédéric Jacques Louis (1794-1856), diplomate français d'origine suisse : 1

Rochow, Karoline von, née von der Marwitz (1792-1857) : 1, 2, 3, 4, 5
Roeder, Friedrich Erhard Leopold von (1768-1834), général de cavalerie : 1, 2
Roeder, Karl Ferdinand Heinrich von (1787-1856), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13
Roehl, Ernst Andreas von (1761-1830), général-major : 1
Roguet, François (1770-1846), général de division français : 1
Roques, Paul (1879- ?), historien français : 1, 2, 3, 4, 5
Rose, George Henry (1770-1855), homme politique et diplomate britannique : 1, 2, 3, 4
Rostopchine, Fiodor Vassilievitch (1763-1826), lieutenant-général et homme d'État russe : 1
Rothfels, Hans (1890-1976), historien allemand : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Rüchel, Ernst Friedrich Wilhelm Philipp von (1754-1823), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4
Rühle von Lilienstern, Johann Jakob Otto August (1780-1847), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13
Ruysdael, Jacob Van (1628 ou 1629-1682), peintre néerlandais : 1

Sand, Karl Ludwig (1795-1820), étudiant bavarois : 1
Santa-Cruz de Marcenado, Alvaro Navia Osorio Vigil de (1687-1732), général, diplomate et écrivain militaire espagnol : 1
Savary, Anne (1774-1833), général de division et homme d'État français : 1
Savigny, Friedrich Karl von (1779-1861), juriste allemand : 1, 2, 3, 4
Saxe, Maurice de (1696-1750), maréchal de France : 51
Saxe-Weimar, Charles-Auguste de (1757-1828), général de cavalerie : 1, 2, 3
Schachowskoï, Ivan Leontievitch (1777-1860), général d'infanterie russe : 1
Scharnhorst, Agnes von (1822-1898) : 1, 2, 3
Scharnhorst, Agnes Kunigunde von, née von Gneisenau (1800-1822) : 1, 2, 3, 4
Scharnhorst, Gerhard Johann David von (1755-1813), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76
Scharnhorst, Heinrich Wilhelm Gerhard von (1786-1854), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Scharnhorst, Klara Christiane Johanna von, née Schmalz (1762-1803), épouse de Gerhard : 1
Scharnweber, Christian Friedrich (1770-1822), conseiller d'État : 1, 2
Schaumburg-Lippe (-Bükeburg), Wilhelm Friedrich Ernst zu (1724-1777), comte du Saint-Empire, maréchal portugais et écrivain militaire : 1
Schenkendorf, Max von (1783-1817), fonctionnaire et poète : 1, 2, 3, 4
Schering, Walter Malmsten (1883-1954), philosophe allemand : 1
Schill, Ferdinand Baptista von (1776-1809), major : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Schiller, Friedrich von (1759-1805), écrivain allemand : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15
Schinkel, Karl Friedrich (1781-1841), architecte et dessinateur : 1, 2, 3, 4
Schlegel, August Wilhelm von (1767-1845), homme de lettres allemand : 1, 2, 3, 4

Schleiermacher, Friedrich Daniel Ernst (1768-1834), prédicateur et philosophe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Schlieffen, Alfred von (1833-1913), feld-maréchal : 1
Schmettau, Friedrich Wilhelm Karl von (1742-1806), lieutenant-général : 1
Schramm, Wilhelm von (1898-1983), officier et historien allemand : 1, 2, 3, 4
Schulz, pasteur attaché au 3e corps en 1815 : 1, 2, 3
Schwartz, Karl (1809-1885), historien allemand : 1, 2, 3, 4, 5, 6
Schwarzenberg, Karl Philipp zu (1771-1820), feld-maréchal autrichien : 1, 2, 3, 4, 5
Schwerin, Sophie von, née von Dönhoff (1785-1863) : 1
Sebastiani, Horace (1772-1851), maréchal de France : 1, 2
Seydlitz-Kurzbach, Anton Friedrich Florian von (1777-1832), général-major : 1, 2
Siewers ou Sievers, Karl Gustav (1772-1856), général de cavalerie russe : 1
Silva ou Sylva, da ou de, officier piémontais (fin XVIIIe s.) et écrivain militaire : 1
Skrzynecki, Jan Zygmunt (1787-1860), général polonais : 1, 2, 3
Souza-Botelho, Adélaïde Marie Émilie, née Filleul, de Flahaut puis de (1761-1836), femme de lettres française : 1
Spontini, Gaspare Luigi Pacifico (1774-1851), compositeur italien : 1
Stadion, Johann Philipp Karl Joseph von (1763-1824), diplomate et homme d'État autrichien : 1
Staël, Germaine de, née Necker (1766-1817), femme de lettres française : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Steffens, Heinrich (1773-1845), professeur, naturaliste et philosophe : 1, 2, 3
Steigentesch, August Ernst von (1774-1826), général-major et diplomate autrichien : 1
Stein, Karl vom und zum (1757-1831), homme d'État : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48
Stengel, Rudolf Anton Wenzislaus von (1772-1828), général-major : 1, 2, 3
Stoker, Donald, historien américain : 1
Stolberg-Wernigerode, Anton zu (1785-1854), lieutenant-général : 1
Stosch, Theodor Ferdinand von (1784-1857), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5
Strachan, Hew, historien britannique : 1, 2, 3
Stülpnagel, Wolf Wilhelm Ferdinand von (1781-1839), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13
Stützer, Christian August (1765-1824), professeur d'histoire et de géographie : 1, 2
Sun Zi (Ve s. av. J.-C.), écrivain militaire chinois : 1
Svetchine, Alexandre Andreïevitch (1878-1938), général et écrivain militaire russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Tacite (vers 55,vers 120), historien latin : 1
Tauentzien, Friedrich Bogislav Emmanuel von (1760-1824), général d'infanterie : 1, 2, 3
Tchitchagov, Pavel Vassilievitch (1767-1849), amiral russe : 1, 2
Tempelhoff, Georg Friedrich von (1737-1807), lieutenant-général et écrivain militaire : 1

Thielmann, Johann Adolf von (1765-1824), général de cavalerie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22
Thile, Adolf Eduard von (1783-1861), général d'infanterie : 1, 2, 3
Thucydide (vers 460,après 395 av. J.-C.), historien grec : 1, 2
Tiedemann, Karl Ludwig Heinrich von (1777-1812), major, lieutenant-colonel russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15
Tiedemann, Wilhelm Franz Ludwig von (1769-1848), colonel : 1, 2
Tite-Live (59 av. J.-C.- 17), historien latin : 1
Toll, Karl Friedrich von (1777-1842), général d'infanterie russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Treitschke, Heinrich Gotthardt von (1834-1896), historien et homme politique allemand : 1
Tschammer und Osten, Friedrich Wilhelm Alexander von (1737-1809), général-major : 1, 2, 3, 4
Turenne, Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de (1611-1675), maréchal de France : 1
Turpin de Crissé, Lancelot (1716-1793), lieutenant-général et écrivain militaire français : 1
Ursins, Marie Anne de La Trémoille, princesse des (1642-1722), femme politique française : 1

Valentini, Georg Wilhelm von (1775-1834), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Vandamme, Dominique (1770-1830), général de division français : 1, 2, 3
Varnhagen von Ense, Karl August (1785-1858), officier, diplomate et écrivain : 1, 2, 3, 4, 5, 6
Vaudoncourt : voir Guillaume de Vaudoncourt
Venturini, Johann Georg Julius (1772 ou 1773-1802), officier du génie et écrivain militaire brunswickois : 1, 2
Vernet, Joseph (1714-1789), peintre français : 1
Victor, Claude Victor Perrin, dit (1764-1841), maréchal de France : 1, 2, 3
Vincent, Nicolas Charles de (1757-1834), général de cavalerie et diplomate autrichien : 1
Volkonski, Peter Mikhaïlovitch (1776-1852), feld-maréchal russe : 1, 2, 3, 4
Vorontzov, Mikhaïl Semenovitch (1782-1856), feld-maréchal russe : 1
Voß, August Ernst von (1779-1832) : 1
Voß, Louise von, née von Berg (1780-1865) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Wach, Karl Wilhelm (1787-1845), peintre : 1, 2
Wagner, Johann Christian August (1777-1854), général-major : 1, 2
Wallenstein, Albrecht Wenzel Eusebius von (1583-1634), homme de guerre allemand : 1, 2, 3
Wallmoden-Gimborn, Ludwig Georg Thedel von (1769-1862), général de cavalerie autrichien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11
Wellington, Arthur Wellesley, duc de (1769-1852), maréchal et homme d'État britannique : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20
Weniger, Erich (1894-1961), historien allemand : 1
Werther, Heinrich Wilhelm von (1772-1859), diplomate : 1, 2, 3, 4
Weyrach, Karl Christian von (1782-1869), général d'infanterie : 1

Wilhelmine, née de Prusse (1774-1837), reine des Pays-Bas : 1
Winzingerode, Ferdinand Fedorovitch (1770-1818), général de cavalerie russe : 1
Wittgenstein, Peter Christian Ludwig Adolf zu Sayn- (1769-1843), feld-maréchal russe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11
Wittgenstein, Wilhelm Ludwig Georg von Sayn- (1770-1851), homme d'État : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Witzleben, Job Karl Ernst Wilhelm von (1783-1837), lieutenant-général : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Wolzogen, Ludwig Adolf Friedrich (1774-1845), général d'infanterie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Wurtemberg, Alexandre de (1771-1833), général de cavalerie russe : 1, 2
Wurtemberg, Eugène de (1788-1857), général d'infanterie russe : 1, 2, 3, 4

Yorck von Wartenburg, Johann David Ludwig von (1759-1830), feld-maréchal : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Zepelin, Konstantin von (1771-1848), général d'infanterie : 1, 2
Zieten, Hans Ernst Karl von (1770-1848), feld-maréchal : 1, 2, 3

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur